Le Patois Neuchâtelois

RECUEIL

DE DICTONS ET DE MORCEAUX EN PROSE ET EN VERS

Ecrits par divers Auteurs du pays

ET CHOISIS PAR LE COMITÉ NOMMÉ PAR LA SOCIÉTÉ CANTONALE D'HISTOIRE

le 13 octobre 1892

NEUCHATEL

IMPRIMERIE H. WOLFRATH & Cie

(Librairie A.-G. Berthoud)

1895

LE

PATOIS NEUCHATELOIS

Le Patois Neuchâtelois

RECUEIL

DE DICTONS ET DE MORCEAUX EN PROSE ET EN VERS

Ecrits par divers Auteurs du pays

ET CHOISIS PAR LE COMITÉ NOMMÉ PAR LA SOCIÉTÉ CANTONALE D'HISTOIRE

le 13 octobre 1892





NEUCHATEL

IMPRIMERIE H. WOLFRATH & Cie

1894

K. 95, 331.

Avant-Propos

Le 13 octobre 1892, la Société cantonale d'histoire et d'archéologie, assemblée dans la Collégiale de Neuchâtel, entendit une communication de M. le professeur L. Favre sur le patois parlé naguère dans notre pays, surtout dans les campagnes, et qui disparaît rapidement. « Il expose ce qu'était autrefois et ce qu'est actuellement le patois neuchâtelois. Il termine son étude en demandant qui, dans l'assemblée, sait le patois; six personnes seulement lèvent la main; puis il propose la nomination d'un *Comité du patois,* composé de MM. Ch.-Eug. Tissot, P. Buchenel, Oscar Huguenin, H.-L. Otz, Lucien Landry et Alexis Dardel, comité qui serait chargé de recueillir ce qui reste du patois neuchâtelois, d'en publier, aux frais de la Société, des morceaux en prose et en vers, et de dresser la statistique des personnes qui, dans le canton, parlent encore couramment cette langue. Cette proposition est adoptée et renvoyée au Comité pour l'exécution.[1] »

C'est dans ces termes que le procès-verbal de cette séance rapporte la nomination du Comité du patois et indique la mission dont il était chargé.

Pour gagner du temps, et sans tenir compte du fait que je n'étais pas compris dans ce Comité, dont j'avais proposé la composition, je me hâtai d'en convoquer les membres dans le but d'être assuré de leur acceptation, et de les prier de discuter la marche à suivre pour exécuter le mieux possible la mission qui leur était confiée.

[1] Voir ce procès-verbal dans le *Musée neuchâtelois* de 1892, page 249.

Dès la première réunion, le Comité se constitua et me fit l'honneur de me nommer président; M. Ch.-Eug. Tissot, greffier du tribunal de Neuchâtel, fut élu secrétaire. Trois membres furent adjoints au Comité pour représenter le Val-de-Travers et la Béroche, MM. Louis Perrin, ancien pasteur à Môtiers, C. Michelin-Bert, pasteur aux Bayards, et Fritz Chabloz, à Saint-Aubin.

Dans cette réunion et dans celles qui suivirent, chaque membre apporta les manuscrits patois qui étaient en sa possession ou qu'il était parvenu à recueillir, signala ceux dont il connaissait l'existence, présenta une liste des personnes parlant le patois dans son voisinage, et s'engagea soit à faire des démarches pour en obtenir des contributions, soit à fournir lui-même quelques pages comme spécimen. M. le pasteur Paul Buchenel se chargea d'écrire la préface du volume projeté.

Après une année de recherches, d'enquêtes et d'appels réitérés adressés à la population du pays, notre Comité se trouva en état de faire des propositions à l'assemblée du printemps de la Société d'histoire. Le 7 juin 1894, celle-ci accepta les devis présentés par la maison H. Wolfrath & Cie, nomma M. Fritz Chabloz secrétaire-rédacteur chargé des détails de la publication, et vota un crédit de 2500 francs pour couvrir les frais d'un volume de 18 à 20 feuilles, format du *Musée neuchâtelois,* tiré à 800 exemplaires.

L'enquête organisée dans tout le canton par les soins du Comité avait révélé la prompte disparition des *patoisants,* la plupart fort âgés, et la nécessité de profiter de la collaboration de ceux qui restaient encore pour recueillir de leur bouche des renseignements qui s'éteindraient avec eux et seraient à jamais perdus. L'activité déployée et le bon vouloir général furent tels que, le 30 mai 1895, le Comité put annoncer à la Société d'histoire, réunie au Château de Valangin, que 23 feuilles étaient tirées, mais qu'il nous restait encore des manuscrits intéressants qu'il serait regrettable de ne pas publier. Nous aurions ainsi des échantillons de patois de tous les villages, depuis les bords du lac jusque dans les localités les plus à l'écart de nos Montagnes.

L'assemblée comprit l'urgence de la situation et l'importance du monument que nous élevons à l'idiome de nos pères, dont la dernière heure sonnera avec celle du présent siècle; elle vota en conséquence les crédits nécessaires pour publier encore 3 feuilles et porter à 26 feuilles ou 416 pages le contenu du volume de *patois neuchâtelois.*

Enfin, notre Conseil d'Etat a bien voulu s'associer à cette œuvre patriotique par une allocation de 200 francs.

En terminant ce recueil, dont nous n'ignorons pas les imperfections, et en témoignant notre reconnaissance aux nombreux collaborateurs qui nous ont soutenus de leurs encouragements et aidés de leurs contributions, nous devons rappeler que l'effort que nous venons de faire n'est pas isolé, mais que des ouvrages sur des sujets analogues surgissent sous l'inspiration de la Société des *Parlers de France*, qui organise une vaste enquête en vue de l'Exposition universelle de 1900.[1]

Pour le Comité du patois, le président :

L. FAVRE.

[1] A titre de renseignement, nous indiquons les chiffres que nous avons pu obtenir au sujet des *patoisants* neuchâtelois encore existants:

Vaumarcus et Vernéaz, 0. — Fresens, 10. — Montalchez, 8. — Prises de Montalchez et de Saint-Aubin, 8. — Prises de Gorgier, 3. — Gorgier, 3. — Chez-le-Bart, 2. — Saint-Aubin, 1. — Sauges, 1. — Bevaix, 4. — Boudry, 2. — Peseux, 1. — Corcelles, 1. — Cormondrèche, 3. — Auvernier, 2. — Neuchâtel, 1. — Saint-Blaise, 1. — Cernier, 3. — Pâquier, 10. Fontainemelon, 0. — Dombresson 1 (sur la montagne). — Noiraigue, 0. — Travers, 3. — Couvet, 2. — Fleurier, 1. — Môtiers, 0. — Buttes, 0. — Boveresse, 1. — Mont de Couvet, 1. — Bayards, 5. — Brévine, 2. — Sagne 10. — Brenets, 2. — Chaux-de-Fonds, 6. — Total : 98.

Il faut noter aussi qu'à côté de ces *patoisants* vrais, tous âgés sauf une exception (Chez-le-Bart), on compte un certain nombre de personnes qui comprennent très bien le patois, mais ne peuvent pas soutenir une conversation, faute d'exercice et de pratique; ainsi à la Sagne, M. Ad Vuille en indique une quinzaine, à la Béroche, M. Chabloz en cite une douzaine, à la Chaux-de-Fonds, M. Landry donne les noms de trois, etc.

MEMBRES DU COMITÉ DU PATOIS NEUCHATELOIS

Président : Louis FAVRE, professeur à l'Académie de Neuchâtel.

Secrétaire : Ch.-Eug. TISSOT, greffier du Tribunal, à Neuchâtel.

Henri-Louis OTZ, notaire, à Cortaillod.

Lucien LANDRY, ancien négociant, à la Chaux-de-Fonds.

Alexis DARDEL-THORENS, négociant, à Saint-Blaise.

Oscar HUGUENIN, professeur, à Boudry.

Paul BUCHENEL, pasteur, au Landeron.

Célestin MICHELIN-BERT, pasteur, aux Bayards.

Louis PERRIN, ancien pasteur, à Môtiers-Travers.

Secrétaire-rédacteur : Fritz CHABLOZ, ancien secrétaire de la Cie S.-O.-S., à Saint-Aubin.

PRÉFACE

Lorsque la Société d'Histoire neuchâteloise décidait, dans son assemblée du 13 octobre 1892, de recueillir ce qui reste de l'idiome parlé autrefois par les habitants de notre pays et d'en publier des morceaux en prose et en vers, elle faisait plus qu'obéir aux suggestions d'une vaine et inquiète curiosité.

Fidèle à sa mission qui est de sauver de l'oubli les vestiges du passé, elle a compris que son œuvre serait incomplète, si elle ne vouait à la langue parlée par nos ancêtres une part de l'intérêt qu'elle accorde à leurs faits et gestes, à leur costume, leurs habitations et leurs monuments. D'après Mme de Staël, l'étude d'une langue peut jeter de grandes lumières sur l'histoire philosophique des opinions et des mœurs nationales, car les modifications que subit le langage marchent de pair avec celles de la pensée, et l'on comprend, en suivant cet auteur dans ses observations si fines et si profondes sur la langue allemande, quelle influence peut avoir la langue sur l'esprit de conversation et, conséquemment, sur les rapports des hommes entre eux, rapports qui constituent la vie sociale.

D'ailleurs le langage étant l'expression de la pensée humaine, ne reflétera-t-il pas dans ses tournures, ses intonations, sa forme plus ou moins soignée, les divers degrés du développement intellectuel d'un peuple et les conditions particulières de son genre de vie? Sous le ciel heureux de l'Italie, au sein d'une population tout imprégnée des souvenirs glorieux de l'ancienne Rome, on parlera une langue riche et sonore, belle comme son peuple et grave comme son histoire. L'Anglais et l'Américain, peuples lutteurs, au tempérament vif et énergique, auront en abondance les intonations du commandement, les termes rudes et saccadés. L'homme du Nord, rêveur et contemplatif, allongera ses

phrases et se plaira aux mots et aux tournures vagues comme son ciel chargé de brumes.

Et si nous voulions appliquer à notre idiome local la même méthode d'induction, nous dirions : le patois de l'habitant des campagnes neuchâteloises, du *Clos de la franchise,* a dû être simple mais net, n'allant pas par quatre chemins, se souciant plus de l'à-propos que de la convenance de ses expressions, n'excluant pas une pointe d'esprit gaulois, rude mais droit, lent mais ferme et décidé.

Partout on s'occupe à recueillir les vestiges des vieux idiomes locaux. Vaud et Fribourg en font l'objet de publications savantes et luxueuses. Nous croyons savoir que le Jura bernois ne restera pas en arrière dans cette œuvre de pieuse réhabilitation. Il n'était donc pas hors de propos de vouer *in extremis* au parler de nos pères l'attention que la Société d'Histoire lui a consacrée; ce soin sera payé par une connaissance plus entière de leur tournure d'esprit et de leur pensée, que la jeune génération ne connaît pas plus que s'il s'agissait des habitants du Céleste-Empire.

En effet, le patois neuchâtelois disparaît rapidement; quelques années encore et il ne sera plus. Cet idiome qui faisait de nos ancêtres une population à part, ne pouvant guère communiquer qu'avec elle-même, et gardée par ce fait de l'invasion des coutumes étrangères, n'est plus parlé nulle part; tout au plus trouverait-on encore dans les fermes isolées de la montagne ou dans les villages du Val-de-Ruz de rares personnes capables de le comprendre, et qui mettrait la main sur un couple d'octogénaires s'entretenant sous le manteau de la cheminée ou derrière les rideaux de l'alcôve, dans le rude et franc langage de leurs vingt ans, pourrait se vanter d'avoir recueilli les derniers exemplaires d'une espèce disparue.

La Révolution française de 1789, qui propagea ses principes dans l'Europe entière et envoya ses armées jusque dans le lointain Orient, ne contribua pas peu à donner au patois un premier coup de massue. Les patriotes d'alors avaient fait de l'abolition de ce langage un de leurs articles de foi. On a conservé le discours en patois qu'un envoyé de la Commune de la Sagne, dûment appuyé par la force armée de ce village, alla tenir à cette époque aux habitants de la Chaux-de-Fonds, où l'on avait planté un arbre de la liberté et coiffé le bonnet rouge des républicains français : « No n'volin ra, dit-il, de c'ta libertà et d'la lague étrindgîre à noûtra queumnôta du pays d'la Seigne; et poui no zin passà pa les voix, no n'volin pieu que noutre mnistre no

praidgé adé avoué du français; no ne qniossin pieu que noûtra mère-lagua, noûtre bon patois qu'est le meillu. »

La harangue du député de la Sagne eut, paraît-il, son effet à la Chaux-de-Fonds, où le patois continua à fleurir, preuve en soit la *Société du Sapin,* dans laquelle l'usage de cet idiome était, il y a peu d'années encore, exigé par le règlement. On ne sait si le pasteur de la Sagne fut d'aussi bonne composition que les républicains de la Chaux-de-Fonds et s'il consentit à prêcher à ses ouailles en leur langage, mais il n'est pas probable que jamais la chaire ni le barreau aient fait usage du patois; le français, employé d'ailleurs dans tous les actes écrits et enseigné dans les écoles, coexista toujours à côté du patois, comme la langue de la population cultivée et des centres, tandis que ce dernier restait en usage dans le langage familier, dans les campagnes et dans les petites assemblées délibérantes. A l'école, le régent faisait réciter le catéchisme et dictait les thèmes et problèmes en français, mais il donnait volontiers ses exhortations et explications en patois. Dans les grandes assemblées, les *générales de Bourgeoisie,* par exemple, le français était seul en usage à la tribune, mais dans les assemblées locales de Commune, le patois reprenait tous ses droits. Oh! c'est alors qu'il fallait l'entendre, bondissant en poignées d'énergiques paroles du fauteuil du président aux bancs des communiers et faisant écho sur les parois enfumées de la salle du premier étage de l'auberge communale! Et quand un vieux villageois, jaloux des franchises communales, frappait du poing la paroi voisine à défaut de table, et s'écriait : *No zédrin a remontrance!* (Nous irons en remontrance), les oreilles devaient en sonner aux conseillers d'Etat et au gouverneur de la Principauté.

En 1812, M. Jaques-Louis de Pourtalès, recevant une députation des Communes du Val-de-Ruz reconnaissantes de la fondation de l'hôpital qui porte son nom, était encore obligé, pour se faire entendre des délégués, de se servir du patois, et l'on a conservé au Val-de-Ruz le souvenir d'un des passages de son discours : « Le bon Dieu a été adé ass bon avoué me qu'y poui bin faire oqué por lè pouvres. »

Il fut un temps où l'on entremêlait très agréablement le patois et le français; ce fut l'époque de transition. Ainsi la chanson du *Couésin Hairi,* en patois de l'ancienne châtellenie de Thielle :

Messieurs, votre obéissant;
J'étais très impatient
De vni por m'informâ
Se vo zéti à santâ.

L'émancipation de Neuchâtel en 1848, l'abolition des Bourgeoisies et les chemins de fer ont donné le dernier coup à notre idiome qui, à partir du commencement de la seconde moitié de ce siècle, disparaît rapidement. Nous ne le regrettons pas trop, car si le langage a été donné aux hommes pour communiquer entre eux, on peut dire que les idiomes locaux étaient plutôt faits pour les parquer en petits groupes aussi étrangers les uns aux autres que s'ils eussent habité sous deux méridiens opposés. Un habitant de l'autre côté du Doubs ayant commis quelque méfait de ce côté de la frontière, comparaissait devant la justice de Boudry. Il y a de cela trois quarts de siècle environ. Ses explications en patois de sa région restèrent aussi incompréhensibles aux juges que s'il eût parlé le sanscrit. On dut aller chercher le pasteur Grellet qui, ayant antérieurement exercé le ministère aux Brenets, servit d'interprète. Par où l'on voit quelles barrières les patois créaient entre gens habitant sous le même ciel, pratiquant le même genre de vie et les mêmes occupations, et qui eussent pu sans cela se rendre réciproquement de nombreux services.

D'ailleurs l'idiome de nos pères ne se prêtait pas à l'écriture, n'avait point de grammaire, ni de règles pour la prononciation, encore moins de littérature, et était livré à tous les caprices des usages locaux. Il est très difficile, pour ne pas dire impossible dans beaucoup de cas, de représenter avec les lettres que nous possédons en français, des sons qui n'ont aucun équivalent dans notre langue, et les accointances de voyelles et de consonnes qui résulteraient de la moindre tentative dans ce sens, feraient dresser les cheveux de nos écoliers. Les linguistes qui se sont donné la tâche de rendre d'une manière aussi fidèle que possible les intonations patoises, ont dû s'accompagner de tout un fatras de signes conventionnels et de caractères empruntés aux langues les plus diverses, et encore ne réussissent-ils fréquemment qu'à embourber davantage les lecteurs ordinaires, de sorte qu'on peut en dire ce qui se dit de l'art de la natation, que le meilleur moyen d'apprendre le patois c'est de le savoir.

La littérature du patois est donc extrêmement restreinte, quel que soit le rôle que ce langage ait joué autrefois dans la vie de nos pères. Quelques chansons populaires s'étaient conservées jusque dans le souvenir de la génération qui a précédé la nôtre; elles ont disparu avec ceux qui les avaient gardées dans leur mémoire. D'autres patois, ceux de Genève, de Fribourg, de Vaud, des Grisons, se sont stéréotypés dans des chants nationaux encore en vogue dans les fêtes nationales. Qui ne connaît le *Ranz des vaches,* l'*Éloge du Moléson,* le *Chant de l'Escalade?* Le romansch possède toute une littérature, une gram-

maire, des journaux. Pourquoi cela n'a-t-il pas été donné à notre patois? Pourquoi n'avons-nous pas notre chant national neuchâtelois, notre épopée dans la langue de nos vieux héros? Peut-être la situation politique toute particulière de notre pays a-t-elle empêché l'éclosion de cette manifestation d'un sentiment populaire qui n'a jamais eu rien de clairement défini. Peut-être n'y a-t-il là qu'un fait accidentel que nous ne pouvons apprécier. Un fait est certain, c'est que sans les efforts d'hommes comme Matile, Georges Quinche, Kramer, Ch.-Eug. Tissot, et sans le soin que la librairie Courvoisier, au Locle, prit il y a quelque trente ans, de confier à la *Feuille d'Auis des Montagnes* tous les morceaux en patois neuchâtelois sur lesquels elle réussissait à mettre la main, nous serions, à l'heure qu'il est, réduits à des conjectures sur la langue que parlaient nos ancêtres.

Cette période d'une vingtaine d'années qui suivit 1848 vit le patois jeter, grâce aux travaux que nous avons mentionnés, une vive mais passagère lueur; ainsi le lumignon qui va s'éteindre projette une dernière clarté, se concentre en un suprême effort; mais c'est en vain, son heure a sonné. Heureux si, semblable au patois neuchâtelois, il retrouve un jour de pieuses mains pour lui faire d'honnêtes funérailles, car nous n'envisageons pas autrement l'œuvre que la Société d'Histoire a entreprise : c'est une pierre qu'elle pose sur un sépulcre.

Une chose a survécu plus longtemps que tout le reste à la fatalité qui accablait notre patois, ce sont les règles du temps, les observations météorologiques, les dictons moraux ou satiriques, les préceptes de sagesse villageoise et agricole. La génération actuelle pourrait encore avec quelque succès subir un examen sur cette branche spéciale de la linguistique, et nous avons entendu des gens qui n'avaient sans cela pas la moindre idée du patois, s'accrocher en cas de besoin à ces fétus flottant épars sur l'océan du passé. Certains ont conservé du patois quelque gros mot, quelque verte saillie, qu'ils adresseront *in petto* à un interlocuteur fâcheux, sûrs de n'être pas compris; heureux encore si l'interlocuteur ne s'est pas trouvé, à leur grande stupéfaction, aussi patoisant qu'eux, comme le fait arriva un jour à l'auteur de ces lignes.

Un fait est certain, c'est qu'il était plus facile d'avoir du courage en patois qu'en français, et nous croyons que c'est à cette particularité que notre idiome doit d'avoir surmonté longtemps les influences contraires. Telle remarque qu'on n'eût osé faire en français, telle conversation qui eût choqué de jeunes oreilles, telle apostrophe pour laquelle la langue de la bonne société ne présentait pas de termes assez énergiques, se faisaient en patois, et maint paysan qui, en

présence du justicier ou du maire, s'intimidait et balbutiait péniblement, retrouvait tout son aplomb quand le représentant de la loi lui disait bonhomiquement : « Praidgi pairè qmè à l'otau. »

Mais que veut dire ce mot : *patois*? L'étymologie en est assez incertaine. M. Fallot, de Montbéliard, dans un petit ouvrage sur le dialecte de cette région, qui parut en 1828, le fait dériver d'un vieux mot *thiois,* qui, dit-il, servait à nommer autrefois le langage rude et grossier que les Francs apportèrent dans les Gaules. On y ajouta le mot *pa* ou *pae* qui signifie *pays;* ainsi *paethiois, patois,* c'est-à-dire langage du peuple des campagnes.

Littré dit : « Patois, parler provincial qui, étant jadis un dialecte, a cessé d'être littérairement cultivé et qui n'est plus en usage que pour la conversation parmi les gens de la province et particulièrement parmi les ouvriers. » Il se trouve employé déjà dans le *Roman de la Rose* au XIIIme siècle, et plus tard dans les meilleurs auteurs français. Ainsi La Fontaine :

L'âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois.

Etymologiquement, Littré le rapproche de *patrois,* soit en bas-latin *patriensis,* indigène, et il ajoute : « La difficulté est dans l'absence de l'*r*. Le Provençal a *pati,* pays; dans le Midi on dit *un patois, une patoise,* pour un compatriote, une compatriote. Tout cela emporte la balance et il faut admettre que l'*r* a disparu. »

Pour nous, nous en prenons moins facilement notre parti. Ce manque d'*r* (sans calembour) nous chiffonne, et nous serions plutôt tenté de rapprocher ce mot de la longue série d'expressions *patte* (chiffon), *pataud, patelin, patati patata* et autres, qui indiquent quelque chose de mou, de négligé, d'élastique. On est *pat* au jeu d'échecs quand on a mis sottement et lourdement son roi dans une position telle qu'il ne peut faire un pas sans être pris. Notre langage familier a *patet,* c'est-à-dire mou, dépourvu de ressort. Et qui dira que notre patois, comme tous ses pairs, n'est pas un parler mou, capricieux, élastique?

Mais là n'est pas la question. La grande interrogation qui se pose à l'égard du patois est celle relative à son origine. Nous voici en présence d'un idiome qui a ses mots, ses tournures, son accentuation, propres à lui seul et ne ressemblant en rien à ce que nous connaissons autour de nous en fait de langues parlées, un langage qui a fleuri surtout dans les campagnes et que nous trouvons d'autant plus pur et plus général que nous nous éloignons des

centres et des grandes routes de la civilisation. Un coup d'œil jeté sur les anciens auteurs français suffit à nous prouver que le patois n'a rien à faire avec la vieille langue française. Il pourrait venir à l'idée de le rapprocher de la langue de nos voisins de l'Est ou de ceux du Midi, mais cette tentative ne nous fournit rien de décisif, car s'il y a dans notre idiome un certain nombre de mots semblables à leurs équivalents allemands et italiens, ce nombre n'est pas suffisant pour nous autoriser à en conclure à la filiation germaine ou romaine du parler de nos ancêtres.

Les auteurs qui se sont occupés de cette question sont arrivés aux conclusions les plus diverses. M. Fallot, dans l'ouvrage cité plus haut, non content de faire du patois un fils du grec et du latin, ce qui, semble-t-il, serait déjà une origine suffisamment glorieuse, n'en fait rien moins que l'heureux père du latin : « Ce langage », dit-il dans sa préface adressée à Messieurs les maires des communes du Montbéliard, « ce langage, comme vous pourriez le croire et comme bien des savants l'ont cru mal à propos, ne doit pas son origine aux Romains, à ces ambitieux tyrans qui parvinrent à nous subjuguer en jetant des germes de division dans notre sainte alliance gauloise. Ce langage existait bien des siècles avant que vous eussiez subi le joug du peuple-roi..... Bref, le but de cet opuscule est de vous prouver que vous ne devez rien aux Romains, que ce sont eux au contraire qui, dès les temps de la fondation de leur ville, ont reçu de vous leur langue et leurs premières institutions. Nous qui étions assez bons pour croire que Rome a été colonisée par des Grecs, mais tout ceci est une fable absurde inventée par les Romains pour voiler leur origine trop humble, car ils n'étaient rien moins qu'une colonie sortie des Gaules; cette origine ne doit pas leur faire affront, vous le leur avez fait voir plus d'une fois. » Ouf!

C'était, du reste, la marotte de tous ceux qui les premiers se sont voués à l'étude du patois. On fut longtemps à lui attribuer les plus hautes origines. Le doyen Bridel, auteur d'un Glossaire du patois de la Suisse romande, le faisait — avec la plupart des littérateurs de la première moitié de ce siècle — remonter à l'ancienne langue celtique, mais une étude plus approfondie lui avait fait voir tout ce que cette prétention avait d'arbitraire et d'hasardé, et vers la fin de sa vie il écrivait : « J'ai vécu dans un temps où l'on croyait qu'Adam avait parlé bas-breton et je me suis longtemps trompé en cherchant, à la manière de M. de Cambri, du celte dans tous nos mots patois. Maintenant j'avoue de bonne foi que pour un mot d'origine celtique, il en est dans notre romand dix d'origine latine, et je préfère la vérité à un système qui commence à passer

de mode, mais je n'ai pas le courage de revenir en arrière et de corriger mes erreurs. » En effet, le Glossaire de cet auteur, publié après sa mort par la Société d'Histoire de la Suisse romande, contient un grand nombre d'étymologies celtiques, dont la plupart sont singulièrement sujettes à caution.

L'histoire nous enseigne que les peuples qui se sont succédé sur le sol de notre pays furent d'abord les Lacustres, puis les Celtes, les Romains et enfin les Burgondes, ces derniers desquels nous sommes les descendants directs. Les uns après les autres ils ont habité les rivages de nos lacs, colonisé nos vallées, cultivé nos champs et défriché nos forêts. Tout accident de terrain, tout rocher, toute rivière, source, lac ou marais, tout animal des forêts ont eu d'abord un nom celte. Or rien n'est tenace comme un nom local; il se perpétuera d'âge en âge à travers toutes les vicissitudes des peuples, parce que l'objet qu'il désigne reste lui-même immuable. Avec les noms locaux, que les Romains, vainqueurs des Celtes, ne purent détruire, survécurent quelques bribes de langue celtique que les vaincus, retirés loin des routes et des centres, emportèrent avec eux dans leurs solitudes. C'est en effet parmi les termes désignant des objets et des usages locaux que se rencontrent ceux de nos mots patois qui se rapprochent le plus incontestablement des équivalents celtiques. Les mots *ruz* (ruisseau), *gor* ou *go* (étang), *van* (rocher), *agassa* (pie), *bro* (Broie, Brévine, source), *niolle* (nuage), *jur* ou *jeure* (forêt), *rin* (ravin), et beaucoup d'autres, sont dans ce cas. Qu'il y ait un mot patois sur dix, comme le dit le doyen Bridel, qui se rattache directement à l'ancienne langue celtique, c'est ce qu'il n'est guère possible de contester; accordons-en, si l'on veut, un sur vingt; le français paraît lui-même en contenir un grand nombre, on en a compté plusieurs milliers; mais l'un et l'autre se sont évidemment formés de la décomposition du latin, avec cette différence que ce procédé de décomposition s'est accompli, ici dans les villes, sous l'influence d'un développement intellectuel plus avancé, là dans les campagnes, à distance des vainqueurs, sous la pression des circonstances locales et des coutumes paysannesques.

En effet, le patois ne se borna pas, à la manière du français, à faire subir aux termes latins de légères modifications d'intonation et de désinence; il se les assujettit plutôt que d'en subir le joug; il leur imposa les rudes intonations qu'il tenait du celte, les élisions, les contractions, toute la rusticité campagnarde. De *gallina,* poule, il fit *dgeneuille;* de *haga,* haie, il fit *adge;* de *vulpes,* renard, *vorpet;* de *justitia, djustice.* De *vipera,* l'homme des villes fit simplement *vipère,* le campagnard a fait *vouivra;* de *parochia,* l'un tire *paroisse,*

l'autre *bérotche;* au lieu de dire *clarté,* en se rapprochant du latin *clarus,* le campagnard préfère *tiertâ,* plus rude et plus franc.

C'est un phénomène que nous voyons journellement se passer sous nos yeux. Que le campagnard adopte les modes de la ville, il y paraîtra néanmoins gauche et lourd, et les vêtements taillés en ville perdront sur sa personne leur élégance primitive. Nous ne lui en ferons pas un reproche, pas plus que nous ne reprocherons à notre vieux patois sa rudesse et sa gaucherie. Mais il est intéressant de constater les influences différentes qui ont présidé à la formation du français et du patois. Ils se sont développés indépendamment l'un de l'autre, preuve en soient les mots dérivés du latin qui se rencontrent dans le patois et non dans le français, comme *ora* (à présent), *terbi* (troublé, *turbare*), *sula* (chaise, *sella*), *rouqueur* (mendiant, *rogare*), *éloudge* (éclair, *elucere*); le français possède de même des expressions dérivées du latin et qui ne se trouvent pas dans le patois.

Cependant le français paraît aussi avoir à la longue, alors que dépossédant son père, le latin, il fut devenu le langage courant de populations nombreuses, exercé une influence sur le patois; celui-ci, cerné de tous côtés par son frère rival, incapable de lui résister sous le rapport de l'abondance et de la correction, ne possédant pas, comme lui, l'arme excellente de l'écriture qu'il avait négligé de préparer et de fourbir, lui emprunta nombre d'expressions qui manquaient à son vocabulaire, se faisant ainsi son obligé. Encore ne put-il se résoudre à utiliser tels quels les emprunts qu'il faisait, mais il les accommoda à ses habitudes et leur fit subir, comme il en avait usé autrefois à l'égard des mots latins, les modifications propres à leur procurer le droit de cité au milieu de la troupe indisciplinée des anciens.

C'est ainsi que nombre de mots patois sont tout uniment des mots français patoisés, ce qui n'a pas empêché les linguistes de leur attribuer des étymologies celtiques. Tel le mot *couéson,* corruption du terme français *cuisson,* que M. Bridel fait venir d'un mot celtique devant signifier *accident.* Tel encore le mot *cratchée* que le même auteur explique par un terme celtique signifiant *un peu,* en donnant comme exemple *éna cratchée de neige,* un peu de neige, tandis que tout le monde sait ce que c'est qu'une crachée de neige!... Même les Normands qui, usant d'une métaphore pittoresque, appellent la pluie molle, légère et qui flotte comme suspendue entre terre et ciel, le *crachin.*

Mais nous n'en avons pas fini avec les origines lointaines attribuées à notre patois, et sa gloire ne serait pas complète s'il ne possédait pas dans son voca-

bulaire, au dire de certains auteurs, des mots grecs et même hébreux. Parlons d'abord de ces derniers. Comme toutes bonnes choses, ils sont au nombre de trois : *morgier, chouel* et *chevaton;* effectivement, en hébreu *margema* signifie un monceau de pierres, *choual* le renard (jeu du renard), et *chevet* un bâton. Mais rien n'est plus naturel que de rapprocher *morgier* du français *montjoie* qui a le même sens, et *chevaton* (perche à battre le grain) de l'allemand *schaft;* cette dernière étymologie est d'autant plus plausible que chez nous les batteurs en grange sont fréquemment Suisses allemands. Quant à *chouel,* rien ne prouve que son origine hébraïque ne soit aussi peu fondée que celle de ses deux congénères.

Les étymologies grecques semblent mieux établies. Jules-César dit qu'on trouva dans le camp des Helvètes vaincus des tables écrites en lettres grecques, et Tacite parle de monuments inscrits en langue grecque et qui se trouvaient sur les confins de la Germanie et de la Rhétie. Il n'y a donc rien d'impossible à ce que les mots *mado, touper, être à crat, bregot, pacot, coréyï* et *batoille,* qui présentent une similitude indiscutable avec les expressions grecques correspondantes, aient passé des bords fleuris du Xanthe et du Simoïs sur ceux moins illustres du Seyon boueux.

Enfin la Germanie, peu prêteuse de sa nature, comme la fourmi de la fable, a cependant cédé à notre idiome quelques-uns des mots de son vocabulaire : *guinglet* (klein), *nazi* (nass), *marmet* (Marktmann), *mai* (mehr), *brévard* (bewahren), *crampet* (Grämpler), semblent être allemands d'origine, supposition d'autant plus plausible que nous avons été de tout temps en relations suivies avec les Bernois nos voisins, sans parler de la domination prussienne et de celle des cantons suisses.

Il faut encore citer à titre de curiosité les mots italiens *tacon, bocon,* et le vocable basque *barguigner,* et nous aurons fini avec la question étymologique. En résumé le patois, produit du caprice et des besoins locaux, ne nous paraît pas avoir la valeur littéraire qu'on lui a trop longtemps attribuée. Nous n'en voulons pour preuve que son défaut d'ensemble et de fixité, qui lui permet de varier à l'infini en raison des circonstances de climat, de voisinage, de vie extérieure de ceux qui le parlèrent; plus rude chez l'habitant de la montagne, plus doux chez l'homme de la plaine; grossier et inculte au milieu d'une population retardée; aspirant à une certaine élégance au sein des groupes de gens policés, harmonieux et facile chez les paisibles bergers de la Gruyère, sonore et heurté dans la bouche des chasseurs du Valais ou des Grisons. Et pour ne

parler que des patois neuchâtelois, M. Kramer les divise en trois groupes distincts, et M. Franz Hæfelin, de Berlin, qui, par parenthèse, a voué aux patois romands une attention capable de nous remplir de confusion, et dont l'ouvrage : *Die romanischen Mundarten der Südwestschweiz,* Berlin 1874, a trop passé inaperçu, en distingue cinq types : 1° ceux de Lignières et du littoral Est; 2° celui du Val-de-Ruz; 3° celui des Montagnes; 4° celui du Val-de-Travers, et 5° le patois du littoral Ouest, soit de la Béroche. L'idiome variait même de village à village. Un respectable vieillard du Val-de-Ruz nous a raconté que son père, un homme d'affaires très couru, reconnaissait d'avance à leur parler les clients attendant dans l'antichambre, et disait : « Ecoute, c'est un Savagnier qui parle. A présent c'est un Dombresson. Voici maintenant un Saint-Martin qui répond. » A Môtiers, on n'accentuait pas de la même manière dans le haut du village qu'au bord de la route cantonale, et l'on nous a certifié que là-haut, à trois cents pas, les mères envoyaient leurs enfants *à l'écôla,* tandis qu'ici elles les expédiaient tout simplement *à l'écôla.* Nos pères trouvaient un certain plaisir à se moquer réciproquement de leurs intonations locales, et il existait dans ce but des rimes et des jeux de mots que personne, sans doute, ne connaît plus à l'heure qu'il est. Qui sait s'ils n'exagéraient pas quelquefois, par égoïsme villageois et par esprit de clocher poussé à l'extrême, les divergences de leurs patois respectifs; si grand est chez le campagnard le mépris de la forme, si profonde la haine de toute contrainte!

Il ne faut, en effet, pas chercher dans le patois les formes élégantes et harmonieuses de la vieille langue française. Formé, comme nous l'avons vu, au sein de la population des villes plus soucieuse de la bonne façon et de l'élégance, le vieux français, dont le nôtre a bien dégénéré sous ce rapport, avait horreur de tout ce qui fatiguait et affectait l'organe vocal; les diphtongues, les hiatus, la rencontre de deux ou de trois consonnes, les allitérations, l'excès de longueur ou de brièveté étaient pour lui motifs suffisants à tous les compromis possibles avec la grammaire et l'étymologie. Quelle différence avec son voisin le patois! Ce que celui-là évitait avec un soin jaloux, celui-ci semble le rechercher avec amour. Le français entremêlait agréablement ses consonnes de voyelles pour en rendre la prononciation moins difficultueuse, le patois extirpe le plus possible de voyelles et accumule les consonnes, sans redouter leur effrayant assemblage. De *manger,* il fait *mdgi;* de *quérir, cri;* de *tonnerre, tn'er;* de *Neuchâtel, Ntchaté;* les élisions et les contractions les plus outrées ne le font pas sourciller; il dira *ousque* pour *où est-ce que, snhomme* pour *son homme,*

c'te fenne pour *cette femme, copiét* devant signifier *que vous plait-il.* Le français aimait la prononciation légère d'une consonne au commencement d'un mot, le patois la complique d'une violente aspiration ou d'une seconde consonne; il ne peut prononcer légèrement *jour, jaquette, gens, gentil, jeune;* en revanche il dira *djor, djaqta, dget, dgéti, djouvenn;* de *blé* il fera *blliâ;* de *campus* (latin), *tchampâ;* d'*argent, ardgét.* De même pour les voyelles : incapable de prononcer sagement *ouïr, noir, bouteille;* il dira *oyï, neir, botoille;* ou bien il les allongera sans mesure; les *a* et les *i* à la fin d'un mot jouissent d'une liberté illimitée : *corroci, permî, marlii, allâ, boutâ, èpantâ.....*

En résumé, tout est excès dans ce langage : excès de longueur, excès de brièveté, excès de rudesse, excès de liberté. Le patois n'a pas eu de grammaire ni de poëte pour modérer sa fougue et lui dicter des tournures agréables à l'oreille; il est né à l'ombre des forêts où s'abritaient les vieux Celtes; il s'est développé au sein des campagnes, et la seule harmonie qui soit digne de lui est celle de la nature, et de la nature sauvage et inculte, les cris discordants qui s'élèvent du fond de la forêt, le tumulte du vent dans les bois de sapins, le tourbillonnement de la vague sur les rives de nos lacs agités.

Non, tu n'étais pas beau, ô notre vieux patois neuchâtelois, mais tu étais libre et franc, c'est pourquoi nous te regrettons. Tu ne connaissais pas les entraves d'une grammaire savante et compliquée, ni les tournures guindées et les miévreries grotesques d'un âge décadent; tu étais pauvre mais honnête. Pourquoi disparaîtrais-tu tout à fait? Pourquoi ne laisserais-tu pas en mourant à l'idiome qui a pris ta place quelques-uns de tes mots si expressifs, quelques-unes de tes tournures si pittoresques? La langue que nous parlons désormais est-elle donc si riche que nous puissions nous passer de ces judicieux emprunts, qu'à défaut de respect filial l'intérêt bien entendu nous conseillerait? Puisse un purisme exagéré ne pas nous priver des précieuses ressources que le parler moderne trouverait à glaner dans ton champ que la faux du temps a si impitoyablement moissonné! C'est le vœu du plus humble de tes admirateurs.

P. Buchenel.

DICTONS — RÉCITS

Dja bin avesî

I y a quauquê snân-né, à Tchalada, qu'i creyo, i ai liaisu su lé papî de N'tchatai, auquê que m'a fâ piaisi, rappouô à dé dja que ténia se taulama à la lagua que leu pèré an preidgî, qu'il an poueu de la reubiâ.

Vo sâté asbin que mé, qu'u fin tchavon de la Suissa, à champ dé Teroliens, noz ain dé confédrés que ne sont ne dé Tûtches, ne déz Etaliens, mâ dé sorté de Veltches kma no, damatî que leu lagua ressabia grô u vilhie patois de tchî no, atant qu'a celu dé Vaudais et dé Fribordgeais.

Topari, da leu pahys, lé Gresons, kma on l'y det, i y a asbin la bouna méti de Tûtches. I faut r'kniotre poret que sléci an on talmatchma on poû pieu ducet qu'à Müntschmier.

Mà c'est adai dé Tûtches, qué! Il an pré l'uti pa le mindge, kma on sâ pru qu'il an avesî da tu lé pahys, se taulama que tchacon, lai amont, est doubdgî, vilhié et djouven, ez écoûlé, u motî, a djustice, u Grand-Conset, de preidgî anna lagua que ressabia de luin à sla de Berlin.

Dains', qu'est-ça qu'il arrevâve? L'autra lagua qu'on preidgive du tin d'on viaidge da tot le pahys dé tré Ligué, djeiré tchî lé vesins, sta lagua qu'est se vilhia, que lé dja de lai amont l'y desant: « l'antiquissim lungaig de l'ota Rhetia, il

Gens bien avisés

Il y a quelques semaines, à Noël, à ce que je crois, j'ai lu dans les journaux de Neuchâtel quelque chose qui m'a fait plaisir, relativement à des gens qui tiennent si tellement à la langue qu'ont parlée leurs pères, qu'ils ont peur de l'oublier.

Vous savez aussi bien que moi, qu'au fin bout de la Suisse, à côté des Tyroliens, nous avons des confédérés qui ne sont ni des Allemands, ni des Italiens, mais des espèces de Weltches comme nous, attendu que leur langue ressemble beaucoup au vieux patois de notre pays, autant qu'à celui des Vaudois et des Fribourgeois.

Cependant, dans leur pays, les Grisons, comme on l'appelle, il y a aussi la bonne moitié d'Allemands. Il faut reconnaître pourtant que ceux-ci ont un jargon un peu plus doux qu'à Muntschmier.

Mais ce sont toujours des Allemands, quoi! Ils ont pris l'outil par le manche, comme on sait assez qu'ils en ont l'habitude en tous pays, tellement que chacun, là-haut, est obligé, vieux et jeunes, aux écoles, au temple, en justice, au Grand Conseil, de parler une langue qui ressemble de loin à celle de Berlin.

Ainsi, qu'est-ce qu'il arrive? L'autre langue qu'on parlait autrefois dans tout le pays des Ligues, même chez les voisins, cette langue qui est si vieille que les gens de là-haut l'appellent: « le plus antique langage de la Haute-Rhétie, le

romaunsch », sta poûra lagua acmacîve liama à se reubiâ, damatî que léz afan ne l'oyant pieu qu'à l'hotau... et encouo!

Tot pian i se mettant à ne pieu dére que Vater, Mutter, Bruder, Schwester, kma il apprénant à l'écoûla, à piace de « bap, mamma, frer, sour », kma on det à romantch.

I y a bin quauqué papî de sta lagua, kma la Gasetta romaunscha, la Lia grischa, l'Engiadinais, lé Fögl d'Engiadina, mâ tchacon n'a pas le mouéyan de se lé pahyî.

Vo compraté que ça fasait mau u coueu à slé qu'aman leu pahys et s'n histoire de vé que la lagua de leu pèré allâve mouri kma anna tchandalla qu'est à tchavon.

Las pètchu! c'est ce qu'est arrevâ à noûtre poure patois qu'est quasi tot reubiâ! Quoui le preidge encouo, ora, tchi no? Lé djouvené dja d'anondret se creya pieu savants que çainque!... Misère!!

Slé dé Gresons sont pieu avesî; respect po liî!

Il an det: Baillin-no à vouaide! Fasin anna sociéta po vouadà, preidgî, liire, appenre à âmâ ez afan noûtre bai romantch, que lé Rhèté, noûtré pèré, an preidgî, liaisu et âmâ de tot tin, asbin lai avau, à champ de l'Arno, ivoué il an zeu demorà, que ci amont, da noûtre pahys d'anondret.

Mâ i faut savé que da on car dé Gresons on preidge on poû autrama que da n'autre car, kma tchî no, ivoué lé dja d'amont desant é donzallé « feuilleté » et slé d'avau « baësté ».

Adon, qu'est-ça qu'il an fâ, sté bravé dja de Romantch? Lé vilhié tot bian, lé djouven', léz afan déz écoûlé, djeiré, tchacon a acmacî pa rapertchî tu lé mots de son velaidge po léz aviî à dé monsieu éduquâ que veuilla léz imprimà da on

romansch », cette pauvre langue commençait rapidement à s'oublier, attendu que les enfants ne l'entendaient plus qu'à la maison... et encore!

Tout doucement ils se mettaient à ne plus dire que *Vater, Mutter, Bruder, Schwester,* comme ils apprenaient à l'école, au lieu de *bap, mamma, frer, sour,* ainsi qu'on nomme en romansch, père, mère, frère et sœur.

Il y a bien quelques journaux de cette langue, comme *la Gazette romansch, la Ligue grise, l'Engadinais, les Feuilles d'Engadine;* mais chacun n'a pas le moyen de se les payer.

Vous comprenez que cela faisait mal au cœur à ceux qui aiment leur pays et son histoire, de voir que la langue de leurs ancêtres allait mourir comme une chandelle qui est à bout.

Hélas! c'est ce qui est arrivé à notre pauvre patois qui est presque tout à fait oublié! Qui le parle encore, maintenant, chez nous? Les jeunes gens d'aujourd'hui se croient plus savants que cela!... Misère!!

Ceux des Grisons sont plus avisés; respect pour eux!

Ils ont dit: Prenons garde! Faisons une société pour conserver, parler, lire, apprendre à aimer aux enfants notre beau romansch, que les Rhètes, nos pères, ont parlé, lu et aimé de tout temps, aussi bien là-bas, au bord de l'Arno, où ils ont (eu) demeuré, qu'ici en haut, dans notre pays d'aujourd'hui.

Mais il faut savoir que dans (un coin) une partie des Grisons on parle un peu autrement que dans un autre, comme chez nous où les gens de la montagne appellent les demoiselles « feuilleté » et ceux du Vignoble (d'en bas) « baësté ».

Alors qu'est-ce qu'ils ont fait, ces braves Romansch? Les vieux tout blancs, les jeunes, les enfants des écoles même, chacun a réuni tous les mots de son village pour les envoyer à des messieurs instruits qui veulent les imprimer dans

pouissant liivre asse gros que le vilhie dectionnaire à Richelet.

Quand tot çainque sara cutchî sur le papî, n'y aura pieu mouéyan de le reubià!

Eh bin! mafé! qu'i me soù pinsà a liaisant tot çainque, se te n'étâv pas du pahys de N'tchatai, queumnî du Loûtche et bordgeais de Vaulédgin, te sarai fiai d'être du pahys dé Ligué, d'anna queumnautà kma cela de Bonaduz (Pan-à-tots) ivoué lé poùr an du pain à mdgî, pieu que da la tionne, anondret, s'on a cret son nom!

Ça me fà pinsà qu'i ai liaisu da n'a gazetta romantch auqué su ma queumnautà. Vo verrî qu'on sà lai amont, ça qu'on fà tchî no.

« Una dama Dubois, nativa da Locle, ed ultimamaing morta a Paris, inua sieu hom s'avaiva inrichieu, ho legò a favur del asil dels vegls a Locle Fr. 25,000, ed a favur della scoula dels orologiers in quaist lö Fr. 15,000[1]. »

Sta lagua, qu'a dité-vo, vaut bin lé rôn-née dé mani de Berna!

Ah! bravé dja dé Ligué, que voz î rason de vo liguà po la vouadà mî que no n'in pou vouadà la noûtre![2]

O. Huguenin.

un puissant livre aussi gros que le vieux dictionnaire de Richelet.

Quand tout cela sera couché sur le papier, il n'y aura plus moyen de l'oublier!

Eh bien, ma foi! que je me suis dit en lisant tout cela, si tu n'étais pas du pays de Neuchâtel, communier du Locle et bourgeois de Valangin, tu serais fier d'être du pays des Ligues, d'une commune comme celle de Bonaduz (Pan-à-tots, en romansch, signifie pain pour tous), où les pauvres ont du pain à manger, plus que dans la tienne, aujourd'hui, — si on en croit son nom!

Cela me fait penser que j'ai lu dans une gazette romansch quelque chose sur ma commune. Vous verrez qu'on sait là-haut, ce qu'on fait chez nous.

« Une dame Dubois, native du Locle et dernièrement morte à Paris, où son mari s'était enrichi, a légué en faveur de l'Asile des vieillards au Locle, Fr. 25,000, et en faveur de l'Ecole *des horlogers* dans ce lieu Fr. 15,000[1]. »

Cette langue, qu'en dites-vous, vaut bien les grognements des ours de Berne!

Ah! braves gens des Ligues, que vous avez raison de vous liguer pour la conserver mieux que nous n'avons pu garder la nôtre!

O. Huguenin.

[1] Fögl d'Engiadina nº 45, samda 6 november 1880, compera ogni samda. Pretsch d'abonnamaint: fr. 5 per l'ann inter; per mez ann fr. 2,60; per trais mais fr. 1.50. Un po s'abonner tiers ogni uffizi postel, pejand 20 c. provisiun.

[1] Feuilles d'Engadine, nº 45, samedi 6 novembre 1880, paraissant chaque samedi. Prix d'abonnement: fr. 5 pour l'année entière; pour une demi-année fr. 2.60; pour trois mois fr. 1.50. On peut s'abonner par tous les offices postaux en payant 20 c. de provision.

[2] Depuis longtemps d'accord avec l'auteur de ces lignes, M. le professeur Louis Favre songeait à « vouadà noûtra villhe lagua », ou tout au moins à conserver ce qu'on pouvait en sauver de l'oubli. On l'a publié ailleurs, mais il faut le dire ici, c'est grâce à l'initiative de M. Louis Favre qu'est dû le vote de la Société d'histoire en faveur de notre patois, c'est-à-dire en faveur de la présente publication, qui a pour but — cela a été dit dans la préface — de garder à nos arrière-neveux ce que nous possédons de cet idiome, auquel il n'a manqué, pour être une langue, que d'être parlé sur les bords de la Seine. F. C.

LETTRE

PLACÉE PAR M. GEORGES QUINCHE EN TÊTE DE SON GLOSSAIRE PATOIS

Le bon vîllhe patoi qu'on prêdgîve cha devan s'è va to pian, to balamè. On l'oue oncorè dé quauque velàdge du Vaud'Roue; mà à Vauledgin, adieu si-vo! è n'e *d*-è piè question; on ne l'oue piè, pa éna fraize[1].

Y me r'svègne porè quan y'ètai djouveune, qu'on n'prêdgive à français que quan el ètai to force & poui adon qu'on n'pouai pà faire autramè. El y a *z*-eu, u mai d'Màr, chouai an qu'ma tante Perret mouèra; el avè nonante-do an; quan è faillai, el prêdgîve à français; mà el anmâve mie le légàdge du vîllhe tin. Deu don, c'è *z*-eu fini, le patoi è *z*-eu ratia; è n'ch'a piè nion que l'prêdgeai; y vo djouère qu'y è *d*-ai la gré; c'est ma poûre tante qu'l'a ètèrà à Vauledgin.

Vo *z*-êtè tro djouveune por vo seuvni de Monsieur Portalèse, çlu qu'a fai à bâti l'heptau à Ntchaté; c'ètai in l'an mil vouë çan & doze; y m'è sevègne oncorè grau bin. Tchécon, qmè vo peûtè craire, ètai èbahië, èpantâ, qmè quoui derai terbi d'on taul afaire. Alor de célaîque, totè lé keum'nautà du pahi desîrè qu'el ètai asse force que de mouéri, qu'on lly remarchisse, qmè d'juste. E n'è pa

Le bon vieux patois qu'on parlait cidevant s'en va tout doucement, tout bellement. On l'entend encore dans quelques villages du Val-de-Ruz; mais à Valangin, à Dieu soyez-vous! il n'en est plus question; on ne l'entend plus, pas une miette.

Je me ressouviens pourtant quand j'étais jeune, qu'on ne parlait français que quand il était tout force & puis lorsqu'on ne pouvait pas faire autrement. Il y a eu, au mois de mars, six ans que ma tante Perret mourut; elle avait nonante-deux ans; quand il fallait, elle parlait en français; mais elle aimait mieux le langage du vieux temps. Depuis lors, ç'a été fini, le patois a été raclé; il n'y a ici plus personne qui le parle; je vous jure que j'en ai de la peine; c'est ma pauvre tante qui l'a enterré à Valangin.

Vous êtes trop jeune pour vous souvenir de M. Pourtalès, celui qui a fait bâtir l'hôpital à Neuchâtel; c'était en l'an mil huit cent & douze; je m'en souviens encore très bien. Chacun, comme vous pouvez croire, était ébahi, épouvanté, comme qui dirait effrayé d'une telle affaire. Lors de cela, toutes les communautés du pays dirent qu'il était aussi nécessaire que de mourir qu'on le remer-

[1] Les regrets de M. G. Quinche nous rappellent l'opinion de M. Gaston Paris, qui envisage le patois, ou les patois, comme des idiomes parallèles au français, mais qui ont manqué d'une consécration littéraire pour s'affirmer comme langue.

de dire qmè c'è feu piaisi à çtu bon monsieur.

Çleu du Vau-d'Roue lly foùrè dgirè. C'è foue mon pére qu'prêdgea por tu, & desai totè sortè d'bel afaire, grau bin, grau d'façon. Et poui, alor d'celaique, el avai du piaisi de recontâ qmè què Monsieur Portalèse èlai s'contè qu'el avai lè lagueurmè è z-oue, & poui s'dgèti, s'poue orgolieu que quan el oue répondu on potchotè à français, atchie d'on poue è desa tot à patois :

« Vo me fâtè quasi vergogne; è n'y a rè tan à r'marchâ; l'bon Dieu m'a grau bni; è-cè qu'è n'è pa djuste qu'y fasse âuquè por lly savai grâ?... »

Mâ, nèdontè-vo? que c'èlai bé à liu de deiss' prêdgie!... Y poui oncorè vo motra l'bé compliman qu'mon pére lly desa: c'è que vo pêutè contâ qu'el avai d'l'espri qu'cè porte peûre. Saterdie! qu'y ai porè groue deu que vo ne l'ai pa kgniu. El étai lieutenè d'la djustize; tchécon, mado! lly trive son tchapé djuque to ba, y n'vo dise pas éna minte.

E n'avai pa avesie l'patoi, liu, porcè qu'el èlai adé z-eu par d'su l'monde, dè la France, à Paris, u cul-a-tchin[1], on poue parto. El èlai à Paris adon que çteu boûgre de Français, çteu vie-d'âse taillère la tête à çtu poûre Louis XVI, que c'è fâ à refressenâ quan on lly pinse...

Mâ, por à reveni à mon pére... qu'è-cè qu'y desai djâ?... è fau tchoûïye de m'èbeurlicocâ... Ha! ha! y velai dire qu'mon pére, deu qu'è n'prêdgîve pa le patoi, le compregnai choir, porcè que tchie no, à l'hotau, ma mére, ma grand'-mére, m'n ontyie l'djustizie, la donzale, to cè ne prêdgîve que patoi.

ciât, comme de juste. Il n'est pas de dire comment cela fit plaisir à ce bon monsieur.

Ceux du Val-de-Ruz y furent aussi. Ce fut mon père qui parla pour tous & dit toutes sortes de belles affaires, parlant très bien. Et puis, à propos de cela, il avait du plaisir de raconter comme quoi M. Pourtalès était si content qu'il avait les larmes aux yeux, et puis si gentil, si peu orgueilleux que quand il eut répondu un peu en français, au bout d'un moment, il dit tout en patois :

« Vous me faites presque honte; il n'y a rien tant à remercier; le bon Dieu m'a bien béni; est-ce qu'il n'est pas juste que je fasse quelque chose pour lui en savoir gré?... »

Mais, n'est-ce pas, vous? que c'était bien à lui d'ainsi parler?... Je peux encore vous montrer le beau compliment que mon père lui dit: c'est que vous pouvez compter qu'il avait de l'esprit que ça porte peur. Sacrebleu! Que j'ai pourtant chagrin (gros deuil) que vous ne l'ayez pas connu. Il était lieutenant de la justice; chacun, ma foi, lui tirait son chapeau jusqu'à terre (tout bas), je ne vous dis pas un mensonge.

Il n'avait pas accoutumé le patois, lui, parce qu'il avait toujours été par dessus le monde, dans la France, à Paris, un peu partout. Il était à Paris lorsque ces bougres de Français, ces fainéants (vie d'aise) coupèrent la tête à ce pauvre Louis XVI, que cela fait frissonner quand on y pense...

Mais, pour en revenir à mon père... qu'est-ce que je disais déjà?... il faut prendre garde de m'embrouiller... Ha! ha! je voulais dire que mon père, quand même il ne parlait pas le patois, le comprenait facilement, parce que chez nous, à la maison, ma mère, ma grand'mère, mon oncle le justicier, la servante, tout cela ne parlait que patois.

[1] C... au chien, intraduisible — partout où l'on peut aller.

Y ne sai pa porquè, mà el è sûr qu'y ai adé *z*-eu an-ma çtu vîllhe légadge. C'è cè qu'a fai qu'y ai citoquè assaitie tan bin qu'y ai poui, de l'conservà, à fesè çtu lèvre, que m'a bâillie, ma fè! pru mau. Y vo djouère qu'è m'a fai grau à l'ètordre, & poui qu'el y a *z*-eu dè momè qu'y cheu *z*-eu an-non de piaquà, taulamè y chouâve qmè on bourie, porcè qu'el y a dé mot que son maulaisie én'anbîme, d'façon qu'el è bècou piè àsie de predgie le patoi que de l'ècrire.

Ora, y chu à me dèmandà s'ma besogne veu pouai servi à auquè. Y gn'y veye gote, crebin qu'ouaie, crebin que na, è s'peu qu'y n'aye rè fai d'avance. To parie y m'è moque: cè qu'è fai è fai, è ne fau pa ralà à dèri. Mon lèvre ne grâve à nion.

Y ai pru piace por le rèdure; & poui finalamè, è n'vau pà on crutche; d'façon que s'vo n'êtè pà contè, vo peûtè galiar alà promenà: cè vaudeur mie que d'vo corocie; cè sérai grau pouët-à vo!...

Vo sâtè que djamà y n'foue on contre-leyeu. El è sur qu'y n'ai pa fai çoci por vo *z*-ègregnie, vouènaide!... Et poui, oncorè on viadge, boûta! el è to force qu'y vo le dise:

— Que vo sayé contè, que vo n'sayé pas contè, y n'è vrettrai pà mon talon...

Dieu vo *z*-aide à tu!

Vauledgin, le 27 de juin 1866.

QUINCHE.

Je ne sais pas pourquoi, mais il est sûr que j'ai toujours eu aimé ce vieux langage. C'est ce qui a fait que j'ai ici essayé tant bien que j'ai pu, de le conserver, en faisant ce livre, qui m'a donné, ma foi, assez de mal. Je vous jure qu'il m'a donné beaucoup de peine, & puis qu'il y a eu des moments que j'ai été sur le point de cesser, tellement je suais comme un beurrier, parce qu'il y a des mots qui sont difficiles en diable (un abîme), de façon qu'il est beaucoup plus aisé de parler le patois que de l'écrire.

Maintenant, je suis à me demander si mon travail veut pouvoir servir à quelque chose. Je n'y vois goutte, peut-être qu'oui, peut-être que non, il se peut que je n'aie rien fait d'avance. Toutefois je m'en moque: ce qui est fait est fait, il ne faut pas revenir en arrière. Mon livre ne gêne à personne.

J'ai assez de place pour le réduire; & puis finalement, il ne vaut pas un kreutzer[1]; de façon que si vous n'êtes pas contents, vous pouvez bravement aller vous promener: cela vaudrait mieux que de vous fâcher, ce serait très laid de vous!...

Vous savez que jamais je ne fus un contrarieur. Il est sûr que je n'ai pas fait ceci pour vous mettre de mauvaise humeur, *vouènaide!...*[2] Et puis, encore une fois, voyez-vous! il est absolument nécessaire que je vous le dise:

— Que vous soyez contents, que vous ne soyez pas contents, je n'en tournerais pas mon talon!

Dieu veuille vous aider tous!

Traduit par F. CH.

[1] Ancienne petite monnaie, 3 ½ centimes.

[2] Exclamation de surprise, intraduisible: Dieu m'en préserve!... Dieu vienne à mon aide!...

LETTRE

adressée par M. l'abbé JEANNERET à l'imprimeur de la *Feuille d'Avis des Montagnes*, M. COURVOISIER, en janvier 1861, après la publication de la *Saboulée dè Borgognon* par ce journal

Monsieu Corvoisie.

Y vo remarche tan qu'y poui,* — è fau dire èn' anbîme, — de la bontà qu'vo *z*-ai *z*-eu de m'prèta voûtra gazèta por praidgie de noûtre bon patoi.

Mà, saterdie! craîtè-vo qu'lè dgè du Loûche veuillè se piaire à llire çté bougrerie què ne vaillè pâ on stoclè? To çù què n'veuillè pâ avai tro l'agré, y dérai groue-deu, y è *d*-ai on poue d'vergogne de praidgie deisse. Por cè, è faudrà ce qu'y n'ai pa, « du talent & de l'esprit »; lah! tchie mè, è n'fau pâ lé qu'ri. Mà, c'è pairè por vo prova qu'y ne poui rè vo refousà qu'y ai ècri çté corèyon.

Vo sâtè pru qmè è m'porte grau l'in-ne d'vair qmè noûtre vîllhe patoi s'è va. Quan y ètai djouveun', c'ètai on piaisi: on n'öyai quasi praidgie français qu'u sermon ou bin u piai. Ora, y n'kgnosse pieu d'hotau ivouè on praidge patoi; y ai bé qu'ri, è n'y a pieu rè... Y vo djouère que cè m'fâ peûre.

Y voui porè vo baillie oncorè quauqu'afaire; mà el è asse force que d'moueri

Monsieur Courvoisier.

Je vous remercie tant que je puis — il faut dire énormément — de la bonté que vous avez eue de me prêter votre journal pour parler de notre bon patois.

Mais, sacrebleu! croyez-vous que les gens du Locle veuillent se plaire à lire ces choses, trop simples, qui ne valent pas un *stoclet*?[2] Tous ceux qui ne veulent pas avoir trop d'ennui, je dirais trop de chagrin, j'ai un peu de honte de parler ainsi. Pour cela, il faudrait ce que je n'ai pas, du talent et de l'esprit; hélas! chez moi, il ne faut pas les chercher. Mais, c'est seulement pour vous prouver que je ne puis rien vous refuser, que j'ai écrit ces badinages.

Vous savez assez comme cela me fait chagrin de voir comment notre vieux patois s'en va. Quand j'étais jeune, c'était un plaisir: on n'entendait presque parler français qu'au sermon ou au plaid. A présent, je ne connais plus de maison où l'on parle patois; j'ai beau chercher, il n'y a plus rien... Je vous jure que cela me fait peur.

Je veux pourtant vous donner encore (à imprimer) quelque chose; mais il est

[1] Patois employé dans les principales citations de la préface, ce que nous avons omis de dire.

[2] *Stoclet* ou *estoclet*: gouttelette de plomb fondu versée dans les petits creux d'une pierre tendre, d'une brique, etc., travaillés de manière à donner un petit jeton muni d'un dessin plus ou moins grossier. Les *stoclets* sont utilisés comme enjeux par les enfants: plus ils sont réussis, plus ils sont appréciés. — Du vieux mot neuchâtelois *estoc*: avoir l'*estoc* signifie trouver facilement des ressources.

qu'vo *z*-ayè on potchotè d'pachoince; vèci porquè. Y n'sai pà s'vo sàtè, pinse bin que na, qu'y ai grau de senaida & qu'y ai d'la besogne én' anbîme. Y m'ècormantche tant qu'y poui utor d'on livre qu'y ai composa çtu tchau tin; dusse toue qu'y serai prè, y voui galiar vo *z*-invi dé versè. Mà n'vo relaidgie pa tro, Monsieu Corvoisie, vo v'lé avai piè d'pan que d'boure; mà, du mointè, y airai fai preuve de bouène v'lontà.

Et poui, y fau vo dire qu'y cäyo grau l'tin d'ora, qu'è pouè qu'cè fà regoussà, (sauf l'respè qu'y vo daive). El y a de què s'èpantà quan on vè dè quin boûgre de pautra no sin dè çtu diaibe de monde... Mà è fau se caisi; nedontè-vo qu'è fau s'caisi?...

Quan on vai ce que se passe
El è sûr qu'cè ro la brasse;
Cè porte rise & gran dépie,
On n'sà s'è fau s'corocie.
Le piè cor, mado! sèrai
De rire de to cè qu'on vai.
Y coude pru lli m'avesie
Mà, mad', è n'è pa asie.

Mà, Monsieu, y m'baille à choin qu'y daive an-nöyi rudamè voûtrè dgè avouè çtu patoi du Vaud'Reu. Assebin, por la rinçonette, y voui mètre citoquè on raitche de couplet en patoi d'la Montagne. Y n'sai pa quoui c'è que lè *z*-a composà; y créye quasi que c'è on boube d'la Tchaux.

Adieu si-vo! Don, bouna né! Que l'bon Dieu saie avoué vo! C'è adé l'meillu, nedontet? Mà, è fau grau tchoui d'l'égregnie. Y'espérè que vo *z*-âtè mie que mè: Y'ai mau è dè, è cheu èrumà, ènifià, ètopà, y ne sai pà ivouè y m'cheu deisse ètoutchie... [1]

Voûtre obéissan

F. A. M. J. [2]

aussi obligatoire que de mourir que vous ayez un peu de patience, voici pourquoi. Je ne sais pas si vous savez, je pense bien que non, que j'ai beaucoup de soucis & que j'ai du travail en quantité. Je m'escrime tant que je puis autour d'un livre que j'ai composé cet été; aussitôt que je serai prêt, je veux bravement vous envoyer des *versets*. Mais ne vous réjouissez pas trop, M. Courvoisier, vous voulez avoir plus de pain que de beurre; mais, du moins, j'aurai fait preuve de bonne volonté.

Et puis, il faut vous dire que je déteste fort le temps d'à présent, qui est laid que cela fait vomir (sauf le respect que je vous dois). Il y a de quoi s'effrâyer quand on voit dans quel affreux embarras nous sommes dans ce diable de monde... Mais il faut se taire, n'est-ce pas qu'il faut se taire?...

Quand on voit ce qui se passe,
Il est sûr que cela vous casse les bras;
Cela porte rire et grand dépit,
On ne sait s'il faut se fâcher.
Le plus court, ma foi, serait
De rire de tout ce qu'on voit.
J'essaye assez de m'y accoutumer
Mais, ma foi, ce n'est pas aisé.

Mais, Monsieur, je remarque que je dois ennuyer rudement vos gens avec ce patois du Val-de-Ruz. Aussi, pour la fin, je veux mettre ici un reste de phrase en patois de la Montagne. Je ne sais pas qui c'est qui les a composés; je crois presque que c'est un garçon de la Chaux-de-Fonds.

A Dieu soyez-vous! Donc, bonne nuit! Que le bon Dieu soit avec vous! C'est toujours le meilleur, n'est-ce pas? Mais il faut bien prendre garde de le fâcher. J'espère que vous êtes mieux que moi: J'ai mal aux dents, je suis enrhumé, j'ai un coryza, je suis oppressé, je ne sais pas où je me suis ainsi mal arrangé.

Traduit par F. Ch.

[1] Peut-être de *Tutche*, Allemand.

[2] Le savant collaborateur des *Biographies neuchâteloises*, mort trop jeune pour l'histoire de Neuchâtel.

DICTONS GÉNÉRAUX[1]

PATOIS DE VALANGIN

Est beurnà piet qu'è n' cré Slu qu' pâ-ye cè qu'è dé.	Est heureux plus qu'il ne croit Celui qui paye ce qu'il doit.
Pru reutche est que n'dé rè.	Assez riche est celui qui ne doit rien.
Pachouètà vau mì que de se corocì.	Patienter vaut mieux que de se fâcher.
Mì vau s'quaizì que de tro praidgì.	Mieux vaut se taire que de trop parler.
Djouve-n' cavalì, vìll' piéton.	Jeune cavalier, vieux piéton, — ou : Il mange son pain blanc le premier.
Pru bé qu'est sàdge.	Assez beau qui est sage.
Que bin tchante et bin danse Fà métì que poù avance.	Qui bien chante et bien danse Fait métier qui peu avance.
Bin du bru por pou lan-ne[2].	Bien du bruit pour peu de laine.
Pouèta tchata, bé minon.	Laide chatte, beaux chatons, — ou : Laide mère, belle fille.
Corte patche, londge atatche[3].	Court contrat, longue attache.
Quan è l'è bin, l'è pru.	Quand il est bien, il est assez.
Que n'sà ne grâve[4].	Qui ne sait pas ne s'inquiète pas.
Bon vezin vau bouèn' ami.	Bon voisin vaut bon ami.
En' ozé qu'on tin dè la man Vau mì que trante u firmaman.	Un oiseau qu'on tient dans la main Vaut mieux que trente au firmament.
Pié toù tchatrà, pié toù voiri.	Plus tôt castré, plus tôt guéri.

[1] C'est sous la forme de proverbes, dit-on, que se manifeste le mieux la science collective, l'esprit général d'une population, de gens arrivés à un certain degré de culture morale et religieuse. Le point de vue linguistique n'est donc pas le seul qui a guidé le Comité du patois, lorsqu'il a décidé de publier les dictons neuchâtelois.

[2] Comme disait un original qui tondait son pourceau.

[3] Se dit du mariage, décidé trop précipitamment, étourdiment.

[4] *Gravâ*, gêner, entraver: *te me grâve* = tu me gênes.

Que tro èbrasse maul ètrin.	Qui trop embrasse, mal étreint.
Beurnâ qu'est contet, E s'cutche, è s'rétet.	Heureux qui est content, Il se couche, il s'étend.
L'oûre & lè viliè dgè N'an djamâ corr po rè.	Le vent et les vieilles gens N'ont jamais couru pour rien.
Que tcharge a, couèzon a.	Qui charge a, soucis a.
Que se catche, s'èmatche.	Qui se cache (pour faire mal) se trouve pris.
Cointchì se mècrai.	Celui qui salit les siens, se déshonore lui-même.
Que n'a rè fai n'a pa peûre.	Qui n'a rien fait (de mal) n'a pas peur.
Croüïe dgè, bouène tchance.	Méchantes gens, bonne chance.
Apré la mort, le maidge.	Après la mort, le médecin.
Cè qu'on fâ à la couaite, On s'è repè à llezi.	Ce qu'on fait à la hâte, On s'en repent à loisir.
Croüïa via et bouèna mort Djamâ ne foûrè d'acor.	Mauvaise vie et bonne mort Jamais ne furent d'accord.
Mì vau on bon renon Que de l'or u borson.	Mieux vaut un bon renom Que de l'or dans la bourse. — Bonne renommée Vaut mieux que ceinture dorée.
Slu que n'fâ pâ cè qu'è dè Arive à ce qu'è n' vouèdrè.	Celui qui ne fait pas ce qu'il doit Arrive à ce qu'il ne voudrait pas.
Vouagne-me tar, vouagne-me à tin Y vègne à mon tin.	Sème-moi tard, sème-moi à temps Je viens à mon temps.

Recueillis par Georges QUINCHE.

PATOIS DU VAL-DE-RUZ ET DU VIGNOBLE

Pâ mì sâ, pâ mì fâ.	Pas mieux sait, pas mieux fait.
C'est qu'mè on por dè on brì : On ne sâ de quin fian lu veri lè pì.	C'est comme un porc dans un berceau : On ne sait de quel côté lui tourner les pieds.
Maunè fâ grassè.	Malpropre fait gras, — ou : Malpropreté engraisse.
Nion ne se crè pouè.	Personne ne se croit laid.

Fèna que tortèle Fèna que bouègnotèle Fèna que beurcèle Amîne à pauverta s'n hotau[1].	Femme qui fait des gâteaux Femme qui fait des beignets Femme qui fait des bricelets, Amène à pauvreté sa maison.
Djeneuille que tchante, Fèna que subye, Fèna que s'nivre, Ne méritan pas de vivre.	Poule qui chante[2], Femme qui siffle, Femme qui s'enivre, Ne méritent pas de vivre.
Meudge pan bian, Pan bian lli vin.	A celui qui mange du pain blanc, le pain blanc lui vient, — c'est-à-dire : Quand les affaires commencent à réussir à quelqu'un, cela continue.
Celu-linque qu'a m'dgîe la daube, En medgea le breu.	Celui-là qui a mangé la daube, mangera aussi la sauce.
Que cointche son nâ, Sa face se mécrâ.	Qui salit son nez Abîme sa figure.
Ce que n'é pâ u foui e à la quenollhe.	Ce qui n'est pas au fuseau est à la quenouille.
A pére avarcheux, boueube que dékpeuille.	A père avare, fils qui dissipe.

Recueillis par Mlle Bourquin, à Cormondrèche, et divers.

PATOIS DE LA SAGNE

A bouna tchata, bouna rata.	A bonne chatte, bonne souris.
Que s'à prà, s'à sà.	Qui s'en prend, s'en sent.
Que répon, apon.	Celui qui répond, allonge la dispute.
I n'ya ra d'femire sans fieu.	Il n'y a pas de fumée sans feu.
La peurmîre djeneuille qu'tchante C'est s'la qu'a fà l'eu.	La première poule qui chante, C'est celle qui a fait l'œuf.
Tau t'ma fà, tau te fari, D'sai la tchévre à son tchevri.	Comme tu me fais, je te ferai, Disait la chèvre à son chevreau.
Il a m'djîe so pà bià l'peurmie.	Il a mangé son pain blanc le premier.

Recueillis par Jules Huguenin.

[1] *Torteler, bouègnoteler, beurceler*, verbes qui condensent, mais qui n'existent pas en français.

[2] Comme le coq et qui ne donne plus d'œufs.

PATOIS DE LA BÉROCHE

Proûtse dâè ru è dâè grau, Ne bouèta pâ t'n hotau.	Près des cours d'eau et des grands, Ne place pas ta maison.
Llyn de son bin, Proutse de sa pêrta.	Loin de son bien, proche de sa perte (celui qui est éloigné de ce qu'il possède, est exposé aux pertes).
Auvoa crè lo pipoo Atsîte-lo, se te poo; Auvoa crè lo taconè Lasse-lo a quoui l'è.	Où croît la renoncule, achète-le si tu peux (c'est un bon terrain); Mais où croît le tussilage pas d'âne, laisse-le à qui il est (il n'est pas bon).
Que mepreze lo poû, Djamé ne vouu avâè lo prau.	Celui qui méprise le peu, jamais n'aura l'assez.
Gota su gota fâ la tome.	Goutte sur goutte fait le fromage maigre.
Tote le gote cresse[1].	Toutes les gouttes accroissent.
Premîre réya n'è pa la poûza.	La première raye (labourée) ne fait pas une pose.
Remasse neûva ècove-llhe adi bin.	Balai neuf balaie toujours bien.
Ce que vin pè la rapena Fo lo camp pè la rouvena[2].	Ce qui vient par la rapine S'en va par la ravine.
On yâdzo lo vion, On yâdzo lo gran tsemin.	Une fois le sentier, Une fois le grand chemin — (c'est-à-dire: Guide-toi selon les circonstances).
Que vin poûro, vin croûyo.	Celui qui s'appauvrit devient mauvais.
Mau marindà ne peu repausà.	Celui qui a mal soupé ne peut pas bien dormir.

Recueillis par Fritz CHABLOZ.

[1] *Cresse:* crois! grandis! prospère! — Ma grand'mère, lorsque j'éternuais, ne manquait jamais de me dire: *Cresse!* — G. QUINCHE.

[2] Prononcer *rouvena* et *rapena*, avec l'accent sur l'avant-dernière syllabe.

DICTONS MÉTÉOROLOGIQUES

PATOIS DE VALANGIN

A Tchéléde lè mouësslion, A Pâque lè liaçon.	A Noël les moucherons, A Pâques les glaçons.
Se Fevrî n' fèvreye Mâr vin que débreye.	Si février ne se démène Mars vient qui gâte tout (par des gros temps).
A la ferr' de la Tchaux, La nedge dsu lè pau, Se 'l' n'y è pa, l'a lly fau.	A la foire de la Chaux-de-Fonds (fin octobre), La neige est sur les pieux (plantés le long des routes), Si elle n'y est pas, il la faut.
Se Mâr ne marmote Avri fâ la pote.	Si mars ne marmotte (est beau) Avril fait la moue (est mauvais).
Aveine de Fevrî Fâ piehyi l'solî.	Avoine de février Fait plier le solier[1].
Ettre Mâr et Avri, Tchante coucou, s'tai vi.	Entre mars et avril, Chante, coucou, si tu vis (si tu es en vie).
Quan è teunn' d'Avri On dai s'redjohi.	Quand il tonne en avril On doit se réjouir.
Quan la niole est dsu Tchumon Prè l'euille èpoui le tacon, Quan elle est dsu le Van-né, Prè la fortche et le raté.	Quand le brouillard est sur Chaumont, Prends l'aiguille et les racommodages; Quand il est sur le Vanel, Prends la fourche et le rateau.
Vèprée du mai d'Où Atrapè lè pru-toû.	Les après-midi du mois d'août Attrapent les *assez tôt*[2].

[1] A la Béroche, la place au-dessus de la grange, où l'on entasse les gerbes, est le *tiohy*, ou le *dzerbî*, celle où l'on met le foin, le *solâ;* et le réduit au-dessus, au 2me étage, le *soleron*. La poulie qu'on attache parfois sous le toit, pour monter les gerbes, etc., est la *quetâla*, tandis qu'à Boudry, c'est la *reça;* on disait: *la corda de reça.*

[2] Ceux qui ne sont jamais pressés, — ils sont attrapés parce que les jours deviennent courts.

Slu qu'oû tnâ en Djanvî Peu préparâ l'guernî.	Celui qui entend tonner en janvier Peut préparer le grenier.
Tan teunn' qu'è pieu.	Il tonne tant qu'enfin il pleut.
Le dvindre an-mré mî crèvâ Qu'è *z*-autre djor ressebiâ.	Le vendredi aimerait mieux crever Qu'aux autres jours ressembler.
Se te vouarde le demindge Le demindge te vouardera.	Si tu gardes le dimanche [1] Le dimanche te gardera.
Djama lu ne mdgea euvair.	Jamais loup ne mangea hiver.
Lon mors, londge cuve.	Long mors, longue queue [2].
Âtan vai on lu dsu on fémîe Qu'én' home detchepouénâ U mai d'Fevrîe.	Autant voir un loup sur un fumier Qu'un homme en manches de chemise Au mois de février.
Grô marlî, pti gueurnî.	Beaucoup de morilles, petite récolte de blé, — ou : Les printemps humides nuisent aux blés.
Quan è fâ bai Prè ton manté, Epoui s'è pieu, Prè-le s'te veu.	Quand il fait beau Prends ton manteau, Et s'il pleut, Prends-le si tu veux [3].

Recueillis par Georges QUINCHE.

PATOIS DE LA BÉROCHE

La Corée de Saint-Martin, Lo matin, Cointse son vesin.	La courroie de Saint-Martin (l'arc-en-ciel) le matin, Salit, mouille son voisin (celui qui en est rapproché), ou l'après-midi, ou la journée.
Rudze avau, fortse et rati, Rudze amont, l'euille è lo tacon. (Proverbe à l'usage des femmes.)	Le ciel est-il rouge en aval, du côté des Alpes, prends la fourche et le rateau (c'est le beau temps); Le ciel est-il rouge du côté du Jura, en amont, prends l'aiguille et raccommode (il fera mauvais).

[1] A la Béroche, dimanche, en patois, est féminin, *la demindze*, et tous les autres jours masculins.

[2] Se dit de l'hiver, lorsqu'il arrive de bonne heure : il finira tard.

[3] Même proverbe en espagnol.

Rudze amont, gare à la modzète !	Si le ciel est rouge du côté de la joux, gare au mauvais temps !
S'e tene amont, l'avéne aè cayon, S'e tene avau, l'avéne aè tsèvau.	Au printemps et en été, s'il tonne souvent sur le Jura, l'avoine sera de mauvaise qualité, bonne pour les cochons; s'il tonne du côté de la Broye, ce sera l'inverse, bonne pour les chevaux.
Quan tene ao mâè de Mà, Peti è gran dâèvan piorâ.	Quand il tonne au mois de mars, Les petits et les grands doivent pleurer.
Quan tene ao mâè d'Avri, Fau tu se redjohi !	Quand il tonne au mois d'avril, Il faut tous se réjouir.
Quan tene à boù nu, Nedze à boù follyu.	Quand il tonne avant que les arbres aient leurs feuilles, il neige quand ils sont feuillés.
Se Fevrâè ne fevrote, Mar vin que to debiote.	Si février ne se démène pas, Mars arrive qui alors se démène (en tout gâtant).
An-näye de nezeille, rude euvè.	Année de noisettes, rude hiver.
Quan la pieudze s'akioute, le dure to lo dzo.	Quand la pluie *s'écoute,* qu'elle cesse de tomber deux ou trois minutes pour recommencer tôt après, elle durera tout le jour.
Quan le renà corr amon la Coùta, lo matin, Lo vìpre, on a le niolà, la pieudze et lo pouè tin.	Quand les *renards* (petits nuages blancs en forme de brouillards) courent en haut la Côte (remontent sur la joux), le matin, — le soir on a les nuages (le ciel couvert), la pluie et le mauvais temps.

Recueillis par Fritz Chabloz.

DICTONS SATIRIQUES ET SOBRIQUETS

PATOIS DE LA BÉROCHE

La Bèrotse et Tsanbrelyin.

Quan la Bèrotse et Tsanbrelyin bin van,
To lo rêschto dao pâhi craève d'fan.

La Béroche et Chambrelien.

Quand la Béroche et Chambrelien vont bien,
Tout le reste du pays crève de faim [1].

La Bèrotse.

On dzo de pieudze, on dzo de tsau,
La Bèrotse è tote à l'hau.

La Béroche.

Un jour de pluie, un jour de chaud,
La Béroche est toute au haut [2].

Vaumercu : Le *z*-Ecaèru.

Quan pieu lo dzo de la Sin-Djan,
Le *z*-Ecâèru dyin in piorin :
Son fotiè le coquè, schtu yan.

Vaumarcus : Les Ecureuils.

Quand il pleut le jour de la Saint-Jean,
Les Ecureuils disent en pleurant :
Elles sont perdues, les noix, cette année [3].

Vernèye : La Livrèya.

A Vernèye, la Livrèya,
Aè quatro câre, la famena.

Vernéaz : La Livrée.

A Vernéaz, la Livrée,
Aux quatre coins la famine [4].

Se l'avan piantâ atan de nohi
Que de cerezi,
Rin qu'avoué lo nelion,
L'èran *z*-âè po pâhi
Le cinse âè seigneur baron.

S'ils avaient planté autant de noyers
Que de cerisiers,
Rien qu'avec le tourteau de noix,
Ils auraient eu pour payer
Les cens aux seigneurs barons (de Vaumarcus).

[1] Allusion au sol calcaire et trop sec de ces deux parties du canton de Neuchâtel.

[2] Même remarque; il faut des années pluvieuses et chaudes à la Béroche.

[3] Parce qu'elles deviennent noires, dit-on, s'il pleut le jour de la Saint-Jean.

[4] Allusion au fait que Vernéaz aurait été fondé par un *écuyer* du sire de Vaumarcus; de là le nom de famille *Ecuyer*.

Dû lo borni in amon,
Son tu lâre de cäyon;
Dû lo borni in avau,
Son tu lâre de tsèvau :
Son tu catsî din le boû,
Son tu preneur de pouètou,
Et Dâvi Pèrudè, in deçu,
In prin oncoira lo pye de tu.

Sint-Aobin : Le Pouètou.

Grindze que dâè pouètou.

Frezin : Le Vouîpe.

Bouèna tèra, croûyè dzin.

Saudze : Le Loo.

Croûye comin le loo.

Montaltsî : Le Fèra-Tchîvrè.

Fèra-tchîvrè, fèra-boc :
Prinmè tsânbè, grau sulâ.

Tsi-lo-Bâ : Le *z*-Afamâ.

Afamâ, brâma-fan :
Prî de l'évoe, llyin do pan.

Gordzî : Le Bèlin.

Adi à bêla et bèlenâ.

Bèva : Le Margoû.

A Bèva, to llyâè va,
Le[3] margoû, le tsa !...

De la fontaine en haut,
Ils sont tous voleurs de cochons;
De la fontaine en bas,
Ils sont tous voleurs de chevaux :
Ils sont tous cachés dans les bois,
Ils sont tous preneurs de putois,
Et David Perrudet, qui habite en-dessus,
En prend encore le plus de tous.

Saint-Aubin : Les Putois.

Aussi chagrins que des putois.

Fresens : Les Guêpes.

Bonne terre, méchantes gens.

Sauges : Les Loups.

Méchants, cruels comme les loups.

Montalchez : Les Ferre-Chèvres.

Ferre-chèvres, ferre-boucs :
Fines jambes, gros souliers[1].

Chez-le-Bart : Les Affamés.

Affamés, brame-faim :
Près de l'eau, loin du pain.

Gorgier : Les Béliers.

Toujours à crier et à frapper de la tête[2].

Bevaix : Les Matous.

A Bevaix, tout y va,
Les matous, les chats !... [4]

Recueillis par Fritz Chabloz.

[1] C'est-à-dire : veulent faire les fins, mais n'y parviennent pas.

[2] Gens prompts à crier et à frapper; d'où sans doute les noms de famille de Gorgier, *Braillard* et *Cornu*.

[3] Les articles français *le, la, les* se disent *lo, la, le,* en patois bérochau.

[4] Pour les autres sobriquets de villages neuchâtelois, voir la brochure : *Les sobriquets de Communes dans la Suisse romande,* par Fritz Chabloz, 1893.

LA SABOULÉE DÈ BORGOGNON

& lè Fanè du Crêt-Vaillant

—×—

Y vivroû mil an qu'y ne reubieroû pa la bala boussée qu'y'ai passâ à *n*-öyan mon grand-pére racontà l'afaire d'la Mariane du *Crêt-Vaillant*.

Mon grand-pére avè huictante-trè an. No *z*-ètan i vante-vouô décembre mil-cin-çan-nonante-neû. On tchareutre venia lyi baillie de la dronfiure i vsaidje; mâ toparie il ètai de boune imeur & gai kma on tchoui.

Ecoutâ, vo qu'ama öie kma lè *z*-afaire se condüyan du tin d'on viédje. Dâ trè djeu, no finissin çtu siècle: qoui sâ s'y véri l'autre?...

Mon pére è mouô l'an mil-cin-çan-diseneû; il avé nonante-cha *t*-an sû la têta. I m'a sova racontà kma le maire Droû (qu'ètai on de sé *z*-ami) venia, on vêpre, tot èchaudà po lyi dire qu'on Borgognon du Vlai-du-Lai ètai veni l'avâti que tu lè boêube de Môtau, de la Saigne, de Monlebon, de Tcheilson & autre vezenau se tenian prè à veni, duran la neî de demoûaï, po robâ è spià lè trè Tchau, de çla du Fon à çla dè Taliêrè.

Djean Droû desai: « Que no faû-tu faire?... D'ci à deman, no ne poran ramadjie que lè *z*-ome de noûtra Keumnautâ, & n'y an a vouère que do çan; ancouo lè meillû ne son quasi pa remè

LA DÉFAITE DES BOURGUIGNONS

& les Femmes du Crêt-Vaillant

—×—

Je vivrais mille ans que je n'oublierais pas le beau moment que j'ai passé en entendant mon grand-père raconter l'affaire de la Marianne du Crêt-Vaillant.

Mon grand-père avait huitante-trois ans. Nous étions au 28 décembre 1599. Un érysipèle vint lui donner de l'enflure au visage; mais tout de même il était de bonne humeur & gai comme un pinson.

Ecoutez, vous qui aimez entendre comme les affaires se conduisaient du temps d'une fois. Dans trois jours, nous finissons ce siècle: qui sait si je verrai l'autre?...

Mon père est mort l'an mil cinq cent dix-neuf; il avait nonante-sept ans sur la tête. Il m'a souvent raconté comment le maire Droz (qui était un de ses amis) vint, un soir, tout échauffé, pour lui dire qu'un Bourguignon du Villers-le-Lac était venu l'avertir que tous les garçons de Morteau, de la Saigne (francontoise), de Montlebon, de Chaillexon et autres voisinages se tenaient prêts à venir, pendant la nuit de mardi, pour voler & brûler les trois Chaux, de celle du Fond à celle des Taillères [1].

Jean Droz disait: « Que nous faut-il faire?... D'ici à demain, nous ne pourrions ramasser que les hommes de notre Communauté, & il n'y en a guère que deux cents; encore les meilleurs ne sont

[1] La Chaux-des-Taillères ou Brévine, la Chaux-du-Milieu et la Chaux-de-Fonds.

de la mazeläye de Granson!... Qu'à ditè-vo, Abran?... »

Mon poûre pére Abran lly deza: « Çta beseugne m'atriste on poû; n'y alin pa dinse de no-même; fâzin à l'assinbià noûtrè z-ome çtu vêpre, &, d'ci à deman, avoué l'aïda de Dieu, no vérin ça qu'il y ara à faire & à djaubià. »

On se rassinbià; on z-étai èpantà. — Il y an avé que véyan djà la femîre dè Brenè; i sabiâve qu'on lè z-öyè djà è Pouaûtè-du-Loûche. C'ètai ana peuta boussée, on rude rebôsse, on snabre du mouèle, dà to çtu bru.

Djean Droû se bouèta dvan la poota du motie, dezo la toeu, po faire à quèzie tchécon & kemandà que lè fanè, lè z-afan, lè viliotè, lè tarbi & lè couar dèvan se catchi à la Comba-Girar, da le Creu-dé-Scieur, & que le curé dévè préhyie tu lè Saints, surtou Ste-Marie-Madelaine, St-Renaubouë, Ste-Agate, noûtrè patron, po noûtra dèlivrance.

C'è ça que fîrè totè lè fanè du vlèdge, moin dize-vouö que djurîra qu'el avan à posâ la boua à la bardgîre, Mariane Besançon, & que tu lè Borgognon de la Borgogne ne lè z-apetcheran pa de l'astà tchi llie, sur le Crêtè.

Djean Droû & mon pére (il ètai sutîe, y peu bin le dire), lè z-ome du Loûche, dè z-Epiaturè, dè Combè & du Croso se baillîra lè mo po se trovâ sù le Tchatelè, i mèta dè seignè, darie l'hotau à Etiène tchi Robouë. — Trente-voûo boeûbe de la Seigne, que potchâve afre, venièra se djoindre à lieu & au noûtrè, avoué Adan Mathile, leû maire: i s'ètan armà avoué de z-êrmè qu'il avan prè sù lè Borgognon, à Granson. Il y oûe ancouo quianze Beurnacie & trè Pianchotie que veniera po s'aidie.

presque pas remis de la boucherie de Grandson!... Qu'en dites-vous, Abram?»

Mon pauvre père Abram lui disait: « Cette besogne m'attriste un peu; n'y allons pas comme cela de nous-mêmes; faisons assembler nos hommes ce soir, &, d'ici à demain, avec l'aide de Dieu, nous verrons ce qu'il y aura à faire & à combiner (réfléchir). »

On se rassembla; on était épouvanté. — Il y en avait qui voyaient déjà la fumée des Brenets (brûlant); il semblait qu'on les entendait déjà aux Portes-du-Locle (Col-des-Roches). C'était un vilain moment, un grand remue-ménage, un vacarme du diable, dans tout ce bruit.

Jean Droz se plaça devant la porte du temple, sous la tour, pour faire taire chacun, & commanda que les femmes, les enfants, les vieillards, les effrayés & les peureux devaient se cacher à la Combe-Girard, dans le Creux-des-Scieurs, & que le curé devait prier tous les saints, surtout Sainte-Marie-Madelaine, Saint-Renobert, Sainte-Agathe, nos patrons, pour notre délivrance.

C'est ce que firent toutes les femmes du village, moins dix-huit qui jurèrent qu'elles avaient à « poser » la lessive à la bergère, Marianne Besancenet, & que tous les Bourguignons de la Bourgogne ne les empêcheraient pas de la poser, chez elle, sur le Crêtet.

Jean Droz & mon père (il était sautier, je peux bien le dire), les hommes du Locle, des Eplatures, des Combes & du Crosot se donnèrent les mots pour se trouver sur le Châtelet (ou *Châtelard*), au milieu des marais, derrière la maison d'Etienne chez Robert. — Trente-huit garçons de la Sagne, qui portaient peur, vinrent se joindre à eux & aux nôtres, avec Adam Matile, leur maire: ils s'étaient armés avec des armes qu'ils avaient prises sur les Bourguignons, à Grandson. Il y eut encore 15 Brenassiers (des Brenets) & 3 Planchotiers (des Planchettes) qui vinrent pour s'aider.

I se trovèra, tota la rota, trè çan neù bon voudalion. Il y an *n*-avé qu'avan djà reubià fanè & afan, du relèdje qu'il avan de rollyie ancouo on vièdje lè Borgognon.

Djean Droù lè partadja an quatre rote & décida, quan i su que lè *z*-ènemi ètan trè ou quatre mil, que ça sarai ana couderie de tchertchie à lè *z*-arêta, qu'on se catcherè da lè boù de la Coûta-Méliou & qu'on y tchérè sù, quan la mètie aran passa la Poota-du-Louche, revenian bin tchargìe & à metie pyin, kma c'ètai l'avezie è sudai de Borgogne, djà adon lare & afamà de vergogne, — qu'adon Djean Droù baillerè le signal d'akmacie, à rotchant les graussè piérè que ganguellyve su la Poota & que trè maçon avan ancoùo dégàni tota la nei.

Djanque anondrè, to alâve grau bin. La moussia montrâve le bé.

On avai mè ana patro-llhe è Pootè-du-Louche, è Male-Pière & è Villhè-Motè: i kniossan deù lè Saradzin djanqu'à l'Hermon.

La nei se passa sin nion vè. Mà, a la pointa du djeu, celu qu'ètai a vouèti è Villhe-Motè bailla le signal è *z*-autre, qu'i veyè auquè. Celu de la Poota-du-Louche venia dire qu'èn' ambìme d'ome passâva la Coûta-Grelion, bandière à l'oùvra, & armà de totè lè façon, qu'il y an-avè su le Doù, tré nà piéna à rebifà & qui l'avan tu dè *z*-êlion rudjes.

Noùtrè *z*-ome se tchanpère à djnu, le curé li bailla la beuntchon & lè *z*-aspardjà.

D'an-autre fian, on rekemada à çlè que sauvâva leu pei à la Comba-Girar ne pa tioure lè câvè.

Quan lè Borgognon fìra sù lè seignè, ana rote coùra contre le vlèdje & fùra grau èbahi de n'y nion trovà. Lè *z*-autre

Ils se trouvèrent, toute la troupe, trois cents garçons bien dégourdis. Il y en avait qui avaient déjà oublié femmes & enfants, de la joie qu'ils avaient de rosser encore une fois les Bourguignons.

Jean Droz les partagea en quatre bandes & décida, quand il sut que les ennemis étaient trois ou quatre mille, que ce serait une bêtise de chercher à les arrêter, qu'on se cacherait dans les bois de la Côte-Méliou (haut de la Rançonnière) & qu'on leur tomberait dessus, quand la moitié aurait passé la Porte-du-Locle (ou Col-des-Roches), revenant bien chargés & à moitié soûls, comme c'était la coutume des soldats de Bourgogne, déjà alors voleurs & affamés de vergogne, — qu'alors Jean Droz donnerait le signal de commencer, en roulant les grosses pierres qui pendaient sur la Porte & que trois maçons avaient encore dégarnies toute la nuit.

Jusqu'à présent, tout allait très bien. La teinte donnée aux monts par le soleil couchant montrait le beau.

On avait mis une patrouille aux Portes-du-Locle, aux Mâles-Pierres, & aux Vieilles-Mottes: ils connaissaient le pays depuis les Sarrasins jusqu'à l'Hermon.

La nuit se passa sans rien voir. Mais, à la pointe du jour, celui qui était à guetter aux Vieilles-Mottes donna le signal aux autres, qu'il voyait quelque chose. Celui de la Porte-du-Locle vint dire qu'une nuée d'hommes passaient la Côte-Grelion, bannière au vent, & armés de toutes les façons, qu'il y en avait sur le Doubs trois barques pleines à regorger, & qu'ils avaient tous des habits rouges.

Nos hommes se jetèrent à genoux, le curé leur donna la bénédiction & les aspergea (d'eau bénite).

D'un autre côté, on recommanda à ceux qui sauvaient leur peau à la Combe-Girard de ne pas fermer les caves.

Quand les Bourguignons furent sur les marais, une troupe courut contre le village et ils furent tout ébahis de n'y

arvèra & se bouètera à robâ. I se piaisan grau bin tchie çlè que fâsan lè ba & lè caûlè, dgèra assebin tchie Hombouë que fâsè la têla paturée. I voudèra lè beudjè, & avièra le bétail du tchan de la Borgogne. I trovèra vante-do viliotè que s'ètan catchìe dà la toeu du motìe, & lè fìra prizenie. I rollhìra le curé, l'afermàra dà le peûrtche de s'n-hotau, i ba du vlèdge, & ancouo bin dè *z*-autrè.

Quan ctè casseroû venièra à l'hau du Crètè, lè fanè qu'aidìva à la Mariane, tioûra la poota de lieu hotau, & lè Borgognon volèra l'y mètre le fieu. Mâ astou qu'i s'apreutchèra, on li rotchà dè chadre dà lè *z*-euil & du luinsu sù le pomé, que fira recoulà çtè tcharvoutè rudgè. Mâ, çtè bravè fanè akmacìra de soula; l'âve li manquâve, quan la Mariane coura à la beudge & détatcha le mâtche du velèdge (c'étai lie qu'à *n*-avè soin). Astoù que la bête veu çtè *z*-élion rudje, i l'y râpa sù kma â *n*-aradgìe, s'taulama qu'i croûra que c'ètai Satan. Çta recoquée lè décida à revirì du tchan du Doù. (Vivè lè godilion!)

Il y an eu vouo qu'oûra dè mâbre rontu pà le mâtche, doze euil estropià pà lè chadre & le luinsu. Dè dgifiè et dè *z*-ègrafounà, on n'à preidje pâ; ma nion ne repootave tota sa pei.

Quan noûtrè *z*-ome vìra veni le bétail, i prìra le satie du Mau-Pa, po poûra liama lè *z*-ècovacie. Çlé que lè conduyan coudèra lè ramadjie, mà i ne le poura pà. On öyè lè *z*-autre que venian, tchantan & rêlan. Quan Droù se baillâ à vouède que la métie avè passà la Poota, i feu dagre dezo la rotche, que tcheza, boutcha le passaidje & à *n*-ètiafa quécon.

personne trouver. Les autres arrivèrent & se mirent à voler. Ils se plaisaient beaucoup chez ceux qui faisaient les bas & les bonnets, & aussi chez Humbert qui faisait la toile peinte. Ils vidèrent les écuries & envoyèrent le bétail du côté de la Bourgogne. Ils trouvèrent vingt-deux vieux qui s'étaient cachés dans la tour de l'église & les firent prisonniers. Ils battirent le curé, l'enfermèrent dans le corridor de sa maison, au bas du village, & encore bien des autres.

Quand ces « sorciers » vinrent au haut du Crètet, les femmes qui aidaient à la Marianne, fermèrent la porte de leur maison, & les Bourguignons voulurent y mettre le feu. Mais aussitôt qu'ils s'approchèrent, on leur jeta des cendres dans les yeux & de l'eau de lessive sur la tête, qui firent reculer ces charognes rouges. Mais ces braves femmes commencèrent de se fatiguer; l'eau leur manquait, quand la Marianne courut à l'écurie & détacha le taureau du village (c'était elle qui en avait soin). Aussitôt que la bête vit ces habits rouges, elle s'élança dessus comme un enragé, si tellement qu'ils crurent que c'était Satan. Cet échec les décida à retourner du côté du Doubs. (Vivent les jupons!)

Il y en eut huit qui eurent des membres cassés par le taureau, douze yeux estropiés par les cendres et la lessive. Des giffles et des égratignures, on n'en parle pas; mais personne ne remporta toute sa peau.

Quand nos hommes virent venir le bétail, ils prirent le sentier du Malpas, pour pouvoir mieux les exterminer. Ceux qui le conduisaient essayèrent de le ramasser, mais ils ne le purent pas. On entendait les autres qui venaient, chantant & criant. Lorsque Droz s'aperçut que la moitié avait passé le Col-des-Roches, il fit levier sous la roche, qui tomba, boucha le passage & en écrasa quelques-uns.

D'jamà signal ne feu baillie avoué pieu de craf. Tu lè noûtrè tchèzèra su çté lare, fiersan decé, delé, amon & avau, qui lè z-èpantèra s'taulama qu'i fuyèra djanqu'i Dou. Et çlé que ne poûra pà atrà dà lè nà, s'ètchapèra dà l'âve & fîra neyie ou du moins bin goûma.

Çlé qu'ètan darie la Poota, ne pouvan pieu passà, fuyèra su lè Combè. Mà lè z-ome de la Tchau-du-Mèta lè z-ècovassîra se bin qu'on n'a djamà su ça qu'il ètan deveni. Djean Droû & sè z-ome lè tchassèra djanqu'à la Coûta-Grelion & linque prîra la bandière qu'avan lè Borgognon. On repreu djère lè vante-do viliotè qu'il avan fâ prizenie & qu'a fîra quite po la dègueille, & poui totè lè bêtè & to le butin qu'il avan robà.

Noûtrè djà reveniera u Loûche, grau contà de lieu victoire & de lieu dèlivrance. On atcheta dè z-élion neu è z-imaidje qu'avan s'bin travaillìe po no & on dècida de piantà la bandière dézo la toeu du motie, là ivouï vo peûtè l'ala vei voui.

Le Crètè, on le batchà le *Crè-Vaillan*, dè z-autrè lli desan le *Crètè-du-Mâtche*, et ancouo dè z-autrè le *Crètè-dè-Fanè*. « Y créyo (desai mon pére) que çtu darie non, sarè le meillu! » pochà qu'i lly avè atcheta on tchèsau po bâti an' hotau; mà sè vesin lli dèzîra qu'i n'ètai vouère prudà de bâti laique, pocha qu'à çta piace, lè fanè lly volian adé poòta lè tchaussè (kma d'juste!). Çta râzon le dècida d'abandnà son tchèsau. Mâ dè z-autrè l'y veûilla bâti pieu tai, & y saroû grau curieû de savè s'on l'y veu rmarquà auquè dinse.

On profita d'on martchan qu'alâve à Ntchaté, po faire à dire u Comte Rodolphe ça que c'ètai passà. Le curé foû demandà pà le seigneur dę Vauledgin

Jamais signal ne fut donné avec plus de nerf. Tous les nôtres tombèrent sur ces voleurs, frappant deçà, delà, en haut & en bas, ce qui les épouvanta si tellement qu'ils fuirent jusqu'au Doubs. Et ceux qui ne purent pas entrer dans les barques, s'échappèrent dans l'eau & furent noyés ou du moins bien mouillés.

Ceux qui étaient derrière la Porte, ne pouvant plus passer, fuirent sur les Combes. Mais les hommes de la Chaux-du-Milieu les battirent & chassèrent si bien qu'on n'a jamais su ce qu'ils étaient devenus. Jean Droz & ses hommes les chassèrent (les autres) jusqu'à la Côte-Grelion & là s'emparèrent de la bannière qu'avaient les Bourguignons. On reprit aussi les vingt-deux vieillards qu'ils avaient faits prisonniers & qui en furent quittes pour la peur, & puis toutes les bêtes & tout le butin qu'ils avaient volé.

Nos gens revinrent au Locle, bien contents de leur victoire et de leur délivrance. On acheta des vêtements neufs aux saints qui avaient si bien travaillé pour nous & on décida de planter la bannière sous la tour du temple, là où vous pouvez aller la voir aujourd'hui.

Le Crètet, on le baptisa le *Crêt-Vaillant*; d'autres lui disaient le *Crêt-du-Taureau*, & encore d'autres le *Crêt-des-Femmes*. « Je crois (disait mon père) que ce dernier nom serait le meilleur! » parce qu'il y avait acheté un chésal pour bâtir une maison; mais ses voisins lui disaient qu'il n'était guère prudent de bâtir là, parce qu'à cette place, les femmes porteraient toujours les culottes (comme de juste!). Cette raison le décida d'abandonner son chésal. Mais des autres y bâtiront plus tard, & je serais bien curieux de savoir si l'on y remarquera quelque chose comme cela.

On profita d'un marchand qui allait à Neuchâtel pour faire dire au comte Rodolphe (de Hochberg) ce qui s'était passé. Le curé fut mandé par le sei-

que l'y vanta grau noûtrè djà ; i l'y bailla on ciboire po l'auta, on quènelè por batchie & ana bandière po la keumnautà.

Y dévo ancouo vo dire que, po faire à piaizi à Etiène tchie Roboë, qu'avai prêta s'n hotau la veille du djeu, tu lè *z*-ome du Loûche se rassinbièra & fadìra on tchatè po condur lavi lè *z*-avè du bounion qu'ètai dvan tchie lù & que fasan on lai dvan s'n hotau. Don, quan on vo dira que le mouèle a fà çtu poîtu, vo sarie que na & porquè & pà qui il a ètè fà.

Dè don, le Loûche a avou de la tchance & as lontin que la bandière dè Borgognon restera à sa piace i motîe, djamà l'étrindjie ne mètra lè pie dà çtu vlèdje.

Don vo que n'êtè pà kma mè, malaita du roupitre ou bin d'on tchareûtre, vo qu'êtè djouvén', apratè à voûtrè *z*-afan à la conservà.

Locle, 28 janvier 1861.

F. A. M. J.[1]

gneur de Valangin, qui lui vanta beaucoup nos gens, & lui donna un ciboire pour l'autel, un vase renfermant l'eau pour baptiser & une bannière pour la communauté.

Je dois encore vous dire que, pour faire plaisir à Etienne chez Robert, qui avait prêté sa maison la veille du jour, tous les hommes du Locle se rassemblèrent & firent un fossé pour conduire loin les eaux de la source qui était devant chez lui & qui faisaient un lac devant sa maison. Donc, lorsqu'on vous dira que le diable a fait ce trou, vous saurez que non, & pourquoi & par qui il a été fait.

Depuis lors, le Locle a eu de la chance & aussi longtemps que la bannière des Bourguignons restera à sa place à l'église, jamais l'étranger ne mettra les pieds dans ce village.

Donc, vous qui n'êtes pas malades, comme moi, d'une hydropisie ou d'un érysipèle, vous qui êtes jeunes, apprenez à vos enfants à la conserver.

La Sagne, 12 février 1861.

Traduit par Jules Huguenin.

[1] Initiales de l'abbé Jeanneret. — On a longtemps attribué ce remarquable morceau à Louis Bornet, alors directeur des écoles du Locle. Mais c'est une erreur : L. Bornet était originaire de la Gruyère et n'écrivait que le patois de cette verte contrée. Comparez la *Saboulée* de M. Jeanneret aux *Chevriers* de Louis Bornet, petit chef-d'œuvre de poésie bucolique, et vous verrez que les deux morceaux ne peuvent pas être du même auteur. D'ailleurs la lettre (publiée à page 23) adressée à M. Courvoisier, éditeur de la *Feuille d'avis* du Locle, me paraît concluante : Si M. l'abbé Jeanneret remercie ce dernier de lui avoir prêté son journal « por praidgie de noûtre bon patoi », c'est évidemment qu'il fait allusion à la *Saboulée dè Borgognon*, publiée quelques jours auparavant, et qui avait reçu un accueil enthousiaste du public, bien qu'elle contienne quelques mots français qui auraient pu disparaître. F. C.

LE TIN D'ON VIAIDGE

dâ noûtre pahi

(LETTRE)

Madama. I dia qu'ma lètra vo *z*-a fà se piaisi, que vo l'i quasi aprè pa coueu : Y n'a sou ra ébahi ; on se piairè à moin.

Ça vau on poue mie que çtè paperassè què no venian de Paris. Y créyo qu'i y a *n*-a d'on que s'apale Suë [1] (pinso bin que c'è pocha qu'i suai à l'ècrevan) ; — d'on Duma [2], — d'on Djeannin [3], & d'ana rota d'autre grate-papie, que n'â sâva pa pieu lon qu'i ne fau.

Vo *z*-ì grâu de tin à pouèdre, que vo peùtè vo *z*-amousâ à lière *le Djuif-Eran,* que ma gran-mére no tchantâve quan no *z*-étan petè : i me sabiye ancouò qu'y l'oüïo dire avoué sa vouaie que grulâve on poue :

Est-il rien sur la terre
Qui soit si surprenant
Que la grande misère
Du pauvre Juif-Errant ?

Vo vaitè que c'ètè ana fana d'espri, ma gran-mére, & que savè bin le francè. Assebin tchacon li trayè sa caula, quan elle alâve pa tchemin. Pouo mè, quan y taquo avoué lè dgea, y' amo li dire auquè

[1] Eugène Sue.
[2] Alexandre Dumas.
[3] Jules Janin.

LE TEMPS D'UNE FOIS

dans notre pays

(LETTRE)

Madame. Ils disent que ma lettre (du Nouvel-An précédent, *la Saboulée dè Borgognon*) vous a fait si plaisir, que vous l'avez presque apprise par cœur : je n'en suis pas étonné ; on se plairait à moins.

Ça vaut un peu mieux que ces paperasses qui nous viennent de Paris. Je crois qu'il y en a un qui s'appelle Sue (je pense bien que c'est parce qu'il *suait* en l'écrivant), un Dumas, un Janin, & une troupe d'autres gratte-papier, qui n'en savent pas plus long qu'il ne faut.

Vous avez beaucoup de temps à perdre, puisque vous pouvez vous amuser à lire *le Juif-Errant,* que ma grand'mère nous chantait quand nous étions petits : il me semble encore que je l'entends dire avec sa voix qui tremblait un peu :

Est-il rien sur la terre
Qui soit si surprenant
Que la grande misère
Du pauvre Juif Errant ?

Vous voyez que c'était une femme d'esprit, ma grand'mère, & qui savait bien le français. Aussi chacun lui tirait son bonnet, quand elle allait par chemins. Pour moi, quand je babille avec

d'utile & d'amousan. C'è porquè y'ai avièta de vo praidgie de mon villhe tin, que ne ressabiâve vouère u tin de voui. Y'acmaço.

Mon pére que venia quasi conseillìe de keumnance ètè on bon païsan qu'avè bin dè fau de tèra. Lè metchatè laguè desan qu'il ètè on poue femalu ; mâ c'ètè dè mantè.

Il avè dé vatché, on mâche, on tchevau à la beudge & ana prinma bête u bardgie i pouo. I no fasè lèvà matin & travaillie kma dè pefà, u tin dè *z*-eûvrè, pouo l'airà, pouo séhyie, pouo l'ècoure. Mà on se pouotâve bin & on medgìve kma dé lu, quan c'ètè l'hura de la manda.

Le reste du tin, on n'avè pa tro de mau. On djetâve la beudge, on baillìve è bètè ; on lé menâve baire. Et poui, on raluive lé fortchè, lé raté, les cheyé, lé batieurè. Et poui, la loûvraie, on djouive *à mouotche* avoué dé coqué.

Le deçande u vêpre, on frayive tu lé sulie avoué le berlion qu'ètè padu u quemâche. Et, le demindge matin, on mètè sé bé *z*-élion pouor ala u motie. Quan on ètè reveni, on se dèpatchîve de m'dgie sa sopa, avoué de la bouna tchée fraitche.

La vêpraie, on mètè ana bala caula biantche & on akmacive à djouie à boutché, à la pantofia, à tape-dou. Dé viaidge, noûtre Britchon pregnè sa rebiba et no no mètan à dansie la pèrigourdine, le cordon bleu, la ferguélo, dé menuè.

les gens, j'aime leur dire quelque chose d'utile & d'amusant. C'est pourquoi j'ai envie de vous parler de mon vieux temps, qui ne ressemblait guère au temps d'aujourd'hui. Je commence.

Mon père qui devint quasi conseiller de commune était un bon paysan qui avait bien des faux[1] de terre. Les méchantes langues disaient qu'il était un peu malingre; mais c'étaient des mensonges.

Il avait des vaches, un taureau, un cheval à l'étable & une petite bête (cochon) au bercail. Il nous faisait lever matin & travailler comme des diables au temps des œuvres (gros ouvrages), pour labourer, pour faucher, pour battre en grange. Mais on se portait bien & on mangeait comme des loups, quand c'était l'heure du souper[2].

Le reste du temps, on n'avait pas trop de peine. On ôtait le fumier de l'écurie, on donnait à manger au bétail; on le menait boire (à la fontaine). Et puis, on raccommodait les fourches, les rateaux, les fléaux, les broyes[3]. Et puis, la veillée, on jouait à *l'homme noir*[4], avec des noix.

Le samedi soir, on graissait tous les souliers avec le *bourillon*[5] qui était pendu à la crémaillère. Et, le dimanche matin, on mettait ses beaux habits, pour aller à l'église. Lorsqu'on était revenu, on se dépêchait de manger la soupe, avec de la bonne viande fraîche (*bouillon* et *bouilli*).

L'après-midi, on mettait un beau bonnet blanc & on commençait à jouer à *bouchet* (les yeux bandés), à la *pantoufle,* à *tape-dos.* Des fois, notre Abram prenait sa guimbarde & nous nous mettions à danser la *périgourdine,* le *cordon bleu,* la *ferguellot,* des menuets.

[1] Une faux égalait deux poses.

[2] *Menade* ou *manda,* au Val-de-Ruz, signifie plutôt *souper* que *repas;* à la Montagne, on dit *non-nâ* pour *dîner,* et, à la Béroche, *mariñda* pour *souper.*

[3] Outil à broyer le chanvre et le lin.

[4] *Mouotche, motche, motz,* homme noir, gros nigaud, terme de mépris. Dans le jeu ordinaire, le *motche* est le valet de pique.

[5] Nombril du porc; vient peut-être de *boué,* boyau, comme diminutif.

Ma mére, qu'ètè ana feina cousenire, no fasè dé bercé to d'ordge, que no m'dgîvan avoué du bon bour fraitché & du bon câfé. Elle no baillîve de la cougnaida & dé coquè, quan elle volè no bin règalà.

Le tchau-tin, no *z*-alàva è *z*-ampè, è frasè, è beulè, è boudertchin. Le darietin, on mazelàve ana caba, &, devron Tchaladè, le pouô. L'euvouè, no no ludgîvà su dé tchavon de lan, u kiai de lene, avau le Crêtè tchie Esäyé; quan il y *n*-avè que povan s'apautà da ana menée, c'ètè dé risè à se désaluïe lé macè.

U boun-an, no fasan on bon reti; on atchtâve des pomè; on bevè on bon coû; on fasè de sé foû djanque à pouèdre le sené.

Vo vaîtè que no n'étan pas bin mau *l*-altchie, & que noûtra via vaillié bin totè çté fergognissè qu'apousena lé monsieu d'ora.

Quan le boutchenî podâve du fru, no fasan de la bèveta que ne no *z*-apiécè pas kma çtu vin & çtu brantevin que son vni à la mouda, que fan djarvatà kma dé *z*-agacè çlé qu'a bèvà, & que ne son bon qu'à faire dé poûr & à rapyi le ceumtire.

Quan on de no tchèsè malète, on li baillîve de la tériaque; on le fasè baire su de la rondeta ou su dé grain de pouo; on li fasè faire ana neuvàna de tchaudè; i ne medgîve vouère & il ètè voari.

Mon pére pouotâve vadre le bour & dé fermaidge de fana u martchie. Et quan i revegnè à l'hotau, il avè le na rudge, lé *z*-euil vi & passabiama de djarvata: i savè adé quauquè nové. Epoui i rapouotâve, da son bissa, quauquè martchandi, pocha que no vadan bouti-

Ma mère, qui était une fine cuisinière, nous faisait des bricelets tout (de farine) d'orge, que nous mangions avec du bon beurre frais & du bon café. Elle nous donnait du raisiné & des noix, lorsqu'elle voulait nous bien régaler.

L'été, nous allions cueillir des framboises, des fraises, des myrtilles, des *embroches* [1]. L'automne, on tuait une vieille vache engraissée, &, vers Noël, le porc. L'hiver, nous nous glissions sur des bouts de planches, au clair de lune, en bas le Crêt chez Esaïe; lorsqu'il y en avait qui pouvaient s'empêtrer dans une *menée* (de neige), c'étaient des rires à se désarticuler les mâchoires.

Au nouvel-an, nous faisions un bon rôti; on achetait des pommes; on buvait un bon coup; on faisait les fous (s'amusait) jusqu'à perdre la tête.

Vous voyez que nous n'étions pas bien mal nourris & que notre nourriture valait bien toutes ces friandises qui empoisonnent les messieurs d'à présent.

Quand le pommier sauvage portait du fruit, nous faisions de la *buvette* (sorte de cidre) qui ne nous emplissait (enivrait) pas comme ce vin & cette eau de vie qui sont venus à la mode, qui font jaser comme des pies ceux qui en boivent, & qui ne sont bons qu'à faire des pauvres & à remplir les cimetières.

Lorsqu'un de nous tombait malade, on lui donnait de la thériaque, on le faisait boire sur des mauves ou sur des graines de dents de lion; on lui faisait faire une neuvaine de chaud-lait; il ne mangeait guère (il faisait diète) et il était guéri.

Mon père portait vendre le beurre & des fromages de femme (fromages gris) au marché. Et quand il revenait à la maison, il avait le nez rouge, les yeux vifs & passablement de langue: il savait toujours quelques nouveaux. Et puis il rapportait, dans son bissac, quelques

[1] Myrtille bleue des marais.

qua. No n'avan pa totè sochè de dou-vrissè kma y'an ai vou tchie le martchan de voûtre velaidge : dé z-ètof qu'an dé nom de foû, dé motchu d'ana pertche de gran, dé meru kma dé pouotè de grindge, & poui totè sochè d'afaire qu'i fau avai l'espri dèvirie pouo savai à què on s'a djoue.

No vadan du bon medglânna, du drouguè, du bârè, dé tchapté & de la pai pouo lé z-ècofie, — du lieurma pouo lé tchandèlè, de l'aile & du su pouo la lâmpa, dé caulè de lana & de coton, dé pipè de la Tchau-du-Mèta, du toubac ron, du pischvile pouo lé feinè gordgè, dé tresté, dé losé, du fi retoo, dé caquelon, dé po, des potè, des potatchenè & dé potatchenotè, dé z-abrequeu, du pèté & ana rota d'autrè martchandi.

No no z-amusâve tu kma dé brâvè dgea; no z-avin la crinta de Dieu qu'on n'a pieu vouère u djeu d'voui, & no vivan se boueunâ qu'y'ai le coueu grô quan y li pînso.

Mâ, d'in tin l'autre, se to ne tchinge da çtu monde?...

On djeu, mon pére ou an' espéce de schlague; apré què il akmaça de se pyindre. Y venia djaune kma on bovireu; lé tchambè li afièra; y dezè qu'il avè auquè dâ la gargueta que l'apetchîve de choflà.

No z-aléra queri le midge que deza qu'il avè le fedge malète. I li bailla bin dé potringuè que ne l'apetchèra pâ de tchai dà on roupite, que le mena lavi.

Vo peûtè craire si no z-in ètà désolâ : no z-avan poidu on bon pére, on brave ome, que no z-avè bin èleva & que ne no z-avè lassie avè fauta de ra.

No demandèra dé dgea pouo l'asseveli : i le cosèra da on bé liaceu, &, quan on

marchandises, car nous vendions boutique. Nous n'avions pas toutes sortes de colifichets comme j'en ai vu chez les marchands de votre village : des étoffes qui ont des noms de fous, des mouchoirs d'une perche de grand, des miroirs comme des portes de grange, & puis toutes sortes d'affaires qu'il faut avoir l'esprit dérangé pour savoir à quoi on s'en sert.

Nous vendions du bon milaine, du droguet, du barré, des chapeaux & de la poix pour les cordonniers, des mèches pour les chandelles, de l'huile & du suif pour la lampe, des bonnets de laine & de coton, des pipes de la Chaux-du-Milieu, du tabac rond, du tabac en pains pour les fines bouches, des attaches, des lacets, du fil retors, des caquelons, des pots, petits & grands, des pains d'épice, du tourteau de noix & une foule d'autres marchandises.

Nous nous amusions tous comme des braves gens. Nous avions la crainte de Dieu qu'on n'a plus guère au jour d'aujourd'hui, & nous vivions si heureux que j'ai le cœur gros quand j'y pense.

Mais, d'un temps à l'autre, est-ce que tout ne change pas dans ce monde?...

Un jour, mon père eut une espèce d'attaque ; après quoi il commença de se plaindre. Il devint jaune comme une fleur de pas-d'âne; les jambes lui enflèrent; il disait qu'il avait quelque chose dans le larynx qui l'empêchait de souffler.

Nous allâmes chercher le médecin, qui dit qu'il avait le foie malade. Il lui donna bien des médecines qui ne l'empêchèrent pas de tomber dans une hydropisie, qui l'emmena.

Vous pouvez penser si nous fûmes désolés : nous perdions un bon père, un brave homme, qui nous avait bien élevés & qui ne nous avait laissé manquer de rien.

Nous demandâmes des gens (voisins) pour l'ensevelir : ils le cousirent dans un

l'ou mè da le vè, no le mètèra à la panna.

Lé vesin venièra veillie. No li baillirè du vin (no *z*-an avan on bossatenè à la câva), avoué du pan & du fermaidge. I fasan on poue de leu foù; mà on ètè d'oubdgie de tchoure lé *z*-euil.

I failla bin pinsâ à l'atarmâ. Lé foussâre alèra kmanda lé paran & lé vezin. Et poui i failla djaubià ça qu'on volè li baillie à m'dgie. Noûtre Siselion, qu'ètè avarçusa kma ana casseroûda, arè voliu qu'on ne fiè qu'an' ècordge; mà no fîra lé maître & no desèra qu'il y arè on bon dînâ, à la grindge, pouocha que tu lé *z*-être de l'hotau ètan tro petè.

Quan tchacon foû arevâ & no *z*-ou piain le deu, on se mèta à tâbia, qu'on *z*-avè cvouè avoué dé bé manti qu'avan des barè persè[1]. On akmaça pa m'dgie ana bouna sopa à l'ordge avoué dé prinmé fâvè; apré venia on gran piaté de pèvrée. I va bin de dire que no *z*-avan prè, à la boutiqua, dé balè *z*-assîtè de tèra de Porintru & dé vère coûtâ. Apré la pèvrée, on apouota on grau bouli, to revoue de grasse, dé tchou bian, de la sulcrute avoué du bacon, on djanbon fretchè (i n'avè vouère pieu d'an an), &, pouo la dessèta, dé permiau, du fermaidge grâ & dé tchintchônè. Le vin sabia bon: Y'an a *z*-eu que bevèra kma dé poitu, &, po fini, tchacon (surto lé fanè) predgive à l'avé, ça que fasè ana sèta[2] d'aradgie.

Toparie, l'ura venia de pati. On où on poue de mau de démêcha lé manté & beau linceul, &, quand on l'eut mis dans le cercueil, nous le mîmes au réduit sous la grange.

Les voisins vinrent veiller. Nous leur donnâmes du vin (nous en avions un petit tonneau à la cave), avec du pain & du fromage. Ils faisaient un peu les fous (riaient); mais on était obligé de fermer les yeux.

Il fallait bien penser à l'enterrement. Les fossoyeurs allèrent commander les parents & les voisins. Et puis il fallait réfléchir à ce qu'on leur donnerait à manger. Notre Susette, qui était avaricieuse comme une sorcière, aurait voulu qu'on ne fît qu'une petite collation; mais nous fûmes les maîtres & nous décidâmes qu'il y aurait un bon dîner, à la grange, parce que toutes les autres parties de la maison étaient trop petites.

Quand chacun fut arrivé & nous eut «plaint le deuil», on se mit à table, qu'on avait couverte avec des belles nappes qui avaient des barres bleues. On commença par manger une bonne soupe à l'orge avec des petits haricots; après vint un grand plat de ragoût. Il va bien de dire que nous avions pris, au magasin, de belles assiettes de terre de Porrentruy & des verres à côtes. Après le ragoût, on apporta un gros bouilli, tout bordé de graisse, des choux blancs, de la choucroute avec du lard, un jambon frais (il n'avait guère plus d'un an) &, pour le dessert, des pruneaux, du fromage gras & des beignets (faits sur le genou). Le vin semblait bon: il y en eut qui burent comme des trous, &, pour finir, on (surtout les femmes) parlait tous ensemble (à l'envi), ce qui faisait un bruit d'enragés.

Cependant, l'heure venait de partir. On eut un peu de peine à démêler les

[1] Le vieux patois ne connaît pas le *bleu*, mais bien, comme le vieux français, le *pers;* des yeux *pers*, un chapelet *pers* (mésange bleue), des pourpoints *pers :* « Etre jugé par ces pourpoints *pers* », s'écriait avec désolation le page d'Henri II devant les justiciers de Valangin. — Le *blond* n'existe pas davantage : des *cheveux blonds*, se disait des *pei rossè*, en patois bérochau.

[2] *Sèta*, secte, sabbat des sorciers, littéralement.

lé coquêtè de filoche naire. On resta on poue lontin à s'émodâ, pouocha qué lé *z*-ome & lé fanè fasan dé façon, & que, par onêteta, tchacon volè boussâ son vesin devant lu.

On *z*-avè mè le vé su on tchai to neu qu'on avè bin *z*-eu poueu de li agrassie lé reûvè pouo qu'elle vouaîlaisse au moins pru to le lon du tchemin; & on li avè abéqua on lan, qu'on avè abardofiâ avoué du çuerdge.

A passan la chaie, celu que menâve le couo & qu'avè tro bené fioulâ, fe ana braulée que boussa le tchevau de chan, & to risquâ de berdoulâ avau le rintché.

No *z*-arevèra, sin malheûre mâ grau dèsolâ, su le ceumtire, ivouè le maître no fe on fin bé remachema.

Pouo r'vni, on bouèta ma mére & mé soueu su le tchai, astäye su lo lan abardofia, & no *z*-arevèra ancouo bin dèsolâ, à l'hotau, d'ivouè la djoue s'an ala pouo bin lontin.

Quauquè djeu apré, no fîra ana don-na.

... Madama, c'è adé pru pouor on vièdge. A vo revè. Dieu vo conserve, vo, voûtre ome, voûtre boeube & voûtré feuilletè.

Voûtre ami EZÄYÉ. [3]

manteaux[1] & les fichus de crêpe. On resta un peu longtemps à se mettre en mouvement, parce que les hommes & les femmes faisaient des façons, & que, par honnêteté, chacun voulait pousser son voisin (au rang) devant lui.

On avait mis la bière sur un char tout neuf, auquel on avait bien eu peur de graisser les roues, pour qu'elles grincent au moins assez tout le long du chemin; & on avait posé dessus une planche qu'on avait noircie avec du cirage.

En passant le clédar, celui qui menait le corps & qui avait trop bien vidé les fioles, chancela & poussa le cheval de côté, & tout risqua de rouler en bas le talus.

Nous arrivâmes, sans malheur mais bien désolés, sur le cimetière, où le régent nous fit un fin beau remerciement (discours funèbre).

Pour revenir, on mit ma mère & mes sœurs sur le char, assises sur la planche noircie, & nous arrivâmes toujours bien désolés, à la maison, d'où la joie s'en alla pour bien longtemps.

Quelques jours après, nous fîmes une *donna* (distribution de pain aux pauvres[2]).

... Madame, c'est toujours assez pour une fois. A vous revoir. Dieu vous conserve, vous, votre mari, votre garçon & vos fillettes.

Votre ami ESAÏE.

Traduit par F. C., O. H. & A. V.

[1] Le manteau des enterrements était la dernière trace du manteau d'étoffe légère qu'on portait autrefois comme un vêtement usuel. Il finit par n'être plus qu'une bande d'étoffe noire, retenue au dos par des attaches passant autour des épaules.

[2] A la Béroche, il y a quarante à cinquante ans, cette distribution de pain, par plus ou moins gros morceaux, se faisait avant l'enterrement même.

[3] Cette lettre, parue dans la *Feuille d'Avis des Montagnes*, au Locle, le 4 janvier 1862 (n° 1), est évidemment de l'abbé Jeanneret, comme celle signée F. A. M. J., de l'année précédente, aussi du mois de janvier. Le premier paragraphe réflète bien son genre d'idées. L'emploi fréquent du *k*, qu'il préférait de beaucoup au *qu*, le trahit aussi, ainsi que l'emploi du mot *cäyon* (remplacé par *pouó*), inconnu du patois montagnon. M. l'abbé Jeanneret, quoique élevé en parlant le patois du Val-de-Ruz, a évidemment cherché à écrire en pur patois du Locle et environs; il n'y était pas arrivé complétement, bien que ce morceau soit très original et intéressant. Ce sont des pages de vraie peinture historique et de couleur locale. F. C.

Djustaïn tchî l'bon Liaude

C'étai on Duc'mon, stu Djustaïn, on Duc'mon de Boiénoud; mâ on ne lli desait que Djustaïn tchî l'bon Liaude, rapouò à son père qu'étai on de sté dgea que se lass'ant sin ra dire mdgî la lànna su lo douò. Dé viaidge, la Zabolette, la vîllia donzalla à Djustaïn, a desait atant du boueube, pocha qu'i z'avai le coueu su la man.

— I se lass' adai martchî su lo pî, noûtre Djustaïn ! Da stu monde, ce n'est pas dains' qu'y lli fau allâ ! Mâ quet : i z'a heur'tâ auqué de son père !

A vingt-chi ans, Djustaïn avai bin f'rquentà anna dosânna de feuilleté, to le long de la Corbatîre, mâ ça n'avai ra baillî : toté sté djouvné, lé poûré kma lé reutché, lé peuté kma lé ballé, lli avant bailli son sa deu la peurmîra loûvraye.

Topari Djustaïn étai on bon poiti : de sé père et mère — c'étai an' orphen' [1] — il avai heur'tâ on grô bin d'anna dozânna de bêté, sin comptâ lé dubion et lé cédulé. Avoué caïnq, bai gueurnadî, et qu'avai le bras à la mintche. Il faut crére que lé feuilleté que l'avant dains' remotchî étant grô maulaîsie à contatà. — Attaté, que vo me dité : lo boueube n'avai-tu ra métchan lagua ? Oh ! mafé ! na, bin lo contraire : Djustaïn tchî l'bon

Justin chez le bon Claude

C'était un Ducommun, ce Justin, un Ducommun de Boinod ; mais on ne l'appelait que Justin chez le bon Claude, à cause de son père qui était un de ces hommes qui se laissent, sans rien dire, manger la laine sur le dos. Parfois, la vieille servante de Justin, la Zabolette (petite Isabelle), en disait autant du fils, parce qu'il avait le cœur sur la main.

— Il se laisse toujours marcher sur le pied, notre Justin ! Dans ce monde, ce n'est pas comme ça qu'il faut s'y prendre. Mais quoi : il a hérité quelque chose de son père !

A vingt-six ans, Justin avait bien *fréquenté* une douzaine de filles tout le long de la Corbatière, mais ça n'avait abouti à rien : toutes ces jeunesses, les pauvres comme les riches, les laides comme les belles, l'avaient renvoyé dès la première veillée (lui avaient donné son sac).

Tout de même, Justin était un bon parti : de ses père et mère — c'était un orphelin — il avait hérité un gros domaine d'une douzaine de vaches, sans compter l'argent et les cédules. Avec cela, beau grenadier, et qui avait bon poignet. Il faut croire que les jeunes filles qui l'avaient ainsi rabroué étaient bien difficiles à contenter. — Attendez, me dites-vous ; le garçon n'avait-il point mauvaise langue ? Oh ! ma foi ! non ;

[1] Le vieux français avait *orfe*, le provençal et le catalan ont *orfe*, forme remarquable à côté de l'espagnol *orfène*, de l'italien *orfano*, du romanche *orphan* et de l'anglais *orphen*, — du latin *orphanus*. Le franc-comtois a *arfeunot*. — AYER.

Liaude ne desai du mau ne à nion, ne de nion ; djamâ, u grand djamâ, on ne l'avai oyî contreléyî quau'quon. — On poû maufin, voûtre Djustaïn, gadge? Lu? pas pieu ! i ne preidgîve vouère ; mà quand y desait auqué, Djustaïn, il avai auqué à dire. Na ; ça que ne piaisîve pas é feuilletet, quand Djustaïn v'niait à la loûvraye tchî lli, vetzi ça que c'est : astou qu'il étai asstà su sa sulla, lo boueube de Boïénoud acmassîve à tauquà, poui à ronchâ kma la reuva d'on borgue. Damatî qu'il étai piantà su sé pî, tot allâve bin ; i povait se teni lé z'œuil œuvoai ; assbin lo poûre boueube n'arait pas mî demandâ que de restâ dains', su sé tchambé, tota la vêprée ; mà i falliait bin s'asstà on viaidge, et mafé ! deudon i se satait poidu : la sonne l'apougnîve.

Quain-na feuilleta ne se sarai pas corcie a lo veyant tauquà à champ de sé godillon, à piace de l'oyî preidgî, kma on galant, de ça que vo sâté bin ?

Sla qu'avant on poû de pâchace coudîv'ant le boussà avoué lo dgenu, lo pî, ou bin le poncenàv'ant da lé coûté. Mà Djustaïn avai pouaini œuvri à méti an' œuil, qu'i retauquâve de pieu balla, à se tchampâ tot bas. Adon, mafé ! tchacon se mettai à l'entoeu de lu po l'teurvougnî, l'biossà, l'bouscagnî, djanqu'à ce qu'i sutâve su sé pi kma on ressouô, poui preniait la pouôta po couorre foueu kma an' épantâ, sans souâtâ la bouna né à nion, vo peuté bin le crére !

Poûre Djustaïn ! Est-ça qu'i n'yavai pas pdi à lu ? Assbin i n'a mdgive quasi pieu ; i boûtâve dé termé de tin tot dret devant lu, kma quauqu'on que creuse dé sabot. Ça fasait mau u coueu à sa vîllia Zabolette qu'avai vou Djustaïn tot ptet, et que l'amâve kma sn'afan. Assbin

bien au contraire : Justin chez le bon Claude ne disait du mal ni de personne ni à personne ; jamais, au grand jamais, on ne l'avait entendu contredire quelqu'un. — Un peu naïf, votre Justin, gageons ? — Lui ? pas le moins du monde ! Il ne parlait guère ; mais quand il disait quelque chose, Justin, c'est qu'il avait quelque chose à dire. Non, ce qui ne plaisait pas aux jeunes filles, quand Justin venait à la veillée chez elles, voici ce que c'est : aussitôt assis sur sa chaise, le garçon de Boinod commençait à sommeiller, puis à ronfler comme la roue d'un rouet. Tant qu'il était debout, tout allait bien ; il pouvait tenir ses yeux ouverts ; aussi le pauvre garçon n'aurait-il pas mieux demandé que de rester ainsi sur ses jambes, toute la soirée ; mais il fallait bien s'asseoir une fois, et, ma foi ! dès lors il se sentait perdu : le sommeil l'empoignait.

Quelle fille ne se serait pas mise en colère en le voyant sommeiller à côté de ses jupes, au lieu de l'entendre parler, comme un galant, de ce que vous savez bien ?

Celles qui avaient un peu de patience, essayaient de le pousser du genou, du pied, ou bien lui donnaient des bourrades dans les côtes. Mais Justin avait à peine ouvert à moitié un œil, qu'il recommençait à sommeiller de plus belle, au point de tomber par terre. Alors, ma foi ! chacun se mettait autour de lui pour le tirailler, le pincer, le bousculer, jusqu'à ce qu'il sautait sur ses pieds comme un ressort, prenait la porte pour s'enfuir comme un épouvanté, sans souhaiter la bonne nuit à personne, vous pouvez bien le croire !

Pauvre Justin ! Est-ce qu'il n'était pas digne de pitié ? Aussi ne mangeait-il presque plus ; il regardait de longs espaces de temps devant lui d'un œil fixe, comme quelqu'un qui songe vaguement. Cela faisait mal au cœur à sa vieille servante, la Zabolette, qui avait vu Justin

i falliait l'oyî maul'arrindgî toté lé feuilleté du veusenau, que n'avan ra volliu de son Djustaïn. C'étai toté déz' orgolieuzé, dé maul'apprésé, dé lagua d'essarpa, déz' ambouеillé, dé cassroûdé, dé créva-de-fan !

Mâ Djustaïn la fasait piacâ :

— Kaise-te vé, Zabolette ! Quand i te dio que c'est sta queneîlla de sonne que m'prend adai à traître ! Ne sâte pas pru qu'à l'hoteau c'est l'même affaire? Quand i soû asstâ, la vêprée, avoué té, tot dret la sonne me tchet su ; i'ai bai coudî me défadre : i me faut tauquâ. A té, Zabolette, ça ne te fâ ra ; te m'ai avesi ; et poui dé viaidge te tauque assbin su té dateuilleté. Mâ, mafé ! lé djouv'né ne veuill'a ra de caïnq. Ell' âma coréyî avoué lé boueube, batollyî avoué llî pa lé quarre. Mado ! i lé comprégno pru : el' âmerant mî qu'i lli fasso dé bai compyima à l'œureliet, que de me vé adai tauquâ. Mâ i soû dains', las petchu ! n'y a pas mouéyan de m'tchindgî.

— Adon ! que lli fasait la Zabolette, que segougnîve sa têta biantcha, te veux tchampâ le mindge aprés l'uti, quet ? Kma te vodrî ; c'est t'n'affaire ! A mé ça ne me tchaut ra !

Elle desait dains', la Zabolette, mâ ça lli fasait auqué, toparî, de vé qu'on boueube kma son Djustaïn ne povait pas trovâ anna fanna.

C'étai lo dari tin ; on z'allâve bouétâ lé bêté é recouô. Ne vélaïnq-tu pas que lo boueube que dévait vouadâ slé à Djustaïn tchî l'bon Liaude, se fratche anna tchamba a tchésant avau déz égrâ ! I falliait trovâ an' autre bovî ; mâ da l'vesenau i n'y avai ra que vaille. Djustaïn, vo compratté pru porquet, n'amâve vouère allâ z'a qu'ri on du fian de la Corbatîre.

— I voui allâ assintî pa lé Roulet, lé Crosetté, qu'i fâ à sa Zabolette. Lé

tout petit et qui l'aimait comme son enfant. Aussi, il fallait l'entendre abîmer toutes les filles du voisinage qui n'avaient rien voulu de son Justin. C'étaient toutes des orgueilleuses, des malapprises, des langues de serpent, des épouvantails, des sorcières, des crève-de-faim !

Mais Justin la faisait cesser.

— Tais-toi donc, Zabolette ! Quand je te dis que c'est cette canaille de sommeil qui me prend toujours traîtreusement ! Ne sais-tu pas bien qu'à la maison c'est la même chose? Quand je suis assis, le soir, avec toi, aussitôt le sommeil me tombe dessus. J'ai beau vouloir me défendre : il me faut *tauquer !* A toi, Zabolette, ça ne te fait rien, tu m'as accoutumé ; et puis quelquefois tu *tauques* aussi sur tes dentelles. Mais, ma foi ! les jeunes filles ne veulent rien de cela. Elles aiment jouer avec les garçons, babiller avec eux par les coins. Mon Dieu ! je les comprends assez : elles aimeraient mieux que je leur fasse de beaux compliments à l'oreille, que de me voir toujours *tauquer*. Mais je suis comme ça, hélas ! Il n'y a pas moyen de me changer.

— Alors, lui fit la Zabollette, qui secouait sa tête blanche, tu veux jeter le manche après l'outil, quoi? Comme tu voudras ; c'est ton affaire ! A moi, ça ne me fait rien !

Elle disait ainsi, la Zabolette, mais ça lui faisait quelque chose tout de même, de voir qu'un garçon comme son Justin ne pouvait pas trouver femme.

C'était l'automne ; on allait mettre le bétail aux regains. Ne voilà-t-il pas que le garçon qui devait garder celui de Justin chez le bon Claude, se casse une jambe en tombant d'un escalier ! Il fallait trouver un autre berger, mais dans le voisinage, il n'y avait rien qui vaille. Justin, vous comprenez bien pourquoi, n'aimait guère en aller chercher un du côté de la Corbatière.

— Je veux aller essayer par les Roulets, les Crosettes, dit-il à sa Zabolette.

dgea li ant tu dé rotté d'afan, pa laïnq.

Djustaïn arr'vâve u Reymond, quand, i vé veni amont on ptet boueube, avoué on bissa su lo doû, et on pouissant dordet à la man.

— Vo n'î ra faut'a d'on bovî? que li fâ l'afant.

— Padié ché! qu'i' an'ai faut'a! Revirin-no, boueube. D'avoué vin-t'?

— Déz Epiatturé; no sin lé grindgî de Monsieu Felip Roboai, de la Tchau; vo sâté bin, celu qu'est maître-bordget. No, no sin dé Droû, et mé, y soû lo ptet Daniotet, po vo servî.

— Et voûtré bêté, porquet ne lé vouaide-te pas?

— Ah! mado! po cha que no sin anna rotta d'afants, à l'hoteau. I léz ai vouadâ l'an dari, noûtré bêté. Anondret, c'est le toeu à Moinset, qu'est pieu djouven' que mé. C'est que i'ai dî an, mé!

I falliait vé stu ptet tchaba se redressî kma on poû po dire caïnq!

— Adon, vo compratté, Monsieu, qu'i' ai assbin volliu gaignî ma via, stu dari tin. Quan on z'est anna demia-dozânna d'afants à roûdgî à l'entoeu du même pan, on z'est astoû u tchavon.

Djustaïn l'écoutâve a risonniant. Stu ptet lli revn'iait grô, avoué sn'air d'escha et sa lagua se bin padia.

Po la Zabolette, a lé veyant arr'vâ, i lli sabia bin que lo bovî étai on potchotté djouven'; mâ damatî que Djustaïn lo volliait panre, i n'y avai pieu qu'à se kaisî. Topari kma elle lo boûtâve on poû de quarre, a segougnant la têta, Djustaïn lli desa po la ramitolâ:

— Te verrai, Zabolette, kma il est djatia, bin appret, de bouna quemande. Ça fara on bovî d'adret. Boûte-lo vé: lo vélaïnq qu'a djà apougnî la remasse po nétéyî à l'entoëu du femî.

— Oh! padié! preidge de remassé,

Les gens y ont tous des bandes d'enfants, par là.

Justin arrivait au Reymond, quand il voit monter un petit garçon, un bissac sur le dos et un énorme gourdin à la main.

— Vous n'avez point besoin d'un berger? lui fait l'enfant.

— Pardi si! que j'en ai besoin! Retournons-nous-en, garçon. D'où viens-tu?

— Des Eplatures; nous sommes les grangers de M. Philippe Robert, de la Chaux-de-Fonds; vous savez bien, celui qui est maître-bourgeois. Nous, nous sommes des Droz, et moi, je suis le petit Daniel, pour vous servir.

— Et votre bétail, pourquoi ne le gardes-tu pas?

— Ah! mon Dieu! parce que nous sommes une bande d'enfants, à la maison. Je les ai gardées l'an dernier, nos bêtes. A présent, c'est le tour de Moïse, qui est plus jeune que moi. C'est que j'ai dix ans, moi!

Il fallait voir ce petit nabot se redresser comme un coq pour dire cela!

— Alors, vous comprenez Monsieur, que j'ai aussi voulu gagner ma vie, cet automne. Quand on est une demi-douzaine d'enfants à manger au même pain, on est bientôt au bout.

Justin l'écoutait en souriant. Ce petit lui plaisait grandement, avec son air « d'escient » et sa langue si bien pendue.

Pour la Zabolette, en les voyant arriver, il lui parut bien que le berger était quelque peu jeune, mais du moment que Justin voulait le prendre, il n'y avait plus qu'à se taire. Cependant, comme elle le regardait un peu de travers, en secouant la tête, Justin lui dit pour la calmer:

— Tu verras, Zabolette, comme il est gentil, bien élevé, obéissant. Ça fera un berger excellent. Regarde-le donc: le voilà qui a déjà pris le balai pour nettoyer autour du fumier.

— Oh! pardi! pour ce qui est des ba-

on sâ pru que lé neuvé vant adai bin ! rònna la vîllia donzalla, qu'apreingnîve lo fieu po coeure la sopa.

Daniotet avai anna fan de lu, stu peurmî vêpre. I mdgîve sa sopa à la farna sin preidgî, a lli tchampant dé tau gosai de pan deda que ça fasai tot' anna papettà. C'étai on piaisi de lo boûtà afornà.

La Zabolette, lli, se pinsâve : « Dieu no z'aîde ! quin défoncî, stu boueube ! » Mà Djustaïn rebaillive adai du pan et de la sopa à son bovî a lli desant :

— Va peiret, Daniotet ; meudge à ta fan ; damatî que te treuve de la piace, ça sarait damaidge de piacà à mélî tchaude.

Toparî i n'ya se gran satchet que ne se rapiysse : quand Daniotet a zeu étâ recompi, i desa en se pânnant le moutai :

— Bin doubdgî ! Anondret i crô qu'i' an' ai pru. Se noûtré dgea savant peiré kma i soû bin tché su mé patté, i sarant grô boueunâ ! On de sté vêpré, dmindge que vin, qué vo, vo vollî bin me lassî... ?

— Sâte, Daniotet, que lli fâ Djustaïn, — stu vêpre i n'avait ra aviét'a de tauquâ — sâte quet ? I' ai anna roeuve à qu'ri à la Tchaux ; te vadrî avoué mé ; on panra lo tchevau ; noz odrin djanque tchî vo. Qu'a dis-t', boueube ?

Vo peute' vo pinsâ ça que lo boueube an' a det ! I falliait lo vé sutà de piaisi a remachant Djustaïn de tot son coüeu, et poui couor avoué lu à la beudge, por aborlà et appiéyî lo tchevau !

— Dieu sâ à quin-né z'huré vo z'allà chi rev'ni ! ronnâve la Zabolette a lé boûtant d'an' air gueurgne.

Ça que l'engrindgîve, c'étai de vére an' homme kma son Djustaïn se baillî s'taulama de mau por on bovî, po lo boueube d'on poûre grindgî.

lais, on sait bien que les neufs vont toujours bien ! grommela la vieille servante qui allumait le feu pour la soupe.

Daniel avait une faim de loup, ce premier soir. Il mangeait sa soupe à la farine sans parler, en y mettant de tels morceaux de pain dedans que cela formait une vraie bouillie. C'était un plaisir de le voir enfourner.

Quant à la Zabolette, elle se disait : « Dieu nous aide ! quel défoncé, ce garçon ! » Mais Justin ne cessait de donner du pain et de la soupe à son berger, en lui disant :

— Va seulement, Daniel ; mange à ta faim ; du moment que tu trouves de la place, ce serait dommage de quitter au milieu de l'opération.

Tout de même, il n'y a si grand sac qui ne se remplisse : quand Daniel fut rassasié, il dit en s'essuyant la bouche :

— Bien obligé ! A présent, je crois que j'en ai assez. Si « nos gens » savaient seulement comme je suis bien tombé sur mes pattes, ils seraient bien heureux ! Un de ces soirs, dimanche prochain, n'est-ce pas, vous voulez bien me permettre... ?

— Sais-tu, Daniel, lui dit Justin — ce soir, il n'avait point du tout envie de dormir, — sais-tu quoi ? J'ai une roue à aller chercher à la Chaux-de-Fonds ; tu viendras avec moi ; on prendra le cheval ; nous irons jusque chez vous. Qu'en dis-tu, garçon ?

Vous pouvez penser ce que le garçon en a dit ! Il fallait le voir sauter de plaisir en remerciant Justin de tout son cœur, puis courir avec lui à l'écurie pour harnacher et atteler le cheval.

— Dieu sait à quelles heures vous allez *ci* revenir ! grommelait la Zabolette en les regardant d'un air mécontent.

Ce qui la mettait de méchante humeur, c'était de voir un homme comme son Justin se donner autant de peine pour un berger, pour le fils d'un pauvre fermier.

Djustaïn que la kniossîve pru, lli pad'nâve sé regauffayé.

— Allin, allin Zabolette ! qu'i lli desa tot pian ; est-ça qu'i'ai avesì de rôdà se tai ? Hup, Mani, hup, allin !

Lo ptet Daniotet, asstà à champ de son maître, batollyîve kma an' égasse. Quinna djarvatta ! Vo peut'é crére que c'étai de l'hoteau qu'i preidgîve ; de leu dgea, de leu bêté ; i méchâve tot : son pieu ptet frère qu'acmacîve à martchì, lo vai de tré snàn-na qu'on volliait vadre u mazai ; avoué caïnq, lo tchevau, anna djuma de tianze ans, qu'on li desait la Fanny, poui la granta sœu, la Rose que n'étai pieu an' afan kma l'Emélie et la Djustine.

— Pinsa-vo vé : elle couor su sé dix-neu ans, lli, ça que c'est porret : se la Rose étai on tchevau, elle sarait djà vîllia kma lé pîré, nédon ?

Djustaïn s'échaffa de rire :

— Kaise-te vé ! lé dgea ne sont pas dé bêté, Daniotet, Dieu sé b'ni ! I ne te faut pas preidgî d'anna feuilleta kma on preidge d'anna djuma.

« I soû ébahyi, que se pinsâve Djustaïn, quain-na sorta de feuilleta... ? Mà y n'y a ra à faire avoué sta diaiba de sonne ! Ça sarait l'même affaire que lé z'autré viaidge, à la Cobatîre ! »

I n'ai pas fauta de vo dire kma lé Droû ant receu Djustaïn tchî l'bon Liaude avoué leu Daniotet. La mère volliait allà tot dret trovà à poussenion, kma d'juste. Djean Droû, sn' homme, desai :

— Asstà-vo vé, qu'i vo dio ! Vo vollyî porret bére on coû avoué no. Noz in de la tota villia djichànna.

Mà Djustaïn fasait adai :

— Bin d'oubdgî ; on vin de sopà, né don, Daniotet ? Anondret que vo sâté tchî quoui voûtre boueube est piacî, î me fau allà. On noz atta à l'hoteau : ma

Justin qui la connaissait bien, lui pardonnait ses sorties.

— Allons, allons, Zabolette, lui dit-il tranquillement ; est-ce que j'ai l'habitude de rôder si tard ? Hue ! Mani, hue ! allons !

Le petit Daniel, assis à côté de son maître, bavardait comme une pie. Quel babillard ! Vous pouvez croire que c'était de la maison qu'il parlait, de ses parents, de leur bétail ; il mêlait tout : son plus jeune frère qui commençait à marcher ; le veau de trois semaines qu'on voulait vendre au boucher ; avec cela le cheval, une jument de quinze ans, qui s'appelait Fanny, puis la grande sœur, la Rose, qui n'était plus une enfant comme l'Emélie et la Justine.

— Pensez-*voir :* elle court sur ses dix-neuf ans, elle ! Ce que c'est pourtant : si la Rose était un cheval, elle serait déjà vieille comme les pierres, n'est-ce pas ?

Justin éclata de rire :

— Tais-toi donc ! les gens ne sont pas des bêtes, Daniel, Dieu soit béni ! Tu ne dois pas parler d'une demoiselle comme on parle d'une jument.

« Je me demande, se disait Justin, quelle sorte de fille...? Mais il n'y a rien à faire avec ce diable de sommeil ! Ce serait la même histoire que les autres fois, à la Corbatière ! »

Je n'ai pas besoin de vous dire comment les Droz ont reçu Justin chez le bon Claude avec leur petit Daniel. La mère voulait aller tout de suite trouver à manger, comme de juste. Jean Droz, son mari, disait :

— Asseyez-vous donc, que je vous dis ! Vous voulez pourtant boire un verre avec nous. Nous avons de la toute vieille gentiane.

Mais Justin répondait toujours :

— Bien obligé ! on vient de souper, n'est-ce pas, Daniel ? A présent que vous savez chez qui votre garçon est placé, il me faut aller. On nous attend à la mai-

Zabolette porrait se corcie; te l'a pru oyìe, Daniotet, elle n'a vouère de pàchace.

— Vouais! que li fà lo ptet a risonniant; i crô que vo n'an ì vouère poueu, de voûtra Zabolette.

La granta sœu, anna tota balla feuilleta, qu'avai coudì offri anna sulla à Djustaïn, bailla pa dari anna poncenaye à Daniotet, a lli desant à l'œureliet:

— Taitche-vé de preidgì de té maîtré avoué pieu de rév'rence!

— Mé maîtré! que fà lo bovì an' ouffant kma on margou corcì; mé maîtré! Té, taitche peiret de savé de quoui on preidge! La Zabolette, c'est la donzalla. Ecoutà-vé, Monsieu Djustaïn, noûtra Rose que preniait la Zabolette po voûtra fanna! A vélaïnq anna bouna!

— Mafé! desa Djustaïn qu'avai tot oyì, la Zabolette sarai ou pou vyille po mé; i'ameroû mì anna balla djouvena kma vo, mamzelle Rose, se lo coüeu vo z'a desait!

Djamà Djustaïn n'avai zeu atan de coraidge avoué anna feuilleta.

La Rose étai rudge kma la crête d'on poû.

La mère Droû et sn'homme se boutâv'ant d'an' air on poû étrullà, kma po dire: «Stu grand boueube de Boiénoud lli va-tu à de bon, ou bin a-tu avesì de coréyì dains' avoué lé feuilletet?»

Po lu, i se pinsâve: «Anondret que t'ai acmacì, hardi! va djanqu'u tchavon!»

Assbin kma Djean Droû volliait adai lo faire à s'asstà:

— Na, na, bin doubdgì; i'arai pieu fauta d'anna fanna que d'anna sulla. I sà pru qu'on n'a vouère avesì d'y allà dains'; po stu vêpre, na, i né poui pas m'asstà, pocha que... Daniotet, va vé foueu, boutà se lo chevau ne boudge ra. Te m'attadrì; i végno tot dret.

son: ma Zabolette pourrait se fâcher; tu l'as bien entendue, Daniel, elle n'a guère de patience.

— Ouais! lui répondit le petit en souriant; je crois que vous n'en avez guère peur, de votre Zabolette.

La grande sœur, une fort belle fille, qui avait voulu offrir une chaise à Justin, donna par derrière une bourrade à Daniel en lui disant à l'oreille:

— Tâche donc de parler de tes maîtres avec plus de respect!

— Mes maîtres! lui répond le berger en soufflant comme un matou en colère; mes maîtres! Toi, tâche seulement de savoir de qui on parle! La Zabolette, c'est la servante. Ecoutez donc, Monsieur Justin, notre Rose qui prenait la Zabolette pour votre femme! En voilà une bonne!

— Ma foi, dit Justin, qui avait tout entendu, la Zabolette serait un peu vieille pour moi; j'aimerais mieux une belle jeunesse comme vous, Mademoiselle Rose, si le cœur vous en disait.

Jamais Justin n'avait eu autant de courage avec une jeune fille.

La Rose était rouge comme la crête d'un coq.

La mère Droz et son mari se regardaient d'un air un peu troublé, comme pour dire: «Ce grand garçon de Boinod y va-t-il tout de bon, ou bien a-t-il l'habitude de badiner ainsi avec les jeunes filles?»

Pour lui, il se disait: «A présent que tu as commencé, hardi! va jusqu'au bout!»

Aussi, comme Jean Droz voulait toujours l'engager à s'asseoir:

— Non, non, bien obligé! J'aurais plus besoin d'une femme que d'une chaise. Je sais bien qu'on n'a guère accoutumé de s'y prendre comme ça; pour ce soir, non, je ne veux pas m'asseoir, parce que... Daniel, va donc dehors, regarder si le cheval ne bouge pas. Tu m'attendras; je viens tout de suite.

Le ptet arai atant âma restâ u pel po savé ça qu'allâve ar'vâ. Mâ n'y avai pas à renitâ.

A tchî d'anna boussée, la pouôta s'œuvri, Djustaïn arva, desant : « A vo revé ! » u père Droû et à sa fanna que lli fasait la condute. Poui u bovî : « Dépatchin-no, Daniotet; i ténio à rev'ni à l'hoteau devant la mi-né.

Lo boueube, qu'arait volliu savé ça qu'on z'avai fâ sans lu, n'étai vouère conta. A s'a rev'niant du fian de Boiénoud, i coudîve racmacî de preidgî, mà Djustaïn lli bailla lé guidé a desant :

— Mafé ! i'ai grô sonne; veux-t' condure ? Te sà porret, hein ?

— Mé, si i sà ! vouais ! y a bai tin ! Tauquà brâvama djanqu'à l'hoteau.

Djustaïn desait-tu la veurtà ? Avait-tu sonne kma c'étai pru sn'avesî à sté z'huré ? ou bin n'avait-tu ra aviett'a de faire à kaisî son bovî, po djaubiâ tot à sn'aise.

Quand lé Droû avant vou qu'il y allâve à de bon po demandà lleu Rose, lo père avai det à sla-ci : « Va te rédure, feuilleta. » Poui u boueube que restâve adai pianta u méta du pel : « Monsieu Duc'mon, c'est grô d'hannu que vo no fâté; mà no ne vo kniossin pas pru po vo réponre tot dret « vé ou bin na ». Baillî sa feuilleta à n'on boueube, ce n'est pas le même affaire que de vadre anna vatche a n'on cosson. On z'âmo d'autra sorta sé z'afan que sé bêté, vo compratté. Et poui, noûtra Rose, vo ne la kniossî pas pieu que lli ne vo knio. Escousâ-me : mà ce n'est pas dains' qu'on lli va po se marià. I voui m'informâ su voûtro compte; fâté z'a atant su lo noûtro. Se tot va bin dé do fian, vo vadrî à la loûvraye por appanre à vo kniottre avoué la Rose. C'est dains' qu'on z'a fâ de tot tin da noûtre pahys. »

Le petit aurait autant aimé rester dans la chambre pour savoir ce qui allait arriver. Mais il n'y avait pas à regimber.

Au bout d'un moment, la porte s'ouvrit, Justin arriva, disant : « A vous revoir ! » au père Droz et à sa femme qui l'accompagnaient. Puis au berger : « Dépêchons-nous, Daniel; je tiens à revenir à la maison avant minuit. »

Le garçon, qui aurait voulu savoir ce qu'on avait fait sans lui, n'était guère content. En s'en retournant à Boinod, il voulut essayer de recommencer à parler, mais Justin lui donna les rênes en disant :

— Ma foi ! j'ai bien sommeil; veux-tu conduire ? Tu sais pourtant, hein ?

— Moi, si je sais ! ouais ! il y a beau temps ! Dormez bravement jusqu'à la maison.

Justin disait-il la vérité ? Avait-il sommeil, comme c'était assez son habitude à ces heures ? ou bien n'avait-il point envie de faire taire son berger pour réfléchir tout à son aise ?

Quand les Droz avaient vu qu'il parlait sérieusement pour demander leur Rose, le père avait dit à celle-ci : « Va te coucher, fillette. » Puis au garçon qui restait toujours debout au milieu de la chambre : « Monsieur Ducommun, c'est bien de l'honneur que vous nous faites; mais nous ne vous connaissons pas assez pour vous répondre tout de suite *oui* ou *non*. Donner sa fille à un garçon, ce n'est pas la même chose que de vendre une vache à un marchand de bétail. On aime autrement ses enfants que ses bêtes, vous comprenez. Et puis, notre Rose, vous ne la connaissez pas plus qu'elle ne vous connaît. Excusez-moi; mais ce n'est pas ainsi qu'on y va pour se marier. Je veux m'informer sur votre compte; faites-en autant sur le nôtre. Si tout va bien des deux côtés, vous viendrez à la veillée pour apprendre à vous connaître, la Rose et vous. C'est ainsi qu'on a fait de tout temps dans notre pays. »

On ne povait pas mî preidgî. Toparî Djustaïn n'étai qu'à métî conta.

Veni à la louvraye, c'était bai z'et bon. Mà sta traîtra de sonne ! Ez' Epiatturé, ça sarait kma à la Corbatîre. Quin damaîdge ! Sta Rose avai se bouna façon ! ell' arai fà anna se djatia fanna ! anna fanna d'adret.

Lo poûro Djustaïn, tot ragroubi su son tchai, djaubiâve s'taulama à tot caïnq, qu'il a reubiâve de tauquà. Mà le bovî ne povait pas s'a baillî à vouaide, a conduïant son tchevau; i fasait ass' né que da on fouo.

La Zabolette, que ne s'étai pas allà coutchî, lé receu avoué anna balla regauffayé. Mà Djustaïn lli desa tot crac :

— Ste piai, Zabolette, lass' me vé a repoû ! I'an' ai pru por on vêpre. Baille à poussenion u boueube; po mé i n'ai faut'a que de m'allà rédure.

« On d'rait qu'il est malaîte, noûtre Djustaïn, que se pinsâve la vîllia, qu'avai meillu coueu qu'i ne sabiâve. Lu qu'étai poiti tot djoïu, lo vélaïnq que no r'arreuve avoué anna mina à faire à trintchî lo lassé. Po sûr qu'i y a zeu auqué pa sté z'Epiatturé; assbin, qu'est-ça qu'il avai fauta d'y allà? po faire piaisi à n'on bovî ! Oh ! padié ! c'est bin lo boueube à son père; i se baille pieu de couson po léz' autré que po lu. Mà, attaté peiré ! i voui pru faire à batollyî lo bovî, po savé ça qu'il ant fà à noûtre Djustaïn, pa sté z'Epiatturé. »

Daniotet mdgîve lo pan et lo feurmaidge qu'on lli avai baillî, kma si n'avai ra z'eu à sopâ.

— Kma treuve-te noûtre feurmaidge gris, boueube? C'est mé que l'ai fà.

— Ah ! c'est vo; i lo treuvo meillu que lo noûtro. Qu'on m'a baille peiret du tau tu lé dje de la via !

— Anna gotteta de vin bian, Daniotet?

— Bin doubdgî; i ne dio pas na. C'est qu'on n'a ra z'eu tchî no; djamà Mon-

On ne pouvait pas mieux parler. Cependant Justin n'était qu'à moitié content.

Venir à la veillée, c'était bel et bon. Mais ce traître de sommeil ! Aux Eplatures, ce serait comme à la Corbatière. Quel dommage ! Cette Rose avait si bonne façon ! elle aurait fait une si gentille femme ! une femme parfaite.

Le pauvre Justin, tout affaissé sur son char, songeait tellement à tout cela qu'il en oubliait de sommeiller. Mais le berger ne pouvait pas s'en apercevoir en conduisant son cheval; il faisait aussi noir que dans un four.

La Zabolette, qui ne s'était pas allé coucher, les reçut avec une belle rebuffade. Mais Justin lui dit tout net :

— S'il te plaît, Zabolette, laisse-moi donc en repos ! J'en ai assez pour un soir. Donne à manger au garçon; pour moi je n'ai besoin que d'aller me *réduire*.

« On dirait qu'il est malade, notre Justin, se disait la vieille, qui avait meilleur cœur qu'il ne semblait. Lui qui était parti tout joyeux, le voilà qui nous « r'arrive » avec une mine à faire cailler le lait. Pour sûr qu'il y a eu quelque chose par ces Eplatures; aussi qu'est-ce qu'il avait besoin d'y aller? pour faire plaisir à un « bovî » ! Oh ! pardi ! c'est bien le fils de son père : il se soucie plus des autres que de lui-même. Mais attendez seulement ! Je veux assez faire bavarder le « bovî » pour savoir ce qu'ils ont fait à notre Justin, par ces Eplatures. »

Daniel mangeait le pain et le fromage qu'on lui avait donnés, comme s'il n'avait rien eu à souper.

— Comment trouves-tu notre fromage gris, garçon? C'est moi qui l'ai fait.

— Ah ! c'est vous; je le trouve meilleur que le nôtre. Qu'on m'en donne seulement du pareil tous les jours de ma vie !

— Une goutte de vin blanc, Daniel?

— Bien obligé ! je ne dis pas non. C'est qu'on n'a rien eu, chez nous : ja-

sieu Djustaïn n'a volliu peiret s'asstà; poussegnì encouo moins. Vo compratté : c'étai po ne pas vo faire à l'attadre. Mà écoutà vé çoci, Mamzelle Zabolette : N'y a-tu pas ma granta sœu, la Rose, que voz a pret po la fanna à Monsieu Djustaïn, quan il a preidgì de vo !

— Hm ! t'ai anna granta sœu ? De quin aidge, à poù près ?

— A l'entoeu dé dix-neu. Vé, ya bin tré an qu'elle a fà sé six senàn-na. Assbin, i le véyo pru, lé boueube li tornaillant djà à l'entoeu ; mafé ! i ne sà pas ça qu'il y treuva tant, à la Rose. Mé que la véyo tu le dje, i ne m'a djamà sabià qu'elle seye se balla qui l'li desant tu. Po dire la vœurtà, la Rose fà la sorde avoué llì. Djamà i ne l'ai voù coréyì da lé quarre avoué dé boueube, po cha nà ! Quin feurmaidge, toparì ! s'on volliait s'écoutà, on z'a meudgerait tota la né. Mà i faut porret piaca, on viaidge.

— Bac ! pra peiret encouo stu ptet gosai.

— Crétet-vo, mamzelle Zabolette ? Mà ça sara lo darì ; quand l'est bon, l'est pru. C'est qu'i'avai anna fan ! Assbin i n'étoù vouère conta quand i'ai vou que Monsieu Djustaïn ne volliait ra mdgì tchì no ; i sabiàve que c'étai la Rose que lli avai raivà la fan, à lu, taulama i lli piantàve dé z'œuil ! Padié ! ne lli a-tu pas det qu'il àmerait grò avet anna balla djouvena kma lli po sa fanna !

— Kaise-te vé, boueube ! I lia det caïnq ? a coréyant, quet ?

— Eh bin ! na, i ne m'a pas sabià ; quan on volliait lo faire à s'asstà, n'a-tu pas encouo fà : « I'ai pieu faut'a d'anna fanna que d'anna sulla ! » C'est adon qu'i m'a avyì foueu, por alla vouadà lo tchevau que ne boudgìve ra du tot. Oh ! i'ai pru vou le coù de tin : mé z'œureliet étant de trop pa laïnq.

mais M. Justin n'a voulu seulement s'asseoir ; *poussenier* encore moins. Vous comprenez : c'était pour ne pas vous faire attendre. Mais écoutez donc ceci, Mademoiselle Zabolette : n'y a-t-il pas ma grande sœur, la Rose, qui vous a prise pour la femme de M. Justin, quand il a parlé de vous !

— Hm ! tu as une grande sœur ? De quel àge, à peu près ?

— A l'entour des dix-neuf. Oui, il y a bien trois ans qu'elle a fait ses six semaines. Aussi, je le vois bien, les garçons rôdent déjà autour d'elle ; ma foi ! je ne sais pas ce qu'ils y trouvent tant, à la Rose. Moi qui la vois tous les jours, il ne m'a jamais semblé qu'elle soit si belle qu'ils le lui disent tous. Pour dire la vérité, la Rose fait la sourde avec eux. Jamais je ne l'ai vue badiner dans les coins avec des garçons, pour ça, non ! Quel fromage, tout de même ! si on voulait s'écouter, on en mangerait toute la nuit ! Mais il faut pourtant quitter, une fois !

— Bah ! prends seulement encore ce petit morceau.

— Croyez-vous, Mademoiselle Zabolette ? Mais ce sera le dernier ; quand c'est tout, c'est assez C'est que j'avais une faim ! Aussi je n'étais guère content quand j'ai vu que M. Justin ne voulait rien manger chez nous. Il semblait que c'était la Rose qui lui avait ôté la faim, à lui, tellement il la regardait fixement. Pardi ! ne lui a-t-il pas dit qu'il aimerait bien avoir une belle jeunesse comme elle pour sa femme.

— Tais-toi donc, garçon ! il lui a dit ça ? en badinant, quoi ?

— Eh bien ! non, il ne m'a pas semblé ; quand on voulait le faire s'asseoir, n'a-t-il pas encore fait : « J'ai plus besoin d'une femme que d'une chaise ! » C'est alors qu'il m'a envoyé dehors pour aller garder le cheval qui ne bougeait rien du tout. Oh ! j'ai assez vu le coup de temps : mes oreilles étaient de trop par là.

— Ça fâ que te n'ai ra oyî de pieu?

— Ra du tot. Mà i m'a sabià que Monsieu Djustaïn avai l'air on poû capot quand i desait bouna né à noûtré dgea. Su lo tchai i ne preidgîve ra, et i n'a fâ que tauquà tot le long. C'étai mé que condüyîve; i falliait no vé allà, màtin!

I n'y avai pieu ra à tirî du bovî; assbin la Zabolette l'y desa:

— Anondret i no fau allà coutchî, boueube. Vin pa chi; i te voui motrà ton llî.

Le lademan, asstoû que Djustaïn a zeu condu lo bovî et lé bêté su anna de sé piantché, da on bai recouo, la Zabolette acmaça la niaise po faire à preidgî son maître.

— I soû ébahia, qu'elle lli fâ dains', quain-na sorta de dgea, ça peut-tu bin être, sté Droû déz Epiatturé?

— Dé bravé dgea, on le vé pru.

— Dé poûré grindgî, quet? de sté dgea qu'an pieu d'afan que de pan à lli baillî?

— Dé grindgî, vé, mà pas pieu poûre que déz autré, à ça qu'i m'a sabià. Po cha qu'est déz afan, Daniotet m'a det qu'il étant chî. Hié vêpre, i n'ai vou qu'anna dé feuilletet, et po dire la veurtà, cela-lai, se n'a teniait qu'à mé...

— Te t'tchamperai à sa têta! Vélaïnq bin lé boueube! ça que c'est porret: asstoû qu'i vey'ant on moutai de djouvena, i s'apreingn'a kma déz éloutche. La kniott', sta feuilleta que te n'a vou qu'on viaidge? sâte quain-na fanna ça farait? s'ell' âme la besoeugne? s'elle.. Mà c'est preidgî po ra, i le veyo pru. T'an ai dja la têta piain-na, de sta Rose!

— Té! te sà qu'on l'y det dains'? Gadgeo que t'a fâ preidgî Daniotet, hié vêpre?

— Fâ preidgî! kma s'iy avai fauta de faire à preidgî anna batoille! Padié! se ton bovî avai tot oyî ça que voz ai

— Ça fait que tu n'as rien entendu de plus?

— Rien du tout. Mais il m'a semblé que M. Justin avait l'air un peu triste quand il disait bonne nuit à « nos gens ». Sur le char il ne parlait pas, et il n'a fait que « tauquer » tout le long du chemin. C'était moi qui conduisais; il fallait nous voir aller, mâtin!

Il n'y avait plus rien à tirer du berger; aussi la Zabolette lui dit-elle:

— A présent, il faut nous aller coucher, garçon. Viens par ici; je te veux montrer ton lit.

Le lendemain, aussitôt que Justin eut conduit le berger et les vaches sur un de ses prés, dans un beau regain, la Zabolette entreprit de faire parler son maître.

— Je « m'étonne », lui fit-elle, quelle sorte de gens ce peut bien être, ces Droz des Eplatures?

— Des braves gens, on le voit bien.

— Des pauvres « grangers », quoi? de ces gens qui ont plus d'enfants que de pain à leur donner?

— Des grangers, oui, mais pas plus pauvres que d'autres, à ce qu'il m'a paru. Pour ce qui est des enfants, Daniel m'a dit qu'ils étaient six. Hier soir, je n'ai vu qu'une des filles, et pour dire la vérité, celle-là, s'il n'en tenait qu'à moi...

— Tu te jetterais à sa tête! Voilà bien les garçons! ce que c'est pourtant: aussitôt qu'ils voient un minois de jeune fille, ils s'enflamment comme des éclairs. La connais-tu, cette fille que tu n'as vue qu'une fois? Sais-tu quelle femme ça ferait? si elle aime la besogne? si elle... Mais c'est parler pour rien, je le vois bien. Tu en as déjà la tête pleine, de cette Rose!

— Tiens, tu sais qu'elle s'appelle ainsi? Je parie que tu as fait parler Daniel, hier soir?

— Fait parler! comme s'il y avait besoin de faire parler un bavard! Pardi! si ton berger avait tout entendu ce que

breyî avoué leu dgea, i' a saroû atan que té.

Djustaïn, que s'étai asstà à la cousena, et que boutàve lo fieu, se retorna du fian de la vîllia fanna.

— Allin, Zabolette, ne te corrce-vé pas ! Se quauqu'on m'âme u monde, ì sà pru que c'est té. Assbin i ne vodroû ra faire pa darî ton doû. Vetzi ça que i'ai breyî avoué lé Droû : Tot dret i'ai vou que leu feuilleta étai d'an' autra sorta que slé de la Corbatîre. I me soû pinsà : Cela-lai, i te faut l'avet, ou bin ra, et mafé ! i l'ai det. I'étoû pru maufin po crére que lé Droû m'allant baillî dains' lleu feuilleta de la man à la man, u pœurmî mot. Mà i m'étoû fœurcomptà !

— Kaise-te-vé ! I t'ant refousà, te, sté grindgî ?

I falliait vé la vîllia se redressî tota rudge, kma anna djeneuille que se piantà deva sé pougené po lé défadre.

— To pian, Zabolette, i ne dio pas caînq. Djean Droû m'a_det kma té : Po se mariâ, i faut se kniottre. Vo ne kniossî pas la Rose po l'avé voû on viaidge. La Rose ne vo knio pas pieu. Vo ne sâté ra de no, no ne savin ra de vo. I treuvo que ce n'est pas pru. Quan on z'a sara on poû pieu dé do chan, se to va bin, vo vadrî à la loûvraye.

— Ce n'est pas mau preidgî ; mà toparî por on grindgî, i lo treuvo on pouotchotté fié, ton Djean Droû. Est-ça qu'i cret qu'il a veut trovà tu le dje, dé boueube reutche kma té po sa feuilleta ?

— Reutche ! y a dé dgea qu'ant couson d'autre affaire que de la fot'na. Djean Droû le sà, qu' i'ai du bin ; i li an' ai det auqué ; mà ça qu'i veut savet...

— Ça qu'i veut savet ! I le comprégno pru. Padié ! i n'a qu'à demandà à quoui

vous avez tramé avec « leurs gens », j'en saurais autant que toi.

Justin, qui s'était assis à la cuisine et qui regardait le feu, se retourna du côté de la vieille femme.

— Allons, Zabolette, ne te fâche pas ! Si quelqu'un m'aime au monde, je sais bien que c'est toi. Aussi je ne voudrais rien faire par derrière ton dos. Voici ce que nous avons « tramé » avec les Droz : J'ai vu tout de suite que leur fille était d'une autre espèce que celles de la Corbatière. Je me suis dit : Celle-là, il te la faut ou bien rien, et ma foi ! je l'ai dit. J'étais assez nigaud pour croire que les Droz allaient me donner leur fille de la main à la main, au premier mot. Mais je m'étais trompé !

— Tais-toi donc ! Ils t'ont refusé, toi, ces grangers ?

Il fallait voir la vieille se redresser toute rouge, comme une poule qui se plante devant ses poussins pour les défendre.

— Tout doucement, Zabolette, je ne dis pas ça. Jean Droz m'a dit comme toi : Pour se marier, il faut se connaître. Vous ne connaissez pas la Rose pour l'avoir vue une fois. La Rose ne vous connaît pas davantage. Vous ne savez rien de nous, nous ne savons rien de vous. Je trouve que ce n'est pas assez. Quand on en saura un peu plus des deux côtés, si tout va bien, vous viendrez à la veillée.

— Ce n'est pas mal parlé ; mais tout de même, pour un granger, je le trouve un petit peu fier, ton Jean Droz. Est-ce qu'il croit qu'il en trouvera tous les jours, des garçons riches comme toi, pour sa fille ?

— Riches ! il y a des gens qui ont souci d'autre chose que de la fortune. Jean Droz le sait, que j'ai du bien ; je lui en ai dit quelque chose ; mais ce qu'il veut savoir...

— Ce qu'il veut savoir ! Je le comprends bien. Pardi ! il n'a qu'à deman-

i vodra : nion ne lli veut dire que te te t'condu mau, que t'é on soûlon ou bin que t'ai avesì de rognassì.

— Na ; ça sarait dé ment'é ; mà y a bin autre affaire qu'on lli veut contà su mé, et ça ne sara que la vœurtà !

— Quet ? que t'ai avesì de tauquà à la loûvraye ? le bai mau ! Ne vaut-tu pas mì caïnq...?

— Que de se mau condure, de pintolà, de se rollì ? d'accouò ; mà qu'est-ça que ça me tchaut ? Po sûr que Djean Droù ne veut ra volliet po sa feuilleta d'on boueube que ne sarait faire que tauquà à champ de lli.

* * *

Eh bin ! Djustaïn se fœurcomptâve ; devan la né, Djean Droù arr'va à Boiénoud.

— Sin-no d'accouò, monsieu Duc'mon ? qu'i desa à Djustaïn tot étrullà. Su vo i n'ai ra oyì de mau ; et vo su no ?

— Ra du tot, monsieu Droù.

(Cré bin que na : kma arait-tu oyì auqué ? Il étai restà tot le dje à l'hoteau !)

— Adon, quand vo vodrì, vo peut'é veni à la loûvraye tchì no ; ou bin, attaté-vé : no sin on poù lluin éz Epiatturé ; lo vèpre ça n'est pas bin q'moûde ; se dé viaidge vo vollì veni de dje, ça sarait l' même affaire. Mà vo sâté : c'est peiret por appanre à vo kniottre avoué la Rose ; s'elle ne veut ra de vo, à tchì de quauqué senàn-né, ce n'est pas mé que la voui fouochà. Et noûtre Daniotet, kma va-tu ? Lass-tu allà sé bêté à mau ? Na ! tant mì ! Anondret, i me faut allà ; à vo revé. Na, na, i ne voui ra mdgì, ra du tot. I z'est pru tai. Do bouna né !

der à qui il voudra : personne ne lui dira que tu te conduis mal, que tu es un ivrogne, ou que tu as l'habitude de chercher chicane.

— Non ; ce seraient des mensonges ; mais il y a bien autre chose qu'on lui contera sur moi, et ce ne sera que la vérité !

— Quoi ? que tu as coutume de « tauquer » à la veillée ? Le grand mal ! Ne vaut-il pas mieux ça...?

— Que de se mal conduire, de se soûler, de se battre ? d'accord ; mais qu'est-ce que ça peut me faire ? Sûrement, Jean Droz ne voudra rien pour sa fille d'un garçon qui ne saurait que « tauquer » à côté d'elle.

* * *

Eh bien ! Justin se trompait ; avant la nuit, Jean Droz arriva à Boinod.

— Sommes-nous d'accord, monsieur Ducommun ? dit-il à Justin tout troublé. De vous je n'ai rien entendu dire de mal ; et vous sur notre compte ?

— Rien du tout, monsieur Droz.

(Je crois bien que non : comment aurait-il entendu quelque chose ? il était resté tout le jour à la maison !)

— Alors, quand vous voudrez, vous pouvez venir à la veillée chez nous. Attendez : nous sommes un peu loin aux Eplatures ; le soir, ce n'est pas bien commode ; si des fois vous vouliez venir de jour, ce serait la même chose. Mais vous savez : c'est seulement pour apprendre à vous connaître avec la Rose ; si elle ne veut rien de vous, au bout de quelques semaines, ce n'est pas moi qui la veux forcer. Et notre Daniel, comment va-t-il ? laisse-t-il aller ses bêtes à mal ? Non, tant mieux ! A présent, il me faut aller ; à vous revoir. Non, non, je ne veux rien manger, rien du tout. Il est assez tard. Bonne nuit !

Et lo vélaïnq lavi, lassant Djustaïn su sa pouôta, se boueunà qu'i n'a povait pieu trovâ sa lagua.

Deu sa cousena, la Zabolette que n'avai pas déz œureliet po ra, avai tot oyì ça que se desait da lo pel.

— Por on boueube qu'est dains' dématchì, qu'elle fà à son Djustaïn, a lli baillant anna bouna poncenayé, te n'a vouère d'acou, ma fé! Te ne va pas appiéyì, lli couor' après, le recondure à l'hoteau, ton Djean Droû?

I ne falliait que caïnq po faire à boudgì Djustaïn. Vo peut'é compta qu'i n'a pas met do pî da on sular po boietà lo boré u tchevau et l'appiéyì.

Kma il allâve! ça ne fasai qu'anna traça!

* * *

Est-ça qu'i' ai faut'a d'allâ djanqu'u tchavon de mn'histoire?

Djamà Djustaïn tchì l' bon Liaude n'a zeu aviét'a de tauquâ à champ de la Rose Droû.

— Bai mau! que vo vo pinsâ; de grand dje! Oh! vélaïnq, de grand dje! Ecoutâ peiret.

I y avai tré senân-né que Djustaïn allâve éz Epiatturé quasi tu lé dje; mà tu lé vêpre i s'a rev'niait à l'hoteau, po condure, desai-tu.

Tot allâve grô bin dé do fian: la feuilleta ne fasait ra la nique u boueube, et lo boueube acmacîve à trovâ sa lagua po lli preidgì d'adret.

Tchacon àmâve s'taulama Djustaïn, tchì lé Droû, qu'i z'arant volliu lo vé f'rquentâ dains' tot l'heuvoai. Mà lu que s'étai tot pian arrindgì avoué la Rose, pret on viaidge Djean Droû et sa fanna da on quarre po lli dire:

— Anondret no sin d'accouô, la Rose et mé Quand vollì-vo me la baillì?

Et le voilà parti, laissant Justin sur sa porte, si heureux qu'il n'en pouvait plus trouver sa langue.

De sa cuisine, la Zabolette, qui n'avait pas des oreilles pour rien, avait entendu tout ce qui se disait dans la chambre.

— Pour un garçon qui est pareillement desserré, dit-elle à son Justin en lui donnant une bonne bourrade, tu n'as guère d'idée, ma foi! non. Tu ne vas pas atteler, lui courir après, le reconduire à la maison, ton Jean Droz?

Il ne fallait que cela pour faire bouger Justin. Vous pouvez compter qu'il n'a pas mis deux pieds dans un soulier pour mettre le collier au cheval et l'atteler.

Comme il allait! ça ne faisait qu'une trace!

* * *

Est-ce que j'ai besoin d'aller jusqu'au bout de mon histoire?

Jamais Justin chez le bon Claude n'a eu envie de sommeiller à côté de la Rose Droz.

— Rien d'étonnant! pensez-vous: de grand jour! Oh! voilà, de grand jour! Ecoutez seulement.

Il y avait trois semaines que Justin allait aux Eplatures presque tous les jours; mais il s'en revenait toujours le soir, pour soigner son bétail, disait-il.

Tout allait très bien des deux parts: la fille ne faisait point la nique au garçon, et le garçon commençait à trouver sa langue pour lui parler comme il convient.

Chacun aimait à tel point Justin, chez les Droz, qu'ils auraient voulu le voir *fréquenter* ainsi tout l'hiver. Mais lui, qui s'était entendu tout doucement avec la Rose, prit une fois Jean Droz et sa femme à l'écart pour leur dire:

— A présent, nous sommes d'accord, la Rose et moi. Quand voulez-vous me la donner?

[1] Mis hors d'embarras.

La mère Droû boûta sn' homme; lu boûta lo boueube da lé z'œuil, anna londgea boussée, et poui li desa de l'œureliet:

— Quand t'arai restâ avoué no quauqué loûvrayes, on z'a porra r'preidgî!

Vo peut'é vo pinsâ se lo poûro Djustaïn a z'eu étâ terbi. On lli arait baillî an' assenée su la têta avoué on dordet, qu'i n'arait pas étâ pieu ét'mi.

Toparî, a l'y djaubiant bin, lo coraidge li revenia tot pian: deu lo tin que Daniotet étai tchî lli, n'avait-tu pas restâ sin tauquâ pieu d'anna vêpraye, avoué lo bovî et la Zabolette, qu'étant adai à se contreleyi, mà que s'amav' porret à lleu façon? On preidgîve sova déz Epiatturé, ça que fasait allà liama la tapett'a u ptet. Dains' le tin sabiâve se couor, que la sonna ne l'y povait ra. Avoué la Rose, ça ne sarait-tu pâ encouo mî? Quan on s'âme pru...! Padié! no lli sin! Mé! tauquâ à champ de la Rose, quan elle me boûte dains' avoué sé bai z'œuil de la calu dé neuseliet! Djamâ de la viâ! Deu deman, i'odrî à la loûvraye. A la vouaid'a!

Lo lademan, de tota la djornaye, ra de Djustaïn éz Epiatturé. La Rose, que ne savet de ra, acmacîve de faire anna londgea min'a.

— Ne t'émaye-vé pas! que lli fâ son père à z'allant condure. Cré bin qu'i va no veni à la loûvraye, ton boueube.

La né étai vn'ia; on z'avai apreint; lé fanné étant à lentoeu dé glôbé, avoué leu borgue et leu couss'niet; lo ptet Moïnset boûtâve lé paturé da on colandrî que Djustaïn lli avai baillî. Po Djean Droû, que fasait adai auqué, la vêpraye, à piace de s'allà rédure u catchet po tauquâ, i tchapousîve on mindge d'uti.

Vélaïnq qu'on coque à la pouôta. C'étai Djustaïn!

— Bon vêpre! y a-tu de la piace po mé?

La mère Droz regarda son mari; lui regarda le garçon dans les yeux pendant un bon moment, puis lui dit à l'oreille:

— Quand tu seras resté avec nous quelques veillées, on en pourra reparler.

Vous pouvez vous représenter comme le pauvre Justin a été atterré. On lui aurait asséné un coup de gourdin sur la tête qu'il n'aurait pas été plus atterré.

Tout de même, en y réfléchissant bien, le courage lui revint peu à peu: depuis que Daniel était chez lui, n'était-il pas resté, sans sommeiller, plus d'une veillée avec le berger et la Zabolette, qui étaient sans cesse à se contrarier, mais qui s'aimaient pourtant à leur manière! On parlait souvent des Eplatures, ce qui excitait le babil du petit. Ainsi le temps paraissait si court que le sommeil était vaincu. Dans la compagnie de la Rose, cela n'irait-il pas encore mieux? Quand on s'aime assez...! Pardi! nous y sommes! Moi! tauquer à côté de la Rose quand elle me regarde ainsi avec ses beaux yeux de la couleur des noisettes! Jamais de la vie! Dès demain j'irai à la veillée. A la garde de Dieu!

Le lendemain, de toute la journée, point de Justin aux Eplatures. La Rose, qui n'était au courant de rien, commençait à prendre un air malheureux.

— Ne t'inquiète donc pas! lui dit son père en allant soigner son bétail. Peut-être qu'il va venir à la veillée, ton garçon.

La nuit était venue; on avait allumé les lampes; les femmes étaient autour des globes avec leurs rouets et leurs coussins à dentelles; le petit Moïse regardait les estampes d'un calendrier que lui avait donné Justin. Quant à Jean Droz, qui faisait toujours quelque chose, le soir, au lieu d'aller sommeiller derrière le poêle, il taillait un manche d'outil.

Voilà qu'on heurte à la porte. C'était Justin.

— Bonsoir! Y a-t-il de la place pour moi?

Vo peut'é vo pinsa se la Rose lli an' a fâ, de la piace!

Toparî, devant que de s'asstâ, Djustaïn boûtâve l'ovraidge de Djean Droû,[1] lé dateuilletet de sa fanna et de sé feuilletet, espliquâve lé patur'é u ptet. Vo compratté qu' i retardjive atant qu'i povait de s'apougnî avoué la sonne, poûre Djustaïn! Mado! c'est que po lu ça n'étai pas on bad'naidge, s'i n'étai pas le pieu fouô!

Eh bin! boûtâ ça que c'est porret que de s'âmâ: léz œuil de sa balla ant zeu pru de fouôche po teni œuvri slé de Djustaïn tota la vêpraye, djanqu'u poussenion. Vélaïnq : quand lo couëu fâ la trott'a, la sonne n'y peut ra.

* * *

Sta né, lé dgea dé Crosetté qu'ant oyî tchantâ dé laouti à quauqu'on que passâve on poû tai, ant det: « Vélaïnq on tûtche qu'a bou on ptet coû! »

Mà lo tûtche, c'étai Djustaïn, et i martchîve ass' dret qu'a rev'niant du motî. Ça que lo fasait dain's tchantâ, c'étai, vo le sâté bin, autre affaire que la djichànna du poussenion.

— Stu viaidge no sin dé bon! que Djustaïn desa tot djoïu à la Zabolette an' arr'vant.

La villia n'avai pas volliu s'allà rédure devant que son Djustaïn seye r'arr'và.

— Te n'a ra tauquâ? qu'elle lli fâ.

— Ra du tot. Pinse-te vé, Zabolette: Djean Droû que m'a det a me fasant la condute: « Anondret, boueube, on fara léz anoncé quand te vodrî! »

— Tant mî po té; t'arai ta djouvena fanna. Adon, po mé...!

La vîllia segougnîve la têta.

— Vélaïnq ça que c'est que la via! lé djouven' arreuv'ant, lé vîylle vant lavi.

Vous pouvez penser si la Rose lui en a fait de la place!

Tout de même, avant de s'asseoir, Justin regardait l'ouvrage de Jean Droz, les dentelles de sa femme et de ses filles, expliquait les gravures au petit. Vous comprenez qu'il retardait autant qu'il pouvait de se mettre aux prises avec le sommeil, pauvre Justin! Mon Dieu! c'est que pour lui, ce n'était pas un badinage: s'il n'allait pas être le plus fort!

Eh bien! voyez ce que c'est pourtant que de s'aimer; les yeux de sa belle ont eu assez de force pour tenir ouverts ceux de Justin toute la soirée, jusqu'au *poussenion*. Voilà : quand le cœur palpite, le sommeil n'y peut rien.

* * *

Cette nuit, les gens des Crosettes qui ont entendu un passant attardé chanter des « laouti », ont dit: « Voilà un allemand qui a bu un petit coup. »

Mais l'allemand, qui n'était autre que Justin, marchait aussi droit qu'en revenant de l'église. Ce qui le faisait ainsi chanter, c'était, vous le savez bien, autre chose que la gentiane du *poussenion*.

— Cette fois, nous sommes des bons! dit Justin tout joyeux à la Zabolette en arrivant.

La vieille n'avait pas voulu aller se coucher avant le retour de son Justin.

— Tu n'as pas « tauqué »? lui dit-elle.

— Rien du tout. Pense donc Zabolette; Jean Droz m'a dit en m'accompagnant: A présent, garçon, on fera les « annonces » quand tu voudras.

— Tant mieux pour toi; tu auras ta jeune femme. Alors, pour moi...

La vieille secouait la tête.

— Voilà ce que c'est que la vie! les jeunes arrivent, les vieux s'en vont. Je

[1] Le nom de famille *Droz* (en patois *Drouz*), si répandu aux Montagnes, dérive du vieux mot *riau, riou, riu, ruz*, ruisseau, et non de *dru*, robuste, comme le pensait l'historien Matile. Voici la série: *Durioz, Duriaux, Deruz, Deroux, Droux, Deroz, Droz.*

I ne farai pieu que vo gravâ, par chi, voz acubià.

— Veux-t' te kaisî, Zabolette! Cret-t' qu'i n'ai djamà preidgî de té à la Rose? Pas pieu tai que stu vêpre, ne m'a-t-llié pas det: « No vollin[1] être do à l'àmà, ta bouna Zabolette! »

La vîllia se pannâve léz œuil avoué son devantî.

— Elle a det dains', sta djouvena?

— Vé, qu'elle l'a det, et mé i lli' ai fâ à l'œureliet: « Ça sara la grand'mère. »

Quand la Zabolette s'alla rédure sta né, il étai bin do huré, et elle pioràve on pouotchotet; mâ vo sàté: dé viaidge on piore quand on z'est grò boueunà.

O. Huguenin.

ne ferai plus que vous gêner, par ici, vous embarrasser.

— Veux-tu te taire, Zabolette! Crois-tu que je n'ai jamais parlé de toi à la Rose? Pas plus tard que ce soir, ne m'a-t-elle pas dit: « Nous serons deux à l'aimer, ta bonne Zabolette! »

La vieille s'essuyait les yeux avec son tablier.

— Elle a dit ça, cette jeunesse?

— Oui, qu'elle l'a dit, et moi je lui ai fait à l'oreille: «Ce sera la grand'mère.»

Quand la Zabolette alla se coucher cette nuit — il était bien deux heures, — elle pleurait un petit peu; mais vous le savez: parfois on pleure quand on est très heureux.

O. Huguenin.

[1] *Vlai*, vouloir, en patois de Valangin. *Veu*-te on bocon de pan? — *Vlai*-vo on boenè de feurmâdge? — E *vlai* qu'y lly baillisse ên' êcu neu. — Y *vouédrai* grau que la pieudge *vegnisse*. — Y *voui* alâ. — E n'a pa *vlu*. — Se vo *vlai*. — A Coffrane, on dit: Se vo *voli*, et à la Sagne: Se vo *volli*.

Pour le patois de la Sagne, le morceau précédent indique en outre les formes suivantes: Les djouv'né ne *veuilla* ra... — Kma te *vodri*. — Vo *volli* bin. — On *volliait* vadre. — Lo boueube arait *volliu* savé. — *Veu*-te condure? — Y *voui* pru faire. — Y ne *vodrou* ra faire. — Quan vo *vodri*... — Djean Droû ne *veut* ra *volliet*...

LA ROUZA DE LA BÈROTSE

On dzo, quauqu'on demandâve à l'ami Tsâbyo porquè l'y avâè 'na rouza din le *z*-armoîri de la Bèrotse. Vaètci lo cônto qu'è dezâve:

Do tin passâ, do to vîlyo tin, la *Fée Byantse* traversîve la suvoidze Helvècie, se montagne naïre, se conbe dezerte è se sônbre forè, quan le se trova aretäye pè le *z*-évoe do lé de Tavahi, auvoè, se sovin, le s'taâè boûtäye do l'hau do ciel.

Su la ruvoua, se bâgnîve on bî *l*-infan âè pâè rossè, a non Roûza.

L'anmâve a nadzi din se *z*-évoe tiare è a cor tota nute su se prâ solitèro.

Quan l'apercevoua na dama, le se catsa dezo na troche de djon.

— Mon bî *l*-infan, lyé cria la Fée Byantse, vin vè mè, mon bî *l*-infan!...

A la voi de na fèna aflidja, Roûza soo dâè djon. L'où on poû vergogne: le bouèta su se *z*-èpaule sa pî d'agny qu'è-tâè pindya a na saudze. Le vin su la ruvoua, in sevoin on ban de sabya, è prezinta la man à la Fée Byantse.

Le l'a fâ montâ su on tron de tsâno crully in forma de navè, è l'a condute, sin avâè pouère dâè *z*-évoe, dzanqu'a Tavahi.

Quan la dama où passa lo lé, le ballya a l'infan on boquè de fya metya de

LA ROSE DE LA BÉROCHE

Un jour, quelqu'un demandait à l'ami Chabloz pourquoi il y avait une rose dans les armoiries de la Béroche. Voici le conte qu'il disait:

Du temps passé, du tout vieux temps, la Fée Blanche [1] traversait la sauvage Helvétie, ses montagnes noires, ses combes désertes et ses sombres forêts, quand elle se trouva arrêtée par les eaux du lac d'Estavayer, où, si souvent, elle s'était regardée du haut du ciel [2].

Sur la rive, se baignait une belle enfant aux cheveux blonds, appelée Rosa.

Elle aimait à nager dans ses eaux claires et à courir toute nue sur ses prés solitaires.

Quand elle aperçut une dame, elle se cacha sous une touffe de roseaux.

— Ma belle enfant, lui cria la Fée Blanche, viens vers moi, ma belle enfant!...

A la voix d'une femme affligée, Rosa sort des roseaux. Elle eut un peu honte: elle mit sur ses épaules sa peau d'agneau, qui était pendue à un saule. Elle vint sur la rive, en suivant un banc de sable, et présenta la main à la Fée Blanche.

Elle l'a fait monter sur un tronc de chêne creusé en forme de batelet, et l'a conduite, sans avoir peur des eaux, jusqu'à Estavayer.

Quand la dame eut passé le lac, elle donna à l'enfant un bouquet de fleurs

Koridouen.

Béroche, *lo ciel*, — Valangin, *le cil*, — Savagnier, *le che*, — Planchettes, *l'chey*.

terîtro, de vervéne è de fouûlle de tsâno, avoui na brantse do velyè sacrâ è on bè. E poui, le ll'aprin la vertu dâè pyante è lo bin que le *z*-home pouin in reteri.

— Gran marci, ma bala ètrandzîre, lyé di Roûza, m'in voé porta a ma mére voûtre leçon è voûtre bî prezin.

La mére de Roûza partadza avoui s'n infan è s'n homo la dzêrba de fya è lo bè. Lo pére èbahi fâ na bouèna meçon de pyante; s'n hotau se rinpyè de lâè audeu, è lo bru se repin din le velâdze de la ruvoua que na fée a aporta dâè pyante céleste âè *z*-Helvéte de la Bèrotse.

Prî de lé, din na baûma, demorâve lo chef de la tribu. E possedâve le bou do Gran Dèvin, de Pollyre, de Seraize è de la Pèrla. E ballyve condzi âè *z*-habitan de ramassâ, po lâè vya, le tsatagne, la sinma dâè boû de foû è l'alyan dâè tsâno que recreveçan la tèra âè derâè tin, asbin que le fru suvoidze avoui loquin on fezâè do cidre. E lyé ballyve dzère condzi de tya le bîte rossa, biche è lèvre que corsan din le *z*-herbe è le bosson. Quauque yadze, è lyé cedâve de breque de se gran quemon.

Quan la renomäye lyé porta lo non dao pére de Roûza, comînça de ron-nâ : « Que veu deveni la pouère que tsacon a de mè, deza noûtre *n*-homo, se celulé a lo moueyan de voiri ? »

Adon è demanda Roûza.

— Ma bala mya, lyé deza-yè, auvoè ètaè-te, quan te veya l'ètrandzire a la bala dzêrba?

L'infan lo condu tot a la ruvoua do lé :

— Y'ètaè, deza-yè, dezo çla saudze ardzintäye; ye corsé su çâè byantse margrite; ye me catsîvo dezo çâè djon a couza qu' y'ètâè nuta.

Lo traito chef sori. E l'apouègne Roûza è la née âè fon dâè *z*-évoe.

La mére de Roûza ne revâè pye sa baèchta. Lé s'in va din le boû ; le crie :

mêlé de lierre, de verveine et de feuilles de chêne, avec une branche du gui sacré et un baiser. Et puis, elle lui apprend la vertu des plantes et le bien que les hommes peuvent en retirer.

— Grand merci, ma belle étrangère, lui dit Rosa, je m'en vais porter à ma mère vos leçons et vos beaux présents.

La mère de Rosa partagea avec son enfant et son mari la gerbe de fleurs et le baiser. Le père étonné fait une bonne moisson de plantes; sa maison se remplit de leur odeur, et le bruit se répand dans les villages de la rive qu'une fée a apporté des plantes célestes aux Helvètes de la Béroche.

Près de là, dans une grotte, demeurait le chef de la tribu. Il possédait les bois du Grand-Dévens, de Pouillère, de Seraise et de la Perla. Il permettait aux habitants de ramasser, pour leur nourriture (vie), les châtaignes, la faîne des bois de hêtre et le gland des chênes qui recouvraient la terre en automne, ainsi que les fruits sauvages avec lesquels on faisait du cidre. Il leur permettait aussi de tuer les bêtes rousses, biches et lièvres qui couraient dans les herbes et les buissons. Quelquefois, il leur cédait des parcelles de ses grands communs.

Lorsque la renommée lui porta le nom du père de Rosa, il commença de grogner : « Que deviendra la peur que chacun a de moi, dit notre homme, si celuilà a le moyen de guérir ? »

Alors il demanda Rosa.

— Ma belle amie, lui dit-il, où étais-tu, quand tu vis l'étrangère à la belle gerbe?

L'enfant le conduit tout à la rive du lac :

— J'étais, dit-elle, sous ce saule argenté; je courais sur ces blanches marguerites; je me cachais sous ces roseaux parce que j'étais nue.

Le traître chef sourit. Il saisit Rosa et la noie au fond des eaux.

La mère de Rosa ne revoit plus sa fille. Elle s'en va dans les bois et s'écrie :

— Auvoe î-te? Roûza, Roûza, ma poûre infan!...

Le *z*-èco repetin: « Roûza, ma poûre infan. »

Le cor tote inpantäye lo lon do lé. L'aperçâè na byantcha su la ruvoua.

— Le n'è pa llyn, deza-yè, vaèquè se fya anmäye, se margrite byantse.

Lâ mado! ç'taâè Roûza! Roûza, sa poûre infan!

Le pyeure, le dzeme-*lle*. Le prin din se bra lo cau to dzala de Roûza. Le veu lo ranimâ contre son keu. Mâ lo keu de la mére ne peu pye retsaudâ lo keu de la baèchta. L'e preta de moeri.

Lo croûye chef, su na rotse vezena de sa baûma, è to contin de sa vindzince.

Le dyeu ne vîgnin pa adi âè cri dâè malreu. Mâ âè cri de na mére dezoläye, le druide foûran totsi. Lo peupyo foû assinbyâ dezo lo gran tsâno que recreveçâè de se grausse brantse la pyeure griza auvoè se fezan le sacrifice. E n'you que lo metchin chef que refouuza de veni; è rechta âè sû de sa cavêrna.

A la voi d'on druide a roba è a barba byantse, è âè mâètin dâè *z*-ècra do tenèro, la Fée Byantse se motra:

— Roûza, deza-yè, sèe la pye bala fya do pahi!...

To lo drâè, le djoûte byantse de l'infan se tsândzin in na fya as roûza que ne l'étan se djoute pindin le bi dzo de Mé. Se pâè vîgnin dzaûno comin l'or; l'in sau na bouène audeu; sa taille prinme monte vè le nyola; mâ sa tita se pintse ancoira su la ruvoua do lé qu'l-a anmâ... Roûza vin fya d'èpene, roûza suvoidze.

Lo chef, de to llyn, vâè çu nirâtyo, è n'in *n*-è pa totsi. E lâève vè lo cyel on vezâdzo è dâè *z*-û coroci; è djure, è me-

— Où es-tu? Rosa, Rosa, ma pauvre enfant!...

Les échos répètent: « Rosa, ma pauvre enfant. »

Elle court tout effrayée le long du lac. Elle aperçoit une blancheur sur la rive.

— Elle n'est pas loin, dit-elle, voilà[1] ses fleurs aimées, ses marguerites blanches.

Hélas! mon Dieu! c'était Rosa, sa pauvre enfant!

Elle pleure, elle gémit. Elle prend dans ses bras le corps glacé de Rosa. Elle veut le ranimer contre son cœur. Mais le cœur de la mère ne peut plus réchauffer le cœur de la fille. Elle est près de mourir.

Le tout mauvais chef, sur une roche voisine de sa grotte, est tout content de sa vengeance.

Les dieux ne viennent pas toujours aux cris des malheureux. Mais aux cris d'une mère désolée, les druides furent touchés. Le peuple fut assemblé sous le grand chêne qui recouvrait de ses grosses branches le granit où se faisaient les sacrifices. Il n'y eut que le méchant chef qui refusa de venir; il resta au seuil de sa caverne.

A la voix d'un druide à robe et à barbe blanches, et au milieu des éclats du tonnerre, la Fée Blanche se montra:

— Rosa, dit-elle, sois la plus belle fleur du pays!...

Aussitôt les joues pâles de l'enfant se changent en une fleur aussi rose que ne l'étaient ses joues pendant les beaux jours de mai. Ses cheveux deviennent jaunes comme l'or; il en sort une bonne odeur; sa taille légère s'élève vers les nuages; mais sa tête se penche encore sur la rive du lac qu'elle a aimée... Rosa devient fleur d'églantine, rose sauvage.

Le chef, de tout loin, voit ce miracle, et n'en est pas touché. Il lève vers le ciel un visage et des yeux irrités; il

[1] *Voici* se dit *vaètci* à la Béroche, *vèci* à Valangin, *veuche* au Pâquier, *vetci*, à La Chaux-de-Fônds.

nace la Fée Byantse. — Mâ cheta-ci lyé repon :

— Rechte !...

In öyecin çla rézon, è rechte imobîlo. Le rotse trînbyin; le tsanbe do chef se coûlin; son cau se ramoncele; sa tîta s'abasse; se *z*-alyon se creûvin de mossa; sa pochture rèchte inbaracha; è s'inrâède... Lo chef devint rotsi.

— Tè, di la Fée Byantse, que volai que, comin le bîte, le *z*-home te foûssan soumè, prin la mina de na bîta!... Tè qu'avâè lo keu pye du que celu dâè *z*-or des *Côutè*, sée l'*Or* de çla bauma que y voè peupya de fée binfazinte por inpatsi qu'e n'arivaè dâèn aufrâdze su le *z*-évoe do lé...

— Por tè, bala fya de Roûza, sée l'ornemin dâè *z*-évoe è dâè forè sacrae. In sîno de perdon, crè mîmamin a l'intor de la *Bauma-âè-Fée,* è metyâe âè brantse de terîtro, protedze de t'n onbrâdzo l'*Or* dzanqu'a la fin do mondo. E que la roûza sée a djama din le *z*-armoîri de ton peupyo, din le *z*-armoîri dâè velâdze de la Bèrotse.[2]

Montalchez, décembre 1864.

J.-P. et Ch. PORRET-BINDITH.

blasphème, il menace la Fée Blanche. — Mais celle-ci lui répond :

— Reste !...

En entendant cette raison, il reste immobile. Les roches tremblent; les jambes du chef s'enfoncent; son corps se ramoncelle; sa tête s'abaisse; ses vêtements se couvrent de mousse; sa posture reste embarrassée; il devient roide... Le chef devient rocher.

— Toi, dit la Fée Blanche, qui voulais que, comme les bêtes, les hommes te fussent soumis, prends la figure d'un animal !... Toi qui avais le cœur plus dur que celui des ours des forêts, sois l'*Ours* de cette grotte que je veux peupler de fées bienfaisantes pour empêcher qu'il n'arrive des naufrages sur les eaux du lac...

— Pour toi, belle fleur de Rosa, sois l'ornement des eaux et des forêts sacrées. En signe de pardon, crois mêmement à l'entour de la *Cave-aux-Filles*[1], et, mêlée aux branches de lierre, protège de ton ombrage l'*Ours* jusqu'à la fin du monde. Et que la rose soit à jamais dans les armoiries de ton peuple, dans les armoiries des villages de la Béroche.

St-Aubin, septembre 1894.

Traduit par F. CHABLOZ.

[1] La *Cave aux filles,* au bord du lac, sous Sauges, a livré des objets antiques prouvant qu'elle a dû servir d'abri. Près de l'entrée est un rocher qu'on nomme l'*Ours*. L. F.

[2] Ce morceau (imité de Bernardin de St-Pierre) est reproduit pour montrer de quelle façon le patois se comporterait lorsqu'il aurait à se produire en un style quelque peu relevé. F. C.

LA BOUÈNE

GUILLEMETTE DE VERGY

(COMMENCEMENT DU XVIme SIÈCLE)

Veni vai citoquè vo *z*-asstà afian de mè; y voui vo racontà ène istoire. Cè qu'y vouai vo dire est arvà ci, à Vauledgin[1], mâ è ly'a de cè grau lontin[1], piè de trai çan an, à cè qu'y creye.

E ly'avé adon u tchaté ènа princesse qu'ètai à nom Guillemette de Vergy. La comtà de Vauledgin apartenié a s'n-homme : on lli dzé Claude d'Arberg. Cè foù liu que fza à bâti le sermon tau que vo le vaitè oncorè du djor d'voui : è lly son ètèrâ lè do; on lè mèta tchécon dè on bai voire de pion. E l'ètan reutche qu' cè porte peûre, pî que lè Portalèze; èpoui çta dame ètè bouène, se bouène, se doucile que c'ètè on piaizi de la racontrâ ivouë que cè foûsse : è l'avai adé aûquè à vo dire. E l'avai dè tchaté de fian & d'autre, par tu lè care; mâ c'est çlu de Vauledgin qu'è l'anmâve le mî. El ètè grau vîllhe, mai de vouictante an, adon qu'elle mouèra dè le peti paile tot à l'hau, apré ènа corte maladi : on a *z*-eu dai que la poùra dame avai èn' aqmincemè d'roûpitre. Pinse bin qu'è l'y oû

LA BONNE

GUILLEMETTE DE VERGY

(COMMENCEMENT DU XVIme SIÈCLE)

Venez voir ici vous asseoir à côté de moi; je veux vous raconter une histoire. Ce que je vais vous dire est arrivé ici, à Valangin; mais il y a de cela bien longtemps, plus de trois cents ans, à ce que je crois.

Il y avait donc au château une princesse nommée Guillemette de Vergy. Le comté de Valangin appartenait à son mari : on lui disait Claude d'Arberg. Ce fut lui qui fit bâtir l'église telle que vous la voyez encore du jour d'aujourd'hui : ils y sont enterrés les deux; on les mit chacun dans un beau cercueil de plomb. Ils étaient riches que cela porte peur, pis que les Pourtalès; et puis cette dame était bonne, si bonne, si agréable, que c'était un plaisir de la rencontrer où que ce fût : elle avait toujours quelque chose à vous dire. Elle avait des châteaux de côté & d'autre, par tous les coins; mais c'est celui de Valangin qu'elle aimait le mieux. Elle était bien vieille, plus de huitante ans, lorsqu'elle mourut dans le petit poële tout en haut, après une courte maladie : on a eu dit que la pauvre dame

[1] Vauledg*in*. En général, les mots patois qui se terminent par le son nasal *in*, se prononcent mal par celui qui n'est pas au courant du dialecte. La vraie prononciation se rapproche de l'*ä* de la langue allemande. Ainsi *tin*, *bontin* se prononcent *tä*, *bontä*, en traînant sur la lettre finale, comme s'il y avait un circonflexe. Il en est de même de tous les mots dans lesquels se trouve la voyelle nasale *in* : *vin*, *béguin*, *alindgie*, *bolindgie*, etc., dans lesquels il faut prononcer *ä* et non *in*. G. Q.

on bai *l*-étéremè, èna princesse, vouénaide !

Quan è l'avai la santâ, è l'avai du piaizi de se promenâ, on djor d'on ſian, on djor d'èn' autre. On viâdge, elle deza (elle ètai vèva adon) qu'on tau & tau djor, elle odré[1] du ſian de la Cotîre[2]: époui, è vo fau craire qu'è ly'avai lontin que çleu de la paroisse avan évite d'lli démandâ aûquè. E l'étan passabiamè tcherdgî por lè cînsè de lieu tère; alor de célaique, è lly vnia ène idée & dzîrè à lieu fène de rapertchî tote la taile qu'è l'avan flâ pèdè l'euvair dè lè trai vlâdge, époui de l'ètèdre to ba, to par ivouë la bouèna dame dèvé passâ. Astoû dai, astoû fai. Epoui cè foû bon.

Epoui alor de célaique, quan on soû djuste le djor qu'elle dèvé veni[3], on ètèda su le tchemin la taile, qu'è nè è *d*-avé pas mau. E l'e è *d*-avé on sacadge. Poui, apré de cè, tchécon se ftessa de sè *z*-ailion dè dmindge, por atèdre la princesse, que foû terbia â veyè to çtu bataclan. Elle démanda cè qu' c'ètè a dire. On lli dza que c'ètai por lli faire oneûr, époui asbin por lli démandâ qu'è lli piaizisse de rabâssî on potchatè lè cînsè dè tchan de la Cotîre.

E n'yoû que l'mo. Madame étai s' bouèna qu'elle ne rfouezâve djamâ rè. Dieu sâ qmè on la remarcha, époui le piaizi qu'el oû d'avè rèdu s'beurnâ lè dgè de Fenin, Vlar & Saule.

En' autre viadge, elle promessa à çleu de Tchézar d'abandnâ la cinse de totè lè

avait un commencement d'hydropisie. Je pense bien qu'il y eut un bel enterrement; une princesse, pensez donc!

Quand elle avait la santé, elle avait du plaisir de se promener, un jour d'un côté, un jour d'un autre. Une fois, elle dit (elle était veuve alors) qu'un tel & tel jour, elle irait du côté de la Cotière: et puis, il vous faut croire qu'il y avait longtemps que ceux de la paroisse avaient envie de lui demander quelque chose. Ils étaient passablement chargés pour les cens de leurs terres; alors de cela, il leur vint une idée & ils dirent à leurs femmes de réunir toute la toile qu'elles avaient filée pendant l'hiver, dans les trois villages, et puis de l'étendre à terre, tout par où la bonne dame devait passer. Aussitôt dit, aussitôt fait. Et ce fut bon.

Et, lors de celà, lorsqu'on sut juste le jour qu'elle devait venir, on étendit sur le chemin la toile, qu'il n'y en avait pas mal. Il y en avait une grande quantité. Puis, après cela, chacun se vêtit de ses habits des dimanches, pour attendre la princesse, qui fut frappée en voyant tout ce remue-ménage. Elle demanda ce que cela voulait dire. On lui dit que c'était pour lui faire honneur, et puis aussi pour lui demander qu'il lui plût d'abaisser un peu les cens des champs de la Cotière.

Il n'y eut que le mot (ce fut fait immédiatement). Madame était si bonne qu'elle ne refusait jamais rien. Dieu sait comme on la remercia, et puis le plaisir qu'elle eut d'avoir rendu si heureux les gens de Fenin, Vilars & Saules.

Une autre fois, elle promit à ceux de Chézard d'abandonner la cense de toutes

[1] Verbe *alâ*, aller. *Y'alâve* djustamè tchî vo. — *Y'odrai* pru s'y avai on parpieudge. — Y'ètai malade, kmè airi-vo vlu qu'y ly *alisse?* — *Alin*-no? — Ora, y *vouin*. G. Q.

[2] La Cotière est la partie du Val-de-Ruz qui se trouve sur le flanc septentrional de Chaumont; c'est Fenin, Vilars, Saules et Savagnier.

[3] *Veni*, venir. *Vin* vai djuque-ci. — *Veniai t*-u djà? — D'ivouè *veniai t*-u? — E *veniai* deu Tchumont. — E *védrai* pru se *l*-y avai auquè à mdgie. — E *védran* pru, má è n'ôsan pa. — Ma fèna a vlu qu'y *vegnisse* dgirè. — S'è *veniai* pairè! G. Q.

tère ivouë elle odré, on bai djor, se promenâ. Y vo démande s'on foû djöyeu. Oh ! mado ! èna taule creyature dai être alâye à pî djoin à paradi ; autramè y n'sai pa quoui c'è qu' pouèrè lly alâ, nédontè-vo ?

E se passâ quauque tin devan qu'elle alisse. Mà, quan la bouèna dame avè promè aûquè, vo peûtè contâ qu'elle ne le reubiâve pa choir. Epoui, cè foû bon, vo *z*-oré.

Alors de célaique, quauque tin devan qu'elle tchezisse malade, elle dza, on vaîpre, à la donzale que, le ledman, s'è fzé bai, elle dévai faire à dedjon-nâ on poû piè matin que d'avezi, porcè qu'elle avè èvite d'alâ à cotaire à Tchézar. Epoui cè foû bon.

Le ledman, on ètè quasi oncorè à noveyon quan elle se léva. Epoui, apré avé dédjon-nâ, elle se mèta en route to balamè, avouai èna donzale qu'elle avai prai por è *d*-avai on pou de sola.

C'è qu'è fau dire qu'adon on n'ètai pas tchérope qmè du djor d'voui. On alâvo to bouénamè à pî ; ce n'ètai pa qmé ora qu'on ne peu piè faire on pa qu'è ne faille s'faire à trin-nâ, to pî qmè s'on n'avé rè de tchambe. Dè vîlliè djè, y n' dîze pa, on peu lè pardenâ ; mà quan on è djoûveun', mado ! c'è èna vergogne ; nédon-vo que c'è èna vergogne ?...

Mà, ivouë è-cè qu'y è *d*-ètai ?... Ah !... Noûtra dame don ètai en route, qu'alâve to pianè du fian de Tchèzar. Pinse bin que quan elle foû laique, époui apré qu'on lly où fai on pouissan grau serviteur, on lly ofressa aûquè por la repicolâ devan que d'alâ par lè tiozé, crebin du qnieu, dè *z*-abrecoû, on bocnè de pati, èna gote d'hypocras, que sè-ye què, por lli bailli du keur.

les terres où elle irait, un beau jour, se promener. Je vous demande si on fut joyeux. Oh ! mon Dieu ! une telle créature doit être allée à pieds joints en paradis ; autrement je ne sais pas qui c'est qui pourrait y aller, qu'en pensez-vous ?

Il se passa quelque temps avant qu'elle allât. Mais quand la bonne dame avait promis quelque chose, vous pouvez compter qu'elle ne l'oubliait pas facilement. Et puis, ce fut bon, vous entendrez.

Lors de cela, quelque temps avant qu'elle tombât malade, elle dit, un soir, à la servante que, le lendemain, s'il faisait beau, elle devait faire à déjeûner un peu plus matin que de coutume, parce qu'elle avait envie d'aller à une réunion à Chézard. Et ce fut bon.

Le lendemain, on était presque encore dans l'obscurité quand elle se leva. Et puis, après avoir déjeûné, elle se mit en route tout doucement, avec une servante qu'elle avait prise pour en avoir un peu de soulagement.

C'est qu'il faut dire qu'alors on n'était pas paresseux comme du jour d'aujourd'hui. On allait tout bonnement à pied ; ce n'était pas comme maintenant qu'on ne peut plus faire un pas qu'il ne faille se faire traîner, tout comme si l'on n'avait point de jambes. Des vieilles gens, je ne dis pas, on peut les pardonner ; mais quand on est jeune, ma foi ! c'est une honte ; n'est-ce pas que c'est une honte ?...

Mais, où est-ce que j'en étais ?... Ah !... Notre dame donc était en route, qui allait tout lentement du côté de Chézard. Je pense bien que lorsqu'elle fut là et puis après qu'on lui eut fait une très grande révérence, on lui offrit quelque chose pour la ravigoter avant que d'aller dans les vergers, sans doute du gâteau, des pains d'épice, un morceau de pâté, une goutte de vin mixtionné, que sais-je quoi, pour lui donner du cœur.

E ly'a, to pré du vlâdge, on tiozé qu'è oncorè, de l'eure d'ora, à nom *L'tiozé à noûtre dame,* porcè qu'elle lli s'asta ène bussée por se reposâ on potchotè. Vouai mon Dieu ! que çteu dgè de Tchèzar dévan porè être beurnâ ! Y cheu sûr qu'è ly è *d*-avai que piorâvè de djouïe !...

Quan le vêpre venia, épouï que la princesse, qu'avé adon vouictante an passâ, fou pru soûle, elle deza que djamâ piè son rezéveur ne démanderai de dîme par to lè tchan ivouë el avai mè lè pî. Epouï on l'oïa oncorè dire qu'elle avé groûdeu de ne piè avai sè tchambè de vet an.

Laique deçu, on lli répongnia grau d'façon, y ne sai quoui, c'è foû crebin le mnistre ou bin le djustezî, que dza :

« Noubie & bouèna dame, s'voûtrè tchambe sont vîllhe, vo no *z*-ai pru motrâ voui que voûtre cœur è adai djouveun' ; djamâ, dè noûtre Vau, on ne reubieur' cè que vo *z*-ai fai citoquè ; Dieu vo bnesse ! le bon Dieu le vo rède mil viadge à paradi ! »

Apré de cê, elle dza : « A Dieu si-vo ! » a tu ; épouï elle revenia du fian de son tchaté de Vauledgin, — pinse bin qu'on la ramena à tchair.

* * *

E fau porè qu'y vo dize en' afaire : deu qu'on anmâve grau çta dame, è lly où porè on viadge qu'on l'égrenia rudamè. On ne la veyé pa sovè gueurgne ; mâ adon, mado ! elle foû grau corocha. Cè foû quan maître Farel venia citoquè, à Vauledgin, por smondre lè dgè à tchandgî de relidgion. Noûtra dame de Vauledgin étai catolique ; elle couda contreleyi. Cè ne foû qu'adon qu'on la veya on poû metchète ; elle se corossa taulamè de ne pa poui être la maître qu'elle vra lè talon por s'è *d*-alà démorâ dè on grau

Il y a, tout près du village, un verger qui est encore, à l'heure qu'il est, appelé *Le verger de notre dame*, parce qu'elle s'y assit un moment pour se reposer un peu. Ah ! mon Dieu ! que ces gens de Chézard devaient pourtant être heureux ! Je suis sûr qu'il y en avait qui pleuraient de joie !...

Lorsque le soir vint, & puis que la princesse, qui avait alors huitante ans passé, fut assez fatiguée, elle dit que jamais plus son receveur ne demanderait de dîme pour tous les champs où elle avait mis les pieds. Et puis on l'entendit encore dire qu'elle avait regret de ne plus avoir ses jambes de vingt ans.

Là-dessus, on lui répondit éloquemment, je ne sais qui, ce fut sans doute le ministre ou bien le justicier, qui dit :

« Noble & bonne dame, si vos jambes sont vieilles, vous nous avez assez montré aujourd'hui que votre cœur est toujours jeune ; jamais, dans notre vallon, on n'oubliera ce que vous avez fait ici ; Dieu vous bénisse ! le bon Dieu le vous rende mille fois en paradis ! »

Après cela, elle dit : « A Dieu soyez-vous ! » à tous ; & puis elle revint du côté de son château de Valangin, — je pense bien qu'on la ramena en char.

* * *

Il faut pourtant que je vous dise une chose : bien qu'on aimât bien cette dame, il y eut pourtant une fois qu'on la mit de fort mauvaise humeur. On ne la voyait pas souvent chagrine ; mais alors, ma foi ! elle fut bien irritée. Ce fut quand maître Farel vint ici pour inviter les gens à changer de religion. Notre dame de Valangin était catholique ; elle essaya de contrarier. Ce ne fut qu'alors qu'on la vit un peu méchante ; elle se fâcha tellement de ne pas pouvoir être la maîtresse, qu'elle tourna les

bai *l*-hotau qu'el avé to pré du vladge de Tchézar. Mà porè, quauque tin apré, elle se raveza, poui revenia u bor, sin faire à sébia de rè, to qmè s'de rè n'étai *z*-eu.

Çta dame n'avé *z*-eu, avouai s'n-home, qu'èn' èfan qu'avai à nom Louise. Çta Louise maria René de Chalan qu' foù dgìr seigneur de la comtà. Çtu René où douë baissète, ly'ène avé à nom Philiberte, l'autre Isabèle. Çta-ci étai grau crouïe. Crebin èn' autre viâdge qu'y vo racontri ène istoire que fâ to à refeurmi. Çteu fmale ne re-sébiâvè pa à lieu bouène gran-mére Guillemette, vouénaide ! Y vo dìze que cè fâ peùre.

Y n'ai pa le tin voui de vo racontà cè. Mà, s'vo *z*-êtè curieu de l'oï, fâtème à rseuveni, s'è vo piai.

George QUINCHE.

talons pour s'en aller demeurer dans une grosse belle maison qu'elle avait tout près du village de Chézard[1]. Mais pourtant, quelque temps après, elle se ravisa, puis revint au bourg, sans faire semblant de rien, tout comme si de rien il n'avait été.

Cette dame n'avait eu, avec son mari, qu'une enfant nommée Louise. Cette Louise épousa René de Challant, qui fut également seigneur du comté. Ce René eut deux filles, l'une se nommait Philiberte, l'autre Isabelle. Celle-ci était bien méchante. Peut-être qu'une autre fois, je vous raconterai une histoire qui vous fait frémir. Ces femelles[2] ne ressemblaient pas à leur bonne grand'mère Guillemette, grand Dieu non ! Je vous dis que cela fait peur.

Je n'ai pas le temps aujourd'hui de vous raconter cela. Mais, si vous êtes curieux de l'entendre, faites-moi à ressouvenir, s'il vous plaît[3].

Traduit par Fritz CHABLOZ.

[1] Quant à la maison dite de Guillemette, à Chézard, les propriétaires étaient : pour la partie nord, Pierre-Henri Evard, en 1832 et en 1849, et, pour la partie sud, Abram-David Quinche, en 1832, et Justin Evard-Quinche, en 1849. L'armoirie se trouve dans la partie nord. C. C.

[2] Appliqué à une femme, ce mot n'est pas pris en mauvaise part, en patois.

[3] Voir page 78.

LÉ DGEA DU HAU & DU BAS

U SIÈCLE PASSA

Y m'anali, on djeu, po bouèr demie po,
Avoué on boun' ami. No n'étan que no do;
Y monté le premie et liu venia aprei.
Y'atri dedà le pouel, & poui y m'assetei.

Y boutâvo paoet to & y ne veyou nion;

Y demande Baiboei veu bin la Seseillon.
Adon vetci veni èna djouvna donzala,
Que v'nia topenian, qma noutra *Grezala*.
— Que voli-vo, Messieu? Voli-vo demie po?
Ce no facè çta bèca, à rian contre no.

— Qué don, qu'lei o fà, apothe *z*-à du bon;
Se no n'an pa de l'ardjà, no *z*-an de bon djepon.
Aprei dça, venia la feillta de l'hotau,
Qu'étei tota balta de vsédge & de couo.
D'astou qu'y la vi, mon keue bâilla do teu,
Y grulâvo qma on poûro tchei[3] qu'a poueu.

LES GENS DU HAUT & CEUX DU BAS

AU SIÈCLE PASSÉ

Je m'en allais, un jour, pour boire [demi-pot,
Avec un bon ami. Nous n'étions que nous deux;
Je montais le premier & lui venait après.
J'entrai dans la chambre, & puis je m'assis.
Je regardais partout & je ne voyais personne.
Je demande *Babet* ou bien la *Suzon*.
Alors voici venir une jeune fille,
Qui venait lentement, comme notre *Grise*[1].
— Que voulez-vous, Messieurs? Voulez-vous demi-pot?
Que nous fait cette truie[2], en riant contre nous.
— Sans doute, que je lui fais, apporte-*z*-en du bon;
Si nous n'avons pas de l'argent, nous avons de bons habits.
Après cela, vint la fille de la maison,
Qui était toute belle de visage & de corps.
Aussitôt que je la vis, mon cœur donna deux tours.
Je tremblais comme un pauvre chien qui a peur.

[1] Une jument.

[2] Plutôt *cochonne;* le patois n'y regarde pas de près.

[3] Ce patois n'est pas du pur patois des Montagnes : il est mélangé avec d'autres et renferme, en tout cas, une foule d'incorrections. Voici, par exemple, les deux derniers vers en vrai patois des Montagnes :

Bévin, alin-noz-a, y créio qu' l'est té ?
Ah ! vlé qu'no dit to bé ron la mi-né !

Voyez encore *mâson* pour *hotau; éfant* pour *afa* ou *afan; tschei, bai, vei,* pour *tschin, bin, vin,* etc.

C. M.-B.

Le demie po venia. No gueutari le vei.
— A tè! coueusai Dâvi, & fé d'homo [de bai,
Y voudrou de bon keue te bâillie on [dubion
Qu'y fieusso qma tè on djouvno com- [pagnon.
Y d'rou to pianè à çta djouvna feillta:

« Y vo z-anme poché que vo z-ìtè balta;
Voûtré z-euil an pouachie l'écheina de [mon keue
Et, qma dé sofiè, è l'yan éprei le fieu;

Y sou to rakeuri quan y pînso à vo.

Que no saran bouenà se no n'étan que [no do!... »
Y l'y derei: « Mon keue, ma fäya, m'n [agné,
Vo z-eitè ma bin fata, & y sou voutre vei.

To mon bai è à vo: lé vetchè, lé tchevau,

Lé voussi, lé boché, lé tchìevré & lé poo;

La mason & lé prâ, lé tchan & lé sagnu

Saran tu noûtre, aprei la mò de mon [segnu.
E li a d'otre parè qu'y devo 'veurtà;

La mareina Bebouet ne me veu pa reubià:
E l'a on bon grenie to piei de bouna [grân-na,
Du tcheneve & du lei to le lon de la [pân-na;
Son célie è to piei de bour & de fermedje;

Sa tchemenée è pien-na de bacon & de [chai
Que, tan qu'è l'è saleye, è dura que du [fouei.
Vo vouetè le meinidge qu'y prétado de [feire,

Le demi-pot vint. Nous goûtâmes le vin.
A toi! (à ta santé!) cousin David, & foi [d'homme de bien,
Je voudrais de bon cœur te donner un [louis d'or
(Pour) Que je fusse comme toi un jeune [homme.
Je dirais tout doucement à cette jeune [fille:
« Je vous aime parce que vous êtes belle;
Vos yeux ont percé l'échine[1] de mon [cœur,
Et, comme des soufflets, ils y ont allumé [le feu;
Je suis tout ragaillardi (recœuré) quand [je pense à vous.
Que nous serions heureux si nous n'étions [que nous deux!... »
Je lui dirais: « Mon cœur, ma brebis, [mon agneau,
Vous êtes ma belle (bien faite) & je suis [votre valet.
Tout mon bien est à vous: les vaches, [les chevaux,
Les veaux, les boucs, les chèvres & les [pourceaux;
La maison & les prés, les champs & les [marais
Seraient tous nôtres, après la mort de [mon seigneur[2].
Il y a d'autres parents desquels je dois [hériter;
La marraine Babet ne veut pas m'oublier;
Elle a un bon grenier tout plein de [bonne graine,
Du chanvre & du lin tout le long de [l'allée (corridor).
Son cellier est tout plein de beurre & de [fromage;
Sa cheminée est pleine de lard & de [viande
Qui, tant elle est salée, est (aussi) dure [que du fer.
Vous voyez le ménage que je prétends [de faire,

[1] L'écorce, l'enveloppe dure.

[2] Maître, et sans doute *père*.

Et s'y n'ei pâ rason de dire qu'è l'è rére
Qu'on bon pahisan, tchi no, qu'a de [l'ècha,
Se veie, avé son bai, aveir faute de ra...»

* * *

Ce n'è pa qma ça qu'on vi dè le [Venoub*ie*:
On crè d'avè pru bai povu qu'on seie [noub*ie*.
Çpada voerai-no, dè la mason rustica[1],
Que lè martchan son mie, étan dè leu [beutica,
A vadre ça qu'a l'an, avoue ptè profie
Que bai dè grau Monsieu que ronfia dè [leu llie,
— Tadi qu'u bon pahisan que tabeuss' [à leu potha,
Ana donzala vei : « Ce n'è pâ de la chotha
Qu'on vei, de bon matin, rèveillie lé [dremian;
E ne fau pâ aveir pieu d'ècha qu'an' [èfan...
Monsieu n'è pâ lévâ;
Se li voli preidjie, veni aprei dinâ ! »

— On s'â va. On revai à l'eura qu'on vo [*z*-a dè;
Se c'è à tan d'euvoi, on se sof*ie* lè dè;

A fassan santinèla poe devan la mason,
On a to le lesi de bai boûta tchacon.
Et poui, vetci veni do u trei tchei
Que djapa, que djapa qma dè *z*-aradjie,
Vo sutè è *z*-eillon, u bai modja lè pie;

Et, bai sova, ce n'è qu'on bieu bréjolâ

Que le Monsieu vo *z*-eivie po vo contre- [mandâ :

Et si je n'ai pas raison de dire qu'il [est rare
Qu'un bon paysan, chez nous, qui a de [l'escient,
Se voie, avec son bien, avoir faute de [rien... »

* * *

Ce n'est pas comme cela qu'on vit dans [le Vignoble :
On croit d'avoir assez bien pourvu qu'on [soit noble.
Cependant verrions-nous, dans la maison [rustique,
Que les marchands sont mieux, étant dans [leur boutique,
A vendre ce qu'ils ont, avec petit profit
Que bien des gros Messieurs qui ronflent [dans leur lit,
— Tandis qu'au bon paysan qui heurte [à leur porte,
Une servante vient : « Ce n'est pas de la [sorte
Qu'on vient, de bon matin, réveiller les [dormeurs;
Il ne faut pas avoir plus d'escient qu'un [enfant...
Monsieur n'est pas levé;
Si (vous) lui voulez parler, venez après [dîner ! »
— On s'en va. On revient à l'heure qu'on [vous a dit;
Si c'est à temps d'hiver, on se souffle [les doigts;
En faisant sentinelle par devant la maison,
On a tout le loisir de bien regarder chacun.
Et puis, voici venir deux ou trois chiens
Qui japent, qui japent comme des enragés,
Vous sautent aux habits, ou bien (vous) [mordent les pieds;
Et, bien souvent, ce n'est qu'un *bleu* [*bariolé*[2]
Que le Monsieur vous envoie pour vous [contremander :

Mason rustica est du français patoisé, nécessité par la rime.

[2] Valet en livrée.

« E li a leiq' avoué liu, dè djé de çté vlédge;
Se li veli preidjie, v'ni èn' autre vieidge! »

* * *

Que deran çtè Monsieu, se no li facè atan?
E no deran : Grossie, incivil Montagnon!

Que no san dè bovie, que no ne valliei grion...
Mâ, poquè tan preidjie, & à què no tchè-tu?
On sâ to ça qu'no sei, & on lè qnio tu.

...Bouevei, alei-no-*z*'è : y cudo qu'e l'è tè?

Ah! velei que no di to bi ron la mi-nei.

X.[1]

« Il y a là avec lui, des gens de ce village;
Si (vous) lui voulez parler, venez une autre fois! »

* * *

Que diraient ces Messieurs, si nous leur en faisions autant?
Ils nous diraient : Grossiers, incivils Montagnons!
Que nous sommes des bouviers, que nous ne valons rien...
Mais, pourquoi tant parler? & à quoi (cela) nous sert-il?
On sait tout ce que nous savons, & on les connaît tous.
...Buvons, allons-nous-en : je crois qu'il est tard?
Ah! voilà (l'horloge) qui nous dit tout beau rond la minuit.

Traduit par F. C. & C. M.

[1] Communiqué à M. G.-A. Matile, pour son *Musée historique*, en 1841, par M. de Meuron, ancien châtelain du Landeron, auquel nous sommes redevables de la conservation de beaucoup de documents importants, au point de vue de l'histoire de Neuchâtel.

La crouïe

ISABEAU DE CHALAN

(FIN DU XVIme SIÈCLE)

I-cè que vo *z*-anmâ lè viliè *z*-istoire du tin passâ? — Asbin y sèré *z*-eu grau èbahi, è n'y'a rè à dire, se vo *z*-avi reubiâ de me démandâ çla de Philiberte èpoui d'Isabeau. Çta-ci ètè èna pouète fmale, Dieu me pardenè! Mâ, acutâ, vo *z*-oré.

Por aqmincî, è fau dire que René de Chalan, lieu pére, avai fai, devan de mouèri, on testâmène. Par çtu testâmène, è *l*-avé baillî la comtâ à çla qu'avè à nom Philiberte, èpoui à l'autre de l'ardgè, dè tère, èpoui dè tchaté, en France, dè la Savoie, y n' sè piè ivouè, de façon que l'Isabeau n'ètai pa à pyindre, liouin de cè. Mâ, toparî, elle ne foù pâ contète; elle ètai orgolieuse; elle avé adé *z*-eu èvite de la comtâ; elle gllîve de l'avai; èl la lli faillè, voueille non voueille; èpoui elle l'oû; mà sàtè-vo qmè?... Vouè! mon Dieu! cè fâ to à rèfressenâ!... On peu bin dire qmè dzé mon gran-pére: « Croûyè dgè, bouèna tchance! »

Çta pouèta fène de nâni èvia, on djor, on valè tchî Gueliame Grosourdy, qu'ètai citoquè à Vauledgin, grèfi de la djustize, por lli mandâ qu'è l'oûsse à vni lli praidgî. Le poûr grèfi foù grau èbahi de

La méchante

ISABELLE DE CHALLANT

(FIN DU XVIme SIÈCLE)

Est-ce que vous aimez les vieilles histoires du temps passé? — Aussi, j'aurais été bien étonné, il n'y a pas à dire, si vous aviez oublié de me demander celle de Philiberte et puis d'Isabelle. Celle-ci était une méchante femelle, Dieu me pardonne! Mais écoutez, vous entendrez.

Pour commencer, il faut dire que René de Challant, leur père, avait fait, avant de mourir, un testament. Par ce testament, il avait donné le comté (de Valangin) à celle qui s'appelait Philiberte, et à l'autre de l'argent, des terres et des châteaux, en France, dans la Savoie, je ne sais plus où, de manière que l'Isabelle [1] n'était pas à plaindre, loin de là. Mais, cependant, elle ne fut pas contente; elle était orgueilleuse; elle avait toujours eu envie du comté; elle grillait de l'avoir; il le lui fallait, bon gré mal gré; et elle l'eut; mais savez-vous comment? Ah! mon Dieu! cela fait tout frissonner!... On peut bien dire comme disait mon grand-père: « Méchantes gens, bonne chance! »

Cette vilaine femme de rien envoya, un jour, un domestique chez Guillaume Grosourdy, qui était ici même à Valangin, greffier de la justice, pour lui dire qu'il eût à venir lui parler. Le pauvre

[1] En patois, on met très souvent l'article devant le prénom: la Goton, la Zabeau, la Zaby, etc.

çta comission ; mâ è n'y'avé rè à ron-nà ; è s'dèpatcha d'alâ u tchaté ; èpoui cè fou bon.

Alor de cèlaique, quan è foû devan Madame, elle l'èteurprenia de totè lè manîre. Elle lli dza qu'elle avé piè de drai à la comtâ que sa seur ; qu'elle ne comprenié pâ que le pére oûsse poui la lli baillî ; qu'elle ne l'atèdè pas deis', &c., &c.

Poui, atchî d'on poû, elle dza tot utre qu'è faillé qu'è fisse èn' autre testâmène ; qu'on lli bailleré grau d'ardgè ; que djamâ è ne lli manqueré rè ; deis' & deis', totè sortè de bai discour.

Le grèfi Grosourdy, qu'èté on brêve ome, foû èpantâ, qmè quoui dré terbi d'ohi on tau discour, & dza que sa conchoince ne lli permèté pâ èna taule bèsogne. Mâ, èl oû bai dire, prehyî, piorâ, se tchampâ è pî de la princesse ; è n'y'oû rè à faire. Çta casseroûde se coroça qu' cè porte peûr ; elle démanda dè valè qu'apougnire le grèfi ; on ouvressa la fenêtre, çla que boûte du fian du Séyon, tot à l'hau du tchâté, mai de çan pî de hau, vouè mon Dieu ! Poui elle dza qu'è n'y'avé qu'à le rotchi avau, s'è ne vlé pâ obéi...

Pinse bin quan el öya on tau discour, qu'è foû fri qmè s'on assonâve on beu. E comprenia qu'è n'y' avé rè à faire, & dza to piânè : « Mon Dieu ! qu'y'ai porè peûr !... »

Mado ! è fau dire qu'el'y'avé de què grulâ. Assebin, quan on assaita de le bussâ, le poûr ome, qu'avè fène & èfan, oû èna taule dègueuille qu'è cria : « En'-aide ! èn'aide ! por le nom de Dieu, lassî-me ! Y cheu prè à écrire cè qu'on vouèdeur' ! »

Mâ, toparî, èl assaita oncorè de vouègnî, de lambinâ. Crebin qu'è pinsâve : greffier fut grandement surpris de cette commission ; mais il n'y avait pas à murmurer ; il s'empressa d'aller au château, et... ce fut bon.

Lors de cela, quand il fut devant Madame, elle l'entreprit de toutes les manières. Elle lui dit qu'elle avait plus de droits au comté que sa sœur ; qu'elle ne comprenait pas que leur père eût pu le lui donner (à celle-ci) ; qu'elle ne l'entendait pas ainsi, &c., &c.

Puis, au bout d'un moment, elle dit tout outre qu'il fallait qu'il fît un autre testament ; qu'on lui donnerait beaucoup d'argent ; que jamais il ne lui manquerait rien ; ainsi & ainsi toutes sortes de beaux discours.

Le greffier Grosourdy, qui était un brave homme, fut épouvanté, comme qui dirait décontenancé d'entendre un tel discours, & dit que sa conscience ne lui permettait pas une telle besogne. Mais il eut beau dire, prier, pleurer, se jeter aux pieds de la princesse ; il n'y eut rien à faire. Cette sorcière se fâcha que cela porte peur (épouvantablement) ; elle demanda des domestiques qui empoignèrent le greffier ; on ouvrit la fenêtre, celle qui regarde du côté du Seyon, tout au haut du château, à plus de cent pieds de haut, ah ! mon Dieu ! Puis elle dit qu'il n'y avait qu'à le précipiter en bas, s'il ne voulait pas obéir...

Je pense bien que, lorsqu'il entendit un tel discours, il fut frappé comme si l'on assommait un bœuf. Il comprit qu'il n'y avait rien à faire, & dit tout bas : « Mon Dieu ! que j'ai pourtant peur !... »

Ma foi ! il faut dire qu'il y avait de quoi trembler. Aussi, quand on essaya de le pousser, le pauvre homme, qui avait femme & enfants, eut une telle frayeur qu'il s'écria : « Au secours ! au secours ! pour le nom de Dieu, laissez-moi ! Je suis prêt à écrire ce qu'on voudra ! »

Mais, tout également, il essaya encore d'atermoyer, d'allonger. Sans doute qu'il

« S'te peu t'è *d*-alâ de ci, te corètrè lavi ! »

El assaita de dire qu'è faillé qu'el alisse à l'hotau qu'ri s'n antrin por écrire. Mâ, Madame avé *z*-eu tro de mau de l'amenâ por le lassî cor'; elle dza qu'elle avé to cè qu'è faillé, qu'è ne sortètrè pas du tchaté devan que le testâmène ne fousse alohyi bin qmè è fau. On ala qu'ri du papî, de l'intche, éna pionme ; èpoui monsieu Grosourdy, qu'èté piè mor que vi, aqminça sa bésogne. El ècria çteu mo : « Au nom de Dieu, amen ! »

Oûtè-vo ?... *Au nom de Dieu !* adon qu'el alâve écrire totè sortè de mènetè ! Y ne sai pas, à çtu momè, qmè le tnire ne tcheza pa dessu le tchaté ! Nèdontè-vo que le bon Dieu è grau pachouè ?...

Mâ, por trossâ u cor, le malheûreû testâmène foû fai dè quauque mnutè. Quan èl où fini, la casseroûde foû grau contète; elle vla porè lli bailli y n'sai combin; mâ le grèfi ne vla pairè pâ on crutche, èpoui è s'è *d*-ala à dzè qu'il avé fai laique on grau petchî, mâ qu'il esperâve que le bon Dieu le lli pardeunré por cè qu'è ne l'avé pâ fai d'bon keûr. Madame feu sèbian de rire, èpoui elle lli soita le bondjor, â lli dzè que s'èl avé le mâlheûr d'è lévâ la lègue, èl y oré pidî à liu.

Y n'sè pa tro cè qu'èté ècri dsu çtu fau testâmène; mâ, cè qu'èl y a de sûr, c'è qu'avouè çtu tonère de papî, Dieu me pardenè, la poûre seûr Philiberte dèvé vri lè talon. Elle couda pru se dèfèdre : ne l'iène ne l'autre dè douè seûr ne vlai abandenâ ène s'bale eurtance. On se coroça, on piédeya grau lontin; épouî finalamè, la djustize, qmè vo peûtè craire, n'oû pairè pâ on momè la pinsire qu' Madame ousse poui djamâ s'avezî de deveni ène faussaire; elle djugea que le

pensait : « Si tu peux t'en aller d'ici, tu courras loin ! »

Il essaya de dire qu'il fallait qu'il allât à la maison (chez lui) chercher son matériel à écrire. Mais Madame avait eu trop de peine de l'amener pour le laisser courir; elle dit qu'elle avait tout ce qu'il fallait, qu'il ne sortirait pas du château avant que le testament ne fût rédigé [1] bien comme il faut. On alla chercher du papier, de l'encre, une plume; et puis M. Grosourdy, qui était plus mort que vif, commença son travail. Il écrivit ces mots : « Au nom de Dieu, amen ! »

Entendez-vous ?... *Au nom de Dieu !* alors qu'il allait écrire toutes sortes de mensonges ! Je ne sais pas comment, à ce moment, le tonnerre ne tomba pas sur le château ! N'est-ce pas que le bon Dieu est bien patient ?...

Mais, pour couper au court, le malheureux testament fut fait en quelques minutes. Quand il eut fini, la sorcière fut très contente; elle voulait même lui donner je ne sais combien; mais le greffier ne voulut seulement pas un kreutzer, & il s'en alla en disant qu'il avait commis là un gros péché, mais qu'il espérait que le bon Dieu le lui pardonnerait, puisqu'il ne l'avait pas fait de bon cœur. Madame fit semblant de rire, & lui souhaita le bonjour, en lui disant que s'il avait le malheur d'en lever la langue, il y aurait pitié à lui.

Je ne sais pas trop ce qui était écrit dans ce faux testament; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'avec ce tonnerre de papier, Dieu me pardonne ! la pauvre sœur Philiberte dut tourner les talons. Elle essaya bien de se défendre : ni l'une, ni l'autre des deux sœurs ne voulait abandonner un si bel héritage. On se fâcha, on plaida bien longtemps; & puis finalement, la justice, comme vous pouvez croire, n'eut seulement pas un moment la pensée que Madame eût pu

[1] Littéralement *arrangé*.

dèrî testamène ètai le bon, d'façon que l'Isabeau foûsse rqniusse princesse d'la comtâ... de la comtâ qû'elle avé roba qmè ène baûgra de larnesse qu'elle étai!

Mâ, le bon Dieu, qu'été dèri, permèta, quauque an apré, qu'on dèquervessisse çta pouèta bèsogne; vo dire qmè, y n'è sè rè[2]; mâ è foû provâ, as tiâr que le djor, que l'Isabeau avai robâ sa seûr. Le grèfi foû èprizenâ; è n'assaita pairè pâ on momè de nèvouâ. On a *z*-eu dai qu'è piorâve qmè èn' èfan u bri, adon qu'è rkonta to cè que s'avè passâ adon qu'èl ècria çtu malheùreû testamène. Epoui è demanda de pouai ècrire ène lettre à la comtesse qu'ètai alâye dèmora dè la Savoie, à Chambéry, qu'y creye. Mâ la sorcîre ne repongnia pa. Epoui è vo fau dire que, dè çtu tin, la djustize n'coreyîve que to djuste. Tchécon piengné le poûr grèfi; mâ on lli reprodgîve d'être *z*-eu mouë qmè on pesson. De sorte qu'è foû djudjî: on dévai lli taillî la man draite èpoui la tête.

To so san lli bailla le tor quan èl ohya la santance. E démanda an grâce qu'on atèdisse de lli bailli la mor djuque èl oûsse poui ècrire oncorè on viadge à la comtesse. On lli dza qu'ouaïe. Alor d'cèlaique, èl èvia son boûbe, on bai djouveun' compagnon de vèt an, avouai ène lètre se bale qu'elle èré fai à piorâ on or, crebin on tigre.

Mà la larnesse avai l'cœur piè du que la rotche. Elle ne vla pâ è dèmârâ. Le poûr djouveun' ome ne fza pas piè d'avance que s'èl étai restâ à l'hotau. La Zaby dza qu'on la lassisse à repoû, qu'on ne lli praidgisse piè de ç't'afaire, jamais s'aviser de devenir une faussaire; elle jugea que le dernier testament était le bon, de manière qu'Isabelle fut reconnue princesse du comté... du comté qu'elle avait volé comme une bougre de voleuse qu'elle était.

Mais le bon Dieu, qui était derrière[1], permit, quelques années après, qu'on découvrît cette vilaine besogne; vous dire comment, je n'en sais rien; mais il fut prouvé, aussi clair que le jour, qu'Isabelle avait volé sa sœur. Le greffier fut emprisonné; il n'essaya même pas un moment de nier. On a eu dit (conté) qu'il pleurait comme un enfant au berceau, lorsqu'il raconta tout ce qui s'était passé alors qu'il écrivit ce malheureux testament. Et puis il demanda de pouvoir écrire une lettre à la comtesse qui était allée demeurer dans la Savoie, à Chambéry, je crois. Mais la sorcière ne répondit pas. Et puis il vous faut dire que, dans ce temps, la justice ne plaisantait que tout juste. Chacun plaignait le pauvre greffier; mais on lui reprochait d'avoir été muet comme un poisson. De sorte qu'il fut jugé: on devait lui couper la main droite et la tête.

Tout son sang lui donna le tour[3] quand il entendit la sentence. Il demanda en grâce qu'on attendît de lui donner la mort jusqu'à ce qu'il eut pu écrire encore une fois à la comtesse. On lui dit qu'oui. Ensuite de cela, il envoya son fils, un beau jeune homme de vingt ans, avec une lettre si belle qu'elle aurait fait pleurer un ours, même un tigre.

Mais la voleuse avait le cœur plus dur que la roche. Elle ne voulut pas en démarrer (démordre). Le pauvre jeune homme ne fit pas plus d'avance que s'il était resté à la maison. Isabelle dit qu'on la laissât en repos, qu'on ne lui parlât

[1] Qui la surveillait.

[2] Il fut prouvé que le papier sur lequel le faux testament était écrit, avait été fabriqué à Serrières, postérieurement à la date du dit testament. C.-E. T.

[3] Expression équivalente à: Son sang se glaça dans ses veines.

qu'cè l'ènohîve, qu'cè lli baillîve le mau. Pinse bin qu'sa conchoince lli remordgè.

A *n*-atèdè, è n'y'où, por le poûr grèfi, ne grâce, ne misèricorde : on le conduhia à Ntchaté, por èguècutâ la santance.

Y'ai ohi dire que sa poûra fène venia cure. Mado, èl y'avé de què se vrî la tête, vraimè ! Son djouveun' boûbe où lé *z*-oue[1] por piora.

Ora, que ditè-vo de çta poison de Zabau ? C'èt à lli qu'on èré dû galiar taillî la tête ou bin l'ètranlia !... Ne trovâ-vo pa qu'elle èrai mèritâ d'alâ dzo lè fortchè ?... Y vo djouère qu'y le li èré kvi[2] qmè on bouègnè à ma gordge, èpoui qu'è ne m'è *d*-èré pa fai maubin, deu qu'elle èré criâ oncorè pî qu'èna patîre.

Georges QUINCHE.

plus de cette affaire, que cela l'ennuyait, que cela lui donnait le mal. Je pense bien que sa conscience lui remuait.

En attendant, il n'y eut, pour le pauvre greffier, ni grâce, ni miséricorde : on le conduisit à Neuchâtel, pour exécuter la sentence.

J'ai entendu dire que sa pauvre femme devint folle. Ma foi, il y avait de quoi se tourner (perdre) la tête, vraiment ! Son jeune fils eut les yeux[1] pour pleurer.

Maintenant, que dites-vous de cette poison d'Isabelle ? C'est à elle qu'on aurait dû bravement couper la tête, ou bien l'étrangler !... Ne trouvez-vous pas qu'elle aurait mérité d'aller sous les fourches (patibulaires) ? Je vous jure que je le lui aurais cordu comme un beignet dans ma bouche, et qu'il ne m'en aurait pas fait de peine, lors même qu'elle aurait crié encore pis qu'une marchande de chiffons.

Traduit par Fritz CHABLOZ.

[1] *Oue*, yeux (Valangin). — Dâè *z-u* corocî (Béroche). — Voutrè *z-euil* an pouachie mon keue (Montagne). — No *z*-avin lè lagueurmè è *z-euye* (Eplatures). — En chouiyan lé *z-euille* (Planchettes). F. C.

[2] Kvi, *souhaiter, cordre :* Y le ly ai bin *kvi* quan el è tchè. — Lo grau lot, y le ly *kvètrai*. — Mâ, è l'a : mado, y le ly *kvesse*. G. Q.

Lo dèrâè tsarivari a Gordzî

Din noûtra kemena de Gordzî, l'y'avâè na veuva qu'avâè a non Goton, è que passâve le septante-duvoue *z*-an-näye : N'y'a pa tan gran tin, me dezâè ma revire-mére-gran, m'in sovîgno comin de l'autre dzo ; l'ètâè in l'an mil sa çan quaranta.

Adon çta veuva avâè dza' intèrâ dou ome. Mâ créyive adi in trova oncoi yon. Reluquâve tu le valè. Le djouvene è le villhe, le bî è le pouè lyâè ètâè tot-on : lyâè foillyâè biossi son foû.

Le tsin que van tu le dzo a la tsasse treûvan aukye a la fin dâè fin. Noûtro *n*-anessa budza taulamin dâè pî è dâè man qu'e rincontra son bourîco.

Comin la Goton avâè dâè bon bocon de tsan, dâè bale breque de tèra frantse è dâè *z*-ècu, l'anortsa on poûro boeûbo qu'ètâè to bètor, tot ècouècî, è qu'ètâè frou dâè *z*-ècoûle n'y'avâè pa pire èn-annäye.

On lyâè dezâè *lo Crapyè*. L'ètâè tan a la bouèna qu'e ne kegnoçaè rin de rin ao trin de schtu môndo ; ne savâè pa pire se motsî lu-mîmo, ne deur : Vaèkè ma bala man !... Taulamin que lo matin dao dzo qu'e se mariâran, noûtra vîllya cùra de Goton fou doblidzi de pegny son poûro Crapyè, de le lavâ è de lu pan-nâ lo mor : l'ètâè tot ètserpenâ è to botsâ.

Toparâè lo mnistro le marya comin le *z*-autre ; adon, foûran *lo Crapiè* è *la Crapièta ;* è, lo vîpro, è *z*-alâran se couètsi.

Le dernier charivari à Gorgier

Dans notre commune de Gorgier, il y avait une veuve qui avait pour nom Marguerite et qui passait les septante-deux années : Il n'y a pas tant longtemps, me disait ma bisaïeule, je m'en souviens comme de l'autre jour ; c'était en l'an mil sept cent quarante.

Donc cette veuve avait déjà enterré deux maris. Mais elle croyait toujours en trouver encore un. Elle regardait avec envie tous les garçons. Les jeunes et les vieux, les beaux et les laids lui étaient tout un : il lui fallait pincer son fou.

Les chiens qui vont tous les jours à la chasse trouvent quelque chose à la fin des fins. Notre ânesse bougea tellement des pieds et des mains qu'elle rencontra son âne (mâle et sot).

Comme Marguerite avait de bons morceaux de champ, de belles parcelles de terre franche et des écus, elle ensorcela un pauvre garçon qui était tout tordu, tout mal fait, et qui était hors des écoles il n'y avait pas seulement une année.

On lui disait *le Petit homme*. Il était tant à la bonne qu'il ne connaissait rien de rien au train de ce monde ; il ne savait pas seulement se moucher lui-même, ni dire : Voilà ma main droite !... Tellement que le matin du jour qu'ils se marièrent, notre vieille folle de Marguerite fut obligée de peigner son pauvre Petit homme, de le laver et de lui essuyer la bouche et les lèvres : il avait les cheveux hérissés et la figure toute sale.

Cependant, le pasteur les maria comme les autres ; donc ils furent mari et femme, et, le soir, ils allèrent se coucher.

Mâ, quan lo solè fou amouessi[1] è qu'e fi bin né, le valè de Gordzî (l'ètan mé de na vintân-na) se bouètâran a fare on tsarivari aè dou novi maryâ.

Djamé, a Gordzî, on n'a rin öyi de pye tèribyo po terbi è inpantâ le dzin.

L'y'avâè dâè senaille è dâè toupin, comin le vatse è le modzon an por ala alpâ su la jou, que carilyonâvan, — dâè batyorè por braquâ lo tsenevo qu' fezan alâ è martsi, — dâè coumâclyo inlevâye âè tsemena qu'e trénâvan su le pyeure tot avau lo velâdzo; — è pyou l'avan inplye na bossèta de kudebotollhe, de croûye *z*-intsaplhe è de villhe fèraille, qu'e rebatâvan dû le borni d'amon dzanque ao borni d'avau. — L'y'in avâè qu'èghizâvan dâè fau, au bin que tapâvan avoui dâè marti è dâè dordè su dâè croûye cassoton è dâè vîllhe *z*-arojâè, comin on fâ quan le motsète dzetan. — L'y'avâè assebin dâè subyè, dâè fifre, dâè rebibe, dâè corne de tsachâè, que fezan on tredon de l'aûtro môndo. — E le pistolè ! le fouèzi ! è le vîllhe crüyon ! pètâvan ao to rudo. E oncoira, c'ètâè dâè bouélâye, dâè rélâye, dâè gueulâye, dâè siclâye, dâè mian-nâye, dâè ron-nâye, dâè bramâye, dâè urlâye a degue-lly le tiotse de St-Aobin, a to teri avau, què !... Cin baillîve na vya de la metsance : on èra djurâ que lo greublyou, avoui tu le casseroû è casseroude dao pahi, tegnîvan la yôuke, lo saba per Gordzî. Cin fezâè on tau boucan que vo n'ouri pâ öyi, lo dzo de Pâque, le tiotse a Tavahi : tu le tsa dao velâdzo se catsîran po dou a trâè dzo, ne sâè auvouè, aè Praèze au bin ao Tsatî, pinso-yo.

Mais, quand le soleil fut couché et qu'il fit bien nuit, les garçons de Gorgier (ils étaient plus d'une vingtaine) se mirent à faire un charivari aux deux nouveaux mariés.

Jamais, à Gorgier, on n'a rien entendu de plus terrible pour abasourdir et épouvanter les gens.

Il y avait des sonnettes, des sonnailles et des clarines, comme les vaches et les génisses portent pour aller alper sur la joux, qui carillonnaient, — des chanvriers pour briser le chanvre qu'ils faisaient marcher, — des crémaillères enlevées aux cheminées qu'ils traînaient sur les pierres tout en bas le village ; — et puis ils avaient empli une bossette de fonds de bouteilles, de mauvaises enchaples (à faulx) et de vieille ferraille, qu'ils roulaient depuis la fontaine d'en haut jusqu'à celle d'en bas. — Il y en avait qui aiguisaient des faux, ou bien qui frappaient avec des marteaux et des bâtons sur des mauvaises casseroles et des vieux arrosoirs, comme on fait lorsque les abeilles essaiment. — Il y avait aussi des sifflets, des fifres, des trompes, des cornes de chasseur, qui faisaient un bruit de l'autre monde. Et les pistolets ! les fusils ! et les vieux mousquets !... ils faisaient une rude pétarade. Et encore, c'étaient des *bouélées,* des *rélées,* des *gueulées,* des cris perçants, des miaulements, des grognements, des *bramées,* des hurlements à faire tomber les cloches de St-Aubin, à tout tirer en bas, quoi !... Cela produisait une vie infernale : on aurait juré que le diable, avec tous les sorciers et sorcières du pays, tenaient la youke, le sabbat dans Gorgier. Cela faisait un tel vacarme que vous n'auriez pas entendu à Estavayer, le jour de Pâques, les cloches sonner : tous les chats du village se cachèrent pour deux ou trois jours, je ne sais où, aux Prises ou au Château, pensé-je.

[1] De *moussia,* coucher du soleil. *Moessi,* décliner, défaillir, mourir (Boudry). — A Valangin, *mouéssi.*

Ver la miné, tu ce bî lûlû alâran se redure, mâ in utsëyin oncoira de contintemin, comin se l'avan fâè na tota bouèna farça.

Toparâè, se l'avan arâ, l'avan assebin voignî, è pye de nèala que de bya. Akioutâ pire.

Na dama que reschtâve din èn hotau to proûtso de tsî la Goton, foû tan inpantäye qu'e l'acoutsa avan termo de dou besson, è qu'e foû taulamin trobiäye, on pare de senân-ne, qu'on creyâè qu'e l'avâè le *z*-ènemi... E on poûro boeûbo de na demi-dozân-na d'an-näye, on Dzaco, qu'étâè ala to balamin cor avau la Rouvena, in avâè prâè lo hau mau : dû schta né, tsezâè tote le vèpräye, a pou pri a l'eûre dao tsarivari.

To cin ètâè arivâ per on deçando. Dza la demindze vîpro, lo lieutenan Abran Cousandier — on crâno gaillya — fâ a citâ tu le valè de Gordzî po lo plai dao delon.

Çtu lieutenan (lo mîmo qu'a bâti l'hotau qu'a non ora « l'hôtau de la Bèrotse » a St-Aobin, tsi lè *Pouètou;* l'ètâè fi de Djan-Djâque, fi d'Abran, fi de Djâque, fi de Djan, deza-yè) schtu lieutenan ètâè tan bon qu'on volâè avoui le brave dzin, mâ menâvo rudo le croûye garnemin.

Po cominci, lyaè vo baille — a noûtre valè — na salârda auvouè l'y'avâè mî de salguèta que de lâètron au bin de trotsète.

« Vo *z*-âè meritâ, lyâè deza-yè, trâè dzo è trâè né de prezon. Mâ, comin no n'in pâ prau cadze po redure tan de croûye *z*-ozî, vo baillo le *z*-arè, a tsacon tsi lu, por nà senân-na. E que nyon ne vo vèyo a la fenîtra ao bin su la porta, pâ mîmo por ala aè louye, se le son a fyan de l'hotau. Autramin gâ !... Vo *z*-âè öyi ?...

Vers minuit, tous ces beaux lurons allèrent se réduire, mais en huchant encore de contentement, comme s'ils avaient fait une toute bonne farce.

Cependant, s'ils avaient labouré, ils avaient aussi semé, et plus de nielle que de blé. Ecoutez seulement.

Une dame qui habitait une maison tout proche de chez Marguerite fut tant effrayée qu'elle accoucha avant terme de deux jumeaux, et qu'elle fut tellement troublée, une paire de semaines, qu'on croyait qu'elle était possédée... Et un pauvre garçon d'une demi-douzaine d'années, un Jacot, qui était allé tout tranquillement courir en bas la ruelle de la Ravine, en avait pris des crises épileptiques : depuis cette nuit, il tombait toutes les soirées, à peu près à l'heure du charivari.

Tout cela était arrivé par un samedi. Déjà le dimanche soir, le lieutenant (de justice) Abram Cousandier, un crâne gaillard, faisait citer tous les garçons de Gorgier pour le plaid du lundi.

Ce lieutenant (le même qui a bâti la maison qui s'appelle maintenant l'hôtel de la Béroche, à Saint-Aubin, chez les *Putois;* il était fils de Jean-Jaques, fils d'Abram, fils de Jaques, fils de Jean, disait-il) ce lieutenant était tant bon qu'on voulait avec les braves gens, mais il menait rude les mauvais garnements.

Pour commencer, il leur vous donne, à nos jeunes gens, une salade où il y avait plus d'oseille sauvage que de dent de lion ou de mâche (doucette, rampon).

« Vous avez mérité, leur dit-il, trois jours et trois nuits de prison. Mais, comme nous n'avons pas assez de cages pour enfermer tant de vilains oiseaux, je vous donne les arrêts, à chacun, chez lui, pour une semaine. Et que personne ne vous voie à la fenêtre ou sur la porte, pas même pour aller aux latrines, si elles sont à côté de la maison. Autrement gare !... Vous avez entendu ?...

« Comin no n'in pâ de la pouudra a frecassi po dâè brouilleri comin voûtre tsarivari, vo fâ défînso, ao nom de la Seignori, de teri dao mousquè âè *z*-abéï de la Conta, de Tavahi è do Pahi de Vau, schtu yan è l'an que vin.

« E pyou, celâè qu'an fâ dao tor dâèvan lo reparâ : ye vo condano, tsacon assebin, a duvoue pîce d'aminde, ao profi de çtu poûro infan aoquin vo *z*-âè bailly lo grau mau.

« Grèfi !... fâ lo lieutenan in rizotan, ora, vo fau tailly voûtra pyônma, la pyondzi din l'increterò, è couètsi to cin su lo papi, de tota bouène intso ; è pyou, vo bailleri on drobyo dao dzudzemin a tsacon de çtâè utseran dao diabo, por qu'e s'in sovîgnan tota lâè vya è quauque dzo aprî. »

Fou dâè, fou fâ.

Lo djouvene boeùbo que tsezâè dao grau mau où quarantâ pîce, que tsacon lyâè a bin cordzu, è que l'an grau soteni po pahi lo maèdzo, que toparaè lyâè a fâ quauque bin.

Dû lor, djamé pye on n'öyi de tsarivari din lo veladzo de Gordzî, ne din le *z*-autre kemene de la Bèrotse : le valè avan djurâ que, quan mîmo tu le veuvo è le veuve de la Contâ seran veni se mariâ ao moti de St-Aobin, ne feran pa pye de bru qu'on tasson, quan l'è ao fin fon de sa tân-na, l'eûvè.

Vaèkè portan comin èn'omo in tsardze qu'è fêrmo, que n'a pouâre de nyon, que ne boûte ne couèzin, ne felyeu, ne vezin, peu aretâ d'on cou le *z*-abu è le vîllhe coutume de la metsance.

Fritz Chabloz.

« Comme nous n'avons pas de la poudre à brûler pour de méchantes affaires comme le sont vos charivaris, je vous fais défense, au nom de la Seigneurie, de tirer du mousquet aux abbayes du Comté (de Neuchâtel), d'Estavayer et du Pays de Vaud, pendant cette année et l'an prochain.

« Et puis, ceux qui ont fait du tort doivent le réparer : je vous condamne, aussi chacun, à deux pièces (de 5 francs) d'amende, au profit de ce pauvre enfant à qui vous avez donné le gros mal (l'épilepsie).

« Greffier, fait le lieutenant en riant à demi, maintenant, il vous faut tailler votre plume, la plonger dans l'encrier et coucher tout cela sur le papier, de toute bonne encre ; et puis, vous donnerez un double du jugement à chacun de ces chats-huants de malheur, pour qu'ils s'en souviennent toute leur vie et quelques jours après. »

Fut dit, fut fait.

Le jeune garçon qui tombait du gros mal (épilepsie) eut quarante pièces, que chacun lui a bien cordues, et qui l'ont bien soutenu pour payer le médecin, qui pourtant lui a fait quelque bien.

Dès lors, jamais plus on n'entendit de charivari dans le village de Gorgier, ni dans les autres communes de la Béroche : les jeunes gens avaient juré que, quand même tous les veufs et les veuves du Comté seraient venus se marier au temple de Saint-Aubin, ils ne feraient pas plus de bruit qu'un blaireau, lorsqu'il est au profond de sa tanière, l'hiver.

Voilà pourtant comment un homme en charge (un magistrat) qui est ferme, qui n'a peur de personne, qui ne regarde ni cousin, ni filleul, ni voisin, peut arrêter net les abus et les vieilles coutumes diaboliques.

LE COUÉSEI HEIRI

LE COUSIN HENRI

En publiant la chanson du *Cousin Henri* dans le tome III de son *Musée historique*, M. George-Auguste Matile s'exprimait comme suit (1845) :

« L'auteur de cette chanson, composée il y a près d'un siècle, est l'avocat Péter, qui était receveur au pont de Thielle. Il s'adresse à son cousin Henri Milliet, officier retraité du service de France, qui vivait à la Maison Rouge (*la Poissine*), dans le voisinage du château de Thielle, et qui ne manquait pas une occasion d'aller offrir son bras, chaque fois qu'il s'agissait de procéder à un transvasage ou à un chargement de vin. »

Cette chanson, en patois de la châtellenie de Thielle, a donc près d'un siècle et demi. M. George Quinche l'a transcrite aussi dans ses documents patois, mais dans une forme un peu différente de celle de M. Matile, en patois de Valangin. C'est une intéressante peinture de scènes du temps, ainsi qu'on va le voir.

1

Mâ, oncor on viage, Heiri,
Ne t'ei va pâ, tei-te ci !...
Ivoé voudrei-te r'ala ?...
N'a-te djà pâ pru roulâ ?...
Ne sa-te pâ, pouè *t*-étoûche,
Que ton pére è djà à l'*oûche*[2],
Qu'e s'a djà tot éguergnie
Qu'on n'alâve pâ sehyie ?...

2

Heiri, Heiri, ne t'ei va pâ,
Poueta grôssa tchéropa !
Ne veu-te adei rei vailli
Que por beire & por dermi ?...

1

(Un voisin interpelle Henri Milliet, en le voyant quitter la Maison Rouge, son domicile et celui de ses parents.)

Mais, encore une fois, Henri,
Ne t'en va pas, tiens-toi ici !...
Où voudrais-tu aller de nouveau ?...
N'as-tu déjà pas assez roulé ?
Ne sais-tu pas, laid *étoutche*[1],
Que ton père est déjà à l'ouche[2],
Qu'il s'est déjà tout chagriné
Qu'on n'allait pas faucher (le foin).

2

(Il continue de l'interpeller, en le voyant s'éloigner.)

Henri, Henri, ne t'en va pas,
Vilain gros paresseux !
Ne veux-tu toujours rien valoir
Que pour boire & pour dormir ?...

[1] Terme de mépris, qui vient de *étoûtchie*, empesté, empoisonné.

[2] *L'Oûche*, nom du quartier où sont une partie des jardins de Saint-Blaise; les autres sont à Bregot. Le mot ouche, qui se retrouve ailleurs dans le pays (*Les Ouches*, sur Gorgier), se prononce *Oeuche* à Fontaines, Savagnier, Chézard, St-Martin et Dombresson, où c'est aussi un nom local et où il y a des jardins.

Jean-Gueliame & Roudelè,
La Suzon & Samelè
Se quei lei de fènâ,
Et t'odrai te promenâ?!...

3

Je ne suis pas assez sot
Pour lui répondre un seul mot.
E voèdran m'eivìe sehyie!
Y ne voui pâ me reverie,
Car suraman è crérei
Qu'y sue louin, qu'y n'oudge rei...
Talala, je suis parti,
Je vais bien me divertir.

4

E ly'a lei trei pètolion
Qu'achîetè du vei qu'è bon:
Y'odri trovâ l'avoca
Qu'odre u bosset du musca,
Avoué du bon salorin
Et du pan fré d'hyîr matin.
Ma foi! je m'en réjouis,
J'ai bien fait de m'en venir.

5

Vècei le coései Heiri;
Dieu sâ que le cour li ri!...

Dieu vo *z*-aide! beivegnei si-vo!
Se porte-t-on bei tchie vo?
Vo veni bei à propou:
No *z*-ai à feire juqu'u cou;
Voedri-vo galiar eidie
A noûtrè do barelie?

6

Messieurs, votre obéissant!...
J'étais très impatient
De veni por m'informâ
Se vo *z*-éti à santâ.

Jean-Guillaume & Rodolphe,
La Susette & Samuel
Se tuent là de faner,
Et tu irais te promener?!...

3

(Henri Milliet parle seul, en continuant de s'en aller.)

Je ne suis pas assez sot
Pour lui répondre un seul mot.
Ils voudraient m'envoyer faucher!
Je ne veux pas me retourner,
Car sûrement ils croiront
Que je suis loin, que je n'entends rien...
Talala, je suis parti,
Je vais bien me divertir.

4

(Il se dirige du côté de la maison de M. Peters.)

Il y a là trois lambins (museurs),
Qui achètent du vin qui est bon:
J'irai trouver l'avocat (son cousin Peters)
Qui ira (tirer) au tonneau du muscat,
Avec du bon petit salé
Et du pain frais d'hier matin.
Ma foi! je m'en réjouis,
J'ai bien fait de m'en venir.

5

(Les décaveurs, parlant d'abord entre eux, en voyant venir Henri Milliet.)

Voici le cousin Henri;
Dieu sait que le cœur lui rit!...

(Le saluant.)

Dieu vous aide! bienvenu soyez-vous!
Se porte-t-on bien chez vous?
Vous venez bien à propos:
Nous avons à faire jusqu'au cou;
Voudriez-vous bien aider
A nos deux tonneliers?

6

(Henri saluant.)

Messieurs, votre obéissant!...
J'étais très impatient
De venir pour m'informer
Si vous étiez en santé.

Y'étei lei to désœuvrà,
Ce qu'y n'anme porè pà;
Y m'ai songie de veni
Por vo teni compagni.

7

S'on savei porè, coései,
Que vo pergissé du tei,
Que vo foussè quaralà,
No vo lasserî *r*-alà.
Ditè-no don franchamè
Se vo peùtè libramè
No *z*-aidie, voui & deman,
A terie ba noûtre bian?

8

Ah! ma fé, y n'ai rei peur,
Ma mére è de boène humeur:
Elle m'a dei, çtu matei,
Qu'y travaillîve adi bei,
Qu'y'étei adi to de parmè,
Qu'elle avei pedie de mè.
Allons-nous-en seulement
Mettre ordre à notre vin blanc.

9

Ah! Messieurs, y sue ravi
De vo povei tu servi;
Ne chi pergin rei de tei,
Alin don redure çtu vei:
On malheur peu arivâ
Par çta chaleur qu'è fâ;
Car la lie dans le vin
Est un dangereux venin.

10

Alà vei, coései Milliet,
Tchie la vèva Gangueliet:

(Ne pensant plus qu'on l'à envoyé faucher.)

J'étais là tout désœuvré,
Ce que je n'aime pourtant pas;
J'ai pensé de venir
Pour vous tenir compagnie.

7

(Les décaveurs, feignant de le croire.)

Si l'on savait pourtant, cousin,
Que vous perdiez du temps,
Que vous fussiez querellé,
Nous vous laisserions en aller.
Dites-nous donc franchement
Si vous pouvez librement
Nous aider, aujourd'hui & demain,
A tirer bas (décaver) notre (vin) blanc?

8

(Henri Milliet, mentant fort crânement.)

Ah! ma foi! je n'ai rien peur,
Ma mère est de bonne humeur:
Elle m'a dit, ce matin,
Que je travaillais toujours bien,
Que j'étais toujours tout seul,
Qu'elle avait pitié de moi.
Allons-nous-en seulement
Mettre ordre à notre vin blanc.

9

(Henri se met en mesure de prêter son aide.)

Ah! Messieurs, je suis ravi
De vous pouvoir tous servir;
Ne ci perdons rien de temps,
Allons donc réduire ce vin:
Un malheur peut arriver
Par cette chaleur qu'il fait;
Car la lie dans le vin
Est un dangereux venin.

10

(Les décaveurs, avec malice, à Henri, afin de l'éloigner, le gosier sec.)

Allez voir, cousin Milliet,
Chez la veuve Ganguillet:

Eprontâ-li sè polei
Por décavâ noûtre vei;
Depatchie-vo, se vo piei,
E va être vite nei.
Et pui, quand vo sérei prêt,
No *z*-ei bèrei, du quiaret.

Empruntez-lui ses poulins[1]
Pour décaver notre vin;
Dépêchez-vous, s'il vous plaît,
Il va être vite nuit.
Et puis, quand vous serez prêt,
Nous en boirons, du clairet.

11

Alà vei on pou tcherchie
La sîla & le setie;
Preîtè assebei l'acheta,
Avoui la grôssa guélieta;
Ne reubià pà le brochè,
Et le petit martelè...
No sei prêt quan vo voedrei,
Quan no *z*-airei to cei fei.

11

(Les décaveurs, toujours avec malice, à Henri, revenu.)

Allez voir un peu chercher
La seille & le setier;
Prenez aussi la hachette,
Avec la grosse guichette;
N'oubliez pas le brochet,
Et le petit marteau[2]...
Nous sommes prêts quand vous voudrez
Quand nous aurons tout ça fait.

12

Se vo trovà di desi,
Preîtè-lé, coései Heiri...
Mètè-vei çteu lan de fian,
Partchie qu'è ne s'égaran...
E l'ya lei to pyin de mare:
Roula-lè lai, à çtu care...
Por lè cerquye que son rot,
Portà-lè tchie lè Bersot.

12

(Encore les décaveurs, à Henri, de retour.)

Si vous trouvez des bondons (*douzi*),
Prenez-les, cousin Henri.
Mettez voir ces planches de côté,
De peur qu'elles ne s'égarent...
Il y a là tout plein (beaucoup) de mares[3]:
Roulez-les là, à ce coin...
Pour les cercles qui sont cassés,
Portez-les chez les Bersot (des voisins [pauvres).

13

Diaibe amporte le métie
Et çteu diaister d'estafie!...
Y voedrei que to lieu vei
Foûsse bu è ly'a on mei,
Que lè cerquye & lè Bersot
Foûssei u Pertu-du-Sot!...
Ah! si je reviens demain,
Qu'on me coupe les deux mains!

13

(Henri Milliet, monologuant.

(Le) Diable emporte le métier
Et ces diantres d'estafiers!...
Je voudrais que tout leur vin
Fût bu il y a un mois,
Que les cercles & les Bersot
Fussent au Pertuis-du-Sot[4]!...
Ah! si je reviens demain,
Qu'on me coupe les deux mains.

[1] Outils pour charger sur un char des tonneaux pleins.

[2] Tout le mobilier d'une cave neuchâteloise.

[3] Poutres de cave.

[4] Petit val sur Neuchâtel.

14

Qu'y me fote bei de lieu !...
Ce n'è, ma foi, que dè gueu !
E m'an adé èpyéhye,
To le jor, è m'an tchassìe,
Sei qu'è m'äyei peire dei :
Beitè veire on vïerre de vei...
Ma foi, si j'avais mangé,
Je m'en irais sans congé.

14

(Henri, en colère.)

(Que) Je me moque bien d'eux !...
Ce n'est, ma foi, que des gueux !
Ils m'ont constamment employé,
Tout le jour, ils m'ont *chassé*[1],
Sans qu'ils m'aient seulement dit :
Buvez voir un verre de vin...
Ma foi, si j'avais mangé,
Je m'en irais sans congé.

15

Dieu sà conbei y'ai si tchau,
Que la gueurll'ye me fà mau !...
Y'ai le bra tot écortchïe,
Mon parmè to desserie,
Mon sular tot ècouèlà,
Mon tchapî to décota
Et un point sur mon honneur
Qui me répond jusqu'au cœur.

15

(Henri, se plaignant amèrement.)

Dieu sait combien j'ai si chaud,
Que la cheville du pied me fait mal !...
J'ai le bras tout écorché,
Mon pan d'habit tout déchiré,
Mon soulier tout éculé,
Mon chapeau tout décroché[2]
Et un point sur mon honneur
Qui me répond jusqu'au cœur.

16

Itè-vo portan djà ci ?...
Bon veipre, coései Heiri !
Ma fei, è no fau fermà,
E l'è tei de s'ei *d*-alà.
Mà, dìtè-vei, lè Bersot
Sont-u *z*-eu contei de vo,
Du prései que vo liei portà ?
Vo *z*-ei *d*-an tu su du grà ?...

16

(Les décaveurs, avec malice, à Henri qui revient enfin.)

Etes-vous pourtant déjà ici ?...
Bonsoir, cousin Henri !
Ma foi, il nous faut fermer (la cave),
Il est temps de s'en aller.
Mais, dites voir, les Bersot
Ont-il été contents de vous,
Du présent que vous leur portiez ?
Vous en ont-il su du gré ?

17

Y me fote bei de cei
Qu'è ne sei-yè pà contei !...
E l'è tot ora on coû :
Pridjie vei de beire on coû !.
Dès cinq heures du matin,
Je n'ai vu ni pain, ni vin ;
Devan que de m'ei *d*-alà,
Y vouï de voûtre salà.

17

(Henri, de mauvaise humeur.)

Je me moque bien de ce
Qu'ils ne soient pas contents !...
Il est tout à présent une heure :
Parlez voir de boire un coup !...
Dès cinq heures du matin,
Je n'ai vu ni pain, ni vin ;
Avant que de m'en aller,
Je veux de votre salé.

[1] Comme des bœufs qui labourent.

[2] Décroché se dit des tricornes dont les ailes étaient crochées au fond par des agrafes. On disait : Y l'ai cota avouè èn épinaye.

18

Preîtè don le grô brochè,
Treîtè *z*-ei à voûtre sé.
Mâ, ma fé ! n'ei preîtè pâ
Qu'è vo faille reportâ...
Et pui, quan vo *z*-airei fan,
Preîtè on bocon de pan :
E ly'a lai, coései Heiri,
Du bon fermadge poéri.

18

(Les décaveurs à Henri Milliet, gaiment.)

Prenez donc le gros brochet,
Tirez-en (du tonneau) à votre soif.
Mais, ma foi ! n'en prenez pas (tellement)
Qu'il faille vous reporter (chez vous).
Et puis, quand vous aurez faim,
Prenez un morceau de pain :
Il y a là, cousin Henri,
Du bon fromage pourri (très vieux et bon).

19

Durei qu'è medge on bocon,
Reveillie vei çtu tchupon,
Roulâ dgîr çteu *z*-aisemè[1]
Que ne no sêrvei de rè.
Por noûtra tranquilitâ,
Çta grand' bosse n'a rei colâ ?
Voédri-vo, coései Elie,
Assebei alâ dèrie ?...

19

(Les décaveurs, causant entre eux.)

Pendant qu'il mange un morceau,
Frappez voir sur ce bondon,
Roulez aussi ces ustensiles
Qui ne nous servent de rien.
Pour notre tranquillité,
Cette grande bosse n'a rien coulé ?
Voudriez-vous, cousin Elie,
Aussi aller (regarder) derrière ?

20

To va bei, Dieu sei beni !
No pouin alâ lavi.

E n'y'a que l'homme du biâ
Que no vœille retardâ.

Deu qu'è tei çtu demie-po,
E n'a pâ seu dire on mo...
Y gadge qu'è l'a repyi
Sei que no l'ayei ouï !...

20

(Les décaveurs, continuant à causer entre eux.)

Tout va bien, Dieu soit béni !
Nous pouvons aller loin.

(Parlant de M. Peters.)

Il n'y a que l'*homme du blé*[2]
Qui nous veuille retarder.

(Parlant du cousin Henri.)

Depuis qu'il tient ce demi-pot,
Il n'a pas su dire un mot...
Je gage qu'il l'a rempli (une seconde fois)
Sans que nous l'ayons entendu.

21

Se no n'avi que di liè,
Adieu le coései Milliet !
Mâ, tandi qu'on a du vei,
Le coései Heiri ei bei...
Le vehyi-vo lai to ba,
Durei qu'on terîeve ba,

21

(Un décaveur, répondant à son voisin.)

Si nous n'avions que des lies,
Adieu le cousin Milliet !
Mais, tandis qu'on a du vin,
Le cousin Henri en boit...
Le voyiez-vous là tout bas (à terre),
Pendant qu'on tirait bas (décavait),

[1] *Aisemè* (St-Blaise), *aisemin* (St-Aubin), mot qui désigne les cuves, tonneaux vides, gerles, etc., dont on n'a pas l'emploi momentanément.

[2] Un sobriquet, l'*homme du blé*, le receveur ; il était aussi lieutenant de St-Blaise.

Receivre lè gotetè
Que tchezan du bohatè ?

22

Ma foi ! je me porte mieux !
Ah ! le vin délicieux !...
Ce fromage est excellent !

Chi revegnei-no deman ?...
Tan qu'y poéri vo *z*-indie,
Y ne voui pâ m'èpargnie ;
Deu qu'e sérei la mienei,
Quemanda-mè, se vo piei !

23

A voûtra santâ, Elie !...
A voûtre maître Davie !...
Monsieur l'avocat Péters,
A voûtre gros potcha verd !...
Au siège de Malplaquet,
Dorté-vo djà lieutenei ?...
Se vo savi qu'e l'è bon,
Vo *z*-ai reveidri beire on !...

24

No sei dei on poè pahi,
Y ne me voui pié teni.
Le service est bien meilleur
Pour nous autres gens de cœur ;
Je suis né pour le dieu Mars,
Je chéris ses étendards !
Ah ! qu'il nous est glorieux
De mourir victorieux !...

25

Y foû hyîr à Auvernié,
Devan-hyîr à Colombié,
Et poui y m'ei redodri.
Apré deman à Boédry...

Recevoir les gouttettes (petites gouttes)
Qui tombaient de la boîte (du robinet) ?

22

(Henri, monologuant.)

Ma foi ! je me porte mieux !
Ah ! le vin délicieux !...
Ce fromage est excellent !

(Henri aux décaveurs, guilleret.)

Ci revenons-nous demain ?...
Tant que je pourrai vous aider,
Je ne veux pas m'épargner ;
Quand il serait la minuit,
Commandez-moi, s'il vous plaît !

23

(Henri porte des santés, un peu gris.)

A votre santé, Elie !...
A votre maître Davie !... [1]
Monsieur l'avocat Peters,
A votre gros *potcha* [2] vert !...
Au siège de Malplaquet,
Etiez-vous déjà lieutenant (de St-Blaise) ?
Si vous saviez qu'il est bon (le vin),
Vous en reviendriez boire un (verre).

24

(Il fait un discours, d'abord guerrier.)

Nous sommes dans un laid pays,
Je ne veux plus m'y tenir.
Le service (militaire) est bien meilleur
Pour nous autres gens de cœur ;
Je suis né pour le dieu Mars,
Je chéris ses étendards !
Ah ! qu'il nous est glorieux,
De mourir victorieux !...

25

(Le discours d'Henri tourne au sentimental ; on sent que l'orateur est gris.)

Je fus hier à Auvernier,
Avant-hier à Colombier,
Et puis je m'en reviendrai
Après demain à Boudry...

[1] *Davie* est le pélican, instrument pour arracher les dents. Elie Virchaux, dont il s'agit, était chirurgien.

[2] Floc de bonnet. — M. le lieutenant Peter était un bon biberon.

Dinse, dinse me promenai,
Noûtrè gei me reubierai...
Et poui, quan y reveidri :
Beivegnei si-vo, Heiri !...

Ainsi, ainsi me promener,
Nos gens (ses parents) m'oublieraient...
Et puis, quand je reviendrai :
Bienvenu soyez-vous, Henri !...

26

Coései Heiri, îtè-vo bei !...
N'aivin-vo djamâè to dei ?...
S'on volei vo. *z*-apiaudi,
Vo chî sairi bei adi !...
M'n onqu'ye è to corocie,
Djean-Gueliame è *t*-émahyie,
E fau vo *z*-ei retornâ :
Noûtre vei è tchupenâ.

26

(Siméon Peters à son cousin.)

Cousin Henri, êtes-vous beau !...
N'avez-vous jamais tout dit ?...
Si on voulait vous applaudir,
Vous ci seriez bien toujours !...
Mon oncle[1] est tout courroucé,
Jean-Guillaume est attristé,
Il faut vous en retourner :
Notre vin est bondonné.

Siméon PETERS.

Traduit par F. CHABLOZ & A. DARDEL-THORENS.

[1] Le père d'Henri Milliet.

L'un des manuscrits que nous avons eu sous les yeux porte cette mention : « Le cousin Henri était un Milliet, de la Sauge, *qui était très paresseux :* au lieu d'aller travailler, il disparaissait et allait passer la journée chez des parents ou connaissances, et entr'autres chez M. Peters, lieutenant, à Saint-Blaise. Celui-ci résolut de lui jouer un tour, et, lors d'une visite de Milliet, on le fit travailler tout le jour comme un manœuvre. M. Peters fit ensuite la chanson ci-dessus, *qu'il suffisait de chanter pour se débarrasser du parasite.* » — Nous croyons ces renseignements apocryphes et ceux de M. Matile réels ; car le cousin Henri Milliet est un personnage qui a joué un certain rôle à son époque. Voici ce qu'en dit le chancelier Tribolet, dans son *Histoire de Neuchâtel et Valangin :*

En 1758, quelques officiers et soldats neuchâtelois dans les régiments suisses au service de France ayant été fait prisonniers à Rossbach, lord Keith, pour lors seigneur gouverneur, écrivit le 22 mai à chacune des quatre bourgeoisies, qu'il avait ordre du roi de leur témoigner combien Sa Majesté avait été surprise et mécontente de voir bon nombre de ses sujets neuchâtelois entrer à main armée dans ses Etats et combattre contre des troupes qu'elle commandait en personne, et qu'elle leur abandonnait les mesures à prendre tant à l'égard des officiers que des soldats sujets de Neuchâtel et Valangin, qui servaient dans la présente guerre contre elle et ses alliés ; qu'elle ferait noter tous ceux d'entre eux qui se laisseraient mener contre elle comme leur souverain, et qu'elle se souviendrait d'eux et de leur conduite en temps et lieu.

Le Conseil de Ville de Neuchâtel, sentant tout ce qu'une réponse à cette lettre aurait de difficile, si l'on voulait en discuter le sujet, se borna à des protestations de fidélité et à se recommander à la bienveillance du gouverneur. Les trois autres bourgeoisies s'exprimèrent avec l'effusion du zèle et de l'enthousiasme dont elles étaient animées. Le Conseil de Valangin alla même jusqu'à exclure des assemblées

de bourgeoisie ceux de ses bourgeois auxquels étaient applicables les reproches de S. M.; et, par une délibération postérieure, il les expulsa de la Corporation même. Le roi parut satisfait. Mais, dans le pays, la résolution du Conseil de Valangin n'obtint pas une approbation générale; on tenait divers propos qui annonçaient le mécontentement.

Dans ces entrefaites, arriva une lettre du *sieur Millet, major du régiment suisse de Valdner au service de France*, lequel, sur un avis anonyme daté de la Chaux-de-Fonds, à lui parvenu par le canal de l'ambassade de France à Soleure, écrivait, des environs de Cassel, à son parent le lieutenant Peter, pour lui témoigner son extrême surprise de la précipitation avec laquelle une bourgeoisie, aussi jalouse de ses droits et privilèges que celle de Valangin, en avait agi contre des officiers et des soldats de bonne foi et dont le service était si évidemment autorisé par le 3me des *Articles généraux*; de ce que, sans aucun avertissement, sans avoir été aucunement entendus, ils se voyaient tout à coup sous une condamnation flétrissante.

Consultant son parent sur le parti qu'il avait à prendre, le major Millet ajoutait en finissant, que les chefs de l'armée lui avaient conseillé de porter directement ses plaintes à la cour de France, en lui promettant de les appuyer de tout leur crédit, mais qu'avant de recourir à cette mesure extrême, il croyait, en bon compatriote, devoir s'adresser au gouvernement de son pays.

Cette lettre renouvela tout le mécontentement de lord Keith. Le 28 octobre 1758, il convoqua le Conseil d'Etat et y fit lire un long mémoire, où, après s'être plaint amèrement de l'interprétation empoisonnée que des mal intentionnés avaient donnée au rescrit de Sa Majesté, par lui communiqué aux bourgeoisies le 22 mai, et des faux bruits et discours scandaleux que l'on répandait perfidement à ce sujet, il s'appliquait à prouver que le roi n'avait nullement enfreint le troisième des articles généraux; que le Conseil de la bourgeoisie de Valangin n'avait point outrepassé ses pouvoirs à l'égard de ses ressortissants par l'expulsion de quelques-uns d'entr'eux de la corporation; et quant à la menace de Milliet de s'adresser à la France, qu'un pareil acte serait une mesure séditieuse et un crime de lèse-majesté.

Ce mémoire, approuvé unanimement par le Conseil d'Etat, fut aussitôt imprimé et recommandé au zèle et à la vigilance de tous les officiers de l'Etat, mais il ne fit pas l'impression que S. E. en attendait, et l'on conçoit que les déclarations qu'il renferme, quelque fondées qu'elles soient en thèse générale, devaient échouer contre un article de constitution aussi formel que celui qu'on leur opposait.

Incontinent après avoir fait opiner sur son manifeste, lord Keith annonça au Conseil, qu'eu égard aux contradictions qu'il rencontrait dans ce pays, et aux menaces qu'essuyaient les personnes qui lui étaient attachées, il renonçait dès ce moment aux affaires, et allait demander sa retraite à Sa Majesté. Les bourgeoisies, auxquelles il en donna aussi avis, s'étant jointes au Conseil d'Etat pour l'engager à revenir de sa résolution, il céda à ces instances réunies, ce qu'il fit connaître le 28 octobre, par une lettre au doyen du Conseil.

Au reste, en reprenant les rênes du gouvernement, lord Keith ne céda pas pour longtemps aux sollicitations du Conseil d'Etat et des bourgeoisies; le 27 janvier 1759 il quitta inopinément le pays, sans faire connaître au Conseil, ni les motifs de son départ, ni le lieu où il se rendait.

F. C.

ON VILLIOTET DU TIN D'ON VIAIDJ

(1650)

Pinso bin que vo n'i djamâ kniu lo vîll Djustaïn tchi lo kaklar, que vivait du tin d'on dé seignu d'Orléans. C'étai darî lé Kmon, à champ de la Quoua de l'Ordon, que demorâve lo vîll boueube.

Padié vé! c'étai on boueube qu'avait bin vou, vouotante-tré viaidj, lé cubianc reuvni trovâ leu nids dzo son tet.

Lé dja d'anondret ant grô d'esprit; y kniossa toté sôché de bai l'affaires; mâ y crô toparîe que dzo la côlla biantche de noûtre Djustaïn, y y'avait pieut de bouss que dzo bin dé tchapai de seya.

Y faliait l'oyî racontâ sé londgé z'histoires que vo fasant grulà kma dé fâyè, taulama ça potchave affre, ou bin crevâ de rire a se tchampa [1] tot bas.

Y n'était djamâ u tchavon de sa choince, kma slu que fasait dé calendrî avouai son boueube, et que l'y dsait po rapiî on tchavon que restave: «Fo-l'y on coûp de tonnerre!»

On dje de tchaud tin que Djustaïn, lé man da sé sacté, sa côlla su la nuque, et lé pî da sé tchauqué, se prome-

UN VIEUX DU TEMPS D'UNE FOIS

(1650)

Je pense bien que vous n'avez jamais connu le vieux Justin chez le marchand d'écuelles, qui vivait du temps d'un des seigneurs d'Orléans. C'était Derrière-les-Communs, à côté de la Queue de l'Ordon, que demeurait le vieux garçon.

Pardieu oui! c'était un garçon qui avait bien vu, huitante-trois fois, les hirondelles de fenêtre revenir trouver leurs nids sous son toit.

Les gens d'à présent ont beaucoup d'esprit; ils connaissent toute sorte de belles choses; mais je crois cependant que sous le bonnet blanc de notre Justin, il y avait plus d'esprit que sous bien des chapeaux de soie.

Il fallait l'entendre raconter ses longues histoires qui vous faisaient trembler comme des brebis, tellement cela portait peur, ou bien crever de rire à se jeter à terre.

Il n'était jamais au bout de sa science, comme celui qui faisait des almanachs avec son fils, et qui lui disait pour remplir un bout qui restait: «Fiches-y un coup de tonnerre!»

Un jour d'été que Justin, les mains dans ses poches, son bonnet sur la nuque, et les pieds dans ses sabots, se pro-

[1] *Tchampâ*, jeter, en patois de Valangin. Y l'ai *tchampa* avau la fenêtre. — S'y ètai que d'vo, y *tchamperai* cè. — *Tchampe* cè lavi. — El airai vlu qu'y le *tchampisse* tot bas. — Ce verbe s'emploie curieusement dans cette phrase: E *tchampe* de ci, — pour dire: *il sort d'ici.* G. Q.

nâve da son tchampet[1], il oyit tot d'on coûp ana bruchon de dja, que riant, que batolliant kma dé djneuille qu'ant fâ leuz œufs.

C'étai dé djouvné dja, dé monsieu et dé donzallet v'ti kma dé prince avouai dé z'ailions de toté lé calu.

— Cré bin que c'est dé monsieu de laidzo, se dza lo villiotet, po sûr dé bordjet de la v'la.

Quand y fira a champ de lu, Djustaïn, qu'étai grô bin appret, raiva sa côlla a li d'sant:

— Votre serviteur!

Mà tota sta rotta, kma dé kisolu et dé maulapprets, ne s'a baillìva ra du tot a vouaide, et lé vlinque, risonniant, boûtant lo poûr vîll, que remettait crânama sa côlla su sa têta. Y se disant a l'eureille:

— Est-il drôle, ce vieux-là?

Ma fé, le Ségnai, qu'avait pieu de cabosse avoué sé z'ailions de meudjlànna que leu avouai tot sté baiz affiquets, li preidja dain'ce:

— Voz îté grô gueuillerets, mâ se vo savi çâ qui sais, vo penrri liama voûtré tchaussé de trimblle.

Lé vsaidj acmacîva de s'ellondgî. Tot sté djouvné dja trovant adon que stu vîll n'était ra du tot drôle; sé ptets oeuils gris, dzo sa côlla, li fasant viri le sang.

Djustaïn, à stu moma, tot a'n euvrant sa toubatîrè et preniant ana prise, boûtâve amon et avau, de tchamp et d'autre.

— Eh! mon brave homme, d'sa astoû on de sté monsieu, que craignez-vous donc?

— Ma fé! da stu tchampet y cha on mâche qu'est on poû gueurgne et que n'anme ra lé z'ailions qu'ant du rudge.

menait dans son pâturage, il entendit tout d'un coup un bruit de gens qui riaient, qui caquetaient comme des poules qui ont fait leurs œufs.

C'étaient des jeunes gens, des messieurs et des demoiselles, vêtus comme des princes, avec des habits de toutes les couleurs.

— Je crois bien que c'est des messieurs de là-bas, se dit le petit vieux, pour sûr des bourgeois de la ville.

Quand ils furent à côté de lui, Justin, qui était très bien appris, ôta son bonnet en leur disant:

— Votre serviteur.

Mais toute cette troupe, comme des ricaneurs et des malappris, n'y prit nullement garde, et les voilà, riant, regardant le pauvre vieux, qui remettait crânement son bonnet sur sa tête. Ils se disaient à l'oreille:

— Est-il drôle, ce vieux-là?

Ma foi, le Sagnard, qui avait plus d'esprit, avec ses habits de milaine, qu'eux avec tous ces beaux ajustements, leur parla ainsi:

— Vous êtes bien guillerets, mais si vous saviez ce que je sais, vous prendriez bientôt peur![2]

Les visages commencèrent de s'allonger. Tous ces jeunes gens trouvaient alors que ce vieux n'était pas du tout drôle; ses petits yeux gris, sous son bonnet, leur faisaient tourner le sang.

Justin, à ce moment, tout en ouvrant sa tabatière et prenant une prise, regardait en haut et en bas, de côté et d'autre.

— Eh! mon brave homme, dit aussitôt un de ces messieurs, que craignez-vous donc?

— Ma foi! dans ce pâturage il y a un taureau qui est un peu de mauvaise humeur et qui n'aime pas les vêtements

[1] *Tchampéyie,* pâturer, alper. G. Q.

[2] Littéralement: Vous prendriez bien vite vos pantalons de tremblement, — vous trembleriez bien vite dans vos culottes.

Té! le vélainque qu'acmace de breuillie.

(Y voui vo dére a l'eureuille que c'étai ana vatcha que brâmâve.)

Père u monde! Quin-na dégueuille! Se voz avî vou toté sté tchambé couorre kma se le mouail avait motra le tchavon de sa quoua!

Stu casroûd de Djustaïn se roulâve tot bas et n'a reuvniait pas de vé sté mollets que dévoudîva Y sabiâve qu'il avant tot dé feurmi dzo lé pî.

Tota la rotta couorrave tot dret du champ du Loutche, et cré bin qu'y couorre encouo.

Y vo baillo l'histoire kma on vîll homme me l'a z'eu racontâ; y ne vo djurio pas que ce saîe la veurtâ; mâ vo sâté pru, kma mé, qu'y n'ya ra po ressabiâ é menté kma la veurtâ.

Vo crêté, pinso bin, slé que ne kniossan pas lé Ségnai, qu'il étant dé bon liaude; y vodrou que çoci voz euvre lé z'oeuils.

L'orgoû d'anondret fâ djairé crére ez afan qu'y vâla mî que leu pèré; mà, po mé, y creyo que po lé z'homme c'est kma po lé rifnallé:

— Le meillu est dzo la terre.

qui ont du rouge. Tiens! le voilà qui commence de beugler.

(Je veux vous dire à l'oreille que c'était une vache qui brâmait.)

Seigneur![1] Quelle frayeur! Si vous aviez vu toutes ces jambes courir comme si le diable avait montré le bout de sa queue!

Ce sorcier de Justin se roulait à terre et n'en revenait pas de voir ces mollets qui dévidaient. Il semblait qu'ils avaient tous des fourmis sous les pieds.

Toute la troupe courait tout droit du côté du Locle, et je crois bien qu'ils courent encore.

Je vous donne l'histoire comme un vieil homme me l'a eu racontée; je ne vous jure pas que ce soit la vérité; mais vous savez bien, comme moi, qu'il n'y a rien pour ressembler aux mensonges comme la vérité.

Vous croyez, sans doute, ceux qui ne connaissent pas les Sagnards, qu'ils sont des benêts[2]; je voudrais que ceci vous ouvre les yeux.

L'orgueil d'à présent fait aussi croire aux enfants qu'ils valent mieux que leurs pères; mais, pour moi, je crois que pour les hommes c'est comme pour les carottes:

— Le meilleur est sous la terre.

O. Huguenin.

[1] Littéralement: *Père au monde!*

[2] Littéralement: *Des bons Claudes,* des gens naïfs à l'excès.

LA BOUÈNE DUCHESSE DE NÉMOURS

(† in 1707)

—×—

C'è çta-laique qu'è *z*-eu ène bouèna princesse, vouè! mon Dieu!... Quan on praidge de lli, on sè deis' u keur, auquè que vire, que vire, y n' poui pâ vo dire kmè. E sèré grau à soitâ qu' dè dgè de çta sorte ne mouèressisse [1] djamâ.

Madama de Némour ètai se bouène que la Bordgêzi de Vauledgin se dècida, on djor, à èvî à Paris, ivouè la duchesse dèmorâve, lè trai maître-bordgè, por lli reprezètâ que la Borgêzi qu'el anmâve furieusamè, avai pru mau de vri, de niouâ lè do tchavon. Epoui c'ètai la veurtà; adon el avai s'poû le möyan de teni min-nâdge qu'è faillé à to coû smondre lè keumnautâ du Vau por qu'elle pousse [2] niouâ lè do tchavon.

Alor de cèlaique, on ètè sûr qu'â dzè do mo à Madame, lè dèputà ne rvèdran pa avouai lieu saqueta vouèja. Y baillè choir èn' èçu neu que vo poûssè llire u laivre de la Bordgèzî, cè qu'on a ècri adon qu'è rvgnîrè, quan èl oûrè pru racontâ kmè Madame lè *z*-avé reçu, lè lâguermè è *z*-où, avouai ène bontà qu'è n'è pâ de dire; kmè què elle avai dai à noûtrè maître-bordgé de galiar s'amouèzâ

LA BONNE DUCHESSE DE NEMOURS

(Marie, dernière des Orléans-Longueville)

—×—

C'est celle-là qui a été une bonne princesse, ah ! mon Dieu !... Quand on parle d'elle, on sent ainsi au cœur, quelque chose qui tourne, qui tourne, je ne puis pas vous dire comment. Il serait bien à souhaiter que des gens de cette sorte ne mourussent jamais.

Madame de Némours était si bonne que la Bourgeoisie de Valangin se décida, un jour, à envoyer à Paris, où la duchesse demeurait, les trois maîtres-bourgeois, pour lui représenter que la Bourgeoisie qu'elle aimait énormément avait assez de peine à tourner, à nouer les deux bouts. Et c'était la vérité; alors elle avait si peu le moyen de tenir ménage qu'il fallait à tous coups prier instamment les communautés du Vallon (de travailler) pour qu'elle pût nouer les deux bouts.

Quand cela se présentait, on était sûr qu'en disant deux mots à Madame, les députés ne reviendraient pas avec leur poche vide. Je donnerais facilement un écu neuf que vous puissiez lire, au livre de la Bourgeoisie, ce qu'on a écrit lorsqu'ils revinrent, quand ils eurent assez raconté comment Madame les avait reçus, les larmes aux yeux, avec une bonté qu'il n'est pas de dire; comme quoi elle

[1] *Mouèri,* mourir. E *mouèressai* quan y cheu intrâ. — *Moûre* gaillard, qu'è-cè qu'cè m'fâ ! — Y creye qu'el airai grau vlu qu'y *mouèressisse.* — Y *mouèrètrai* s'y mdgîve atan que liu.

[2] *Poai,* pouvoir. Y *pouèrai* pru, mâ y ne voui pâ. — El airai vlu qu'y *poûsse* euvri. — *Peutè*-vo vni deman ? — Na, y ne *poui* pa. — *Pouin*-no contâ d'su vo ?

G. Q.

à Paris, de boûtâ à lieu soù to cè qu'è ly' avé de curieu, qu'elle vlai to pâhi, dgîrè cè qu'èl avan èpiehyi an route. Epoui, ce n'è pâ to: figurâ-vo que quan on lli dza que la Bordgèzî ètai poûre, elle fza lè min-nè de s'corocî; elle dza qu'on avé grau mau fai de ne pa liè *d*-avé praidgî piè à tin, qu'on n'èré pâ dû le lli catchî s'lontin. Anfin, elle dza è dèputâ qu'è lli faran on furieu piaizi d'akceptâ on peti prezè de neu çan dubion.

Ouaïe dà, neu çan dubion!... C'è deu don que noûtra Bordgèzî è *z*-eu à s'n âze. Devan cè, kmè y vo *z*-ai dai, elle n'èré pâ poui alâ, s'lè keumnautâ ne li avan pâ tèdu la man.

Quan Madame de Némour mouèra, cè foû on deu, dè to le pâhi, kmè n'è pâ de dire. Tchécon piorâve[1], que c'ètai ènа compâssion; nion n' creyé qu'on èré djamâ poui se reconsolâ.

Y me svègne kmè du djor de voui, d'avè *z*-eu vu, quan y' ètai djouveun', le paile ivouè c'è qu'elle se teniè adon qu'elle avai go, de tin à autre, de veni dèmorâ à Vauledgin. C'è *z*-eu grau mau fai, à m'n avi, de ne pa avai conservâ çta tchambre, tot à l'hau du tchaté. On è *d*-a fai dè prison, kmè s'è n'y'avè pa *z*-eu pru piace autra par por cèlaique!... Mado! c'è ènа vergogne!... Y l'ai adai dai, èpoui y le dri adai, deu qu'on dèvé m'ètranliâ!...[2]

Quan on savé qu'Madame dèvai vni à Vauledgin, è faillè vai kmè lè fène ècovâve devan lè *z*-hotau, kmè tchècon ètai djohieu, se relaidgîve, ètai beurnâ, contè!... On se relaidgîve chouai snan-ne d'avance. Epoui le djor qu'on savé avait dit à nos maîtres-bourgeois de bravement s'amuser à Paris, de regarder à leur soûl tout ce qu'il y avait de curieux, qu'elle voulait tout payer, même ce qu'ils avaient employé en route. Et ce n'est pas tout: figurez-vous que lorsqu'on lui dit que la Bourgeoisie était pauvre, elle fit mine de se fâcher, disant qu'on avait bien mal fait de ne pas lui en avoir parlé plus à temps, qu'on n'aurait pas dû le lui cacher si longtemps. Enfin, elle dit aux députés qu'ils lui feraient un très grand plaisir d'accepter un petit présent de neuf cents louis d'or.

Ouida! neuf cents louis!... C'est depuis lors que notre Bourgeoisie a été à son aise. Avant cela, comme je vous ai dit, elle n'aurait pas pu aller, si les Communes ne lui avaient pas tendu la main.

Quand Madame de Némours mourut, ce fut un deuil, dans tout le pays, comme il n'est pas de dire. Chacun pleurait, que c'était une compassion; personne ne croyait qu'on aurait jamais pu se reconsoler.

Je me souviens, comme du jour d'aujourd'hui, d'avoir eu vu, quand j'étais jeune, la chambre où elle se tenait, alors qu'elle avait goût, de temps à autre, de venir demeurer à Valangin. Cela a été très mal fait, à mon avis, de ne pas avoir conservé cette chambre, (qui était) tout au haut du château. On en a fait des prisons, comme s'il n'y avait pas eu assez place autre part pour cela!... Ma foi, c'est une honte!... Je l'ai toujours dit, et je le dirai toujours, quand même on devrait m'étrangler!...

Lorsqu'on savait que Madame devait venir à Valangin, il fallait voir comme les femmes balayaient devant les maisons, comme chacun était joyeux, se réjouissait, était heureux, content!... On se réjouissait six semaines d'avance.

[1] *Piorâ*, pleurer. E *piorave* kmè èn' èfan. — Y *piorerai* bin. — El airai vlu qu'y *piorisse*. G. Q.

[2] On voit que M. G. Quinche aurait fortement appuyé M. Fréd. Soguel dans ses efforts pour faire du château de Valangin, non une prison, mais un monument du vieux temps à restaurer et à conserver. F. C.

qu'elle vlé arvà, madlâma! [1] y n' poui pâ pru vo dire la djouïe; vo ne pouèri pa le craire.

C'è mon gran-pére que m'a to cè rcontà: on guegnîve deu to liouin, èpoui dè *z*-autre coreçan [2] u rancontre, por lli tri lieu tchapé, èpoui lli faire on pouissan grau serviteur.

Y'ai le portrè de çta dame, que m'fà piaizi èn' ambîme. C'è Monsieu de Tribolè, çlu qu'ètai tchatlan de Taile, qu'a *z*-eu la bontà de m'è faire de prèzè, èl y'a quauque an; y n'le bailleré par choîr por dî dubion, qu'y creye.

Se çta bouèna dame n'è pa à la piè bale piace, u piè bé care du paradi, mado! y n'sè pà quoui c'è que veu pouai ll'y'alà.

George QUINCHE.

Et le jour qu'on savait qu'elle voulait arriver, *madlâma!* je ne peux pas assez vous dire la joie; vous ne pourriez pas le croire.

C'est mon grand-père qui m'a tout cela raconté: on regardait de tout loin, et d'autres couraient à sa rencontre, pour lui tirer leur chapeau, et puis lui faire une très grande révérence.

J'ai le portrait de cette dame, et il me fait un immense plaisir. C'est M. de Tribolet, celui qui était châtelain de Thielle, qui a eu la bonté de m'en faire présent, il y a quelques années; je ne le donnerais pas facilement pour dix louis, je crois.

Si cette bonne dame n'est pas à la plus belle place, au plus beau coin du paradis, ma foi! je ne sais pas qui c'est qui veut pouvoir y aller.

Traduit par Fritz CHABLOZ.

[1] Exclamation d'étonnement, impossible à rendre en français.

[2] *Core,* courir. E *coressai* kmè on ra èpouèzenà. — El airai v'lu qu'y *coressisse* adé. — Y *corètrai* pru, mâ y cheu tro soû. — *Cor* galiar, *corté,* vo vlai pru le rattrapà. G. Q.

Le foû u tchaté de Vauledgin

(13 JUIN 1747)

Vo n'eti pâ à stu monde, et poui n'mè non piet; mâ s'no *z*-eti *z*-eu citoquet adon, el est sûr qu'no *z*-éri *z*-eu grô peur, mado! porcet qu'stu djor noûtre tchâté beurlà étîramet, se c'n'est poret l'câre qu'boûte du fian du Seyon. Mon gran-pére qu'étai adon on djoûveune home, no racontâve quînne dégueille tchacon avai *z*-eu, porcet qu'el y avai on foû qu'étai furieu, et poui ènа fmîre d'l'autre monde, qmet vo peutet craire, et poui qu'on avai *z*-eu grô d'mau d'préservâ lé *z*-hotau du bor. Et poui figurâvo qu'noûtra Cœumenautâ adon n'avai oncoret ret d'sringue, d'façon qu'el y-avai d'quet grulâ; mâ on invia[1] vitamet à Ntchaté por démandà du scor. Vo dire qmet l'foû prenia, i n'poui pâ, on n'l'a djamâ seu u djuste. Cet qu'foû triste, c'est qu'on vniai djustamet d'raloy-î l'tchaté qu'étai grô pouvreteu, la Sgniori l'avai remet, qmet on peu dire, tot à neu qu'è n'y-avai ret d'ass'bé; mon granpére desai qu'el y avai d'quet piorâ d'voir l'poûr tchaté qmet el étai poret aloy-î quan l'foû piaqua.

Vo peutet craire qu'nion n'étai disposâ à rire pédet la dépéteuille; mâ

L'incendie du château de Valangin

(13 JUIN 1747)

Vous n'étiez pas de ce monde et puis ni moi non plus; mais si vous aviez été alors ici, c'est certain que vous auriez eu bien peur, ma foi! parce que ce jourlà notre château brûla entièrement, tout au moins la partie qui regarde du côté du Seyon. Mon grand-père, qui était à cette époque un jeune homme, nous racontait quel effroi chacun avait éprouvé, parce qu'il y avait un feu qui était furieux et une fumée de l'autre monde, comme vous pouvez bien croire, et surtout qu'on avait eu beaucoup de peine à préserver les maisons du bourg. Et puis figurez-vous que notre Commune ne possédait pas encore de pompe à incendie, de manière qu'il y avait de quoi trembler; mais on envoya (vitement) immédiatement à Neuchâtel pour demander du secours. Vous dire comment le feu prit, je ne le puis pas; on ne l'a jamais su au juste. Ce qui fut triste, c'est que l'on venait précisément de réparer le château qui était bien délabré; la Seigneurie l'avait remis, comme on peut dire, tout à neuf, au point qu'il n'y avait rien d'aussi beau. Mon grand-père disait qu'il y avait de quoi pleurer que de voir comment le pauvre château était pourtant arrangé quand le feu cessa.

Vous pouvez bien croire que personne n'était disposé à rire pendant le désas-

[1] *Invîe*, envoyer. Kmè vli-vo qu'y l'*invisse* quan y n'l'avai pa? — *Invie*-le. — S'y ètai que de vo, y l'*invierai*. G. Q.

quan l'foû foue afrein[1], on s'moquâ grô d'celu qu'démorâve u tchaté por vouardà[2] et poui baillî à mdgî ès prisenie; el étai à nom Abram Busset; l'poûre estafie s'trobia, è n'savai piet d'quin fian vrî la tête; el étai tot ébeurlicoquâ, taulamet èbouèlà qu'è s'méta à dépèdre lè fnétre, poui è criâve oncoret piet fôr qu'on patî: « Gare! tchoû-yìe! roûta-vo! gare! » Et poui è lè rotchîve avau, qu'el y-èd'a qu'foûret quâsi assonà. I vo démande on poue s'è n'y-avai pâ d'quet rire djuqu'à-z-èd'avai mau u vettre. On a *z*-eu fai éna tchanson por s'moquâ du poûre Abram; i-ai groue deu, mado! qu'elle s'aye perdia, n'édontet-vo, qu'c'est gro damâdge?

Cè n'foue qu'piet d'vet an aprè que l'tchaté foue rbâti; l'Roi n'étai ret curieu de l'rlévâ; on oûe grô d'mau de l'décidâ; poret à fôrce de l'smondre, è s'ravesa. Cè foue la Bordgésie qu'prenia la couéson; vo sâtet qu'adon quan elle vlai auquet, è faillai quâsi ll'y passâ; è n'étai pa question d'la contreléyïe[3]. Alor d'célaique elle éteurprenia l'Roi, et feu tan et tan qu'è n'trovâ ret d'mî à faire que d's'mettre gaillar à la bésogne; cè foue à l'an mil sa cent et septante-do que l'tchaté foue fini, et poui s'bin raloy-ìe qu'on airai djouérâ[4] qu'c'èd' étai on to neu. El y-oue éna pouissante fête, éna fête qu'cè pôrte peur.

tre; mais quand le feu fut éteint, on se moqua fort de celui qui demeurait au château pour garder les prisonniers et leur donner à manger. Son nom était Abram Busset: le pauvre estaffier se troubla; il ne savait plus de quel côté tourner la tête. Il était tout hors de lui, tellement il braillait, au point qu'il se mit à dépendre les fenêtres; et puis il criait encore plus fort qu'un pattier (chiffonnier): « Gare! gare! retirez-vous! gare! » Et il les lança en bas si bien qu'il y eut des gens qui furent presque assommés. Je vous demande un peu s'il n'y avait pas là de quoi rire jusqu'à en avoir mal au ventre. On a fait une chanson pour se moquer du pauvre Abram; j'ai grand regret, ma foi! qu'elle se soit perdue. N'est-ce pas, que c'est bien dommage?

Ce ne fut que plus de vingt ans après que le château fut rebâti: le roi n'était nullement disposé à le relever; on eut bien de la peine à le décider; pourtant, à force d'insister auprès de lui, il se ravisa. Ce fut la Bourgeoisie qui en prit souci. Vous savez qu'à cette époque, quand elle voulait quelque chose, il fallait ordinairement en passer par là; il n'était pas question de la contredire. Alors elle entreprit le roi à ce sujet, et elle fit tant et tant qu'il ne trouva rien de mieux à faire que de se mettre carrément à la besogne. Ce fut l'année mil sept cent et soixante-douze que le château fut terminé, et si bien réparé qu'on aurait juré que c'en était un tout neuf. Il y eut une superbe fête, une fête que ça porte peur[5].

[1] *Afreindre*, apaiser, calmer. Quin tin qu'è fâ porè! crebin qu'è veu s'*afreindre*. – Dieu sè b'ni! el è on poue *afrein*. G. Q.

[2] *Vouarda*, garder. E *vouarde* le lli. — El airai v'lu qu'y *vouardisse* l'hotau. — Y l'*vouarderai* pru s'on vlai me lassie faire. — Y *vouardave* la motèle (vache qui a une étoile blanche au front). G. Q.

[3] En effet, la Bourgeoisie de Valangin avait des allures très démocratiques, très républicaines, si l'on peut s'exprimer ainsi: on a eu tort de dire le contraire. F. C.

[4] *Djouéra*, jurer. Kmé e *djouérâve* porè! — El airai vlu qu'y *djouérisse*. — *Djouère* gaillard. — Y *djouèrerai* pru. G. Q.

[5] Textuel: expression neuchâteloise pour dire qu'il n'y avait rien de pareil. C.-E. T.

On oy-ïâ ronfiâ lè pétar; tu lè grenadî du Vaux ch'y vegnîre; el y oue on grô bé gala por lè *z*-ovrî, on bal, et poui totè sortè d'bell' affaire; tchécon était grô djo-ïeu. Et poui è fau dire, por la rinsonette, qu'cè foue adon qu'on pianta tu lè tliet qu'son ora d'su la terrasse; dvan cè è gn'y-avai pâ on pti botcha. En seize, l'an du tchîr tin, el ai vnia trai avau; el étan to u ba djustamet ivouët el y-a ora on corti. I m'svègne grô bin d'avai vu tché[1] steu *z*-arbre; y-étai laique u ba du tchaté avoué éna rote d'dget; on veyai qu'tô cè alâve déboûlâ; c'étai quâsi auquet d'grôbé à vair.

Georges QUINCHE.

On entendit ronfler les pétards; tous les grenadiers du Val-de-Ruz vinrent ici (à Valangin); il y eut un magnifique festin pour les ouvriers, un bal, sans compter toutes sortes de belles choses. Chacun était tout joyeux. Il faut dire aussi pour la conclusion que ce fut à cette époque que l'on planta tous les tilleuls qui se trouvent maintenant sur la terrasse; auparavant il n'y avait pas le plus petit arbre. En 1816, l'an du *cher temps* (disette), il en est venu trois en bas, justement à l'endroit où se trouve actuellement un jardin. Je me souviens fort bien d'avoir vu ces arbres dégringoler (littéralement: venir en bas); j'étais là au pied du château avec une masse de gens; on s'apercevait bien que tout allait glisser. C'était quelque chose de fort intéressant à voir.

Traduit par Ch.-Eug. TISSOT.

[1] *Tchè*, tomber, de *cheoir*. Tchoûye, ne vè-te pa qu'te veu *tché*? — Y'ètai drai à fian d'liu quan è *tchesâ*. — Y creye qu'y *tchise*. — Sin mè, è *tchèserai*. — Sin no, vo *tchesi*. El è *tché* avau lé *z*-ègrâ. — Vo *z*-airi an-mâ qu'y *tchesisse*. — Y gn'y voui pâ alâ, y cheu sur qu'y *tchérai*. — Lalah! *tchù* adé! G. Q.

LO GRAN FRÉDRI

1

Mà, ditè-veire[1], couesai,
Vo que lìetè la gazèta,
Lé *z*-aférè van-t'lié bai?
La pâ est-eille astou féta?
O m'assurie, l'âtro set,
Qu' lo roi a brossâ lé Francet?...

2

Bei talamè qu'è le son:
E llyi'a begnie prè chouai mil homo[2].

Lo resto foui par lè bosson,
Que n'a repou, ne frei, ne sono:
E son s'talamè édgerge-llie
Qu'è cudè tu d'eitre apougnie.

3

Yè su, certe, se djöyeu
Que yè pieûro quasi d'eize;
Mado! se lè pouè rogneu
M'avan bai baillî la dezaize!...
Nion[4] n'a pieu de dificulté
Qu'è gn'y vouliait fora lo né!

LE GRAND FRÉDÉRIC

1

Mais, dites-voir, cousin,
Vous qui lisez la gazette,
Les affaires vont-elles bien?
La paix est-elle bientôt faite?
On m'assurait, l'autre soir,
Que le roi a brossé (battu) les Français?...

2

Bien tellement qu'ils le sont:
Il y a (de) perdus près de six mille [hommes.
Le reste fuit par les buissons,
Qui n'a repos, ni froid, ni sommeil:
Ils sont si tellement atterrés, éperdus[3],
Qu'ils croient tous d'être empoignés.

3

Je suis, certes, si joyeux
Que je pleure presque d'aise;
Ma foi! si les laids teigneux
Ne m'avaient pas donné la tremblette!...
Personne n'a plus de difficulté
Qu'ils n'y veulent mettre le nez!

[1] *Veire, veir*, particule très usitée, qui se joint aux verbes à l'impératif, toutes les fois qu'on veut adoucir l'ordre et le présenter comme une demande ou une prière. On a cherché l'origine de ce mot dans le latin *verus*, dont l'ancien français avait fait *veoir* ou *vé*; mais on pourrait tout aussi bien le faire venir de *viaz*, donc, — ou, mieux encore, de l'ancien verbe *veler*, vouloir. — On pourrait rapprocher ce *veir* de la particule *bi* des Israélites, laquelle se joignait au mot *Javeh*, avec le sens de: *je te prie*. J. L. M.

[2] A la bataille de Rosbach, 1758. — *Begnie* est difficile à traduire: littéralement, c'est *baigné*. Mais il s'agirait d'un bain dans lequel on est plongé, sans pouvoir jamais en ressortir. L. P.

[3] Ou mieux: *en déguille*.

[4] *Nion*, pronom personnel indéfini négatif, que quelques-uns dérivent du latin *nemo*. Ne pouvant pas croire que *on* vienne de *homo* ou *homme*, nous ne pouvons pas non plus admettre cette étymologie de *nion*. Selon nous, ce pronom vient du latin *ne mus* ou *nullus*, d'où l'italien a fait *niuno* et *nessuno*, le français *nul*, anciennement *neul*, le romanche *nagin*. — Le roumain, qui, lui, est parti de *nemo*, dit *nimene*.

4

E se bouètè[1] chouai contre on,
C'è de la poueta bésogne :
La reine d'Hongri', lo Saxon,
La Russi', la Suèd', queina vergogne !...
La France avoué l'empereur...
To cè a poue d'oneur à keur.

4

Ils se mettent six contre un,
C'est de la vilaine besogne :
La reine de Hongrie, le Saxon,
La Russie, la Suède, quelle honte !...
La France avec l'empereur (d'Allemagne).
Tout cela a peu d'honneur à cœur.

5

C'è du roi qu'y ai couéson :
E ne crai ne vè, ne bise ;
Pé pieu è crai lo canon
Que lo pantè de sa tchemise ;
E l'è s'talamè bon guerrîe
Qu'è crè que rè n'le peu biessîe.

5

C'est du roi que j'ai souci :
Il ne craint ni vent, ni bise ;
Pas plus il craint le canon
Que le bas de sa chemise ;
Il est si tellement bon guerrier
Qu'il croit que rien ne le peut blesser.

X.[2]

Traduit par F. Chabloz & L. Perrin.

[1] *Bouèta*, mettre, placer, bouter. Les Vallées vaudoises du Piémont disent *butta* dans le même sens. La basse latinité disait *butare*. — *Boùta* signifie regarder et les Vaudois disent *abouta*, faire attention à. J. L. M.

[2] Communiqué à M. G.-A. Matile, pour son *Musée historique*, en 1843, par M. de Meuron, ancien châtelain du Landeron. M. Matile dit que cette chanson a été faite pendant la guerre de Sept ans, à Fleurier, où elle était devenue populaire, comme dans tout le pays : c'est l'expression simple et naïve de l'admiration qu'inspiraient les victoires de Frédéric II.

LE DJUSTEZIE DE SAINT-MARTIN

(1760)

Quin-abi vüye-è mètre por alâ à Savagnie?

Y voui mètre mon-abi rudge, por tan mie [rudgéyie;
Y voui prèdre ma cane qu'a la pouègna [d'ardget,
Afin qu'y séye bin proûpre, s'y véyai bin [dé dget.
Quan y foûre à mie çteu prâ, y [m'alive avesâ
Qu'y avouai reubiâ ma tabatîre & mon [motcheur de nâ;
Mâ, y öyire èna voi que s'mèta à criâ:

Ha! veni gaillâ vite, Monsieu le djustezie,
Ha! veni gaillâ vite, no sin tu à dinâ!...

Tot à l'hau de la trâbiè, Monsieu le [djustezie,
Tot à l'hau de la trâbiè, sè vo faire à [préyie.
Tâillie gaillâ d'la tchair, Monsieu le [djustezie,
Tâillie gaillâ d'la tchair, mâ tchoûyie [d'vo tâillie!
— Hé! là! la bouène pévrée qu'vo *z*-ai [cheutoquè fait!
— Ha! meudgie *z*-è gaillâ, Monsieu le [djustezie,
No *z*-è *d*-ain[1] èna dgîrle & on cuvè to pien.

— Hé! là! le bon vin rudge! ivouè vo [z-a-t-u cru?

LE JUSTICIER DE SAINT-MARTIN

(1760)

Quel habit veux-je mettre pour aller à [Savagnier?
Je veux mettre mon habit rouge, pour [tant mieux *rougeoyer,*
Je veux prendre ma canne qui a la [poignée d'argent,
Afin que je sois bien propre, si je voyais [bien des gens.
Quand je fus à moitié de ces prés, je [m'allai aviser
Que j'avais oublié ma tabatière & mon [mouchoir *de nez* (de poche);
Mais j'entendis une voix qui se mit à [crier:
Ah! venez bien vite, Monsieur le justicier,
Ah! venez bien vite, nous sommes tous [à dîner!...
Tout au haut de la table, Monsieur le [justicier,
Tout au haut de la table, sans vous faire [*à* prier.
Coupez bravement de la viande, Monsieur [le justicier,
Taillez ferme de la viande, mais prenez [garde de vous couper!
— Hé! là! la bonne étuvée que vous [avez là faite!
— Ah! mangez-en beaucoup, Monsieur [le justicier,
Nous en avons une gerle & un cuvier [tout pleins (de viande).
— Hé! là! le bon vin rouge! où vous [a-t-il crû?

[1] Voir note 3 à page suivante.

Est-cè dè çteu rochète, o bin dè çteu [tchampè?
— Hâ! baîtè-*z*-è gaillâ, Monsieu le [djustezie,
Coquin bon camarade djuqu'à no tu [grisie!...
No *z*-è *d*-ain[3] tan bu qu'no sônme tchie [avau lé *z*-égrâ;
C'è fai de la quemare qu'no *z*-a tot éboualâ.

— Ha! vo *z*-ètè to gri, Monsieu le [djustezie,
Tchoûyie d'vo rotre[4] on bra par dèrie [Savagnie.

Est-ce dans ces terrains rocheux ou bien [dans ces pâturages[1]?
— Ah! buvez-en gaillardement, [Monsieur le justicier,
Coquins bons camarades[2] jusqu'à nous [tous griser!...
Nous en avons tant bu que nous [sommes tombés en bas les escaliers.
Cela a fait un commerce qui nous a tout [emmêlés.
— Ah! vous êtes tout gris, Monsieur le [justicier,
Prenez garde de vous casser un bras [derrière Savagnier.

X.[5]

Traduit par Fritz Chabloz.

[1] Plaisanterie du justicier.

[2] Locution indiquant qu'on a bu jusqu'à ce qu'on soit gris, c'est-à-dire dans l'état où l'on se dit indifféremment: *Coquin!* ou *Bon camarade!*

[3] *èd* Dans toutes les langues, l'euphonie attire l'addition d'un *d* entre une syllabe nasale et une voyelle et la consonne *r*. Le *d* que le patois du Val-de-Ruz met à la fin du pronom ou adverbe *en, in,* n'appartient donc pas à ce mot: *s'è-d-ala,* s'en aller. Du latin *inde.* J. L. M.

[4] *Rotre,* casser, briser. — Y creye que çtu vire è *ro.* — El airai vlu qu'y le *rotisse.* — Sin mè, el le *rotai.* — S'y ètai que d'vo, y le *rotrai.* — E n'y'a rè kmè cè por me *rotre* la brasse. G. Q.

[5] Découvert à Boudevilliers.

ON DJUSTIZIE D'ON VIAIDGE

(1760)

— Dieu vo *z*-aide ! Monsieu le djustizie,
Etè-vo pâ çté care ?... Tan qu'y vo *z*-ai [tchertchie !...
— Soue ci à la piataina, que m'étchaude [lé pì ;
Y n'avoue ra à faire. Soue ci a bra croisie.

— Vo voui préyi, de grâce, Monsieu le [djustizie,
(E no *z*-è crèv' ana vatche) d'la veni [écortchie.
— Haïda ! y l'vo promesso, & vo soue [oblidgie,
Deuqu' vo *z*-i prè la peïna d'me veni [tchetchie.
— Quin-abi m'faut-u mètr' po l'ala [écortchie ?
Fau mètre m'n-abi rudge, qu'on me véye [rudgéyie.
Et pui, i m'fau panre mé gan pelissenâ :

Y soue djà on poû vîye, y soue to redjalâ.

I m'fau panre ma cana qu'a la ponma [d'ardgeâ,
Et ma bàla pèruke & mon tchapé bordâ,

Et mé feïnè mintchètè & mé boton dorâ.

Quan no fîre su la Rotche, n'avan-no [pâ reubiâ
De potâ amon dè pièrè, po la vatche [cotâ !...

UN JUSTICIER D'UNE FOIS

(VARIANTE DU MORCEAU PRÉCÉDENT)

Dieu vous aide ! Monsieur le justicier.
Etes-vous par ce coin ?... Tant que je [vous ai cherché !...
— Je suis ici à la cuisine, qui me chauffe [les pieds ;
Je n'ai rien à faire. Je suis ici à bras [croisés.
— Je veux vous prier, de grâce, Mon- [sieur le justicier,
(Il nous est péri une vache) de la venir [écorcher.
— Ouida ! je vous le promets & vous [suis obligé,
Puisque vous avez pris la peine de me [venir chercher.
Quel habit me faut-il mettre pour l'aller [écorcher ?
Il faut mettre mon habit rouge, qu'on [me voie *rougeoyer*.
Et puis, il me faut prendre mes gants [fourrés :
Je suis déjà un peu vieux, je suis tout [gelé.
Il me faut prendre ma canne qui a la [pomme d'argent
Et ma belle perruque & mon chapeau [bordé,
Et mes fines manchettes & mes boutons [dorés.
Quand nous fûmes sur la Roche,
[n'avions-nous pas oublié
De porter en haut des pierres, pour caler [la vache !...

— Fâtè bin la beseugne, Monsieu le [djustizie;
Ne boûta pâ d'care, tchoûyie bin d'taillie.

— Hé! là! que crinte-vo? qu'y n'satcho [pâ mon métie?
C'è djà d'su çta Rotche qu'y ai aprè à [pélâ
Bécou de vîllhè vatchè, dè tchin & tcha [crèvâ...
Qué bocon faut-u panre po cueure po [l'sopâ?
— Fau panre la piéce ronda & tu lé bon [bocon,
Et pui, à gueillie[2] cueure, qu'i ly en aie [po tchacon.
— Quîn-na bouna pévrée ai-vo citoquè fâ?
Q'ma en ai-vo pui tan faire por on s'gro [sopâ?
— Hé! là, mdgiè â pére, on vo la kvè [bin;
No *z*-ain ana dgêrla pièna & on cuvé to [pien!
Fau baire à la santâ d'Monsieu le [djustizie!
A la santâ d'la vatche qu'vo *z*-ie écortchie!

Hé! là, gran bin vo fasse! Monsieu le [djustizie,
Et vo baille la fooche d'adé bin [écortchie!...
Anondrè, vo fau dire, Monsieu le [djustizie,
Combin no vo dévin, q'no volin päyie.

— Hé! là, deneçain crutche, poûré dgea, [y ne voui:
Cinque, c'est d'la beseugne qu'y fai avoué [piaisi.

— Faites bien la besogne, Monsieur le [justicier;
Ne regardez pas de coin, prenez bien [garde de couper (le cuir);
— Hé! là, que craignez-vous? que je ne [sache pas mon métier?
C'est déjà sur cette Roche que j'ai appris [à peler[1]
Beaucoup de vieilles vaches, de chiens [& chats crevés...
Quel morceau faut-il prendre pour cuire [pour le souper?
— Il faut prendre la « pièce ronde » & [tous les bons morceaux,
Et puis, en beaucoup cuire, qu'il y en [ait pour chacun.
— Quel bon ragoût avez-vous ici fait?
Comment en avez-vous pu tant faire pour [un si gros souper?
— Hé! là, mangez-en seulement, on vous [la cord bien;
Nous avons une gerle pleine & un cu- [vier tout plein (de viande à saler).
Il faut boire à la santé de Monsieur [le justicier!
A la santé de la vache que vous avez [écorchée!
Hé! là, grand bien (il) vous fasse! Mon- [sieur le justicier,
Et vous donne la force de toujours bien [écorcher!...
Maintenant, il vous faut dire, Monsieur [le justicier,
Combien nous vous devons, que nous [voulons payer.
— Hé! là, pas un kreutzer, pauvres gens, [je ne veux:
Cela, c'est de l'ouvrage que je fais avec [plaisir.

X.[3]

Traduit par Fritz Chabloz.

[1] Lever la peau.

[2] *Gueillie* à Saint-Martin, *gaillâ* à Boudevilliers, *gaillar* à Valangin : on ne sait, en vérité, comment traduire en français ce mot, duquel le patois fait un si fréquent usage. *E vo fau gaillar ala. — Mdgie gaillar! — Veni gaillar! — Depatche-te gaillar.* J'estime que, comme en français, il correspond aux expressions vaillamment, bravement, hardiment, allègrement, vivement, librement, etc. Il faut y aller allègrement. — Mangez librement. — Venez hardiment. — Dépêche-toi vivement, etc. C.-E. T.

[3] Communiqué par M. Oscar Nicolet, de la Chaux-de-Fonds, à M. Ch.-Eug. Tissot.

Remootrâce dé Seignai au Tchaulier 1794

Dja d'la Tchau !

Epoui, épouï ! Qu'è-ça que c'è que to stu trin ?... Diaibe pa y voui qu'on ci bouèta de sté côlè rudge !... Qu'on ale vitama tailli l'âbre de sta libertâ que vo *z*-a tu divisâ. Boûta-no, qu'son s'bin uni à la Seigne : le diaibe on d'no n'boudge. C'è qu'no n'â volin ra, ne po pou ne po ra. Vélinque ça que c'è, boûta bin : c'è que no povin vivre sin le français ; que le diaintra pa no n' volin ra de sta libertâ et de la lague étrindgîre a noûtra keumnauta du pahi de la Seigne.

Et, de pieu, no *z*-in passa pa le plus que no n' volin pieu que noûtre mnistre de la Seigne no prêtché pieu du français. No ne r'kniossin pieu que noûtra mèra lagua, noûtre bon patoi, qu'è le meillu.

Tu slè que mèta de sté côlè rudge ressabia dé rafoni, que ne vaya pa mî que ieu. Po no, à la Seigne, no n'volin pa no défigurâ avouè dé côlè tot-â fieu, lé bian que no pootin son bin pieu avégnan. — Qu'è-c'è que c'è que sté cocârdè qu'an tan de tacounè? On drè que c'è dé foulaton qu'on vîtè po dé bodé. Y ne

Remontrance des Sagnards aux gens de la Chaux-de-Fonds, 1794

Gens de la Chaux-de-Fonds !

Et puis, et puis ! Qu'est-ce que c'est que tout ce train ?... Diable pas je veux qu'on s'y mette de ces bonnets rouges !... Qu'on aille vitement couper l'arbre de cette liberté qui vous a tous divisés. Regardez-nous, qui sommes si bien unis à la Sagne : le diable si un de nous ne bouge. C'est que nous n'en voulons rien, ni pour peu ni pour rien. Voilà ce que c'est, regardez bien : c'est que nous pouvons vivre sans le français ; que le diantre pas nous ne voulons rien de cette liberté et de la langue étrangère à notre communauté du pays de la Sagne.

Et, de plus, nous avons passé par les voix (voté) que nous ne voulons plus que notre pasteur de la Sagne nous prêche plus du français. Nous ne reconnaissons plus que notre mère langue, notre bon patois, qui est le meilleur.

Tous ceux qui mettent de ces bonnets rouges ressemblent des rafourniers (chaufourniers), qui ne valent pas mieux qu'eux. Pour nous, à la Sagne, nous ne voulons pas nous défigurer avec des bonnets tout en feu (rouges), les blancs que nous portons sont bien plus avenants. — Qu'est-ce que c'est que ces cocardes

voui pas que lé Seignai â pootan de taulè.

I a assebin na bouna patia du Vaud'-Reu que son qu'ma no : i n'a veûya ra de sta[1] diaibe de libertà.

Publié par JULES-HENRI KRAMER, en 1848, dans ses *Chants valanginois et textes historiques.*

qui ont tant de morceaux (rouges, blancs, bleus)? On dirait que ce sont des bouffons qu'on habille pour les bordes (feux de joie). Je ne veux pas que les Sagnards en portent de tels.

Il y a aussi une bonne partie du Val-de-Ruz qui sont comme nous : ils ne veulent rien de cette diable de liberté[2].

Traduit par Fritz CHABLOZ, O. HUGUENIN & A. VUILLE.

[1] *Stu, sta, sté, — slu, sla, slé.* Contrairement à un fait commun à la plupart des patois de la Suisse romande, le patois montagnard a deux formes différentes pour les adjectifs démonstratifs et les pronoms démonstratifs; le patois du vallon de Saint-Imier a aussi *çu,* adjectif, et *ço,* pronom. Dans le patois fribourgeois, *ci, cel, chi, chil* signifient *celui* et aussi *ce* et *cet; — ha, hia, hlla, ça* signifient *celle* ou *cette,* et *haus, hiaus, hllaus, çaus* signifient, suivant les cas, *celles* ou *ces.* — Cependant les Vaudois ont aussi *sti, sta* et *staus,* pour indiquer que l'objet ainsi désigné est très rapproché, qu'on le tient ou qu'on s'en occupe. Pour le traduire fidèlement en français, il faudrait ajouter après le substantif le mot *ci: sti motcheu,* ce mouchoir-ci, *sti l-uti,* cet outil-ci. J. L. M.

[2] « Le 28 mai 1793, un jour de foire, les Eplaturiers, les Planchottiers, les gens du Valanvron et autres Environniers, s'étant rendus à la Chaux-de-Fonds, décorés de la cocarde orange, se prirent de querelle avec les jacobins de cette localité, qui, ayant élevé quatre arbres de liberté surmontés du bonnet classique, étaient venus danser la Carmagnole autour de ces sapins, vêtus du costume tant prisé des amateurs du système français. A ce spectacle, les Environniers n'avaient pu y tenir; ils étaient tombés à bras raccourcis sur les Chauliers, et il s'en était suivi une mêlée sanglante où les jacobins furent vainqueurs et poursuivirent leurs ennemis jusqu'aux Eplatures. Arrivés chez eux, plusieurs de ceux-ci (orangistes) se saisirent de carabines et commencèrent une fusillade en règle, qui obligea les bonnets rouges à rebrousser chemin. » Quand ces nouvelles arrivèrent à la Sagne, les hommes de cette localité prirent les armes et vinrent se poster sur la colline des Crosettes, qui domine la Chaux-de-Fonds. De là, ils envoyèrent un parlementaire faire la remontrance reproduite ci-dessus. La chronique rapporte que la démarche des Sagnards eut un plein succès, qu'on leur donna l'assurance que les arbres de liberté seraient abattus et que tout allait rentrer dans l'ordre.

La fin dâè conpre

Ye vo *z*-âè contâ, l'y'a quauque dzo, comin lo lieutenan Cousandier avâè aretâ ao to fin, le tsarivari din la Bèrotse. L'y'avâè oncoi na crouyeri qu'e l'a assebin fotu avau dadrâè. Vaètci l'afâre.

Tu celâè que se maryâvan foillyâè, avan lo gran sau, qu'e fissan à bâère è à dansi le boeube è le baèschte dao velâdzo, au bin è lyâè foillyâè bailly 'n-acrazäye de bache po fâre la noce ao cabârè.

Nyon n'auzâve se rebifâ, taulamin que çta pouète moùda gravâve grau le djouvene maryâ que, bin dâè yadze, n'an pa mé que ne lyâè fau po pâhi lo lly, le saule è lo bri : me sovigno d'on cordagnî qu'a vindu on bocon de couerti po contintâ le valè, po pâhi *la conpre*, comin on dezâè à l'ardzin qu'e foillyâè dinse bailly à çâè valè de metsance : l'ètâè na sorta de *bèjauno*.

In 1740 adon, mon neveu *Lètse-Pora* refouuza to drâè de pâhi la conpre aè valè de Montaltsî, in dezin qu'e l'anmâve mi bailly çl'ardzin aè poùre, qu'in avan pye faute que lâè. L'avan condan-nâ à pâhi di ècu neu.

Le valè foùran rudo corocî è djurâran per le mil cin çan diabe, qu'e saran prau l'in fâre à repinti, è que lo Lètse-Pora è sa fèna pahiran comin le *z*-autre.

La premîre né aprî le noce, per on dedzeu, le valè son ala roùta de sa pyace

La fin des béjaunes d'épousailles

Je vous ai conté, il y a quelques jours, comment le lieutenant (de justice) Cousandier avait arrêté, au tout fin, les charivaris dans la Béroche. Il y avait encore une méchanceté qu'il a aussi fait tomber gaillardement. Voici l'affaire.

Tous ceux qui se mariaient *fallaient*, avant le grand saut, qu'ils fissent boire et danser les garçons et les filles du village, ou bien il fallait leur donner quantité de batz pour s'amuser au cabaret.

Personne n'osait se regimber, tellement que cette vilaine mode gênait grandement les jeunes mariés qui, bien des fois, n'ont pas plus qu'il ne faut pour payer le lit, les chaises et le berceau : je me souviens d'un cordonnier qui a vendu un morceau de jardin pour contenter les garçons, pour payer *la compre*, comme on disait à l'argent qu'il fallait ainsi donner à ces diaboliques jeunes gens : c'était une sorte de *béjaune*.

En 1740 donc, mon neveu *Lèche-Porreau* (sobriquet) refusa net de payer la compre aux garçons de Montalchez, en disant qu'il aimait mieux donner cet argent aux pauvres, qui en avaient plus besoin qu'eux. Ils l'avaient condamné à payer dix écus neufs.

Les jeunes gens furent très courroucés et jurèrent par les mille cinq cents diables, qu'ils sauraient assez l'en faire repentir, et que le Lèche-Porreau et sa femme payeraient comme les autres.

La première nuit après les noces, par un jeudi, les garçons sont allés ôter de

na deléze[1] que tyoçâè l'adze ao Lètse-Pora, è l'an ague-lly ao fin couètsè de na nohire; è pyou l'an bouèta s'n[2] erse su la couèsse de son perâè de colyâ. — La né d'aprî, noûtre casserou trêran[3] to lo tsenevo ao Lètse-Pora è voignîran a la pyace on ta de bougreri : dâè ninteille, dâè pâè, dâè fâve, dâè pezete, dâè rifenèle, de l'avéna, dao tréyolè, dao fyèzin, de la trénèta, dâè *z*-èpardjole, que séyo-yo? — La né dao deçando[4], l'an agrafâ sa tsèrue, l'an dèmantibulâye è pyou l'an adjochâè le bocon su la fréte dao tâè, avoui le révoue, lo tserdzolè, lo bori è le *z*-apieure...

L'in aran bin mi fâ, se lo Lètse-Pora, tot inmahi, n'in avâè pa passâ per auvouè le valè avan djura de le fâre a veni. Adon lyâè baillâè le di *z*-écu neu.

Pindin to cin, lo lieutenan Cousandier, din s'n hotau dao Chatelar, a St-Aobin, n'avâè pa bouèdzi, quan mîmo savâè bin tota la manigance per on djustezi de Montaltsî : reculâve po mî sautâ.

Lo matin dao dzo que le valè avan djôbiâ de se diverti avoui le *z*-écu dao Lètse-Pora, lo lieutenan le fi queri per lo métrau, din lo pâèlo de kemena, auvouè lyâè parla a pou prî dinse :

— Montrâ me vâè, din noûtro coutumi de Tavahi, aubin mîmo din celu de

sa place une porte à claire-voie (clédar) qui fermait la haie au Lèche-Porreau, et l'ont mise au fin haut d'un noyer; et puis ils ont placé sa herse sur la mère-branche de son poirier de poires d'angoisse. — La nuit d'après, nos sorciers arrachèrent tout le chanvre du Lèche-Porreau et semèrent à la place toute espèce d'autres plantes : des lentilles, des pois, des haricots, des poisettes, des carottes, de l'avoine, du trèfle blanc, des graines de foin, de la *trainette,* des genets à tige ailée, que sais-je? — La nuit de samedi, ils ont pris sa charrue, l'ont démontée à la diable et puis ils ont mis les pièces sur le faîte du toit, avec les roues, le chargeolet, le collier et les chevilles de fer pour atteler.

Ils en auraient bien mieux fait, si le Lèche-Porreau, fortement inquiet, n'en avait pas passé par où les garçons avaient juré de le faire venir. Donc, il leur donna les dix écus neufs.

Pendant tout cela, le lieutenant Cousandier, dans sa maison du Châtelard, à St-Aubin, n'avait pas bougé, quand même il savait bien toute l'affaire par un justicier de Montalchez : il reculait pour mieux sauter.

Le matin du jour que les jeunes gens avaient pensé de se divertir avec les écus du Lèche-Porreau, le lieutenant les fit chercher par le métral, dans le poêle de commune, où il leur parla à peu près ainsi :

— Montrez-moi voir, dans notre coutumier d'Estavayer, ou bien même dans

[1] Au Locle et environs, à la Sagne, *ana chaie;* à Valangin, *ène tiéye.*

[2] Les adjectifs possessifs *mon, ton, son* perdent leur nasalité devant une voyelle et se prononcent *me n*-âno, *te n*-âno, etc. Et, chose remarquable, cet *n* qui devient euphonique s'ajoute à *noûtre* et à *voûtre,* de sorte que l'on dit noûtre *n*-âno, voûtre *n*-âno. (Patois de la Béroche.) F. C.

[3] *Traire,* arracher. — Ai-vo dja *trai* voûtrè pon-me-è-terre? — Y *traisai* dè rifè u corti. — S'y'étai que de vo, y le *trairai.* G. Q.

[4] Il y a, dans le patois, un diminutif du latin *dies,* c'est *di* et *de,* mais qui ne se présente qu'en composition dans les noms des jours de la semaine. Dans l'ancien français (de même qu'en provençal), le *di* se plaça d'abord à la tête de la composition où il est resté dans *dimanche;* on disait *dilun, dimars,* etc. C'est aussi le procédé patois, où l'on a *delon, demar, demicro, dedzeu, devindro, desando, demindze* (ce dernier féminin). En catalan, on dit de même *diluns* (dies lunæ), *dimars, dimecres, dijous, divendres, disabde.* Il en est ainsi dans tous les dialectes du midi de la France : en dauphinois, par exemple, nous avons *dilun, dimar, dijou, divendre, dissando.* A.

Netsatî, lo tsapitro que vo baille[1] lo drâè de taksâ a tan è tan le brave dzin que se mâryan.

Reschtêran le djoute byantse, le *z*-û in dezo, lo mor tyou, la mena tota inbrelicocäye.

— Celu que prin lo bin dâè *z*-autre, comin que lo prîgno, l'è on lâre, oï, on lâre, lo sate-vo ?

On öyeçâè vaula le motse din la tsânbra.

— Ye vo tîgno tu po dâè lâre. L'è per on ta de metchin to que vo *z*-âè doblidzi lo Lètse-Pora a vo tsanpâ per le pote di *z*-ècu neu. Ne sin pâ a vo; vo le *z*-âè robâ; fau rebailli ç'*l*-ardzin è le bouèta ci.

Celu qu'avâè le *z*-ècu dègraillya son borson de sa saquèta è le bailla ao lieutenan.

— Ora, que doû de vo reportan l'ardzin ao Lètse-Pora.

Le dou pye croûye, aoquin on dezâè por cin *la Mezîntse* è *lo Coucou,* s'infatâran avau le *z*-egra, ma revînran deur que lo Lètse-Pora avâè refouuzâ de reprindre se di *z*-ècu, qu'e le baillyve âè poûre de la kemena, comin l'avâè dâè in premi.

— Sin lo mouèyan !... Vaèkè on bravo omo, deza lo lieutenan; vau mî to solè que vo tu insinbye... Comin l'è po le poûre, l'è djusto d'in bouèta oncoi atan, tsacon s'n ècu.

Le di valè pahîran le di *z*-ècu sin tro se regaubela, ma toparâè in dzemelyin in catsète.

— Que le doû mîmo le pôrtan to lo drâè ao rejan, po le poûre... Apri cin, vo faudra chè reveni.

celui de Neuchâtel, le chapitre qui vous donne le droit de taxer à tant et tant les braves gens qui se marient.

Ils restèrent les joues pâles, les yeux baissés, la bouche close, la figure toute sens dessus dessous.

— Celui qui prend le bien d'autrui, comme qu'il le prenne, est un voleur, oui, un voleur, le savez-vous ?

On entendait voler les mouches dans la chambre.

— Je vous tiens tous pour des voleurs. C'est par un tas de méchants tours que vous avez obligé le Lèche-Porreau à vous jeter à la tête dix écus neufs. Ils ne sont pas à vous; vous les avez volés; il faut rendre cet argent et le déposer ici.

Celui qui avait les écus sortit péniblement sa bourse de sa poche et les donna au lieutenant.

— A présent, que deux de vous reportent l'argent au Lèche-Porreau.

Les deux plus mauvais, auxquels on disait pour cela *la Mésange* et *le Coucou*, descendirent précipitamment les escaliers, mais revinrent dire que le Lèche-Porreau avait refusé de reprendre ses dix écus, qu'il les donnait aux pauvres de la Commune, comme il avait dit en premier.

— Est-il possible ?... Voilà un brave homme, dit le lieutenant; il vaut mieux tout seul que vous tous ensemble... Comme c'est pour les pauvres, il est juste d'en mettre encore autant, chacun son écu.

Les dix garçons payèrent les dix écus sans trop regimber, mais toutefois en gémissant en cachette.

— Que les deux mêmes les portent sur-le-champ au régent, pour les pauvres... Après cela, il vous faudra revenir ici.

[1] Dans le patois de la Béroche, nous n'avons jamais employé de doubles lettres que pour figurer le son mouillé de *ll*, en nous appuyant sur l'opinion de M. Ayer: « L'Académie, dit-il, et tous les dictionnaires, depuis celui de Boiste jusqu'à celui de Littré, disent qu'on prononce quelquefois les lettres doubles, comme *pp* dans *appétence, mm* dans *immaculé, ll* dans *illustre,* etc. Pour moi, je voudrais bien savoir comment on peut prononcer les deux *l* du mot *illustre,* à moins de les séparer par une voyelle, si faible qu'elle soit, comme le *e* muet dans *le lustre.* » F. C.

S'ingainèran à l'ècoûla, auvouè lo rejan lyâè bailla on « reçu ». Quan l'oûran dinse tracî dou yâdze pè lo velâdzo, lo lieutenan fâ to pyâno (le valè ètan tu in granta couèzon, comin vo peutè pinsâ; trovâvan çu langâdzo încro) :

— Akioutâ[1]-mè. Lo tsenevo que vo *z*-âè tré, l'ai fâ a estimâ pè lo dimiar, lo brèvar è lo derbouènâè, que son dâè *z*-ome assermanta : l'y'in a po quatro pîce de fotu. Mà, comin la fèna ao Lètse-Pora (na tota bouèna felâère portin) ne vouu dinse pâ avâè lo mau de braquà le dagne, d'èpenatsî l'eûvra, de fela le *z*-ètope è de porta lo fi tsi lo tisso, vo condano a lyâè atsetà deman de què se keudre na dozân-na de tsemize que sée de bala è bouèna tâèla de menâdzo. — Aurindrâè, veni tu avoui mè.

Alâran dezo lo nohi è dezo lo perâè de colya.

— Ora, me *z*-infan, degue-lly galya la deléze è l'erse; mâ tsouhyâè de le *z*-impetiâ, son tote-neûve le duvoue. Beurnâ îte-vo qu'e ne son pâ abèquäye su on pûbyo.

N'y'avâè pa a deur : Borni, ne vouu pa baère de t'n évoue, ne a rebolâ; foillhu obéi. — Le fène[2] è le *z*-infan dao velâdzo lâè coreçan aprî, in fezan dâè rize è dâè recafäye dao tenèro. N'y'-avâè que le dzin dâè valè qu'ètan reschtà a l'hotau, bin grindze.

— Corâdzo ! dezâè lo lieutenan, vo fau oncoi ala degue-lly la tsèrue !...

Ils se firent petits pour entrer à l'école, où le régent leur donna un reçu. Quand ils eurent ainsi cheminé deux fois par le village, le lieutenant fait tout gentiment (les garçons étaient tous en grand souci, comme vous pouvez penser; ils trouvaient ce langage amer) :

— Ecoutez-moi. Le chanvre que vous avez arraché, je l'ai fait estimer par le dîmeur, le garde-champêtre et le taupier, qui sont des hommes assermentés : il y en a pour quatre pièces (de 5 francs) de perdu. Mais, comme la femme de Lèche-Porreau (une toute bonne fileuse pourtant) n'aura ainsi pas la peine de briser les tiges, de peigner la filasse, de filer les étoupes et de porter le fil chez le tisserand, je vous condamne à lui acheter demain de quoi se coudre une douzaine de chemises qui soient de belle et bonne toile de ménage. — Maintenant, venez tous avec moi.

Ils allèrent sous le noyer et sous le poirier de poires d'angoisse.

— A présent, mes enfants, descendez gentiment le *clédar* et la herse; mais prenez garde de les briser, elles sont toutes neuves les deux. Heureux êtes-vous qu'elles ne soient pas perchées sur un peuplier.

Il n'y avait pas à dire : Fontaine, je ne veux pas boire de ton eau, ni à regimber; il fallut obéir. — Les femmes et les enfants du village couraient après eux, en faisant des rires, mais des rires éclatants. Il n'y avait que les parents des garçons qui étaient restés au logis, bien chagrinés.

— Courage ! disait le lieutenant, il vous faut encore aller descendre la charrue !...

[1] *Akiouta* ou *atiouta :* au Canada, les gens du peuple ont coutume de confondre *t* et *k* et disent *moikié* pour *moitié*. Dans la prononciation populaire de la Suisse romande, nous trouvons le changement inverse, *cintième* pour *cinquième*, qui est la règle en patois : *tiairance*, lumière, *tiairie*, éclairer, *tianze*, quinze, *tiâr*, clair, *tiâre*, clef, *tiaret*, clairet, *tien-na*, incliner un objet, *tiertâ*, clarté, *tiéye*, claie, etc. (Valangin).
F. C. d'après AYER.

[2] Il faut écrire *fèna*, *fène*, et non *fenna*, *fenne*, de *femina* (femme mariée); il n'y a pas ici de voyelle nasale, comme dans *an-nâye*, *senan-na*, *tan-na*, etc. A.

L'ètâè bin a reproûdzo que lyâè foûran, por cin que l'hotau dao Lètse-Pora ètâè ao mâètin dao pye grau borgeau dao velàdzo, decoûta la pacheneri, auvouè lo freti fezàè lo fremàdzo; l'ètan tû asse rudze que dâè pau. Mâ n'y'avâè pa a subyà, ne a djaubià; lo lieutenan volâè que to fou rindzî bin a sa pyace, è le *z*-ètsirle foûran dzère apohyî, in ranquelyan, contre l'hotau, comin l'avan fâ dezo la nohire.

Quan to foû bin invoua :

— L'è bon, lyàè deza-ye, su contin de vo; vo *z*-âè mî travaillî de dzo que de né. — Tîgno oncoi a vo détiarâ que se, dû ora, on fâ mau ao guinglè dao Lètse-Pora, vo rîndo tu caucion le *z*-on po le *z*-autre, è que vo le lyâè pâhyeri, è a mè assebin. — Po lo rêschto, vo *z*-atîndo ao premi mariâdzo. — Ora, se vo *z*-âè tsau, vo baille condzi po bâère on vèro; è pyou, vo peute alâ queri lo vyoular è in youka yèna, avoui voûtre bin-anmäye, in le remolin dadrâè.

— Mado na ! Monsieu le lieutenan, qu'e fâ lo pye villyo dâè valè, qu'avâè a non sobriquè *Malbrouk;* no n'in in pa faûta, no sin prau inbouèla dinse : vo no *z*-âè menà tro dru.

— Tyou ton mor, inmornà que t'î !... Qu'a-te a dinse fare a synbyan de pyornà? L'è tè qu'a tserme-lly, anortsî çâè djouvene boeube. Se cre-yâè mon corâdzo, te farâé a pahi lo drobyo. T'i adi lo fin premî po fare lo mau, mâ lo to derâè quan fau amoda auque de bon.

In öyecin çla rézon, Malbrouk *lo crâno*, comin on lyâè dezâè, où na poschture rudo inbaracha : è l'èrâè volu ître incrotâ[1]

C'était bien malgré eux qu'ils y furent, parce que la maison du Lèche-Porreau était au milieu du plus gros groupe d'habitations du village, à côté de la laiterie, où le fruitier faisait le fromage; ils étaient tous aussi rouges que des coqs. Mais il n'y avait pas à siffler, ni à rêver; le lieutenant voulait que tout fût rangé bien à sa place, et les échelles furent donc appuyées, en respirant avec bruit, contre la maison, comme ils avaient fait sous le noyer.

Lorsque tout fut bien en ordre :

— C'est bon, leur dit-il, je suis content de vous; vous avez mieux travaillé de jour que de nuit. — Je tiens encore à vous déclarer que si, depuis maintenant, on fait mal au petit doigt de Lèche-Porreau, je vous rends tous cautions les uns pour les autres, et que vous le lui payerez, et à moi aussi. — Pour le reste, je vous attends au premier mariage. — A présent, si vous avez chaud, je vous permets de boire un verre (de vin); et puis, vous pouvez aller chercher le violoneux et en sauter une, avec vos bien-aimées, en les embrassant à même.

— Ma foi non ! Monsieur le lieutenant, répond le plus vieux des garçons qu'on appelait de son sobriquet *Malbrouk;* nous n'en avons pas besoin; nous sommes assez ébouriffés comme cela : vous nous avez menés trop rudement.

— Ferme ta bouche, sale (à la figure) que tu es !... Qu'as-tu à ainsi faire semblant de geindre ? C'est toi qui as charmé, ensorcelé ces jeunes garçons. Si j'en croyais mon courage, je te ferais payer le double. Tu es toujours le fin premier pour faire le mal, mais le tout dernier lorsqu'il faut mettre en train quelque chose de bon.

En entendant ces paroles, Malbrouk *le crâne*, comme on l'appelait, eut une posture fortement embarrassée : il aurait

[1] *Incrota* à la Béroche, *écrota* à Valangin, enfouir, se dit surtout des animaux péris. Du latin *crypta*, duquel viennent aussi *croton*, cachot, *crota*, trou en terre où l'on enfouit les légumes pour l'hiver, *crotu, croteld*, marqué de la petite vérole, *grotte*, et les noms locaux *Croton* (Sauges), *A Crotet, A la Crotèle*, etc.

ao fin fon dao Creu-dao-Vouan, deza-ye pye tâ.

— Aurindrâè, deza oncoi lo lieutenan, vo peute vo reteri. La leçon recordâye vouu vo vouu bailly l'èchin que vo manque, y'in su sur, brac[1] que vo *z*-îte!...

Dû lor, l'y'a *z*-âè bin dâè mariâdze a Montaltsi è din le *z*-autre veladze de la Bèrotse: celâè qu'an volu fare a dansi l'an fâ; mà nyon n'a pye ètâè tsecagny è doblidzî de fonça maugré lyâè po pahi le conpre.

L'è bin veré de deur que lo pére d'on dâè valè dinse couyenà dadrâè, qu'ètâè lavi[2] dao velâdzo schtu dzo-linque, — loquin avâè *z*-âè ètâè soldà dao pape din lo tin, por què on lyâè dezâve *lo Romain*, — è que s'in creyâè on boquenè avoui se tsausse rudze, la demindze, traça to lo drâè tsî lo lieutenan, a St-Aobin, po lyâè deur (savâè bin devezâ) qu'e volyâè portâ pyinte è se clamâ contre lu, a Netsatî.

— Vo *z*-âè dèzenera mon boeùbo, lyâè deza-ye.

Lo lieutenan, in le boùtan, se pînso: prînme tsambe, grau sulà, è lyâè rèpon:

— T'in a mintu, Romain; ton valè s'ètâè dèlavà lu-mîmo, in robin lo bin ao Lètse-Pora, que ne lyâè devâè rin. L'è mè qu'e lyâè *z*-âè rebailli l'oneu, in lyâè fezin a rèparâ son to. Bin lyin de me tsertsî tsecagne, te devrâè me deur: gran merci!... L'è bin veré que, din lo tin, on fezâè fonça to lo mondo po le conpre. Mà, akioute-mè: se ton revire-pére-gran alâva ataquâ le dzin din lo bou de la Lance (l'a ètâè gangue-lly por cin su lo Crè-dâè-Fortse, te lo sà prau), crâè-te, in conchince, que cin te baille lo drâè d'in fâre atan?...

voulu être enfoui au fin fond du Creux-du-Van, disait-il plus tard.

— Maintenant, dit encore le lieutenant, vous pouvez vous retirer. La leçon reçue aujourd'hui vous donnera le jugement, la raison qui vous manque, j'en suis sûr, écervelés que vous êtes.

Dès lors, il y a eu bien des mariages à Montalchez et dans les autres villages de la Béroche: ceux qui ont voulu faire danser l'ont fait; mais personne n'a plus été chicané et obligé de foncer malgré lui pour payer les compres.

Il est bien vrai de dire que le père d'un des garçons ainsi plaisantés à fond, qui était absent du village ce jour-là, — lequel avait eu été soldat du pape dans le temps, pour quoi on lui disait *le Romain*, — et qui était fier un brin, avec ses pantalons rouges, le dimanche, courut incontinent chez le lieutenant, à St-Aubin, pour lui dire (il savait bien causer) qu'il voulait porter plainte et se clamer contre lui, à Neuchâtel.

— Vous avez déshonoré mon garçon, lui dit-il.

Le lieutenant, en le regardant, se dit: minces jambes, gros souliers (lourdaud qui veut faire le fin) et lui répond:

— Tu en as menti, Romain; ton fils s'était délavé (sali) lui-même, en dérobant le bien de Lèche-Porreau, qui ne lui devait rien. C'est moi qui lui ai redonné l'honneur, en lui faisant réparer son tort. Bien loin de me chercher chicane, tu devrais me dire: merci!... C'est bien vrai que, dans le temps, on faisait payer tout le monde pour les compres. Mais, écoute-moi: si ton arrière-grand-père allait attaquer les gens dans le bois de la Lance (il a été pendu pour cela, sur le Crêt-des-Fourches, tu le sais assez), crois-tu, en conscience, que cela te donne le droit d'en faire autant?...

[1] *Brac*, braque, écervelé, qui agit comme un homme ivre; — italien, *briaco*, ivre, — espagnol, *brio*, vif, étourdi, — vieux français, *bris*, un peu fou. A.

[2] *Lavi*, adverbe, signifie proprement *en la voie, à la rue*, et se joint aux verbes qui indiquent le mouvement d'un lieu dans un autre. Les Vaudois l'emploient aussi sous la forme *via*, comme en italien et en romanche. C'est l'origine des verbes français envoyer, fourvoyer, voyager, etc. J. L. M.

Lo Romain n'où pa faùta de s'ècormantsi la tìta po « comprindre l'apologue », comin dezâè sovin lo menistro Rudzemon. L'è rintrâ a Montaltsì asse capo qu'on tsin aoquin lo magnin vin de tsapià se londze *z*-oréllhe, au bin qu'a la cuva rontia. L'ètàè to motze[1].

Fritz Chabloz.

Le Romain n'eut pas besoin de se casser la tête pour « comprendre l'apologue », comme disait souvent le pasteur Rougemont. Il est rentré à Montalchez aussi triste qu'un chien auquel le *magnin* vient de couper ses longues oreilles, ou bien qui a la queue enlevée. Il était tout confus.

[1] *Motze*, dans le canton de Vaud *moutze*, *moutzou*, signifie écourté, mutilé, et par suite confus, déconcerté. C'est un doublet de l'adjectif *motu*, émoussé, obtus, arrondi, écorné; — *motu* se dit substantivement surtout d'un mouton, d'une chèvre, d'un bouc sans cornes. Dans le *Conte des Chevriers*, de Louis Bornet, Pierre l'applique à Colas, qu'il représente comme « un mâle dépourvu de ce qui fait la force et l'ornement des autres ». — La forme *motze* s'applique aussi aux animaux auxquels on a coupé les oreilles ou la queue; dans ce mot, il y a toute une fable de La Fontaine. — Du latin *mutilus*. J. L. M.

Dans mes *Sobriquets des Communes romandes*, je me suis trompé, en expliquant le sobriquet des gens de Blonay, les *Moutze*, par le mot *mutz*, ours, en dialecte bernois. Comme on le voit par les lignes ci-dessus, ce sobriquet doit se traduire tout autrement et d'une manière très désobligeante pour les ressortissants de Blonay — comme c'est d'ailleurs la règle, en fait de sobriquets de villages. F. C.

LE LIEUTENET DE VAULEDJIN MOJON

Cha-devan, à Vauledgin[1], è ly'a d'iè que dise cent an, oncorè mé qu'y créyo, è ly'avai on lieutenet qu'étai à nom David Mojon.

C'étai éna dget d'esprit, gros d'façon, gros bouèn' homme. Mâ, è l'avai ènn' infirmitâ, l'avai lé *z*-oue rudge. Lé mèdge n'y avan ret poui, d'façon qu'è l'étai gros pouet[2].

Alor de célaique, on viadge qu'è l'étai â djustize, è l'y oue do d'lieu que vegnîrè u piai; y ne poui pa vo dire quinne contreléyance è l'avan *z*-eu : c'étai poue d'afaire, pouisque Monsieu le lieutenet les djugea vitamet tot de par liu.

Alor de cè, celu que creyai qu'è l'étai *z*-eu condan-nâ maul à propou ecminça a ron-nâ to pianet.

Toparie, Monsieu Mojon, que croue comprédre qu'è predgîve d'oue rudge, lly desa :

— Qu'est-ce que c'est, malheureux?... Je crois que tu me reproches mes yeux rouges !...

L'autre, qu'étai gueurgne qmè on petoue, se dégonfye, à deset :

— To le contraire, Monsieu le lieutenet, y vo lè qvesse qmè on bouègnet à ma gordge !...

Et poui è s'dépatche d'euvri la porte por s'è *d*-alâ, sin mettre lé do pie dè on sulâr.

Georges QUINCHE.

LE LIEUTENANT DE VALANGIN MOJON

Ci-devant, à Valangin, il y a des uns qui disent cent ans, encore plus que je crois, il y avait un lieutenant qui était nommé David Mojon.

C'était *une gent* d'esprit, de bonne façon et bien bon homme. Mais il avait une infirmité, il avait les yeux rouges. Les médecins n'y avaient rien pu (pour le guérir), de façon qu'il était très laid.

Alors de cela, une fois qu'il était en justice, il y en eut deux du lieu qui vinrent au plaid; je ne puis pas vous dire quelle contrariété ils avaient eue : c'était peu de chose, puisque Monsieur le lieutenant les jugea rapidement tout seul.

Lors de cela, celui qui croyait qu'il avait été condamné mal à propos commença à murmurer à voix basse.

Cependant, Monsieur Mojon, qui crut comprendre qu'il parlait d'yeux rouges, lui dit :

— Qu'est-ce que c'est, malheureux?... Je crois que tu me reproches mes yeux rouges !...

L'autre, qui était maussade comme un putois, s'épanche le cœur, en disant :

— Tout le contraire, Monsieur le lieutenant, je vous les cords comme un beignet à ma bouche !...

Et il s'empresse d'ouvrir la porte pour s'en aller, sans mettre les deux pieds dans un soulier.

Traduit par Fritz CHABLOZ.

[1] *Vauledgin :* En général, les mots (patois du Val-de-Ruz) qui se terminent par le son nasal *in* se prononcent mal par celui qui n'est pas au courant du dialecte. La vraie prononciation se rapproche de l'*ä* allemand. Ainsi *bontin* doit se prononcer *bontä*, en traînant sur la lettre finale, comme s'il y avait un circonflexe. — Il en est de même des mots *vin, béguin, bolindgie, alindgie*, et tels autres analogues dans lesquels, pour l'oreille, il faut prononcer *ä* plutôt que *in*. G. Q.

[2] *Pouet, pouette*, vient du latin *putidus*, puant, d'où le français *putois*, bête puante. Il signifie *laid*. Il en est de même dans le vieux français : *Puite aire* dans Tristan II, 133, — et dans la plupart des patois : *Pouèta-Raissa, Pouète-Combe, Pouète-Mange*. En franc-comtois, on dit *peu* et *pou*. C'est la racine du mot *pouétan-na, putan-na*. A.

EPITRE

de Mademoiselle Détrey à Madame la Conseillère de Rougemont, qui était partie pour sa campagne de Saint-Aubin, sans la prier d'être du voyage — 1815

Madama, n'ai-vo pâ tro bai de repéti
D'eitre aläye lavi sai m'aveir averti?
Y vo *z*-ai tèmoignie pieu de do eu trei viadge
Qu'y'érai bai soitâ de faire le voyadge
Et vo m'ai ci lassie avei on pie de nâ:
N'eri vo pâ mie fai se l'y m'avi menâ?
Vo *z*-eye a dèvoudie: y vo serei utila,
Vo sâtè porè bai combai y cheu abila;
Ena fiota par djor ne me farei pâ peur;
Quan è fau travaillie, y cheu tota de keur.
Y'ai dèvoudi tchie vo, de do eu trei senan-nè
Pieu de fi qu'è ne fau por on pâr de metan-nè.
Y ne diese pâ cè por vo le reprodgie,
Y n'ai pâ tau piési que de vo *z*-oblidgie,
Et s'y pauvai troquâ quôquè bai de canpagne
Contre lè bei tchatei qu'y batesse en Espagne,
Y ne l'y'odrai djamai sai li vo *z*-invitâ,
Et vo veri on poû queman y sè traitâ.

Madame, n'avez-vous pas trop bien de repentir
D'être allée loin sans m'avoir avertie?
Je vous ai témoigné plus de deux ou trois fois
Que j'aurais bien souhaité de faire le voyage,
Et vous m'avez ci laissée avec un pied de nez:
N'auriez-vous pas mieux fait si vous m'y aviez menée?
Vous avez à dévider: je vous serais utile,
Vous savez pourtant bien combien je suis habile;
Un écheveau par jour ne me ferait pas peur;
Quand il faut travailler, je suis toute de cœur.
J'ai dévidé chez vous, de deux ou trois semaines,
Plus de fil qu'il me faut pour une paire de mitaines.
Je ne dis pas cela pour vous le reprocher,
Je n'ai pas de plus grand plaisir que de vous obliger,
Et si je pouvais troquer quelque bien de campagne
Contre les beaux châteaux que je bâtis en Espagne,
Je n'y irais jamais sans vous y inviter,
Et vous verriez un peu comment je sais traiter.

Tu le djor, avoué mè, vo seri règaläye :
No béri du câfé à la seila breläye ;
No *z*-eri bai sovan à refouse moutei
Du tortè à la coussa & de çtu u pétei ;
Et pui, por vo traità bei délicatamè,
Y vo farai du pan la meitie de fromè.
Et quan è no predrai evieta de bàillie,
No djuiri u *reprai* ou bei u *marellie*.
Le djue du *courbillon* ne serai pà reubià,
No predri garde à no, por ne pà no [trompà ;
Quan ce serai à mè qu'on derei : Qu'y [met-on ?
Por la *tartre à la crême,* y dirai : On [citron !
No védri assebei noûtrè *Galants par A ;*
Quan cé serai à vo, è le foudrai gardà.
— Y cäye lé *tèro* à causa dei pèturè,
On l'y met par dessu de tro pouètè figurè :
Vo l'y veîtè le pape & Grimau [l'Embaleur...
To cè ne peu de moye que de portâ [malheur.
— Y treuve lé *z-èchè* a pou prei asse so,
En' ètoûtche de djue qu'on n'y di pà [on mo !
Djamai, u gran djamai, y n'y ai rei pu [conprédre
Paîrè de l'y sondgie, la sone me peu [prédre.
— Por tu lé djue de voui, y n'ai pa gran [talan
Preidjie-me adei de çlu qu'on l'y vè sè [galan ;
Por eitre on se bei djue, è n'è rei [maulaisie
Porvu qu'on sache porè on pochè apellie ;

Tous les jours, avec moi, vous seriez [régalée :
Nous boirions du café au seigle brûlé ;
Nous aurions bien souvent à satiété
Du gâteau à la courge & de celui au [tourteau de noix ;
Et puis, pour vous traiter bien [délicatement,
Je vous ferai du pain la moitié de [froment.
Et quand il nous prendrait envie de [bailler,
Nous jouerions au *reprai* ou bien au [*mariage*.
Le jeu du *corbeillon* ne serait pas oublié,
Nous prendrions garde à nous, pour ne [pas nous tromper ;
Quand ce serait à moi qu'on dirait : [Qu'y met-on ?
Pour la tarte à la crème, je dirais : Un [citron !
Nous verrions aussi nos *Galants par A ;*
Quand ce serait à vous, il le faudrait [garder.
— Je déteste les *tarots* à cause des [peintures,
On y met par dessus de trop laides [figures :
Vous y voyez le pape & Grimaud [l'Emballeur...
Tout cela ne peut de moins que de [porter malheur.
— Je trouve les *échecs* à peu près aussi [sots,
Une peste de jeu où l'on ne dit pas un [mot !
Jamais, au grand jamais, je n'y ai rien [pu comprendre,
Seulement d'y songer, le sommeil me [peut prendre.
— Pour tous les jeux d'aujourd'hui, je [n'ai pas grands talents.
Parlez-moi toujours de celui où l'on voit [sept galants :
Pour être un si beau jeu, il n'est rien [malaisé
Pourvu qu'on sache pourtant un petit [peu épeler ;

Et quan on serey bai l'A B C, sai
[manquà,
On porai for bai djue sai s'ebrelicocà.

C'è pru preidjie de djue, y quemince à
[bâillie,
Preidjei veire de couson por m'on poû
[reveillie.
Y cheu bai lyoin d'aveir éna « maison
[dé tchan » ;
Y n'ai pà, djuque ci, trova on seul
[martchan
Avouei quoui y'aye pu troqua, tchandjie,
[ne vèdre,
E l'y treûvè adei quòque tchouse a
[reprèdre :
On me di qu'è n'an pa de pru bon
[fondeman
Et qu'on ne se tchau[2] pieu de çteu bei
[bâtiman ;
Parei qu'on treuve adei quòque pouèt
[anicrotche,
On me di qu'y n'ai pâ bâti dessu la
[rotche,
Et que, voui u deman, è poran
[dèrotchie !...
Tro beurnà que n'a rei de tchatei a
[tchandjie !...

Mà, y me peice ci : Se Monsieu l'Aleman
Velai bai me troqua por quòque mile
[fran,
Y lè li mantédrai djuqu'a on derrie grou
Fran de ceice fonciére, d'ipotek & de loû ;
Y preidrei sé beliè à cè & trente-yon.

Et quand on saurait bien l'A B C, sans
[manquer,
On pourrait fort bien jouer sans
[s'embrouiller.

C'est assez parler de jeux ; je commence
[à bailler ;
Parlons-voir de soucis[1] pour m'un peu
[réveiller :
Je suis bien loin d'avoir une « maison
[des champs » ;
Je n'ai pas, jusqu'ici, trouvé un seul
[marchand
Avec qui j'aie pu troquer, changer, ni
[vendre,
Il s'y trouve toujours quelque chose à
[reprendre :
On me dit qu'ils n'ont pas d'assez bons
[fondements
Et qu'on ne se soucie plus de ces beaux
[bâtiments ;
Il paraît qu'on trouve toujours quelque
[laide anicroche,
On me dit que je n'ai pas bâti dessus la
[roche,
Et que, aujourd'hui ou demain, ils
[pourraient dérocher !...
Trop heureux qui n'a rien de château à
[changer !...

Mais je me pense ici : Si Monsieur
[Lallemand
Voulait bien me troquer pour quelque
[mille francs,
Je les lui maintiendrais jusqu'à un
[dernier gros
Francs de censes foncières, d'hypothèque
[& de lods[3] ;
Je prendrais ses billets à cent &
[trente-un.

[1] De choses qui donnent des soucis.

[2] On ne se *tchaut*. Du vieux verbe *chaloir*, être d'importance, causer du souci. *Que m'in tchaut ?* qu'est-ce que cela me fait. *Tchaut-u kmè ?* peu importe comment : Kmè vo *z*-êtè porè fti ! mà tchaut-u kmè, quan on reste à l'hotau. — *Tchaut-u què ?* peu importe quoi : baillie-mè éna pate, on tchifon, tchaut-u què.

Lo bon Dieu ne lo vao pâ
Et lo Diâbo ne s'in tsau pâ. G. Q.

[3] Droit de mutation.

Quan y llié *n*-éri fei la proposicion,
Adon[1] s'è ne veu pâ, è foudrei[2] aveir [pachouaice,
C'è, dedè tu lè mau, adei la meilleure [chouaice.
En atèdè le tai qu'y vo poûsse aivitâ,

Receitè, por l'èfè, la bouna volonta.

Quand je lui en aurai fait la proposition,
Alors s'il ne veut pas, il faudra avoir [patience,
C'est, dans tous les maux, toujours la [meilleure science.
En attendant le temps que je vous puisse [inviter,
Recevez, pour l'effet, la bonne volonté.

Dlle DÉTREY.

Traduit par Fritz CHABLOZ.

[1] *Adon* ne s'emploie que pour exprimer une chose antérieure et qui n'est plus. Ce mot vient du vieux français *adoncques*. L'italien *adunque* signifie *donc, par conséquent; — alors* a, en français, un sens analogue, lorsqu'il signifie *en ce cas-là*. — Du latin *ad tunc*.

[2] *Failli, falloir*, le verbe irrégulier qui, dans nos patois, offre l'aspect le plus divers. — E m'*fau failli* lly alâ. — È *fodeur'* bin qu'el y âle. — E m'a *faillu* le prèdre. — *Faut*-u alâ? G. Q.

La baruèta que praîdge

Vo n'ie djamâ ohyî sla d'la baruèta, qu' rapiaçâve la conchace d'on lâr, et qu'lli fasaî la leçon? — Eh bin! écoutà:

On de sté *z*-être que n'fasaî ra que vaille, ana tcharvoûtâ que lassîve sa fana s'tuà à l'ovraîdge et sè *z*-afan crevâ de fan, — adé da lè pintè à ron-nâ su lè bravè dja, — avai vou, on djeu, ana bala tètcha de boû, darie l'hotau d'on vesin.

Sa fana, que gaignîve tota la via du m'naidge à fasan la boua po lè dja, n'avai pieu ra d'boû po colà son lindge: quan on prâ adé, le tchavon vin on viaidge!

Et i n'ya pas! Po faire la boua, i fau du boû ou d'la gaznée, nèdon?

— Mâ, po l'alà gaignie â me baillan du mau, va t'faire à fotre! — c'est dinse que praîdgive noûtra quenai-llhe — i l'a fau alâ robâ, on poûe ci, on poûe linque; on n'y veû ra vet.

Adon, ana neî qu'i faset nîr qu'ma da on for, i s'a va to pian a chan de l'hotau d'on grandgie, lly « amprontà sa baruèta ».

Mâ, ma fet, c'étai ana villia baruèta, que bracaillivè, que grincive, pocha qu'on n'la frayîve pà tot lè djeu, vo peutet me crère.

Il apougne la baruèta, s'a va po qu'ri son boû; mâ sta bougressa subiâve, grincive, que ça lly baillive la venèta. Il avet bei alâ tot pian, tot pian, c'étai adé le même afaire. I sabiait que ç'ta casseroude lli disait: « On no veût vet!

La brouette qui parle

Vous n'avez jamais entendu celle (l'histoire) de la brouette qui remplaçait la conscience d'un voleur, et qui lui faisait la leçon? — Eh bien! écoutez:

Un de ces êtres qui ne faisait rien qui vaille, une ch..... qui laissait sa femme se tuer à l'ouvrage et ses enfants périr de faim, — toujours dans les cabarets à crier sur les braves gens, — avait vu, un jour, une belle toise de bois, derrière la maison d'un voisin.

Sa femme, qui gagnait toute la vie du ménage en faisant la lessive pour les gens, n'avait plus de bois pour couler son linge: quand on prend toujours, le bout vient une fois!

Et il n'y a pas! Pour faire la lessive, il faut du bois ou de la tourbe, n'est-ce pas?

— Mais, pour l'aller gagner en me donnant de la peine, va te faire fiche! — c'est ainsi que parlait notre canaille — il le faut aller voler, un peu ici, un peu là; on n'y verra rien.

Donc, une nuit qu'il faisait noir comme dans un four, il s'en va tout doucement à côté de la maison d'un fermier, lui « emprunter sa brouette ».

Mais, ma foi, c'était une vieille brouette, qui marchait en grinçant, parce qu'on ne la graissait pas tous les jours, vous pouvez me croire.

Il prend la brouette, s'en va pour quérir son bois; mais cette bougresse sifflait, grinçait, que cela lui donnait la venette. Il avait beau aller lentement, tout lentement, c'était toujours la même chose. Il semblait que cette sorcière lui disait:

On no veût vet ![1] » I grulâve da sè tchaussè; mâ i faliet alâ d'l'avant.

Arvâ tchie lo vesin, i pra son coraîdge a do man, tchardge son boû, pra lè pieu grô gosaî, yia met tan qu'la baruèta étaî tot' achatelâie. — Nion ne l'avet vou.

I retrace contre l'hotau da la sâre[2] neï, adé tot pian, tot pian, po ne pâ se faire à l'ohyî. Mâ, sta poûson d'baruèta, anondret qu'el est tchardgie, rêle encouo pieu fouâu: « On no veût vet! On no veût vet! »

— Diabe te fote pâ mie por ana baruèta! y n'ai poret ra de tchance, que se pinse noûtre lâr.

La dégueuille le pra, i sa va adé pieu liama; mâ c'è encouo pîe, ce r'è bin à n'autra tchanson. Ce n'è pieu: « On no veût vet! » mâ: « On no *z*-a vou, i t'lai bin det!... On no *z*-a vou, i t'lai bin det! »[3]

Djama i n'avai tan suâ de sa vie de gouape; il avaî s'poeü qu'i restâve su piace et grulâve de s'rémodâ. Mâ, i faliet bin alà djanqu'u tchavon, anondret que l'avaî acquemacîe...

— T'enlève-t'i pâ! Adé la même tchanson!...

I n'osâve pieu boudgie, ne bouèta on pie d'vant l'autre. A la fin dé fin, y pra son parti, fâ dè brassée de boû et fo lo can avoué, djanqu'à l'hotau; — poui i s'a va repouotà su son doûe, sta baruèta de malheû, à sa piace.

Et vlinque qu'ma ana vîllia baruèta a pou praîdgie et remouà la conchace d'on lâr, qui l'à n'ètai, ma fet, tot terbî.

Jules Huguenin.

« On nous verra! On nous verra! » Il tremblait dans ses culottes; mais il fallait aller de l'avant.

Arrivé chez le voisin, il prend son courage à deux mains, charge son bois, prend les plus gros morceaux, y en met tant que la brouette était toute surchargée. — Personne ne l'avait vu.

Il revient du côté de la maison dans la nuit noire, toujours lentement, lentement, pour ne pas se faire entendre, mais cette « poison » de brouette, à présent qu'elle est chargée, crie encore plus fort: « On nous verra! On nous verra! »

— Diable te fiche pas mieux pour une brouette! je n'ai pourtant rien de chance, pense notre voleur.

La frayeur le prend, il s'en va toujours plus vite; mais c'est encore pis, et c'est bien une autre chanson. Ce n'est plus: « On nous verra! » mais: « On nous a vus, je te l'ai bien dit!... On nous a vus, je te l'ai bien dit! »

Jamais il n'avait tant sué de sa vie de chenapan; il avait si peur qu'il restait sur place et tremblait de repartir. Mais il fallait bien aller jusqu'au bout, maintenant qu'il avait commencé.

— T'enlève-t-il pas! Toujours la même chanson!...

Il n'osait plus bouger, ni mettre un pied devant l'autre. A la fin des fins, il prend son parti, fait des brassées de bois et s'enfuit avec jusqu'à la maison; — puis s'en va reporter sur son dos cette brouette de malheur, à sa place.

Et voilà comment une vieille brouette a pu parler et remuer la conscience d'un voleur, qu'il en était, ma foi, tout terrifié.

Traduit par Fritz Chabloz.

[1] Prononcez très lentement et en accentuant bien chaque mot.

[2] *Sâre*, mot qu'il est impossible de traduire littéralement, non plus que de rendre par un autre. *El est sare nei*, il est complètement, entièrement nuit.

[3] Lire très vite et sans accentuer.

PEDZAU ET S'N ANESSA

E l'ya mî que quauque dozân-na d'annäye que Monsieu de Rudzemon avâè, à Saûdzo, on vegnolan a non *Pedzau*.

L'ètâè se poûro qu'e n'avâè qu'on tsa, on tsin, dou voissî, on-ozi, on cäyon, na tchîvra, quatro dzeneille è on pau, ènanessa. L'avâè assebin na fèna.

To bin boûta, Pedzau se creyâè on beurnâ conpagnon : son tsa mian-nâve, son tsin dzapâve, le motsète brondenâvan, l'ozi subiâve, lo cäyon ron-nâve, la tchîvra bouélâve è baillive dao crâno laci, le dzeneille fezan na rote d'eu è lo pau tsantâve dao peti piquan dao dzo a la né. L'anessa de Pedzau lyâè portâve son boû, s'n êrba, son fin, son recoo, se trufye, to cin qu'ètâè tro pezan por lu. Sa fèna — na bala baischta din son tin, mà... la pye bala roûza vin grataku — lyâè rinvouâve se tsausse, lyâè fezâè sa coyezena; po dere d'on seulo mo, lyâè fezâè to cin qu'e le pouâè[1] po l'yèdi a sa bezogne.

L'anmâve bin sa fèna e sa bouriqua. Toparâè, l'ètâè doblidzî de fâre na diferince intre le duvoue, c'e que quan noûtre *n*-anessa (Pedzau lyâè dezâè s'n *Arâbe*) volâè se regaubela, l'in avâè adi rézon avoui son dordè; mâ sa fèna (a non

Il y a plus que quelques douzaines d'années que Monsieur de Rougemont avait, à Sauges, un vigneron qui s'appelait *Poisseux*.

Il était si pauvre qu'il n'avait qu'un chat, un chien, deux ruches, un oiseau, un porc, une chèvre, quatre poules et un coq, une ânesse. Il avait aussi une femme.

Tout bien regardé, Poisseux se croyait un homme heureux : son chat miaulait, son chien japait, les abeilles bourdonnaient, l'oiseau sifflait, le pourceau grognait, la chèvre bêlait et donnait du très bon lait, les poules faisaient une quantité (troupe) d'œufs et le coq chantait de la fine pointe du jour à la nuit. L'ânesse de Poisseux lui portait son bois, son herbe, son foin, son regain, ses pommes de terre, tout ce qui était trop lourd pour lui. Sa femme — une belle fille dans son temps, mais... la plus belle rose devient fruit d'églantier — lui raccommodait ses pantalons, lui faisait sa cuisine; pour dire d'un seul mot, elle lui faisait tout ce qu'elle pouvait pour l'aider à son travail.

Il aimait bien sa femme et son ânesse. Cependant, il était obligé de faire une différence entre les deux, c'est que quand notre bourrique (Poisseux l'appelait son *Arabe*) voulait se regimber, il en avait toujours raison avec son gros bâton;

[1] *Pouâè*, pouvoir. Ce verbe, en patois, est quelquefois employé dans le sens d'un superlatif relatif, *être le plus fort*. — Te ne *mè peu* rin, tu ne me peux pas, signifie: je suis plus fort que toi. J. L. M.

Zabau) ne se lassîve pa adi comandâ comin l'erai volu : dâè yadze, l'ètâè on poû tabouesse è on poû revertse ; le se reverîve contre lu è se coroçâè ; lo dordè ne lyâè fezâè rin, è Pedzau ètâè bin ézo de reveni « à la douceur », in borbotin : « Ne fau pâ tsertsi a sailli de la farne d'on sa de tserbon. »

Mâ, vaèkè que, on bî matin, comin se le s'avan baîlly le mo, la Zabau è l'Arâbe ètan tsète malade pindin la né. Ne l'ena ne l'aûtra ne volyan se levâ, ne ètranlyâ on gozi, na golâye, lly que ne fezâè djamé dâè brossè [1].

Inguignonâ de çt'afâre, mâ l'éyin bin ruminâe in sa cabossa, noûtro conpére se dezâè : Pye vito tsatra, pye vito voiri ; è roûte sa vuagneûre è fo lo can a Sint-Aobin, trovâ Charlo Bâ, on maèdzo que soignîve le dzin è le bîte, è que demorâve a l'oberdze dao *Cerf*.

La premire vezita dao maèdzo fou po l'anessa. Aprî l'avâè bin boutâye, è dezâè qu'e l'ètâè na fraèza fatigâye, qu'e foillyâè la lassi reposâ è ne pâ l'aborlà quauque dzo, è qu'e lyâè baillerâè auque po lyâè ramena l'apâèti. — Por cin qu'ètâè de la Zabau, ce n'ètâè rin : foillyâè la sâgni è lyâè fâre a baère de l'évoue taèda è dao teliè, pindin dou a traè dzo. Aprî cin, le serâè tota druva è mindzerâè a reboeuille-mor.

Lo bon Pedzau fou to contin. Se pinsâve : « Nyon ne derâè de mè : Aprî la moo lo maedzo ». Dzingâve dzâ de vâè sa fèna aschtâye âè fohîdzo, vè lo fouû, ao bin, l'euvè, forin dâè fa d'èpene âè fornè è manehyin lo crüyon, foerguenin avoui, boûtin la femâye que torehyîve pa lo baboin, bouètin lo tsin din lo fornè

mais sa femme (nommée *Isabelle*) ne se laissait pas toujours commander comme il aurait voulu : des fois, elle était un peu bavarde et un peu revêche ; elle se retournait contre lui et se fâchait ; le bâton ne lui faisait rien, et Poisseux était bien aise de revenir à la douceur, en marmottant : « Il ne faut pas chercher à sortir de la farine d'un sac de charbon. »

Mais, voilà que, un beau matin, comme si elles s'étaient donné les mots, l'Isabelle et l'Arabe étaient tombées malades pendant la nuit. Ni l'une ni l'autre ne voulaient se lever, ni avaler un morceau, une bouchée, elles qui ne faisaient jamais de restes.

Chagriné de cette affaire, mais l'ayant bien ruminée en sa tête, notre compère se dit : « Plus vite opéré, plus vite guéri » ; il ôte son tablier et s'en va à St-Aubin, trouver Charles Bart, un mège qui soignait les gens et les bêtes, et qui demeurait à l'auberge du *Cerf*.

La première visite du mège fut pour l'ânesse. Après l'avoir bien regardée, il dit qu'elle était un peu fatiguée, qu'il fallait la laisser reposer et ne pas lui mettre le collier (le *bori*) quelques jours, et qu'il lui donnerait quelque chose pour lui ramener l'appétit. — Pour ce qui était de l'Isabelle, ce n'était rien : il fallait la saigner et lui faire boire de l'eau tiède et du tilleul, pendant deux ou trois jours. Après cela, elle serait toute bien (drue) et mangerait avec avidité.

Le bon Poisseux fut tout content. Il pensait : « Personne ne dira de moi : Après la mort, le médecin. » Il sautait déjà de joie de voir sa femme assise au foyer, vers le feu, ou bien, l'hiver, fourrant des fagots d'épine au poêle et maniant le *crüyon*, pour attiser le feu, regardant la fumée sortir du *baboin*,

[1] Dâè *brossè :* partie du fourrage mauvaise ou trop grossière, que le bétail laisse dans la crèche, — qui ressemble à de la *brosse*, broussaille. — Le nom de la maison de campagne *La Brosse*, située Derrière-Moulin, rappelle que, dans le tout vieux temps, ce domaine était de *la brosse*, des buissons avoisinant la forêt de Chassagne.

bon tsau, por avâè, lo vîpro, dâo boû que brêle comin dâè suprètè. Se bouèta in quatro po fâre comin Charlo Bâ avâè dâè. Mâ, lo troiziémo dzo, de to gran matin, quan creâè que s'n Arâbe è sa fèna seran voiriè, lo vegnolan le trova le duvoue le quatro fè in l'air. Quan lo mau vin, trotche.

Tot inbrelicoquâ de schtu maleu, l'aconpagna le reschte de sa fèna è celâè de sa bîta, tsacon à son cemetaèro, in se pinsin: « Croûya vya è bouèna moo, djamé ne foûran d'acoo. » S'in revegna to seulo a Saûdzo; Charlo Bâ l'y'avâè fâ la condute dzanqu'âo *Tsemin-dâè-Casseroude,* in lu recordin de ne pâ reubiâ sâè motsète.

To lo drâè, comînça a se megrehi, a pyeurâ, que c'êtâè na mizére de l'ohi. Se vezin avan bî assaeti de lo consolâ; rin n'i fezâè. Ne mindzîve pâ le pieu croûye gozelè, ne beveçâè pâ na gotèta è ne fezâè pieu rin. On l'öyeçâè rélâ dû Savoreye[3] è dû Rondze-Ru. Dâè bouussäye, è sinbyâve que sa tîta avâè demenadzî.

Na fraèza inpanta, lo governia de kemene lo fâ veni tsi lu, por on pou le sermonâ.

— Ne te fau pâ tan te dezolâ; te fau prindre corâdzo, qu'e lyâè di. Aprî la pieudze, lo solè; è quan l'a prau gotehiy è rosehyi, è fâ bi.

— Ah! Monsieu lo governia, que lyâè repon lo poûro Pedzau, dinse duvoue moo din 'n-hotau, lo mîmo dzo!... Se

mettant le *chien* dans le poêle bon chaud, afin d'avoir, le soir, du bois brûlant comme des allumettes (bien sec)[1]. Il se mit en quatre pour faire comme Charles Bart avait dit. Mais le troisième jour, de tout grand matin, quand il croyait que son Arabe et sa femme seraient guéries, le vigneron les trouva les deux les quatre fers en l'air (mortes). Quand le mal arrive, il troche.

Tout sens dessus dessous de ce malheur, il accompagna les restes de sa femme et ceux de sa bête, chacun à son cimetière, en pensant: « Méchante vie et bonne mort, jamais ne furent d'accord. » Il s'en revint tout seul à Sauges; Charles Bart lui avait fait la conduite jusqu'au *Chemin des Sorcières*, en lui disant de ne pas oublier ses abeilles[2].

Immédiatement, il commença à se plaindre, à pleurer, que c'était une misère de l'entendre. Ses voisins avaient beau essayer de le consoler; rien n'y faisait. Il ne mangeait pas le plus petit morceau, il ne buvait pas une petite goutte et il ne faisait plus rien. On l'entendait crier de Savoret et de Ronzeru. Des moments, il semblait que sa tête avait déménagé.

Un peu effrayé, le gouverneur de commune le fait venir chez lui, pour un peu le gronder.

— Il ne faut pas tant te désoler; il te faut prendre courage, qu'il lui dit. Après la pluie, le soleil, et lorsqu'il est assez tombé de gouttes, il fait beau temps.

— Ah! Monsieur le gouverneur, que lui répond le pauvre Poisseux, ainsi deux morts dans une maison, le même jour!...

[1] Le *crüyon* est l'espèce de fourche de fer à long manche avec lequel on met les fagots dans les poêles se chauffant de la cuisine, avec lequel on *foerguène* (verbe qui, au sens figuré, signifie fureter, tourner autour, essayer: *Qu'a-te a foerguenâ per linque, la Goton è lavia*); le *baboin* est le trou ou soupirail par lequel s'échappe la fumée; le *tsin* est le vieil ustensile en fer, imitant grossièrement un *chien*, quatre jambes surmontées d'une épine dorsale sur laquelle on abèque les bûches de bois qu'on désire sécher rapidement et à fond; on ne le place dans le poêle qu'une fois celui-ci chauffé, après que l'on a fermé le *baboin*, au moyen d'une pierre, d'un carron. C'est la *séchée*. F. C.

[2] Lorsqu'un deuil atteint le mari ou la femme, l'époux survivant doit aller en avertir les abeilles, en frappant chaque ruche de trois coups d'une baguette de coudrier, autrement la ruche périt.

[3] *Savoreye*, sariette, herbe aux pois.

n'y in avâè que yena, oncoi passe; mà duvoue !... C'e cin que ne pyou pâ invalâ.

— Di vâè, que lyâè fâ lo governia, è l'y'a la Mârie a la Djâne, *la Pipolette,* qu'e na brava fe-llhe, è que serâê bin éze de rinpiaci la fèna que t'a perdia. Che te veu, lyâè parleri por tè. Se fau mollhy por avâè dao peçon.

Lo poûro vegnolan recomince a pyeurâ pyeu foo. E lo governia, que crâè qu'e le l'a na fraiza veksà, lyâè di :

— Yé conprîgno; l'è on poû vito !... Mâ, te le sâ prau, çu qu'a faute de foùu, qu'e lo tsêrtso...

— N'è pâ cin, que lyâè repon Pedzau; se vo *z*-avi la bontà de vo *z*-inpiehi po me retrovâ 'n-anessa, a la pyaça de m'n Arâbe...

En collaboration :

Auguste Porret.
Fritz Chabloz.

S'il n'y en avait qu'une, encore passe; mais deux !... C'est cela que je ne puis pas admettre (avaler).

— Dis voir, que lui fait le gouverneur, il y a la Marie à la Jeanne, l'*Oeillette*, qui est une brave fille, et qui serait bien aise de remplacer la femme que tu as perdue. Si tu veux, je lui parlerai pour toi. Il faut se mouiller pour prendre du poisson.

Le pauvre vigneron recommence à pleurer plus fort. Et le gouverneur, qui croit qu'il l'a quelque peu vexé, lui dit :

— Je comprends; c'est un peu vite !... Mais tu le sais assez, celui qui a besoin de feu doit le chercher...

— Ce n'est pas cela, que lui répond Poisseux; si vous aviez la bonté de vous employer pour me retrouver une ânesse, à la place de mon Arabe...

Traduit par Fritz Chabloz.

LA BOUA

Ass'toue qu'vo fâtè la boua,
On peu contâ d'su on nèva.
Ça sarait don grô bin djaubiâ
S'vo povie vo *z*-â passâ.
Mâ, pinso bin qu'vo n'ïe pieu
Ra d'pan-ne-man, ne de liaceu,
Ra d'mouotchu, ne de gôdillon,
Pieu d'pan-ne-mor, ne de d'vantie,
Pieu d'ra que n'sei to cointchie.
Voûtre boueube â kgniot l'tchemin
Et voûtrè feuilltè assebin,
A c' qu'é dia pa d'voai tchie no.
Po mé, y ne l'créyo qu'tro,
C'est qu'lè djouv'nè dgeâ d'anondret
(Que ne sont-u tu à cu-motet!)
No bâilla bécoû pieu d'ovraidge
Qu'on n'à faset u tin d'on viaidge.
Vo n'sarie don atadre on poue?
To ça m'fâ greugne qma on p'toue.

Eh! qma n'le saret-on pa
A revéyan d'tau nèva?
Damati qu'avoué le bé tin
No saran quasi u tchautin.
Mâ, pâchace! y voui espérâ
Qu'apré noûtra boua, l'bé r'vadra.

Avocat BILLE.[2]

LA LESSIVE

Aussitôt que vous faites la lessive,
On peut compter sur un *nèva*
Ce serait donc très bien combiné
Si vous pouviez vous en passer.
Mais, je pense bien que vous n'avez plus
Rien d'essuie-mains, ni de draps de lit,
Rien de mouchoirs, ni de cotillons,
Plus de serviettes, ni de tabliers,
Plus de rien qui ne soit tout sali.
Votre garçon en connaît le chemin
Et vos filles aussi,
A ce qu'ils disent par vers chez nous.
Pour moi, je ne le crois que trop,
C'est que les jeunes gens d'à présent
(Que ne sont-ils tous le derrière nu)
Nous donnent beaucoup plus d'ouvrage
Qu'on n'en faisait du temps d'une fois.
Vous ne sauriez donc attendre un peu?
Tout cela me fait chagrin comme un
[putois.
Eh! comment ne le serait-on pas
En revoyant de tels *nèvas?*[1]
Tandis qu'avec le beau temps
Nous serions presque à l'été.
Mais, patience! je veux espérer
Qu'après notre lessive, le beau (temps)
[reviendra.

Traduit par Fritz CHABLOZ.

[1] *Nèva,* amas de neige. Quin nèva el est porè vni ça nei!... G. Q.

[2] Relativement à l'auteur de ce morceau, l'avocat Bille, on trouve dans le livre du *Centenaire de la Chaux-de-Fonds,* un article complet au sujet de ce patriote, article dû à la plume de M. John Clerc, conseiller d'Etat. Mais ce que l'article ne dit pas, ou plutôt ne met pas très en relief, attendu que cela sortait du cadre imposé, c'est l'esprit piquant, humoristique à l'excès, de ce bossu à l'air chétif, mais qui, en dépit de son peu de beauté ou de sa laideur, avait su se faire une place distinguée dans la société des femmes d'esprit et élégantes de la Chaux-de-Fonds: on m'assurait même que plus d'une aurait été fière de devenir son épouse. On citait partout ses bons mots et surtout ses répliques, le plus grand nombre mordantes et fort spirituelles. Ses vers sur *La Boua* montrent qu'il avait saisi au vif le génie des ménagères de la Montagne, pour lesquelles la question du blanchissage primait toutes les autres, au printemps et en automne. L. L.

FEVREI 1893

Noutré villié dzé avaizon avoitchi de dré:

Se février ne fevronne
Dmoi vint que tot débronne.[1]

Si lou dicton est vrai, on ne deusse pai avé qu'zon de ch'lu mé; on z-a pre z-u peu tin zhanca ora. Assebin on z-a encra dé tetsa de né que fan poeiré. Contou qu'lou tsâtin se baillera taî. Lé mouchi[2] sen encra tot catsî; on qu'mince à peiné à oure queuque ousé. Se l'ora et la pleudze ne vignon pai on pou, lou chlu in a pou gros lontin à tot ça moudzi; on n'éra pai fâta de paîteu d'van la St-Dzan.

Tou pérei, voirique, dé viédze, s'lou tin se bailleve on pou dadré, l'âna peu encra être bouna; i ne faut pai s'époirî. Voitci Paiqué que poirai dza être vé, du moin Tsélédé est z-eu blan.

Emile BURDET.

LE MOIS DE FÉVRIER 1893

Nos vieilles gens avaient habitué de dire:

Si février ne février
Mars vient qui tout détruit.

Si le dicton est vrai, on ne doit pas avoir souci de ce mois; on a assez eu de mauvais temps jusqu'à présent. Aussi on a encore des tas de neige qui font peur. Je pense que le printemps se donnera tard. Les jardins sont encore tout cachés; on commence à peine à entendre quelques oiseaux. Si le vent et la pluie ne viennent pas un peu, le soleil en a pour bien longtemps à tout cela manger. On n'aura pas besoin de bergers avant la Saint-Jean.

Tout de même, voilà, des fois, si le temps se donne un peu convenable, l'année peut encore être bonne; il ne faut pas s'épouvanter. Voici Pâques qui pourrait déjà être vert; du moins Noël a été blanc. (Allusion à un proverbe connu.)

Traduit par L. FAVRE.

[1] *Février* ne s'emploie que pour désigner le mauvais temps de février; — *débronne:* tout vient en bas; se dit beaucoup dans le langage familier.

[2] Morceau, carreau de jardin, même dans le canton de Fribourg. L. F.

LA REIMA DU CORTI

(1707)

Dans sa *Description de la mairie de Neuchâtel* (1840), Samuel de Chambrier s'exprime ainsi, au sujet des vers suivants, remis à M. G.-A. Matile, pour son *Musée historique,* par M. Dardel, lieutenant civil de Thielle :

« Un petit poème qui eut une sorte de célébrité dans son temps, mais qui est oublié, comme tous ceux de ce genre, est *La Reima du Cortil.* Une femme d'esprit le composa en 1707, lors du procès au sujet de l'adjudication de la souveraineté. Ecrit en patois, il n'est pas à la portée de tous les lecteurs, mais il fut fort loué dans son temps. L'auteur l'a divisé par strophes, et les interlocuteurs, soit étrangers, soit nationaux, mais acteurs principaux de la scène politique qui se passait alors, sont désignés sous le nom de plantes potagères qui conversent entre elles, et dont les propriétés ou les qualités se rapprochaient du caractère de la personne que l'auteur avait en vue. Le dialogue est animé et spirituel; mais la clé n'en étant pas arrivée jusqu'à nous, on ne peut deviner le sens des allusions, fort connues alors, et qui se trouvaient vraies et justes. Comme l'auteur ne tenait à aucun parti, son ouvrage n'est qu'une suite de portraits, où la malice a pu régner, mais non la malignité. »

« Depuis que M. Samuel de Chambrier a écrit ces lignes, disait M. Matile, en 1845, la clé de ces vers n'a point été retrouvée. Elle eût permis peut-être au lecteur de discerner les traits d'esprit que l'on y voyait au temps où elle fut composée, et d'accompagner le texte de quelques notes qui l'eussent rendu plus intelligible. Une traduction de cette pièce n'est donc pas faisable, et si nous publions ces *rimes*, c'est grâce au dialecte dans lequel elles sont composées et dans l'idée qu'un jour on pourra donner une explication satisfaisante et de quelque intérêt pour l'histoire. »

Peut-être trouverait-on la clé dont parlent MM. de Chambrier et Matile, dans quelques papiers de famille : il y en a tant qui dorment dans la poussière des archives particulières, inconnus ou ignorés. Pour mon compte, je me suis cassé la tête — comme on dit — à déchiffrer ce rébus, mais sans le plus petit résultat utile; j'y ai perdu mon... patois.

On verra que le morceau, tel que nous le publions, offre de nombreuses variantes avec le texte donné par M. Matile: nous avons suivi le plus possible la version d'un manuscrit de l'époque. Les deux textes sont d'ailleurs intéressants à comparer; le collaborateur de M. Matile nous semble avoir voulu transcrire le patois de Neuchâtel en patois de la châtellenie de Thielle, — comme M. Georges Quinche a transcrit en patois de Valangin la chanson du *Cousin Henri*, écrite en vieux patois de Saint-Blaise.

Fritz CHABLOZ.

LA REIMA DEI CHOU[1] DU CORTI

PAR ÈNA DAMESALA

On djor, y me troviri tan cassäye,
Qu'y ne volei pieu resta assetäye.
Y pregniri don le parti
D'alâ promenâ u corti.

Mâ devinâ vei cui me salua!...
Jama y ne fousse pieu èbahya,
Quan y vi vigni to d'on coû
On de çleu vîllhe mènegou,
Qui me vegna aranga
Avoui èn' air to depia;
Que me deza por conpliman,
Qu'è *l*-ètei le gran Tamerlan[2].

Quan lé *z*-autre chou oûrè cè vu,
N'â volîrè pa faire moin que lu:

E corîrè don tu à granta fola,
Kmè lé *z*-èl'an quan è tchassei la gouna[3].

Le chou cabu vola primâ
L'artichau, & fou tan scandalisâ
Qu'è le trepa dezo sé pìe,
Juque è fou to pertuisìe.

LA RIME DES LÉGUMES DU JARDIN

PAR UNE DEMOISELLE

Un jour, je me trouvais tant cassée,
Que je ne voulus plus rester assise.
Je pris donc le parti
D'aller (me) promener au jardin.

Mais devinez voir qui me salua!...
Jamais je ne fus plus ébahie
Quand je vis venir tout d'un coup
Une de ces vieilles bettes,
Qui me vint faire un discours
Avec un air tout dégagé;
Qui me dit pour compliment
Qu'il était le grand Tamerlan.

Quand les autres légumes eurent ça vu,
Ils n'en voulurent pas faire moins que lui;

Ils coururent donc tous en grande foule,
Comme les enfants quand ils chassent la *gouna*.

Le chou cabus voulut primer (en courant)
L'artichaut, & fut tant scandalisé
Qu'il le foula sous ses pieds,
Jusqu'à ce qu'il fût tout troué.

[1] En patois et dans notre français vulgaire neuchâtelois, le mot *chou* est synonyme de légumes en général.

[2] Ou Timur, grand chef des Tartares, de tous les conquérants de cette nation, le seul qui fit la guerre avec art (XVme siècle).

[3] Jeu: au Val-de-Travers, *guena;* aux Montagnes, *gouènne* ou *bèca.*

La sugèta[1] suta d'alègresse:
El n'è aise que quan mau s'adresse,
El ne demande que bra fratchìe,
Dèzarena & debrezìe.
El y cora kemè èna lemace.
— Ivouè va-te, vyllhe rifiasse?[2]
— Y sieu ètablya por dèlivrà
Tu celeu que son mau traità.
— Ha! se t'ètei vegna pieu à tin,
T'èrei sauvà mon bon vezin.
— Y'ai de l'ongan ce qu'è me fau,
Ma sonda, mon cherpi, mon garingau;
Y vu premîramin akemincie
Par le lavà & le bin ètoffëye;
Et pui aprei, y fari mon secrè:
C'è de li brelà le grô *l*-ertè.
Se çtu secrè ne te le rebaille
Creu de paille[4],
Y crèrei qu'è *l*-a le diestre u cor.
— Ne vei-te pa bin qu'è *l*-è mor?...
Te le mètrei din on foue de sermin!...
Le réchuda n'y farei rin.
— Y'ai èn' èpiâtre que li serei bon
Por li bouèta deçu son poûr crepion;
Cei li reboutcherai le pertu,
E n'èrei pieu vergogne d'être gnu.
— La pesta te crevei
Deçu lé *z*-Hau-Dgenevei!... [5]
Té remìde ne vaillè pa on chin:
Quan on è mor, c'è por lontin. [6]

E *l*-y' avei lei Monsieu Hory,
Le villhe chatlan de Boudry[7],
Que desei: « Pédieu! n'vo corocìe pa,
Elle è sorda, elle ne vo *z*-où pa!...

... Recouë-te de ci, por çtu vièdge;
Aprei la mor, le mièdge[6]. »

La sauge sauta d'allégresse:
Elle n'est aise que quand le mal arrive,
Elle ne demande que bras fracturés,
Désarticulés & débrisés.
Elle y courut comme une limace.
— Où vas-tu, vieille *rifiasse?*
— Je suis établie pour délivrer
Tous ceux qui sont mal soignés.
— Ha! si tu étais venue plus à temps,
Tu aurais sauvé mon bon voisin.
— J'ai de l'onguent ce qu'il me faut,
Ma sonde, ma charpie, mon garingau;[3]
Je veux premièrement commencer
Par le laver & le bien panser;
Et puis après, je ferai mon secret:
C'est de lui brûler le gros orteil.
Si ce secret ne te le redonne
Creux de paille,
Je croirai qu'il a le diable au corps.
— Ne vois-tu pas bien qu'il est mort?...
Tu le mettrais dans un feu de sarments!...
Le réchauffer n'y ferait rien.
— J'ai un emplâtre qui lui serait bon
Pour lui mettre sur son pauvre croupion;
Cela lui reboucherait le trou (de l'abcès),
Il n'aurait plus honte d'être nu.
— La peste te crève
Sur les Hauts-Geneveys!...
Tes remèdes ne valent pas un chien:
Quand on est mort, c'est pour longtemps.

Il y avait là Monsieur Hory,
Le vieux châtelain de Boudry,
Qui dit: «Pardieu! ne vous courroucez pas,
Elle est sourde, elle ne vous entend
[pas!... »
... Retire-toi d'ici, pour cette fois:
Après la mort, le médecin.

[1] La *sudgette,* la sauge, plante médicinale, ce qui fait comprendre le rôle de mège qu'on lui fait jouer ici.

[2] *Rifiasse,* terme de mépris, intraduisible.

[3] *Garingau:* S'agit-il de cette racine qu'à l'heure qu'il est on achète encore dans les épiceries et qu'on appelle «racine de garango?» Elle sert à donner une certaine saveur au bouillon et s'appelle souvent simplement *la racine.* — Elle est aussi utilisée en médecine. O. H.

[4] Locution signifiant sans doute *complètement guéri.*

[5] Juron en usage dans le pays, en 1707.

[6] Dictons encore en usage aujourd'hui.

[7] Jonas Hory, châtelain de Boudry et conseiller d'Etat, fut, en 1707, le cinquième juge des Trois-Etats, c'est-à-dire le premier juge pour le second Etat. — On voit bien ici que toutes les plantes dénommées sont des espèces de pseudonymes, car qu'aurait à faire ici le vieux châtelain?...

Le chou ruge où la meilleure trollhe[1] ;
E sou bin beir a la botollhe...
Quan è *l*-ou bu juque u fin fon,
E deza çtu mo de chanson :
« Un bon buveur n'amasse point d'écus. »

Le chou rouge eut la meilleure goutte ;
Il sut bien boire à la bouteille...
Quand il eut bu jusqu'au fin fond,
Il dit ce mot de chanson :
« Un bon buveur n'amasse point d'écus. »

E *l*-y avei lei on poûre chardon
Que n'ausâve vni avoui son bâton :
E *l*-aprehandâve la fatiga,
Por l'ameur de sa siatica,
Qu'è *l*-avei recouilli a Paris,
Quan on fesa le duc de Berry.
E vola portan hazardâ ;
Mà è chesa deçu son nà,
A fian d'on brechelion de boû.
To kemè le vyllhe Duboû[2],
Quan è *l*-a bu la bouna gota,
E desei : « Ancor èna a la cretofia !... »

Il y avait là un pauvre cardon
Qui n'osait venir avec son bâton :
Il craignait la fatigue,
A cause de sa sciatique,
Qu'il avait recueillie à Paris,
Quand on fit le duc de Berry.
Il voulut pourtant hasarder ;
Mais il tomba sur son nez,
A côté d'un *buchillon* (brindille) de bois.
Tout comme le vieux Dubois,
Quand il a bu la bonne goutte,
Il dit : « Encore une *à la cretofia*[3]. »

Le cerfoue deza u pieracè :
« Ne sin la voue te seyè devan mè !... »

E se mètirè tu do a cor.
Mà è *l*-oûrè le sofye tro cor,
Qu'è dèmorirè a mie-chemin,

Kemè do sache de kemin.

Le cerfeuil dit au persil :
« Je ne puis voir que tu sois devant [moi !... »
Ils se mirent tous deux à courir.
Mais ils eurent le souffle trop court,
(Tellement) qu'ils demeurèrent à [mi-chemin,
Comme deux sacs de cumin.

E *l*-y avei lei on poûr artifi,
Qu'ètei ja to dèconfi,
Tan qu'è *l*-avei ja piorâ,
De cei qu'è s'avei reubià.
Que desei-t-u sin prètancion ?...
— Mè, y sieu le meilyeur bokon,
Et le pieu estimâ de tu,
Por l'ameur de mon bon ju.

Il y avait là un pauvre *artifi*[4],
Qui était déjà tout déconfit,
Tant qu'il avait déjà pleuré
De ce qu'il s'était oublié.
Que disait-il sans prétention ?...
— Moi, je suis le meilleur morceau,
Et le plus estimé de tous,
A cause de mon bon jus.

[1] Littéralement : La meilleure goutte sortant du pressoir, du *troû*. Les pressureurs sont des *trollions* ou *tröyons*. Pressurer, c'est *trolliy :* Ai-vo trolliy ? — Na, no *trollyin*, et demain, y *trollyerai* dgirè. — Le bassin du pressoir est la *mé*, formée de *semelles ;* il y a, en outre, la *caisse*, l'*ivrogne*, les *peçons*, ou *tchutcheré* (du verbe *tchutchi*, presser), les *mares*, la *vis*, le *pansard*, les *palanchons*. La *trolliée* s'appelle aussi un *doigt*. G. Q.

[2] Personnage de l'époque sans doute bien connu.

[3] *A la cretofia*, intraduisible.

[4] L'*artifi* ne serait-il point la tomate ? Le sens de la phrase, la prétention d'être le meilleur *morceau*, d'avoir un bon jus, sembleraient l'indiquer. O. H.

Vecei veni on vyllhe lanpajeu
Que vegnei avoué èn' air audacheu.
E kemința a dire u chardon:
« Piace por quatre, deu qu'e n'è vin
[qu'on!... »
Le chardon où ancore bin raison:
E vola savei se *n*-èkstrakcion.
Quan lé *z*-autre li oûrè dei
La poura erbe que c'ètei,
E l'estermina incessaman,
A la prèsance du chou bian.

Voici venir un vieux chou lombard[1]
Qui vint avec un air audacieux.
Il commence à dire au cardon:
« Place pour quatre, bien qu'il n'en
[vienne qu'un!... »
Le cardon eut encore bien raison:
Il voulut savoir son extraction,
Quand les autres lui eurent dit
La pauvre herbe que c'était,
Il l'extermina incessamment,
En la présence du chou blanc.

Ena poûra pianta de chicoréa
Avei la peitrene tota dèbila.
Elle desei qu'on l'avei afligìe —
To kemè le vyllhe Barbìe[2],
Quan è *l*-avei sa vyllhe donzala
Que li gratâve la cervala.

Une pauvre plante de chicorée
Avait la poitrine toute débile.
Elle dit qu'on l'avait affligée —
Tout comme le vieux Barbier,
Quand il avait sa vieille servante
Qui lui grattait la cervelle.

Vecei veni èna jouvna leitûva,
Avoué on pâge que portâv' sa cûva.
Chacun desa èna raison
De veir on pâge d'la façon.
Mâ, damage! devena cui c'ètei!...
C'ètei on peti suterei,
Que fasei bin dìe vièdge pieu de min-nè
Que ne fasei l'anbassadeur dei *z*-Indè.
Chécon kminça a menà son rebè[3],
Et, intre tu, le ravounè,
Que fasei tan drôlamin
Qu'è riei sin motra lé din.
Quan çtu peti pâge se ve moquà,
(E *l*-avei tro d'oneur por l'èdurâ)
E kemința a dire: « Bon!
Vo riri bin a l'onbre d'èn' ètron!... »

Voici venir une jeune laitue,
Avec un page qui portait sa queue.
Chacun dit une raison (plaisanterie)
De voir un page de cette espèce.
Mais, dommage! devinez qui c'était!...
C'était un petit criquet (sauterelle),
Qui faisait bien dix fois plus de manières
Que ne faisait l'ambassadeur des Indes.
Chacun commença à mener son rebec,
Et, entre tous, le ravonnet,
Qui faisait tant drôlement
Qu'il riait sans montrer les dents.
Quand ce petit page se vit moqué,
(Il avait trop d'honneur pour l'endurer)
Il commença à dire: « Bon!
Vous ririez bien à l'ombre d'un
[étron!... »

La borache & l'èpenache
Ne se volirè-t-u pa disputà
Laqueine avei la meilyeur qualità!...
La borache desa a l'èpenache:

La bourrache & l'épinard
Ne se voulurent-ils pas disputer
Laquelle avait la meilleure qualité!...
La bourrache dit à l'épinard:

[1] *Lampatieu*, plante à grandes feuilles qui croît au bord des chemins; sorte de chou lombard sauvage.

[2] Personnage de l'époque bien connu à Neuchâtel, sans doute.

[3] Littéralement: à jouer de son violon à trois cordes.

— Ne sâ-te pa bin que y'ai la vertu
De reveillîe lé *z*-espru?...
— Haha! ce li di l'èpenache,
T'ei ancor èna bala vache;
Ne sâ-te pa que y'ai l'arbitre
De manteni le vétre libre?...
Deçu èna se bouna qualità,
La borache ne sou que rèpliquà.

« Ne sais-tu pas bien que j'ai la vertu
De réveiller les esprits?... »
— Haha! lui dit l'épinard,
Tu es encore une belle vache;
Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir
De maintenir le ventre libre?...
Sur une aussi bonne qualité,
La bourrache ne sut que répliquer.

Le sorcî & la pinsée
Ne s'alirè-t-u pa ègara
Dedin le bocon du pora!...
Jama è n'â poûrè trova l'chavon.
Le sorcî desa çla chanson:
« Heureux qui s'égare dans les beaux [détours,
Heureux qui s'égare avec les amours! »
La pinsée airei volu se sauvà;
Mâ le sorcî s'è *n*-avei èparà:
E failla bin qu'è *l*-èdurisse
Ena se granta injustice.
Elle ètei don lei que se dèsolâve
De veir le malheur que li arevâve;
Et conbin desa-t-elle: « Hélâ! hélà!
Veleique mon bonheur bin èksposà!... »

Le souci & la pensée
Ne s'allèrent-ils pas égarer
Dans le carreau de porreau!...
Jamais ils n'en purent trouver le bout.
Le souci dit cette chanson:
« Heureux qui s'égare dans les beaux [détours,
Heureux qui s'égare avec les amours!... »
La pensée aurait voulu se sauver;
Mais le souci s'en était emparé:
Il fallut bien qu'elle endurât
Une si grande injustice.
Elle était donc là qui se désolait
De voir le malheur qui lui arrivait;
Et combien dit-elle: « Hélas! hélas!
Voilà mon *bonheur* bien exposé!... »

Le bokon d'ognon s'à moqua.
Veleique cei qu'è li desa:
— A bin meché chin,
Cuva li vin!...
El' li vola portan faire on prèsin,
Por l'ameur qu'è n'â desisse rin.
Ma çtu malicieu bokon d'ognon
Chanta to for çta chanson:
« Ne m'entendez-vous pas,
Ma secrète pensée,
Sa douleur est changée,
Que veut dire cela?...
Ne m'entendez-vous pas?... »

Le carré d'oignon s'en moqua.
Voilà ce qu'il lui dit:
— A bien méchant chien,
Queue lui vient!...
Elle lui voulut pourtant faire un présent,
Afin qu'il n'en dît rien.
Mais ce malicieux carré d'oignon
Chanta tout haut cette chanson:
« Ne m'entendez-vous pas,
Ma secrète pensée,
Sa *douleur*[1] est changée,
Que veut dire cela?...
Ne m'entendez-vous pas?... »

[1] Matile imprime « sa *couleur* »; c'est peut-être la bonne version, car elle prête à des interprétations plus malignes. Plus haut, Matile imprime aussi « *honneur* bien exposé », tandis que le manuscrit porte *bonheur;* on voit la nuance.

— Ha! ce li di la rifnèla,
C'è bin ton dan, margalla!
Te ne devei pa tan mena de bru,
Et pui gnon ne l'èrei su.
— La bala consolacion!
Di l'asperge à l'aubelon,
Kemè è-cè que t'oûsè parlà,
Tè qu'on a ja tan à huâ?... [3]

— Ha! ce lui dit [1] la carotte,
C'est bien ton dam, *margalla!* [2]
Tu ne devais pas tant mener de bruit,
Et puis personne ne l'aurait su.
— La belle consolation!
Dit l'asperge au houblon.
Comment est-ce que tu oses parler,
Toi qu'on a déjà tant huée?...

Le coconbrè & le melon
Firè dei rèflekcion:
-- Bon Thé! [4] combin no *z*-in ja oui

De pouvretà, de niaizeri!...
No ne sèri jama pru remarchà
Celu que no *z*-a se bin èlevà!...
— E *l*-è vrai, di le melon,
No sin bin de noûtra condicion:
Ne sin-no pa dei déçandan
De Sang-cho & de Guzman?...
Deu que no n'in rin *z*-eu de maitre,
Le san ne peu mètre s'è n'è traitre.

Le concombre & le melon
Firent des réflexions:
— Bon Dieu! combien nous avons déjà [entendu
De pauvretés, de niaiseries!...
Nous ne saurions jamais assez remercier
Celui qui nous a si bien élevés!...
— Il est vrai, dit le melon,
Nous sommes bien de notre condition:
Ne sommes-nous pas des descendants
De Sancho & de Guzman?...
Puisque nous n'avons rien eu de maître,
Le sang ne peut mentir s'il n'est traître.

Son discour fou intéronpu
Par on chou lombar ver & du,
Que demandâve à mariage
Ena jouvna salgueta de velage.
C'ètei a sa mére qu'è dezei to cei;
La salgueta n'è savei pagnei [5] rei.
— Mà, se te piei, vìllhe Guenon
(C'è dinse qu'è *l*-ètei a nom),
Ne me la refouse pa,
Te ne t'è repantrei pa.
— Hélà! por mè, y le vu bin;
Mà elle è pèrè voigna
Deu le moi de join...
— C'è tot à poin!...
— Hé bin! alin don la trovâ,
Por vei de quin foue el veut s'èchudà.

Son discours fut interrompu
Par un chou lombard vert & dur,
Qui demandait en mariage
Une jeune oseille de village.
C'était à sa mère qu'il dit tout ceci;
L'oseille n'en savait seulement rien.
— Mais, s'il te plaît, vieille *Guenon*,
(C'est ainsi qu'elle se nommait)
Ne me la refuse pas,
Tu ne t'en repentiras pas.
— Hélas! pour moi, je le veux bien;
Mais elle est seulement semée
Depuis le mois de juin...
— C'est tout à point!...
— Eh bien! allons donc la trouver,
Pour voir de quel feu elle veut se chauffer.

[1] A la pensée.

[2] *Margalla,* exclamation du temps, comme *madlama,* au Val-de-Ruz. — *Margal* est un des noms vulgaires de l'ivraie.

[3] *A huâ,* forme préférée du patois.

[4] *Thé,* abréviation de *Théos.*

[5] *Pagnei* est sans doute le même mot que le *pouaini* des Montagnes, c'est-à-dire *pas seulement* ou *à peine.*

E s'anbarquirè su le bregantin,
Por l'ameur de l'y eitre pieu a tin.
Mà çtu galan avei le keur tan gai,
Qu'è chantâve a hauta voei :
« Hé ! vôgue la galère,
Tant qu'elle, tant qu'elle,
Hé ! vôgue la galère,
Tant qu'elle pourra vôguer. »
E *l*-arivirè don a Mess
(C'étei lei ivouè ètei sa maitresse).
Quan è fou devan l'hotau, è taboussa.
Vecei veni on chin que le japa.
— Hélà ! è me veu mordre le bra !...
— Ho ! boûtè lè cornè ! desa Guenon ;
Que creyei que t'ètei asse poltron ?...
Va pèrè adei ardieman :
T'audrei à la tchambra devan.

Ils montèrent sur un grand traîneau,
Afin d'y être plus à temps.
Mais ce galant avait le cœur tant gai,
Qu'il chantait à haute voix :
« Hé ! vogue la galère,
Tant qu'elle, tant qu'elle,
Hé ! vogue la galère,
Tant qu'elle pourra voguer. »
Ils arrivèrent donc à Metz
(C'était là où était sa maîtresse).
Quand il fut devant la maison, il heurta.
Voici venir un chien qui l'aboya.
— Hélas ! il me veut mordre le bras !...
— Oh ! vois les cornes ![1] dit Guenon ;
Qui croyait que tu étais aussi poltron ?. .
Va seulement toujours hardiment :
Tu iras à la chambre devant.

E veyei lei sa petite Brenèta,
Qu'ètei ancor a sa toilèta.
Quan è *l*-où bin rekegnu,
E se cora champâ a sé genu,
Avoui èna taula vitèssa,
Qu'elle espliqua bin sa tandressa.
La salgueta ne savei que se dire
Et crou to drei veir vigni on satyre,
Ou bin l'anti-démon de Masson,
Qu'avei lé convulsion.
— Que ton keur ne se trobiei pà :
Y sieu èn' aman passionâ
Qu'a pieu d'amitié por tè
Que Brenèta n'a por son veillè [5].
Y ne sieu pa dei pieu retche à tèrin,
Mà quan on è contè, on a pru bin.

Il vit là sa petite Brunette,
Qui était encore à sa toilette.
Quand il l'eut bien reconnue,
Il se courut jeter à ses genoux,
Avec une telle vitesse,
Qu'elle [2] expliqua bien sa *tendresse* [3].
L'oseille ne savait que se dire
Et crut tout droit voir venir un satyre,
Ou bien l'anti-démon de *Masson* [4],
Qui avait les convulsions.
— Que ton cœur ne se trouble pas :
Je suis un amant passionné
Qui a plus d'amitié pour toi
Que Brunette n'a pour son *vieux* [5].
Je ne suis pas des plus riches en terrain,
Mais quand on est content, on a assez [de bien.

La pieu considérabye d'mei vertu,
C'è qu'y n'ai jamà ne chne-lyè, ne piu,
Et la meilyeur de mei qualità,
C'è qu'y ne sieu jamà re-sèra.

La plus considérable de mes vertus,
C'est que je n'ai jamais ni chenille, ni poux,
Et la meilleure de mes qualités,
C'est que je ne suis jamais resserré.

[1] *Fi les cornes !* en faisant le geste, soit les cornes, avec l'index et l'auriculaire de la main gauche, — le même geste que font, en cachette, les Italiens, lorsqu'ils voient monter un prêtre dans le train où ils se trouvent, par crainte du mauvais œil.

[2] Cette vitesse.

[3] Matile imprime *sa détresse*.

[4] Il imprime *Macon*. Mais il doit s'agir ici d'une démonologie écrite par un des deux Masson suivants : Jean Masson qui changea son nom en Papire Masson, célèbre écrivain et érudit du XVIme siècle, d'abord jésuite, puis avocat au parlement de Paris, — ou Christian Masson, qui a écrit une chronique en 20 volumes, du commencement du monde à 1540, et une étude sur les calendriers égyptien, hébreu, macédonien et romain. O. H.

[5] *Veillè*. Matile imprime *vîlè ;* est-ce *vieux*, et une allusion perdue ?

Sa mére li fesa conpliman
Deçu on se bei jouvne galan :
— Mâ, boûte-vei !... Cui è-cè qu'èrei cru

Qu'on se bei cor t'ousse volu !...
Te n'a qu'a te dètermenâ,
Por veir se te veu l'èposâ.
Mâ la salgueta mepresa
To cei qu'sa mére li desa.
El li dèclara se *n*-intancion,
Par çtu couplè de chanson :
« Je ne saurois,
Je suis encor trop jeunette,
J'en mourrois. »

Quan çtu galan ou reçu
On se du & cruel refu,
E fouya lavi â reilei,
Kemè on cochenè de lai.

Aprei que tu lé conplimei
De par & d'autre fourè a chavon,
Le meinegou demanda leu intancion,
Por veir s'è n'ètan pa tù d'acor
De s'eitre fidèle juque a la mor.

On ohya dedin le mîme momin
Qu'è rèpongnîrè tu : « Amin, Amin. »

Sa mère lui fit compliment
Sur un si beau jeune galant :
— Mais, regarde voir !... Qui est-ce qui [aurait cru
Qu'un si beau corps (bel homme) t'eût [voulu !
Tu n'as qu'à te déterminer
Pour voir si tu veux l'épouser.
Mais l'oseille méprisa
Tout ce que sa mère lui dit.
Elle lui déclara son intention,
Par ce couplet de chanson :
« Je ne saurais,
Je suis encore trop jeunette,
J'en mourrais. »

Quand ce galant eut reçu
Un si dur & cruel refus,
Il s'enfuit loin en rêlant (criant),
Comme un cochon de lait.

Après que tous les compliments
De part & d'autre furent au bout,
La belle demanda leur intention,
Pour voir s'ils n'étaient pas tous d'accord
De s'être fidèles jusqu'à la mort.

On entendit dans le même moment
Qu'ils répondirent tous : « Amen, Amen ».

X.

Traduit par Fritz Chabloz.

BRITCHON-LO-PIORNO

On lyâè dezâè *Lo Piorno,* a m'n ami Britchon, por cin que l'ètâè adi a se pyindre, a ron-nâ è a s'ingrindzi. L'ètâè on to bon pahizan; mà quan on l'öyeçae sin repou brâma la fan è bouèla la mizére, on èra djurà qu'e n'avâè pâ on bon bocon de pan de menâdzo ne on gozi de fremâdzo a se bouètà intre le din è le marti.

Âdon, ç'tâè lo vîpro, ao grau dao tsautin. Aprî avâè to redu pè l'hotau, m'inbétâve on peti poû a Gordzî. Me pînso: « Va quanque âè Prâèze, vâère t'n ami Britchon. »

Quan y'arîvo devan l'hotau, su tot ébahi de ne nyon vâère: la porta ètâè tyoûça. Tapo avoui mon dordè; rin de reponsa. Y'assâèto d'intrâ; ye pèclèto rudo, la porta cèda è fézo dou au trâè pa devan mè. Voué m'inconbrenà su na cassèta qu'ètâè abotion ao mâètin de la couezena, a fyan de la cocasse è d'èn èkeure.

Me relâèvo tan bin que mau din la sare né. Pa de suprète, ne de motsète; ye sofyo on poû le tserbon po fâre dao fouu è dao dzo. E, in me reverin, vèyo lo vîllyo Britchon acodà, la tîte din se man, devan 'n-écouala de sopa, in trin a se refraèdi.

— Hé! bon vîpro, l'ami, que lyâè fézo, vo sopa bin tâ!...

ABRAM-LE-GEIGNANT

On lui disait *Le Geignant,* à mon ami Abram, parce qu'il était toujours à se plaindre, à grogner et à se chagriner. C'était un tout bon paysan; mais lorsqu'on l'entendait sans repos brâmer la faim et crier la misère, on aurait juré qu'il n'avait pas un bon morceau de pain de ménage ni un morceau de fromage à se mettre entre les dents canines et mâchelières.

Donc, c'était le soir, au gros de l'été. Après avoir tout réduit dans la maison, je m'embêtais un petit peu à Gorgier. Je pense: « Va jusqu'aux Prises, voir ton ami Abram. »

Quand j'arrive devant la maison, je suis tout étonné de ne voir personne: la porte était close. Je frappe avec mon bâton, point de réponse. J'essaye d'entrer, je presse fort sur la poignée de la serrure, la porte cède et je fais deux ou trois pas devant moi. Je vais m'embarrasser sur un poêlon qui était renversé au milieu de la cuisine, à côté de la bouilloire et d'un balai.

Je me relève tant bien que mal dans la nuit noire. Pas de grosses ni de petites allnmettes; je souffle un peu sur les charbons pour faire du feu et du jour. Et, en me retournant, je vois le vieil Abram accoudé, la tête dans ses mains, devant une écuelle de soupe, en train de se refroidir.

— Hé! bonsoir, l'ami, que je lui fais, vous soupez bien tard!...

— Bin sur, qu'e me di in se frotin le *z*-ù po se remètre le *z*-idée, quan on a dinse dâè gran depi, on ne sope pâ quan on veu... E dere que n'ai rin mindzi dû lo dèdjon-nâ!...

— Sin lo mouèyan!... que lyâè fézo, contâ me vâè cin.

— Adon, qu'e me di, è l'y'avâè Monsieu Edgar de *la Baron-na* [1], que m'avâè invitâ po dîna avoui lu. Yé créyai qu'e l'ètâè to seulo a l'hotau. Çtu matin, quan y'ai *z*-âè fini ma bezogne, me su on pou invoua, è su alâ lo trovâ. Ne me gêno pâ avoui lu: quan on n'è rin que le doû, è devizo to comin yon de no. Mà, su *z*-âè bin étrapâ, quan su arivâ lé. E l'y'avâè na bînda de monsieu, de dame, de damuzale de Netsati, de la Tsaudefon, tote pyeu bale le *z*-ène que le *z*-autre, que parlâvan francè qu'e t'èrâè foillhu le *z*-ohi. Jaubiâve de fotre lo can, mâ son veni a ma rincôntra è l'an volu me mena dedin. Monsieu Edgar m'a dâè qu'e volâè me fâre a bâère on véro devan dinâ. Y'ai répondu qu'e n'avâè pa lo lezi de m'aretâ, que revindrâè èn aûtro yâdzo. Cin me fâ oncoira a refrecenâ quan yè pinso a çâè bale damuzale que volan me tréna dedin: me sinbiâve que ç'tâè dâè serpin que s'intortlhivan a l'intor de me man.

In partin de lé, su alâ contro lo *Solya*. Pinsâvo de bâère quartète po me rebouèta lo keu que me ganguelhîve on bocon. Ç'tâè oncoi pî ao Solya qu'a la Baron-na: to lyâè formelhîve de môndo. Ll'y'in avâè qu'ètan été su l'èrba que beveçan dao vin; de *z*-aûtre qui djeûvan âè guelhe; d'autre oncoira que dansîvan avoui 'n-armônica. In passin vè lo pon de danse, que véyo-yo?... Noûtra fêneri, la Djudi de *la Quaquerète* su Provînço,

— Bien sûr, qu'il me dit en se frottant les yeux pour se remettre les idées, quand on a ainsi de grands dépits, on ne soupe pas quand on veut... Et dire que je n'ai rien mangé depuis le déjeûner!...

— Est-il possible!... que je lui fais, contez-moi voir cela.

— Donc, qu'il me dit, il y avait Monsieur Edgar de *la Baronne*, qui m'avait invité pour dîner avec lui. Je croyais qu'il était tout seul à la maison. Ce matin, quand j'ai eu fini mon ouvrage, je me suis un peu arrangé (lavé et vêtu), et je suis allé le trouver. Je ne me gêne pas avec lui: quand on n'est rien que les deux, il parle tout comme l'un de nous. Mais j'ai été bien attrapé, quand je suis arrivé là. Il y avait une bande de messieurs, de dames, de demoiselles de Neuchâtel, de la Chaux-de-Fonds, toutes plus belles les unes que les autres, qui parlaient français qu'il t'aurait fallu les entendre. Je combinais de m'en aller, mais ils sont venus à ma rencontre et ils ont voulu me mener dedans. Monsieur Edgar m'a dit qu'il voulait me faire boire un verre (de vin) avant le dîner. J'ai répondu que je n'avais pas le loisir de m'arrêter, que je reviendrais une autre fois. Cela me fait encore frissonner quand je pense à ces belles demoiselles, qui voulaient me traîner dedans: il me semblait que c'étaient des serpents qui s'entortillaient à l'entour de mes mains.

En partant de là, je suis allé contre le *Soliat*. Je pensais de boire quart de pot pour me remettre le cœur qui me semblait un peu perdu. C'était encore pis au Soliat qu'à la Baronne: tout y fourmillait de monde. Il y en avait qui étaient étendus sur l'herbe qui buvaient du vin; des autres qui jouaient aux quilles; d'autres encore qui dansaient au son d'un harmonica. En passant vers le pont de danse, que vois-je? Notre

[1] Nom d'une fruitière sur la joux.

« robe blanche, ruban bleu!... » Dàè dzin qu'an faute de gâgni!... N'è-ço pâ na vergogne?... Quan y'ai cin *z*-âè vouu, n'ai pieu repinsâ a ma quartète; su reveni a l'hotau.

Que treuvo-yo?...[1] Lo berdzì avâè abandenâ se bîte por ala âè nezeille, que tot ètâè in bouètecu: rin d'évoue din l'aûdzo (la citêrna è portin to proûtso), l'étrabye pâ rabyäe, la gouèna avoui se cäyenè que s'avan fora din la couezena pè la porta que n'ètâè pâ tiouça ao loquè: l'avan to fotu avau... Que m'a foillhu pieu de duvoue *z*-eûre por to rebouèta in pyace... Assebin, quan çtu crapau de berdzì è reveni, è l'ya na bouussäye, l'y'âè baîlli na bouèna alondja d'orélhe è l'ai invyi se couetsi sin sopâ: tan tene que pieu.

Quan y'ai to *z*-âè fini per inque, me su fâè na gota de sopa que n'ai pire pâ lo corâdzo de mindzi. Ye su to badzo, tot ècouessi.

— La mado! mon poûro Britchon, vo *z*-in passâ na fotue demindze.

— Créyo qu'oï... Mâ n'è pâ to. Y'in ai bin d'autre a te contâ. Akioutâ-mé bin, tè aoquin y'oûzo to dere.

Noûtre dzin qu'an volu vindre çla vatse a coûza qu'e n'y'avâè pâ bin dao fin schtu yan, le l'an tornäye a mau. Se l'avan dzère volu me crére, la voirdâ oncoira quauque tin!... Aurindrâè que l'y'a dao recoo, on in tirerâè la mâeti pyeu. Mâ ne m'akioûtin pâ; veûlin prau vâère quan ne seri pyeu linque.

faneuse, la Judith de *la Quâquerette*, sur Provence, robe blanche, ruban bleu!... Des gens qui ont besoin de gagner!... N'est-ce pas une honte?... Quand j'ai vu ça, je n'ai plus repensé à mon quart de pot; je suis revenu à la maison.

Qu'est-ce que je trouve?... Le berger avait abandonné ses bêtes pour aller aux noisettes, que tout était sens dessus dessous: point d'eau dans l'auge (la citerne est pourtant tout près), l'étable pas rablée, la laie avec ses petits cochons qui s'étaient fourrés dans la cuisine par la porte qui n'était pas fermée au verrou: ils avaient tout renversé... (Tellement) qu'il m'a fallu plus de deux heures pour tout remettre en place... Aussi, lorsque ce crapaud de berger est revenu, il y a un moment, je lui ai donné une bonne allongée d'oreilles et je l'ai envoyé se coucher sans souper: il tonne tant qu'à la fin il pleut.

Quand j'ai tout eu fini par là, je me suis fait une goutte de soupe que je n'ai seulement pas le courage de manger. Je suis tout abattu, las, éreinté.

— Hélas, mon Dieu! mon pauvre Abram, vous avez passé un vilain dimanche.

— Je crois que oui... Mais ce n'est pas tout. J'en ai bien d'autres à te conter. Ecoute-moi bien, toi à qui j'ose tout dire.

Nos gens qui ont voulu vendre cette vache à cause qu'il n'y avait pas bien du foin cette année, ils l'ont tournée à mal. S'ils avaient pourtant voulu me croire, la garder encore quelque temps!... A présent qu'il y a du regain, on en tirerait la moitié plus. Mais ils ne m'écoutent pas; ils veulent assez voir, quand je ne serai plus là.

[1] Que treuvo-*yo*. En patois, le *y* a, sauf à la fin des mots, c'est-à-dire presque partout, la même valeur que le *j* allemand ou italien; c'est le *y* espagnol: c'est aussi le *y* tel qu'il se prononçait autrefois, et tel qu'il se prononce dans quelques mots, *yeux, bayer*, etc., et dans tous les noms propres, *Payot, Poyet, Royer, Troyon, Payerne, Estavayer, Bayards, Gruyère, — Loye, Loyeta, Moyet, Broyon, Broyet, Prayeul, Le Rayet, Au Poyet, Sur la Paya* (ces deux derniers dérivant de *podium*, *poya* signifiant montée, colline).

Cin que me porte oncoira pyeu de couèzon, c'e noûtre boeûbe: è son linque quatro galya pè l'hotau que sèran in âdzo de se mariâ, de se dere: « De bon pyan pyante ta vegne, de bouèna mére prin la fe-lhe. » Hé bin! n'y' in a pa yon qu'âèe l'acouè de boûta aprî na fèna. Pindin que noûtra mermote de baèschta, que n'a que kianze an, ne fâ dza que de ridan-nâ: tu le vîpro, la valyé lavya!... Le fâ sînbyan d'ala a ce l'Armée dao Salu; mâ n'e rin que po cor aprî le boeûbo. Y'ai bin poire qu'e le ne no fasse na vergogne devan qu'e sée gran tin. Quan le prônmè son bin meûrè, le tsîzan sin qu'e l'éye faute de le grulâ.

No fau assebin ratsetâ on tsan, po voignî de l'avéna ao bontin[1]. Tu noûtre tsan son tro bin in trin que ce seràè damâdzo d'in eûvri yon por cin. E pyou, ce seràè na bale ocazyon po me fâre a rinborsî çu papâè que noûtro vezin, l'*Anortse,* me dàè; n'e dza pâ tan sur, qu'on dézàè; è on ne rêle djamé dzaille a na modze que n'oûsse quauque tatse.

No fau dzère atsetâ èn' hotau, au bin bâti. Avoui tute çâè recolte que no *z*-in aurindrâè, no fau de l'agran, on ne sâ auvouè to redure. No *z*-a dza foillyu fâre na mäya[2] l'an passâ. Se no *z*-avi *z*-àè na bouène *n*-an-nae de fin, Dieu sà cin que l'éràè foillyu fâre... — To cin me baille dàè couèzon qu'e n'in dormo pâ la né.

Se ma bèle-mére pohi se decidà a moeri, cin no ferâè de la pyace. Mâ, dû que me sû mariâ, l'è quazi adi la mîma; le se promîne è va adi avoui son bâton. Ma fèna va, tu le dzo, po lly fâre son lly è on poû redure din son lodzemin,

Ce qui me donne encore plus de soucis, c'est nos garçons: ils sont là quatre gaillards à la maison qui seraient en âge de se marier, de se dire: « De bon plant plante ta vigne, de bonne mère prends la fille. » Eh bien! il n'y en a pas un qui ait l'énergie de chercher une femme. Pendant que notre gamine de fille, qui n'a que quinze ans, ne fait déjà que de rôder: tous les soirs, la voilà loin!... Elle fait semblant d'aller à cette Armée du Salut; mais ce n'est rien que pour courir après les garçons. J'ai bien peur qu'elle ne nous fasse une honte avant qu'il soit longtemps. Quand les prunes sont bien mûres, elles tombent sans qu'il y ait besoin de secouer l'arbre.

Il nous faut aussi acheter un champ de plus, pour y semer de l'avoine au printemps. Tous nos champs sont trop bien en train que ce serait dommage d'en ouvrir un pour cela. Et puis, ce serait une belle occasion pour me faire rembourser cette cédule que notre voisin, l'*Ensorcelé* (sobriquet) me doit; il n'est déjà pas tant sûr, qu'on dit; et on ne crie jamais tachetée à une vache qu'elle n'ait quelques taches.

Il nous faut aussi acheter une maison, ou bien bâtir. Avec toutes ces récoltes que nous avons à présent, il nous faut de la place, on ne sait où tout réduire. Il nous a déjà fallu faire une meule (de foin) l'an passé. Si nous avions eu une bonne année de foin, Dieu sait ce qu'il aurait fallu faire... Tout cela me donne des soucis (tellement) que je n'en dors pas la nuit.

Si ma belle-mère pouvait se décider à mourir, cela nous ferait de la place. Mais, depuis que je me suis marié, elle est presque toujours la même; elle se promène et va toujours avec son bâton. Ma femme va, tous les jours, pour lui

[1] *Bontin*, printemps. Les proches voisins de la Béroche, les *Voucgnards* de Provence, désignent cette saison sous le nom de *sailli-frau* (sortir dehors), le temps où tout sort de terre.

[2] *Maya*, ailleurs *mâie, môie*, meule, pile de foin; — veillotte, qu'on appelle aussi *moyette* et *meulette*. — Du latin *moles;* en latin barbare, *mola, molare, molaris,* monceau, petite éminence. J. L. M.

qu'e le lyâè pè on tin de metsance. Le son adi le duvoue a se fâre dâè conte. Le *z*-oûdzo fâre dâè rize insinbye que cin me fâ veni in tsè de dzeneille. Mà, quan y'arîvo po savâè cin qu'e le dyin, le son moète comin dâè porte de prezon. Me sinbye que le dzin que ne fan pyeu rin feran bin de demenadzi po fâre de la pyace âè *z*-autre. Ce n'e pâ que lyâè cordzo de moeri; mà me sinbye qu'e le serâè bin beurnäye.

In te contin dinse me mizére, ne m'apercevoué pà que l'è lo momin d'alà se couètsi. — Mà, atin. Devan de no quitâ, no voin baère na gota de bon brantevin po no fâre a dremi...

— Bouèna né! Ne reubye pâ de reveni quauque yâdzo.

—Na, sieur Britchon, Dieu vo *z*-aide!...

En collaboration :

Auguste Porret.
Fritz Chabloz.

faire son lit et un peu réduire dans son logement, (tellement) qu'elle y perd un temps infernal (très grand). Elles sont toujours les deux à se faire des contes. Je les entends rire ensemble que cela me fait venir en chair de poule. Mais, lorsque j'arrive pour savoir ce qu'elles disent, elles sont muettes comme des portes de prison. Il me semble que les gens qui ne font plus rien feraient bien de déménager pour faire de la place aux autres. Ce n'est pas que je lui souhaite de mourir; mais il me semble qu'elle serait bien heureuse.

En te contant ainsi mes misères, je ne m'aperçois pas qu'il est le moment d'aller se coucher. — Mais, attends. Avant de nous quitter, nous voulons boire une goutte de bonne eau-de-vie pour nous faire dormir...

— Bonne nuit! N'oublie pas de revenir quelquefois.

— Non, sieur Abram, Dieu vous aide!...

Traduit par Fritz Chabloz.

L'tchevri d'la Tcharbounire[1]

I me svégne qu'Ulysse Baidjan, de la Racena, m'a z'eu racontà çoci : Ç' n'è pas bin auqué, mà i vo l'baille po ça que ça vau.

« On dè peurmî an qu'i tnoû la Racena, i'avoû po vesin a la Tcharbounîre, Egger, te t'a r'sevin bin, an' Alman qu'avai adai tré ou quatre tchèvre. Sl'an, il altchîve[3] on tchevri qu'seuillet Egger kma on ptet tchin. Tu lé viaidge qu'i vniet a cotai vouai mè, i baillîvo y tchevri dé gotteté de baturé, dé viaidge de la laitia, du caïé; i s'étai s'taulama avesî de vni a la Racena qu'i ne m'a baillîve pieu a vouaida. On djeu qu'i avoû fâ l'bour, i'étoffâve da la fmîre a la cousena; i me vnia d'afi de pouotà ma bourire[4] su lé lan, dvan l'otau. I'étoû à fian de ma bourire, quan vetzi ana pîra de tianze livre po l'fin moin que tchét deu su l'tet, que me frise la têta, ron la snieula d'ma bourire a fasan l'poitu u lan. I boûto amon: qu'é ça qu'i véïo? l'tchevri su l'tet que boutâve avau. I s'étai adjotchî laïnq pa l'car, darî l'otau que trin-ne to ba; à fouléïan su l'tet, l'tchevri avai déjotchî la pîra qu'étai à

Le cabri de la Charbonnière

Je me souviens qu'Ulysse Beljean, de la Racine, m'a eu raconté ceci: ce n'est pas grand'chose, mais je vous le donne pour ce que ça vaut.

« Une des premières années que je tenais la Racine[2], j'avais pour voisin à la Charbonnière, Egger, tu t'en souviens bien, un Allemand qui avait toujours trois ou quatre chèvres. Cette année-là, il élevait un cabri qui suivait Egger comme un petit chien. Toutes les fois qu'il venait en visite chez moi, je donnais au cabri des gouttes de lait de beurre, parfois du petit-lait; il avait tellement pris l'habitude de venir à la Racine que je n'y prenais plus garde. Un jour que j'avais fait le beurre, j'étouffais dans la fumée, à la cuisine; il me vint à l'idée de porter ma baratte sur les planches, devant la maison. J'étais à côté de ma baratte, quand voici une pierre de quinze livres pour le fin moins qui tombe du toit, qui me frôle la tête, brise la manivelle de ma baratte en faisant le trou à la planche. Je regarde en haut: qu'est-ce que je vois? le cabri sur le toit, qui regardait en bas. Il s'était

[1] Ce petit morceau a le mérite d'être écrit en bon patois, par un vrai paysan et non par un littérateur. L'anecdote est toute simple et ne vise pas à l'esprit, ni à l'effet; mais elle a le goût du terroir. O. H.

[2] Une des fruitières du Jura neuchâtelois, au pied de la sommité du même nom, la plus élevée du canton.

[3] *Altchî, alaiti* signifie allaiter, nourrir de son lait, et téter, sucer le lait. Un *alaiton* est un jeune animal qui tète encore (voir charte de la Béroche, 1310, jeune porc). — Au canton de Vaud, l'*alaite-tchîvra* est l'engoulevent et l'*alaite-fâye* une salamandre (tète-brebis). J. L. M.

[4] *Bourire*, beurrière, baratte. — A Valangin, *beurcân-ne*; à la Béroche, *bouercân-na*. Le sobriquet des gens de Fontaines est *Letche-beurcân-ne*.

l'onlire du tet[1]. S'el m'étai tchetta su la tèta i saroù étâ asnâ. Qu'a di-te, Adolphe? quan on arai trovâ Baidjan étadu y fian d'sa bourire, nion n'arai devnâ qu'c'étai on tchevri que l'avai tuâ, e topari çâ sarai étâ la veurtâ. »

Adolphe VUILLE.

juché là par le coin, derrière la maison, qui traîne par terre; en folâtrant sur le toit, le cabri avait fait tomber la pierre qui était sur le bord du toit. Si elle m'était tombée sur la tête, j'aurais été assommé. Qu'en dis-tu, Adolphe? quand on aurait trouvé Beljean étendu à côté de sa baratte, personne n'aurait deviné que c'était un cabri qui l'avait tué, et cependant ç'aurait été la vérité. »

Traduit par O. HUGUENIN.

NOTE. — Il y a trente ans que l'idée de faire une publication sur le patois neuchâtelois est à l'étude, comme on peut en juger par la note suivante:

« Une chose intéressante, sur laquelle on a dirigé notre attention pendant le voyage, c'est la différence que présentent les patois des diverses parties du canton. Les informations que j'ai prises à cet égard me permettent de dire les nuances que prennent, dans les villages que nous avons traversés, deux proverbes dont nous avons pu reconnaître la justesse.

« Voici le premier: La plodje dou matin n'èpante pè lou pèlerin. — Ce proverbe nous fut dit par un bon vieux des *Ponts,* au moment où, sortant de ce village hospitalier, nous étions un peu découragés par la pluie du matin. A *Bôle,* on prononce ce dicton de la manière suivante: La pieudje dou matan n'èpante pè le pèlerin. Au *Val-de-Ruz:* La pleudje du matai n'èpante pa le pèlerin. Au *Val-de-Travers:* La pieudje dou matan n'èpante pè lou pèlerin. A la *Sagne:* La pieudja du matâin n'èpâte pâ le pèlerin. A la *Brévine:* La pieuge du matâin n'èpânte pa lou pèlerey. A *Montalchez:* La pieudze dao matin n'inpante pâ lo pèlrin. Vers *Chez-le-Bart:* La pieudze do matin n'èpouâre pâ lo pèlerin. Au *Landeron:* La pièdge dou matae ne dè pâ èpantâ le pèlerae.

« Le second proverbe fut dit par une bonne femme qui, à notre départ de *Fleurier,* était accourue sur sa porte. Lorsqu'elle vit la belle concorde et la gaîté qui régnaient dans notre troupe, et les services que nous nous rendions mutuellement pour arranger nos sacs, elle s'écria: Kan tsecon s'aide, nion n'se grève (Quand chacun s'aide, personne ne se gêne). Au *Val-de-Ruz,* on dit: Kan tchacon s'aide, nion ne se craive. Vers *Chez-le-Bart:* Kan tsacon s'éde, nion ne se grâve. A *Bôle:* Kan tsacon s'ade, nion ne se grèva. A la *Sagne:* Kan tchacon s'aide, nion ne s'grève. A *Montalchez:* Kan tsacon s'éde, nion ne se crève. A la *Chaux-de-Fonds:* Kan tchacon s'aide, nion n'se craive.

« On voit ainsi la différence qui existe entre les dialectes d'un même canton et on peut juger par là des variétés que le patois présenterait si l'on passait en revue tous les endroits de notre petit pays.

« Charles PERRET. »

(*Trois jours de vacances,* voyage des écoles industrielles dans le Jura Neuchâtelois, 3, 4 et 5 juillet 1864, sous la direction de MM L. Guillaume, A. Bachelin, L. Favre, etc., etc.)

[1] L'*onlire* ou *onlière* est le bord du toit des maisons du Jura, où, sur la première rangée de bardeaux, on place des pierres pour retenir ceux-ci et empêcher le vent de les soulever. O. H.

LA BORDGÈSIE D'VAULAIDGIN

Quan y veye, deu mon corti,
L'tiozé d'noûtra Bordgêsi,
(Vo n'êtè pâ on racuspet)
Y vo djouère, Monsieu Djeanneret,
Mado ! qu'y'ai l'cœur grô qmé on pan,

Qu'cè m'fâ piorâ qmé ène èfan.
Moquà-vo d'mè tan qu'vo vouédrai,

C'est porè deiss, deu qu'on m'tiouérai[1].

Quan on pinse à cè qu's'a passâ
Deu quauque an, l'y a d'què refressnà;

E fouedrait poué reubià to cè;
Y l'coude[2] pru, mà gn'y poui rè.
U tin d'ora, por lli s'avezie

L'est sûr qu'el est grô maulaisie.
Y sètt', boûtâ ! qu'cè m'tire avau,
Taulamè, Monsieu, cè m'fâ mau.

C'étai porè aûquè d'grô bé
D'vair la tribu laique u tiozé !
On s'rlaidgîve èn'an d'avance,
C'étai èna redjoïessance,
C'étai èna fête, on piaisi,
Atan por lè grô qu'por lè pti.

LA BOURGEOISIE DE VALANGIN

Quand je vois, de mon jardin,
Le verger de notre Bourgeoisie,
(Vous n'êtes pas un rapporteur)
Je vous jure, Monsieur Jeanneret,
Ma foi ! que j'ai le cœur gros comme [un pain,
Que cela me fait pleurer comme un enfant.
Moquez-vous de moi tant que vous [voudrez,
C'est pourtant ainsi, quand même on [me tuerait.
Quand on pense à ce qui s'est passé
Depuis quelques années, il y a de quoi [frissonner;
Il faudrait pouvoir oublier tout cela;
Je l'essaye assez, mais je n'y puis rien.
Au temps d'à présent, pour s'y [accoutumer,
C'est sûr que c'est très malaisé.
Je sens, voyez ! que cela me tire en bas,
Tellement, Monsieur, cela me fait mal.

C'était pourtant quelque chose de bien
De voir *la tribu* là au verger ! [beau
On se réjouissait un an d'avance;
C'était une réjouissance,
C'était une fête, un plaisir
Autant pour les gros que pour les petits.

[1] *Tioué*, tuer. — E s'a *tioué*. — Sin mè è s'*tiouâve*. — S'y êtai vo, y *tiouerai* çtu tcha. — E vlai qu'y le *tiousse*. — *Tioué*-le. G. Q.

[2] *Coudie* ou *cudie*, tenter, essayer. Vieux français *cuider*. — On m'a dai qu'el avai *coudie* v'ni. — Y *coude* pru lli m'avesie. — Y *coudève* euvri. — Un *couèdet* est un fantasque, un jamais satisfait. — C'è on *couèdet*, on ne sâ ce qu'è veu. G. Q.

Tchécon, mado ! por v'ni avau
Quitâve to, tioùsait[1] s'n hotau :
Celu qu'airai dè : « Y gn'y vouai pà ! »
Airai risquâ d'être étiafâ.
El est to sûr qu'on lly airai dè :
« Vo n'êtè pâ on bon bordgè :
Mado ! s'vo restâ à l'hotau
E fau vo catchie tot à l'hau
Poui tchoûhyî[2] qu'on n'vo véye pà !

Mad' ! vo séri désonorâ. »

Chacun, ma foi ! pour venir en bas,
Quittait tout, fermait sa maison :
Celui qui aurait dit : « Je n'y vais pas ! »
Aurait risqué d'être écrasé.
Il est tout sûr qu'on lui aurait dit :
« Vous n'êtes pas un bon bourgeois ;
Ma foi ! si vous restez à la maison,
Il faut vous cacher tout au haut,
Puis prendre garde qu'on ne vous voie [pas.
Ma foi ! vous seriez déshonoré ! »

On ch'y véyait dè dgè du Vau
Et poui du Loûtie, et poui d'la Tchau,

D'la Sagne, dé Pont, dé Brenet,
Tu grô djöyeu, tu grô contet.
E gn'y avai nion qu'fousse patollieu ;
Tchécon avai dé *z*-ailion neu,
C'étai on piaisi d'to cè vai,
Rè qu'd'lly pinsâ cè bâille l'agré.
Lly èd-avai deu la Tchatlani
Qu' ch'y vnian dgîrè grô bin fti,
Deu l'Vau Sainte-Mie, deu l'Vau-Traver,
D'parto è ch'avai dè cotair ;

Vauledgin étai piein qu'èn' eu.

On ci voyait des gens du Val-de-Ruz,
Et puis du Locle, et puis de la [Chaux-de-Fonds,
De la Sagne, des Ponts, des Brenets,
Tous bien joyeux, tous bien contents.
Il n'y avait personne qui fût mal habillé,
Chacun avait des vêtements neufs.
C'était un plaisir de tout ça voir ;
Rien que d'y penser, cela donne l'ennui[3].
Il y en avait de la châtellenie (de Thielle)
Qui ci venaient aussi très bien vêtus,
Du Val de Saint-Imier, du Val-de-Travers,
De partout, il s'y avait des groupes, des [réunions ;
Valangin était plein comme un œuf.

Tchie no, ll'y avai adé du qnieu,
Dè beurcè, on furieu pâtî,
Totè sortè d'bougreri,
Porcè qu'on djouîve dè gazâton,
L'vêpre[4] devan, à noveyon,
Dzo la fnêtre u maître-bordgé
Mad' ! quasi djuqu'à la mînai.
On è djouive dgîre u respè
Du mnistre et poui du lieutenè
Qu'étan ravi d'on taul oneur.
Ass'bin on lé véyai vni feùr,
Dè viâdge quasi à pantè,
Por dir conbin l'étan contè ;

Chez nous, il y avait toujours du gâteau,
Des bricelets, un très gros pâté,
Toutes sortes de friandises,
Parce qu'on jouait des sérénades,
Le soir avant, dans l'obscurité,
Sous la fenêtre du maître-bourgeois,
Ma foi ! presque jusqu'à minuit.
On en jouait aussi au respect
Du pasteur, et puis du lieutenant
Qui étaient ravis d'un tel honneur.
Aussi, on les voyait venir dehors (sortir),
Des fois presque en chemise,
Pour dire combien ils étaient contents ;

[1] *Tioûre*, fermer. — Est-u *tioû ?* — Y *tiousai* djustamè quan el è veni. — S'y êtai que de vo, y *tiourai* la porte. — E vlai qu'y me *tiousisse* dedè. — Ora, *tioû* cin gaillar ! G. Q.

[2] *Tchoûhyi*, prendre garde (prononcer en mouillant la finale). — *Tchouhyie* gaillar de tchè. — E vo fau *tchoûhie* à dècédè lé *z*-ègrâ. G. Q.

[3] Le mal du pays.

[4] Le *vêpre*, le soir, les dernières heures du jour, — la *vêpraye*, l'après-dînée.

Dè viâdge, on lé véyai piorà,
Taulamè el ètan beurnâ.
Alor d'célaique, è vo fau craire
Qu'ell'y avai aùquè d'bon à baire;
On aportâve foitte et rollie (rollhe)
Dè beurcè, et poui dè botollie (botollhe),
Dè bocnè d'qnieu, dè crâpé:

Faillai vai qmé on ll'y qvessai;
Et poui quan el avan pru mdgî
En desan tu: « On vous remerci;
Mà no n'in piè n'fan n'sè,
Qmè desai l'épeuse dè Bernè. »
C'n'étai pà faùta deu lly smondre,

Mad'! el avan pru mau d'avondre.

Des fois, on les voyait pleurer,
Tellement ils étaient heureux.
Lors de cela, il vous faut croire
Qu'il y avait quelque chose de bon à boire.
On apportait à bouche que veux-tu
Des bricelets, et puis des bouteilles,
Des morceaux de gâteaux, des beignets
[(crêpes),
Il fallait voir comment on les leur cordait.
Et puis, quand ils avaient assez mangé,
En disant tous: « On vous remercie;
Mais nous n'avons plus ni faim, ni soif,
Comme disait l'épouse des Brenets[1]. »
Ce n'était pas qu'on ne les pressât
[instamment,
Ma foi, ils avaient assez de peine de
[venir à bout.

Ma poùra mére trive tot à vau;
El est sùr qu'el avai grô d'mau.
Mon pére lly desai: « T'fâ tro d'afaire! »

El répongnai: « Mà, lâss'-m' faire!
Ç'n'est qu'on viâdge tu lé trai an;
S'y avai pairè dè z-ortolan,
Mad'! y lè qvétrai djoùliamè
A tu ç'leu qu'védran citoquè.
Y lly derai à tu: Mdgî gaillar!
Et poui vo z-è mètrai on pâr

S'é vo piai! à voùtra sacta;
Y'érai groù deu s'vo ditè na. »
On n'öyai qu'rire, tchantà, subià,
Taulamè on étai beurnâ.
Lly èd'a qu' bévan on vîr d'tro,
Qu' tchézan to ba, mà c'étai to;
Djamà on mo d'contreleyance:
Lè djoùveun' qu'étan dsu la danse
N's'rölliv' pâ qmè du jor d'voui;[2]

Ç'leu qu'an cè vu serr' de mn'avi;
Djamâ, on djor d'Bordgêsi,
(C'est porè bé, fau è conveni)

Ma pauvre mère tirait tout en bas;
Il est sûr qu'elle avait beaucoup de peine.
Mon père lui disait: « Tu fais trop
[de choses! »
Elle répondait: « Mais, laisse-moi faire!
Ce n'est qu'une fois tous les trois ans;
Si j'avais seulement des ortolans,
Ma foi! je les cordrais joliment
A tous ceux qui viendraient ici.
Je leur dirais à tous: Mangez hardiment!
Et puis vous en mettrez une paire
[(quelques-uns)
S'il vous plaît, dans votre poche;
J'aurais chagrin si vous dites non. »
On n'entendait que rire, chanter, siffler,
Tellement on était heureux.
Il y en a qui buvaient un verre de trop,
Qui tombaient à terre; mais c'était tout.
Jamais un mot de contrariété:
Les jeunes qui étaient sur la danse
Ne se battaient pas comme du jour
[d'à présent,
Ceux qui ont vu cela seront de mon avis:
Jamais, un jour de Bourgeoisie
(C'est pourtant beau, il faut en convenir),

[1] Dicton fort en vogue. Voyez *Un mariage du vieux temps*, page 163, sur son origine.

[2] *Voui* est l'ancien français *hui* qui ne se dit plus qu'avec *aujourd'*. En patois *au jor d'voui* signifie, non aujourd'hui, mais *au temps où nous sommes*. En latin *hodie*, en italien *oggi*, en roumain *astedi*, en romanche *az*, *ussu*.

On n'a *z*-eu vu quauqu'on qu'ri rogne,
Cè sairai *z*-eu èna vergogne.
Deu qu'on s'couègnai, deu qu'on
[s'bussàve,
C'étai on djor qu' tchécon s'anmâve.
Cè qu'y dise, c'est la veurtà,
S'è l'faillai, y poui l'djouèrâ.
Dè dgè gueurgne, on n'ch'è véyai pâ;
L'est sûr qu'on s'èd-airai moquâ;
On ly' airai dè: « Mad'! c'è grô pouè,

Rquoueilli-vo d'ci, allà vo *z*-è!

Qu'è cè qu' vo *z*-a deiss egregnì?

Nion, citoquè, n'dai s'coroci.
Alâ gaillar d'ivouè vo vni;
Po l'nom d'Dieu! décampâ-vo d'ci;
Vo n'fâtè que d'no gravà;
Saqueurdì!... ne l'vaitè-vo pâ?
Vo n'ai pa piè d'échoi, pardì!
Qu'on to pti éfan qu'è u brì.
Vo *z*-aire bin mie fai d'restâ
A l'hotau que d'chi vni piorâ. »
Mâ, nion n'se svin, heureusamè,

(Y'è farai choîr on grô saîrmè)
Qu'el aie faillu deiss preîdgi;
Mad'! on airai djouèrà, pardì!
Qu'on n'airai pâ oûsâ, çtu djor,
Faire la pote[1] dè noûtre bor.
Ivouë est-u, l'tin d'adon?
Cè fâ mau d'lly pinsâ, nédon?
Qu'èd'ant-u fai d'la Bordgêsi?...
Mon pére a grô bin fai d'mouéri.
Y'ai grô piorâ quan el est môr,
Mâ, y vouédrai avai son sôr!!...

Faillai vair, dè lé cabarè[2],
Quein-n' dépéteuille c'étai porè!
Tchécon démandâve à gran cri
Du pan, dè bouégnè, du pâti,

On n'a eu vu quelqu'un chercher chicane,
Ç'aurait été une honte.
Quand même on se pressait, on se
[poussait,
C'était un jour où chacun s'aimait.
Ce que je dis, c'est la vérité,
S'il le fallait, je puis le jurer.
Des gens grognons, on n'en voyait pas;
Il est sûr qu'on s'en serait moqué.
On leur aurait dit: « Ma foi, c'est bien
[laid;
Retirez-vous (recueillez-vous) d'ici,
[allez-vous-en!
Qu'est-ce qui vous a ainsi mis de
[mauvaise humeur?
Personne, ici, ne doit se fâcher.
Allez bravement d'où vous venez,
Pour le nom de Dieu! décampez d'ici;
Vous ne faites que de nous gêner;
Sacredieu! ne le voyez-vous pas?
Vous n'avez pas plus d'escient, pardi!
Qu'un tout petit enfant qui est au berceau.
Vous auriez bien mieux fait de rester
A la maison que de ci venir pleurer. »
Mais personne se se souvient,
[heureusement,
(J'en ferais facilement un gros serment)
Qu'il ait fallu ainsi parler;
Ma foi! on aurait juré, pardi!
Qu'on aurait pas osé, ce jour-là,
Faire la moue dans notre bourg.
Où est-il, le temps d'alors?...
Cela fait mal d'y penser, n'est-ce pas?...
Qu'en ont-ils fait de la Bourgeoisie?...
Mon père a très bien fait de mourir.
J'ai bien pleuré quand il est mort,
Mais je voudrais avoir son sort.

Il fallait voir, dans les cabarets,
Quel commerce c'était pourtant!...
Chacun demandait à grands cris
Du pain, des beignets, du pâté,

[1] Faire la *pote,* faire la moue, montrer de grosses lèvres; *potu,* être sombre, morne, taciturne; du substantif féminin *pota,* grosse lèvre, babine. Dans le Val d'Illiers, *potau* signifie un coup sur la joue, un soufflet. Dans le Midi, *pot* c'est la lèvre, et *poutet,* un baiser. J. L. M.

[2] Jusqu'ici, l'auteur a raconté ce qui se passait chez son père; il passe à la vie publique, il entre à l'auberge et dépeint les scènes qu'il y a vues. F. C.

D'la tchair, dè pesson, du tortè :
On criâve : « Vni citoquè,
Monsieu, qu'è chi fau on quartrè,
Et poui du bon ; no *z*-in d'l'ardgè.
Djamà y n'ai vu on tau vlàdge ;
Y'ai djà coquà mai d'dî viàdge.

On d'rai quàsi, y l'dise to cor,
Qu'à Vaulaidgin tchécon est sor.
S'vo n'aportà pâ çtu quartrè,
Vo peutè bin contà, ma fè !
Qu'y ne rmète pa lè pî tchî vo,
Deu qu'y vivrai cent an, mado ! »
Enn'autre desai : « Po l'nom d'Dieu !
Aportâ-vo bintoû çteu *z*-eu ?
Saterdî ! y cheu ébahi [1]
Qu'on n'chi pouëss' pâ être servi.
El y a d'qué chi crèvà d'fan !
On n'chi reste pa djuqu'à d'man.
C'è l'derrie viàdge qu'y démande,
Y n'sai pa quoui c'è qu' chi qmande ;
Ma fé ! c'è poré d'la bésogne
Vo déri èd'avai vergogne !...
Crebin qu'vo boûtâ qm'èn' ofanse

D'egzidgie qu'on pahyai d'avance.
Enn' fau pâ être s'vergognieu.
No n'sin pâ dè contreléyeu.
Ditè on mot : vèci d'l'ardgè,
No n'chi sin pâ vni avoué rè.
Y'ai bé criâ qmé on patie,
Nion n'm'acute ; è fau s'quaisie ;
Et poui, èn' ch'y fâ pa tro bé ;
On ch'è sèrà qmè du pètè.

S'vo n'vlé pâ vo dépatchie
Y m'è vouai, s'y poui m' dématchie. »

Lè cabartie étan terbi ;
E n'pouan pâ assondgevi. [2]

De la viande, des poissons, du gâteau :
On criait : « Venez ici,
Monsieur, il faut ici un quart de pot,
Et puis du bon ; nous avons de l'argent.
Jamais je n'ai vu un tel village,
J'ai déjà frappé (sur la table) plus de [dix fois.
On dirait presque — je le dis tout court —
Qu'à Valangin, chacun est sourd.
Si vous n'apportez pas ce quart de pot,
Vous pouvez bien compter, ma foi !
Que je ne remette pas les pieds chez vous,
Quand même je vivrais cent ans, ma foi ! »
Un autre disait : « Pour le nom de Dieu !
Apportez-vous bientôt ces œufs ?
Saterdi ! je suis ébahi
Qu'on ne ci puisse pas être servi.
Il y a de quoi ci crever de faim
On ne ci reste pas jusqu'à demain.
C'est la dernière fois que je demande,
Je ne sais pas qui c'est qui ci commande ;
Ma foi ! c'est pourtant de l'ouvrage,
Vous devriez en avoir honte !...
Je crois bien que vous regardez comme [une offense
D'exiger qu'on paye d'avance.
Il ne faut pas être si timide,
Nous ne sommes pas des contrarieurs.
Dites un mot : voici de l'argent.
Nous ne ci sommes pas venus avec rien.
J'ai beau crier comme un chiffonnier,
Personne ne m'écoute ; il faut se taire ;
Et puis il ne ci fait pas trop beau.
On ci est serré comme du tourteau de [noix.
Si vous ne voulez pas vous dépêcher,
Je m'en vais, si je puis me sortir [d'embarras. »
Les cabaretiers étaient décontenancés ;
Ils ne pouvaient pas en venir à bout.

[1] *Ebahi*, même mot que le participe français *ébahi*. — *Ye su ébahi* est très usité dans le sens de *je voudrais savoir*, — *ne pourriez-vous pas me dire*. Aussi cette expression s'est-elle abrégée et se prononce-t-elle le plus souvent *subàya, sebahi*. J. L. M.

[2] *Assondgevi*. Une explication bien claire de ce mot est difficile ; mais on sent où il s'applique et quand il faut l'employer. Ainsi, par exemple, lorsqu'une personne dicterait rapidement et que celle qui écrit pourrait à peine suivre, ce serait pour celle-ci le cas de dire : Y ne poui pâ *assondgevi*. — D'un canal, d'un cheneau qu'une trop grande quantité d'eau ferait déborder, on dirait encore : Çta tcheneau n'peu pâ *assondgevi*. — Ce mot exprime une idée assez semblable à celle d'*avondre*, ne pas pouvoir venir à bout : Vo *z*-alà tro vite, y ne poui pâ *avondre*. G. Q.

On lé *z*-öyai crià : « Pachouince !
Mado ! vo n'ai rè d'conchoince !...
N'vaitè-vo pa, sauf respè,
Qmè y grule et poui qmè y chouë ?
Vo vaitè qu'y fai cè qu'y poui,
To cè qu'y pouè por vo servi.
Vo m'fâtè à chouà [1] qmè on bourìe :
El y a, mado ! d'què s'èmahyie.
S'vo n'peutè pa pachouétà,
Vo n'ai gaillar qu'à vo z'd-alà.
Y cheu tot èbeurlicoquâ
Rè qu'à vo *z*-öyie dainss' crià.
Sacré tonnerre ! quin-na bruchon !
Djamà y n'vi on tau teurdon !
On d'rai quàsi qu' l'hotau va tchai.

Mà quaisie-vo don, s'è vo piai !
N'y a piè möyan d'öyie l'canon ;
On dai vo *z*-öyie deu Tchumon !
Qu' ch'y faut-u dévni ? la ! mon Dieu !
Vo *z*-êtè tu grô an-nöyieu.
On n'ch'y sà piè d'quin fian cor,
Vo m'fâtè à vni tot-élor.
Se cè dure è m'fau m'èd-alà
Taulamè y cheu ébouèlà. »

On les entendait crier : « Patience !
Mon Dieu ! vous n'avez rien de conscience,
Ne voyez-vous pas, sauf respect,
Comme je tremble et puis comme je sue,
Vous voyez que je fais ce que je puis,
Tout ce que je peux pour vous servir.
Vous me faites suer comme un beurrier.
Il y a, ma foi, de quoi devenir triste.
Si vous ne pouvez pas patienter,
Vous n'avez bravement qu'à vous en aller,
Je suis tout sens dessus dessous.
Rien qu'à vous entendre ainsi crier.
Sacré tonnerre ! quel bruit !
Jamais je ne vis un tel tumulte ;
On dirait presque que la maison va [tomber.
Mais, taisez-vous donc, s'il vous plait !
Il n'y a plus moyen d'entendre le canon ;
On doit vous entendre de Chaumont !
Que ci faut-il devenir ? las ! mon Dieu !
Vous êtes tous très ennuyeux.
On ne ci sait plus de quel côté courir.
Vous me faites devenir tout étourdi,
Si cela dure, il me faut m'en aller,
Tellement je suis emmêlé. [2] »

Georges QUINCHE
maître-bourgeois en 1848.

Traduit par Fritz CHABLOZ.

[1] *Chouà*, suer, transpirer. — Y *chouâve* kmè on bourie. — Le mèdge airai grau v'lu qu'y *chouisse*. — Kmè y *chouè* porè !... G. Q.

[2] Il y a, dans ce morceau, un véritable tableau de mœurs, très utile à l'historien qui, un jour, voudra prendre la peine de retracer la vie de cette corporation éminemment démocratique des Bourgeois de Valangin. F. C.

On marièdge du vîllhe tin

On vêpre (c'ètè à poue pré ana tiézanna d'dje apré lè Caniculè), dà l'momà qu'on avè teunà lè bêtè è rkouo, on akmacîve, tchie Moinzè tchie Britchon, la teunà dé louvraye.

Ana patia dè fanè s'ocupâve a fla lè *z*-ètopè du lin & du tchnève qu'il avan batiorà pàdà l'dje, — damatie qu'lè *z*-autrè tricotâva ou tchaillotâva dé dadeuiltè, sin reubià d'on pouotchotè èbretchie (sin la rontre âtièrama) la rèputacion d'leu vzin & d'leu veuznè, à crètiquà l'mnaidge de çta-ci & à dèdgeàn-nan lè maniére [1] & la fture de çtu-lai.

Lè *z*-ome, astà à l'anteu du fouonè tchau d'kaukale, iquin on n'avè pà repargnà lè fago, pà pieu qu'i poûre mîdge du Tchapé-Reubià [2], fmàva leu pipè tot à preidgean d'la pieudge & d'la sétie, d'la guèra & du cossnaidge, dé *z*-airéson & dé cabè à mèzela, — surto de çla à Djan tchie Abr'Heiri, qu'ètà de s'boun agru, & qu'avè tan amadà, mà que s'trovà mazalà [3] & qu'on reubià d'âcrota pa la moueu qu'on atâdè lè *z*-écossu &

Un mariage du vieux temps

Un soir (c'était à peu près une quinzaine de jours après les Canicules), dans le moment où l'on avait mis le bétail au regain, on commençait, chez Moïse chez Abram, la saison des veillées.

Une partie des femmes s'occupaient à filer les étoupes du lin & du chanvre qu'elles avaient sérancées durant le jour, — pendant que les autres tricotaient ou faisaient des dentelles, sans oublier d'un peu ébrécher (sans la rompre entièrement) la réputation de leurs voisins & de leurs voisines, en critiquant le ménage de celle-ci & en contrefaisant les manières & la future de celui-là.

Les hommes, assis à l'entour du chaud poêle en catelles, auquel on n'avait pas épargné les fagots, pas plus qu'au pauvre mège du Chapeau-Oublié, fumaient leurs pipes, tout en parlant de la pluie & de la sécheresse, de la guerre & du maquignonnage, des labours & des vaches grasses à tuer, — surtout de celle à Jean chez Abram-Henri, qui s'engraissait si facilement & si bien, & qui avait tant prospéré, mais qui se trouva ladre

[1] Au Val-de-Ruz et à Neuchâtel, *lé mîn-nè*.

[2] Allusion sans doute à un mège brûlé comme sorcier. Le Tchapai-Reubià est une maison du Crêt-du-Locle.

[3] *Mezela*, tué; *mazala*, ladre. Voilà donc deux mots patois ayant une grande ressemblance et dont la différence est immense. C'est M. Oscar Huguenin qui m'a rendu attentif à la chose, car je traduisais indifféremment les deux adjectifs de vache *mezelâye*, *mazalâye*, par vache *tuée*, *bouchoyée*, tandis qu'une vache *mazalâye* est un animal *ladre*, *tuberculeux*. L'abbé Jeanneret a commis une faute du même genre dans le morceau reproduit à page 37 du présent volume : à la première ligne, il aurait dû écrire la *mezelâye* (boucherie) et non la *mazelâye* de Grandson. C'est d'ailleurs une faute remontant loin : ainsi Boyve appelle partout à tort droit de *mazel* (et non *mezel*), le droit de boucherie. De là l'erreur de tous nos historiens qui ont cherché la signification du nom de *Pierre-à-Mazel*; ils se sont arrêtés à *mazellum*, *mazel*, boucherie, tandis que l'*a* du latin se change très souvent en *e* dans le vieux français et le patois : *c*arnum, ts*é*, — m*a*cer, m*é*gro, etc. C'est ce qui, dans mes *Sorcières neuchâteloises* (page 82 entre autres), m'a fait

lé *z*-ècounrai[1], — to de dgea que n'an pa faûta d'motaida po s'baillie de l'aupèti, & qu' treuvà que, por arevà pieu toue à la gôrdge, i n'fau pa alà baillie on gran brey, à passan d'van lé *z*-euille.

Mà i vnia on moma que lé pieu djarvate se kaisivè; le satchè dé nové étai u tchavon; la sone mnacîve d'lé *z*-apougnie & lé pipè akmacîva d'rancâillie, fauta de municion.

Adon on dé boueube de Moinzè ly desa:

— Papa, racontâ-no-vei aûquè d'gueillerè, qu'ça n'seye pâ adé de çté recontureulè de rvnian, d'saute-boîna, d'autatchasse & d'casseroûdè, qu'vo *z*-à sondgie la nai & qu'vo *z*-èpanta s'taulama que, tianze dje apré, on crè d'lé z-avè ancouorè apré lè trossè.

Les fanè öyèra çalinque, & kma èl quiersan djà ane escousa po s'apeurtchie d'leu z-ome, èl traînaiva leu glob, leu *z*-ècouocheurè, leu cousniè & leu borgue to pré, & piakèra leu bato*ll*hyssè por ècoutà. Et lè z-ome, apré avè rtchardgie leu piptè, briquà fieu po rebouètà on gozelè d'aitche aprinsa su l'touba, acoradgîra Moinzè.

— Veci, deza-t-u, aûquè qu'è fau qu'y vo racontoue. Vo sâte que, delon darî, y pouotâve ana fouonâye à meudre su & qu'on oublia d'encrotter, par la raison qu'on attendait les batteurs en grange & les journaliers, — tout de gens qui n'ont pas besoin de moutarde pour se donner de l'appétit, & qui trouvent que, pour arriver plus tôt à la bouche, il ne faut pas aller donner un grand tour, en passant devant les yeux.

Mais il vint un moment où les plus bavards se taisaient; le sac des *nouveaux* était à bout; le sommeil menaçait de les empoigner & les pipes commençaient à renâcler & barbotter, faute de munitions (de tabac).

Alors, un des garçons de Moïse dit à celui-ci:

— Papa, raconte nous voir quelque chose de gai, que ce ne soit pas toujours de ces récits de revenants, de saute-borne (feux-follets), de haute-chasse & de sorcières, que vous en songez la nuit & qui vous épouvantent si tellement que, quinze jours après, on croit les avoir encore à ses trousses.

Les femmes entendirent cela, & comme elles cherchaient déjà une excuse pour s'approcher de leurs maris, elles traînèrent leurs globes, leurs dévidoirs, leurs coussinets et leurs rouets tout près, & cessèrent leurs bavardages pour écouter. Et les hommes, après avoir rechargé leurs pipes, briqué feu pour remettre un morceau d'amadou allumé sur le tabac, encouragèrent Moïse.

— Voici, dit-il, quelque chose qu'il faut que je vous raconte. Vous savez que, lundi dernier, je portais une fournée à

traduire le nom du capitaine des *casserouds*, en 1439, le riche Hanchemand-*le-Mazelier*, Hanchemand-*le-boucher*, tandis que j'aurais dû lire: Hanchemand *le ladre*, le *vaudais*, le *sorcier*, l'*hérétique*, en un mot. Car *ladrerie* et *hérésie* étaient deux mots synonymes à cette époque. Par exemple, dans les anciens textes du Midi (France), les termes de *crestian*, *gafets*, *gafos*, *cacous*, *cagots*, sont synonymes de *ladre*, *mesel* ou *lépreux*, et s'appliquaient soit aux malades atteints d'une lèpre caractérisée, soit à ceux qui étaient simplement suspects (A. Luchaire, *Revue historique*, 1877). Dans le roman de *Lancellot-du-Lac* (XVme siècle), on lit: «Celluy jour, fut la damoiselle guérie, qui devant estait *ladresse* et *meselle*.» — Quant à la Pierre-à-*Mazel*, c'est la Pierre-aux-*Lépreux*: elle est située un peu à l'ouest de l'antique *maladière* ou *léproserie*, sur l'emplacement et les dépendances de laquelle se trouve le cimetière du Mail (voyez pages 28 et 29 de la *Mairie de Neuchâtel*, par Samuel de Chambrier). — M. G. Quinche, dans son glossaire patois, écrit aussi *mazé*, boucherie, *mazelâ*, faire boucherie, *mazeli*, boucher. — Y vouai djuk u *mazé* qri d'la tchair. Y creye qu'el a *mazelâ* on beu. E *mazelâve* quan y'ai passâ. Se c'étai le mionne, y le *mazélerai*. Y'ai védu mon vé u *mazeli*. F. C.

[1] *Ecounrai* vient de *écouënâ*, ôter la *couenne*. C'étaient les journaliers qu'on prenait en automne pour enlever les mottes de gazon et préparer les labours du printemps. O. H.

l'Du. Damatie qu'lé moulin alâva, i bru de l'èchoûsa, i snâbre du tic-tac, & que lé boratè s'couyan leu r'prin & leu pousse, l'capitan tchie N'cou que, kma vo sâte, è draya dâ lé lecturè, v'nia s'assetâ à chan de no, vouè l'fieu, avoué on livrotè to devoûrâ, qu'i tniè d'on vyllhe curé, & qu'ètai écri dâ on lâgaidge & d'an' ècriture que pâ z-an' âma qu'lu n'usse su dètchifrâ; & i no liéza ça qu'vo z-alâ ohyi.

— Véyin (continua Moinzè, apré avè teussie, cratchie, boûtâ do vièdge le pyintchie, & tré vièdge l'célai [1]), essayin s'y voui povè ratrontchie ç't'istouère.

On dje qu'l'baron d'Bènètru (gran seignu rtraitâ du roi d'Espagne), s'ân alâve de Mouotau à son tchaté dé Basso, i veu, à do çan trapa devan lu, çan-individu su la gran-route, que dansîve, que djoudglîve & que s'ègouselyîve, à tchantan & â rêlan :

« La boun' avanture, ô gué, la boun' avanture ! »

La djouhyie & lé cabriaule de çtu drôle d'vioulâre li foue vni l'aviéta d'le ratrapâ po savè quin-na boun' avanture l'radè s'boueunâ & l'fasè tan brâma to l'lon dé tchemin. On cou d'èparon à son tchvau ly foue ratrapâ l'ome qu'étai to fti d'nè, que pouotâve, su quatre pé tchesan su lé z-euille, on tchapé à tré care, to spiâ dé z-èloudge, avoè on crepe padu darie, que ly dèçadè djuque su lé molè.

— Hé ! l'ami, ly desa-t-u à l'acostâ, le refrain que vous chantez, & la joie que vous manifestez, ne sont guère en harmonie avec le costume que vous portez. Si vous ne me trouvez pas indiscret, permettez-moi de vous demander ce qui vous met en si belle humeur. C'est pour moi une énigme dont j'aimerais à connaître le mot.

[1] Au Val-de-Ruz, *célar*.

moudre sur le Doubs. Pendant que les moulins allaient, au bruit de l'écluse, au vacarme du tic-tac, & que les brettes secouaient leur son & leur poussière, le capitaine chez Nicoud qui, comme vous savez, est versé dans les lectures, vint s'asseoir près de nous, vers le feu, avec un petit livre tout abîmé, qu'il tenait d'un vieux curé, & qui était écrit dans un langage & d'une écriture que pas une âme que lui n'eût su déchiffrer, & il nous lut ce que vous allez entendre.

— Voyons (continua Moïse, après avoir toussé, craché, regardé deux fois le plancher & trois fois le plafond), essayons si je veux pouvoir me rappeler cette histoire.

Un jour que le baron de Bénétru (grand dignitaire retraité du roi d'Espagne), s'en allait de Morteau à son château des Bassots, il vit, à deux cents pas devant lui, un individu sur la grand'-route, qui dansait, qui jonglait & qui s'égosillait, en chantant et en braillant :

« La bonne aventure, ô gué, la bonne aventure ! »

Le joie & les cabrioles de ce drôle de musicien lui firent venir l'envie de le rejoindre pour savoir quelle bonne aventure le rendait si heureux & le faisait tant crier tout le long des chemins. Un coup d'éperon à son cheval lui fit rattraper l'homme qui était tout vêtu de noir, qui portait, sur quatre cheveux tombant sur les yeux, un chapeau à trois coins, tout brûlé des éclairs, avec un crêpe pendu derrière, qui lui descendait jusque sur les mollets.

— Hé l'ami, lui dit-il en l'accostant, le refrain que vous chantez, & la joie que vous manifestez, ne sont guère en harmonie avec le costume que vous portez. Si vous ne me trouvez pas indiscret, permettez-moi de vous demander ce qui vous met en si belle humeur. C'est pour moi une énigme dont j'aimerais à connaître le mot.

— Ah! monsieu l'baron, y vo souato bin l'bon vépre. Voûtra santâ parè bouna. L'bon Dieu vo la consêrvè, assebin qu'à madama la baron-na. Po sù qu's'i vo *z*-arevâve ça qu'm'arève, vo n'arî pa aviéta d'tchantâ. Ecoutâ: y vènio d'atarâ ma fana & y vo garantesso qu'c'è aûquè que soladge grau an' ome!...

— Peu de personnes partageraient ta manière de voir, ly réponda l'monsieu, mais comme tu peux avoir des raisons particulières de penser ainsi, veux-tu me les dire?

— Çoci n'son pa dé *z*-afére qu'on refousè à dé dgea d'voûtra qualitâ, ly rèponda le conterbandie (i fau vo dire qu'c'an ètè on) & s'vo volie on poue bardâ voûtre tchvau, qu'y pouisso vo seudre djuk à voûtre tchaté, qu'è djustama su mon tchmin, — y vo racontrî avoué m'n istouère, çla d'mon pére, se vo volî.

L'monsieu tapa[1] l'martchie & noûtre ome akmaça son cônto kma vo z-alà ohyî.

— Y vo dirie, monsieu, qu'y soue né dâ on dé vlaidgè qu'son pré du Reu d'la Rass'nîre, que vo kgniotè tro bin & que s'treuve à mi-tchmin d'voûtre tchatè i Loutche, — na pa d'ana granta, granta famille, s'vo volie, mâ pru passabia po l'andrè.

Mon pére y pianta sa boutique dâ ana ptat' tchau[2] recouessa d'ètran, & ly euvri an' ateli d'saftie, avoué l'accquô

— Ah! monsieur le baron, je vous souhaite bien le bon soir. Votre santé paraît bonne. Le bon Dieu vous la conserve, de même qu'à madame la baronne. Pour sûr que s'il vous arrivait ce qui m'arrive, vous n'auriez pas envie de chanter. Ecoutez: je viens d'enterrer ma femme & je vous garantis que c'est quelque chose qui soulage bien un homme!...

— Peu de personnes partageraient ta manière de voir, lui répondit le monsieur, mais comme tu peux avoir des raisons particulières de penser ainsi, veux-tu me les dire?

— Ceci ne sont pas des choses qu'on refuse à un gent de votre qualité, lui répondit le contrebandier (il faut vous dire que c'en était un) & si vous vouliez un peu retenir votre cheval, que je puisse vous suivre jusqu'à votre château, qui est justement sur mon chemin, je vous raconterai avec mon histoire, celle de mon père, si vous voulez.

Le monsieur se déclara d'accord & notre individu commença son récit comme vous allez entendre.

— Je vous dirai, monsieur, que je suis né dans un des villages qui sont près du ruz de la Rançonnière, que vous connaissez trop bien & qui se trouve à mi-chemin de votre château au Locle, — non pas d'une grande, grande famille, si vous voulez, mais assez passable pour l'endroit.

Mon père y planta sa boutique dans une petite *chaux* (maison) recouverte de chaume, & y ouvrit un atelier de cor-

[1] *Tapa l'martchie,* allusion à la vieille coutume burgonde de se frapper dans la main pour conclure un marché; tant que la main de l'acheteur n'avait pas frappé dans celle du vendeur, rien n'était fait. C'est pourquoi nous disons aussi: « Il a le cœur sur *la main* », tandis que les Français disent: « Il a le cœur sur *les lèvres.* » F. C.

[2] Le terme de *tchaux, chaux,* désignait une loge ou cabane (cacine, cadole), inhabitée, ordinairement de pierre jusqu'à mi-hauteur, et destinée à servir d'abri au bétail, en été, dans les pâturages reculés. Le mot de *chalet* n'en est probablement que le diminutif. Ne serait-ce pas dans le mot de *tchaux,* plutôt que dans celui de *calx* (chaux) ou celui de *calvus* (chauve) qu'il faudrait chercher l'étymologie de cette dénomination locale de « *Chaux* », si commune dans notre Jura (*Chaux*-de-Fonds, *Chaux*-du-Milieu, *Chaux*-d'Abel, etc.), ainsi que du nom de famille *Delachaux*? — Tous ces *chaux* qui, d'après les anciennes cartes du canton, étaient encore beaucoup plus nombreuses autrefois qu'à présent, auraient ainsi été, à l'origine, « le chalet », — « le groupe de chalets » — ou l'*enclos.* — Quoi qu'il en soit, ce mot de *tchau,* comme *tchoü, tchozè* ou *tiozé* (enclos), *tchoüre* (fermer), *tchaüssa* (culotte), vient du latin *claudere* (italien *chiudere*), clore, fermer. C. M.-B.

dé *z*-autoritâ de l'andrè, à savé l'inspecteur, le marètchau, le tourneu dé pipè & on lon capucin qu'ly veniè, chin, chie viaidge par an, po faire la quêta, confessa les vylliè fanè & dèroutâ lè djouvenè.

Astoû mon pére s'feu tan tchérie, tan estimâ, tan admirâ, anfin i feu tan prû & tan bin qu'i venia à bou de s'n aviéta & qu'i s'mariâ avoué la bataida du maire d'Tchaillesson. La mére & sa feuilleta vivan r'tiriè kma doué sintè vierdgetè; & dé dgea qu'son d'craire, m'an assurie que ma mére adon ètè l'pieu bé guernadi de s'n espéce & la pieu bale feuille qu'il y usse dé Bernè à Mouotau. El s'apalave Djane-Marie, & mon pére (dvan Dieu sè s'n âma!) pouotâve l'nom de Dgerman Tacounè.

Po mè, i m'è arevâ kma è *z*-afan d'la noubiesse, que n'pouotâ djamâ l'nom d'leu famillhe. Y m'apalo Ignace *L'anpadu*. Na pâ qu'çoci seye l'nom d'on bin ou d'on tchaté, atadu qu'à pouai on piyn sabo ivouè ma mére piantavè sé bertalè, noûtrè dgea, quan y soue né, ne possèdâva pa ana paulée de tèra i solè. Mâ, y vo *z*-espliqrie, dâ la seuta, d'ivouè m'è vni çtu nom cocasse, que m'a adé restâ deudon.

Mâ seuillyn l'fi de l'afére.

Djane-Marie qu'ètai fraîtcha kma ana poma & amousante kma l'foû du roi, n'manquâve pâ de bin-anmâ. I n'y avè pâ on boueube dâ to l'veuznau, qu'n'usse volu passâ lé fête, lé dmindge & lé loûvraye à l'anteu d'ly. Tu l'acostâva, l'âbrassiva, la biociva, la tirvougniva de cé de lé, pa lé tchan, dâ lé bouotcha, dâ lé tch'min d'travouèche, sin faire pieu d'ca dé *z*-autrè filiè que se ç'avai ètâ dé beurclio d'boû.

donnier, avec l'approbation des autorités de l'endroit, à savoir: l'inspecteur, le forgeron, le tourneur de pipes & un long capucin qui y venait, cinq, six fois par an, pour faire la quête, confesser les vieilles femmes & dérouter les jeunes.

Bientôt mon père se fit tant chérir, tant estimer, tant admirer, enfin il fit tant & si bien qu'il vint à bout de son envie & qu'il se maria avec la bâtarde du maire de Chaillesson. La mère & la fille vivaient retirées comme deux petites saintes vierges; & des gens qui sont à croire m'ont assuré que ma mère alors était le plus beau grenadier de son espèce & la plus belle fille qu'il y eût des Brenets à Morteau. Elle s'appelait Jeanne-Marie & mon père (devant Dieu soit son âme!) portait le nom de Germain Taconnet.

Pour moi, il m'est arrivé comme aux enfants de la noblesse, qui ne portent jamais le nom de leur famille. Je m'appelle Ignace *Ils-l'ont-pendu*. Non pas que ceci soit le nom d'un domaine ou d'un château, attendu qu'à part un plein sabot où ma mère plantait ses ciboules, nos gens, quand je suis né, ne possédaient pas une pelletée de terre au soleil. Mais je vous expliquerai, dans la suite, d'où m'est venu ce nom singulier, qui m'est toujours resté depuis.

Mais suivons le fil de l'affaire.

Jeanne-Marie, qui était fraîche comme une pomme & amusante comme le fou du roi, ne manquait pas de bien-aimés (prétendants). Il n'y avait pas un garçon dans tout le voisinage, qui n'eût voulu passer les fêtes, les dimanches & les veillées auprès d'elle. Tous l'accostaient, l'embrassaient, la pinçaient, la tiraient de çà de là, par les champs, dans les bois, dans les chemins de traverse, sans faire plus de cas des autres filles que si ç'avaient été des morceaux[1] de bois.

[1] Tronçons, débris, rebuts de bois.

Tacounè ètè dgêrè d'la rota &, que ça seye mèrite ou qu'ça seye d'la tchance, i foue prèfèra à tu lé *z*-autrè. I fau savet que ça qu'ly aida grau, c'è qu'son metie le r'tniè dâ l'andrè, & qu'i véyè la Djana tota la senân-na, damatie qu'lé *z*-autre, qu'ètan d'oubdgie d'gaignie leu via d'chan & d'autre, a Bzançon, a Monblliai, i Loutche, a Ntchaté, i faillè qu'i s'à frotessa le bec.

On djouvn' ome èveillie, âterpernian, qu'è chie dje su cha a l'anteu d'ana djouvna, po poue qu'i ly fasse aûquè d'agréab-ye, fâ a martchi la beuseugne.

La mére de Djane-Marie fabriquâve dé supertè, ça qu'la rtniè tota la djeunâye dâ lé bouotcha, a boûta l'boû que fâdè l'mie, & a qu'rie lé moueyan de l'avè a bon martchie. La feuill'ta lé pouotâve a la boutiqua d'Tacounè; c'è lai qu'el lé suprâve, qu'el lé *z*-apaktâve, &, tot-à travaillan deiss, el fassè to ça qu'el povè po baillie d'la distrakcion a mon pére, tantoue à li frotan lédgiramâ lé babinè avoué la boulta d'pé, tantoue à ly mètan d'la pésa dâ l'toupè.

Mon pére, que conpergnè le badinaidge & qu'amâve a coréyie, piacâve son rapétassaidge, ly passâve son tirepie darie l'cou, & s'ly mètè dedâ luméme avoué lly: adon, i sautâva, i caricoulâva, i se rbatâva & i se rlevâva tan bin qu'i povan. To çoci sin contâ qu'il y rtalonâve sé sulé & qu'il y rmètè dé boutché[1] è pouatu, po ra.

I gatolia s'bin l'coueu & l'espri de Djane-Marie que, quauquè dmindge apré, lé djouvnè dgea s'à bâillèra a vouèda, & qu'i s'dzan l'ion l'autre: « Vous perdez vos pas, Nicolas! » I

Taconnet était aussi de la bande &, que ce soit mérite ou que ce soit de la chance, il fut préféré à tous les autres. Il faut savoir ce qui lui aida bien, c'est que son métier le retenait dans l'endroit & qu'il voyait la Jeanne toute la semaine, pendant que les autres, qui étaient obligés de gagner leur vie de côté & d'autre, à Besançon, à Montbelliard, au Locle, à Neuchâtel, il fallait qu'ils s'en frottassent le bec.

Un jeune homme éveillé, entreprenant, qui passe six jours sur sept à l'entour d'une jeunette, pour peu qu'il lui fasse quelque chose d'agréable, avance l'ouvrage.

La mère de Jeanne-Marie fabriquait des allumettes longues, ce qui la retenait toute la journée dans les forêts, à examiner le bois qui fendait le mieux, & à chercher les moyens de se le procurer à bon marché. La fillette les portait à la boutique de Taconnet; c'est là qu'elle les soufrait, qu'elle les empaquetait, &, tout en travaillant ainsi, elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour donner de la distraction à mon père, tantôt en lui frottant légèrement les lèvres avec la petite boule de poix, tantôt en lui mettant de l'empois dans les cheveux.

Mon père, qui comprenait le badinage, & qui aimait à folâtrer, quittait son raccommodage, lui passait son tirepied derrière le cou, & s'y mettait luimême dedans avec elle: alors ils sautaient, ils caracolaient, ils se roulaient & ils se relevaient tant bien qu'ils pouvaient. Tout ceci sans compter qu'il lui retalonnait ses souliers & qu'il y remettait des morceaux aux trous, pour rien.

Il chatouilla si bien le cœur & l'esprit de Jeanne-Marie que, quelques dimanches après, les jeunes gens le remarquèrent & qu'ils se dirent l'un l'autre: « Vous perdez vos pas, Nicolas! » Ils

[1] *Boutché.* — Au Vignoble *botchelet,* petit morceau, pièce cousue à un soulier endommagé, — un *tacon.*

coudèrâ prû ancouo veni, quauquè vépre apré, ly tchantâ leu pin-nè & leu gran dèpie, dvan sa pouota. Mâ, i n'y'avè pieu nion po l'euvri, & ra n'boudgîve pieu darie la lauda, kma d'avesie.

On vépre, Tacounè lé ly treuva, & sin faire sabian d'lé vé, n'feu qu'ana subiéye[1], &, crac! véci Djana la têtâ i guintchè. Anfin, po vo faire a vé ça qu'c'è qu'l'amour, — on vépre, que Tacounè avè mdgie dé tchoû dgealâ, oue on petè guignon que foue du... brû. Çtu vièdge, Djane-Marie couora avoué tan d'fieu qu'i s'à manqua d'ra qu'el ne betculaisse su la rua.

On dit que « ça qu'on anme bin se reknio d'luin ». Toparie, vo z-avouerie, monsieu l'baron, qu'i fau être grô amoureu d'ana dgea po la rekniotre su ana paroûla de çta façon.

Ma fé! stu viaidge, lé boeube àn comprè: i s'baillèra a vouèda qu'i beurlàva

essayèrent assez de venir encore, quelques soirs après, lui chanter leur peines & leur grand dépit, devant sa porte. Mais, il n'y avait plus personne pour l'ouvrir, & rien ne bougeait plus derrière le contrevent, comme c'était l'habitude.

Un soir, Taconnet les y trouva, &, sans faire semblant de les voir, ne fit qu'une sifflée, &, crac! voici Jeanne la tête au guichet. Enfin, pour vous faire voir ce que c'est que l'amour, — un soir, que Taconnet avait mangé des choux gelés, il eut... un petit guignon qui fit du... bruit. Cette fois, Jeanne-Marie courut avec tant de feu qu'il ne s'en manqua de rien qu'elle ne culbutât sur la rue.

On dit que « ce qu'on aime bien se reconnaît de loin ». Cependant, vous avouerez, monsieur le baron, qu'il faut être bien amoureux d'une gent pour la reconnaître sur une parole de cette façon.

Ma foi! les garçons ont compris, cette fois : ils se donnèrent à garde qu'ils

[1] Le vieux français a le verbe *subia* : O le nes, fait *subler* l'alaine (avec le nez, fait siffler son haleine). En Bretagne, on dit « couper le sublet » pour le filet ou le frein de la langue.

A propos de *subya* et de *subyé*, nous reproduisons trois ritournelles en patois, que les jeunes garçons chantonnent pour faire *sauver* les sifflets qu'ils confectionnent avec une branche de saule, de coudrier, de sorbier, etc., au Landeron, aux Eplatures et à la Béroche; ils frappent avec le manche de leur couteau sur le tronçon d'un rameau fraîchement coupé, pour en faire glisser plus facilement l'écorce sur l'aubier.

Sauve, sauve, pôlerae!
Djan Simon est sour le tae,
E fâ pieu cor d'èvoc que de vae.
Piedge, piedge, va lavi,
Sôlet, sôlet, vae vite.

Sauve, sauve, pèlera!
Jean Simon est sur le toit,
Il fait plus courir d'eau que de vin.
Pluie, pluie, va loin,
Soleil, soleil, viens vite.

(*Patois du Landeron*, recueilli par P. Buchenel.)

Sauve, sauve, mon bidet,
Pouô alâ à cumotet!
S'te l'sauve bin,
T'aré du brânt'vin;
S'te l'sauve mau,
T'aré d'la pisse d'tchevau!

Sauve, sauve, mon bidet,
Pour aller à cumotet!
Si tu le sauves bien,
Tu auras du brandevin;
Si tu le sauves mal,
Tu auras de l'urine de cheval.

(*Patois des Montagnes*, recueilli par C. Michelin-Bert.)

Sauve, sauve, sauve, mon subyet,
Par deçu la tsambe à Djan Grezet;
Mâ Djan Grezet est z-aè fotu,
Turlututu, tsapi pointu,
Se z-infan son dezo lo ban,
Que ne mîndzan pâ dao pan bian!
Subye, subye, subye, mon subyet!...

Sauve, sauve, sauve, mon sifflet,
Par dessus la jambe à Jean Greset;
Mais Jean Greset est défunté,
Turlututu, chapeau pointu,
Ses enfants sont sous le banc,
Qui ne mangent pas du pain blanc!
Siffle, siffle, siffle, mon sifflet!...

(*Patois de la Béroche*, recueilli par F. Chabloz.)

sopa, & i se rtirèra avoué on pîe d'nâ & dé minè londgè d'an' auna. Assebin i n'y rvnièra pieu & i lassèra a la Djana & a Tacounè, tota la tranquilitâ qu'i povan désirâ. Na pâ qu'i n'an oussa pa du regrè & de la djalozy, car dvan lé z-autrè filiè, i n'povan pa s'apetchie d'dire: « Quin damaidge que çta bala Djane-Marie alè s'apeitra qma ana grossa coure, avoué çtu lon garidoû de Tacounè. »

Lè feuiltè, ora qu'e radan pieu de djustice è qualitâ d'mon pére, dzan d'autre chan: « Alâ pèrè! il è padié bin pieu damaidge de Tacounè que d'la Djana; vo vèrie, el le veu prû faire a l'adiaibâ. »

Et, on grô mé d'tin, on n'ohyè que çta tchanson dâ lé vlaidge d'la Rassnîre, du Vlai & dé Basso.

To prâ fin & to s'euse, & noutrè dgea poûra s'frèquantâ maugrâ le « qu'en dira-t-on », & le mariaidge foue kaisî lé djalu & lé mècontâ, & lé laguè foûra ragaînée i tchau.

Poui vnia l'gran dje d'martchie su lé pière tchaude.

Mà djamâ i n's'a vou & i n'se rvèra, à la Rassnîre & to le lon du Du, ana noce tan dèpinsîre kma çta-lai.

Mon pére ala aprontâ lé do âne à Bati-du-Sau, qu'i fiersait[1] d'ana man rude, & se transpoûota a Mouotau, po faire sé z-apiète & lé z-anu d'la fêta. Il â rapouota quatre grande bnètâye & on sa piein d'gormandise, de sala, de salcrute & d'butin, dé tchaussè de vlu d'gueu, on bé pouai d'ba d'ètopè, dé

brûlaient soupe (perdaient leur temps), & ils se retirèrent avec un pied de nez & des mines longues d'une aune. Aussi, ils n'y revinrent plus & ils laissèrent à la Jeanne & à Taconnet, toute la tranquillité qu'ils pouvaient désirer. Non pas qu'ils n'en eussent pas du regret & de la jalousie, car devant les autres filles, ils ne pouvaient s'empêcher de dire: « Quel dommage que cette belle Jeanne-Marie aille s'empêtrer comme une grosse folle, avec ce long flandrin de Taconnet. »

Les fillettes, maintenant qu'elles rendaient plus de justice aux qualités de mon père, disaient en revanche: « Allez seulement! il est parbleu bien plus dommage de Taconnet que de la Jeanne; vous verrez: elle le veut assez faire endiabler. »

Et, un gros mois de temps, on n'entendait que cette chanson dans les villages de la Rançonnière, des Vilers & des Bassots.

Tout prend fin & tout s'use, & nos gens purent se fréquenter malgré le « qu'en dira-t-on », & le mariage fit taire les jaloux & les mécontents, & les langues furent rengaînées au chaud.

Puis vint le grand jour de marcher sur les pierres chaudes (le jour du mariage).

Mais jamais il ne s'est vu & il ne se reverra, à la Rançonnière & tout le long du Doubs, une noce aussi dépensière que celle-là.

Mon père alla emprunter les deux ânes de Baptiste-du-Saut, qu'il frappait d'une main rude, & se transporta à Morteau, pour faire ses emplettes & les honneurs de la fête. Il en rapporta quatre grandes corbeillées & un sac plein de gourmandises, de salé, de choucroute & de butin, des culottes de velours de

[1] Verbe *ferir*, du latin *ferire*, frapper; provençal *ferir*, italien *ferir*, espagnol *herir*. Littré dit qu'il est dommage que ce verbe soit, en français, confiné à une seule forme dans une locution unique, *sans coup férir*, et qu'il faut louer les écrivains qui essaient d'en ramener quelque peu l'usage. On dit cependant *féru* d'amour, et, en devise, « tel *fiert* qui ne tue pas ». — Au Val-de-Ruz: E ne falliai pa *fri* s'for; — s'vo z-avi porè vu kmè è *fressai;* — el airai vlu qu'y *frisse* dgirè; - y *frètrai* pru s'y avai on dâzon; — *fire* on poû de çtu fian; — *fri* gaillar. G. Q.

tchaussè d'téla grise, dé bouchtè d'ètain flamban nouvè & dé gamatchè d'trèdge bleu, po lu.

A ma mére, i ly atcheta on bé devantie d'couti, on gaudillon d'piérelate, on gran teu d'cou d'loton, on mantlè de serdge gani de basana, & la bagua d'aliance que, s'el ètai èta d'ô, arè bin pésà dmia livra.

Po n'pa se retardgie, on la ftsa le vépre & po qu'nion n'pouisse ala l'aboutchie & l'adiaiba, on la transpouotà è Bernè, ivouè el feu padia a on tiou djuk i.lâdman: c'è porquè, du dje d'hui, on preidge encouo de « l'èposa dé Bernè. »

Mà po z-an revni a noûtrè z-anpiètè, y vo dirie qu'to l'reste d'ça qu'mon pére rapouota, to feu po la gormandise, & y vo làsso a pinsâ s'i oue prù po boura & rcompi lé z-ami, lé vzin & to l'parà-taidge. Anondrè, vo n'ai ancouoré ra ohyi i respè d'ça qu'y'ai a vo dire & que tu lé z-abitan d'la Rassnire & du vezenau peuva vo z-atestà, s'vo volie vo baillie la pin-na d'vo z-à n-informà.

Dirie-vo bin qu'à rvnian du motie, & padà le rpa d'nocè, lé quatre bnètâye d'vicaille ly sautèra? Mà, i n'à fau pa ètre èbahi: i sabiâve qu'il avan to prè a taitche de n'ra lassie. I failliè vè djouyie totè çté màssè &, à boûtan kma tchacon tirive d'son chan, on véyai prù qu'i pinsâve, d'apoué leu, qu'i vaillai mie panse crevâye que via demoräye[2].

Por amousà ana rota d'afan, mon pére ly tchampa pieu d'on quintau d'balè z'angossè, damatî que ma berganda

gueux, une belle paire de bas de fil, des pantalons de toile grise, des boucles d'étain flambant neuves, et des guêtres de triège bleu, pour lui.

A ma mère, il lui acheta un beau tablier de coutil, un jupon de pierrelate[1], un grand collier en laiton, un mantelet de serge garni de basane, & la bague d'alliance qui, si elle avait été d'or, aurait bien pesé demi-livre.

Pour ne pas se retarder, on l'habilla la veille, &, pour que personne ne pût aller la tracasser & l'endiabler, on la transporta aux Brenets, où elle fut pendue à un clou jusqu'au lendemain: c'est pourquoi, du jour d'aujourd'hui, on parle encore de l'*épouse des Brenets*.

Mais, pour en revenir à nos emplettes, je vous dirai que tout le reste de ce que mon père rapporta, tout fut pour la gourmandise, & je vous laisse à penser s'il y eut assez pour bourrer & rassasier les amis, les voisins & tout le parentage. Maintenant, vous n'avez encore rien entendu au respect de ce que j'ai à vous dire & que tous les habitants de la Rançonnière & du voisinage peuvent vous attester, si vous voulez vous donner la peine de vous en informer.

Diriez-vous bien qu'en revenant de l'église, & pendant le repas de noce, les quatre corbeillées de provisions y sautèrent? Mais, il n'en faut pas être étonné: ils semblait qu'ils avaient tous pris à tâche de ne rien laisser. Il fallait voir jouer toutes ces mâchoires, &, en regardant comment chacun tirait de son côté, on voyait assez qu'ils pensaient à part eux, qu'il valait mieux se crever le ventre que de laisser des restes.

Pour amuser une troupe d'enfants, mon père leur lança plus d'un quintal de belles grosses alises, pendant que ma

[1] Ancien nom local d'une étoffe de laine; c'est en même temps celui d'un chef-lieu de canton dans la Drôme. L'un dérive-t-il de l'autre, comme « mousseline » de Mossoul, ou « une fourre de limoge »? O. H.

[2] Les Allemands disent:

Lieber einen Darm zersprengt	Mieux vaut se crever un boyau
Als dem Wirth einen Rappen geschenkt.	Que de faire cadeau d'un centime à l'hôte. O. H.

d'mére ly rotcha on grô sa pien d'boutchin, ana pougna apré l'autra.

Mâ ça que divertsâ l'pieu çlé que fasan l'bal dvan l'hotau, foura lé « djoui d'Tchaladè » que ly motra ma gran-mére qu'ètai adrèta kma on sindge. Il y avè d'què moeuri d'rire d'la vé faire la reuva & la coleùn'ta, & fotre avau, avoué l'pie, on couté piantâ on travoué d'man pieu hau que sa têta. I coudîva pru â faire atan ; mâ el a rfassè d'on poin a tu, &, se ce n'ètai ètâ pa respè po lé balè maniérè, il an aran bin vou dé *z*-autrè.

Avan d'se bouèta a tâbia, ma gran-mére djouera ancouorè que pa *z*-on ne vindrè a tchavon d'an' ènigme, çla-laique : « Pèlu â d'da, pèlu â d'foueu, lîve la coûsse, gueuye d'da. » Et, mado ! è *z*-arè tu lo mor tioû [2].

Djudgie s'lé *z*-invitâ devan s'piaire : i medgîra di *z*-ècoualée d'sopa a la farena d'ôrdge, quasi to l'salâ d'on vîllhe boc, quatre ptoue, quatre èkereu [3] & chie motèlè au breu, ana bnètâye de renolié coeutè dâ leu dju, quatre margoûe que ma gran-mére avè âgrassie po la noce, que l'pieu ptè pesâve i moin neu livrè, ana dozan-na d'êgassè, avoué do cro d'la pieu bale espéce, qu'on rtsa a la brotche, èpoui on bé renai que lé tchassu du Loûtche n'y avan pa moin vadu d'ana livre & cha grô dzo sa pé : il fau rkniotre que c'ètai ana bala pîce & on fin gosé. I dessèr, il y oue s'taulama de couqueille-baubeuille & de grabeussè [4] brigande de mère leur jetait en bas un gros sac plein de pommes sauvages, une poignée après l'autre.

Mais ce qui divertit le plus ceux qui faisaient le train devant la maison, furent les « jeux de Noël », que leur montra ma grand'mère qui était adroite comme un singe. Il y avait de quoi mourir de rire de la voir « faire la roue [1] » & « la colonne [1] » & abattre, avec les pieds, un couteau planté un travers de main plus haut que sa tête. Ils essayèrent assez d'en faire autant ; mais elle en refaisait d'un point à tous, & si ce n'avait été par respect pour les belles manières, ils en auraient bien vu d'autres.

Avant de se mettre à table, ma grand'mère jura encore que pas un ne viendrait à bout d'une énigme, celle-ci : « Velu en dedans, velu en dehors, lève la cuisse, fourre dedans. » Et, ma foi ! ils eurent tous la bouche fermée.

Jugez si les invités devaient se plaire : ils mangèrent dix écuelles de soupe à la farine d'orge, presque tout le salé d'un vieux bouc, quatre putois & six belettes en sauce, une corbeillée de grenouilles cuites dans leur jus, quatre matous que ma grand'mère avait engraissés pour la noce, que le plus petit pesait au moins neuf livres, une douzaine de pies, avec deux corbeaux de la plus belle espèce, qu'on rôtit à la broche, plus un beau renard que les chasseurs du Locle ne lui avaient pas moins vendu d'une livre & sept gros avec sa peau : il faut reconnaître que c'était une belle pièce & un fin morceau. Au dessert, il y eut si tel-

[1] *Faire la roue,* cheminer sur les pieds et sur les mains, en simulant une roue. — *Faire la colonta, la colonne,* se tenir debout, la tête en bas, calé par les mains, — deux jeux bien extraordinaires, ainsi que le troisième, exécutés par une femme déjà âgée.

[2] Le mot est : *un bas.* C. M.-R.

[3] Ecureuil. — *Ekreu* aux Verrières-France, *ékèru* à la Béroche, *étièru* dans le canton de Vaud, *pèdzenè* dans la contrée de Romont (de *pèdze,* poix, qui mange les graines des cônes des sapins), *verdzasse* dans le Valais (Ardon), de *viardzè,* vif argent.

[4] *Grabeusse,* écrevisse ; aux Verrières-France, *grebossè,* à comparer avec *crabe* et l'allemand *Krebs.* Les Vaudois l'appellent *lo tsambéro* ou *tsambéron* (qui a beaucoup de jambes). De là le nom de *Chamberonne,* cours d'eau près de Lausanne, très peuplé d'écrevisses. Les gens de Champmartin ont pour sobriquet local le nom de *Tsambéros.* — Au Val-de-Ruz, on dit aussi *tchambero ;* — italien *cambero,* espagnol *camero,* homard.

qu'il y oue dé cre-tcha po groisie on sàtie d'couoteuilta. Poui vnia on pien crate[1] d'boudertchin, an' èmena de neuselié & dé blosse a foson, sin contà lè râvè & lè rifenàlè &... que sai-yo ancouorè.

I s'ly boue pieu d'vè po d'vardju d'la peurmire qualità. Po ça qu'è dè damè, el bèvan d'la djichan-na dâ dé potatchon a sopa, po s'distinguà.

On mdgîve po s'baillie la sè, on bévè po s'rbaillie d'l'aupeti[2].

Victor Hirschy-Delachaux.

lement d'escargots & d'écrevisses qu'il y eut des débris pour couvrir un sentier de petit courtil. Puis vint un plein panier de myrtilles des marais, une émine de noisettes & des prunelles à foison, sans compter les raves et les carottes, &... que sais-je encore.

Il s'y but plus de vingt pots de cidre de la première qualité. Pour ce qui est des dames, elles buvaient de la gentiane dans des pochons à soupe, pour se distinguer.

On mangeait pour se donner la soif, on buvait pour se redonner de l'appétit.

Traduit par Fritz Chabloz[3], O. Huguenin & A. Vuille.

[1] *Crate*, du patois allemand *Krat*, panier long, à quatre côtés à angles arrondis; l'un des côtés est garni d'une anse, comme si ce panier, commode à porter, devait être suspendu habituellement à une paroi. Il contient six pots environ.

[2] Extrait de l'histouère vèritabie de Djaque-Ignace Lanpadu, du Reu de la Rass'nire. — Véritab*ie*, sensib*ie*, meub*ie*, lâp*ie* (roche plate et glissante), *vignoublye*, *noubye*, sub*ye*, etc., sont des mots difficiles à orthographier en patois, pour que le lecteur sache comment les prononcer. Le mot *plus* doit se prononcer *pye*; mais en le voyant ainsi écrit, il le lira peut-être *pie* (oiseau); c'est pourquoi on l'écrit *pieu* ou *piet*; mais ici, il faudrait faire entendre sourdement, quoique assez fort, l'*e* muet seulement, et non l'*u* ou le *t*; — c'est la même raison qui fait écrire *botollhe*, *bollhe*, *villhe*, etc., le français manquant de signes qui permettent d'indiquer clairement la véritable prononciation. — On pourrait écrire peut-être *meub-ye*, *lap-ye*, *noub-ye*, *sub-ye*, *botoll-ye*, etc., comme le fait M. Michelin-Bert.

[3] Suite de la note de la page 161. — A Couécize, Provinço et din lo Pâhi de Vaud, vaètci la *ringua* po le subyè :

Y'a duè cordè su lo pon,	Il y a deux cordes sur le pont,
L'ena pèta et l'autra ron.	L'une casse et l'autre rompt.
Djan-Simon n'pâo pâ veni,	Jean-Simon ne peut pas venir,
L'a son sola trâo peti;	Il a son soulier trop petit;
Sa fena n'pâo pâ felâ,	Sa femme ne peut pas filer,
L'a son gredon tâo gredâ.	Elle a son jupon tout sali. F. C.

LE PASSAGE DU ROI FRÉDÉRIC-GUILLAUME IV

Prince de Neuchâtel

EN 1842

Kniotè-vo monsieu d'Gélieu,
Se doucil, se gracieu?...
E m'a rmè èn' comission
Que me baill' grô de couèzon.
Mâ, ma fè! el è s'dgéti
Qu'y voui tâtchî d'è sorti:
Y voui fair cè qu'y pori,
Rè que por lli fair piaizi.

Connaissez-vous monsieur de Gélieu,
Si aimable, si gracieux?...
Il m'a remis une commission,
Qui me donne grandement de souci.
Mais, ma foi! il est si gentil
Que je veux tâcher d'en sortir:
Je veux faire ce que je pourrai,
Rien que pour lui faire plaisir.

Çtu monsieu m'a dè, qmè cè,
Qu'è contâve grô dsu mè,
Por lli fair, tot-à patoi,
Quauqu'afair dsu noûtre roi.
Saterdî! quin-ne comission!
El' me baill' le *z*-ekmoçon!
Y n'sè pa qmé c'è alâ,
Y'ai dè *ouaie*, y vlai dir' *na*.

Ce monsieur m'a dit, comme ça,
Qu'il comptait beaucoup sur moi,
Pour lui faire, tout en patois,
Quelque chose sur notre roi.
Sacrebleu! Quelle commission!
Elle me donne la tremblette!
Je ne sais pas comment c'est allé,
J'ai dit oui, je voulais dire non.

Mâ, è n's'adgi pâ de cè,
E m'fau faire mè versè;
Y vouai m'mètre a la bèsogne.
Y'è *d*-ai deiss on poû vergogne:
Por praidgî d'Monsieu le roi,
E fouèdré cè qu'y n'ai pâ,
« Du talent et de l'esprit »;
Là! tchî mè, n'fau pâ lè qu'ri.

Mais, il ne s'agit pas de ça,
Il me faut faire mes versets;
Je vais me mettre à la besogne.
J'en ai ainsi un peu vergogne:
Pour parler de monsieur le roi,
Il faudrait ce que je n'ai pas,
Du talent et de l'esprit;
Hélas! chez moi, il ne faut pas les [chercher.

Quan y'oùdge crià : « Vive le roi ! »
Vo n'sâtè pà qmè cè m'fâ?
Y sète aùquè qu'vir, que vire,

Cè m'fâ piorà et poui rire ;
Y crie dgìrè tan qu'y poui,
Y rekmeç' quan y'ai fini ;
C'è, ma fè, de to mon keùr,
Y'anme le roi qu'cè porte peùr.

Et sa fène, la kniotè-vo,
Qu'vau son pèzan d'or, mado?
El a baillì, on l'sà pru,
Çtu drapeau qu'a fè tan d'bru ;
El è dgètia pì qu'on keùr ;
S'n home a *z*-eu grô de bouèneùr ;
E s'son grô bin racontrà ;
C'è dè dgè qmè n'è *d*-è pà.

Y me svègne qmè du djor d'voui,
D'avè vu le roi par ci,
E l'y'a d'cè trei ou quatre an ;
Là ! mon Dieu, quin bouèn' èfan !
Pà pieu d'orgoù que d'on ret,
Doucil, gracieu, poui riet ;
Y'ai vu to cè qu'ça passà...
Mad' ! y vouai l'vo racontà.

C'è on dmar, a cè qu'y creye,
Qu'y l'ai vu qmè y vo veye ;
Mà, tianz' djor au moin dèvan,
On s'prèparâv' de tu lè fian ;
On n'veyai, y vo *z*-assure,
Que d'la mosse, que d'la verdure.
Tchècon ètai as pressà,
Que le djor qu'on veu maz'là.

Ce n'ètai, dè tu lè care,
Que du boui, que de la dare,
Totè sòrtè d'coreyon,
Du lauri, du djironion.
Lè caqu'lar ètan terbi :
E n'pouan pa assondgevi
De fabriqua dè lanpion ;
C'ètai èna conpassion !...

Quand j'entends crier : « Vive le roi ! »
Vous ne savez pas comment ça me fait?
Je sens quelque chose qui tourne, qui [tourne,
Ça me fait pleurer et puis rire ;
Je crie pourtant tant que je puis,
Je recommence quand j'ai fini ;
C'est, ma foi ! de tout mon cœur,
J'aime le roi que ça porte peur.

Et sa femme, la connaissez-vous,
Qui vaut son pesant d'or, ma foi?
Elle a donné, on le sait assez,
Ce drapeau qui a fait tant de bruit ;
Elle est gentille pis qu'un cœur ;
Son mari a eu bien du bonheur ;
Ils se sont très bien rencontrés ;
C'est des gens comme il n'y en a pas.

Je me souviens, comme d'aujourd'hui,
D'avoir vu le roi par ici,
Il y a de ça trois ou quatre ans ;
Hélas ! mon Dieu ! quel bon enfant !
Pas plus d'orgueil que d'un rien,
Doux, gracieux, puis rieur ;
J'ai vu tout ce qui s'est passé...
Ma foi ! je vais vous le raconter.

C'est un mardi, à ce que je crois,
Que je l'ai vu comme je vous vois ;
Mais quinze jours au moins avant,
On se préparait de tous les côtés ;
On ne voyait, je vous assure,
Que de la mousse, que de la verdure.
Chacun était aussi pressé
Que le jour qu'on veut faire boucherie.

Ce n'était, dans tous les coins,
Que du buis, que des branches de sapin,
Toutes sortes de colifichets,
Du laurier, du géranium.
Les marchands d'écuelles étaient aux abois :
Ils ne pouvaient pas suffire
A fabriquer des lampions ;
C'était une compassion !...

Lè fèn' avan ècovà
Pa èdi d'la keumnautà;
C'ètai on piaizi que d'vé
Lé z-hotau, qmè l'ètan bé:
Du bà djuque tot à l'hau,
Dè fieurè, dè z-ècritau,
Epoui do bai latrion
Qu'an cotà mai d'on dubion.

Les femmes avaient balayé
Par ordre de la communauté.
C'était un plaisir que de voir
Les maisons, comme elles étaient belles:
Du bas jusque tout au haut,
Des fleurs, des écriteaux,
Et puis deux beaux arcs de triomphe
Qui avaient coûté plus d'un doublon
[(louis d'or).

La djustiz', la bordgési,
Tut-a nìr, tu grô bin fti,
Atèdan devan l'hotau,
Avoué le tan bé drapeau.
Damadge, ma fè! qu'on ètè
To sèra qmè du pètè;
On s'bussàv', c'ètai tro farce,
A dezè: « Faites donc place! »

La justice, la bourgeoisie,
Tous en noir, tous très bien vêtus,
Attendaient devant l'hôtel-de-ville,
Avec le tant beau drapeau.
Dommage, ma foi! qu'on était
Tous serrés comme du pain de noix;
On se poussait, c'était trop farce,
En disant: « Faites donc place! »

« — Dè la piaç'?... N'vaitè-vo pà,
Pouët-ètoutche, qu'cè n'se peu pà;
De grâce, ivouè vlé-vo qu'y' âille?
Y soù couègnì d'coûte la mouèraille.
Lassi-m'a r'poù, po l'non d'Dieu!
Vîdâze, ètoûtche, orgolieu;
Saquerdì! n'vaitè-vo pâ
Qu'y risque dja d'ètofâ?... »

« — De la place?... Ne voyez-vous pas,
Sale maraud, que cela ne se peut pas;
De grâce, où voulez-vous que j'aille?
Je suis pressé contre la muraille.
Laissez-moi en repos, pour le nom de
Fainéant, malotru, orgueilleux; [Dieu,
Sacrebleu! ne voyez-vous pas
Que je risque déjà d'étouffer? »

« — Etofâ!... Cè n'me fâ rè;
No sin ci por noûtre ardgè.
N'aêtè-vo pâ du Vau-Sint'Mì?
Qu'è-cè qu'vo z-ai a chi guegnì?
Vo z-éri bin fè, mado!
D'restâ bravamè tchi vo,
Piétou que d'chi vni criâ
Qmè s'vo z-èti ètranliâ!... »

« — Etouffez!... Ça ne me fait rien;
Nous sommes ici pour notre argent.
N'êtes-vous pas du Val-de-Saint-Imier?
Qu'avez-vous à voir ici?
Vous auriez bien fait, ma foi!
De rester bravement chez vous,
Plutôt que de venir ici crier,
Comme si vous étiez étranglé!... »

C'ètai deisse dè z-istoare,
Ci et laique, a tu lè care.
Nion porè ne s'apougna,
On-y'érai mè le hôla;
La djustize, laiq' to què,
Etai on porte-respè.
Nion, qu'y creye, n'è z-eu robà:
Lè vauleur ne ch'ètan pà.

C'étaient ainsi des histoires,
Ici et là, à tous les coins.
Personne pourtant ne s'empoigna;
On y aurait mis le holà.
La justice, là tout près,
Etait un porte-respect.
Personne, à ce que je crois, n'a été volé:
Les voleurs n'étaient pas ici.

E ch'avé dè dgè du Vau,
Du Loûtye et poui de la Tchau,
Djuqu'è z-Alman de Tchumon!...
Djudgi on poù quin teurdon!
Le bor ètai piain qu'èn' eu,
On n'veyai qu'dè z-élion neu;
Tu lè vzàdge ètan djöyeu,
L'air riet, le fron gracieu.

Il y avait ici des gens du Val (de-Ruz),
Du Locle et puis de la Chaux-de-Fonds,
Jusqu'aux Allemands de Chaumont!...
Jugez un peu quel vacarme!
Le bourg était plein comme un œuf,
On ne voyait que des habits neufs;
Tous les visages étaient joyeux,
L'air riant, le front gracieux.

Atchì d'on pou, on cria:
« Eh! mon Dieu! voilà le roi!... »
Apré d'cè, l'canon ronfia,
Lè tiotchè s'mètir' a snà:
C'ètai a dir qu'Lieu Madjestà
Mètan lè pì su la comtà;
S'vo z-avi vu qmè to budgìve,
To sutâve et to verìve!...

Un moment après, on cria:
« Eh! mon Dieu! voilà le roi!... »
Après cela, le canon ronfla,
Les cloches se mirent à sonner:
C'était pour dire que Leurs Majestés
Mettaient les pieds sur le comté;
Si vous aviez vu comme tout bougeait,
Tout sautait et tout tournait!...

En' ptite bussée se passa,
Epoui la cariaule arva.
Ouais! èn'aide! quin-na bruchon!
On n'öyè pieu lè canon.
Y'ètai, mado! èpantà;
Y vo djouèr' qu'c'ètai hurlà;
L'y'avé d'què avai la dègueille
De vair èn' taul dèpèteuille.

Un petit moment se passa,
Et puis la voiture arriva;
Hélas! mon Dieu, quel tintamarre!
On n'entendait plus les canons.
J'étais, ma foi! épouvanté;
Je vous jure que c'était hurler;
Il y avait de quoi avoir des transes
De voir un tel tumulte.

Le roi, la reine, grò l-onête,
Saliâv' dè man, de la tête;
Le roi ètai grô contè;
E l'y'avè pardì de què.
Dèvan la maison de vla,
Y n'sè tro qoui lli deza:
« On vous prie, Sire, humblement,
De vous arrêter un instant. »

Le roi, la reine, très honnêtes,
Saluaient des mains, de la tête;
Le roi était très content,
Il y avait pardieu, de quoi.
Devant la maison de ville,
Je ne sais trop qui leur dit:
« On vous prie, Sire, humblement,
De vous arrêter un instant ».

La reine, tota gueillerète,
Répongna: « Je suis toute prête! »
S'n om' n'ouza pâ dir' na,
Et la preu dèzo le bra.
Quin-oneur, figurâ-vo!
Djamà on n'se veu a to!
La sala d'la bordgési
Pouai a peine to conteni.

La reine, toute réjouie,
Répondit: « Je suis toute prête ».
Son mari n'osa pas dire non
Et la prit sous le bras.
Quel honneur, figurez-vous!
Jamais on ne se vit à tel!
La salle de la bourgeoisie
Pouvait à peine tout contenir.

L'y'avai madame d Gélieu,
Avouai s'n air tro bin gracieu,
La fène du mnistre de Sin-Martin
Et poui çla de Vaulédgin;
Grò bal' ètan çleu damè,
Atifée grò djouliamè,
Mâ qu'grulâve qmè dè grav'lion
A fezè lieu comission.

Il y avait madame de Gélieu,
Avec son air trop bien gracieux,
La femme du ministre de Saint-Martin
Et puis celle de Valangin.
Très belles étaient ces dames,
Attifées bien joliment,
Mais qui tremblaient comme des feuilles,
En faisant leur service.

On avai laique prépara
De què bin lè régalà.
Mà, qmè l'èpeuze dè Brenè,
E n'avan ne fan ne sè.
On l'y'èrai porè tan qvi;
Mà è dzirè: « Ça suffit! »
Vo conprète qu'on n'oùsa pa
L'y'è *d*-ofri dè lieu saqta.

On avait là préparé
De quoi bien les régaler.
Mais, comme l'épouse des Brenets,
Ils n'avaient ni faim ni soif.
On le leur aurait cependant tant souhaité,
Mais ils dirent: « Ça suffit ».
Vous comprenez qu'on n'osa pas
Leur en offrir dans leurs poches.

C'ètai du vin, dè biscoui,
Y n'sè tro quin-n' bougreri,
On grò pàti a la tchair,
Totè sôrtè d'bai *l*-afair;
L'y'avai, qu'y creye, on tortè,
Epoui dè coutai d'ardgè.
Le roi ne fza que d'boùtà.
Sa fèn' porè se ravzà.

C'était du vin, des biscuits,
Je ne sais trop quelles friandises,
Un gros pâté à la viande,
Toutes sortes de belles choses;
Il y avait, je crois, un gâteau,
Et puis des couteaux d'argent.
Le roi ne faisait que regarder,
Sa femme pourtant se ravisa.

Elle mdja on gozelè;
Cè qu' c'ètai, y n'è sé rè.
On dza qu' c'ètai on biscoui,
En'aùtre, on bocnè de pàti.
Le roi, de grò bouène umeur,
Deza: « Messieurs, quel bonheur!
Nieun' par, on n'è rçu qmè ci;
De vo y mè sevèdri. »

Elle mangea une bouchée,
Ce que c'était, je n'en sais rien.
L'un a dit que c'était un biscuit,
Un autre, un petit morceau de pâté.
Le roi, de bien belle humeur,
Dit: « Messieurs, quel bonheur!
Nulle part on n'est reçu comme ici;
De vous, je me souviendrai. »

Le maitre-bordgé d'adon,
Gueurtelia, qu'ètai a nom,
Deza: « Sire, nous sommes ravis!... »
Le reste, mado! m'est sorti.
Monsieu le roi rèpongna,
Vo dir' què, y n'le poui pà:
Ma mémoire ne vau rè,
Y'è *d*-ai, ma fè! du regrè.

Le maître-bourgeois d'alors,
Gretillat, c'était son nom,
Dit: « Sire, nous sommes ravis!... »
Le reste, ma foi! m'est sorti.
Monsieur le roi répondit,
Vous dire quoi, je ne le puis pas;
Ma mémoire ne vaut rien,
J'en ai, ma foi! du regret.

Monsieu le roi sâ praidgì,
A cè qu'y ai poui è djudgi;
Cè qu'è dza n'ètai rè pouè;
On l'acutâve avouai respè.
Tchècon s'pan-nâve lè *z*-oû,
Tchècon piorâve on pti poù;
Y'avé l'keur grô qmè on pan,
A vèyè çtu bataclan.

Monsieur le roi sait parler,
A ce que j'ai pu en juger;
Ce qu'il dit n'était pas laid;
On l'écouta avec respect.
Chacun s'essuyait les yeux,
Chacun pleurait un petit peu;
J'avais le cœur gros comme un pain,
En voyant ce bataclan.

Aprè de cè, on l'y'ofressa
On vir d'vin qu'el akcepta.
Dû stoù qu'è l'où dè la man,
On öya qu'è dza: « Braves gens,
C'est du rouge de Cortaillod. »
Epoui el mètè avau:
« Je bois à votre santé,
A votre prospérité! »

Après cela on lui offrit
Un verre de vin qu'il accepta.
Aussitôt qu'il l'eût dans la main,
On entendit qu'il disait: « Braves gens,
C'est du rouge de Cortaillod. »
Et puis, il le but (mit en bas):
« Je bois à votre santé,
A votre prospérité! »

Poui è dzir: « Adieu si vo;
No no piaizin grô tchì vo,
Mà lè momè son contâ,
El è force d'no *z*-è *d*-alâ;
Dieu vo bnesse et tran marci,
No sin rçu qmè dè *z*-ami;
Quan y pori vo *z*-aidi,
Y ne voui pâ m'èpargni. »

Puis ils dirent: « A Dieu soyez;
Nous nous plaisons bien chez vous,
Mais les moments sont comptés,
Il est force de nous en aller;
Dieu vous bénisse et grand merci,
Nous sommes reçus comme des amis;
Quand je pourrai vous aider,
Je ne veux pas m'épargner. »

Quan le roi foù è *z*-ègrà,
A noûtre sutì, è dza:
« Qu'est-ce que c'est que ce drapeau?
Instruisez-m'en en deux mots. »
Le poûr suti to terbi
Répongna, on l'a ohi:
« C'est Son Excellence la reine
Qui nous l'a donné elle-même. »

Quand le roi fut sur l'escalier,
A notre sautier, il dit:
« Qu'est-ce que c'est que ce drapeau?
Instruisez-m'en en deux mots. »
Le pauvre sautier tout troublé
Répondit, on l'a entendu:
« C'est Son Excellence la reine,
Qui nous l'a donné elle-même. »

L'y'avé de què, n'è-tu pâ,
Rire a se tchampâ to bà?
Mà le roi, tro bin aprai,
Passa qmè s'de rè n'ètai.
Poui — y reubiave quasi
De vo raconta çoci, —
U maître-bordgé, è bailla
Ena creu dè sa saqta.

Il y avait de quoi, n'est-ce pas,
Rire à se jeter à terre?
Mais le roi, trop bien appris,
Passa comme si de rien n'était.
Puis — j'oubliais presque
De vous raconter ceci, —
Au maître-bourgeois, il donna
Une croix dans sa poche.

Quan è fairè dvan le sermon,
Le roi dza : « Mon intention
Est d'entrer dans ce lieu-ci,
S'il vous plaît, conduisez-m'y. »
Figurà-vo quin oneur !
Poui, à méme tin, quin maleur
Qu' d'avance on ne l'aie pa seu !...
Tchécon è *d*-a *z*-eu grou deu.

Quand ils furent devant l'église,
Le roi dit : « Mon intention
Est d'entrer dans ce lieu-ci,
S'il vous plaît, conduisez-m'y. »
Figurez-vous quel honneur !
Puis, en même temps, quel malheur
Que d'avance on ne l'ait pas su !...
Chacun en a eu grand chagrin.

Monsieu Guyot, heureuzamè,
Etai djuste laiq to què,
Qu'ala vite qu'ri èna tiàr,
Sin bouèta lè pî dè on sulàr.
Poui, atchi d'on potchotè,
Lieu Madjestà à sortessè,
S'è *d*-allir' du fian d'la Tchau,
U gran tro de lieu tchevau.

Monsieur Guyot, heureusement,
Etait juste là tout près,
Qui alla vite chercher une clef,
Sans mettre les pieds dans un soulier.
Puis, après un petit instant,
Leurs Majestés en sortirent,
S'en allèrent du côté de la Chaux,
Au grand trot de leurs chevaux.

To pianè la nai venia,
Mâ la nique on lli feza :
On èpringna lè lanpion
Qu'on avai fai par million.
Ouais, èn' aide ! qmè c'ètai bai !
Quîn-ne tiertâ ! qmè to relüyai !
Tchècon dzai : « C'è grô damâdge
Qu'on n'veye cè pa mai d'on viâdge ! »

Tout doucement la nuit vint,
Mais la nique on lui fit :
On alluma les lampions,
Qu'on avait faits par millions.
Oh, mon Dieu, comme c'était beau !
Quelle clarté, comme tout reluisait !
Chacun disait : « C'est grand dommage
Qu'on ne voie cela pas plus d'une fois ! »

Mado ! c'ètai grô piaizet
Que de vair tu çteu fiolet.
Epoui, à la maison de vla,
L'y'avai on puissan gala ;
Lè djouveun' s'è foûr dansî,
Nion ne sondgîve a se cutchî,
Tchècon ètai tro beûrnà
De to cè qu' s'avai passâ.

Ma foi ! c'était très plaisant
Que de voir tous ces petits feux ;
Et puis, à la maison de ville,
Il y avait un grand gala ;
Les jeunes s'en furent danser,
Personne ne songeait à se coucher,
Chacun était trop heureux
De tout ce qui s'était passé.

S'y'avai *z*-eu çlu pti hotau,
U tiozé, laiq tot-a l'hau,
Vo peûtè, mado ! contà
Qu'y l'èrai iluminà ;
Djuqu' dsu l'tai y'è *d*-èrai mè
Epoui dsu le pèti crè.
Y n'èrai pâ regrètà
Cè que cè m'èrai cotâ.

Si j'avais eu cette petite maison,
Au verger, là tout au haut,
Vous pouvez, ma foi ! compter
Que je l'aurais illuminée ;
Jusque sur le toit j'en aurais mis,
Et puis sur le petit crêt.
Je n'aurais pas regretté
Ce que cela m'aurait coûté.

Por mè, voui crià bin for :
« Vive le roi ! » djuqu'à ma mor ;
On mnaç'rai de m'ètranlià,
Qu'y n'è voui pà dèmarâ.
Por liu oncorè on coù,
Y m'tchanprè dedè on foù ;
A m'n-avi, el-y'a d'l'oneur
De se dir' son serviteur.

S'on vlai m'craire, ouaie ! ma fè !
On lli invierai on prézè,
Avoui on pâr' d'raitche d'ècri,
Qu'lli faran on furieu piaizi.
C'è dè prince que son rare,
On n'è treûve pà a tu lè care ;
E no fau prehyi l'bon Dieu
Tu lè djor, por çteu do d'lieu.

Ma fè ! monsieu de Gélieu,
Y ne poui rè fair de mieux.
Vo *z*-ai moin d'bour[1] que de pan,
C'è voûtre boûgre de dan.
C'è pairè por vo provà
Qu'y n'ai rè a vo rfouèzà,
Qu'y'ai ècri tu çteu couplè
Que n'vaîllè pà on stoklè.

Fàtè-*z*-è cè qu'vo pori ;
Quant-a mè, y cheu ravi
D'avè niouà lè do tchavon,
Uniquamè par soumission.
Y sè pru qu'è son grô croûye,
Qu'el an fauta de la boûye ;
Mètè-lè vitmè gomà
Devan que de lè motrà.

Apré cé, vo lé tchantri
Dsi l'air du *Couézei Haïri*.
Mà, po l'nom Dieu, n'ditè pâ
Quoui c'è qu'lè *z*-a conpozà :
On m'prèdrai por y n'sè què.
On èrai gran tor, vraimè,
Pouisqu'y n'soù pâ pieu tinbrà
Que vo !... Mon Dieu ! excusà !...

Georges QUINCHE.

Pour moi, je veux crier bien fort :
« Vive le roi ! » jusqu'à ma mort ;
On menacerait de m'étrangler
Que je n'en veux pas démarrer.
Pour lui épargner un coup,
Je me jetterais dans un feu ;
A mon avis, il y a de l'honneur
De se dire son serviteur.

Si on voulait me croire, oui, ma foi !
On lui enverrait un présent,
Avec une couple de versets d'écrit,
Qui lui feraient un très grand plaisir.
C'est des princes qui sont rares,
On n'en trouve pas à tous les coins.
Il nous faut prier le bon Dieu
Tous les jours, pour ces deux d'entre eux.

Ma foi ! monsieur de Gélieu,
Je ne puis rien faire de mieux.
Vous avez moins de beurre que de pain,
C'est bien votre dam.
C'est cependant pour vous prouver
Que je n'ai rien à vous refuser,
Que j'ai écrit tous ces couplets
Qui ne valent pas un jeton.

Faites-en ce que vous pourrez ;
Quant à moi, je suis ravi
D'avoir noué les deux bouts,
Uniquement par soumission.
Je sais bien qu'ils sont très mauvais,
Qu'ils ont besoin de la lessive ;
Mettez-les vitement tremper
Avant que de les montrer.

Après ça, vous les chanterez
Sur l'air du *Cousin Henri*.
Mais pour le nom de Dieu, ne dites pas
Qui c'est qui les a composés :
On me prendrait pour je ne sais quoi.
On aurait grand tort, vraiment,
Puisque je ne suis pas plus timbré
Que vous !... Mon Dieu ! excusez !...

Traduit par P. BUCHENEL.

[1] *Beurre :* à Valangin, *boure ;* à Coffrane, *bure ;* au Locle, *boure ;* à Gorgier, *boûro ;* à Vaumarcus, *bûro.*

LE PASSAGE DU ROI FRÉDÉRIC-GUILLAUME IV

Prince de Neuchâtel

EN 1842[1]

Y'ai adé on piaisi qu'cè porte peur adon qu'y m'svègne cè que s'a passâ à Vaulédgin, quan le roi chi venia, adon qu'è chie foue quauque djor a cotaire, en l'an quarante-do, qu'y creye... ouaie dâ! c'ètai en quarante-do, el y a d'cè piè de vet-an. Mâ vo peûtè contâ[2], deû qu'y vivrai oncorè cent an, qu'y n'pouèrai pâ reubiâ le djor qu'è chi venia; el è sur qu'on n'peu pâ reubiâ on taul afaire, vouènaide!

Cè foue u mé de septembre, on dmàr, qu'è venia citoquè. Mâ vo peûtè craire qu'on ètai *z*-eu informâ d'avance, de sôrte que tchécon avai fai sè prèparatif bin kmè è fau. Lè fène avan ècovà devan lè *z*-hotau d'façon qu'on n'airai pâ vu on solion to ba, taulamè c'ètai proûpre; cè relüyai kmè on merieu. La keumnautà, grô djöyeuse, avai fai èn a-d'trion u tchavon du bor, de coûte lè mouèraille du tchaté, qu'è n'y avai rè d'asse bé, dè guirlande, dè fieur on sacâdge, de la mosse, de la dare; c'ètai on piaisi de vai to cè.

J'ai toujours un plaisir que ça porte peur (effrayant) lorsque je me souviens (de) ce qui s'est passé à Valangin, quand le roi y vint, alors qu'il fut ici quelques jours en visite, en l'an 1842, que je crois... ouida! c'était en quarante-deux, il y a de cela plus de vingt ans. Mais vous pouvez compter[2], quand même je vivrais encore cent ans, que je ne pourrais pas oublier le jour qu'il vint ici; il est sûr qu'on ne peut pas oublier une telle affaire, vouénaide![3]

Ce fut au mois de septembre, un mardi, qu'il vint ici. Mais vous pouvez croire qu'on avait été informé d'avance, de sorte que chacun avait fait ses préparatifs bien comme il faut. Les femmes avaient balayé devant les maisons de façon qu'on n'aurait pas vu un brin de quoi que ce soit à terre, tellement c'était propre; cela reluisait comme un miroir. La communauté, bien joyeuse, avait fait un arc-de-triomphe au bout du bourg, à côté de la muraille du château, qu'il n'y avait rien d'aussi beau, des guirlandes, des fleurs en quantité, de la mousse, des branches de sapin; c'était un plaisir de voir tout cela.

[1] Même morceau que le précédent, et du même auteur, mais en prose.

[2] *Contâ* a le double sens, en patois, de *conter* et de *compter* en français, comme l'italien *contare*, l'espagnol *contar*. L'allemand dit de même *erzählen* (conter), dérivé de *zählen* (compter).

[3] Exclamation de surprise, intraduisible.

Epoui, è vo fau craire, mado ! qu'è n'y avai pâ èn' hotau qu'è n'y ousse dgirè dè *z*-ècritau, dè guirlande, dè fieur, dè drapeau, totè sòrtè de coreyon : y vo dise qu'c'ètai èna bènèdikcion. Tchècon s'ètai aidî, tchècon avai aportâ dè djouveun' sapelo deû la coûte, dè fieur deû l'corti, dè dgirofiée, du dgironion, totè sôrtè de bougrerie. On ètai contè, beurnâ ; èpoui on se r'laidgive qu'cè porte peur, kmè vo peûtè craire. E fau dire, mado ! qu'el y avé pru de què.

Le djor ivouessè que le roi èpoui sa fène vegnirè citoquè, tchacon avai mè dè *z*-ailion[1] cè qu'el avai de piè bè ; l'y è *d*-a qu'è *d*-avan fai à faire dè to neu. Epoui, è vo *z*-airai faillu vair le sacâdge de dgè que chi vegnirè deû tu lè veladge du Vau, deu Tchumon, lè Piantchè, le Coûti, Tieumesin, la Djor[2]-deu-Piâne, Têta-d'Ran, y vo dise deu parto. E ch'avai on monde, boûtâ, que n'è pâ de dire. Le bor ètai pien kmè èn' eu. On avai du mau de s'èguin-nâ par le maitère d'èna taule rote. Djamâ y n'vi on tau teurdon, èna taule cobiée[3] : c'ètai oncorè pie qu'èna feurmeillyre.

Le tin sèbïa grò lon, an atèdè qu'la cariaule arvisse. Mâ porè, atchie d'on poue, on öya on cou de canon : c'ètai a dire que Lieu Madjestà mètan lè pie dsu la comtà, a quauquè mnutè d'ci, à l'hau d'la route. Dusse-toue que l'cou d'canon foue t'rie, noûtrè tiotche, — lè trè du sermon et çla d'la Bordgêsie, — se mètire lè quatre a sna foite et rollhe[4]. Epoui lè canon f'zan dè débondenée, dè ronfiâye qu'el y avai quasi de què avai

Et puis, il vous faut croire, ma foi ! qu'il n'y avait pas une maison qu'il n'y eût aussi des écriteaux, des guirlandes, des fleurs, des drapeaux, toutes sortes de colifichets : je vous dis que c'était une bénédiction. Chacun s'était aidé, chacun avait apporté de jeunes sapins de la forêt (adossée à la côte), des fleurs du jardin, des giroflées, du géranium, toute sorte de belles choses. On était content, heureux ; et puis on se réjouissait que ça porte peur, comme vous pouvez croire. Il faut dire, ma foi, qu'il y avait assez de quoi.

Le jour où le roi et sa femme vinrent ici, chacun avait mis des habits ce qu'il avait de plus beau ; il y en a qui en avaient fait faire de tout neufs. Et puis, il vous aurait fallu voir la quantité de gens qui vinrent ici de tous les villages du Val-de-Ruz, de Chaumont, les Planches, le Côti, Clémesin, la Joux-du-Plâne, Tête-de-Ran, je vous dis de partout. Il y avait ici un monde, voyez, qui n'est pas de dire. Le bourg était plein comme un œuf. On avait de la peine à passer par le milieu d'une telle foule. Jamais je ne vis un tel tumulte, une telle armée de gens : c'était encore pire qu'une fourmilière.

Le temps sembla bien long, en attendant que la voiture arrivât. Mais pourtant, au bout d'un moment, on entendit un coup de canon : c'était dire que Leurs Majestés mettaient le pied sur le comté (de Valangin), à quelques minutes d'ici, au haut de la route. Aussitôt que le coup de canon fut tiré, nos cloches — les trois du temple et celle de la Bourgeoisie, — se mirent les quatre à sonner à toutes volées. Et puis les canons faisaient des

[1] *Ailion* n'a pas le sens dépréciatif de son congénère français *haillon*. Il est d'origine germanique ; c'est le diminutif d'un radical hypothétique *haille*, qui représente le haut allemand moyen *hadel*, etc. A.

[2] *Djor, jour, jor, jeur, joux, dzau*, du latin *juria, juris*, forêt de sapins située sur le haut d'une montagne. — La *dzau* des Vaudois semble avoir un rapport avec la *tsau* (chaux), mot plus usité dans le Jura, où il signifie une *montagne à pâturer*, d'après M. de Charrière. — Origine des mots *Jura, Jorat, Dzorat, Dzoratai*. J. L. M.

[3] *Cobiée*, du latin *copia*, troupe.

[4] Des verbes *fouetter* et *rollier*, fouetter et battre.

peur : c'ètai auquè de furieu. Vouènaide ! quîn-ne bruchon ! quîn-ne dèpeteuille ! On se couègnai, on s'bussâve ; l'y'è *d*-a que beurdoulâve, que tchisan to ba. Tchécon coressai kmè dè ra èpouèsenà du fian de Ntchaté, â criè : « Vive le roi ! » to pie qu'dè *z*-èradgie ; 'l'y avai d'què être ètordlâ. Y n'creye pâ qu'on n'ai djamâ ohi on tau senabre, deù qu'le monde è monde. Y'ai cru on momè qu'y v'lai tiessâ [1], mado !...

La djustize atèdai u bâ du tchaté, tute à nîr, tu grô bin fti ; el avan tu le tchapé a trè care, qu'è tenian a la man, kmè d'juste, — tandi qu'lè maître-bordgè avoué lè consélie, lieu, atèdan devan la maison de vla, qu'è l'hotau d'la Bordgêsie, dgîre avoué dè *z*-ailion nîr. Epoui lè sutie avoué lieu manté de cèrèmonie ; èpoui le bé drapeau que la reine bailla de prèsè, apré lè *z*-afaire de l'an trente-yon, vo satè [2]. Epoui, cè foù bon.

Quauque mnutè apré, la cariaule du roi foue laique. Alor de cèlaique, el y avai, mado ! de què être èpantâ, terbi, èbeurlicoquà, d'ohyi criâ : « Vive le roi !... Vive la reine !... » E fau avai cè vu, on n'peu pâ le racontâ. Y cheu sur qu'on a poui ohyi deù Budeuvllie, deù Ver-Tchielè-Blyè, crai bin deù lè Zau-Dgenevè et le Bec-à-l'Ozé [3] ; on airai djouèra que lè *z*-hotau alâvè tchè.

Lè tchevau — y creye qu'el y è *d*-avai chouai [4] se c'n'è pâ vouè, — s'arêtère

détonations, des ronflées (telles) qu'il y avait presque de quoi avoir peur : c'était quelque chose d'énorme. Vouénaide ! quel bruit ! quel tumulte ! On se serrait, on se poussait ; il y en a qui roulaient, qui tombaient à terre. Chacun courait comme des rats empoisonnés du côté de Neuchâtel, en criant : « Vive le roi ! » tout pis que des enragés ; il y avait de quoi être étourdi. Je ne crois pas qu'on ait jamais entendu un tel vacarme, depuis que le monde est monde. J'ai cru un moment que je voulais m'évanouir, ma foi !...

La justice attendait au bas du château, toute en noir, tous très bien vêtus ; ils avaient tous le chapeau à trois coins, qu'ils tenaient à la main, comme de juste, — tandis que le maître-bourgeois avec les conseillers, eux, attendaient devant la maison de ville, qui est la maison de la Bourgeoisie, aussi avec des habits noirs. Et puis les sautiers avec leurs manteaux de cérémonie ; et puis le beau drapeau que la reine (Elisabeth-Louise) donna en présent, après les événements de 1831, vous savez. Puis ce fut bon.

Quelques minutes après, la voiture du roi fut là. A ce moment, il y avait, ma foi ! de quoi être épouvanté, effrayé, sens dessus dessous, d'entendre crier : « Vive le roi !... Vive la reine !... » Il faut avoir vu cela, on ne peut pas le raconter. Je suis sûr qu'on a pu entendre de Boudevilliers, de Vers-chez-les-Bille (Malvilliers), peut-être depuis les Hauts-Geneveys et le Bec-à-l'Oiseau ; on aurait juré que les maisons allaient tomber.

Les chevaux — je crois qu'il y en avait six si ce n'est pas huit, — s'arrê-

[1] *Tiessâ*, du latin *quiescere*, se reposer. Dans beaucoup de localités, l'articulation *qu* ou *k* se change en *t*. Il en résulte que *ôquiè*, en latin *aliquid*, se prononce aussi *ôtiè* et revient ainsi au grec *oti*. De même *quiè*, qui, quoi, en latin *quid* : prononcé *tiè*, c'est le grec *ti*. J. L. M.

[2] Le 27 août 1831 ; voir les *Chants valanginois*.

[3] *Bec*, *Bèqua*, mots qui désignent en général ce qui se termine en pointe, en bec, — une visière de casquette, — une chèvre sans cornes, — l'angle saillant d'une surface, — une dent, un pic, une aiguille (de montagne). On les retrouve, avec ce dernier sens, dans les noms propres : *Bec-à-l'Ozé*, *Bèqua d'Audon*, *Bèqua Guibert*, *Bèqua-dè-Tzaussi*. J. L. M.

[4] *Six*. A Valangin, *chouai*, à la Béroche, *chui*, à Coffrane, *chue*, à la Chaux-de-Fonds, *chie*, aux Planchettes, *chie* aussi.

devan la djustize. Monsieu l'maire — c'ètai noûtre tan dgéti Monsieu François de Montmollin, — fesa on serviteur grô d'façon, avoué ène bale ptite arangue grô bin veria : c'n'è pâ liu que vlai dire aûquè que foûsse croûye, vouènaide ! el avai tro de cabosse !... Le roi rèpongnia grô djoûliamè ; èpoui cè foue bon.

Apré de célaique, y n'sai quoui d'za : Hû ! è tchevau, de façon qu'la cariaule se rebouèta an route por alà to pianè djuque devan l'hotau de vla, ivouessè qu'el s'arêta. Le roi et la reine decédire ; le maître-bordgè Gueurtelia feu on pouissan grô serviteur ; èpoui è d'za à Lieu Madjestà qu'el ètai force, ass' force que de mouèri, qu'el vegnisse èna bussée amon, djuque u paile, qu'on ètai tro beurnà de lè vair, èpoui qu'el y avai laiquetoquè aûquè por lè repicolà on potchotè.

Le roi, onète on ne peu pâ piè, ne se le f'za pâ a dire do viâdge. E bailla le bra a sa fène, èpoui el intrîrè dè la tchanbre, ivouè el y avai, dsu la trabye, on pâti à la tchair, on knieu u feurmâdge, qu'y creye, dè *z*-abrekoûe [1], dè biscoui, y n'sai tro què, totè sortè de bel afaire, que fesan, mado ! veni l'aigue è do care d'la gordge, — avoué y n'sai conbin de botollhe de vin, du to bon, kmè vo peûtè craire. Mà, mado ! cè foue grô damadge que Lieu Madjestà n'avan pâ fan. On è *d*-a *z*-eu groue deu : el avan dédjon-nâ [2] devan que de parti, de façon qu'el ne fire que d'èvalà on goselè, que c'n'è pâ la pîn-ne d'è praidgie, oncorè sin s'assetà. Y vo demande on poue s'on li airai kvi de mdgie a lieu apaîti, cè n'a pâ

tèrent devant la justice. M. le maire — c'était notre tant gentil M. François de Montmollin, — fit une révérence dans toutes les règles, avec un beau petit discours très bien tourné : ce n'est pas lui qui voulait dire quelque chose qui fût mauvais, vouénaide ! il avait trop d'esprit !... Le roi répondit bien joliment ; puis ce fut bon.

Après cela, je ne sais qui dit : Hue ! aux chevaux, de façon que la voiture se remit en route pour aller au pas jusque devant l'hôtel de ville, où elle s'arrêta. Le roi et la reine descendirent ; le maître-bourgeois Gretillat fit une très grande révérence ; et il dit à Leurs Majestés qu'il était nécessaire, comme il est obligatoire de mourir, qu'ils vinssent un moment en haut, jusqu'au poêle, qu'on était trop heureux de les voir, et puis qu'il y avait là quelque chose pour les ravigoter un peu.

Le roi, poli (comme) on ne peut pas plus (l'être), ne se le fit pas *à* dire deux fois. Il donna le bras à sa femme, et ils entrèrent dans la chambre, où il y avait, sur la table, un pâté à la viande, un gâteau au fromage, à ce que je crois, des biscomes, des biscuits, je ne sais trop quoi, toutes sortes de bonnes choses, qui faisaient, ma foi ! venir l'eau aux coins de la bouche, — avec je ne sais combien de bouteilles de vin, du tout bon, comme vous pouvez penser. Mais, ma foi ! ce fut bien dommage que Leurs Majestés n'avaient pas faim. On en a eu un véritable chagrin : ils avaient déjeûné avant de partir, de façon qu'ils ne firent que d'avaler un petit morceau, que ce n'est pas la peine d'en parler, encore

[1] *Biscôme*, de l'allemand *Haber*, avoine, et *Kuchen*, gâteau.

[2] *Dédjonnâ, dinâ, non-nâ*, c'est la désignation des trois repas de la journée. Cependant le dernier repas est désigné, à la Béroche, par le verbe *marindâ*, au canton de Vaud par le nom *marindon*. Les Fribourgeois ont pour verbe correspondant *marinda* et *marindenâ*, les gens du Pays d'En-haut disent *marena*, ceux du Jura bernois *mouarandé:* ceux de la Côte (Vaud) font une nuance : pour eux *marandena*, *marindota* signifient goûter, prendre le repas entre le dîner et le souper, tandis que, pour ceux de Cossonay, *marandona*, c'est prendre une collation à dix heures, *prendre les dix-heures*, entre le déjeuner et le dîner. — En Lorraine, *mouarande*, c'est le goûter. — En latin, *merenda*, souper ; en italien, *merenda*, en romanche *merenda*, en roumain, *merinde*, goûter. — De là le nom de famille *Marendaz*.

fauta de dire. Epoui vo peûtè contà qu'on ne li airai porè pâ dèmanda on crutche.

Mà, cè que me porta grò rise, cè foue quauqu'on, on conseillie du Vau, que me démanda to pianè s'è n'sérai pâ de l'onètetà de li ofri on bocnè de cè qu'el airan vlu, dè lieu sacta. Vo conprèle qu'y lli desi de tioûre la gòrdge; vouènaide! on n'airai pà manqua de no mètre dsu le calendrî.

Mà, y reubye de vo dire que dussetoue qu'è fourè dè le paile èpoui que tchécon oue dai: « Dieu vo *z*-aide! » le maître-bordgé Gueurtelia se mèta a dire on compliman s'bé, s'bé qu'el ètai quasi force de piorà on potchotè. Epoui, è n'fau pà reubià non piè que quan è foue question de baire on coû, le roi léva son vire kmè çoci, qu'ètai pien djuque tot-à l'hau, èpoui è cria: « Je bois à la santé et prospérité de ma bonne ville de Valangin!... » Epoui cè foue bon.

Apré de célaique, à dècèdè lè *z*-ègrà por s'è *d*-alà, el y avai le sutie dè bordgè que teniai le bé drapeau de la reine. E n'le r'k'gnossa pà to drè, de façon qu'è dèmanda cè que c'ètai. Le poûr sutie foue ètrulà, to terbi, kmè vo peûtè vo *z*-èmadginà; è n'ouc pà le tin d'pinsà a cè qu'è faillai dire; alor d'celaique, kmè è n's'adgessai pà d'être mouè, è rèpongna to bouènamè: « C'est *Son Excellence* la reine qui l'a donné à la Bourgeoisie! » Çleu que l'oûre, oûrè grò de mau de n'pà ètiafà de rire; el y è *d*-a que desirè qu'el avan vu le roi rire on potchotè. Mà, mado! è fau dire qu'è serai *z*-eu maulaisie de vouardà son sèrieu.

La Bordgèsie avai *z*-eu la bouène idée d'èvità quauque dame por teni conpa-

sans s'asseoir. Je vous demande un peu si on leur aurait cordu de manger à leur appétit, cela n'a pas besoin d'être dit. Et vous pouvez compter qu'on ne leur aurait cependant pas demandé un kreutzer.

Mais ce qui me porta à bien rire, ce fut quelqu'un, un conseiller du Val-de-Ruz, qui me demanda tranquillement s'il ne serait pas de l'honnêteté de leur offrir un petit morceau de ce qu'ils auraient voulu, dans leurs poches. Vous comprenez que je lui dis de fermer la bouche; vouénaide! on n'aurait pas manqué de nous mettre dans l'almanach.

Mais j'oublie de vous dire qu'aussitôt qu'ils furent dans la salle et que chacun eut dit: « Dieu vous aide! » le maître-bourgeois Gretillat se mit à dire un compliment si beau, si beau qu'il était presque force de pleurer un peu. Et puis, il ne faut pas oublier non plus que quand il fut question de boire un coup, le roi leva son verre comme ceci, qui était plein jusque tout au haut, et puis il cria: « Je bois à la santé et prospérité de ma bonne ville de Valangin!... » Puis ce fut bon.

Après cela, en descendant les degrés pour s'en aller, il y avait le sautier des bourgeois qui tenait le beau drapeau de la reine. Il (le roi) ne le reconnut pas tout de suite, de sorte qu'il demanda ce que c'était. Le pauvre sautier fut interdit, tout décontenancé, comme vous pouvez vous imaginer; il n'eut pas le temps de penser à ce qu'il fallait dire; alors de cela, comme il ne s'agissait pas d'être muet, il répondit tout bonnement: « C'est Son Excellence (au lieu de Sa Majesté) la reine qui l'a donné à la Bourgeoisie! » Ceux qui l'entendirent eurent bien de la peine à ne pas éclater de rire; il y en a qui disent qu'ils avaient vu le roi sourire. Mais, ma foi! il faut dire qu'il aurait été difficile de garder son sérieux.

La Bourgeoisie avait eu la bonne idée d'inviter quelques dames pour tenir

gnie à la reine : el y avai madame la mnistre Berthoud, de Vauledgin, madame la mnistre Perret, de Cofrâne, èpoui, qu'y creye, çla de Sin-Martin. Çté damè è *d*-avan grô couèson ; mâ, par apré, el desire qu'el ètan grô èfan, que la reine lè bouèta to drè a lieu àse, à lli praidgè avoué tan de bontà qu'el è *d*-ètan quasi tote vergogneuse.

Quan è foûrè devan le sermon, le roi desa qu'el avai èvite de l'y intrà èna bussée. Heureusamè qu' noûtre rèjan, Monsieu Guyot, ètai djuste piantâ laique toquè. E coressa kmè èna rate èpouèsenäye, sin mètre lè do pie dè on sular, qu'ri la tiàr a l'hotau. Epoui heureusamè que, le djor devan, on avai *z*-eu la bouène idée de faire a l'ècovâ le sermon bin de façon, por cè qu'on se desai qu'è s'pouèrai que le roi et la reine foûsse curieu de le vair à passè. E guegnîre on poue parto ; èpoui è fau vo dire que la reine s'abotia[1] èna bussée d'su la trabye de comunion, pinse bin, la bouène dame, por prévie.

Apré de célaique, è s'èguin-nirè dè leu cariaule, por s'è *d*-alà du fian d'la Tchau, apré avai remarchà èn' anbîme d'étre *z*-eu s'bin reçu citoquè. Epoui on racminça oncorè on viâdge de criâ : « Vive le roi ! Vive la reine !... » djuque on ne poue piè lè vair tot-à l'hau des Raisse.

Le vêpre, ce foue èn' autre istoire : dusse-toue que la né foue laique, tchécon èpringna lè lanpion. El y è *d*-avai a tu lè *z*-hotau : è n'y è *d*-avai pâ on, pâ èna fenétre qu'è n'y è *d*-ousse quéqu'on ; djuque è poûr qu'è *d*-avan mè on pâre. Epoui el y è *d*-avai dgire u motie, èpoui

compagnie à la reine : il y avait Mme la ministre Berthoud, de Valangin, Mme la ministre Perret, de Coffrane, et, à ce que je crois, celle de Saint-Martin. Ces dames en avaient bien souci ; mais, plus tard, elles dirent qu'elles étaient bien enfants, que la reine les mit tout de suite à leur aise, en leur parlant avec tant de bonté qu'elles en étaient presque toutes honteuses.

Lorsqu'ils furent devant l'église, le roi dit qu'il avait envie d'y entrer un moment. Heureusement que notre régent, M. Guyot, était juste planté là. Il courut comme une souris empoisonnée, sans mettre les deux pieds dans un soulier, chercher la clef à la maison (chez lui). Et puis heureusement que, le jour avant, on avait eu la bonne idée de faire balayer le temple à fond, parce qu'on se disait qu'il se pourrait que le roi et la reine fussent curieux de le voir en passant. Ils regardèrent un peu partout ; et puis il faut vous dire que la reine s'appuya légèrement un moment sur la table de communion, je pense bien, la bonne dame, pour prier.

Après cela, ils s'introduisirent dans leur voiture, pour s'en aller du côté de la Chaux-de-Fonds, après avoir remercié très vivement d'avoir été reçus si bien ici. Et puis, on recommença encore une fois de crier : « Vive le roi ! Vive la reine !... » jusqu'à ce qu'on ne put plus les voir tout au haut des Raisses (Scieries).

Le soir, ce fut une autre histoire : aussitôt que la nuit fut là, chacun alluma les lampions. Il y en avait à toutes les maisons : il n'y en avait pas une, pas une fenêtre qu'il n'y en eût quelques-uns ; jusqu'aux pauvres qui en avaient mis une paire. Et puis il y en avait aussi

[1] *Abotia*, verbe actif renverser (quelqu'un sur son visage, un vase sur son ouverture), courber, pencher en avant ; — *s'abotia*, verbe réfléchi, se coucher le visage contre terre, être assis ou appuyé et reposer sa tête sur ses mains sur la table ; — *abotia*, verbe neutre, pencher. On peut faire exactement le même sens avec les verbes *mettrè*, *bouèta*, *couètsi*, *tsezi*, et l'adverbe *à botion*. Dans le Midi *abouca*. Ces mots viennent du latin *ad buccam*, sur la bouche. En ancien français, *à bouchons* signifiait le contraire de à la renverse.

J. L. M.

a la tor du rlodge, a la porte du tchaté, djuqu'è tchîvrè dè borné, qu'è *d*-ètan to crapi : çlu que n'airai pâ iluminà sèrai *z*-eu dévosëyie. Quin-na tiairtà ! On n'pouai pâ pru boûtà...

Deù tianze djor, lè caquelar n'avan rè fai que de fabriquà dè lanpion, mîmamè qu'è fau dire qu'el oûrè pru mau d'assondgevi, èpoui qu'è creyan de ne pâ pouai niouà lè do tchavon : vo peûtè contâ qu'el an chouâ kmè dè bourie !...

Madlamâ ! que c'ètai porè farce de vai tu çteu peti fiolè ! Djamà y n'vi on taul afaire : on airai poui llire dè on lèvre devan l'hotau, taulamè el y avai de tiairance. Y vo djouère qu'el y avai quasi d'què étre èbioudenà.

Epoui, el y oue on pouissan gala à l'hotau dè Bordgé, ivouessè qu'on lly s'amouèsa furieusamè. Epoui, por lè djouveun', el y avai on bal dè le gran paile du tchaté, qu'on lly dansa djuque le djor venia. Epoui, el è bon de renotà, por qu'on s'è svègne, qu'è n'y a pà eu, pèdè la fête, èna mi de contreleyance, pà èna dgè[1] qu'è fousse gueurgne, nion qu'ousse biu, ou bin que s'ai *z*-eu robà. Mà, nédontè-vo, que c'è porè aùquè de bé !

Se mon pére avai pairè vu to çtu carillon, saterdie ! quin piaisi el airai porè *z*-eu !... C'è *d*-ètai on, çtu laique, qu'anmâve le roi que cè porte peur[2]. En l'annâye quatorze, vo sâtè quan le roi repregna noûtre pâhi, mon pére, qu'ètai adon sèkeurtére de la keumnautà, ècria u lèvre quauque reitche, por dire conbin

à l'église, et puis à la tour de l'horloge, à la porte du château, jusqu'aux chèvres des fontaines, qui en étaient toutes garnies : celui qui n'aurait pas illuminé aurait été mis à la langue des gens. Quelle clarté ! On ne pouvait pas assez regarder...

Depuis quinze jours, les marchands de vaisselle n'avaient rien fait que de fabriquer des lampions, mêmement qu'il faut dire qu'ils eurent assez de peine d'arriver à chef, et qu'ils croyaient de ne pas pouvoir nouer les deux bouts : vous pouvez compter qu'ils ont sué comme des beurriers !...

Madlama ! que c'était pourtant risible et agréable de voir tous ces petits feux ! Jamais je ne vis une telle chose : on aurait pu lire dans un livre devant la maison, tellement il y avait de lumière. Je vous jure qu'il y avait presque de quoi être ébloui.

Et puis, il y eut un très grand gala à l'hôtel des Bourgeois, où on s'amusa énormément. Et puis, pour les jeunes, il y avait un bal dans le grand poile du château, où l'on dansa jusqu'à ce que le jour vînt. Et puis, il est bon de noter aussi, pour qu'on s'en souvienne, qu'il n'y avait pas eu, pendant la fête, la plus petite contrariété, pas une personne qui fût hargneuse, personne qui eût bu (pour être ivre), ou bien qui ait été volé. Mais n'est-ce pas, que c'est pourtant quelque chose de beau !

Si mon père avait seulement vu tout ce tapage, sapristi ! quel plaisir il aurait pourtant eu !... C'en était un, celui-là, qui aimait le roi d'une façon démesurée. En l'an 1814, vous savez quand le roi (de Prusse) reprit notre pays, mon père, qui était alors secrétaire de commune, écrivit au livre (des procès-verbaux)

[1] En patois romand, le mot *gens* s'emploie dans les deux nombres : *èna dgè, dè dgè*, tandis qu'en français il ne se dit qu'au pluriel. A.

[2] *Que ça porte peur*, expression rappelant celle du chroniqueur neuchâtelois Hugues de Pierre, *faisant peur et pourtant plaisir à voir.*

el ètai beurnà. Alor de célaique, el acminça kmè çoci : « La bonne nouvelle que nous rentrons sous la domination du roi. » Se vo n'me craîtè pà, vo n'ai qu'a démandâ le lèvre; vo vlai pru vai qu'y ne vo dise pâ èna mante. — Y vo raconteri, on de çteu djor, s'vo vlai, kmè què, sin on de noûtrè roi de Prusse, mon poûre pére sèrai *z*-eu [1] ruinâ, ouaida ! ruinâ, rèdu a dèmandà l'anmeune. Assebin, è s'pan-nâve adé lè *z*-oûe tu lè viadge qu'è praidgive du pouissan grô service que le roi li avai fai, quan è foue robà adon que to en France ètai sè-d'su-d'zo, a çtu tin que foue djustamè batchie *la Terreur*.

Mà, el è force qu'y vo dise oncorè que le bé djor ivouè le roi chi venia, el y ou, por mè, mado ! on furieu racro : ma poûra mére — mon Dieu ! quan y lli pinse, y'ai adé le cœur grô kmè on pan, — ètai u lli. El ètai malade, el y avai grô pédie : on veniai, quauque djor devan, de lli faire l'opèracion por la cataracte; c'ètai èna conpassion que de la vai piorà adon que tchécon ètai se djöyeu, s'beurnà; on oue grô de bèsogne de la reconsolà.

Devan que de piaquà, è fau porè oncorè qu'y vo r'contai aûquè qu'a fai a rire djuque è *d*-avai mau u vètre :

quelques lignes, pour dire combien il était heureux. Lors de cela, il commença comme ceci : « La bonne nouvelle que nous rentrons sous la domination du roi. » Si vous ne me croyez pas, vous n'avez qu'à demander le registre; vous voulez assez voir que je ne vous dis pas un mensonge. Je vous raconterai, un de ces jours, si vous voulez, comme quoi, sans un de nos rois de Prusse, mon pauvre père aurait été ruiné, ouida ! ruiné, réduit à demander l'aumône. Aussi, il s'essuyait toujours les yeux toutes les fois qu'il parlait de l'immense service que le roi lui avait fait, quand il fut volé alors que tout en France était sens dessus dessous, à ce temps qui fut justement baptisé *la Terreur*.

Mais, il est force que je vous dise encore que le beau jour où le roi vint ici, il y eut, pour moi, un très grand raccroc : ma pauvre mère — mon Dieu ! quand j'y pense, j'ai toujours le cœur gros comme un pain, — était au lit. Elle était malade, il y avait bien pitié : on venait, quelques jours avant, de lui faire l'opération de la cataracte; c'était une compassion que de la voir pleurer lorsque chacun était si joyeux, si heureux; on eut bien de l'ouvrage à la reconsoler.

Avant de finir, il faut pourtant encore que je vous raconte quelque chose qui a fait rire jusqu'à en avoir mal au ventre :

[1] *Sèrai z-eu* ruina, — *c'ètai z-eu*, — è ne *sèrai* pâ *z-eu* piè contè, etc. — On aura remarqué cette anomalie du patois de conjuguer le verbe *avoir* avec l'auxiliaire *être*. Mais est-ce bien l'auxiliaire être? F. C.

E son z-âè mau invoua, ils ont été mal arrangés. On voit que le verbe *être*, en patois, comme le verbe *avoir* en français, trouve en lui-même son auxiliaire dans les temps composés, et se conforme ainsi à la conjugaison allemande. Mais qu'est-ce que ce participe *z-âè*, *z-au*, *z-u* ? Le participe du verbe avoir, auquel il est identique? Dans ce cas, il faudrait traduire littéralement *son z-âè* par *son eu*. Ou bien *z-âè*, *z-au*, *z-eu*, *z-u* serait-il aussi le participe du verbe être et faudrait-il traduire par *sont été* ? — Remarquons qu'assez souvent on donne au verbe être le participe *êtâ*, employant alors *avoir* pour auxiliaire : *è l'an êtâ*. Mais ce participe *êtâ* doit être du patois récent, une imitation d'*été*. Depuis qu'on a attaché malheureusement une espèce de honte à l'usage du patois, ceux qui parlent patois ont cherché à lui donner un air français, et on le dénature ainsi en plusieurs points. — *Z-au* ou *j-au* est le participe usité dans le dialecte fribourgeois et dans celui des Alpes. Les Vaudois disent *z-u*, les Bérochaux *z-âè*. Cependant il y a un temps composé où les Vaudois emploient les deux auxiliaires *ye su z-au z-u* pour dire j'ai eu été; si l'action s'est passée dans un temps encore plus éloigné, dont le souvenir n'est plus net, ils disent : *Y'ai z-au z-eu êtâ*. J. L. M.

Voici le verbe *avoir* à la première personne, tel qu'il se conjugue à la Béroche : Y'ai, y'avâè, y'ouri, y'ai *z*-âè, y'ouri *z*-âè, y'avâè *z*-âè, y vouu avâè (futur antérieur manque), y'erai, y'erai *z*-âè, qu'ai-yo, qu'y'oûsso, qu'aiyo *z*-âè, qu'y'oûsso *z*-âè, avâè, avâè *z*-âè, aiyn, aiyn *z*-âè.

Tandis que voici le verbe *être* : ye su, y'êtâè, ye fou, y *su z*-âè, ye fou *z*-âè, y'êtâè *z*-âè, ye seri, ye seri *z*-âè, ye seràè, ye seràè *z*-âè, que ye sée, que ye fousse, que ye sée *z*-âè, que y fouusse *z*-âè, etc. F. C.

Quan le roi vla intrà u sermon, el y avai laique on peti villiotè de la Sagne que s'avesa de lli tèdre la man. Qué vo, qu'è faillai être grô ardi ?... Mà le roi, liouin de le prèdre du pouè ſian, bailla dgìre la chone, to pik que se c'ètai *z*-eu [1] on grô pouissan monsieu. E vo *z*-airai faillu vai le Sagnar kmè el ètai porè beurnà ! Y creye qu'on lli airai baillie chouai louis d'or qu'è n'sèrai pâ *z*-eu [1] piè contè : è desai a tu çleu qu'ètan laique : « Vetci èna man que le roi a teni dè la chone ; saterdie ! vo peùtè contà que djamà y n'voui la relavà, deû qu'y vivrai oncorè cent an !... »

Georges QUINCHE.

Lorsque le roi voulut entrer à l'église, il y avait là un petit vieux de la Sagne qui s'imagina de lui tendre la main. N'est-ce pas, qu'il fallait être bien hardi ?... Mais le roi, loin de le prendre du mauvais côté, donna aussi la sienne, comme si ç'avait été un très grand monsieur. Il vous aurait fallu voir le Sagnard comme il était pourtant heureux ! Je crois qu'on lui aurait donné six louis d'or qu'il n'aurait pas été plus content : il disait à tous ceux qui étaient là : « Voici une main que le roi a tenue dans la sienne ; sacrebleu ! vous pouvez compter que jamais je ne veux la relaver, quand même je vivrais encore cent ans !... »

Traduit par Fritz CHABLOZ.

[1] Voir la note à page 181.

RÉCIT DU PASSAGE DU ROI

1842

Y voui vo racontà ce qu'sa passà a quarante-do, quà le roi est veni tchî no. C'étae à la fâe de septembre, on avae dja venadgî do djor, quà on dit que le roi vlae passà dman. A c'te novalle, nion ne travaillé pieu, on quitta la veugne por s'prèparà; tous les éfants sont zé ainvîe a la mosse ou Tchânèt, lé djouvné djets sont alla queri dè sapaes por faire enn arc de triomphe; lé baessté fsan dé guirlandé avouî dé boquets; les hommes qu'avan on poû d'goût sont vni baillî des ordrés; é y avae le greffî Quellet, le capitaine Djera[1], Nicolas Mouerset[2] et dé z-autrés. Suffit que le vîpre, tot ètai préparà.

Alors on dit que lé voituré arriveran à n-éré dou matae. A vouet éré, l'artilleri de Ntchaté a passà por allà à la frontîre ou Pont de Vaux, enn demi batterî. E s'san piassî dé lé tiozé prî de la velle, davouet è ne veyan pas les voituré que venian d'l'autre fian de la velle. E l'an invîe enn homme ou tchatî[3] d'la velle, c'étai le cantonî Bellenot, avoui on drapeau bian por baillî le signal è z'artilleurs quà lé voituré arriveran de l'autre fian d'la velle. Alors emé on avae pridgî de n-éré dou matae, lé cariaulé n'an erreva qu'à doué zêré aprî mî djor. Paesa vaer à noûtre Bellenot ou tchatî; é n'avae pairé pas on bocon d'pan dsou iou. Maugré dçet è ne povae pas quittà le poûste. Alors el a assaîti de crià ou vegnolan Stettler que restâve à la combe derrî l'tchatî. Quà Stettler a zae oyi, el errva avoué dou pan et dou vae; mà Bellenot avae déployî le drapeau, l'artillerî ronflave et noûtre homme avae quittà le poûste; Stettler étae trop tard avoué son pan et son vae.

Vèci que lé voituré errivé. Quà elles sont zé à Fernipère[4], elles sont zé arrétae par on djouven homme qu'avae zé dé zaffaire en djustice. Suffit qu'é dévae doze louis d'or à la Seniori. Enn ami lli avae fae enne requette por présétà ou roi. Le vegnolan de Fernipère, on Racine, qu'avae fae quatre ans à Berlin dé le bataillon de Ntchatî et que qniossae bae le roi, dit à çtu djouven homme: «E te fau préparà dou rasae, y te voui dja dire quà è fauderr t'avancî. Baille ta choie!»

[1] Girard.

[2] Muriset.

[3] Le Schlossberg.

[4] Frienisberg, domaine sur la route de Neuveville au Landeron. C'était autrefois la «Recette». Cette propriété, à peu près toute en caves et pressoirs, doit appartenir actuellement à l'Hôpital de Soleure. Ce nom se retrouve à Chasseral, où il dénomme une ferme, et dans le canton de Berne, où il s'applique à un hameau, institution de sourds-muets. P. B.

Quâ lé voituré sont zé laeque, Racine lli dit : « Boûte, c'est celulai, y le qnios cmet mon père ! » Le djouven homme adgitave son papîre, présétâve on piatî de rasae, qu'el avae prae dé la veugne de Fernipère, qu'étae djuste la veugne du roi.

Le roi a prae dou rasae et l'a fâe part è zautré ; poui è prae la requette et dza au djouven homme : « Mon ami, soyez tranquille. » Pié tard, el a zé la novalle que lé doze louis d'or étan biffâ.

Por le vegnolan Racine qu'étae lé, el a prae la parole et dza à Sa Madjestà : « J'ai fait quatre ans de service dans le bataillon neuchâtelois, ç'a été le plus beau temps de ma vie. » Le roi prae sa borse et lli baillae enn pîce. Suffit que, pié tard, quâ on demandâve à Racine : « Combae t'a t'ou baillî ? » è dza : « E m'a baillî on thaler, le bougre ! »

Depoui Fernipère è continioua sa route et errva à l'otau dou colonel Pétavel, avouet l'an fae halte. Le roi a mé pî à terre por saluâ la veuve dou colonel. Ça n'a pas doura lontae, é continué djuqu'à l'arc de triomphe qu'ètae vers le poûste de djandarmerie. E l'y avae lae l'estrade por les autoritâ, la mousique, le djouvné baessté en bian por présétâ dou rasae à la reine. E y a zé do discours ; lé tiotché snâvé, la mousique djouezae, lé canon ronfiave, et, ou momet baillî, on a fae silence, le roi se léva dé sa voiture et poui el a praidgî quoque mots ; el a dae que lé Neuchâtelois avan dja topiae (tout plein) fae, mae qu'i lli restave encore topiae à faire, dé monts à faire fiéri, dé marais à dessétchî. Aprî cé é se rasstave et bailla l'ordre d'allâ. [1]

Ce n'étae ou monde qu'on cri de : « Vive le roi ! »

Quâ è son zé lavi, è y a de noutrés hommes que n'étan pas d'accord sur ce que le roi avae dae. Lié da qu'avan comprae qu'é vlae dessétchî lé marais ; lé zautré lli dsan : « Bougré de bêté, el a dae qu'é y avae dé marais à dessetchî ! » Por mé, y créye qu'é ne l'a pas dae, pouisque è ne l'a pas fae.

Alors aprî tot cé, on a ramassâ tou lé vîye tchevau de l'édrae (l'endroit) por alla contre Ntchatî, avouet è y avae la promenade è flambeaux ; çé a fae enn balle nai.

Le lédeman on a continua la vnadge qu'étai gros ballé.

C'est daess que le roi é zé reçou dé noûtre quemnôta dou Landeron.

Recueilli par P. Buchenel,
d'après M. Charles Varnier.

[1] Après avoir remercié l'organe de la Bourgeoisie du Landeron (M. le curé de la ville), le roi s'entretint avec les personnes qui l'entouraient. Le bonheur qu'il éprouvait d'être arrivé dans un pays cher à son cœur se lisait sur sa physionomie si expressive. Il parla de son voyage, du plaisir qu'il avait eu en longeant les rives du lac de Bienne, en voyant les Alpes qui offraient de là un si magnifique coup d'œil. Pendant ce temps, les jeunes filles vêtues de blanc (une vingtaine) s'étaient approchées de la portière, du côté où était la reine : l'une d'elles, *Augustine Quellet*, présenta à Sa Majesté une fleur, en lui disant : « C'est au nom des jeunes filles du Landeron que je viens offrir cette fleur à Votre Majesté : combien nous serons heureuses si elle daigne l'accepter avec bienveillance. » — Immédiatement après, *Louise Gicot* offrit à la reine un panier de raisin, en lui disant : « Votre Majesté met le comble à tous nos vœux, en nous honorant de sa visite ; nous lui en témoignons notre vive reconnaissance, et nous la supplions d'agréer ce léger présent, comme étant l'emblême de l'ineffable douceur qui fait son plus bel apanage. » — La reine reçut ces simples dons avec beaucoup de bonté.

Puis, le roi ayant donné le signal du départ, les voitures repartirent aux cris mille fois répétés de : *Vive le roi ! Vive la reine !* (relation officielle.)

R'contureula d'on poure mébile[1]

1854

Mau su mau n'è pa la santà,
Deu l' pére Adam, c'è la vertà.
La maladi et septante an
Son dé cottlie grô poue avnian,
Que s'fan popnâ et bitchonâ
Pa çlé qu'i fan atchavounà...
E-tu don bin èbahissâbye
Qu'on sè a regaufe et poue sociàbye?...

Mà, po preuvà, s'y'à *n*-ai la fouoche,
Que l'keu vaillè mie que l'ècouoche,
Fassin eurtie d'on poue d'rchesse
L'orfèn', l'infirme et la vyllhesse.
L'notaire dè vni dâ on momà,
Po rèdidgie mon testamâ.
Ça confondra çlè que m'an djudgie
Su mé fau piè, su mon prèdgie.

S'y fu èlva kma pieu d'on poûre,
Que n'an pére ne mére po lé récoure,
A coui on kvè pieutoue l'ècôrdge[2]
Que la pidie et l'pan d'òrdge,
De mè, mado ! n'ègzidgie pà
Des « airs de cour », dé mo sucrà.

Récit et plaintes d'un pauvre malade

1854

Mal sur mal n'est pas la santé,
Depuis le père Adam, c'est la vérité.
La maladie et septante ans
Sont des visites très peu agréables,
Qui se font pouponner et bichonner
Par ceux qu'elles font enrager...
Est-il donc bien étonnant
Qu'on soit chagrin et peu sociable?

Mais, pour prouver, si j'en ai la force,
Que le cœur vaut mieux que l'écorce,
Faisons héritier d'un peu de richesse
L'orphelin, l'infirme et la vieillesse.
Le notaire doit venir dans un moment,
Pour rédiger mon testament.
Cela confondra ceux qui m'ont jugé
Sur mes faux plis (défauts), sur mon langage.

Si je fus élevé comme plus d'un pauvre,
Qui n'ont père ni mère pour les soigner,
A qui on souhaite plutôt le fouet
Que la pitié et le pain d'orge,
De moi, ma foi ! n'exigez pas
Des airs de cour, des mots sucrés.

[1] En patois du Gobry, de la Barrigue, de la Galandrure et du Jean Colar, localités rière les Planchettes et Pouillerel.

[2] *Ecordge*, ailleurs *écordja, écourdja, écourdjia, écourgia*, fouet; en vieux français *escourgée*, italien *scoreggia*, anglais *scourge;* du latin *corrigia*. Les verbes *écordgi, écourdzi* signifient fouailler, fouetter, chasser à coups de fouet. J. L. M.

L'afan qu'on và po sa rançon,
« Privé d'amis, de direction »,
Taul compagnon, taule habitude,
Çla dé djuron kma çla de fmà
Egzidgea moin d'espri, d'ètude
Qu'on poue d'orgoue, de vanità.
Ça qu'on *z*-à vouède sin malice
Vo *z*-è contà po dè gran vice,
Po de l'inpiètà...

L'enfant qu'on vend pour sa rançon,
Privé d'amis, de direction,
Tel compagnon, telle habitude.
Celle des jurons, comme celle de fumer
Exigent moins d'esprit, d'étude
Qu'un peu d'orgueil, de vanité.
Ce qu'on en garde sans malice
Vous est compté pour de grands vices,
Pour de l'impiété...

Y'à *n*-ai la preuva
Tota fraîch'ta et tota neuva :
Et lé grô mo qu'iè y'ai teunà,
M'an fà passâ por on dan-nà.
Y'ai èpantâ Monsieu Guerlè,
Le mnistre, avoué sté « Feurcassè ! »
Que — Dieu m'padnè ! — m'à ètchapà

Kma on liaçon... — Ne sai-yo pà
Qu'on krètyin dè ne pa djurie,
Etre moin pême, pieutoù preyie ?...
C'è fà !...

J'en ai la preuve
Toute fraîche et toute neuve (récente) :
Et les gros mots qu'hier j'ai tonnés,
M'ont fait passer pour un damné.
J'ai épouvanté Monsieur Grellet,
Le ministre, avec ces « Te fricasse ! »
Qui — Dieu me pardonne — m'ont [échappé
Comme un glaçon... — Ne sais-je pas
Qu'un chrétien doit ne pas jurer,
Etre moins prompt, plutôt prier ?...
Amen !...

Veyin s'on poue d'solè
Pora m'retchauda sté molè.
Vètci chie mè qu'on peu roûpite
M'écheure le san et m'dèpite.
Y n'ai pieu ra : ne fouoche, ne djache ;
Soue prè i chofe, djaune et borache ;
Et, kma s'la mouô dèvè r'laidgie,
I n'piaqua [1] pa d'm'à prédgie.

Voyons si un peu de soleil
Pourra me réchauffer les mollets.
Voici six mois qu'une vilaine hydropisie
M'écrème le sang et me dépite.
Je n'ai plus rien : ni force, ni énergie ;
Je suis pris au soufflle, jaune et enflé ;
Et, comme si la mort devait réjouir,
Ils ne cessent pas de m'en parler.

Ra d'ça !... No *z*-in ancouo boun'aidge,
Du vin, on midge et du coraidge.
Vo n'ai kouèta de choure ma bière
Que por euvouai mon sèkeurtaire :
Vo n'porie eurtà de ma couillie
Qu'adon qu'y'ari pru bou [2] et mdgie...

Rien de ça !... Nous avons encore bon [âge,
Du vin, un médecin et du courage.
Vous n'avez hâte de clore ma bière
Que pour ouvrir mon secrétaire :
Vous ne pourrez hériter de ma cuillère
Que quand j'aurai assez bu et mangé...

[1] Le verbe *piaka* est aussi beaucoup employé par les Fribourgeois, assez peu par les Vaudois. Il signifie *céder* à la force, *cesser*, *se calmer*. En latin et en italien, *placare*, apaiser, calmer. Il nous est resté *implacable* en français.

[2] *Bou*, boire. — Y'ai *biu* do vire, mà il airè vlu qu'y *bévisse* djuqu'à tchè. — Le fènè *bèvan* alan que no. — Y *bevai* choir on vire. — E *bevai* du lacè. — *Baitè* gaillar. G. Q.

N'vadra-t-u nion voué mè, s'astà,
Por qu'on chi pouisse on poue taqua?...
Le mau s'afrin à batollyan,
On l'agueurgnè à l'pidosan...

Ne viendra-t-il personne vers moi s'asseoir,
Pour qu'on ci puisse un peu bavarder?...
Le mal s'endort en babillant,
On l'aigrit en le choyant.

Oh! boun' aizai! vètci po l'cou,
L'goûmè dè mintè *du Djean Nicoud*...[1]

— Hola! Moinsè, s'la place te manque,
Vin citoquè montà ta *blanque*[2],
Askeursè-ci ton taboret;
«Ton rang n'est pas près d'un crampet.»

N'ai-te ra d'nové dà ton bissa
Po l'poûre mèbile que n'va nionça?...

On di que t'ai *z*-u du chan du V'lè:
Que dia-t-u, qu'fan-t-u tchie sté Francè?

An-t-u guêra?... Prédge-t-on dè lu?
I *n*-an dreya de l'aut' chan du Du;

Y'ai grò poueu de sté casseroù[3],
Et dé *z*-ètoutche qu'on lly di gabelou.
Tu lè do no motra lè da;
L'yon veu du san, l'autre d'l'ardgea...
Te ll'y ai grô cottlà: fassè-t-u bé?

Ll'y ai-tu bou et mdgie a rebif-mouté?

N'ai-te ra fà (dà ton voyaidge)
Bretche i contra d' ton mariaidge?
T'ètoue djouven', on poue ledgie:
L'Istèr t'a-t-euille pou coridgie?...

Oh! bon hasard! voici pour le coup,
Le puisoir des mensonges *du Jean Nicoud*...
— Hola! Moïse, si la place te manque,
Viens ici monter ta *blanque*,
Approche d'ici ton tabouret;
Ton rang n'est pas (d'être) près d'un revendeur.

N'as-tu rien de nouveau dans ton bissac
Pour le pauvre malade qui ne va nulle part?...
On dit que tu as été du côté du Villers:
Que disent-ils, que font-ils chez ces Français?
Ont-ils guerre?... Parle-t-on des loups?
Ils en ont à tout moment, de l'autre côté du Doubs;
J'ai bien peur de ces sorciers,
Et des pestes qu'on nomme douaniers.
Tous les deux nous montrent les dents,
L'un veut du sang, l'autre de l'argent...
Tu y as été en visite longtemps: faisait-il beau?
Y as-tu bu et mangé à bouche que veux-tu?

N'as-tu rien fait (dans ton voyage)
Brèche à ton contrat de mariage?
Tu es jeune, un peu léger:
L'Esther a-t-elle pu te corriger?...

[1] Le *Djean Nicoud*, moulin sur le territoire des Planchettes, au bord du Doubs. — *Goum*, de l'allemand *Gaum*.

[2] Espèce de jeu de hasard.

[3] *Casseroù, casseroùda*, sorcier, sorcière. *Casseroù* est le nom du Diable au Pays d'Enhaut. — A ce sujet, voici la kyrielle de mots par lesquels les gens parlant patois désignent *Satan:* Lo Vaudei, — Lo Cakou, — Lo Niton, — Lo Garou, — Lo Grabi, Grabeliou, Grebellhiou, — Lo Malo, Mala, — Lo Metchin (*Jura*), — Lo Mafi (*Lavaux*), — L'Autro, — L'Anchan (*Pays d'Enhaut*), — La Mala-Bitia, — La Bita-Crotze (bête-à-griffes, *Echallens*), — L'Isé, l'Ozi (l'oiseau, mais avec des ailes de chauve-souris), — Nionne-l'oû (personne ne l'entend), — Lo Tofrou (toujours dehors, *Alpes*), — Lo Tan-ney (l'habitant des tannes, cavernes), — Veintoura, Vintura (*Pays d'Enhaut*), — Forguaira, Fourguera (*Alpes*, celui qui manie la fourche, pour les damnés). — Notre nom de *Mouèle* explique celui de *Pierre-au-Mouellé*, coin fort reculé des Ormonts, que le doyen Bridel traduisait par le *Roc chauve, dénudé*; c'est simplement la *Pierre au Diable*.

Combin s'à van faire à Borgogne
Ce que, tchie leu, èl an vergogne...
(Çoci sè dè sin t'acuzà.)
T'an-t-u bin reciè, bin amouzà?... [1]

Combien s'en vont faire en Bourgogne
Ce dont, chez eux, ils ont vergogne...
(Ceci soit dit sans t'accuser.)
T'ont-ils bien reçu, bien amusé?...

Victor Hirschy-Delachaux. [2]

Traduit par Ch.-Eug. Tissot.

[1] Voir la réponse ci-après dans *Le messadgie des cloudges*.

[2] L'auteur de ce morceau et de plusieurs autres de ce recueil appartenait à l'une de ces familles bernoises, venues au pays dans le milieu du XVIme siècle, et particulièrement protégées de l'ancien gouvernement, mais qui ne sont Neuchâtelois de fait que depuis un temps assez récent. Mais ces Bernois (originaires de Trubb, dans l'Emmenthal) étaient si bien annexés au sol de la Montagne, qu'en réalité ils étaient plus indigènes que les naturels du pays. Ayant toujours vécu aux Eplatures, au Dazenet ou aux Planchettes, ils en connaissaient tous les recoins et détours, aussi bien que l'idiome de ces coins reculés, comme les lecteurs de ce recueil peuvent en juger. — Le frère de M. Hirschy-Delachaux, actuellement en Amérique, écrit également bien le patois: leurs enfants et neveux nous ont obligeamment communiqué les morceaux que nous publions, signés de leurs noms. Nous les en remercions vivement. L. L.

R'CONTUREULE DE L'ÉFAN QU'A TO MDGIE

An ome avè do boueube.

L'pieu djouve-n' deza a son pére :

« Mon pére, bailli-me ça k'peu me r'veni d'voûtre bin. »

Et le pére patadgea son bin atre sé do boueube.

Quéque dje apré, l'pieu djouve-n' boueube, apré avè ramadgie to ça k'lly r'veniè, s'an ala dà on pahi ètrindgie grau liuïn, avoué i m'dgia to son bin, à s'conduïan mau.

Apré qu'il ou to dèpansie, i l-arva ana grossa fam'na dà stu payi-lé, et il akmaça de s'vè afauti [1].

I s'à *n*-ala don et s'atatcha i service d'on dé *z*-abitan du pâyi, qui l'avia dà s'n hotau [2] dé tchan, po y vouadà lè poò.

Et, lé, i sarai ètà grau boueunà d'se rapyi l'vatre dé tchofè que lé poò m'dgîva ; mà nion n'lie à baillîve.

Etan ratrâ à lu-mîmo, i desa :

« Combin i a-t-u de gachon a gadge tchie mon pére, qu'an pieu de pan qu'i n'i à fau, et mè, i crèvo d'fan ci. Y voui m'lèvà et alà trovà mon pére po li dire : « Mon pére, y'ai mau fà contre le Ché et contre vo ; y n'soue pieu digne d'être apala voûtre boueube ; traità-mè kma on d'voûtrè gachon k'son à voûtrè gadge. »

Adon i se l'va et venia trovà son pére.

Quan il ètai ancouo bin liuïn, son pére que l'voue veni, l'où grau pdì d'lu et li couora i devan ; i s'tchanpa a son coue po le rabrassì.

PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGUE

Un homme avait deux fils.

Le plus jeune dit à son père :

« Mon père, donnez-moi la part du bien qui doit me revenir. »

Et le père leur partagea son bien.

Peu de jours après, le plus jeune fils, ayant tout ramassé, partit pour un pays éloigné, où il dissipa son bien, en vivant dans la débauche.

Lorsqu'il eut tout dépensé, une grande famine survint dans ce pays, et il commença à se trouver dans le besoin.

Il alla se mettre au service d'un des habitants du pays, qui l'envoya dans ses champs, garder les pourceaux.

Il aurait bien voulu se rassasier des caroubes que mangeaient les pourceaux ; mais personne ne lui en donnait.

Etant rentré en lui-même, il dit :

« Combien de mercenaires chez mon père ont du pain en abondance, et moi, ici, je meurs de faim. Je me lèverai, j'irai vers mon père et je lui dirai : « Mon père, j'ai péché contre le Ciel et contre toi ; je ne suis plus digne d'être appelé ton fils ; traite-moi comme l'un de tes mercenaires. »

Et il se leva et alla vers son père.

Comme il était encore loin, son père le vit et fut ému de compassion ; il courut se jeter à son cou et le baisa.

[1] *Afauti*, nourrir parcimonieusement, affamer, épuiser ; du substantif *fauta*, manque, défaut, besoin.

[2] *Hotau, otau,* — ailleurs *otô, othô, outô, ôta,* la maison où l'on demeure, aussi la cuisine seulement. En langue d'oc *oustau,* en anglais *hous,* en allemand *haus,* en latin *ostium*. L'habitation de l'ancien hôte burgonde.

Et son boueube li desa :

« Mon pére, y'ai mau fà contre le Ché et contre vo, et y n'soue pieu digne d'être apala voûtre boueube. »

Mâ l'pére desa a sé gachon : « Apotchà la pieu bala roba et l'à r'fetie ; bouaitélly ana bagua u dé et dé sulé è pie. Amenâ dgère l'vé grâ et mezelâ-le. Mdgin et r'laidgin-no, pocha que mon boueube que vetci ètai mouo et il è r'veni a la via ; il ètai poidu et il è retrovâ. »

Il akmacîre adon a se rédjohyi.

Toparie, le pieu vîllhe dé boueube ètai dà lé tchan.

Quan i reuvnia et foue pré de l'hotau, il ohya lé vioular et le bru de slé que dansîva.

Il apala on dé gachon et lly d'manda ça k'c'ètè.

Stu gachon lly rèponda : « C'è k'voûtre frére è r'veni, et voûtre pére a mezelà l'vé grâ, pocha qu'i l'a r'trovà à santà. »

I s'a s'taulama cor'cie qu'i n'volè pa àtra dà l'hotau.

Son pére ètà v'ni foueu, l'préya de v'ni dedà.

Mà il y fou sta rèponsa : « Vèlink, è ly a dja tan d'an-näye qu'y vo servo ; y n'vo z-ai djamà dèzobèyi a ra d'ça k'vo m'avie kmandà, et toparie vo n'mie djamà baillie on tchevri pouo m'redjohyie avoué mé z-ami. Mà assetoue k'voûtre autre boueube è r'vni, celu qu'a medgie voûtre bin avoué dé fanè poidiè, l'è pouo lu k'vo z-ie mezelà l'vé grâ ! »

Adon, l'pére li desa :

« M'n afan, t'è adé ètè avoué mè, et to ça k'y'ai è a tè. Mà i falliè bin no rlaidgie et no redjohyie, pocha k'ton frére ètai mouo et k'i l'è r'vni à la via, pocha k'i l'ètai poidu et k'i l'è r'trovà. »

Le fils lui dit :

« Mon père, j'ai péché contre le Ciel et contre toi ; je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. »

Mais le père dit à ses serviteurs : « Apportez la plus belle robe, et l'en revêtez ; mettez-lui un anneau au doigt et des souliers aux pieds. Amenez le veau gras et tuez-le. Mangeons et réjouissons-nous ; car mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé. »

Et ils commencèrent à se réjouir.

Or, le fils aîné était dans les champs.

Lorsqu'il revint et approcha de la maison, il entendit la musique et les danses.

Il appela un des serviteurs et lui demanda ce que c'était.

Ce serviteur lui dit : « Ton frère est de retour, et ton père a tué le veau gras, parce qu'il l'a retrouvé en bonne santé. »

Il se mit en colère et ne voulut pas entrer.

Son père sortit et le pria d'entrer.

Mais il répondit à son père : « Voici, il y a tant d'années que je te sers, sans avoir jamais transgressé tes ordres, et jamais tu ne m'as donné un chevreau pour que je me réjouisse avec mes amis. Et quand ton fils est arrivé, celui qui a mangé ton bien avec des prostituées, c'est pour lui que tu as tué le veau gras ! »

« Mon enfant, lui dit son père, tu es toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à toi. Mais il fallait bien s'égayer et se réjouir, parce que ton frère que voici était mort et qu'il est revenu à la vie, parce qu'il était perdu et qu'il est retrouvé. »

X. [1]

Luc, chap. XV, v. 11.

[1] Communiqué à M. Ch.-Eug. Tissot par M. Oscar Nicolet.

MÊME PARABOLE

S'vo *z*-ai djamà ohi[1] èna bale istoire que fasse quasi à piorâ, mado ! c'è çla qu'y vouai vo racontà, tan bin qu'y pori.

L'y'avé on viadge on monsieu qu'avé do bai djouveun' boûbe, grô doucil, grô d'façon. Le pére ètè reutche. El avan tu la santà, en sorte qu'el èran poui être grô beurnà.

Mà, vo sâtè[2], dà çtu monde, è fau qu'el y éye adé quauque racro.

Le piè djouveun' de çteu boûbe où èvite de s'è *d*-alà, — pinse bin qu'è s'ènohive à l'otau. Alor de celaique, on djor que son pére ètè contè, djöieu, kmè d'avzi, è se mèta à lli dire :

« Pére, s'è vo pié, è vo fau me bailli cè qu'y'ai à prètèdre à voûtre eurtance. »

El è pru sûr que le poûr pére foû grô terbi quan el ohya çtu discour, et poui qu'el airè bin vlu dire na.

Mà, è ne vla pà contrelehyi ; è lli bailla son drè.

Dustoû qu'el où s'n ardgè, è dza adieu-si-vo, s'è *d*-ala. Et poui cè fou bon.

Le djoûv'n ome s'è *d*-ala grô liouin.

E n'ètai pà à l'adge ivouè on anme à rèparmà ; el avai de l'ardgè et poui el anmâve grô à corehyi.

E s'amouèza taulamè à cor de fian et d'autre, à baire, à mdgi avoué dè fènè, à régàlà lè *z*-ami, à faire lè çan coû, que le tchavon lli venia : bintoû è n'où piè rè. Et poui cè foû bon.

Quan è n'où piè pà on ércutche, adsivo lè *z*-ami : è vrîrè lè talon kmè d'avzi ; bintoû è ne soû piè de quin-ne tcheveuille ètòrdre.

Et poui è vo fau craire que, djustamè adon, le tchîr tin ekminça dè le pàhi.

Cè se racontrâve grô mau, mà c'ètè deis'[3] ; de façon qu'è lli foû force d'alà dèmandà de la bèsogne à *r*-èn' ome que lli bailla à voirdà dè pôr, — ouaieda, voirdà lè pôr !...

[1] *Ohi, ohiu, ohia, ohiussa, öyusse, odzu,* participe passé du verbe *oûre, oûrè,* entendre, ouïr. Latin *audire,* italien *udire,* roumain *audire,* anglais *heare,* allemand *hören.* J. L. M.

[2] Verbe *savair.* Kmè le *sâtè*-vo ? — Kmè le *sâ*-te ? — *Savi*-vo dja... — Kmè vlè-vo qu'y le *soûsse ?* — Y vo le deri quan y le *sèri.*

[3] *Deis', dinse,* ainsi, est un adverbe qui se prononce d'une multitude de façons, suivant les lieux : *dinche, deinche, dinkiè, dintiè, dinsè, dicè, dichè :* en romanche *ousche,* en roumain *achie.* C'est le latin *insie* devant lequel nous avons mis la particule *de.* — Notre mot *deisse, dinse,* s'emploie assez souvent aussi dans le sens de *un peu, pas tant :* en as-tu beaucoup ? *Dinse :* — et dans celui de *passablement, pas tant bien.* — Comment va la santé ? *Dinse.* J. L. M.

Le poûr djouv'n' ome ètè taulamè afauti, èfamâ, qu'è se sèrè cru pru beurnâ de poué mdgî à s'n apêti de cè que lè pôr avan; mâ nion ne lly'è baillîve.

Cè fou adon qu'aprai avai — pinse bin — grô piorâ, è dza: « E l'y'a tan de dgè à l'otau d'mon pére qu'an du pan à mdgî à lieu soû, et poui mè, mè y moûre de fan!... Y ne chi reste piè; y voui me lèva, alà vèr mon pére, et poui y lli deri: Mon pére, y'ai grô manquà contre le bon Dieu et poui contre vo; y ne mérite piè d'étre nonmà voûtre èfan; fâtè avoué mè kmè vo fâtè avoué lè valè que son à voûtrè gadgè. »

Cè que foû dai foû fai: le djouv'n' ome, grô vergogneu, revenia du fian de l'otau.

Dustoû que son pére l'oû vu de to liouin, to son san lli bailla on tor. E coressa u devan, è lli suta u coû et poui le rabrassa.

Mâ le boûbe, to peneu, lli dza:

« Pére, y'ai grô manquà — y le sè pru — contre le bon Dieu[1], et poui dgirè contre vo; y ne mèrite pa que vo m'nonmi voûtre èfan; fâtè-me kmè à çleu que son à voûtrè gadge. »

Laique dçu, le monsieu dza à la donzale[2], y ne sè à quoui:

« Aportâ citoquè dè *z*-ailion neu por le fti, èna bague u dè, et poui dè sular è pî; amenâ-mè ci on vé que séye grâ; no vlin le tiouâ et poui galiar no tu règâlâ, porcè que m'n èfan que vèlaique ètè mor, el è ressucitâ; el ètai perdu, el è retrovâ. »

Poui el ekmincîrè à se rédjolhi, kmè de juste. Poui cè foû bon.

Çtu dè boûbe qu'ètai restâ avoué le pére n'ètai pâ à l'otau; el ètai y ne sè ivouè, crebin u tiozé, à l'eûtche, u corti[3], adon qu'on lli dzà de vite veni, que son frâre ètai laique.

E vniâ; mâ dustoû qu'el ohia le tambourin, la danse, tota çta bruchon, è se coroça.

[1] Le patois de la Chaux-de-Fonds dit: « Y'ai mau fâ contre le *Ché* ou *Chey* », tandis qu'au Val-de-Ruz, on dit: « ... contre le bon Dieu ». Les Fribourgeois disent le *Hil* et les Vaudois *lou Cie*, le romanche *Tschiel* et le roumain le *Tchériou*. C'est la demeure des élus, le séjour de Dieu, Dieu lui-même. — A côté du *Ciel*, Fribourg a le substantif féminin *yair* ou *ier*, et Vaud l'*aïer*, qui est quelque chose de matériel, le *firmament*. Les Vaudois disent: « Si l'*aïer* tsezai, tu lé *z*-ozi saran prè », tandis qu'au Val-de-Ruz, on dit: « En' ozé dè la man, vau mie que doze u *firmaman* », et non à l'*aïer*.

[2] *Donzale*, s'applique également à une *demoiselle* et à une *servante*, comme ici. *Valet* est dans le même cas; c'est ou le *fils de la maison*, ou un *domestique*. Singulier exemple de la *destinée des mots*. — Nous avons vu à page 75 le mot *seignu* employé au Val-de-Travers pour désigner le *père;* le patois fribourgeois utilise beaucoup ce mot, *ségno, chégno, ségna, chéna*, qui vient du latin *sénior*, plus vieux, d'où le français a fait *seigneur*, et notre patois *seignu, segneu*. — Où le père est le *seignu*, la mère s'appelle la *dona*, mot très employé dans le vieux temps, chez nous, mais délaissé depuis: la *dona* Luyse Greset. — Les Fribourgeois s'en servent beaucoup. — En italien, *donna*, femme, dame, maîtresse; en romanche, *duonna*.

[3] L'*eûtche* ou *outche* (*oûtze, oûtzo, oche, outche*), est la chenevière près du village, ou la planche de légumes, le jardin potager qui n'est pas attenant à la maison; *outsetta* est un diminutif. Le *corti* est le jardin; le *tiozé* est le *clos*, le *verger*. Dans les cantons de Fribourg et Vaud, c'est le *jordil, jordi, jourdi, djordi, dzordi*, mot qui s'est conservé comme nom local *Jordils* en beaucoup d'endroits (Lausanne, Yverdon, Bevaix, etc.); le *jordi* comme le *tiozé* est le verger, le pré clos attenant à la maison et ordinairement planté d'arbres fruitiers. — Ont la même origine les mots *curti* ou *courti*, jardin, — *courtine* ou *courtena*, fosse à fumier, et *cor*, partie d'une maison comprise entre deux fermes de charpente ou entre deux murs de refend. En grec *chortos*, enclos, en latin *cors*, une cour, et *hortus*, jardin, dans la basse latinité, *cortis, curtis, curta, cortile, cortillus*, etc., en italien *corte*, cour, Vallées vaudoises *hort*, espagnol *cortijo*, romanche *iert*, en allemand *garten*. — Le mot français s'écrivait anciennement *court*, mot qu'on retrouve dans un grand nombre de noms de lieux: *Cortaillod, Courtelary, Curtilles, Cudrefin, Grandcour*, etc.

Son pére où bai le smondre de veni, è n'y'ou rè à faire, è ne vla pà intrà, et dza à son pére :

« Vétci y ne sè combin d'an qu'y cheu à voûtre service, sin qu'y vo *z*-aye djamâ contrelehyi ; et poui vo ne m'ai pairè pa bâilli on tchevri por régalà lè *z*-ami ; alor de célaique, on chi tire tot avau por mon frâre qu'è reveni to patolieu, aprai avè to dèkplli. »

Mâ le pére lli rèpongnia :

« M'n èfan, t'ai adé avoué mè ; to cè qu'y'ai è à tè ; mà el ètai force de faire on gâla, et poui, mado ! de grô se rèdjohi, porcè que ton frâre que vélaique ètè mor, el è reveni à la via ; el ètè perdu, el è retrovà. »

Se çta metchèta tête se ravzâ, y ne poui pa vo le dire ; to parî[1] è fau craire qu'ouaie[2].

[1] *To parie*, ailleurs *to parei*, *tot pareir*, signifie également, cependant, toutefois, quoi qu'on en dise. — Seul, il sert quelquefois de réponse : Y veux-tu aller ? — *To parie*, c'est-à-dire : Oui, malgré ce qu'il pourrait y avoir à craindre.

[2] Cette remarquable pièce, que M. Lucien Landry, membre du Comité du patois pour la Chaux-de-Fonds, a découverte dans des papiers de famille, n'est pas signée. Mais son auteur n'est pas difficile à découvrir : ce ne peut être que M. Georges Quinche, ancien lieutenant civil de Valangin.

MÊME PARABOLE

Voici la première phrase de la parabole de l'*Enfant prodigue*, transcrite dans la plus grande partie des patois français, belges et suisses romands :

Flandre franç[e] et Hainaut. Nord. Cambrai :	Iun om avau deu fiu.
Valenciennes :	Un ome avôt deu garchon.
Artois. Pas de Calais. Arras :	Ain ome avö ai deeu garchéen.
Calais :	Un ome avo deu fiu.
Saint-Omer :	Eun ome avouè deu ʒ-èfan.
Lorraine. Moselle. Metz :	In ome avo dou ʒ-afan.
Meurthe. Nancy :	Ein ome éva dou gachon.
Alsace. Haut-Rhin. Colmar :	In oume ava dou boube.
Belfort :	In aune aivè deu fé.
Franche-Comté. Haute-Saône. Vesoul :	In ome ava dou boube.
Gray :	In ome aivè dou gaichon.
Doubs. Besançon :	N'oume aîva dou afan.
Jura. Verrières-France :	E *n*-oume ovâ do gachon.
Nivernais. Nièvre. Nevers :	Ein oume aivo deu ʒ-anfan.
Auvergne. Puy-de-Dôme. Clermont :	Ein ome ʒ-ayo dou garçon.
Limousin. Corrèze. Tulle :	Y avio un' aumé qu'avio doué éfan.
Haute-Vienne. Limoges :	Un omè avio dou fis.
La Creuse. Guèret :	Un aume aguè dou drolei.
Angoumois. Charente. Angoulême :	Yun ome avè deu ʒ-anfan.
Cognac :	Un omé avio deu fils.
Aunis et Saintonge. Charente-Inf. La Rochelle :	In oume avau deu chents d'anfan.
Saintes :	In oume avè deu fails.
Guyenne et Gascogne. Aveyron. Rhodez :	Un ouome abio dou ʒ-èfon.
Gironde. Bordeaux :	Un ome agu du gouatz.
Réole :	Un ome avè deu gouya.
	Un ome avè deu ménage.
Comté de Foix. Arriège. Foix :	Un certain ome ayeg dou gougeats.
	Un ome aïec du hils.
Roussillon. Pyrénées-Orientales. Perpignan :	Un ome ingue do fills.
Languedoc. Aude. Carcassonne :	Un ome abio dou mainaché.
Hérault. Montpellier :	Un ome avié dou ʒ-anfan.
Gard. Nîmes :	Un omë avié dou garçoun.
Haute-Loire. Le Puy :	Y avio un ome qu'avio dou garçon.
Dauphiné. Drôme. Valence :	Ei oun ome qu'ovio dou ʒ-éfon.
Hautes-Alpes. Gap :	Un sartein ome aïe dou garçon.
Provence. Bouches-du-Rhône. Marseille :	Un omo avié dou ʒ-anfan.
Var. Draguignan :	Un omou aveva doui fanti.

Sud-Est de la Belgique. En vallon :	Iu n'y avéve oun ome qu'avéve deu fils.
Province de Liège :	In ome avè deu fils.
de Namur :	Inia leu one fu un ome qui aveuve deu garçon.
du Hainaut :	Ein n'saqui avea deu fieu.
Vallées vaudoises du Piémont :	Un ome aë diù filh.
Romanche (dialecte de la Haute-Engadine) :	Un om avaiva duos fils.
Vallée du Rhin Antérieur :	In hum veva dus filgs.
Patois valaisan. Saint-Luc, val d'Anniviers :	Oun omo avéye dou féss.
Evoléna, vallée d'Hérens :	Uon omo avek dau fiss.
Vétroz, Bas-Valais :	On omo l'avai dou matton.
Sembrancher, val d'Entremont :	On omo avé dou boubo.
Val d'Illiez :	Oun omo avâ dou megnot.
Patois vaudois. Gryon :	On omo avaî dou valet.
Ormonts-Dessus :	On ome avai dou valet.
Montreux :	On omo avai dou valet.
Château-d'OEx :	Oun omo *d*-avai dou fe.
Patois fribourgeois. Basse-Gruyère :	On omou *l*-avey dou fe.
Contrée de Romont :	Oun omou *l*-avei dou fe.
d'Estavayer :	On omou avain dou fe.
Patois vaudois. Saint-Cierges :	On omou avai dou fe.
Le Mont (Jorat) :	On omo avâi dou valet.
Orbe :	N'omo avai dou valet.
Marchissy, district d'Aubonne :	N'ome avâi dou guerçon.
Commugny près Coppet :	Un ome avai dou garçon.
Patois genevois. Environs de Genève :	On ome avai dou garçon.
Patois vaudois. Brassus, Vallée de Joux :	Oun omou avai dou valet.
Vallorbes :	Én oumou avai dou valet.
Sainte-Croix :	N'ome avai dou valet.
Patois neuchâtelois. Locle :	An' ome avait do boueube.
Chaux-de-Fonds :	An ome avè do boueube.
Valangin :	On ome avé do valet.
Val-de-Travers :	On omo avet do boeube.
Béroche :	On omo avâè doû boueube.
Patois jurassien bernois. Tavannes :	Un ome avai dou bouebe.
Delémont :	In hanne èvè dou fé.
Val de Saint-Imier :	Enn ome avait dou fez.
Lamboing pr. Bienne :	Enn ome avouè deu boueube.

Le renâ à Dâvid Ronnet

Aë-vo jamai ohyi contà l'istoire du renâ que Dâvid Ronnet a tioua dé s'n otau, à Bouidry? Vo peuté la craëre, è l'è la pura veurtà.

Dâvid Ronnet ètaë èn' écofi, on pou couédet, qu'anmâve grô lé dzeneuillè; el è *d*-avaë mé d'èna dozán-na, avoué on poui que tsantâve dé viadze à la miné, mâ adé à la lévaye du solet[2]. Quaë subiet de la métsance! mé *z*-ami! E réveillive to l'otau, to lo vesenau[3]; nion ne povaë restà u llie quan le poui à Dâvid se boétâve à rélâ. Ç'tu poui étaë s'n orgoû.

Le gran mataë, devan de s'assetà su sa sulta por tapa son coëur & teri le l'nieu, l'écofi lévâve la tsatire du dzeneuillì por bouèta feur sé dzeneuillè & lé vaër cor dè le néveau. E tsampâve à sé bêtè dé gran-nè, de la queurtse, du pan goma dè du lassé, dé cartofiè coûtè, & s'amouésâve à lé vaër medzi, se roba lé pieu bé bocon, s'énoussa por pieu vite s'épyi le dzaifre. E ne reubiâve pà d'alà boûtà dè le ni, apré lé *z*-œu, & farfoueilli dè tu lé care por n'è rè lassì.

Quan el avaë pru coréyì avoué sé dzeneuillè, Dâvid Ronnet, to beurnâ, lé

Le renard de David Ronnet

Avez-vous jamais entendu raconter l'histoire du renard que David Ronnet a tué dans sa maison, à Boudry? Vous pouvez la croire, c'est la pure vérité.

David Ronnet était un cordonnier, un peu *coudet*[1], qui aimait beaucoup les poules; il en avait plus d'une douzaine, avec un coq qui chantait quelquefois à minuit, mais régulièrement au lever du soleil. Quel sifflet diabolique! mes amis! Il réveillait toute la maison, tout le voisinage; personne ne pouvait rester au lit quand le coq de David se mettait à crier. Ce coq était son orgueil.

Le grand matin, avant de s'asseoir sur sa petite chaise pour battre son cuir & tirer le ligneul, le cordonnier levait la chatière du poulailler pour mettre dehors ses poules & les voir courir dans le porche. Il jetait à ses bêtes des graines, du son, du pain trempé dans du lait, des pommes de terre cuites, & s'amusait à les voir manger, se prendre les plus beaux morceaux, s'engouer pour plus vite se remplir l'estomac. Il n'oubliait pas d'aller regarder dans le nid, après les œufs, & fouiller dans tous les coins pour n'en rien laisser.

Quand il s'était assez amusé avec ses poules, David Ronnet, tout heureux, les

[1] *Coudet*, un homme qui entreprend toutes sortes de métiers et de travaux, sans en continuer aucun. J.-H. B.

[2] *Solet* à Boudry et à la Béroche, mais *selau* à Provence (frontière vaudoise). F. C.

[3] *Vèsenau*. Les Bérochaux disent *vesenâdzo*, les Vaudois *rouasinâdzou* et les Fribourgeois *resenan*.

tornâve feur dè on care du tiosé, tiou avoué dé dam'té. Laëque, el povan gratà dè la tèra, pecotâ dé ver, dé motsè, de l'erba, se rebata dè la pouissa, se bâgnî dè l'aigue, se biossi, se bouetculâ, sequeurre leu pionmè & deurmi à v'lontâ.

On dzor, Dàvid se reubia u llie pieu que d'avezi ; sa fèna assebin. Quan è boûte son relodze de boû qu'étaë su sa *t*-eurè, è se frote lé *z*-ou to *t*-èpantâ.

— Dza sa *t*-eurè ! Diabe, no saë bé !... Et le poui que n'a pa rêla !... Et tè, fèna, porquè ne m'a-te pa criâ ?

E fau dire qu'on étaë u dèri tin, dè la fivra dé venaëdzè ; lé dzé son de bouène eûra dè lé v'gnè, u bin u troû por trollyi, sû lé tsemin por tséréyie lé dzierlè.

Asse guergne qu'on ptoû, l'écofi s'écobiâve dè sé tsaussè, bouissâve sé pî dè sé tsusson, tsertsîve sé sulà à novéyon...

— Te fercassaë por on poui ! que n'a pà bouèlà !... Y te dise qu'é y'a auquè, te peu contâ...

— El a querbaë subià ; mà te ne l'a pà ohyi, fà la Caton, que saillîve de dezo s'n of & passâve sa têta éboualâye dè sé godillon.

— Caëze-te, bougra de batollhe, y l'oudze adé tsantâ, mon poui ; y ne seu porè pa sor quemet on beuillebou. Y te dise qu'el y a auquè ; è fau alâ boûtâ.

* * *

Rè ne bouidzive dè le dzeneuillie, èna sorta de grossa cadze de latè, pédia à la mouèraille dè le portse de s'n otau.

— Qu'è-cè que c'è ?... Mé dzeneuillè son crévâyè ! mon poui assebaë !... Là, mon Dieu ! On me lé *z*-a èpouasenâyè,

faisait sortir dans un coin du verger, clos avec des palis. Là, elles pouvaient gratter dans la terre, picorer des vers, des mouches, de l'herbe, se rouler dans la poussière, se baigner dans l'eau, se pincer, se culbuter, secouer leurs plumes & dormir à volonté.

Un jour, David s'oublia au lit plus que d'ordinaire ; sa femme aussi. Quand il regarde son horloge de bois qui indiquait sept heures, il se frotte les yeux tout épouvanté.

— Déjà sept heures ! Diable, nous voilà beaux ! Et le coq qui n'a pas chanté !... Et toi, femme, pourquoi ne m'as-tu pas appelé ?

Il faut dire qu'on était en automne, dans la fièvre des vendanges ; les gens sont de bonne heure dans les vignes, ou bien au pressoir pour presser le raisin, sur les chemins pour voiturer les gerles.

D'aussi mauvaise humeur qu'un putois, le cordonnier trébuchait en enfilant son pantalon, poussait ses pieds dans ses bas, cherchait ses souliers dans l'obscurité...

— Te fricasse pour un coq ! qui n'a pas crié !... Je te dis qu'il y a quelque chose, tu peux compter...

— Il a peut-être chanté ; mais tu ne l'as pas entendu, fait la Caton, qui sortait de dessous son duvet & passait sa tête échevelée dans ses jupons.

— Tais-toi, b.... de babillarde, je l'entends toujours chanter, mon coq ; je ne suis pourtant pas sourd comme un support de lampe. Je te dis qu'il y a quelque chose ; il faut aller voir.

* * *

Rien ne remuait dans le poulailler, une sorte de grosse cage en lattes, suspendue au mur dans le porche de sa maison.

— Q'est-ce que c'est ?... Mes poules sont péries ! mon coq aussi !... Hélas ! mon Dieu ! On me les a empoisonnées,

mé pourè bêtè ! No saë bin alohyi !... Caton, ena lampa, dépatse-té vaë, bougra de lemace, a-t'ohyi ?

— Ouaë, y voui pru alâ ; mâ e me fau briquâ foû por éprédre ena superta... Le foû n'è pa u lé.

Vetci la Caton avoué sa tiérance.

— Boûte, que fâ[1] s'n ome que grulâve quemet on gravelion, boûte mé dzeneuillè tutè mazelâye, mon bé poui assebaë !... Oh ! oh ! le velé ! le beurgan que le z-a sâgnî !...

Dé on care du dzeneuillie, agrovâye, règroncenâye, ena bête à londze cuva, le nâ pouaëtu, lé z-orlliè draëtè, vo piantâve dé z-ou ver, grô quemet dé coquecibè.

— Mado ! s'y ne créye que l'è on renà ! fâ la Caton tota terbia, tot' edzerzelia ; subahya par avouet el è étra, çtu lar ?

— Du fian du couerti, par la porta de l'otau, qu' n'ai pa z-eu cotâye !... La Mélanie ne tiou ré. Oh ! çteu femalè !... Çtu sorcî a solèva la tsatire du dzeneuilli !... Atet pèrè, tservoûta !... Y voui te pianta dé le véter la fortsta du fornet !... te crèva lé boué ! te querci lé z-oû !...

— Va pèrè to pian, Dâvid, te veu t'ècobià amon lé z-ègrà, te va quemet en' èfrena... Tsouhye de tsaër !... E va se rotre lé tsambè, s'èpetia la têta... Acouite-me don : la fortsta è dressâye su le fohyidze, a fian de la porta du fornet.

L'ècofi ne s'amouèsâve pa dè la couèsena, à boûtà cè qu'étaë pédu u quematye to crapi de setze. E cor avau lé z-ègrâ, son crullion dè lé man, le bouisse dè le dzeneuillie de totè sé forcè, créve le véter du renà. Ç'tu pouason fesaë dé z-épouéfâyè quemet on margou qu'on étranllhe. Mâ el a bé edzevatâ & piantà

mes pauvres bêtes ! Nous sommes bien arrangés !... Caton, une lampe, hâte-toi hâte-toi donc, b.... de limace, as-tu entendu ?

— Oui, je veux assez aller ; mais il me faut battre le briquet pour allumer une allumette... Le feu n'est pas au lac.

Voici la Caton avec sa lumière.

— Regarde, dit son mari qui tremblait comme une feuille, regarde mes poules toutes tuées, mon beau coq également !... Oh ! oh ! le voilà ! le brigand qui les a saignées.

Dans un coin du poulailler, accroupie, ramassée, une bête à longue queue, le nez pointu, les oreilles droites, vous faisait (plantait) des yeux verts, gros comme les anciens verres ronds des fenêtres.

— Ma foi ! si je ne crois que c'est un renard ! fait (dit) la Caton toute hébétée, toute tremblante ; je m'étonne (me demande) par où il est entré, ce voleur ?

— Du côté du jardin, par la porte de la maison, qui n'était pas fermée !... La Mélanie ne clot rien. Oh ! ces femmes !... Ce sorcier a soulevé la chatière du poulailler. Attends seulement, ch..... !... Je veux te planter dans le ventre la fourche du poêle !... te crever les boyaux ! t'écraser les os !...

— Va seulement doucement, David, tu trébucheras en haut les degrés (de l'escalier), tu vas comme un enragé... Prends garde de tomber !... Il va se casser les jambes, se fendre la tête... Ecoute-moi donc : la fourche est dressée sur le foyer, à côté de la porte du poêle.

Le cordonnier ne s'amusait pas dans la cuisine, à regarder ce qui était suspendu à la crémaillère toute couverte de suie. Il descend l'escalier en courant, sa fourche dans les mains, la pousse de toutes ses forces dans le poulailler, crève le ventre du renard. Ce *poison* soufflait comme un matou qu'on étrangle. Mais

[1] Le verbe *fâre*, faire, a ici le sens de *dire*. A Valangin on dit *faire*, à Dombresson *fâre*, à la Béroche *fâre* aussi.

sé cagnè dè le mantse de la fortsa; è sagnîve a quatre pertu, quemet on déterre.

— Té! té! té! vermeuna d'enfer, beurgan de mé dzeneuillè! E *n*-a-te prû, ora, pouè diabe, è *n*-a-tu prû?

Quan e fou etmi, Dâvid Ronnet ala queri ene étsirla por décombra son dzeneuillie, & tsampa to ba sé dzeneuillè, son bé poui, dza fraë & raë quemet dé bocon de boû. — E faillaë l'ohyi ron-nà asse for qu'on mâtye, dzurà, guermà, on vrai Ronnet. — La Caton, aquerpoton, la tête dè son fouidâ[1], piorâve.

— Ora, que van dire lé dzé?... On veu no le quevi. Qu'alin-no faire de totè ç'teu bêtè? fâ la poura fèna; c'è porè èna p'di!

— Fau se dépatsi de lé vèdre; c'è de la bouèna tsair; è ne san pa crévâye: ne faut-u pa lé tioua por lé medzi?... Dé dzouv'nè bêtè dinse!... n'è rè de mie por dé monsieu!... Va démandâ la Mélanie, que n'è pa encora levâye, çta tsaropa. Prêtè la benaîta, por lé porta a N'tsaté. C'è voui dedzeu, le martsî; te peu è *d*-avaër èna septantân-na de batz.

— Tran marci! A N'tsaté, avoué ma vîllha roba & mé *z*-oû d'égasse!... Y n'ai rè d'élion... T'è adé le même...

— Acouite, Caton, è ne fau rè perdre; no saë dza prû dè la mautsance. Se no *z*-éti l'euver, la pé de çta bête, que le tnîre feurcasse, me feraë on bé col de carik. Tè, boute-le, ora.

Et Dâvid Ronnet routse le renâ dévan lé pi de sa fèna.

il a beau se débattre & planter ses dents dans le manche de la fourche; il perdait par quatre trous son sang qui coulait comme l'eau tombe des cheneaux d'un toit par la pluie.

— Tiens! tiens! tiens! vermine d'enfer, meurtrier de mes poules! En as-tu assez, à présent, vilain diable, en as-tu assez?

Quand le renard ne bougea plus, David Ronnet alla chercher une échelle pour débarrasser son poulailler & jeter à terre ses poules, son beau coq, déjà froids & raides comme des morceaux de bois. — Il fallait l'entendre grogner comme un taureau, jurer, grincer des dents, un vrai Ronnet. — La Caton, accroupie, la tête dans son tablier, pleurait.

— Maintenant, que vont dire les gens?... Ils en seront tout contents. Qu'allons-nous faire de toutes ces bêtes? dit la pauvre femme; c'est pourtant une pitié!

— Il faut se hâter de les vendre; c'est de la bonne viande; elles ne sont pas péries: ne faut-il pas les tuer pour les manger?... Des jeunes bêtes ainsi!... il n'y a rien de mieux pour des messieurs!... Va appeler la Mélanie, qui n'est pas encore levée, cette paresseuse. Prenez la corbeille, pour les porter à Neuchâtel. C'est aujourd'hui jeudi, le jour du marché; tu peux en avoir une septantaine de batz.

— Grand merci! A Neuchâtel, avec ma vieille robe & mes cors aux pieds!... Je n'ai point d'habits... Tu es toujours le même...

— Ecoute, Caton, il ne faut rien perdre; nous sommes déjà assez dans le malheur. Si nous étions à l'hiver, la pelisse de cette bête, que le tonnerre fricasse, me ferait un beau col de manteau. Tiens, regarde-le, à présent.

Et David Ronnet jette le renard devant les pieds de sa femme.

[1] A Boudry *fouidâ*, à la Béroche *faodâ*, à Valangin *foudâr*, dans les divers villages du Val-de-Ruz, *fudâr*, *fuidâr*, *fouidâr*. G. Q.

— Enn' aida ! Seigneur !... N'a-te pa vergogne de me tsampa çta tservouta su lé pî ?...

— De què a-te pouaëre? Le renâ ne veu pa te medzi lé guerlliè, t'è tro croûye !... Va père te v'ti por ala à N'tsaté; y vouai faire à leva la Mélanie.

* * *

Elle étaë bala qu'on cœur, çta baësta, & adé de bouène umeur. Elle suta dzu-qu'u piafon, quan son pére lli desa de s'invoua por ala à N'tsaté. Quaë bouè-neur ! quaë piaisi !... Elle cor à la couè-sena, se dépatse de faire le dédzon-nâ, tota prêta à èmodâ.

Elle avaë avesi d'alà dè lé *z*-otau, vè-dre dé frayè, dé *z*-ampouë, dé bèlüyè, dé meuron, qu'elle alâve queri dè lé *z*-essertâyè de la coûtâ, adzirè du gracil por f'ma lé sucè, lé bacon, quan on avaë mazelâ le cayon. Rè ne l'èpantâve; du mataë u vêpre, on povaë l'ohyi rire & tsantâ. Quaë dragon que çta Mélanie !

La Caton alâve pieu grie. Quenna pota, quenna bouica elle fesaë, s'taulamè pouëta que, su lé tsemin, lé venaëdzeusè se mètan à gueulâ :

— Eh ! lé pouëtè ! lé pouëte !...[1] Caton, qu'a-te, voui?... Ton Dâvid a-t-u décampâ avouë la Babet Vezard, la casseroude?... Qu'è-cè que te portè dè çta benaîta?...

— De la grân-na de curieu, que fâ la Mélanie; vo n'è *d*-aë pa fauta, pouëtè vouépè que vo *z*-êtè... Bailli-me pèrè ena rapa de rasaë por me fréyie le bé; çteu niolè m'ètoutsè.

— Prè dè ma branda, fâ on brandar; mâ y voui te fréyi le mouété d'en' autra façon.

[1] Salutation narquoise en usage aux vendanges.

— Au secours ! Seigneur !... N'as-tu pas vergogne de me jeter cette ch..... sur les pieds?...

— De quoi as-tu peur? Le renard ne te mangera pas les chevilles, tu es trop mauvaise !... Va seulement t'habiller pour aller à Neuchâtel; je vais faire lever la Mélanie.

* * *

Elle était belle comme un cœur, cette fille, & toujours de bonne humeur. Elle sauta jusqu'au plafond quand son père lui dit de se préparer à partir pour Neu-châtel. Quel bonheur ! quel plaisir !... Elle court à la cuisine, fait en hâte le déjeuner, toute prête à se mettre en route.

Elle avait l'habitude d'aller dans les maisons, vendre des fraises, des fram-boises, des myrtilles, des mûres de ronce, qu'elle allait cueillir dans la montagne, aux lieux où l'on avait coupé la forêt; elle vendait aussi des fagots de genévrier pour fumer les saucisses, les lards, quand on avait tué le cochon. Rien ne lui fai-sait peur; du matin au soir, on pouvait l'entendre rire & chanter. Quelle fille forte & vive que cette Mélanie !

La Caton allait de moins bonne hu-meur. Quelle moue, quelle figure elle faisait, si *tellement* laide que, le long de la route, les vendangeuses criaient :

— Eh ! les laides ! les laides !... Caton, qu'as-tu, aujourd'hui. Ton David a-t-il décampé avec la Babette Vizard, la sor-cière?... Que portes-tu dans cette cor-beille?...

— De la graine de curieux, répond la Mélanie; vous n'en avez pas besoin, vi-laines guêpes que vous êtes... Donnez-moi seulement une grappe de raisin pour me rafraîchir la bouche; ces brouillards m'étouffent.

— Prends dans ma brante, lui dit un brandard; mais je veux te rafraîchir les lèvres (le museau) d'une autre façon.

Le bouëbe la tervoignive por la remolà; mâ on tsèr qu'alâve for lé fâ sauvâ.

— Eh! balè damè, fâ le tserroton, avouet alâ-vo?... V'gni su mon tsèr; y'ai de la piace por voûtra benaîta. Y vouè u martsi de N'tsaté.

— No assebin.

— Tan mî; y seu[1] on crampet du Loûquye; aë-vo auquè à vèdre?... Veni vite, mon tsevau è vi, el a dé tsinpeurllhe dè lé tsambè.

— Quauquè dzeneuillè, fâ la Caton, qu'e dza assetâye à fian du crampet & lli fâ lé bé l'oû por le remarcha. E-cè qu'y vo grave?

— Na... Son-t'-lliè a via?

— Na, on a tro de mau à lé portà vivè; è fau totè sortè d'afaire; y'anme mie dinse.

— Nion ne veu vo lé *z*-atsetà.

— Quin-na rason!... Dé dzouvenè dzeneuillè tindrè quemet du bouir[2]!... Mâ vo, qu'è-cè que vo menà u Loûquye, monsieu le crampet?

— Du dzardinadze, dé tsoû, dé rifenèlé, dé *z*-épenatsè, dé mènegoû, dé laëtuvè, du pora, bécou de rasaë; è n'an rè du to, dé çteu Montagnè, que de la dare, dé pivè & dé torbè.

— Et dé dzeneuillè?...

— Quauque viadze; mà lé *z*-osé vignè de France. Lé Borgognotè no fan on tor de la métsance, çteu èfrontâyè. Lé vîllhè dzeneuillè, mado! c'è quemet lé vîllhè feuillè, è n'an quasi rè de requisa.

— Et lé dzouvenè? fâ la Mélanie, que ri adé.

— Quan el son balè & de bouèn' agru quemet tè, el an adé pru de requisa... Va pèrè, fâ le crampet qu'ètraquiâve

Le garçon la tiraillait pour l'embrasser; mais un char qui roulait rapidement les oblige de se séparer.

— Eh! belles dames, fait le charretier, où allez-vous?... Venez sur ma voiture; j'ai de la place pour votre corbeille. Je vais au marché de Neuchâtel.

— Nous aussi.

— Tant mieux; je suis un revendeur du Locle; avez-vous quelque chose à vendre?... Venez vite, mon cheval est vif, il a des étoupilles dans les jambes.

— Quelques poules, dit la Caton, qui est déjà assise à côté du revendeur & lui fait les yeux doux pour le remercier. Est-ce que je vous gêne?

— Non... Sont-elles vivantes?

— Non, on a trop de peine à les porter vivantes; il faut pour cela toute sorte de choses; j'aime mieux ainsi.

— Personne ne vous les achètera.

— Quelle idée!... Des jeunes poules tendres comme du beurre!... Mais vous, qu'est-ce que vous conduisez au Locle, monsieur le revendeur?

— Des légumes, des choux, des carottes, des épinards, des bettes, des laitues, du poireau, beaucoup de raisin; ils n'ont rien du tout, dans ces Montagnes, que des sapins avec leurs cônes & de la tourbe.

— Et des poules?...

— Quelquefois; mais la volaille vient de France. Les Bourguignonnes nous font un tort infernal, ces effrontées. Les vieilles poules, ma foi! c'est comme les vieilles filles, elles ne sont guère demandées.

— Et les jeunes? dit la Mélanie, qui rit toujours.

— Quand elles sont belles & fraîches comme toi, elles ont toujours assez de succès... Va seulement, dit le revendeur

[1] En patois valanginois, on se sert indifféremment de ces trois expressions *y cheu, y seu, y soue* pour dire *je suis*. — Y seu malade, y cheu malade, y soue grô bin. G. Q.

[2] A Boudry *du bouir*, à Saint-Blaise *dao bouro*, à la Béroche *dâo bouiro*, à la Sagne *du bour*, au Val-de-Travers *du buro*, au Val-de-Ruz *du boure* et *du bure*.

avoué s'n écouerdze, se te me baillè on bè de bouèna grâce, y me tsardze de vèdre voutrè dzeneuillè crèvâyè.

Vélé noûtra Caton corocha[1] quemet on tsa èradzi; sé *z*-oû dziquian dé *z*-èpèluvè, dé *z*-èloudze de tenîre :

— Quen-na menta[2]! el n'an pa crèva, noûtrè dzeneuillè!... èna dozàn-na ne crèvè pa dinse to d'on viadze. Ne vaëte-vo pa qu'on lé *z*-a sâgnî?

— On peu devesâ sè s'ègrafenâ, fâ le crampet to balamè.

L'ètaë on dzouvene compagnon, que boutâve adé du fian de la Mélanie; sé bé *z*-oû, son peti nâ, sé balè dzoûtè rudzè, sa grossa tressa de paë nir, to lliu fesaë veri la tëta.

— Ne vo corocie pa, madama... Quemet vo *z*-apelâ-vo?

— Y seu la Caton Ronnet, de Bouidry; m'n ome è ècofi, vo le queniotè pru.

— Ah! l'ècofi Ronnet! fâ-t-u en risognan, çlu que fâ dé sulà que baillè dé dzifiè su lé *z*-ertè.

— Tioû ton mor, maulapraë... Vo me fâtè vergogne avoué voûtrè mentè. M'n ome fâ dé botè qu'on ne sè pa pieu que dè tsusson de làn-na. Assaëtî pèrè on viadze.

— Quer baë qu'öye. On peu ala ena bouissâye à Bouidry. Y'ai laëque on grô sa... Vo porè l'épyi de balè niolè[3]...

— On tire-te-léver, qu'y voui te bailli, pouet diabe de Montagnon, lèga de serpet. Lassi-m' è *d*-alâ; vo me baillî lé *z*-atsvâyè; y'ètiafe dé ma pé... y vouai tiessâ!...

en faisant claquer son fouet, si tu me donnes un baiser de bonne grâce, je me charge de vendre vos poules péries.

Voilà notre Caton en fureur comme un chat enragé; ses yeux lancent des étincelles, des éclairs de tonnerre :

— Quel mensonge! elles n'ont pas péri, nos poules!... une douzaine ne périssent pas ainsi toutes à la fois. Ne voyez-vous pas qu'on les a saignées?

— On peut se parler sans s'égratigner, dit le revendeur tranquillement.

C'était un jeune homme, qui regardait constamment du côté de la Mélanie; ses beaux yeux, son petit nez, ses belles joues rouges, sa grosse tresse de cheveux noirs, tout lui faisait tourner la tête (plaisait fort).

— Ne vous fâchez pas, madame... Comment vous nommez-vous?

— Je suis la Caton Ronnet, de Boudry; mon mari est cordonnier, vous le connaissez assez.

— Ah! le cordonnier Ronnet! dit-il en souriant, celui qui fait des souliers qui donnent des ampoules sur les orteils.

— Ferme ta bouche, malappris... Vous me faites honte avec vos mensonges. Mon mari fait des bottes qu'on ne sent pas plus que des bas de laine. Essayez seulement une fois.

— Peut-être qu'oui. On peut aller un moment à Boudry. J'ai là un gros sac... Vous pourrez le remplir de jolis brouillards[2]...

— Un soufflet, que je te donnerai, vilain diable de Montagnard, langue de serpent. Laissez-moi m'en aller; vous me donnez la petite mort; j'éclate dans ma peau... je vais défaillir!...

[1] *Corocie*, fâcher. — E ne faut pas deiss se *corocie*. — Y me *corocerai* choir. — Cha-d'van, y me *corocive* choir. — Voûtra fèna è grô *corocha*. — *Coroce*-te gaillard (patois de Valangin). — *Fâtchie*, fâcher, en patois signifie *peiné, chagriné*, tandis que *être fâché et en colère* s'exprime par le mot *corocie*. — Voûtra fèna est lavi, mado, y'é cheu grô *fâtchie*. G. Q.

[2] *Mennte* ou *mente*, mensonge. — C'est dè *mennte;* y crèye qu'c'è enne *mente*. G. Q.

[3] Allusion au sobriquet des gens de Boudry, *lé Trin-ne-sa, lé Trin-na-niolè :* Si le raisin tarde à mûrir, ils vont dans les côtes avec des sacs qu'ils remplissent de brouillards, pour venir les vider ensuite dans leurs vignes : *Cortaillod, le nom, Boudry le bon*, disent-ils avec orgueil. — On les appelle aussi les *Trin-ne Bâton*, traîne-sabre, soudards.

— Acouita, madama Caton, y ne seu pa se diabe que vo le craëtè; y'anme à foléyie, à rire on poù, aë venaëdzè, né don?... Ne fâtè pa la mètsèta... No vétsi à N'tsaté: ala pèrè par la v'la, vo z-amouèza; mâ trovâ-vo à l'auberdze du *Pesson*, à midzor; démandâ Abran Drô du Loûquie[1] (c'è mè!). Vo vèri qu'y ne seu pa on maulapraë, on vaurè, quemet vo craëtè.

— Et mé dzeneuillè?

— Y voui lé vèdre, qu'y vo dise; y ne seu pa on lar. A revaër, mèdamè!

— Ecoutez, madame Caton, je ne suis pas si diable que vous le croyez; j'aime à plaisanter, à rire un peu, aux vendanges, n'est-ce pas?... Ne faites pas la mauvaise... Nous voici à Neuchâtel: allez seulement vous amuser à regarder la ville; mais trouvez-vous à l'auberge du *Poisson*, à midi; demandez Abram Droz, du Locle (c'est moi!). Vous verrez que je ne suis pas un malappris, un vaurien, comme vous croyez.

— Et mes poules?

— Je les vendrai, vous dis-je; je ne suis pas un voleur. Au revoir, mesdames!

* * *

La grossa tiotse de la tor de Dîsse n'avaë pa fini de baillî le dèri cou, que noûtrè divouè femalè ètan dza u *Pesson*, avoué Abran Drô, que tsécon queniossive.

— Teni, madama Ronnet, divouè pîcè! Etè-vo contèta? Ora, on veu dînâ; asseta-vo à çta trabia, y crève de fan; e vo, madama Caton?

— Oh! mè, y su tota vouaca, y n'ai pa troça ena noce de pan deu çtu mataë.

Quin dînâ! mé *z*-ami!... Voueilli-vo savaë ce qu'el an medzi? — Ena sopa à la tsair fraitse, dé bondalè retiè, ena salarda à la petsa, èn' aloyon de couéni, dé cartofié fercachè, on torté aë rasaë avoué du guélon, du vaë bian, du rudze de la v'la, on dînâ de batsemè, qu'èpraë lé *z*-oû de la Caton, dza tot' émoustilliâye. Mâ c'è la Mélanie qu'ètaë beurnâye! Elle se piaisive se taulamè qu'elle se serai reubiâye dèri çta trabia dzuqu'à la né; el n'avaë dé *z*-orlliè que por çtu Abran Drô, que lé régalâva de çta façon.

La grosse cloche de la tour de Diesse n'avait pas fini de sonner, que nos deux femmes étaient déjà au *Poisson*, avec Abram Droz, que chacun connaissait.

— Tenez, madame Ronnet, deux pièces (de cinq francs)! Etes-vous contente? Maintenant, nous allons dîner; asseyez-vous à cette table, je meurs de faim; et vous, madame Caton?

— Oh! moi, je suis toute flasque, je n'ai pas coupé un morceau de pain depuis ce matin.

Quel dîner! mes amis!... Voulez-vous savoir ce qu'ils mangèrent? — Un potage au bœuf bouilli, des bondelles frites, une salade au lard, un civet de lapin, des pommes de terre frites, un gâteau au raisin avec des œufs, du vin blanc, du vin rouge de la ville, un vrai dîner de baptême, qui allume les yeux de la Caton, déjà toute guillerette. Mais c'est la Mélanie qui était heureuse! Elle se plaisait tant qu'elle se serait oubliée derrière cette table jusqu'à la nuit; elle n'avait d'oreilles que pour cet Abram Droz, qui la régalait de cette manière.

[1] A Valangin *Loûtye*, au Locle *Loûche*.

— Ora, e fau bouidzi, fâ la Caton que boûte le relodze; el è do cou; no *z*-aë encora à no *z*-émellyie lé tsambè dzuqu'à Bouidry.

— Dza! fâ la Mélanie, vo *z*-ètè grô pressâye.

— Mè dzire, di le crampet, qu'è dza léva, è me faut lavi; encora on gozelet de torté, èna laguerma de vaë?...

— Na, na, y vo remarche bin, y seu regoumâye, y'è *d*-ai[1] dzuqu'à la garguèta; bailli-mè la man, vo *z*-êtè on bon Montagnon, y vo *z*-anme grô. Quan vèdri-vo à Bouidry?

La Caton n'étaë pieu corocha.

Dè ena quianzân-na; y'odré ena bouissâye por refaire queniossance & quemandâ à voûtre ome on pâre de sula por l'euver. — Adsivo Caton, adsivo Mélanie, vo n'aë rè à payî ci, à moiètè; dîtè pèrè bonvêpre à madame Burkhar qu'a faë le dînâ.

— Maintenant, il faut bouger, dit la Caton en regardant la pendule; il est deux heures; nous avons encore à nous dégourdir les jambes jusqu'à Boudry.

— Déjà! dit la Mélanie, vous êtes bien pressée.

— Moi aussi, dit le revendeur, déjà debout, je dois partir; encore un petit morceau de gâteau, une larme de vin?...

— Non, non, je vous remercie bien; je suis rassasiée, j'en ai jusqu'au fond du cou; donnez-moi la main, vous êtes un bon Montagnard, je vous aime beaucoup. Quand viendrez-vous à Boudry?

La Caton n'était plus fâchée.

— Dans une quinzaine; j'y irai un moment pour refaire connaissance & commander à votre mari une paire de souliers pour l'hiver. — Adieu Caton, adieu Mélanie, vous n'avez rien à payer ici, au moins; dites seulement bonsoir à madame Burkhardt, qui a fait le dîner.

* * *

Quan la Caton rareva à l'otau avoué sa baësta, elle trova s'n ome u llie que ronfiâve quemet la corna à Renaubert, le patieu dé tsîvrè. E n'ôsâve pa sorti, taulamet el avaë vergogne. De la fenêtra, è veyîve cor lé dzè, tu pressâ, tu ètsuda, s'écormantsan por amenâ la venaëdze u troû. Lé trollion du djustizi Barbî, avoué leu fouida maunet, se démenâve à portâ lé dzierlè, lé v'di dè lé cuvè, lé *z*-écova, lé tsampâ su lé tser, veri u pansar, contâ dé farcè & ètiafâ de rirè quemet dé grô *l*-èfan que l'ètan. Le djustizi, èna botollhe à la man, leu versâve è baëre por lé *z*-écoradzî.

— Eh! Dâvid, que fâ-te dèri té laudè? Vaë-ci è baëre yon; c'è du villhe, du trente-quatre.

* * *

Lorsque la Caton revint chez elle avec sa fille, elle trouva au lit son mari, qui ronflait comme la corne de Renaubert, le berger des chèvres. Il n'osait pas sortir, tellement il avait honte. De sa fenêtre, il voyait courir les gens, pressés, échauffés, se fatiguant pour conduire le raisin pilé au pressoir. Les pressureurs du justicier Barbier, avec leurs tabliers sales, se démenaient à porter les gerles, à les vider, les balayer, les jeter sur les chars, tourner au pansard, plaisanter, rire comme de grands enfants qu'ils étaient. Le justicier, une bouteille à la main, leur versait à boire pour les encourager.

— Eh! David, que fais-tu derrière tes contrevents! Viens ici en boire un; c'est du vieux, du trente-quatre.

[1] *Y'è* d-*ai* et *y'è* n-*ai* sont équivalents, comme *y m'è* d-*odri* et *y m'è* n-*odri*, je m'en irai. G. O.

E ne repon rè. Son renà l'étoutsive; el avaë du fou dè la têta & du pion dè le vèter; è ne povaë mordre à la bésogne. E va s'assetà su le catset du fornet, fà èna tornâye u couerti, avau le ru dé Sagnè; è ne peu teni nionset, ne peu rè medzi, rè baëre. Dâvid Ronnet s'ennoûye aprè sé dzeneuillè, aprè son bé pouï qu'è n'où pieu tsantà dè son tiosé.

— C'è le diabe que m'a èvyie çtu renâ por m'esorcelâ, me baillî lé z-ènemi, me roudzi, me dévoûrâ. Çtu viadze, y seu etmi; la vergogne d'être rollî par on renâ veut me tiouâ.

Tot-émouerti de ne rè faire, è ne sà que se couitsi por se rédure.

* * *

La Caton le lasse deurmi son soûl, & va to pian épraëdre le foûï por faire la non-na. Assetâye à fian du fohyîdze, le bernâ dè la man, elle boûte son lassé dè la cassa, feurgueugne dè lé brasè rudzè, se pinsan dinse: « Çtu crampet è l'ome qu'è me fau por noûtra Mélanie. Mâ quemet è parlâ u mionne, qu'è adé guergne, refrogni, & ne fâ que ron-nâ? Ora que sé dzeneuillè son lavi, è va deveni pieu crouye qu'on vîllhe cerezar [1]. E fau porè qu'è seiye dzéti avoué m'n Abran... »

— Eh! Dâvid, no saë reveniè; que veu-te medzi?... Du câfé, de la sopa?...

— Rè, lasse-mè en repoû!

— Qu'a-te medzi, voui?

— Rè, qu'y te dise.

— Vaë pèrè acouita noûtre véyadze; no z-aë grô à contâ.

— Y me fote de té racontadze... A-te de l'ardzet?

Il ne répond rien. Son renard le suffoquait; il avait du feu dans la tête & du plomb dans le ventre; il ne pouvait se mettre au travail. Il va s'asseoir sur le banc du poële, fait un tour au jardin, le long du ruisseau des Sagnes; il ne peut tenir nulle part, ne peut rien manger ni boire. David Ronnet a l'ennui de ses poules, de son beau coq qu'il n'entend plus chanter dans son clos.

— C'est le diable qui m'a envoyé ce renard pour m'ensorceler, me donner les démons, me ronger, me dévorer. Cette fois, je suis assommé; la honte d'avoir été roulé par un renard me tuera.

Tout engourdi de ne rien faire, il ne sait que se coucher pour en finir.

* * *

La Caton le laisse dormir & va sans bruit allumer le feu pour préparer le goûter. Assise près du foyer, la pelle à feu à la main, elle regarde son lait dans la casserole, tisonne dans les braises rouges, en se disant: « Ce revendeur est le mari que je voudrais pour notre Mélanie. Mais comment en parler au mien, qui est toujours de mauvaise humeur & ne fait que grogner? A présent que ses poules sont loin, il deviendra plus grognon qu'un vieux céranseur [1]. Il faut pourtant qu'il soit gentil avec mon Abram... »

— Eh! David, nous sommes revenues; que veux-tu manger?... Du café, de la soupe?...

— Rien, laisse-moi tranquille!

— Qu'as-tu mangé, aujourd'hui?

— Rien, que je te dis.

— Viens seulement écouter le récit de notre voyage; nous avons beaucoup à raconter.

— Je me moque de tes racontages... As-tu de l'argent?

[1] *Cerezar*, céranceur, celui qui peigne le chanvre.

— Ouaë, qu'y'à *d*-ai... Divouè picè.

Dâvid Ronnet sute avau du llî, meudze sa sopa avoué apaëti, va dè sa boètiqua révoua on pare de botè qu'on tserroton de venaëdze a apportâye. Sa fèna & poui la Mélanie vignè l'amouèsa avoué leu batolliâdze.

* * *

Quianze dzor apré, Abran Drô vaë avoué son tsèr & poui ènа cadze pien-na de balè dzeneuillè, qu'è baille à l'ècofi. E fâ se bin qu'u tsautaë la Mélanie è mariâye & remarche le bon Dieu & le renà de son bouèneur. Elle foû beurnâye, & sè *z*-éfan, bin recordâ, son devegni dé bon sudzet por l'oneur du pâys.

L. Favre.

— Oui, que j'en ai... Deux pièces.

David Ronnet saute hors du lit, mange sa soupe avec appétit, va dans sa boutique réparer une paire de bottes qu'un charretier de vendange a apportées. Sa femme & sa fille viennent l'amuser avec leur babil.

* * *

Quinze jours après, Abram Droz arrive avec son char & une cage pleine de belles poules, qu'il donne au cordonnier. Il fait si bien, qu'en été la Mélanie est mariée & remercie le bon Dieu & le renard de son bonheur. Elle fut heureuse, & ses enfants, bien élevés, sont devenus de bons sujets pour l'honneur du pays.

Santâ

pouotae a la Sociètâ dau Sapin

DE LA TCHAU

Sapin !... lé villhe et lé djouvène[1] *!*

Vo ne sarie pâ contè de mè, s'y ne vo rek'mandâvo, â ma qualitâ de vîllhe *Sapin* biantchi pâ l'aidge, apré noûtra beuseugne, kma d'avesie, — de vo tu condur kma dé *z*-ami avoui dé *z*-ami.

No ne comparan pâ le nom de *Socièta dau Sapin* que no no sin baillie — sé no fazan autrama que sté bé sapin, piantâ deu cent an da noûtrè kmon, que recevan sin murmur, sin djama se pyindre, adé d'acouo, tote lé *z*-orvale qu'arivan : lè pouè tin lé pieu fouo, le tenare, lè *z*-èloudge, la grôsse piudge, la grèla, lè bise naère, l'oûvra[2], que lé dèvoûre[3], lé *z*-esterminè[4] et lé déracène.

Toast

porté à la Société du Sapin

DE LA CHAUX-DE-FONDS

Sapins !... les vieux et les jeunes !

Vous ne seriez pas contents de moi, si je ne vous recommandais, en ma qualité de vieux *Sapin* blanchi par l'âge, après nos travaux, comme d'habitude, — de vous conduire tous comme des amis avec des amis.

Nous ne comprendrions pas le nom de *Société du Sapin,* que nous nous sommes donné — si nous faisions autrement que ces beaux sapins, plantés depuis cent ans dans nos communs, qui reçoivent sans murmure, sans jamais se plaindre, toujours d'accord, toutes les calamités qui arrivent : les vilains temps les plus forts, le tonnerre, les éclairs, la grosse pluie, la grêle, les bises noires, le vent, qui les gâtent, les abîment et les déracinent.

[1] *Djouvene,* jeune, du latin *juvenis.* Les Vaudois disent *dzouvenou,* conservant la syllabe *ve,* comme une partie des Neuchâtelois, les Jurassiens du Val de Saint-Imier, les Broyards et les Romontois (qui parlent le *quétzo)* et les Bas-Valaisans. Tandis que les Gruyérins disent *djoûno,* en supprimant cette syllabe comme le français, et comme font aussi les patois des Franches-Montagnes, de Delémont, du Val de Moutier, du Val-de-Travers, de Genève et de Sainte-Croix (tandis que Vallorbe la conserve).

[2] *Oûvra, oûra, ôrè,* vent, agitation de l'air; aussi, orage. Du latin *aura.* La Fontaine emploie encore le mot *aure.* Les Vaudois du Piémont disent *ora.* Les Italiens appellent *aura* un zéphir, un vent agréable. Dans quelques vallées du Jura, *ôvre* signifie le vent qui souffle le soir en été. Dans les cantons de Neuchâtel et de Vaud, on réserve le mot *vent* au vent du sud-ouest. Le *vent blanc* des Neuchâtelois est le *föhn,* ou la *vaudaire* des gens de Vevey.

[3] *Dévoura,* quoique dérivant de *dévorer,* ne signifie en patois que *gâter, abîmer.* O. H.

[4] *Estermina* est un verbe actif très expressif qui signifie *massacrer,* et qui a passé dans la kyrielle des jurons. Employé comme verbe pronominal, il signifie se donner beaucoup de peine, s'escormancher, se tourmenter, se tuer; mais il n'a rien conservé du sens étymologique. J. L. M.

Du pieu vîllhe u pieu djouvène, du pieu lon u pieu couo, du pieu bé u pieu peu, tu lé sapin son bon vezin, ami et frére. Sté sapin, i son bé kma le solè que lé fa a veni gran, i son bon kma la tère que lé pouote et kma la pieudge qui lli tchè dsu !...

Vîllhe *Sapin*, mé *z*-ami !

D'apré ça que le bon Dieu no *z*-a bailli, i ne no manque ra po ressabià à sté tan bé sapin. Voui, vo vêtè ci dé *z*-ami que no vizita et i son recieu a bra euvouè. De noûtre chan, lé *Sapin* de la Tchau fan to ça qu'i peûva po lli faire piaisi ; d'avoué qu'i séya, i son lé bin veni.

A chan de sté sapin que son noûtre parin, vo vètè lé boue de foue, lé piaine, lé teliè, lé boutchenie, lé pesseli, lé pessetchin, lé *z*-âillè, lé *z*-angossie ; — dzo y'a lé boue djati, lé poin-foue, lé grassi, lé *z*-ébyè et lé sarou[2] rudge, lé *z*-epenè avoué leu rouzè, l'épilvinète, lé grosaillie, lé foudgîre[3], lé tchadon, lé djichan-nè, la baladona et lé cheu dé *z*-avou ; — et poui lé blocè, lé grateku, lé *z*-ampè, lé meûron, lé frâse et lé meûre, que son boun' à medgî.

L'y'a encouo totè sortè de poûrè pta piante et de pta cheu que se bouètin a la sote, dzo la dare dé sapin : lè marliè, lè tchampignon, lè *z*-oreillardè, lè tchanterel, lè pèdelu, la rondeta, la lagua de boueu, la tatcheta nâire, la bale étéla, lè gangan, lè *z*-olivè, l'ardgétine, le citron sauvaidge, lè pie-d'cha, lè bovireu, lè

Du plus vieux au plus jeune, du plus long au plus court, du plus beau au plus laid, tous les sapins sont bons voisins, amis et frères. Ces sapins, ils sont beaux comme le soleil qui les fait grandir, ils sont bons comme la terre qui les porte et comme la pluie qui leur tombe dessus !...

Vieux *Sapins,* mes amis !

D'après ce que le bon Dieu nous a donné, il ne nous manque rien pour ressembler à ces tant beaux sapins. Aujourd'hui, vous voyez ici des amis qui nous visitent et ils sont reçus à bras ouverts. De notre côté, les *Sapins* de la Chaux-de-Fonds font tout ce qu'ils peuvent pour leur faire plaisir ; d'où qu'ils soient, ils sont les bienvenus.

A côté de ces sapins qui sont nos parrains, vous voyez les hêtres, les plânes, les tilleuls, les pommiers sauvages, les sapins rouges, les alisiers, les angossiers[1] ; — dessous il y a les bois-gentil, les houx, les genèvriers, les hyèbles, les sureaux rouges, les églantiers avec leurs roses, l'épine-vinette, les groseillers, les fougères, les chardons, les gentianes, la belladone et les fleurs d'alvou[4] ; — et puis les prunelles, les cinnorhodons, les framboises, les meurons[5], les fraises et les mûres, qui sont bons à manger.

Il y a encore toute sorte de pauvres petites plantes et de petites fleurs qui se mettent à l'abri, sous la feuille des sapins : les morilles, les champignons, les oreillards, les chanterelles, les lycopordons, la mauve, la langue de bœuf[6], la tache noire[7], la belle étoile, les primevères inodores, les narcisses jaunes, l'ar-

[1] *Angossier*, alisier à gros fruits.

[2] *Sarou*, sureau. Dans le Vignoble, on appelle cet arbrisseau *savoui*. Un ancien quartier de St-Aubin, la *Savoie*, y doit son nom. Au-dessus de Lutry se trouve un hameau auquel il a aussi donné son nom *Savui*. — Le sureau rouge est appelé aussi sureau de montagne ; l'*hyëble* est le sureau herbacé. F. C.

[3] *Fiaudja, fiaudza, faila, fétha*, fougère. Pour les Fribourgeois, *vedhi la fiaudge*, veiller la fougère, c'est chercher à voir fleurir la fougère pendant la nuit : celui qui y arrive découvre dans l'année un trésor caché. — *Boi dé Fiaudzire*, en dessus de Lausanne, ainsi nommé à cause de ses nombreuses fougères.

[4] Salsifis sauvage.

[5] Baies du saule marsault.

[6] Buglosse.

[7] Plante dont la feuille porte au centre une tache pareille à du sang coagulé. O. H.

quouè de renouè, lè pè de tchin, lè milpoitu, le lon piantin, le moron et la mosse.

Dzo quauquè grande sote[1], vo sâtè, lè to villhe sapin dè tchampè, l'y'a dè mouènirè avouè van baère, la né, lè bîte lè pieu croûye, lè *z*-ouè, lè lu, lè louba, lè sinlié, lè renouè, lè tcha sauvaidge, — avoué lè *z*-autre, lè tasson, lè *z*-eurson, lè lievrè, lè motalè, lè petoue, lè fouinè et lè *z*-ècureu, lè darbon, lè ra, lè ratè avouè lè mouzè, — et, le djo, lè tchevau, lè polin, lè *z*-ane, lè matche, lè beu, lè vatche, lè modjon[2], lè pouo, lè bèquè avoué leu pouotchelè, lè boc, lè tchivrè avoué leu tchevri, lè muton et lè fâye avoué leu *z*-agni, lè tchin, mêmamin lè djeneuille avoué leu poudgin, lè serpâ, lè *z*-anvèr et lè lezedè[3].

Su leu racene, se trénin lè limace, lè gremou, lè niton avoué leu couône[4], lè

gentine, le citron sauvage, les pieds-de-chat, les pas-d'âne, les queues-de-renard, les poils-de-chien, les millepertuis, le long plantin, le mouron et la mousse.

Sous quelques énormes sapins, vous savez, les tout vieux sapins des pâturages, il y a des marnières où vont boire, la nuit, les bêtes les plus méchantes, les ours, les loups, les louves, les sangliers, les chats sauvages, — avec les autres, les blaireaux, les hérissons, les lièvres, les belettes, les putois, les fouines et les écureuils, les taupes, les rats, les souris avec les musaraignes, — et le jour, les chevaux, les poulins, les ânes, les taureaux, les bœufs, les vaches, les génisses et les veaux, les porcs, les truies avec leurs porcelets, les boucs, les chèvres avec leurs chevreaux, les moutons et les brebis avec leurs agneaux, les chiens, même les poules avec leurs poussins, les serpents, les orvets et les lézards.

Sur leurs racines, se traînent les limaces, les limaçons, les escargots avec

[1] *Sote*, ailleurs *sota, chota, siouta, soha*, nom féminin, couvert, abri, — étable, et, par extension, immense sapin servant de couvert. *Etre à la sote*, être à l'abri de la pluie. Le verbe *sotâ, chotâ, tsotâ*, signifie cesser de pleuvoir. S'*achota*, s'*assota* se mettre à l'abri de la pluie. — Vient peut-être du latin *siccitas :* en romanche *sütt*, sec ; ancien français *soutecte*, toit. — On trouve *sota* dans les vieux documents dès 1406. J. L. M.

[2] *Modjon, modzon*, s'emploie dans différents sens : 1° c'est le veau mâle par opposition à *modje, modze*, veau femelle ; — 2° c'est le jeune taureau de un à deux ans ; — 3° enfin, au pluriel, les *modjons* ou *modzons* sont tous les individus de la race bovine qui ne sont plus veaux, mais qui ne sont pas encore vaches ou taureaux faits. — La *modjenaire* ou *modzenaère* est le pâturage de montagne où l'on ne met que le jeune bétail (avec les poulins) ; — le *modjounai* ou *modzenâè* est le berger qui a sous sa garde un troupeau de cette nature. — C'est de là que sont venus les noms de famille *Moginier, Mogeonny* (Vaud) et *Mojon* (en patois *Modjon*, Val-de-Ruz). — En italien, *manzo*, bœuf, et *manzetta*, génisse ; en romanche, *mouig*, bœuf ; en grec, *moschos*, veau, genisse. J. L. M.

Au siècle dernier, le clergé de Lausanne appelait *modjon* les pasteurs de campagne, qui, en revanche, traitaient de *berou*, béliers, les ministres de la ville. DOYEN BRIDEL.

[3] *Lezedè*, lézard. Les Fribourgeois disent le *linzer* ; à Montreux, le *lèzer* est le lézard vert, tandis qu'on appelle *lézerta* ou *lizéta* le lézard gris ; au Val-de-Ruz, à Boudry et à la Béroche, *lanzerna ;* du latin *lacerta*. — Dans plusieurs parties du canton de Vaud, le lézard gris s'appelle *lanternèta*, probablement du latin *latere, latebra*, à cause de sa promptitude à fuir ; en d'autres, on le nomme *gremelièta*, du verbe *gremelhi*, fretiller, être sémillant. — En Lorraine, le lézard s'appelle le *men'tré* des fontaines (ménétrier), pourquoi ? F. C.

[4] Ritournelles pour faire montrer les cornes aux escargots :

Caukeuille, baubeuille, se te ne tré pa tè corne, y tière ton pâre, ta mâre et tè *z*-éfan, et tè avoui.

(*Patois du Landeron*. Recueillie par P. BUCHENEL.)

Coukeille, boubeille, montre-mè tè cornè, bibornè !... Se te ne me le motre pâ, te tyeiri, tè, ton père, ta mère, te frâre, te seû et te *z*-infan.

(*Patois de la Béroche*. Recueillie par Aug. PORRET.)

Ces deux citations nous permettent de faire la remarque suivante : Dans la bouche de nos vieillards, *pâré* signifie *père* ou *mâle*, et *mâré, mère* ou *femelle*. La nouvelle génération a établi une distinction qui lui fait honneur : pour père, mère, elle dit *père, mère*, et elle réserve les formules *pâré, mâré* pour désigner le mâle et la femelle des animaux. J. L. M.

bo, lè crapau cretolà, lè ran-nè vouadè et lè renollhe naire, lè lezedè d'ave, padan que lè sautureu, lè tchevau-matin, lè fremi et lè fortchètè couô da l'erbe kma dé ptè mouaele, et que lè vouêpe, lè bouodon, lè motchète, lè carcouaille et lè pavelion[1] se couratè da lè z-air, u solè.

Mà c'è lè z-ozé que se rélaidgin assebin dsu sté gran sapin!... I fau ohyi lè z-aillè, lè cresenne, lè z-èparvi, lè cro, lè couônaillè, lè z-ègace, lè dgeai, lè pique-boue, lè tchouète, lè bècassè, lè djapè et lè pie-nair, lè grivè, lè coucou, lè moile a bec djauno et lè moile a cou bian, lè raitche, lè boute-fieu, lè mèzaèdge, lè tiasson, lè tcharginolè, lè dgeo-rudge[2], lè serin, lè tèrin, lè couètè-rudge, lè vatse-cuveta, lè ritolà, lè taquè, lè ransignolè[3], lè lunote, lè chapelè pèr, lè fauvète a tête naire et lè grise, la verdaira!... Tu sté z-ozé et baè d'autre subye et tchante à l'anu de sté sapin.

No vèlaèk u tchavon. Villhe et djouvene *Sapin*, soitin de reçabyâ a noûtrè parin, sté z-âbre pieu hau que cent pie que no z-aè bailli leu nom!... Ne sarinno pâ dé z-ingra de n'pà motra noûtre respè po lly?...

Fau-tu encouo le dere? Sté sapin, on lè rasse, on â fà dé bale z-hotau po lè grô, et dè pta tchau po lè z-autre. Sin lè sapin, bécou de steu fin mouté qu'on knio pru, n'aran por hotau que dè poitu de renouè et de tasson. — Et poui on lé beurle assebin, po no teni tchau et â

leurs cornes, les crapauds, les crapauds rugueux, les rainettes vertes et les grenouilles noires, les tritons, pendant que les criquets, les scarabées dorés, les fourmis et les forficules (perce-oreilles) courent dans l'herbe comme des petits diables, et que les guêpes, les bourdons, les abeilles, les hannetons et les papillons se poursuivent dans les airs, au soleil.

Mais ce sont les oiseaux qui se réjouissent aussi sur ces grands sapins!... Il faut entendre les aigles, les crécerelles, les éperviers, les corbeaux, les corneilles, les pies, les geais, les pics, les chouettes, les bécasses, les grives (djape et pieds noirs), la grive musicienne, les coucous, les merles à bec jaune et les merles à plastron, les râles, les bouvreuils[1], les mésanges, les pinsons, les chardonnerets, les rouges-gorges, les serins, les tarins, les queues-rouges, les hoche-queue, les roitelets, les taquets, les rossignols, les linotes, les mésanges à tête bleue, les fauvettes à tête noire et les grisettes, le verdier des haies!... Tous ces oiseaux et bien d'autres sifflent et chantent en l'honneur de ces sapins.

Nous voilà au bout. Vieux et jeunes *Sapins*, souhaitons de ressembler à nos parains, ces arbres plus hauts de cent pieds qui nous ont donné leur nom!... Ne serions-nous pas des ingrats de ne pas montrer notre respect pour eux?...

Faut-il encore le dire? Ces sapins, on les scie, on en fait de beaux bâtiments pour les gros, et des petites maisons pour les autres. Sans les sapins, beaucoup de ces fines bouches qu'on connaît assez, n'auraient pour demeures que des trous de renards et de blaireaux. — Et

[1] Papillon. Au canton de Vaud, *prèvôlet, pelevoué, pilivet, pillevouet, farfaillet,* de l'italien *farfalla.*

[2] Les bouvreuils sont appelés *Pequa-boton* par les gens de la plaine, lorsque ceux-ci les voient descendre aux grandes neiges, en février, et manger les boutons des arbres fruitiers, des pruniers surtout.

[3] *Dgeo* ou *djo,* jabot, gorge. On dit de quelqu'un qui a de beaux devants de chemise: *i fâ dgeo bian.* O. H.

[4] *Ransignolet,* c'est presque partout, en patois, le nom du rossignol; cependant en certains endroits, on donne ce nom aussi au *tarier,* appelé plus haut le *térin.* Vieux français *ransignolet,* italien *lusignuolo:* du diminutif latin *lusciniola.* J. L. M.

via. Lè lagueurme[1] me tchèsan avau le vzaidge quan y pinso bin à to cè.

Et poui — c'è la rinsonète, — sin lè sapin, que devandran çleu que fan lè supretè?... Et lè bouillandîre, s'el n'avan pâ dè z-étcharoton[2] a beurlâ et dè çadre po faire la boua dè pantè que ressabia sovâ a dè van-nieurè d'ècofie, tan è son nair?...

Vive lé *Sapin !!*...

Ami Huguenin[3].

puis on les brûle aussi, pour nous tenir chauds et vivants. Les larmes me tombent en bas le visage, lorsque je pense bien à tout cela.

Et puis — c'est la fin, — sans les sapins, que deviendraient ceux qui font les allumettes?... Et les lessiveuses, si elles n'avaient pas de gros morceaux à brûler et des cendres pour faire la lessive des chemises qui ressemblent souvent à des tabliers de cordonniers, tant elles sont noires?...

Vivent les *Sapins !!*...

Traduit par Fritz Chabloz.

[1] *Lagueurme*, larme, en latin *lacryma*, en grec *dacrion*, en italien et en espagnol, *lagrima*, en vieux français et en patois fribourgeois, *légrema*. Les Suisses romands préfèrent quelquefois le *g* au *c*, et diront *graie*, *grayon*, *gravate*, *segond*, *agacia*, etc. C'est ce qui est arrivé pour *lagueurme*.

[2] A la Béroche, *fâre lo tserè*, c'est mettre le billon en sciage, c'est le *tsérota*. — Les *étcharotons* ou *tsérotons* sont les morceaux que le scieur enlève en formant une coche au bout du billon. Ils semblent faits exprès pour être mis sous les chaudières murées, dans les *fournaises*.

[3] Ami Huguenin était le plus fort *patoisan* qui ait jamais existé à la Chaux-de-Fonds. Il connaissait tous les secrets de cet idiome et toutes les traditions de la Montagne. On peut dire qu'*il vivait en patois :* son garçon, instruit avec M. Lucien Landry, était élevé ne parlant que patois. Ami Huguenin était un jovial qui, en dépit de tous les tracas de la vie, y voyait plus à rire qu'à pleurer; du moins c'était l'effet qu'il produisait. Il avait organisé, avec un ami, des tournées de Noël: deguisés en vieux et vieille, ils s'en allaient dans les cafés et les cercles, chanter en patois et conter force histoires variées, légèrement grivoises, le tout au profit d'œuvres de bienfaisance, car Ami Huguenin était le meilleur des hommes et un philanthrope de bon aloi. On lui doit le Cercle du Sapin, fondé en 1857, tout particulièrement pour ne pas laisser perdre tout à fait le vieil idiome montagnon. Il en rédigeait les procès-verbaux, en patois; malheureusement les premiers cahiers ont disparu des archives du cercle. Après lui, le but du fondateur n'a plus été poursuivi et le Cercle du Sapin est devenu un simple cercle politique. L. L.

Revue de l'an-näye nonante-trâè

Su la demanda de m'n ami Tsâbio, y'ai intrepraè de fâre, mè, Diozaide, on pahizan, avoui lu, on grate-papâè, è avoui Alfonse Humbè, lo gran petchâè de Vèr-Tsi-lo-Bâ ao bin Gordzî-lo-Lé, na petita revua de chui mé de schtu yan, por que noûtre *z*-aprî-venyin pûssan savâè ao djusto cin que s'a passâ pè la Bèrotse.

L'an-näye a cominci pè na frâèdure de tsin, na cramina dao diabo, qu'on n'ouzâve pâ bouèta lo nâ lé devan. Nèdzîve de recrince[1]. L'ètâè on rude euvè.

Aè Prâèze de Gordzî, lo métre-aè-biole[2] ètâè doblidzi de rinvyi le *z*-infan de l'ècoûla, por cin que l'intse ètâè dzalâe din le *z*-incretero. Mâ, cin n'inpatsîve pâ le boeûbe è le baeschte de se ludzî. Le pieu peti revegnan a l'hotau avoui lo bè dao nâ asse rudzo qu'on grataku, taquan dâè din, to ragroucenâ, è le man, que debatâvan, din lâè saquète. E s'apoîvan na bouussäye contro lo fornè, s'assetâvan ao catsè, è piou alâvan recominci.

L'ètâè on re-tse tin po celâè qu'avan dao boû dù a vindre; tu celâè que n'avan pâ na bouèna provizion coreçan pè le Prâèze por in atsetâ; mâ l'avan bin dao mau d'in trovâ.

Revue de l'année 1893

Sur la demande de mon ami Chabloz, j'ai entrepris de faire, moi A. Porret, un paysan, avec lui, un écrivain, et Alphonse Humbert, le grand pêcheur de Vers-Chez-le-Bart ou Gorgier-le-Lac, une petite revue d'un semestre de cette année, pour que nos après-venants puissent savoir au juste ce qui s'est passé à la Béroche.

L'année a commencé par une froidure de chien, un froid intense, (tellement) qu'on n'osait pas mettre le nez là devant (la maison). Il neigeait de rage. C'était un rude hiver.

Aux Prises de Gorgier, le régent était obligé de renvoyer les enfants de l'école, parce que l'encre était gelée dans les encriers. Mais cela n'empêchait pas les garçons et les filles de se glisser. Les plus petits revenaient à la maison avec le bout du nez aussi rouge qu'un fruit d'églantier, claquant des dents, le dos tout arrondi et les mains faisant mal (de froid) dans leurs poches. Ils s'appuyaient un moment au poêle, s'asseyaient à l'escalier de celui-ci et allaient recommencer.

C'était un riche temps pour ceux qui avaient du bois dur (de hêtre) à vendre; tous ceux qui n'avaient pas une bonne provision couraient les Prises pour en acheter; mais ils avaient bien de la peine d'en trouver.

[1] Il neige de *recrince*, de rage, lorsque le froid étant très intense, il tombe quelques rares flocons de neige.

[2] Nom dérisoire donné aux régents, *maître aux verges de bouleau*.

Noûtro vezin *Fran-Keur* qu'ètâè ala a Tavahi por atsetâ dâè cäyon, in ètâè reveni to trischto d'avâè viu, su la fâère, on sindzo qu'e l'avâè prâè por èn infan rudo nèglidzî, que grulâve[1] de frâè. E n'ètâè rin veti que d'on crou-yo godilion rudzo; è l'èrâè *z*-âè faùta de razâ è de parâ[2] le *z*-onlye. E, in fézin na conparezon avoué le dzin de s'n hotau, trovâve qu'e deveçan remachâ lo bon Dieu d'ître dinse bin veti, bin ao tsau et beurnâ, pindin que l'y'avâè tan de mizère pè lo môndo.

Le dzin, apri avâè tailli le mozè, s'assetâvan su lo ban d'âno[3], a l'avri, por fâre dâè paci è dâè ètserbin. Lyâè alâvan dru.

Ao mâè de fevrâ, lo tin a raduci, è la pieudze s'a boèta in trin. La nèdze a cominci a fondre de na taula façon que to è *z*-âè tsandzî in ru, le tsan è le tsemin. L'évoue[4] ne poua pâ intrâ din la tèra dzaläye: le corsai tota pè deçu è trénâvo to lavi, la tèra è le pieure. Le s'infouatâve din le *z*-ètrabye, din le

Notre voisin *Franc-Cœur* qui était allé à Estavayer pour acheter des porcs, en était revenu tout triste d'avoir vu, sur la foire, un singe qu'il avait pris pour un enfant très négligé, qui tremblait de froid. Il n'était rien vêtu que d'un mauvais jupon rouge; il aurait eu besoin de raser et de couper les ongles. Et, en faisant une comparaison avec les gens de sa maison, il trouvait qu'ils devaient remercier le bon Dieu d'être ainsi bien vêtus, bien au chaud et heureux, pendant qu'il y avait tant de misère par le monde.

Les gens, après avoir fendu les *mosets*[3], s'asseyaient sur le banc-d'âne, à l'abri, pour faire des échalas et des copeaux. Ils y allaient fort.

Au mois de février, le temps a radouci, et la pluie s'est mise en train. La neige a commencé à fondre d'une telle façon que tout a été changé en ruisseaux, les champs et les chemins. L'eau ne pouvait pas entrer dans la terre gelée: elle courait toute par dessus, et traînait tout loin, la terre et les pierres.

[1] *Grùla,* verbe neutre *trembler;* verbe actif secouer, agiter, chevroter: *grulâ le pronmè, — grulâ la voi.* — En Bourgogne *grullhé,* en Lorraine *greullé, creulé;* italien *crollare.* — Les verbes français *grouiller* et *crouler* sont de la même famille. J. L. M.

[2] *Parâ* signifie retrancher, tailler, couper les ongles des animaux et la corne de leurs pieds.

[3] Le banc d'âne est un banc auquel est agencé une espèce de grand étau de bois manœuvré avec les pieds, servant surtout à la fabrication des échalas. Les *écherbins* sont les éclats de bois provenant de cette fabrication. — Les *mosets* sont des morceaux de sapin de cinq pieds de longueur, à transformer en échalas.

[4] *Evoue.* « Pour *eau,* nos vieillards disent *ivoue;* les jeunes gens ont trouvé mieux de dire *igue* ou *idie.* » (Bibliothèque romane de la Suisse.) Cette plainte date de 1855 et, dès lors, les choses n'ont fait que s'aggraver dans ce sens. Au sujet de la traduction de la chanson du *Couései Heiri,* M. A. Dardel-Thorens, archeologue aussi distingue que modeste, m'ecrivait de Saint-Blaise: « Nos plus anciens vieillards m'ont eu dit qu'etant jeunes, et parlant patois, ils ne comprenaient pas facilement celui des vieillards, qui cependant avaient toujours habité la localite. » — *Ivue* est donc le vieux nom de l'eau dans la région alpestre: *Nerivue* (Noire-Eau) est le nom d'un ruisseau de la Haute-Gruyère et de deux villages fribourgeois; un village voisin est *Erbivue,* en français *Albeuve* (Blanche-Eau); — dans le canton de Vaud, il y a la *Rogivue* ou *Rodzidye* (Rouge-Eau), devenu nom de famille. Dans le Jura, la transformation prise sur le fait dans *Rodzivue,* est la règle generale; on n'y dit pas *ivoue,* mais *idye, igue* et *aigue. Ballaigue* (Belle-Eau), *Noiraigue* (Noire-Eau), *Longeaigue* (Longue-Eau). — Cependant, avant les mots *aigue* et *ivoue,* le patois désignait l'eau par un autre nom encore, c'etait l'*oue,* — que l'on retrouve aussi dans plusieurs noms locaux: le village vaudois de *Prévonloup* (Profonde-Eau), les Plaines-du-Loup sur Lausanne (Plaines-de-l'Eau), La *Louve* (l'Eau) qui en vient, la *Vy d'Ue* de Gorgier (la Voie de l'Eau), la *Loue* de Franche-Comté (l'Eau). — Le fait qu'à la Béroche, on dit l'*évoue* ou l'*évoe,* tandis qu'au Val-de-Ruz et ailleurs on dit l'*aigue,* peut s'expliquer ainsi: durant le moyen âge, les villages bérochaux faisaient partie de la banlieue d'Estavayer, et les villages outre-lac du ressort de cette ville avaient le droit et la coutume de couper leur bois dans les joux bérochales. — Cependant, à la Béroche, on appelle l'eau de cerise en patois, l'*aigue de cerise.* — A la Chaux-de-Fonds, on dit l'*âve.* — D'après Littré, si au XIme siècle, on écrivait l'*ewe,* au XIIme, on écrivait aussi l'*aigue.* Etymologie: provençal *aigua,* catalan *aygua,* espagnol et portugais *agua,* ancien italien *aigua,* italien moderne *acqua,* — du latin *aqua,* qui a donné régulièrement *eve.*

tègnemin[1]. On ne savâè pieu que fâre dâè bîte; le bossè nadzîvan din le câve que c'ètâè na mizére; na partia dâè dzin créyan que c'ètâè lo deludzo que recomincîve è boûtâvan aprî la corée-de-St-Martin.

Cin a durâ on pare de dzo. Aprî què, lo bî tin è reveni. Mâ le tsemin è le vion[2] ètan tro crullhy. Din le tsan è le vegne on pou roûto, è n'y'avâè pieu rin de tèra; mâ auvoè cin ètâè quasi pian, ll'y'in avâè dâè tetse. On l'a bin viu pieu tâ: se tota ce *l*-èvoue qu'è dinse partia ao lai ètâè on pou intrâye din la tèra, on n'èrâè pa *z*-âè na taula setseresse; le tan-na[3] è le source n'èran pâ dinse teri.

Lo mâè de mar n'a rin *z*-âè de bin remarcâbyo, se ce n'è que lo bî s'a bouètâ in trin dza de bouène eûra è, to d'bon, lo di *z*-ouè, po continua dadrâè. Taulamin que le pahizan è le vegnolan an pouu fâre lâè bezogne tot a lâè éze.

Aprî avâè fini de poi è de reportâ la tèra, le vegnolan se son bouèta a dèçotelâ[4], a provagnî lo fandan[5] (na pa lo quicheu[6]), a piantâ dâè barbue[7], a fâre dâè berclè ao zizel, a focherâ, è a abèquâ è piantâ le paci. L'ètan to dètsepounâ[8]; è vouèdîvan lâè quartète, in

Elle s'introduisait dans les étables, dans les logements. On ne savait plus que faire du bétail; les tonneaux (vides) nageaient dans les caves que c'était une misère; une partie des gens croyaient que c'était le déluge qui recommençait et regardaient si l'arc-en-ciel se montrait.

Cela a duré une paire de jours. Après quoi, le beau temps est revenu. Mais les chemins et les sentiers étaient tout creusés. Dans les champs et les vignes un peu en pente, il n'y avait plus de terre; mais où c'était presque plat, il y en avait de gros tas. On l'a bien vu plus tard: si toute cette eau qui est ainsi partie au lac était un peu entrée dans la terre, on n'aurait pas eu une telle sécheresse; les sources profondes et autres n'auraient pas ainsi tari.

Le mois de mars n'a rien eu de bien remarquable, si ce n'est que le beau (temps) s'est mis en train déjà de bonne heure et, tout de bon, le 18, pour continuer régulièrement. Tellement que les paysans et les vignerons ont pu faire leur ouvrage tout à leur aise.

Après avoir fini de tailler (la vigne) et de reporter la terre, les vignerons se sont mis à dessoteler, à provigner le fendant (non pas le quisseux), à planter de jeunes ceps, à courber les sarments du plant d'Alsace en forme de demi-cercle, à fossoyer, à planter (légèrement d'abord,

[1] *Tègnemin*, où l'on se *tient*, où l'on demeure.

[2] *Vion*, de *via*, voie; un petit sentier est un *vionnet* (*ienne*t aux Ormonts). — De là le nom de famille *Vienet*.

[3] *Tan-na*, source profonde, par exemple les trois *Tan-nes* de Gorgier, la *Tan-na* du Crochet, et *Cava-Tan-na* ou *Cova-Tannaz*, au-dessous de Sainte-Croix. — Ailleurs, profonde caverne: *Lè Tanné de Corjeon*, dans les Alpes vaudoises, *la Tanna à l'Or*, dans les rochers près de Roche, la *Tanna ai Chuve*, la caverne des freux, Rochers de Naye. — L'*igue barbotanna* est une source qui sourd en bouillonnant.

[4] *Dèçoteler*, déchausser les jeunes ceps et enlever les racines croissant au niveau du sol.

[5] Le *fendant* est le raisin qui se fend sous la dent et dont la gousse reste adhérente à la pulpe.

[6] En revanche, le *quicheux* ou *quisseux* est celui dont la gousse se détache lorsqu'on le mange.

[7] Une *barbue* ou *poudrette* est un provin ou un sarment avec ses racines. J.-H. B.

[8] Est-ce au fait que les *vegnolans*, pour leurs travaux, doivent être presque toujours à moitié vêtus, que le nom primitif de l'*Abbaye des Vignerons* de Vevey était l'Abbaye des *Mau-Couér* (mal couverts, peu habillés, pauvrement vêtus)?

fazan la cauzète èna bouussäye. C'ètâè on piézi de le vaèr : pâ on gaguè !...

Le pahizan arâvan, voignìvan [1], ertsìvan, rebatâvan [2], in dezan to contin : « La pouussa de mar vau de l'or; — s'on dâè voignì son bya din lo paco, fau voignì s'n ordzo din la pouussa !... »

Le fène [3] fezan le couerti, in bardjakan dinse : « Le bouri-bouri alâvan cominci d'ova [4]; — lo quinson avâè tsantâ son premi bè de vire-vire, son guilleri, lo dize-sa de fevrâ; l'ètâè lo momin de vuagni lo tsenèvo [5]. » — S'e l'avan *z*-âè on senaillon dezo lo manton, comin lè tchîvrè, l'èran fâ on bî tredon !

C'ètâè n'activitâ comin, dâè *z*-an-näye, ao mâè d'avri. Ah ! lo bî tin qu'e fezâè ! To le mâè è *z*-âè bî. Lo trante-yon, qu'ètâè lo gran devindre, on veyâè dao mai.

Por quan *t*-âè *z*-ozì que revîgnin pertsi no âo bontin, vâètci cin qu'y'âè marcâ su lo calindrâè : l'ètorni tsantâve in Comba-Mare, ao fin couètsè de na nohire, le ouè de fevrâ, è l'olièta, lo kianze, su lo Mon-Djâco, in deçu de la fin de Gordzì; le vouètse-cuva raodâvan amon lo ru de Sint-Aobin, la premîre senânna de mar, è la grîva tsantâve din lo boû dao Dèvin, lo kianze de mar.

à fond ensuite) les échalas. Ils étaient en manches de chemise; ils vidaient leur chopine (quart de pot de vin) en causant un moment. C'était un plaisir de les voir : pas un tâtillon !...

Les paysans labouraient, semaient, hersaient, roulaient, en disant tout contents : « La poussière de mars vaut de l'or; — si l'on doit semer son blé dans la terre bien mouillée, il faut semer son orge dans la terre très sèche... »

Les femmes faisaient les jardins, en caquetant ainsi : « Les canes allaient commencer de faire des œufs; — le pinson avait chanté son premier bout de roulade le 17 de février; c'était le moment de semer le chanvre. » — Si elles avaient eu un grelot sous le menton, comme les chèvres, elles auraient fait un beau carillon !

C'était une activité comme, des années, au mois d'avril. Ah ! le beau temps qu'il faisait ! Tout le mois a été beau. Le 31, qui était le grand vendredi (Vendredi-Saint), on voyait du hêtre feuillu.

Pour quant aux oiseaux qui reviennent chez nous au printemps, voici ce que j'ai noté dans le calendrier : l'étourneau chantait en Comba-Mare, au fin haut d'un noyer, le 8 de février, et l'alouette, le 15, sur le Mont-Jacot, au-dessus de la fin de Gorgier; les hochequeue rôdaient en haut le ruisseau de Saint-Aubin, la première semaine de mars; et la grive chantait dans le bois du Dévens [6], le 15 de mars.

[1] Là où le français a le *g*, le patois nous présente assez souvent le *w* anglais. Par exemple, *vouagni*, semer, est le vieux verbe français *guigner*, — *vouaiti*, regarder, est le mot français *guêter*, *vouarda* est garder. — Dans le français même, rapprochez *vaste* et *dévaster*, de *gâter* (pour *gaster*).

[2] *Rebatâ*, passer le rouleau sur un champ. — *Rebatâ lo contre-amont*, signifie être sorcier, disposer de forces surnaturelles. — Dans les Vallées vaudoises du Piémont, *ribata*. J. L. M.

[3] Signalons, dans la dérivation du latin, une des différences entre le français et le patois, qui font de celui-ci une langue et non un français corrompu : des mots latins qui ont deux syllabes de suite commençant la première par *m*, la seconde par *n*, le français n'a gardé que le *m*, le patois, que le *n*. Exemples (nous prenons les génitifs latins) : *femenæ, femme, fêna, — dominæ, dame. dona, — somni, sommeil, sono.* J. L. M.

[4] D'après une remarque populaire, les canes ne font des œufs que du moment où on sème l'orge à celui où on le recueille.

[5] Un vieux dicton dit qu'au premier chant du pinson, les ménagères s'entrecrient : *A-te voignì ta tsenevaïre, vire ?...* F. C.

[6] *Dévens, Fresens,* prononcer *in*. C'est la vieille prononciation patoise de toute la Suisse romande, malheureusement défigurée par les Vaudois, qui prononcent *an* (Echallens), et les Fribourgeois, qui laissent dire *ance* (Cottens).

C'è a çtu màè de mar que la Kemena de Gordzî a ratsetâ le moelin qu'apartegnâè a on lûlû de Tavahi. C'ètâè bin fâè, por cin que le dzin de l'autro fian dao lé n'an pâ faûta d'avâè dâè moelin per ci : çâè casseroû de mon-nâ no rebaillan prau fârna, prau remolon è prau reprin, mâ vouârdan to lo pouussè.

La Kemena de Gordzî a assebin décidâ de fâre on gran rèzervoi in deçu dao velâdzo, por forni de l'évoue din le menâdze[1], por cin que le fène perdzan tro de tin a se çontâ le novi in atindin que lai sile sèan pyéne, a la fontân-na. L'e bin pieu comoûdo è melyâè martsî de le *z*-abona âè gazète que de le vaèr vè lo borni la mâèti de la matenâye, pindin que lâè sopa brêle è que le *z*-infan rêlan a l'hotau.

Po réussi din s'n intrepràèza d'amena de l'évoue dâè Prâèze dzank ao velâdzo, lo Consè de kemena a fâè nonmâ na Comission qu'ètâè a nom[2] « Comission dâè *z*-Evoue »... Mâ, apri to, vaèkè comin cin s'a passâ ; ye relâèvo cin din lo lâèvro dao Consè :

« Lo prèzidan lyâè deza : Se vo *z*-îte *z*-âè convoquâ a l'estraordinéro, n'in fau pa ître èbahi. Lo sudzè que no tin ao keu n'è pa d'la gnognote, l'è rudo sèrieu. Assebin vo *z*-îte a poû prî tu veni ; è n'y a que lo *Bredoulon* que s'a fâ a l'eskuza : è dâè reschtâ a l'hotau por voirdâ lo peti, a coûza que sa fèna è alâye fâre la canpoûta tsi l'Anchan[3] do Hau. Dao rêchto, ne fau pa lo regrèta, l'è on vire-casak, èna dzin de rin. — Y'invîto tu celâè que son d'aco por nonmâ èna Comission dâè

C'est à ce mois de mars que la Commune de Gorgier a racheté le moulin qui appartenait à un bonhomme d'Estavayer. C'était bien fait, parce que les gens de l'autre côté du lac n'ont pas besoin d'avoir des moulins par ici : ces sorciers de meuniers nous rendent assez farine et assez son, fin et grossier, mais ils gardent (pour eux) toute la fleur de farine.

La Commune de Gorgier a aussi décidé de faire un grand réservoir en dessus du village, pour fournir de l'eau dans les ménages, parce que les femmes perdaient trop de temps à se conter les nouveaux en attendant que leurs seilles soient pleines, à la fontaine. Il est bien plus commode et meilleur marché de les abonner aux journaux que de les voir vers la fontaine la moitié de la matinée, pendant que leur soupe brûle et que les enfants crient à la maison.

Pour réussir dans son entreprise d'amener de l'eau des Prises jusqu'au village, le Conseil de commune a fait nommer une Commission qui était nommée « Commission des Eaux »... Mais, après tout, voilà comme cela s'est passé ; je relève cela dans le livre du Conseil :

« Le président leur dit : Si vous avez été convoqués à l'extraordinaire, il n'en faut pas être surpris. Le sujet qui nous tient au cœur n'est pas rien ; il est très sérieux. Aussi êtes-vous à peu près tous venus ; il n'y a que le *Bredoulon* (qui roule) qui s'est fait excuser : il doit rester à la maison pour garder le petit, parce que sa femme est allée faire la choucroute chez l'Ancien du Haut. Du reste, il ne faut pas le regretter, c'est un retourne-veste, une gent de rien. — J'in-

[1] Il est à remarquer que la terminaison de certains mots change selon qu'ils sont au singulier ou au pluriel : on velâdzo, dâè velâdze ; la fèna, le fène, etc.

[2] *Itre a nom* est l'expression employée par le patois pour dire : *avoir nom, être nommé*. Le doyen Bridel écrit cette expression avec le verbe avoir : l'*avai à nom*. J. L. M.

[3] *Anchan*, ce mot ne s'applique qu'à la charge d'ancien d'église ; *on anchan, dâè z-anchan*. Si l'on veut parler des temps anciens, on dit *ci-dèvan, dao vîllho tin, dao tin d'on yâdzo*. L'*Anchan* est un des noms donnés au Diable.

z-Evoue a lèvà la man... Cin va bin : tote le man son lèväye; è n'y'a que çâè quauquè z-orgolia dâè Prâèze que ne son pa d'aco avoui no, por cin que l'an tsacon on borni a fian de s'n hotau. Mâ cin n'yè fâè rin; no no fotin pa mau de cin, no z-in 'na forta majoritâ... — Dèvan de lèva la sèance, ye propoûze qu'e sèe acordâ, âè fré de la Kemena, a tsacon on quarterè a baère. Hâ! çtu yâdzo, le z-avi ne son pa mitiguâ, ne divizâ; tote le man son lèväye!... Ye savâè prau que l'y'avâè de l'aco din noûtra Kemena... La séance è lèväye. — E tu insinbye rêlan : Vivo lo prèzidan!... Vivin no!... »

Mâ, fau vo dere que, pye târ, on n'è z-âè doblidzi de rebatsé çta Comission. On lyâè desa : « Comission dâè Saucece ao fèdzo », por cin qu'e le n'è z-aivoi convokâye que por ala mindzi dâè saucece ao fèdzo, à Binvelâ. E parè que por qu'e-n'intreprâèza su le z-évoue rèucece, fau qu'e l'y'âè na Comission por gota le saucece, por cin que se le saucece n'ètan pa prau salâye, l'évoue ne sinbyerâè pa bouèna.

Çta Comission a vautà comin on seul omo que le dzin de Binvelâ avan bin insezenâ lâè saucece. C'è porkè tu le menâdze de Gordzi è Tsi-lo-Bâ an, aurindrâè, na guintsèta su lo lavya, din la couezena, a rézon de vin fran per an; l'è po rin... In vâèkè, dao progrè!... Me z-ami!!...

Lo mâè d'avri s'a bouèta in trin pè na bize de la me-tsance, qu'a continuâ tranquilamin a sofya dzank' a la fin, pindin pieu de quatro senân-na. Lo vîpre, pâ la pye croûye breke de djorantcha; djamé na gota de pieudze!... E l'erâè foillhu vâèr comin, tu le dzo, on boûtâve sa tetse de fin!... On dezâè adî : No z-in de l'évoue deman!... Mâ, vite tous ceux qui sont d'accord pour nommer une Commission des Eaux à lever la main... Cela va bien : toutes les mains sont levées; il n'y a que ces quelques orgueilleux des Prises qui ne sont pas d'accord avec nous, parce qu'ils ont chacun une fontaine à côté de leur maison. Mais cela n'y fait rien; nous nous moquons pas mal de cela, nous avons une forte majorité... — Avant de lever la séance, je propose qu'il soit accordé, aux frais de la Commune, à chacun un quart de pot (de vin) à boire. Ah! cette fois, les avis ne sont pas partagés, ni divisés; toutes les mains sont levées!... Je savais assez qu'il y avait de l'accord dans notre Commune... La séance est levée. — Et tous ensemble crient : Vive le président! Vive nous!... »

Mais il faut vous dire que, plus tard, on a été obligé de rebaptiser cette Commission. On lui dit : « Commission des saucisses au foie », parce qu'elle n'a été convoquée que pour aller manger des saucisses au foie, à Bonvillars. Il paraît que pour qu'une entreprise sur les eaux réussisse, il faut qu'il y ait une Commission pour goûter les saucisses, parce que si les saucisses n'étaient pas assez salées, l'eau ne semblerait pas bonne.

Cette Commission a voté comme un seul homme que les gens de Bonvillars avaient bien assaisonné leurs saucisses. C'est pourquoi tous les ménages de Gorgier et Chez-le-Bart ont, à présent, un robinet sur l'évier, dans la cuisine, à raison de vingt francs par an; c'est pour rien... En voilà, du progrès!... Mes amis!!...

Le mois d'avril s'est mis en train par une bise diabolique, qui a continué tranquillement à souffler jusqu'à la fin, pendant plus de quatre semaines. Le soir, pas le moindre cordon de nuages sur le haut de la côte, de la joux; jamais une goutte de pluie!... Il aurait fallu voir comme, tous les jours, on regardait son tas de foin!... On disait toujours : Nous

rin. L'y'avâè de què frëyi se bote por lèvâ l'ancre[1].

Din le vegne, cin alâve grau bin ; mà lo legnolè pouussâve in trotse dao diâbo.

E l'y'a on fameu astronaume a nom Falb, que reschte per lé dao fian de Berlin, din le *z*-Alemagne[2], qu'a invantà na lunèta corba, avoui laquin-na on peu vâèr cin qu'e l'y'a deràè le montagne. Dû sa liquerne, le la verîve adi dao fian de la Tlantik, on grau liago d'évoue salâye, por vâèr s'e n'y'avâè pa dâè niola a pieudze per lé. E parè que l'in ve-yâè : le lo dezâè a celàè que fan le gazète ; mâ cin ne baillîve djamé rin.

On dzo, que l'ètâè rudo corocî de s'adî trompâ, è fâ veni on djouvene boueube de Vèr-Tsi-lo-Bâ, qu'on lyâè dezâè Pèrenau, on Sagnâ, què ! 'na dzin dadrâè !... Çtu valè avâè 'na mècanik, on peti tsè avoui loquin on peu traça rudo foo. L'è on « vèlo » qu'on lyâè di : è n'y'a que duvoue révoue, yèna dèvan è yèna dèrâè. On s'aschte intre le duvoue, su na petita saula bin rinbourae, por ne pa se fâre mau vo sate bin auvoi. E, avoui le pi, qu'on pouze su duvoue[3] pèdâle que son de tsak fian de la révoue de dèvan, on fâ sinbian de martsî. Adon, lo peti tsè s'inbrüye è on traço comin on lâre. Mâ, fau bin se vouardà d'alà tro proûtso dâè bosson, ao bin dâè moerâille de vegne auvoi on a bouèta dâè *z*-èpene por reverî celàè que van tornà la tchîvra, robâ dao rezin, por cin qu'on decoessirâè[4] se *z*-alion.

avons de l'eau (de la pluie) demain !... Mais, rien. Il y avait de quoi graisser ses bottes pour lever l'ancre.

Dans les vignes, cela allait très bien ; mais le convolvulus poussait en trochées énormes.

Il y a un fameux astronome nommé Falb, qui reste par là du côté de Berlin, dans les Allemagnes, qui a inventé une lunette courbe, avec laquelle on peut voir ce qu'il y a derrière les montagnes. De sa lucarne, il la tournait toujours du côté de l'Atlantique, une grosse flaque d'eau salée, pour voir s'il n'y avait pas des nuages à pluie par là. Il paraît qu'il en voyait : il le disait à ceux qui font les journaux ; mais cela ne donnait jamais rien (de pluie).

Un jour, qu'il était très courroucé de se toujours tromper, il fait venir un jeune homme de Vers-Chez-le-Bart, qu'on appelait Perrenoud, un Sagnard, quoi ! une gent comme il faut !... Ce garçon avait une mécanique, un petit char avec lequel on peut marcher très rapidement. C'est un vélocipède qu'on l'appelle : il n'y a que deux roues, une devant et une derrière. On s'assied entre les deux, sur une petite chaise bien rembourrée, pour ne pas se faire mal vous savez bien où. Et, avec les pieds, qu'on pose sur deux pédales qui sont de chaque côté de la roue de devant, on fait semblant de marcher. Alors, le petit char se meut et on file comme un voleur. Mais il faut bien se garder d'aller trop près des buissons, ou des murailles de vigne où l'on a placé des épines pour retourner ceux qui vont *tourner la chèvre*, voler du raisin, parce qu'on déchirerait ses habits.

[1] *Lever l'ancre*, mourir, signifie aussi partir clandestinement sans payer ses créanciers.

[2] Anciennement on disait Haute-Allemagne à la Suisse, et Basse-Allemagne à l'Allemagne actuelle ; de là ce pluriel patois, *les Allemagnes*.

[3] *Duvoue*, féminin de l'adjectif numéral, — preuve que le patois est une autre langue qu'un français corrompu. Le latin dit aussi *duo, duæ*. A Agen, on dit *dus dios*. J. L. M.

[4] *Découesseri*, verbe actif *déchirer*, qui signifie proprement *découdre*, puisque pour coudre on dit, en latin, *consuere*, en latin barbare *cusire* et en italien *cucire*. Le verbe français a été lui-même déchiré, puisqu'il a perdu la syllabe *cou*. J. L. M.

Ye dezâè don que çtu astronaume, tot èbaubi, avâè fâè veni tsi lu lo djouvene Pèrenau, por cin que c'è lu qu'avâè *z*-âè lo premi pri, a Yverdon, ao gran « concours » de çâè vèlo. To lo drâè, è lyâè di d'alâ su la ruvoua de la Tlantik, boûta cin qu'e vèâè adi ao bé de se berîtio. Pèrenau deza d'abor : 'Na râva ! Ma toparaè, l'è parti. Vo ne devineri pâ cin qu'e la trova per lé !... Damâdzo !... L'ètâè on vol de moesselion, mà on vol dao tenèro, è dâè moesselion grau comin dâè tavan. N'y'avâè rin a repipâ. De cin, lo fameu Falb è *z*-âè femâ comin on poûro râquya-tsemenà, è boûta comin on bougro d'euvre-mor que ne fâ que bafaudâ.

A Montaltsi, le dzin qu'avan piantâ dâè trufye dù trâè senan-na, s'inmahîvan de vâèr qu'e le ne lèvâvan pa. E l'alâvan rebouilly din le tsan, por vâèr se le rate l'y'avan mindzi lâè pianton. La ! mado[1] ! ne trovâvan rin que dâè setseron.

Vo peûte pinsâ se l'y'avâè de què se megrehi è se dzeme-lly. Quin fotu mâè d'avri no *z*-in *z*-âè linque !...

Reubiâve de dere que le riondale[2] ètan arivâye lo sa dao mâè.

Mà vaètci veni lo mâè de mé. Adi la bize, rin que la bize, avoui on solè a fondre dao pion. Din le tsan, pa pieu d'erba que su ma man ! Quauque fiâ ètik din le prâ auvouè l'y'avâè on pou d'évoue. Autra pâ, rin dao to. Ne fezâè pâ on tin a fâre a veni[3] la cuva âè renollhe, diabo pa. E n'y'avâè pa 'na ma-

Je disais donc que cet astronome, tout étonné, avait fait venir chez lui le jeune Perrenoud, parce que c'est lui qui avait eu le premier prix, à Yverdon, au grand concours des vélocipédistes. Sur le champ, il lui dit d'aller sur le bord de l'Atlantique, regarder ce qu'il voyait constamment au bout de ses lunettes. Perrenoud dit d'abord : Une rave ! (*Non.*) Mais cependant, il est parti. Vous ne devineriez pas ce qu'il a trouvé par là !... Dommage !... C'était un vol de moucherons, mais un vol du tonnerre (immense), et des moucherons gros comme des taons. Il n'y avait rien à répliquer. De cela, le fameux Falb a été fumé comme un pauvre ramoneur, et regardé comme un diable de grand discoureur qui ne sait plus ce qu'il dit.

A Montalchez, les gens qui avaient planté des pommes de terre depuis trois semaines, s'étonnaient tristement de voir qu'elles ne levaient pas. Ils allaient creuser dans les champs, pour voir si les souris leur avaient rongé leurs plantons. Là ! mon Dieu, ils ne trouvaient rien que des sécherons.

Vous pouvez penser s'il y avait de quoi maugréer et se lamenter. Quel fâcheux mois d'avril nous avons eu là !...

J'oubliais de dire que les hirondelles étaient arrivées le 7 du mois.

Mais voici venir le mois de mai. Toujours la bise, rien que la bise, avec un soleil à fondre du plomb. Dans les champs, pas plus d'herbe que sur ma main ! Quelques fleurs malades dans les prés où il y avait un peu d'eau. Autre part, rien du tout. Il ne faisait pas un temps à faire pousser la queue aux gre-

[1] *Ma do*, exclamation identique à *Mon Thé;* seulement la première dérive du latin, *do* étant une abréviation de *dominus*, comme *thé* de *théos*. Dans son glossaire, M. Guillebert dit que cette exclamation signifie *Par Jupiter !*

[2] *Randaina, randaila* et *arandaila* (Vaud), et *ailombrata* (Jura bernois).

[3] Fâre *à* veni. — Cet emploi de la préposition *à* est un idiotisme du patois. Lorsque le verbe *faire* est employé comme auxiliaire devant un verbe à l'infinitif, il est toujours suivi de *à*. Toutefois devant un verbe qui commence par la voyelle *a*, l'oreille exige que les deux *a* se fondent ensemble, dans la prononciation.

J. L. M.

réye, pâ on pouèrion, dao bor dao lé a la Rotse dao Vouan.

Lo Gouvernemin — dâè Monsieu de Netsatî, — baillîvan condzî âè pahizan, sin le regaufâ, de fâre pâtera le bîte din le boû, è d'alâ prindre d'la fouüllhe se-tse por fâre la litiéra, por cin que le dzin deveçan inpyehi lâè päille por forâdzo.

Cin que fezâè toparâè pyézi a vâèr, c'ètâè la vegne, qu'ètâè rudo bala. Foillhâè se dèpatsî d'èfollhi — cin qu'on ne fezâè qu'ao mâè de join, le *z*-autre an. In di dzo, le *z*-atatse foûran linque. Schtu[1] yan, nion n'avâè pouèr dao mildyou, ne dâè gueribè.

Mà lo sa de mé, pè 'na né tyâra (la lena refezâè djustamin), l'a fâè 'na forta byantse dzalâè. Le fouüllhe dâè boû son *z*-aivoi sepiâhe[2] dadrâè. Le pertsè de vegne qu'ètan a l'avri an dzère *z*-âè 'na petita frecacha[2]. On grulâve to de vâèr le vegne dzaläye, cin que n'eràè pa manquâ d'arivâ, se la tèra ètâè *z*-âè moûva. Bin beurnâ qu'e n'y'a pa *z*-âè grau mau a la Bèrotse. Mà, din kauke kemena de la Contâ[3], le vegne ètan bin mau invoua.

C'è a çtu màè de mé que no *z*-in *z*-âè la grante inspekcion dâè *z*-arme è de l'èkipemin dâè militère, tsî lo Sami dâè Fîte, a Sint-Aobin. C'e *z*-âè on bi dzo; nion ne pinsâve a la se-tserece, ne a la dzaläye.

Tu le militére de Gordzî, de Vèr-Tsi-lo-Bâ è dâè Prâèze deveçan se rincontrâ dezo lo telyè dèvan tsi l'*Abregué*[4], a

nouilles, diable pas. Il n'y avait pas une morille, pas un champignon, du bord du lac à la Roche-du-Van.

Le Gouvernement — des Messieurs de Neuchâtel, — permettait aux paysans, sans les rabrouer, de faire pâturer le bétail dans les bois, et d'aller ramasser de la feuille sèche pour faire la litière, parce que les gens devaient employer leur paille pour fourrage.

Ce qui faisait cependant plaisir à voir, c'était la vigne, qui était magnifique. Il fallait se dépêcher d'effeuiller — ce qu'on ne faisait qu'au mois de juin, les autres années. En dix jours, la saison de lier la vigne (les *attaches*) fut là. Cette année, personne ne craignait le mildiou, ni les urbères.

Mais le 7 de mai, par une nuit claire (la lune refaisait justement), il a fait une forte blanche gelée. Les feuilles des bois ont été grillées complètement. Les parchets de vigne qui étaient à l'abri ont également eu une petite fricassée. On tremblait tout de voir les vignes gelées, ce qui n'aurait pas manqué d'arriver, si la terre avait été mouillée. Bien heureux qu'il n'y ait pas eu grand mal à la Béroche. Mais, dans quelques communes du Comté, les vignes étaient bien mal arrangées.

C'est à ce mois de mai que nous avons eu la grande inspection des armes et de l'équipement des militaires, chez Samuel des Fêtes, à Saint-Aubin. Ç'a été un beau jour; personne ne pensait à la sécheresse, ni à la gelée.

Tous les militaires de Gorgier, de Vers-Chez-le-Bart et des Prises devaient se rencontrer sous le tilleul devant chez

[1] Il y a quelques mots où l'*s* se prononce ainsi d'une manière épaisse.

[2] Comme on le voit, les verbes *sepier* et *fricasser* s'emploient, en patois, indifféremment, qu'il s'agisse du chaud ou du froid.

[3] *Comté*, substantif féminin en patois. Cette différence de genre se retrouve dans d'autres noms communs : *ène laèvra*, un lièvre, *ène serpan*, un serpent, *ène onlya*, un ongle, *ène as*, un as, *la sau*, le sel, *la vérna*, le verne, etc. — En revanche, des noms sont masculins en patois et féminins en français : *on pere*, une poire, *on relodzo*, une horloge, etc.

[4] Sobriquet; l'*abregué* est une espèce de chevalet où on place la hotte, pendant qu'on la remplit de terre ou de fumier.

voué *t*-eûre dao matin, por ala insinbye a Sint-Aobin. Lo chef de sekcion, on galya on poû fignolè, mâ que n'a pa frâc âè *z*-û, ètâè linque avoui son gran lâèvro dezo lo bra : n'y'avâè pa a petollhy.

Pindin qu'on atindâè que l'eure sée link por s'inmodà[1], è l'y'avâè lo tanbour-major, lo gran Pèrenau, de Tsi-lo-Bâ, que fezâè de la ginastik avoui sa cana ; on n'a djamé viu on lùlù as adrâè que celu-link : l'acouèllhyve[2] sa cana *n*-idée per deçu l'hotau a l'*Abregué*, è passâve avau lo colido ; sa cana lyâè retsedzâè din la man, su lo djui de guellhe, de l'autro fian de l'hotau. Ne loquâve pa è ne l'adjochâve[3] djamé. No tapâvi dâè man por l'incoradzi.

Mà, ce n'e pa to. Foillyâè se bouèta su le ran por parti. Lo serjan-major Dzelyèron no fà : « Garde a vo !... Vo *z*-âè bin incordjenâ voûtre sula è alumâ voûtre dzèrè ?... por cin qu'e son dâè moqueran, pè Sint-Aobin !... Ne fau pâ avâè l'èr de mazète ! A no lo ponpon !... Avi-vo ohyu ?... »

Quan on' è *z*-âè prè, no gueùlo, de sa voi de tenéro : « In avan, arsch !... » E no vaèkè lavi, une, deuss ! une, deuss ! comin on seul omo, le tanbour dèvan que batan na màrtse a to fâre grûla. Comin on se sintâè lerdzi !... On èrâè djurâ que no *z*-avi dâè *z*-ale, comin lo *Tsachâè* dsu la Jou[4]. — L'è bon.

l'*Abregue*, à huit heures du matin, pour aller ensemble à Saint-Aubin. Le chef de section, garçon peut-être trop élégant, mais qui n'a pas froid aux yeux, était là avec son grand livre sous le bras : il n'y avait pas à muser.

Pendant qu'on attendait que l'heure fût là pour partir, il y avait le tambour-major, le grand Perrenoud, de Chez-le-Bart, qui faisait de la gymnastique avec sa canne ; on n'a jamais vu un gaillard aussi adroit que celui-là : il lançait sa canne une idée (tant soit peu) par dessus la maison de l'*Abregué*, et passait en bas le corridor ; sa canne lui retombait dans la main, sur le jeu de quilles, de l'autre côté de la maison. Il ne manquait pas et la canne ne restait jamais sur le toit. Nous tapions des mains pour l'encourager.

Mais ce n'est pas tout. Il fallait se mettre sur les rangs pour partir. Le sergent-major Gilliéron nous fait : « Garde à vous !... Vous avez bien attaché vos souliers et allumé vos brûle-gueules ?... parce qu'ils sont moqueurs, à Saint-Aubin !... Il ne faut pas avoir l'air de peu de chose ! A nous le pompon !... Avez-vous entendu ?...

Lorsqu'on a été prêt, il nous crie, de sa voix de tonnerre : « En avant, marche !... » Et nous voilà loin, une, *deusse !* une, *deusse !* comme un seul homme, les tambours devant nous qui battaient une marche à tout faire trembler. Comme on se sentait léger !... On aurait juré que nous avions des ailes, comme le *Chasseur* de la montagne. — C'est bon.

[1] *Inmodà*, verbe signifiant *faire partir, mettre en mouvement*. Les Fribourgeois ont le verbe *moda*, *partir*. Dans le Midi, *muda* signifie s'en aller, mourir.

[2] Le verbe *acouellhi* signifie *jeter, lancer, saisir, chasser, frapper*, etc., vient du latin *accudere* et n'a point de rapport avec le français *accueillir*. Certaines versions de la chanson du *Couesei Heiri* ont, au couplet 19, *Acoeillye* vei çtu tchupon — au lieu de *Reveillie* vei, etc., ce qui signifie : *frappe* sur ce bondon. *Acoeillhi* les bêtes, c'est chasser devant soi le bétail, armé d'une verge, d'un fouet, etc. — Ici *Acoeillhi* sa canne signifie bien la jeter dans le but de la reprendre. La chanson de Roland a le vers suivant (3967) :

Quatre serjans les *acoeillent* devant, les saisissent, les cueillent.

[3] *Adjocher*, jeter une chose en haut, de manière qu'elle reste arrêtée en chemin : adjocher une canne sur un poirier.

[4] Lo *Tsachâè*, une des *revenants* de la Béroche. — En 1864, Mme Lisette Gaille, une bonne et brave paysanne comptant plus de soixante et dix hivers me disait à ce sujet les vers patois suivants, en forme

Dû lo Crè de la Fin, na niliée d'infan coressan dèvan no, è, lo lon dao velâdzo de Sint-Aobin, to lo môndo ètâè su lo pon, por no boûtâ passâ : le djouvene fène ètan âè fenitre, derâè le laude, le baeschte a mariâ, âè lermî dâè cave ao bin âè liquerne (on erâè djurâ dâè dzeneille a dzo); le fène meûre, avoui dâè poupon su le bra, ètan su le porte, a fian dâè vîllhe *z*-ome que femâvan la pipe... On ohyeçâè tu çâè dzin dere : « C'est le contingent de Gorgé; on le reconnaît a sa bonne tenûe. » L'erâè foillhu vâèr comin on se redressîve, comin on s'in creyive, to fièron. Nion n'erâè pire veri on pî a fian d'on liago, ne mian-nâ : « houze ! » a on tsin (mîme avoui na mouètelaère) que seràè veni s'inconbrenâ din se tsanbé. — L'è bon.

La rota on yàdzo[1] arivâye dèvan tsi lo Sami, on grau djotru, no vaèkè in trin de bâère na lanpâye po no roûta la sâè, por cin que çla piussa[2] dâè tsemin no *z*-avâè rudo altèra. E piou, por se prezintâ dèvan le *z*-inspekteur, ne fâ pa bi avâè la gordze setse. On in a fifâ è setsi, de çâè chop !... Cin porte pouèr comin on levâve lo coude. Quan on no *z*-a criâ por l'inspekcion, l'y'in avâè dza kauk'on qu'ètan on poû guetz.

Depuis le Crêt de la Fin, une nuée d'enfants couraient devant nous, et, le long du village de Saint-Aubin, tout le monde *était sur le pont*, pour nous regarder passer : les jeunes femmes étaient aux fenêtres, derrière les contrevents, les filles à marier aux soupiraux des caves ou bien aux lucarnes (on aurait juré des poules perchées, au poulailler); les femmes mûres, avec des petits enfants sur les bras, étaient sur les portes, à côté des vieux hommes qui fumaient leur pipe... On entendait tous ces gens dire : « C'est le contingent de Gorgier; on le reconnaît à sa bonne tenue. » Il aurait fallu voir comme on se redressait, comme on s'en croyait, tout fiers. Personne n'aurait seulement tourné un pied à côté (pour éviter) d'une flaque d'eau, ni miaulé : « *houze !* » à un chien (même muni de sa muselière) qui serait venu s'embarrasser dans ses jambes. — C'est bon.

La troupe une fois arrivée devant chez Samuel, un gros joufflu, nous voilà en train de boire une *lampée* (forte goutte) pour nous ôter la soif, parce que cette poussière des chemins nous avait fortement altérés. Et puis, pour se présenter devant les inspecteurs, il ne fait pas beau avoir la bouche sèche. On en a bu rapidement, de ces chopes !... Ça porte peur comme on levait le coude. Lorsqu'on nous a appelés pour l'inspection, il y en avait déjà quelques-uns qui étaient un peu lancés (qui avaient bu un verre de trop).

d'apostrophe adressée au Chasseur même (c'était une personne très cultivée et qui, sans être jamais sortie de son village, Fresens, s'était tenue au courant de tout) :

Dû que no *z*-in dâè bon tsemin,
Te ne peu pye terbi le dzin;
Qu'e fasse pyeudze, grau niolâ,
On ne t'oû pye criâ : Hou ! Tâh !
Le bon beu t'an fa dègrepi,
Te n'ouserè chè reveni... F. C.

[1] *Yâdzo*. Du latin *via* on a fait, dans la basse latinité, *viagium*, *voyage*, et en patois *yâdzo*, qui signifie *un voyage* et *une fois*. — Le sens de ce mot vient de l'idée des *voyages* qu'on fait successivement pour transporter plusieurs objets d'un endroit à un autre. De là vient aussi qu'en patois, *yâdzo* signifie également *charge*, *fardeau*, *charretée*, etc. Un gros char de foin est *on bon yâdzo*, tandis qu'un petit char n'est qu'*on yâdzè*.

[2] Aux Prises, on dit *piussa*, à Chez-le-Bart *pouussa*.

Quan c'e *z*-âè mon to, lo capiténo (na granta dgigue) m'a bin boûtâ mon sa : ne me manquâve pa on boton ne èn' euille. E prin mon fouèzi ; on èrâè pouu se razâ dedin, comin è reluâè ; n'y'avâè pa a me bailli on galo. E me fâ : « Laisse-moi ton fusil ; il faut que je fasse voir à ceux des autres villages comme on maintient une arme ! » Diabo mouèyan !... trâè senan-na aprì, ye recevoué mon fouèzi, avoui le galon de caporal !... Prau[2] bì qu'è sâdzo ; toparâè n'y'a rin comin d'être proùpro, por on militéro.

A firaube[3], quan on è reveni a l'hotau, nion n'èrâè rekegnu lo contìnjan de Gordzì. Quin gapion[4] !... On èrâè djurâ qu'e revegnâè de la guèra, que l'avan batu, è qu'e l'avan *z*-âè na tsapyâe. Ora[5], nion n'avâè pye sâè. L'y'in avâè qu'avan perdzu lâè chaco, lâè sa ; dâè *z*-autre que trénâvan lâè fouèzi avoui na flème que cin fezâè pedi de le vaèr. L'y'in a yon de Saûdzo — on gringalè, l'è veré, que n'ètâè qu'écri, — que s'avâè fotu din l'aûdzo dèvan tsi Sami.

Cin fâ grand depi quan on vâè dâè soldâ qu'an prau mau de se teni su lâè tsanbe. A bâère, n'y'a pa tan de mau, porvu qu'on satse retornâ a l'hotau, — comin dezan le vîllhe ; toparâè, c'è rudo pouè. Yon de celâè de la « Tampèrance » me demandâve porquè on n'alâve pa fâre l'inspekcion pieu lyin, ao colìdzo, auvouè on n'èrâè pa piu baère.

Quand ç'a été mon tour, le capitaine (un grand mince) m'a bien regardé mon sac : il ne manquait pas un bouton, ni une aiguille. Il prend mon fusil ; on aurait pu se raser dedans[1], comme il reluisait ; il n'y avait pas à me donner une réprimande. Il me fait : « Laisse-moi ton fusil ; il faut que je fasse voir à ceux des autres villages comme on maintient une arme ! » Est-ce possible !... trois semaines après, je recevais mon fusil, avec les galons de caporal !... Assez beau qui est sage ; cependant il n'y a rien comme d'être propre, pour un militaire.

Le soir, quand on est revenu à la maison, personne n'aurait reconnu le contingent de Gorgier. Quels *gapions !...* On aurait juré qu'ils revenaient de la guerre, qu'ils avaient combattu, et qu'ils avaient été défaits. A cette heure, personne n'avait plus soif. Il y en avait qui avaient perdu leur képi, leur sac ; d'autres qui traînaient leur fusil avec une nonchalance (telle) que cela faisait pitié de les voir. Il y en a un de Sauges — un chétif, il est vrai, qui n'était qu'écrit, — qui était tombé dans le bassin de la fontaine devant chez Samuel.

Cela fait grand dépit lorsqu'on voit des soldats qui ont de la peine de se tenir sur leurs jambes. A boire, il n'y a pas tant de mal, pourvu qu'on sache retourner à la maison — comme disaient les vieux ; cependant, c'est bien laid. Un de ceux de la *Tempérance* me demandait pourquoi on n'allait pas faire l'inspection plus loin, au collège, où l'on n'aurait pas pu boire.

[1] En se regardant dedans.

[2] *Prau.* Dans l'ancien français, *prou* ou *preu* substantif, signifiant *grande quantité, beaucoup, profit* par exemple, *ni peu, ni prou.* Le patoie dit aussi ni peu ni prau, et de plus emploie *prau* dans le sens de *bien : te le sâ prau,* tu le sais bien.

[3] En allemand *Feirabend,* la fin de la journée, du travail journalier.

[4] Terme de dénigrement par lequel on désigne les agents de la police, en uniforme.

[5] *Ora,* à présent, à cette heure. Les Italiens ont le même adverbe, dérivé du latin *hora,* heure. Notre patois a an*cora,* encore, *orendrai,* à présent. — L'ancien français disait *ores* pour *à présent ;* de là dor*énavant,* dés*ormais,* al*ors,* l*orsque* et enc*ore.*

— T'ê bin foù, que l'yâè fézo, lo Sami dâè Fite, qu'è on ruza conpére, päye on pâre de bouène botollhe a çâè oficié; mâ sà bin rintrâ din s'n ardzin, in bâillan d'la voitrollhe âè soldâ, que pâyan rektal quan mîmo, ao bin in lyâè fezan croûye mezere. L'in sà lo cor è lo lon: c'e lu que mîne to, por cin qu'e sà bâilli, na pa de la fristouille, de la sope a la bataille avoui de l'erbe a Robèr[1] por saveu, mâ dâè crâno bon frico, de la lèvra, dâè tasson, que séyo-yo, auvouè on se goberdze, on fioule rudo... L'è bon.

L'è adi ao mâè de join, tsi no, qu'on comince le fenezon, por le fini din lo mâè de juillè. Mâ, schtu yan, on n'a pa z-âè faûte de dou mâè por rintrâ le fin: na senan-na tot ao pieu, è tot ètâè bâclyâ!... N'y'avâè pa faûta de fortse, è n'y'avâè rin a fâre qu'a sehi è à ratelâ. Lo vîpro, on sâètâè pouai aguellhy su sa tîte ao bin porta su son doû, din on fyèri, cin que l'avâè recoueilly d'on dzo. On ne ve-yâè rin de tsè a bèrosse, ne de tsiron, dû lo Pian Djâco ao Pertui Colliu è ao Boû de Seythe[2]; pîre kauke bekâye per ci per lé: on fezâè on fyèri, on bèr[3] de fin auvouè on in avâè on bon yâdzo le z-autre an. Quin-na mizére!... L'è bon.

Le bîte, on le tiâve a tsavon. Le pahizan, que s'avan bâilli bin dao mau por invernâ lâè vatsè, ètan doblidzî de le tyâ, ao bin de le vindre aè juif (croûyè dzin, bouèna tchance!), que le menâvan lavi

— Tu es bien borné, que je lui fais; Samuel des Fêtes, qui est un rusé compère, paye une paire de bonnes bouteilles à ces officiers; mais il sait bien rentrer dans son argent, en donnant du mauvais liquide aux soldats, qui payent bien quand même, ou en leur faisant mauvaise mesure. Il en sait le court et le long: c'est lui qui mène tout, parce qu'il sait servir, non pas des plats mal accomodés, un potage à la julienne avec de l'herbe-à-Robert[1] pour fines herbes, mais de très bons fricots, du lièvre, des blaireaux, que sais-je, où on se régale, où l'on boit à longs traits et beaucoup... C'est bon.

C'est toujours au mois de juin, chez nous, qu'on commence les fenaisons, pour les finir dans le mois de juillet. Mais, cette année, on n'a pas eu besoin de deux mois pour rentrer les foins: une semaine tout au plus, et tout était fini. Il n'y avait pas besoin de fourche, il n'y avait rien à faire qu'à faucher et à rateler. Le soir, un faucheur pouvait mettre sur sa tête ou bien porter sur son dos, dans un *fleurier*, ce qu'il avait recueilli d'un jour. On ne voyait point de chariot à ridelles, ni de veillottes, depuis le Plan-Jacot au Pertuis-Colliu et au Bois de Seythe; (on trouvait) seulement quelques béquées par ci par là: on avait un fleurier, un *bert*[3] de foin où l'on en avait un bon voyage (char) les autres ans. Quelle misère!... C'est bon.

Le bétail, on le tuait au bout. Les paysans, qui s'étaient donné beaucoup de peine pour hiverner leurs vaches, étaient obligés de les tuer, ou de les vendre aux juifs (méchantes gens, bonne

[1] Espèce de géranium sauvage.

[2] Bois de *Seythe*, de l'allemand *Seite*, côté, bois qui formait la limite entre la seigneurie de Vaumarcus et la baronnie de Grandson. — *Grabo* ou *Grabe*, pente rapide et pierreuse, ravin, au Vully et à Saint-Aubin; vient aussi de l'allemand *grab*, fosse, tombeau; de là, le verbe patois *ingraba*, inhumer, ensevelir. — *Mandsche*, au Pays d'Enhaut, est un vallon latéral s'ouvrant sur une vallée plus grande, un vallon reculé, — ce qui explique la *Pouète-Mange* ou *Manche*, au Val-de-Ruz.

[3] *Fleurier*, *cendrier*, grand carré de grosse toile dans lequel on serre le foin, pour l'emporter; *bert*, filet servant au même usage.

pè lo tsemin de fè. Na vatse dzaillotäye aobin tchacotäye [1], qu'èràè voilliu quatro çan fran, èn' an-näye ordinéra, s'atsetâve po vint-ouè pîce. Le *z*-èrgal, on le bâillîve po rin.

E n'y'avàè pà rin que le pahizan qu'ètan a pyindre; le poûre dzin n'avan pa lo cou a batre; è n'èran pa su auvouè trovâ na dzornäye, ao grau dao tsautin; nion n'avàè rin a fâre qu'a fotemacî a fian de l'hotau.

E n'y'avàè que le petchàè qu'avan a fâre auk. De to gran matin, noûtre couèsin, le *z*-Humbè de Vèr-Tsi-LaTante, s'inbantsîvan: bouètâvan lâè *z*-ètevau [2], boûtâvan se lo navè aobin la liquète n'avàè pa dàè *z*-oûrehyire [3], se le pâle avan bin lâè cordjon dadràè, è äye! in-an [4]! avoui le filè [5], le fi dremian, l'erpion, tot on bataclan, por atrapâ dàè be-tsè, dàè treûte, dàè pêrtse, dàè motaile [6], dàè bondala, dàè *z*-anguela. L'avan adi auk; la bize de metsance ne lyàè fezàè rin: quan cin n'alâve pa le to gran sau, lo grin ètâè quan mîmo a mâèti pyin de treutala, de be-tsaton, de pertchoûle, de filou, de ronzon, de vindzeron, de cormontan, de senève, de nâze, de chance!), qui les menaient loin par le chemin de fer. Une vache noire et blanche ou rouge et blanche, qui aurait valu quatre cents francs, une année ordinaire, s'achetait pour vingt-huit pièces (de cinq francs). Les toutes mauvaises bêtes se donnaient pour rien.

Il n'y avait pas rien que les paysans qui étaient à plaindre; les pauvres gens n'avaient pas le coup à battre; ils n'auraient pas su trouver une journée, au fort de l'été; personne n'avait rien à faire qu'à travailler à des choses inutiles à côté de la maison.

Il n'y avait que les pêcheurs qui avaient à faire quelque chose. De tout grand matin, nos cousins, les Humbert de Vers-Chez-LaTante, partaient: ils mettaient leurs grosses chaussures, regardaient si le bateau ou la *loquette* n'avait pas de fentes, si les rames avaient bien leurs anneaux d'osier en état, et allez! en avant! avec les filets, les fils dormants, l'ancre, tout un arsenal, pour prendre des brochets, des truites, des perches, des lottes, des bondelles, des anguilles. Ils prenaient toujours quelque chose; l'infernale bise ne leur faisait rien: lorsque cela n'allait pas les tout grands sauts (très bien), le réservoir (à l'avant du bateau) était quand même à

[1] Manteau des bêtes bovines: à la Béroche, la *tchacotäye* a le manteau rouge semé de taches blanches, — la *dzailletäye*, le manteau noir semé de taches blanches, — la *moteläye* est moitié rouge et blanche (au Val-de-Ruz, elle a de plus une étoile blanche au front); — la *rameläye* est rouge et noire; — la *tatsetäye* a le manteau bien mêlé, et non par moitié; — les *rudzo faulo* sont celles qui ont ce manteau rouge pâle très en faveur aujourd'hui; — la *botsarde* a une tache noire sur le museau: les bœufs d'une paire de race noire et blanche s'appelleront *Dzaillet* et *Botsa*, le dernier ayant, en plus que le premier, la tache en question. — *Morel* se dit du manteau d'un cheval noir: de là l'origine du nom de famille *Morel*.

[2] *Eteraux*, grandes bottes munies de semelles de bois et montant au-dessus du genou.

[3] *Ourehyires*, les fentes produites par le sec à un billon, un poteau télégraphique, un bateau, etc.: il est *ourehyi*.

[4] *In-an, en avant, en avant dans, en avant sur*. Les pêcheurs vaudois en font un substantif: ils vont tendre sur le *nant*, sur l'*en-avant*. Du latin, *in ante*. Roumain *inainte*, Vallées vaudoises, *anant*.

[5] Les filets employés par nos pêcheurs sont d'abord les trois espèces de grands filets, la *gropeyre*, la *sinéta* ou *monte*, et le *revin*; puis les petits filets, soit la *retorza*, l'*orba*, la *paliauza* (palée), lo *tramail*, la *bondalâère* (bondelles), la *godzonâère* (goujon), les *berfou* ou *berfolé* (lotte), la *tsachâère*.

[6] *Motaile*. Il est curieux que le patois ait un même mot pour désigner trois êtres très différents: *lo pahisan* appelle *motaile*, sa vache, lorsqu'elle est tachetée, *lo tsachâé* dit *motaile* à la belette, sans doute parce qu'à une certaine époque, lorsqu'elle change de livrée, la belette est blanche et brune; enfin *lo petchâé* appelle *motaile* la lotte, parce qu'elle est tachetée noire et jaune. — Le patois lorrain désigne la belette aussi du nom de *motaile*. — Du latin *mustela*. Pline appelle déjà *mustela* la belette et la lotte.

F. C.

de godzon, d'aubye, que séyo-yo ?... Ha ! le retse *z*-afâre que çâè petchâè dèvan fâre !... E n'ètan rin vergognâè ; pouin riâ pindin que le *z*-autre piorâvan. Tu le dzo, è *z*-alâvan trére lâè trufye, mà ao lé, — comin dezâè, an l'an quarante-sa, la villyo *Quâque*, de Sint-Aobin. — Vâèkè dâè dzin beurnâ !... L'è bon.

A la faère de Sint-Aobin, qu'ètâè lo doze join, l'èrâè foillyu vâèr quin-na tita fezan le martchan de fau, de molète, de cohi, de trin, de fortse è de rati. N'avan rin de requize, l'ètan to badze. Ye su sur qu'e n'an pa vindu por le frâè de lâè vöyadzo ; nion n'atsetâve rin ; on ne râpâve pa aprî, na, mado !...

E n'y'a que le cabaretié qu'an on poû fâè lâè *z*-afâre : l'an oncoi bin vindu dâè chop de biére. To lo mondo s'avâè veri su çla boisson ; l'ètâè bin râ quan on ve-yâè on litre de vin su na trabya. Lo vintro vo gargouillîve bin on poû ; mà le tsè dâè brasseri vöyadzîvan a poû prî tu le dzo din le velâdze de la Bèrotse, avoui lâè peti bossè è lâè caissète de botollhe. L'è bon.

Lo dize-neu de join, lo djoran ètâè à dzo [1], l'y'avâè on cheurne [2] a la lena, è, lo vin, c'ètâè lo van qu'acoueillâè [3] le

moitié plein de petites truites, de petits brochets, de petites perches, de petites lottes, de ronzons, de vengerons, de cormontans, de chenèves, de nazes, de goujons, d'ablettes, que sais-je ?... Ah ! les riches affaires que ces pêcheurs devaient faire !... Ils n'étaient pas du tout honteux ; ils pouvaient rire pendant que les autres pleuraient. Tous les jours, ils allaient arracher leurs pommes de terre, mais au lac, — comme disait, en l'an 1847, le vieux *Quâque* (sobriquet de J.-J. Colomb, pêcheur d'alors). — Voilà des gens heureux !... C'est bon.

A la foire de Saint-Aubin, qui était le 12 juin, il aurait fallu voir quelle tête faisaient les marchands de faux, de pierres à aiguiser, de *couviers*, de tridents, de fourches et de rateaux. Ils n'avaient point de vogue, ils étaient tout abattus. Je suis sûr qu'ils n'ont pas vendu pour les frais de leur voyage ; personne n'achetait rien ; on ne courait pas après eux, non, ma foi !...

Il n'y a que les cabaretiers qui ont un peu fait leurs affaires : ils ont encore bien vendu des chopes de bière. Tout le monde s'était tourné sur cette boisson ; il était bien rare lorsque l'on voyait un litre de vin sur une table. Le ventre vous grouillait bien un peu ; mais les chars des brasseries voyageaient à peu près tous les jours dans les villages de la Béroche, avec leurs petits bossets et leurs caissettes de bouteilles. C'est bon.

Le 19 juin, le joran était *à dzo* [1], il y avait un cercle de vapeurs autour de la lune, et, le 20, c'était le vent d'ouest qui

[1] Le joran était *à dzo*, c'est-à-dire qu'il y avait des nuages perchés sur le haut des côtes (comme les poules sur leur juchoir).

[2] *Cheurne*. On dit aussi, quand les noisettes deviennent brunes par le bout et mûrissent, *le sont cheurne*. — Dans leurs jeux aux marbres, les enfants tracent deux demi-cercles autour de la bille visée, en disant *tcherne !* pour faire manquer le joueur.

[3] Le verbe *acoueilly* présente ici une image agréable. Les plus vieux d'entre nous se souviennent tous de ces troupeaux de moutons blancs et *musk* cheminant sur nos grand'routes, surveillés par un intelligent chien de berger aux allures de loup, et conduits par un étranger au pays, porteur d'une houlette, petite pelle emmanchée à un long bâton, avec laquelle il jetait de très loin des mottes de terre aux moutons, brebis et agneaux tentés de s'écarter et de faire l'école buissonnière. Il y a quarante ans de cela ; grâce aux chemins de fer, aujourd'hui plus de chiens de berger ni de houlette. F. C.

muton su lo lé; lo tin s'a on poû crevi, è la pieudze s'a bouèta in trin. L'a piu pindin na senân-na a poû prî; la tère ètâè trinpâye dadrâè è bin moûva. Cin a baillî on to foo recoo, ao mâè d'Où.

L'è lo vint-yon dao màè que le dzo prignin la revîre: ye cônto que c'e çu reviremin dâè dzo qu'a amenâ la pieudze; c'e por cin qu'on lyâè di: *le pieudze de la Sint-Djan.*

Cin me fâ à repinsà assebin a cin que noûtro vîllyo rejan (que n'ètâè pa to bîte, ne on barbouillon) no dezâè quan no *z*-alâvi a l'ècoûla. E no *z*-esplicâve que la Tèra, que vire a l'intor dao Solè, ètâè na frâèza[1] de byé, taulamin que le ne se prezintâve pa adi contro lo Solè de la mîma magnére: c'e cin que baillîve ce *l*-inègalità dâè dzo è dâè né è çla diferance dâè quatro sézon, lo bontin, lo tsautin, lo derâètin è lo pouètin.

E no *z*-esplicâve assebin que, comin è l'y'a dâè dzin tot à l'intor de la Tèra, è l'y'in avâè que verîvan le pî contre le noûtrè è qu'avan la mînè quan no *z*-avi midzo.

E no dezâè: « Po vo fâre a bin conprindre m'n esplicacion, voué vo fâre na conparezon. No veulin supoza que lo fornè qu'è bon tsau è lo Solè; è tè, *Radeski*, qu'a na graussa tita, te va te lèvà è martsî a l'intor: te reprezinte la Tèra. Ora, vo *z*-autre, se *Radeski* avâè dâè *z*-abitan tot a l'intor d'la tita, vo peûte bin vâèr que quan on fian de sa cabossa è veri contro lo fornè, le *z*-abitan que son de l'autre fian ne pouan pa vâèr lo fornè. Orindrâè, ye conto que vo *z*-âè conprâè; l'è tia comin de l'évoue de rotse... E tè, *Radeski*, te peu retornà a ta piace. »

chassait les moutons sur le lac; le temps s'est un peu couvert, et la pluie s'est mise en train. Il a plu pendant une semaine à peu près; la terre était trempée comme il faut et bien mouillée. Cela a donné un tout fort regain, au mois d'août.

C'est le 21 du mois que les jours commencent à diminuer: j'estime que c'est ce retour des jours qui a amené la pluie; c'est pour cela qu'on leur dit: *les pluies de la Saint-Jean.*

Cela me fait repenser aussi à ce que notre vieux régent (qui n'était pas tout bête, ni un sans-parole) nous disait quand nous allions à l'école. Il nous expliquait que la Terre, qui tourne à l'entour du Soleil, était un peu de biais, tellement qu'elle ne se présentait pas toujours contre le Soleil de la même manière: c'est ce qui donnait cette inégalité des jours et des nuits et cette différence des quatre saisons, le printemps, l'été, l'automne et l'hiver.

Il nous expliquait aussi que, comme il y a des gens tout à l'entour de la Terre, il y en avait qui tournaient les pieds contre les nôtres et qui avaient le minuit quand nous avions midi.

Il nous disait: « Pour vous faire bien comprendre mon explication, je vais vous faire une comparaison. Nous voulons supposer que le poêle qui est bon chaud est le Soleil; et toi, *Radetzki*, qui as une grosse tête, tu vas te lever et marcher à l'entour: tu représentes la Terre. Maintenant, vous autres, si *Radetzki* avait des habitants tout à l'entour de la tête, vous pouvez bien voir que quand un côté de sa tête est tourné contre le poêle, les habitants qui sont de l'autre côté ne peuvent pas voir le poêle. A présent, je compte que vous avez compris; c'est clair comme de l'eau de roche... Et toi, *Radetzki*, tu peux retourner à ta place. »

[1] *Na frâèza* tient aux verbes *frâèza, infrâèza*, émietter, mettre en menus morceaux, et *fratsi*, briser, qui viennent du latin *frangere*. — *Pâ na frâèza!... Diabo la frâèza!* etc.. sont de fortes négations: pas une miette, pas un grain!... J. L. M.

Por cin qu'ètàè dàè grân-ne, l'è bin schtu yan qu'on dezàè per la Bèrotse : « E l'y'a mé a èqueûre qu'a van-nà. » Pa on-èpi ne fezàè lo dzenouillon [1]. Quan la câille tsantâve din le tsan : « Kincailly ! Kincaillya !... la gran-na, rin de sa ! », l'avâè l'èr de se fotre dàè pahizan, è le meçon ètan su lo solà bin avan qu'e pussan deur, comin le z-autre yan : « Quan lo coucou a to tsantà, on a rintrâ le bya. » Quin pouè tsautin !...

Mà, schtu yan, l'y'a z-àè 'n'ècrazâye de frute, de cerize, de pronme, de premiau, de pònmè, de pere, de coquè. Ah ! le bi breco de pere [2] collia, de pere de bouûro, de sanréye, de tsâni, de pere rudze, de djamé bon, de pere coton, de pere à vin, de pere de livre, de cordì, d'olivète !... Ah ! le bî pindau de pònmè rôse, de renète grise, de rambour, de capandu rudze, de tardive, de capandu bian, de dutsesse, de tsatâgne !... Le z-abro in ètan crapi ; le couèsse in brezîvan. E le bon bièsson, è le bouètsin !... L'y'avâè de què fâre de la kouègnarde è dàè schnetz a reboeuille mor... L'è bon.

En collaboration :

Aug. PORRET [4] (Prises de Gorgier).
Alph. PIERREHUMBERT (Chez-le-Bart).
Fritz CHABLOZ [4] (Saint-Aubin).

Pour ce qui était des blés, c'est bien cette année qu'on disait dans la Béroche : « Il y a plus à battre qu'à vanner. » Pas un épi ne penchait la tête. Lorsque la caille chantait dans les champs : « *Kincailly ! Kincaillya !...* la graine (est là), point de sac ! », elle avait l'air de se moquer des paysans, et les moissons étaient sur le solier bien avant qu'ils pussent dire, comme les autres années : « Quand le coucou a tout chanté, on a rentré les blés. » Quel vilain été !...

Mais, cette année, il y a eu une quantité énorme de fruits, de cerises, de prunes, de pruneaux, de pommes, de poires, de noix. Ah ! les belles quenouilles de poires d'angoisse, de poires beurrés, de sans-règle, de *chanis* (couleur rouille), de poires rouges, de *jamais bon*, de poires *coton*, de poires à vin, de poires à livre, de *cordés* [3], d'olivettes !... Ah ! les beaux pendeaux de pommes roses (trois variétés), de renettes grises, de *rambours*, de court-pendus rouges, de tardives, de court-pendus blancs, de duchesses, de chataignes !... Les arbres en étaient surchargés ; les grosses branches en cassaient. Et les poires sauvages au parfum distingué, et les pommes sauvages !... Il y avait de quoi faire du raisiné et des *séchons* à bouche que veux-tu... C'est bon.

Traduit par Fritz CHABLOZ.

[1] Lorsqu'il est bien garni, bien chargé, l'épi courbe la tête, *fait le genouillon*. Le *dzenolliet* est le nœud de la tige des céréales.

[2] *Pere;* l'*e* final n'est pas muet (*dere*, etc.); le son en est sourd, mais assez fort. C'est un *e* que n'a pas le français, mais qui a son analogue dans le roumain. J. L. M.

[3] *Cordi, cordé,* poires appelées ainsi parce que le bois de l'arbre, lorsqu'on le fend, est tordu comme l'est une corde. Ces poiriers sont bénis des enfants, parce qu'ils gardent leurs fruits *plusieurs mois* après qu'ils sont defeuilles. Il y en a trois ou quatre à Montalchez qui ont fait la joie des écoliers d'il y a quarante ans. F. C.

[4] *Poret* signifie *pauvret* et se dit d'un enfant maigre, faible, malingre, au Pays d'Enhaut; *porattet* est un terme d'amitie signifiant petit, pauvret, petit mendiant. — *Tsâbyo, Tchâblyo, Chablo,* couloir pour dévaler les billons de sapin et le bois façonné, en bas les côtes. — Remarquons qu'il faut l'aide du patois pour retrouver l'origine d'une quantite de noms de fam lles : parmi les moins connus, citons les *Renevey* et *Renevier, Tentorey, Vaney, Trosset, Vallotton, Recordon, Lavanchy, Poyet, Ruchonnet, Ceresole* (*cerésolet*, petit cerisier), *Mellet* (*melei, mela*, pommier sauvageon), et tant d'autres. F. C.

LE MESSADGIE DÈ z-ÈLOUDGE[1]

1854

..... Sin me vantà
Y l'y soue adé bin fêtà :

Y voudroue, po dè taulè pàssè,
Djohyi[3] do vatre et quatre mâssè.
Lè djouvnè m'dia d'an air ducet :

« Devnian si-vo, mon cher Busset;

No z-in tchie no on tchau caret;
N'vo retraîte pa u cabaret. »

Et mè z-ami, tu bon vivan,
No no rchamin kma lè mandian.

Lè dje de grand' solanità,
Mouotau, la Rasse an facultà
D'vai que noûtrè dgea, kma l'dèmon,

Fuya l'motie et le sermon :
Porquè i dia que lè z-èrêtik

Ne vailla pa lè catolik.

I repa qu'no feu l'abé Fèriol,
On predgea grô de Sèvastopol,
Ouè lè z-Allié bailla su l'nâ
E Russe et a leu Nicolà,

LE TÉLEGRAPHE[2]

1854

..... Sans me vanter,
J'y suis toujours bien fêté (en Bourgogne) :
Je voudrais, pour de telles passes,
Avoir deux ventres et quatre mâchoires.
Les jeunes gens me disent d'un air doux :
« Le bienvenu soyez-vous, mon cher Busset;
Nous avons chez nous un coin chaud;
Ne vous retirez pas (prendre gîte) au cabaret. »
Et mes amis, tous bons vivants,
Nous nous réclamons comme les mendiants.
Les jours de grande solennité,
Morteau, la Rasse ont l'occasion
De voir que nos gens, comme les démons,
Fuient l'église et le sermon :
C'est pourquoi ils disent que les hérétiques
Ne valent pas les catholiques.

Au repas que nous fit l'abbé Féréol,
On parla beaucoup de Sébastopol,
Où les Alliés donnent sur le nez
Aux Russes et à leur Nicolas (1er),

[1] *Eloudge*, éclair, ailleurs *élhudjo*, *éluzo*, *inlutzo*, *inludzou*, *inüdzou*, à Genève *élieuda*. Ancien français *éliau*, *éloise*. Du verbe *éloudgi*, *inludzi* : latin *illucere*.

[2] Episode de la guerre de Crimée, *Le messager des éclairs*.

[3] *Djohyi*, se servir; mais *djohyi* est actif : E-ce que te le *djouhe?* — E *djohyessai* mon vioudge. — S'y'osâve, y *djohyëtrai* ce subyè. — Te ne sâ pa *djohyi* ct-uti! G. O.

Que volè robâ i sultan
Fanè, trèso, payi et turban.
Çt'èvaule-royaume arè volu
Ra po lè *z*-autre et to po lu.
Si l'usse prédgie de patadgie,
On n'arè ran tan plaideyie.

Qui voulait voler au sultan
Femmes, trésor, pays et turban.
Cet avale-royaume aurait voulu
Rien pour les autres et tout pour lui.
S'il eût parlé de partager,
On n'aurait rien tant plaidé.

Mâ, po *z*-à rvni u fin gala
Qu'on djè duran on s'èvaula,
I y-oue tchevreu, fasan, singlié,

Et pru vin fin po faire on lai.
C'è fouot' beuseûgne po l'estoma;
Y'â soue ancouo to *t*-atchumâ...
Mâ, i vau mie panse crévaye
(Di le dicton) que via d'moréye.

Apré stu rpa d'Baltazar,
Tchacon s'abrontcha da on car,
Et quan no *z*-oûra pru djapâ,
Qu'on se sata moin atapâ,
Quan l'abé oue r'umectâ l'intche,

I no liésa to d'ana rintche,
La peta istoire qu'vo *z*-orie,
S'au moin y poui la ratrontchie.

Mais, pour en revenir au fin gala
Qu'un jour durant on avala,
Il y eut chevreuil, coq de bruyère,
[sanglier,
Et assez de vins fins pour faire un lac.
C'est forte besogne pour l'estomac;
J'en suis encore tout embarrassé...
Mais il vaut mieux panse crevée
(Dit le dicton) que bonne chair
[abandonnée.
Après ce festin de Balthazar,
Chacun se retira dans un coin,
Et quand nous eûmes assez roté,
Qu'on se sentit moins lourd,
Quand l'abbé nous eut de nouveau
[humecté le bec,
Il nous lut tout d'une tirade,
La petite histoire que vous entendrez,
Si au moins je puis m'en bien souvenir.

On Borgognon dà la Crimée,
Qu'a sé parâ pré du Barbou,
Ly ècri qu'il ètè to biè d'cou,
Le lâdman d'ane ètcharaubyée:
« To chi va bin, se ce n'è la grêla
Dé boulè russ', lé biessie que rêla
Dvan d'èvaulâ leu darie chofe.
Po lly, la nè; le chè po l'ofe;
Por eureillìe leu sa dgealâ.
Assbin, l'matin, tan fouô que sè
[l'snâbre,
I son lai raid', sin rmouâ on mabre;

L'tanbour ne peu lé rèvouiknâ.
Lé vyllhe qu'on trin-ne a l'anbulance,
Lé conscri, â pieuran leu France,
S'euza le da è brique d'knieu
Qu'on baille â guisa d'alberquieu.

Un Bourguignon dans la Crimée,
Qui a ses parents près du Barboux,
Leur écrit qu'il était tout noir de coups,
Le lendemain d'un engagement :
« Tout ici va bien, si ce n'est la grêle
Des boulets russes, les blessés qui crient
Avant d'avaler leur dernier souffle.
Pour lit, la neige; le ciel pour duvet;
Pour oreillers, leurs sacs gelés.
Aussi, le matin, tant fort que soit le
[vacarme.
Ils sont là raides, sans remuer un
[membre;
Le tambour ne peut les réveiller.
Les vieux qu'on traîne à l'ambulance,
Les conscrits, en pleurant leur France,
S'usent les dents aux morceaux de biscuit
Qu'on donne en guise de pain d'épice.

Kma don rondgie, sin étre greugne,

On s'fouò pan, que n'a qu'la gueurzeûgne,
Sin ana couna po l'frayìe,

On peu de breu [1] po l'dèlayìe,
Sin grasse, sin tchai po se r'compi!...

Et pouènè l'tin po bin dèdgeri
Sté rpa qu'on prà par oyi-dire,
Atre on cou rciè et do qu'on rvire.
Cé mouèle d'Russ' n'an n'sone, ne r'poue;
No fan dégueuillè cou sur cou;
Dreya i son a no djeupsie,
No mezelà, no z-ècavassie.
No z-autres, Kouàschtre et Francè,
Turc et Turcò, ou bin Aglè,
Pieu no coudin lé z-amità,
Pieu i rgragna noûtre bontà.

No vnian po lé civilisà,
I no mègagna stu binfà.
Sauf do ou tré que s'laìssa instrure,

I no lé faudra tu dètrure.
I no z-ètordja sin conchace:
Hé! mordieu! no pardjin pachace!...
Assebin tchapyin-no a tchavon [2],
Ce don djoud' jeuille Napoléon,
Que bâgne a mie et s'dègonche
D'l'afron qu'il avan fà a s'n onche,
Que vniè, kma no, po lé dota
De pà, d'richesse et d'libertà.
Çà que l'y'è arva, vo le sâte pru,
C'è an' istoir qu'a fà du bru.

Comment donc ronger, sans être maussade,
Un pain si dur, qui n'a que la croûte,
Sans une couenne (de lard) pour le frotter,
Un peu de bouillon pour le délayer,
Sans graisse, sans viande pour se fortifier!...
Et à peine le temps pour bien digérer
Ces repas qu'on prend par ouï-dire,
Entre un coup reçu et deux qu'on pare.
Ces diables de Russes n'ont ni sommeil, ni repos;
Nous font peur coup sur coup;
Sans cesse ils sont à nous poursuivre,
Nous tuer, nous estropier.
Nous autres, Piémontais et Français,
Turcs et Turcos, ou bien Anglais,
Plus nous essayons de les amadouer,
Plus ils repoussent hargneusement nos bontés.
Nous venions pour les civiliser,
Ils *nous* méprisent ce bienfait.
Sauf deux ou trois qui se laissent instruire,
Ils nous les faùdra tous détruire.
Ils nous querellent sans conscience:
Hé! morbleu! nous perdons patience!...
Aussi bien taillons-nous à bout,
Ce dont est joyeux Napoléon (III),
Qui baigne à miel et se *dégonfle* [3]
De l'affront qu'ils avaient fait à son oncle,
Qui venait, comme nous, pour les doter
De paix, de richesse et de liberté.
Ce qui lui est arrivé, vous le savez assez
C'est une histoire qui a fait du bruit.

[1] *Breu* ne signifie pas simplement *bouillon;* c'est le mot qui désigne *le liquide* lorsqu'il se trouve avec un solide; ici, le soldat français aurait voulu pouvoir tremper son biscuit dans du clair, du lait, de la soupe, du bouillon. A page 29, un proverbe oppose le *breu* à la daube (Boudry). A la Béroche, on dit en temps de vendange, lorsque, dans la gerle, il y a beaucoup de *mouille:* cette année, la gerle rendra 90 litres de clair, il y a bien du *bret;* on le dit également des cerises à distiller. Les Vaudois appellent *brai, brè, bret,* la sauce accompagnant un mets, un bouillon, l'eau d'un marécage *(Gor de Brai)*; ils nomment *bret bian,* une soupe au lait, et *bret nei,* une soupe à la farine et au beurre. F. C.

[2] *Tchavon,* nom qui vient du latin *caput,* très usité dans la locution adverbiale *à tchavon,* à bout, jusqu'à l'achèvement. Les Italiens disent pareillement *venire à capo,* venir à bout, *trarre à capo,* achever. Dans le Midi, *cap* s'emploie aussi dans ce sens. Les Vaudois ont le verbe *tsavouna,* achever, assommer (un animal malade), expirer. *Tsavon* signifie aussi tête de bétail: ainsi celui qui a 3 vaches, 2 génisses et 1 veau, a 6 *tsavons.* J. L. M.

[3] Prend sa revanche.

Stu cou, po sur, i s'veuilla rpatre
De no z-oubdgie a vni lé batre.
On lé fouochera de virie le doù :
No l'in djurie, i no fau Moscou,
A moin que, po ne ra lassie,
Sté mouèle n'ala l'feurcassìe.
  Lai, no nadgerin da la pidance,
Et on pora s'rapiy la panse
De r'ti, d'bacon et de tchintchon-ne,
Et no rcompi de stu lon djon-ne.
  Ora, y soue sè et cavan,
Et afauti kma on tavan :
La pé du vatre, calu d'pelvou,
Sè de dubiure a çla du dou;
Pouillu, gaillu : m'n abi du d'mindge

Orfèn d'on pan et d'ana mindge;
Dé tchaussè chairè kma d'la fnaille,

Et lé pìe rvoue deda la gaille.
  Ièe, a l'assau de sta feurmillyre
Que, deu an' an, cratche fieu et fmire,
Aftchie, y fiersoue dru et raide,
Po fére on tchmin a mé camraide;
Tot à sondgean croi et galon,
On dé peurmìe y'arve a son [2].
Mâ s'y preuvai qu'y n'soue pas coué,

I m'à cotà mé do sulé :
Rfoulà, rbatà deu Malakofe
Su on rvauilli d'adjovagnon,
De l'yon, i n' m'è resta qu'la cofe,
L'autre è rèdu a do tacon.
  Deudon, m'vèci dçu l'ètran,
A maugréyie duqu'on n'sà quan,
Pà fracturie, mà grò sbaumà,
Et le pomé tro bnè pieumà;
Le kieu vivan qu'è atan-nà
Recrè, mà non çlu qu'è tan-nà,
Kma mé sulé : n'èrba, ne grasse

N'à saran vouari la carcasse.

Cette fois, pour sûr, ils se repentiront
De nous obliger à venir les battre.
On les forcera de tourner le dos :
Nous l'avons juré, il nous faut Moscou,
A moins que, pour ne rien laisser,
Ces diables n'aillent l'incendier.
  Là, nous nagerons dans la pitance,
Et l'on pourra se remplir la panse
De roti, de lard et de beignets,
Et nous remettre de ce long jeûne.
  Maintenant, je suis sec et creux,
Et amaigri comme un taon :
La peau du ventre, couleur de pelvou [1],
Sert de doublure à celle du dos;
Pouilleux, déguenillé : mon habit du [dimanche
Orphelin d'un pan et d'une manche;
Des pantalons clairs comme de la toile [d'araignée,
Et les pieds entourés de vieux chiffons.
  Hier, à l'assaut de cette fourmilière
Qui, depuis un an, crache feu et fumée,
Enragé, je frappe dru et raide,
Pour faire un chemin à mes camarades;
Tout en songeant croix et galons,
Un des premiers j'arrive au sommet.
Mais si je prouvai que je n'étais pas [lâche (*couard*),
Il m'en coûta mes deux souliers :
Refoulé, roulé depuis Malakoff
Sur un fourré d'épines,
De l'un, il ne m'est resté que le dessus,
L'autre est réduit à deux morceaux.
  Depuis lors, me voici sur la paille,
A maugréer jusqu'à on ne sait quand,
Pas fracturé, mais très contusionné,
Et la tête trop bien plumée;
La peau (cuir vivant) qui est entamée
Recroît, mais non le cuir qui est tanné,
Comme (celui de) mes souliers : ni herbe, [ni graisse
N'en sauront guérir la carcasse.

[1] *Pelvou*, la tourbe supérieure, de qualité inférieure, légère, jaunie, — tandis que la *gazuée* est la tourbe lourde, brune ou noire.

[2] Le patois a gardé le vieux mot *à son*, pour dire *au sommet*, mot qui se retrouve dans *Son Martel, Son Mont, SonBacourt, Son Poirier, Son Ressert, Son Motier, Son Perron, Son Baille*, etc. Le *son* jurassien, pour désigner le sommet, le haut d'une montagne, est devenu, aux Alpes, *Tso, Cho* et *Chau : Tso* de Naye, *Chaumagny* ou *Chauméni*, montagne du Bas-Valais, vis-à-vis de Montreux. — Explication peut-être de notre *Chaumont*.

Avie-m'à don dé neu, dé fouò,
Sin ça, adieu ! pieura ma mouò,
Car, po fouir ou faire la tchasse

I chi fau être farà a lliace.
Çlu qu'a l'malheur de s'acubià
E assetoue prè et cosaquà;
Et po s'asspà i n'y'a pa d'chace

I ouè l'canon tin lieu de rmasse,
Lé bombè chan tan bin airà
Qu'on ne fà que tché et rgotà. »

Envoyez-m'en donc des neufs, des forts,
Sans cela, adieu ! pleurez ma mort,
Car, pour fuir ou faire la chasse (à [l'ennemi)
Il faut ici être ferré à glace.
Celui qui a le malheur de buter
Est aussitôt pris et tué.
Et pour ne pas heurter (du pied) il n'y [a pas de science
Là où le canon tient lieu de balai,
Les bombes ci ont tellement labouré
Qu'on ne fait que tomber et buter. »

Ça que liésan, la poura mama
N'povai r'tni sé lagueurma.
« Alin ! coraidge ! d'za-t-euille, feuiltè;
Se tchakna d'no mè tré picetè [1],
Dman, Djouzè n'sara pieu dètchau :
No farin djouiyë l'fi d'artchau ! »
— « L'fi d'artchau ?... Mére, stu moma,
S'vo radotà, nion n'a peu mâ. »

— « To sùr : s'y prédgivo d'amour,
Vo n'boûtrie pa s'y soue vnia cour.

Vo que n'ai vou l'ché que pa la pachoûsa [2],

Ne sarie vouère kgniotre la tchoûsa.
Que la bouna Vierdge no veigne à *n*-aida,
A no baillan on poue de snéda !...
On taitchera vè d'vo l'espliqua :
Se l'ècofie veu s'apliqua,
Deman, no *z*-arin sa beuseùgne;
On la padollhe i fil d'aireugne
De stu tèlègraf èlectrak;
On di tré mo, et... patatrak !...
La tchaussure è a Balaclava.
C'è le gran bureau; lé sudè l'sava;

De tin à tin, i van rchamà
Lé *z*-ècu qu'avia leu mama.
Se le buralist n'è on Djean-fesse,
I lé rmètra a leu adresse. »

Ce que lisant, la pauvre maman
Ne pouvait retenir ses larmes.
« Allons ! courage ! dit-elle, filletles;
Si chacune de nous met trois piécettes [1],
Demain, Joseph ne sera plus pieds nus:
Nous ferons jouer le fil d'archal ! »
— « Le fil d'archal ?... Mère, ce moment,
Si vous radotez, personne n'en peut [mais. »
— « Tout sùr : si je parlais d'amour,
Vous ne regarderiez pas si je suis [devenue folle.
Vous qui n'avez vu le ciel que par l'œil- [de-bœuf,
Ne sauriez guère connaître la chose.
Que la bonne Vierge nous vienne en aide,
En nous donnant un peu d'idée !...
On tâchera voir de vous l'expliquer :
Si le cordonnier veut s'appliquer,
Demain, nous aurons son ouvrage;
On le suspend au fil d'araignée
De ce télégraphe électrique;
On dit trois mots, et... patatras !...
La chaussure est à Balaclava.
C'est le grand bureau; les soldats le [savent;
De temps en temps, ils vont réclamer
Les écus qu'envoient leurs mamans.
Si le buraliste n'est pas un drôle,
Il les remettra à leur adresse. »

[1] 3 *piécettes*, ancienne monnaie, valaient 75 centimes.

[2] La *pachousa*, petite fenêtre de grange, espèce d'œil-de-bœuf.

Assetoue dè, assetoue foue fâ.
Lé sulé foura mè i trâ,
Bin adressie et bin rkmandà :
On payerè l'pôr sin martchandà.

La mére arè bin abrassie
Stu prin, lon, màgre messadgie [1].
El se revira bin pieu d'on viaidje
A remontan l'ati du vlaidge,
Sin remarquà qu'on fin ridan
Guegnîve, akeurpi darie on lan,
Ouêtan l'moma, po s'apeurtchie,
Qu'i n'y'usse pieu nion po l'apétchie.

Stu drôle, qu'ètè a pie dètchau,
Et que porè amâve le tchau,
Soue, protèdgie pa lé brusstè,
Sin panre mesure, sin ra payië,
Da l'kieu, rabardgie sé *z*-atliè.
C'è l'bon moyan po s'ragailliè.
Le comunist di, da s'n argo :
« Djama tchin couè n'rongea boun ò. »

Stu-ci, qu'ètè passa casroue,
Kgniossè l'mèrite de l'apropoue :
Grape su l'potei, po lly agrafâ
Dé vyllhe sulé to *t*-èchafâ,
Que, da sa kouèta, le Djuif-Erran
Avè gueurnà à galopan.

La bouna dame, le ladman
(Que n'avè deurmi que du càr d'an' euille),
Se vit' de couzon, acambe le seuille,
Po vai s'leu cadau è d'l'avan ;

S'à rvin, crian tote èchofée :
« Oh ! feuiltè, soue-yo don boueunaye !...
Vé citoquè ça qu'y'ai rkeuillè ;
Crèbin deda ch'a-t-u on b'liè ?...
Po no preuvà qu'il a rciè [2] auquè,

Djousè raviè sé vyllhe chauquè. »

Victor Hirschy-Delachaux.

Aussitôt dit, aussitôt fut fait.
Les souliers furent mis en train,
Bien adressés et bien recommandés :
On payerait le port sans marchander.

La mère aurait bien embrassé
Ce mince, long et maigre messager.
Elle se retourna bien plus d'une fois
En remontant le chemin du village,
Sans remarquer qu'un fier gueux
Regardait, accroupi derrière une planche,
Guettant le moment, pour s'approcher,
Qu'il n'y eût plus personne pour l'empêcher.

Ce drôle, qui était à pieds nus,
Et qui pourtant aimait le chaud,
Sut, protégé par les brouillards,
Sans prendre mesure, sans rien payer,
Dans le cuir, introduire ses orteils.
C'est le bon moyen pour se remonter.
Le communiste dit, dans son argot :
« Jamais chien couard ne rongea bon os. »

Celui-ci, qui était passé sorcier (bandit)
Connaissait le mérite de l'à-propos :
Il grimpe sur le poteau, pour y attacher
De vieux souliers tout éculés,
Que, dans sa hâte, le Juif-Errant
Avait perdus en galopant.

La bonne dame, le lendemain
(Qui n'avait dormi que du coin d'un œil),
S'habille en souci, enjambe le seuil,
Pour voir si leur cadeau est de l'avant (parti) ;

Elle s'en revient, criant tout essoufflée :
« Oh ! fillettes, suis-je donc heureuse !...
Voyez ici ce que j'ai recueilli ;
Peut-être dedans ci a-t-il un billet ?...
Pour nous prouver qu'il a reçu quelque chose,

Joseph renvoie ses vieux souliers. »

Traduit par Ch.-Eug. Tissot.

[1] Le fil télégraphique.

[2] ***Recèvre,*** recevoir. — C'è liu que *recéeai* l'ardget. — El airai vlu qu'y *recérisse* çtu bache. — *Reçaile* peirè. — No *recévin* to cè qu'on no baille. G. O.

Tote vîllhe tchanson

1. Poûre Daniel-Hâri.

Te n'ai ra de talan,
T'è le ce-m'tire du pan.
Que veu-te deveni,
Poûre Daniel-Hâri?...

Et t'ai lé pé to gri,
Vîllhe ergal qu'va pèri!...
Que veu-te deveni,
Poûre Daniel-Hâri?...

T'ai laique chie afan
Que te dmanda du pan!...
Que veu-te deveni,
Poûre Daniel-Hâri?...

Et ta vîllhe Djudi
Qu'âme mie Dâvi!...
Que veu-te deveni,
Poûre Daniel-Hâri?...

Toutes vieilles chansons

1. Pauvre Daniel-Henri [1].

Tu n'as rien de talent,
Tu es le cimetière du pain.
Que veux-tu devenir,
Pauvre Daniel-Henri?...

Et tu as les cheveux tout gris,
Vieille rosse qui va périr!...
Que veux-tu devenir,
Pauvre Daniel-Henri?...

Tu as là six enfants
Qui te demandent du pain!...
Que veux-tu devenir,
Pauvre Daniel-Henri?...

Et ta vieille Judith (ta femme)
Qui aime mieux David (que toi)!...
Que veux-tu devenir,
Pauvre Daniel-Henri?...

[1] Air simple et mélancolique.

[2] Recueillie par Ch.-Eug. Tissot. — Avec le *Misanthrope* de Molière, on pourrait dire de cette chanson que «la rime n'est pas riche» et que «le style en est vieux», mais que «cela vaut bien mieux que ces colifichets dont le bon sens murmure». C'est de la naïveté des vieux.

2. Mon dou Moïse.

(Chanté)

Volin-no alà u martsì,
Mon dou gâlin, mon dou Moïse?
Volin-no alà u martsì,
Mon dou gâlin?

(Parié)

— Va-li gaillà, por mé y n'y vouai pà!

Y te l'i porterì,
Mon dou gâlin, mon dou Moïse;
Y te l'i porterì,
Mon dou gâlin...
— Port'mè gaillâ, pieu de mau t'airì!

No voints' u martsì,
Mon dou gâlin, mon dou Moïse,
No voints' u martsì,
Mon dou gâlin.
— Y l'oudz' prau, le fènè ci batollhe dza bin!

Que volia-no atstà,
Mon dou gâlin, mon dou Moïse,
Que volin-no atstà,
Mon dou gâlin?
— Atsìt' ça qu'te vouédri, por mè y n'atsìto rin!

Volin-no alà a l'otau,
Mon dou gâlin, mon dou Moïse,
Volin-no alà a l'otau,
Mon dou gâlin?
— Va l'i gaillâ, por mè y n'y vouai pà!

2. Le doux Moïse [1].

(Chanté)

Voulons-nous aller au marché,
Mon doux câlin, mon doux Moïse?
Voulons-nous aller au marché,
Mon doux câlin?

(Parlé)

— Vas-y gaiment, pour moi je n'y vais pas!

Je t'y porterai,
Mon doux câlin, mon doux Moïse;
Je t'y porterai,
Mon doux câlin...
— Porte-moi bravement, plus de peine tu auras!

Nous voici au marché,
Mon doux câlin, mon doux Moïse,
Nous voici au marché,
Mon doux câlin.
— Je l'entends assez, les femmes ci babillent déjà bien!

Que voulons-nous acheter,
Mon doux câlin, mon doux Moïse,
Que voulons-nous acheter,
Mon doux câlin?
— Achète ce que tu voudras, pour moi je n'achète rien!

Voulons-nous aller à la maison.
Mon doux câlin, mon doux Moïse,
Voulons-nous aller à la maison,
Mon doux câlin?
— Vas-y seulement, pour moi je n'y vais pas!

[1] Air plaintif et câlin: La femme *chante* les quatre vers, le mari répond, en *parlant*, d'un ton bourru.

Y te l'i r'min-nerì,
Mon dou gâlin, mon dou Moïse,
Y te l'i r'min-nerì,
Mon dou gâlin.
— R'min-ne-m'i gaillà, pieu aise y serì.

Je t'y remènerai,
Mon doux câlin, mon doux Moïse,
Je t'y remènerai,
Mon doux câlin.
— Remènes-y-moi vivement, plus [content je serai.

No voints' a l'otau,
Mon dou gâlin, mon dou Moïse,
No voints' a l'otau,
Mon dou gâlin.
— Y l'oudz' prau, lé z-éfan ci pieur' [dza bin.

Nous voici à la maison,
Mon doux câlin, mon doux Moïse,
Nous voici à la maison,
Mon doux câlin.
— Je l'entends assez, les enfants ci [pleurent déjà bien.

Volin-no alà u llì,
Mon dou gâlin, mon dou Moïse?
Volin-no alâ u llì,
Mon dou gâlin?
— Va-l'i gaillâ, por mè y n'i vouai pà.

Voulons-nous aller au lit,
Mon doux câlin, mon doux Moïse?
Voulons-nous aller au lit,
Mon doux câlin?
— Vas-y librement, pour moi je n'y vais [pas.

Y te l'i cuitserì,
Mon dou gâlin, mon dou Moïse,
Y te l'i cuitserì,
Mon dou gâlin.
— Cuits'-me gaillà, pieu de mau t'airai.

Je t'y coucherai,
Mon doux câlin, mon doux Moïse,
Je t'y coucherai,
Mon doux câlin.
— Couche-moi bravement, plus de mal [tu auras.

No voints' u llì,
Mon dou gâlin, mon dou Moïse,
No voints' u llì,
Mon dou gâlin,
— Y le sate prau, lè puidzè me pequè [dza bin.

Nous voici au lit,
Mon doux câlin, mon doux Moïse,
Nous voici au lit,
Mon doux câlin.
— Je le sens assez, les puces me piquent [déjà bien.

X.[1]

[1] Recueillie en partie aux vendanges de 1894, par M. O. Huguenin, de la bouche d'une accorte vendangeuse de 60 ans, et complétée ensuite par une personne aussi de Boudry, âgée de 75 ans, douée de la plus excellente mémoire. — Ces chansons, par demandes et reponses étaient assez d'usage au temps jadis, où l'on chantait en patois: dans la chanson de *Nicolas*, ce rustre répond à chaque avance (en français) de la demoiselle de ville chez qui il se trouve, par un refrain en patois dont le premiers vers varie selon la proposition qui lui est faite:

Eùvri-le, ne l'eùvri pà,
Que m'in tchau, ma damuzala,
Sù intrâ ne sai pâ yo,
Lassi-mè vouardâ mè bo!... } *bis*

(Ouvrez-le, ne l'ouvrez pas (le sac aux écus), qu'est-ce que cela me fait, mademoiselle; je suis entré je ne sais pas où, laissez-moi garder mes bœufs.)

FRAGMENTS DE DIALOGUES ENTENDUS LES 3 ET 4 SEPTEMBRE 1856

au Cerneux-Péquignot

(3 septembre, 6 heures du matin.)

— Qu'ace-qu'i y é?... Qu'a-ce qu'i y é?...

— Ç'a çté groussé bête de M... qui s'a odermi dan lé pâtur di Mé-Routché, o lue dé poutcha l'ouedre de petchi; l'été pien; ora, la *s*-autre soun louen!...

— Qu'est-ce qu'il y a?... Qu'est-ce qu'il y a?

— C'est cette grosse bête de M... qui s'est endormi dans la pâture du Maix-Rochat, au lieu de nous apporter (de la Brévine) l'ordre de partir; il est ivre; maintenant les autres sont loin.

— A-ço bin vra, çouci?...

— Ç'a sùr: la Brevenie e la Tchaulie son petchi é maneu. Qu'a-ce qu'i van dire de neu? Qu'on on évu pévue!...

— Est-ce bien vrai, ceci?..,

— C'est sùr: les Bréviniers et les Chauliers (du Milieu) sont partis à minuit. Qu'est-ce qu'ils vont dire de nous?... Qu'on a eu peur!...

— Fot-ue évoua di maleur!... Man lou ré lou veu savoua; oui, lou veu savoua!...

— Faut-il avoir du malheur!... Mais le roi le saura; oui, il le saura!...

(4 septembre, 7 heures du matin.)

I neu fo ala tirie évo çté tchéni; on n'on pa fôte de çouqui!...

Il nous faut aller tirer en bas ce chenil (bureau des péages fédéraux); on n'a pas besoin de ça!...

— Ç'a çouqui; répondit quelqu'un, — como çouqui la *s*-autre ne pourran pa dere qu'on n'an ro fa!...

— C'est cela; comme cela, les autres (Brévine et Chaux-du-Milieu) ne pourront pas dire qu'on n'a rien fait?...

— La république a ba!... Vive lou ré!...

— La république est bas!... Vive le roi!...

(Le curé les rencontre et leur conseille d'aller aux informations, avant de rien faire.)

— Ç'a bie[1] vra, çouqui. Noter' curie a bie[1] rason.

— C'est bien vrai, cela. Notre curé a bien raison.

— Qui a-ço que veu ala i Loukiou?

— Qui est-ce qui veut aller au Locle?

[1] *Bie* doit se prononcer avec un sol nasal; ce n'est ni *bien*, ni *bin*. Il en est de même pour *pie*, pain, *vie*, vin, etc. L. G.

— Moi, répondit un jeune gars, — y é lé Grise qu'a i beudjé, qui n'domande pa ma que de fur.

— Hé bie! vé, e depodje-te!...

— Hô! y veu bietô étre de rétour; ç'a F. R. qué vo le de.

— Moi, j'ai *la Grise* qui est à l'écurie, qui ne demande pas mieux que de courir.

— Eh bien! va, et dépêche-toi!...

Oh! je serai bientôt de retour; c'est F. R. qui vous le dit.

(En attendant le retour du courrier, on discute le plan d'attaque du bureau des péages.)

— On otre dan lé burau; seu la pouetcha soun fouerma, on trere un coue di fue dan la sarure; on fae petchi lou rceveur; s'i se défo, on l'etetche; on foue feue sé paprasse, épu on boute loue fue a quetrou cora de lé tau[1].

— On entre dans le bureau; si les portes sont fermées, on tire un coup de fusil dans la serrure, on fait sortir le receveur; s'il se défend, on l'attache; on jette dehors ses paperasses, et puis on met le feu aux quatre coins de la maison.

— Y me réservou — dit un petit vieux coiffé d'un long bonnet bleu dont la mèche énorme lui retombait sur l'épaule, — d'i foutre lou premie cou de fue.

— Je me réserve d'y envoyer le premier coup de feu.

(4 septembre, 11 heures du matin. Le rassemblement a attendu en discutant et en maugréant.)

— Y n'i e pieu ro e otodre — dit le petit vieux au bonnet bleu et armé d'un fusil à pierre; — bie sûr que çté bouèbe de F. R. éré fa come ç't'ivrougnie de M.; mantenan, i cuve son vie[2] dzeu in sepin ditan qué son tchevau midje troquilemo; i né fo pa sé lassie jue doua voua. An évan! érive cé qu'é pouré!...

— Il n'y a plus rien à attendre; bien sûr que ce jeune blanc-bec de F. R. aura fait comme cet ivrogne de M.; maintenant il cuve son vin sous un sapin pendant que son cheval mange tranquillement; il ne faut pas se laisser jouer deux fois. En avant! et arrive ce qu'il pourra!...

(Arrivée à 200 pas du bureau du receveur, la troupe voit revenir ventre à terre son messager.)

— Vouaqui F. R. que erive!...

— Né boudgie pe! — crie-t-il, — ne boudgie pe!... Tout e repré! Tout e foutu!...

— Qu'a-ce que te de?.. Qu'a-ce que te de?...

— Voici F. R. qui arrive!...

— Ne bougez pas, crie-t-il, ne bougez pas!... Tout est repris! Tout est perdu!...

— Qu'est-ce que tu dis?... Qu'est-ce que tu dis?...

(Là-dessus, récit des événements du matin à Neuchâtel, profonde stupeur des écoutants et dispersion rapide de la troupe.)

Traduit par L. Grisoni.

[1] *Lé tau* a pour synonyme *lé méson:* c'est l'*hotau* des patois des Montagnes et du Vignoble; au Val-de-Ruz, on appelle *otolet*, la maisonnette où se trouvent les *louyé*, les latrines. — Voir la note page 189.

[2] Voir l'observation ci-devant, page 238.

Chanson dâè vegnolan

1893

(Air : Por la fite dao quatorze.)

Noûtrè dzin[1] son pè le vegnè,
Le *z*-oûtè-vo[2] utsehyi[3] ?...
L'y'a balè vi, balè gregnè[4],
Fâ piaizi de venindzî.
No fârin
Dao bon vin :
Veu ringâ le pieu solido,
Faudrâ qu'e se tignan bin.

Voliâè-vo bâère na gota,
Na gota de tracolon ?...
Ne fâ pâ fâre la pota,
Ah ! mado ! l'è dao to bon...
L'è dao mâè,
Ohye, ma fâè !
Faudra bin contâ le vèro,
Por n'in bâère que dou, trâè.

Venindjâesè dao velâdzo,
No volin vo remolâ ;
Cin n'è pâ lo premî yâdzo,
Ne fau pâ vo *z*-èpouèra[5] :
Fau vouètî[6],
Bin guegnî,
Se n'y'a pâ èna donzala
Que lâsse auque à rape-llhyi.

Chanson des vignerons

1893

Nos gens sont par les vignes,
Les entendez-vous *youler* ?...
Il y a beaux jeunes ceps, belles vieilles souches,
Il fait plaisir de vendanger.
Nous ferons
Du bon vin :
Il abattra les plus forts,
Il faudra qu'ils se tiennent bien.

Voulez-vous boire une goutte,
Une goutte de moût (coulant de la cuve) ?...
Il ne fait pas faire la moue,
Ah ! ma foi ! c'est du tout bon...
C'est du miel,
Oui, ma foi !
Il faudra bien compter les verres,
Pour n'en boire que deux, trois.

Vendangeuses du village,
Nous voulons vous embrasser ;
Ce n'est pas la première fois,
Il ne faut pas vous effrayer :
Il faut guetter,
Bien regarder,
S'il n'y a pas une jeunesse
Qui laisse quelque chose à grapiller.

[1] Les *gens* sont ici les parents et les gens de la maison.

[2] *Oûte*-vo, entendez-vous. Verbe *ohi*, entendre. — E fâ grô bè l'*ohyi* djoui ; — y creye qu'y *oudge* tnâ ; — *oûtè*-vo çta bruchon ? — Se ne fesai pa de l'oûre, on *orai* snâ ; — on *ohyiai* grô bin deu le tchatè ; — on n'*ou* piet ret ; — te ne reubyerai pa cè qu'y te dise, *ou*-te ?

[3] *Utsehyi*, hucher. Au Val-de-Ruz, *utchyi*. *Utche* gaillar. — el vlai qu'y *utchisse*. — s'y savai *utchyi*, y *utcherai*. G. Q.

[4] *Gregne*, *gregniat* (au canton de Vaud *gourgne*, *gourgnon*, *grugnon*), vieux cep de vigne ou *souche*. — Les gens de Tartegnin et de Saint-Livres, renommés par leurs bons vignobles, sont des *Raodze-Grugnon* (arrache vieilles vignes). — Au figuré, *on gregniat*, c'est le vieux vigneron, devenu gros et qui a de la peine à se mouvoir. — *Vi*, cep en pleine vigueur. Latin *vitis*. F. C.

[5] *Epouèra*, synonyme de *épanta*, épouvanter. El y a de què s'*épanta* ; cha-devan, y m'*épantâve* por on rè ; y m'*épanterai*, s'y veyai cè ; *épante*-le ; *épantin*-les on poue ; el airai velu qu'y m'*épantisse*. G. Q.

[6] *Vouèti*, guetter, épier. El y a lontin qu'y *vouète* ; — y *vouaitive* dja el y a ène eure ; — el airai vlu qu'y le *vouétisse*. G. Q.

Ne reschto que neu rindjäe,
Dépatsi-vo, brâvè dzin;
N'alà pâ, ma bin-anmäe,
Venindzi su lo vezin.
You! you! hé!...
C'è schta né,
Que lo reça-rinçonète
Va to no rindre on poû gai.

Vàètci veni le brandâre,
Tsacon na baeschte a son bra;
Et, schtu vipro, lo vioulâre
Le fara grô bin youka.
La Goton,
La Caton,
Et pouu la grosse Isaline,
Cin va fâre on bi teurdon.

Dieu sé beni, le venindze,
Tsi no, son bale, schtu yan;
Mà fau bin que l'on s'arindze,
Quan no n'in que dao pti bian...
Toparàè,
C'è bin fâè
D'in adi bâère doû vèro,
Por se vouardà[1] de la sâè.

Il ne reste que neuf rangées (de ceps)
Dépêchez-vous, braves gens;
N'allez pas, ma bien-aimée,
Vendanger sur le voisin.
You! you! hé!...
C'est cette nuit,
Que le festin de clôture
Va tous nous rendre un peu gais.

Voici venir les brandards,
Chacun une fille à son bras;
Et, ce soir, le musicien (*ad hoc*)
Les fera très bien danser (sauter).
Marguerite,
Catherine,
Et la grosse Isaline,
Cela va faire un beau bal-tumulte.

Dieu soit béni, les vendanges,
Chez nous, sont belles, cette année;
Mais il faut bien que l'on s'arrange
Quand nous n'avons que du petit blanc...
Cependant,
C'est bien fait
D'en toujours boire deux verres,
Pour se garder de la soif.

Fritz Chabloz.[2]

[1] *Vouardà*, garder. — E *vouarde* le lli; — el airai vlu qu'y *vouardisse* l'olau; — y le *vouarderai* pru si...; — y *vouardâre* le modjon. G. Q.

[2] D'après feu M. le professeur L. Favrat, à Lausanne, mais avec modifications.

LÉ z-ALEÇONS DE MA GRAN-MÉRE

Vetci lé z-aleçon que ma gran-mére me baillive po me faire a l'apanre lé z-air et lé façon d'an' ome kma i fau. To poûre qu'on sè, on n'à n-ètè pa moin le boueube d'on mertchan[1]. Ça — kma vo dètè bin le satre — egzidge certin manadgema qu'on ne prà pa po lé z-autre.

Adon po m'apanre l'onêtetà, lé maniérè et l'air dé grandeurè que convenian a mon ran, el me foue vé la façon d'adjustà mon tchapé su la tèta. A se mètan trè paquè de supertè su la chonna[2], el me desè :

« Se te le mè su lé z-euille, on craira que te n'oûsè pa boûta lé dgea. Se te le mè à darie, t'aroue l'air d'on maufin. Se te le mè dinse, t'aroue l'air d'on foue. C'è su an' eureuille qu'i fau le mètre, qu'on véye que t'ai du toupet et que ton tchapé n'è lai que po la paràda. C'è la vraïe maniére de faire de la aute noubiessa.

« Ne raive[3] ton tchapé a nion (surto è grô) qu'i n'aya akmacie; autrama i

LES LEÇONS DE MA GRAND'MÈRE

Voici les leçons que ma grand'mère me donnait pour me faire apprendre les airs et les façons d'un homme comme il faut. Tout pauvre qu'on soit, on n'en était pas moins le fils d'un marchand. Cela — comme vous devez bien le sentir — exige certains ménagemonts qu'on ne prend pas pour les autres.

Alors pour m'apprendre l'honnêteté, les manières et l'air des grandeurs qui convenaient à mon rang, elle me fit voir la manière de mettre mon chapeau sur la tête. En se mettant trois paquets d'allumettes longues sur la sienne, elle me dit :

« Si tu le mets sur les yeux, on croira que tu n'oses pas regarder les gens. Si tu le mets en arrière, tu auras l'air d'un imbécile. Si tu le mets ainsi, tu auras l'air d'un fou. C'est sur une oreille qu'il faut le mettre, qu'on voie que tu as de l'audace et que ton chapeau n'est là que pour la parade. C'est la vraie manière de faire de la haute noblesse.

« N'ôte ton chapeau à personne (surtout pas aux gros) qu'ils n'aient com-

[1] *Mertchan*. Dans la Gruyère, ce mot signifie le bien-aimé, le prétendu, le fiancé. Le patois a vu quelque rapport entre les démarches que fait un garçon pour obtenir la main de la fille qu'il aime, et celles qu'on peut faire pour acheter un objet dont on désire vivement la possession. Du reste, le français a tiré de la même racine les mots *amant* et *amateur*. J. L. M.

[2] *Cho, chonne, mio, mionne, tio, tionne :* c'est le cho, la chonne, le mio, le mionne, la mionne, le tio, le tionne, la tionne. G. Q.

[3] On dit généralement *traire*, (*treire, trère, trèrè*) *son tsapi*, ôter son chapeau, — *traire sè sulà*, — èna dan, — la lègua, — dao vin, — lo femi, — le trufè (les pommes de terre).

crairan que c'è par umilità et que t'ai poueu de leu; à le laissan su la têta, ça veu dire: Tan que toi, Jean de Paris!...

« Quan t'airai fauta de te mouotchie à bouna sòciétà, ne le fà avoué lé dè, crinta d'étricha quéqu'on, non pieu avoué ta mindge, kma an' écofie. Mà tire délicatama foueu de ta sakta ton motcheu de nà et devîre-le.

« Quan te saluerai quéqu'on qu'à vaille la pin-na, àbrasse le creu de ta man, que ça fasse ana bouna ronchàye; fà on serviteur djuk to ba et tire-te à reculon, à gratan la tèra dè do pie, kma fan le dgeunelië.

« Quan te sarai gran et qu'i t'inviteran a quéque tchaté a on gala, di-li que t'ai té-mème po su brâsa, et que te n'ai ra fauta de çlu dé z-autrè: de sta maniére, te tè farè préyië, et on vèra qu'avoué tè, i s'adgi de respectà lé conveniancè.

« S'a tabia, i s'li treuve ana dama pré de vo, te ne reubyerai pa de trinquà adé avoué ly, et de panre prouprama, avoué sté do dè, on biosson de sau que t'éparpeuillerai délicatama su s'n assìta et su la tchai qu'el ara dsu: s'te manquâve citoquè, te passeroue por on grò loudai et on bédigasse que ne knio pa lé z-usaidge du gran monde. »

Mà to ça que ma gran-mére coudive faire po me faire a deveni on gran sudgè, ètè grò inutile; i se peu bin qu'y'à soue on, mà totè sté balè paroulè n'y an vouère contribua.

Le tchapé que vo vètè su ma têta è le permie qu'y'ai io pouotà de ma via. To le reste, y l'ai passà, le tchau-tin, dezo ana caula de làn-na, et l'euvoué, avoué ana caula berdàn-na su l'autra.

L'è vrai qu'on viédge, y'oue l'anu de sopa i tchaté de l'Audgémont; mà ça

mencé; autrement, ils croiront que c'est par humilité et que tu as peur d'eux; en le laissant sur la tête, cela veut dire: Autant que toi, Jean de Paris!...

« Quand tu devras te moucher en bonne société, ne le fais pas avec les doigts, de peur de salir quelqu'un, non plus avec ta manche, comme un cordonnier. Mais tire délicatement hors de ta poche ton mouchoir de nez et déploie-le.

« Lorsque tu salueras quelqu'un qui en vaille la peine, baise le creux de ta main, de manière à ce qu'on l'entende bien; fais une courbette jusqu'à terre et retire-toi à reculons, en grattant la terre des deux pieds, comme font les poules.

« Quand tu auras grandi et qu'ils t'inviteront dans quelque château à un festin, dis-leur que tu as toi-même pot sur braise, et que tu n'as pas besoin de celui des autres; de cette manière, tu te feras prier, et on verra qu'avec toi, il s'agit de respecter les convenances.

« Si, à table, il se trouve une dame, tu n'oublieras pas de choquer souvent ton verre au sien, et de prendre proprement, avec ces deux doigts (le pouce et l'index), une pincée de sel que tu éparpilleras délicatement sur son assiette et sur la viande qu'elle aura dessus: si tu manquais à cela, tu passerais pour un gros lourdeau et un niais qui ne connaît pas les usages du grand monde. »

Mais tout ce que ma grand'mère essayait pour me faire devenir un grand sujet était bien inutile; il se peut bien que j'en suis un, mais toutes ces belles paroles n'y ont guère contribué.

Le chapeau que vous voyez sur ma tête est le premier que j'ai eu porté de ma vie. Tout le reste je l'ai passé, l'été, sous un bonnet de laine, et, l'hiver, avec un bonnet aux bords retroussés sur l'autre.

Il est vrai qu'une fois, j'eus l'honneur de souper au château de l'Augémont;

foue dà le peurtche avoué le bovie[1]; ça foue le seul viédge, et l'ocàzion ne s'a pieu represàtà deudon.

mais ce fut dans le porche avec le berger; ce fut la seule fois, et l'occasion ne s'est plus représentée dès lors.

[1] *Bovi*, le berger qui, dans le Jura, a la surveillance du bétail de race bovine; le *pâteur* est le nom des bergers de chèvres, de moutons, etc. — Dans le canton de Fribourg, *fâr* et *fâra* désignent spécialement le berger et la bergère des brebis. — Le mot français *berger* ne signifie proprement que *fâr*, car il dérive du latin barbare *berbix*, latin *vervex*. — Dans les Alpes, *ermaille* signifie bête bovine, et l'*ermailli*, l'*armailli* est proprement celui qui, au chalet, a la charge de faire le fromage: — dans la plaine, l'*armailli* est le propriétaire d'un grand troupeau ou celui qui le soigne et l'exploite, J. L. M.

Le *bovet* est un jeune bœuf: un *djovin*, un troupeau de génisses ou de bovets. — D'après M. Ayer, l'*armaille* est une pièce de gros bétail, surtout bœufs ou vaches; ce mot vient, non pas d'*armentum*, ce qui est impossible d'après les lois phonétiques des langues romanes, mais de *animalia*, les bêtes à cornes étant les animaux par excellence; — en romanche *armal*, en wallon *ama*, en vieux français *aumaille*, d'où *aumaille*. — L'*armaillyi* est le berger, le vacher, celui qui conduit les *armailles*. — Le *gruérin* (et plusieurs autres de nos patois) appellent la crème, la *fleur*, et le fromage, le *fruit* du lait; cette jolie métaphore n'existant pas en français, on a tort de traduire le *freti*, *fretyi*, par *le fruitier*: c'est *le fromager* qu'il faut écrire, ou *l'armaillyi*, en ne voyant, dans celui-ci, que sa besogne de fabriquer le *fromage*, le *seret*, et de manier la première et la seconde présure, l'*asi*, en gruyérin: — cet acide, l'italien le nomme *aceto*, le roumain *otzet*, le romanche *aschaid*, *ischeu*, le vieux français *aisil*, *aissil* (vinaigre), l'anglais *cisel*. — *Efiorâ*, écremer: dao lacê *efiorà:* — el *èfiorâve* to lo lacê: — *y'efiorerai* ctu lacé, si...; — el airai v'lu qu'y l'*êfiorisse*. — Au féminin, êna *bovire*.

Voici quelques *ringuès* des *bovis* d'il y a 60 ans, mais qui remontent à plusieurs siècles en arrière:

1. A. B. C. D. E.
La vouatse a faë le vé
Dèri la porta du mazé.
Le vé s'è sauvà,
La vouatse a piorà;
Le vé è rev'ni,
La vouatse a ri.

2. O tan bé solet!
Tsasse la pieudze et le vet,
Ecoeuve lé niolà,
Et vaë rètsudà
Lé p'ti patioret.

1. A. B. C. D. E.
La vache a fait le veau
Derrière la porte de la boucherie.
Le veau s'est sauvé,
La vache a pleuré:
Le veau est revenu,
La vache a ri.

2. O tant beau soleil!
Chasse la pluie et le vent;
Balaie les nuages,
Et vient réchauffer
Les petits bergers.

(*Patois de Boudry*. Recueillis par L. Favre.)

(A Boudry, à Bevaix et à la Beroche, le soleil est *lo solet*, tandis qu'à Provence, pourtant anciennement paroisse filleule de Saint-Aubin, c'est *lo selau*.) Au Val-de-Ruz et au Landeron, *solet* aussi.

Voilà pour le Vignoble. Voici pour la Montagne:

1° Chant d'un *bovi* sagnard, se moquant d'un voisin qui a de la peine avec les bêtes qu'il a sous sa garde: « Oh! l'bon bovie a la dozâne, trant'chie po la d'mia-dozâne, que n'peu pouainie vouadâ la quona d'ana rata!... — Aléo! léo! léo! léo! »

La première partie est parlée-chantée très vite, — jusqu'aux *aléo*, où l'on ralentit, en baissant la voix à chaque *léo*, lesquels sont chantés lentement — le premier *(aléo!...)* très haut et très accentué. — (A Boudry, on disait: « Valé, valé, valéo ».)

2° Chant d'un *bovi* sagnard, qui voit ses vaches se coucher les unes après les autres:

On cû d'ba: bin bon tin! Aléò, léò, léò, léò!...
Do cû d'ba: bin bon tin! » »
Trei cû d'ba: bin bon tin! » »

Etc., etc., jusqu'à ce que tous les *teharons* soient couchés. — Ce chant est chanté très lentement, et par saccades, en accentuant bien chaque mot. Le refrain (les *aléò, léò*) est chanté sur le même ton et de même qu'au premier chant.

3° Chant d'un *bovi* sagnard, lorsqu'il pleut; il accentue bien chaque phrase (cet air, une fois entendu, reste); on se demande quel sens il faut bien attacher à ces paroles:

I pieu! i pieu!
La grâ-mère è dà lè creu,
Avouè on grò panie d'eû!...

Il pleut! il pleut!
La grand'mère est dans le creux,
Avec un gros panier d'œufs!...

(Recueillis par Jules Huguenin.)

Un *maître* tançait son *bovi* (Buttes):

— I'y'a pedu a celu que t'verde.
— Y'a pedi a tchacun.

— Il y a pitié à celui qui te garde.
— Il y a pitié à chacun.

Cette réponse profonde est due sans doute au même *bovi* qui est devenu légendaire:

— E *l*-a fé comé lo bovi de Butè, qu'avé bouètè sè tchivré i tchou por que lé fènè predjassè de lu.

— Il a fait comme le berger de Buttes, qui avait mis ses chèvres dans les choux pour que les femmes parlassent de lui.

Vo vêtè que totè lé profécie de ma gran-mére n'avan pa pieu de valeur qu'ana pessubia pieine d'oûre. Y'étoue tro ptè po conpanre on mo de st'avalintcha de balè paroulè, qu'y fassoue sabian d'écoutà.

Victor Hirschy-Délachaux.

Vous voyez que toutes les prédictions de ma grand'mère n'avaient pas plus de valeur qu'une vessie pleine de vent. J'étais trop petit pour comprendre un mot de cette avalanche de belles paroles, que je faisais semblant d'écouter.

Traduit par Fritz Chabloz.

Ce *bovi* avait peut-être d'autres raisons pour envoyer ses chèvres dans les choux. A son *maître* qui lui disait :

— Mindge dé tchou, éfan ; e son ass bon que la tché !

— Mange des choux, enfant : ils sont aussi bons que la viande !

Il répondait hardiment :

— Vo *z*-é *n*-ai mantu, maitre ; se le tchou étan ass bon que la tché, lé tchin lé mindgeran u couerti.

— Vous en avez menti, maître ; si les choux étaient aussi bons que la viande, les chiens les mangeraient au jardin.

Un autre *bovi*, toujours à Buttes, interrogé par un *Niklet* en passage, lui répondait comme suit :

— Que mindge-t-on tchi vo, lo matin ?
— Du pan et dé prunmè.
— Et à midjeu ?
— Dé prunmè et du pan.
— Et lo vêpro ?
— Lo maîtro djovè du violon et on va cutchi de bouene eûra.

— Que mange-t-on chez vous, le matin ?
— Du pain et des prunes.
— Et à midi ?
— Des prunes et du pain.
— Et le soir ?
— Le maître joue du violon et on va se coucher de bonne heure.

Le même *bovi* étant monté sur la joux, du côté de Sainte-Croix, voyait pour la première fois le lac de Neuchâtel, ce qu'un Sante-Cri voulait lui faire admirer. Mais, haussant les épaules, le *bovi* se contenta de cette réflexion :

— Cé férait on bé ptet àdjo por bouétè u ba de noûtre budje.

— Ça ferait un beau petit auge pour mettre au bas de notre écurie.

(Recueillis par Caroline Droz née Leuba.)

Du reste, ces bergers du Jura sont connus de vieille date, par leurs réflexions saugrenues. Le doyen Bridel a conté celle du chevrier de Lignerolles. Un dimanche, il se précipite dans l'église au moment où le pasteur indiquait le psaume à chanter, et se met à crier :

— Tsantà, tsantà pi gaillar ; ora que le lau a midgi voûtron bocko, qu'ou è qu'e fara à tsevrellhy noûtrè tsivrè ?

— Chantez, chantez seulement de grand cœur ; à présent que le lou a mangé votre bouc, qui est-ce qui fera chevroter nos chèvres ?

Paraboûle de l'ivraie et du bon gran

L'a *d*-è du royaume dé Cieu qu'mè d'on tsan dè louquin on payzan avè vàgni de la bouna grèna, de l'ordzou du bon tin tò pur et tò bai.

Mai, pandan la né, quan lé dzin airon i llyi cutsi pou dremi, on vzin qu' n'amévé pai çt'oume, è vni a catson, et s'è mè, sin ré mné de bru, a vàgni de la grenta dè lou tzan; et pu, l'alà lavi.

Quan l'ordzou è *z*-eu levé et qu'le *z*-èpi airon montré lou tsavon du né, dré dvan de faire lou dzeneulion, lé grenta bussère asbin: on voyè, a flan de l'ordzou, bin dé fleu dsané.

Lé domestik et lé servantè dau maitrè vignon astò voai lu, po ly dre: « Seignu, n'ai-te pai vàgni dé bon sémé dei ton tzan?... D'avoissou qu'ça vin qu'i y'a tan de chla grenta?... »

Apré avoie dsablé éna tsoda, lou maitrè a faì chla réponsa: « C'è èn' oume que me kain qu'a faì cè. »

Adon sé dzé lu drairon: « Veu-te qu'no *z*-àlè lé trére, chlé grenta? » — « Na, na, qu'i leu *z*-a faì, ai poeu qu'à tréyan la grenta, vo gaiteriè lé rachenè de l'ordzou: cè lou fairè dépairi et pu setsi. Laissi-le mni lé do ailnavè squanqu'i tsa-tin. Quan on *z*-éra faire la messon, y drerai é séteu et è servantè que rémadzon: Dvan tò, i fau traire la grenta

Parabole de l'ivraie et du bon grain

Il en est du royaume des cieux comme d'un champ dans lequel un paysan avait semé de la bonne graine, de l'orge du printemps, tout pur et très beau.

Mais, pendant la nuit, quand les gens étaient au lit couchés pour dormir, un voisin qui n'aimait pas cet homme, vint en cachette et se mit, sans faire de bruit, à semer des sénevés dans le champ, et puis il s'en alla.

Quand l'orge fut levée et que les épis eurent montré le bout du nez, droit avant d'incliner la tête (faire le genouillon), les sénevés poussèrent aussi: on voyait, à côté de l'orge, beaucoup de fleurs jaunes.

Les serviteurs et les servantes du maître vinrent aussitôt vers lui, pour lui dire: « Seigneur n'as-tu pas semé de bons sements dans ton champ?... D'où est-ce que cela vient qu'il y a tant de ces sénevés?... »

Après avoir réfléchi un instant, le maître fit cette réponse: « C'est un homme qui me hait qui a fait cela. »

Alors ses gens lui dirent: « Veux-tu que nous allions les arracher, ces sénevés? » — « Non, non, qu'il leur a fait, j'ai peur qu'en arrachant les sénevés vous ne gâtiez les racines de l'orge, ce qui la ferait dépérir et sécher. Laissez-les grandir les deux ensemble jusqu'à l'été. Lorsqu'on ira faire la moisson, je dirai aux faucheurs et aux servantes

et la mètre à tetse pou lé breulé; apré cérique, i fau sahie, rémadsi et condure a l'otau la bouna grèna, pou la bouètà deçu le z-ebatcheu, à atédan lé z-écocheu a la grindsa. »

Emile Burdet. [1]

qui ramassent: Avant tout, il vous faut arracher les sénevés et les mettre en tas pour les brûler; après cela, il vous faut faucher, ramasser et conduire à la maison la bonne graine, pour la placer sur le *solier*, en attendant les batteurs en grange. »

Traduit par Fritz Chabloz.

PATOIS DE FRESENS [2]

L'in è dao royaume dàè Cieu comin d'on tsan din loquin on pahizan avàè voignì de la bouèna grân-na, de l'ordzo dào bon tin to pur et rudo bì.

Mà, pindin la né, quan le dzin ètan ao lly couètsì po dremi, on vezin que n'anmàvo pà çu omo, venia in catsète et se bouèta to piàno a vouagnì dàè snève [3] din lo tsan; et pouu, l'alà lavi.

Quan l'ordzo fou lèvà, que le z-èpi oûran motra lyàè bàrba, drè avan de fâre lo dzenouillon, le snève bouussàran assebin: on veyàè, a fian de l'ordzo, to pyin de fiâ dzaune.

Le valè et le donzalè dao mètro vindran to lo drai ver lu, po lu dere: « Seignu, n'a-te pâ vouagnì dàè bon semin din ton tsan?... D'auvouè è-ça que cin è veni que l'y'a tan de snève? »

Aprì avàè djaubià on bokon, lo mètro fezà çla rèponse: « L'è on omo que me càhye qu'a cin fâ. »

Adon se dzin lu an dàè: « Veu-te que no z-alin le trére, çàè snève? »

« Na, na, qu'e lyàè a fàè, y'ai pouère qu'in tréyan le snève, vo ne tracassivi le racene de l'ordzo, cin que lo faràè crevotà et pouu setsì. Lassi-le veni gran le

[1] L'épreuve de la page 132 s'étant fourvoyée, il s'est glissé quelques erreurs dans le texte patois de la Côte-aux-Fées; aussi croyons-nous utile de reproduire, en note et corrigée, cette page-là:

« Noûtré ville dzé avayon avoitchi de dre: Se Fevrei ne fevronne, Moî vin que to débronne. — Si lou dicton è vrai, on ne deusse pai avai qu'zon de chlu mé; on z-a pre z-u peu tin tzanqu'ora. Asbin on z-a encra dè tetsa de né que fan poeu. Conton qu'lou bon tin se baillera tai. Lé coutchi sen encra to catsî; on qu'mince a peinè à ouhie quéque ozé. S'l'ora et la pleudze ne vignon pai on pou, lou schlu an a po enna tsade a to ça moudgi; on n'érai pai fâta de paîteu dvan la St-Dzan. — Tou pérei, voirique, dé yèdze, s'lou tin sè baillive on pou dadré, l'âmà peu encra être bouna; i ne fau pai s'épanté. Voitei Paiqué que poirai dza être voi; du moin Tsélédé è z-eu blan. E. B »

[2] *Fresens*, anciennement Fressin, Freysin, Frézin, est une forme de *Frasse*, *Frasseta*, nom qu'on retrouve dans tout le pays romand, qui désigne une faille, une fissure, une rupture de terrain, ou l'origine d'un éboulement. Ce mot a le sens d'engloutir, de perdre, de former des trous béants dans le sol, des crevasses, cavités, cavernes ou anfractuosités, des rocs fractionnés, brisés, fendus. Dans ces endroits-là, on trouve toujours un terrain glaiseux et imprégné d'eau. — (*Les Ormonts*, étude d'histoire locale, par *François Isabel.*) — A rapprocher du nom de famille *Frasse*, à Brot-Dessous, le pays des failles, etc., s'il y en a un. *Fresens* a été bâti à l'une des extrémités de la grande anfractuosité de *La Vaux*. — A visiter, les *chaudières* ou *gos* du ruisseau de *la Frasse*, à la Perrutana (Vaud). F. C.

[3] Sénevé, moutarde sauvage.

doû insinbyo, dzuqu'ào tsau tin. Quan on odri fâre la meçon, ye deràè âè sàètàè et âè donzalè que manian la fortse et lo rati : Devan to, è vo fau trère le snève, le pi-poo[1] et le crouyè z-èrbè, et le bouèta in ta po le frecassì ; aprì cin, vo fau sehyi, ramassà et pouu condur à l'otau la bouèna grân-na, po la remisà su lo solà, in atindan le z-ècossâè. »

Fritz Chabloz.

PATOIS DE BUTTES

E *l*-e *n*-è du péradi comè d'on tchan ivoué on pâiesan avé vagni de la bouène grân-na, de l'ordjo to pur et to bé.

Pédé la niu, quan lé dgé étan tut' alé se cutchi por dormi, on vesin que n'anmêve pé ç't-omo vnia a catchon et, sin fère lo piu ptè bru, se bouète a vagni di rebatè dè lo tchan ; et pi s'è va.

Quan l'ordjo foû lévé et que lé z-épî ouré motré lieû berba, lé rebatè cressare dgiré, et on veyé a fian dé fétu d'ordzo, éna tapà de fieur djane sortiè dé rebatè.

Lé vàlé et lé servanté du métre veniaré astoû ver lu, por i dire : « Monsieu, n'ai-te pé vagnié dé bon semè dé ton tchan ?... D'ivoué è-ce que cé vin qui y'a tan de rebatè ?... »

Apré avé djobié on momè, lo métre lieu dza : « C'è èn' omo que me cahye qu'a fé célinque. »

Adon sé dgé li dzarè : « Veu-te que no z-allyien lé trère, cé rebatè ? »

« Na, na, qu'é lieu fesa, y'ai peurr[2] qu'à tréyè lé rebatè, vo ne tracassi lé racenè de l'ordjo, ça que li bouéterè lo spiè et la ferè setchì. — Lassi-lé s'élondji djanque u tchâtin. Quan on vouédere faire la messon, y deri i seyteu et i féné que ramadjé lé sveyé[3] apré yeu : Devan to, é vo fa trère lé rebatè, lé bouété à tetche por lé borlé ; apré celinque, é fouédeur sehyì, ramadji et mené a l'otà la bouena grân-na, por la boûété sur lo solì, à *n*-étédé lé z-écossieu. »

Caroline Droz.

[1] *Pi-poo*, à la Béroche, *pi-a-pau* (pied-de-coq), au canton de Vaud, renoncule, surtout la renoncule rampante qui infeste les cultures. — Le nom de Pi-a-Pau, ou *Pieds-de-Coq*, était le sobriquet par lequel les campagnards désignaient, dans le Pays de Vaud, les *Français réfugiés*, après la révocation de l'édit de Nantes.

[2] Prononcer très bref.

[3] Andins.

PATOIS DE BEVAIX ET BOUDRY MÉLANGÉS

L'è *d*-è dào reyaume daë Cieu to kmè d'on tsan din loquin on laboreu a vouagnì d'la bouèna gran-na.

Mà, vetci que, pédan la né, è *z*-eurè qu'sé *z*-ovri fazaï leu sono, on käyeu[1] maul-avezì étaï veni por épouzenà çtu tsan, in l'y tsanpan d'la gran-na de crouyè piantè; aprì què l'avaï décanpà.

Asto qu'la bouèna gran-na eù bussà, to d'abor in erba, et encheuta avaï motra lè bì *l*-èpi qu'avaï benni meuri, lè crouyè piantè, snève, rgnolè et pipu, s'étaï asbin motrae.

Cè qu'avaï fà dirè è *z*-ovri u père d'familia: « Maitre, n'a-te pa vouagnì dào màèti-bià din ton tsan? D'ivoi vègno qu'e s'y treuve to pien de pouète *z*-erbè?... »

Dsu què, lo laboreu leu dà: « L'è lo vezin qu'me veu dào mau qu'a fà celinque. »

« Veu-te no lassi ala trére lè crouyè piantè? » lu dirè çtè *z*-ovrì.

« Na, na, crinta qu'vo n'trèyé lo maeti-bià in mimo tin que lè crouyè piantè. Lassi-lè père crètre essinbio djuqu'à la messon. Et u tin de la messon, y derè è *z*-ovrì: Trèyé d'abor lè crouyè piantè, et fâtè *z*-in dè fa, por lè beurlà; mà, por la bouéna gran-na, fau in fâre dâè dgerbè qu'on bouètera dsu le solié, in atédan lè *z*-écohyeu que veùlè dèmètià la gran-na, et, apri ava bin secoeuè la paille et tsanpà lavi lè crinsè, portà la bala et bouèna gran-na din lo greni. »

Emile Zwahlen.

PATOIS DE FLEURIER

È l'è *n*-è du royaume dè Cieu comè d'on tchan dè loquin on pehizan aveait voignì de la bouèna gran-na, du bin bé fromin.

Mai, pèdè la niue, quan lè dgin étan u llie po deurmi, on vezin que n'anmaive pei çt'omo, vin a catchon et s'mèta, sin faire d'bru, a voignì d'la métchanta gran-na dè lo tchan, et poui s'è *d*-alà lavi.

Quan lo fromin fou lévé, qu'lè *z*-épi motrairè lo tchavon du né, lè métchantè *z*-arbè bussèrè adjirè: on veyeait a fian du bié to pien de fleurè violtè.

Lè valè et lè donzèlè du maitro d'l'otà ariveirè vèr liu por li dir: « Seigneur, n'ei-te pé voignì dè bon smin dè ton tchan?... Porquè don y veit-on dinse èna taula quantité de métchante *z*-arbè? »

Apré aveai djaubié on pti momin, è lieu dza çoci: « C'è èn'omo qu'me kaie, c'è on *n*-ènemi qu'a feai çta sot'afaire. »

[1] Haineux.

Adon sè dgin li dzarè : « Veu-te que no *z*-alian débarassì totè çté métchantè *z*-arbè ? »

« Na, na ! y n'vu pei, dza lo maîtro, vo pori trère ass bin lo fromin qu'lè *z*-àtrè *z*-arbè, et vo gaîtri to. E và mì lè lassì crètre assimb djuk a la messon. Poui y dri è messoneur et donzèlè : Kemincì par débarassì lè métchantè *z*-arbè ; vo *z*-è faré dè dgirbè po beurlé ; poui vo soignerì lo bon fromin, vo *z*-è faré adgirè dè balè dgirbè po condur avoué lo tchar a l'otà, dè la grindge, su lè lieu, à *n*-atèdè lè *z*-écocheu. »

L.-F. Robert.

PATOIS DES BAYARDS

L'royaume dé Cieu è to kma énn' omo qu'avè vògnì d'bon gran da son tchan.

Ma pédè qu'lé *z*-omè deurmsè, s'n einmi è vni vògnì d'la livra to du lèrdge du tchan et s'ann' aléva.

Et apré que l'gran *z*-eut' boussé et *z*-eut' produ du fru, la livra s'a dgérè motrà.

Adon lé *z*-ovré du pére d'famille lli son vni dire : « Monsieu, è-ça k'te n'ai pa vògnì du bon gran da ton tchan ? Kma donk i y'a-t-u d'la livra ? »

Et i *l*-y'a dè : « C'è ann' einmi qu'a fè cè. »

Et lé *z*-ovrì lli an repondu : « Veu-te qu'no *z*-alliain la rémadji ? »

Et i *l*-y'a dè : « Na ; por ça qu'y iai poueu[1] qu'à rémadjan la livra, vo n'deracené djèrè assinbio l'bon gran. Lassì-lè crétre to lè do djuk a la messon ; et, u tin d'la messon, y voui dire è mécheneur : Rémadji to drè la livra et atatchì-la à dgèrbè per la brelé ; ma mèté l'bou gran deda mon grené. »

Constant Reymond.

[1] Pou*eu*, bref et ouvert. — Voici quelques mots bizarres du pur patois des Bayards : *la tau*, la cuisine, *la galuè*, l'allée, le corridor ; *lo foui*, le feu. Aux Bayards, on dit *vè*, pour *oui*, tandis qu'aux Verrières, c'est *où !* et aux Verrières-France et paroisse de Saint-Pierre, c'est *öï*. C. M.-B.

Lo Corbé et lo Renà

On Corbé s'avàè ague-lli
Ao to fin couètsè d'on nohi.
E portàve a son bè èna toma de tchivra
Que pèzàve bin èna livra.
L'avàè cin robà pè Province,
Et pouu s'avàè adjochàè dinse,
Po rupà çu bon bocon,
Sin ître vouu de tsacon.

Mà on villio Renà
Qu'avàè tota la né ròdà sin rin trovà,

Que n'avàè dza rin pu non-nà,

Djaubye to la dràè in sa tite,
D'agafà la pedance à çla tan pouèta bite :

« Y'ai èna fan de la metsance,
Cin me refaràè bin la panse. »

Fou dàè, fou fàè... Bouèle dinse à
[l'ozi :
— Hé ! bondzo !... L'è tè ? m'n ami.
Que fà-te lé ?... Cin va, l'afére ?...

Que t'è adì grò bi !... Te recinbye a ton
[pére.
Çu brave ome, l'ètàè de Montaltsi,
(On le vàè prau), matenàè de Gordzi !...
E tsantàve tan bin !... Subye vàè çta
[tsanson
Que te desai demar, in croquan dàè
[biésson...

Le Corbeau et le Renard

Un Corbeau s'était perché
Au tout fin haut d'un noyer.
Il portait à son bec une tomme de
Qui pesait bien une livre. [chèvre
Il avait ça volé par Provence,
Et puis s'était placé (si haut) ainsi,
Pour dévorer ce bon morceau,
Sans être vu de chacun.

Mais un vieux Renard
Qui avait toute la nuit rôdé sans rien
[trouver,
Qui n'avait déjà rien pu souper (le soir
[avant)
Projette sur-le-champ en sa tête
De prendre adroitement le manger de
[cette si laide bête :
« J'ai une faim diabolique (dit-il),
Cela me referait bien le ventre. »

Ce fut dit, ce fut fait... Il crie ainsi à
[l'oiseau :
— Hé ! bonjour !... C'est toi ? mon ami.
Que fais-tu là ?... Cela va, l'affaire ?...
[(la santé)
Que tu es toujours magnifique !... Tu res-
[sembles à ton père,
Ce brave homme, il était de Montalchez,
(On le voit assez) *croisé* de Gorgier !...
Il chantait si bien !... Siffle voir cette
[chanson
Que tu disais mardi, en croquant des
[poires sauvages...

Avoui ta bala voua, te la sà tan bin dere!

Ne bailleràè pa quatro pere
De tu çàè braillar qu'on ci où
Et que n'fan que raissi to le dzo pè le boû... »

Lo Corbé, qu'avàè prau d'orgoû,

L'akioute comin on bon foû :
El eûvre lo bè po tsantà.
Mà la toma tchè to ba,
Et lo Renà ne la loque pà.

Quan s'è foû relètsî, qu'e l'oû tot avalâye,

E fà 'na bouèn' écouazelâye,
In bouèlan ao Corbé : « Akioute, m'n ami,
Foilliàè, in to premî, mindzî
La toma que t'avà, et pouu tsantà aprî. »

Fritz Chabloz. [1]

Avec ta belle voix, tu la sais tant bien dire!

Je ne donnerais pas quatre poires
De tous ces criards qu'on entend ici
Et qui ne font que *scier* tout le jour par les bois... »

Le Corbeau, qui avait suffisamment d'orgueil,

L'écoute comme un bon benêt :
Il ouvre le bec pour chanter.
Mais la tomme tombe à terre,
Et le Renard ne la manque pas.

Quand il se fut relêché, qu'il l'eut toute avalée,

Il pousse un grand éclat de rire,
En criant au Corbeau : « Ecoute, mon ami,
Il fallait, en tout premier, manger
La tomme que tu avais, et puis chanter après. »

Voici la même fable, mais avec la morale de La Fontaine, bien inférieure, à notre avis, à celle de M. Louis Favrat. Elle est en *patois des Verrières* (1843) :

Lou Crou et lou Renai

On Crou, pertsie su èn erbrou, tenia a son bè on fourmadzou.

On Renai, aitrïe pouè lou flé, veugne a lu et ly deze :

— Hé ! bon dze ! moncheu lou Crou, que vo z-ête dzouli, que vo me seblé bè. Se voutrou ramedzou resseble a voutrou plumedzou, vo z-été certainamè lou premie dé z-ouzé de çté boû.

Adon lou Crou ne se sè pé de plaisi et, pou moutré son bé tsan, l'uvre son bè et laisse tsè sa présa.

Lou Renai s'è saisi et dè :

— Apraitè que tou flateu vi è dépè de chelu que l'acute. X.

[1] D'après feu M. L. Favrat, professeur à Lausanne, mais avec modifications. — Seulement M. Favrat n'a pas eu le courage de ne pas sacrifier au français. Il a écrit s'*était* aguelhi, employant l'auxiliaire *être* où le patois n'utilise qu'*avoir*. Si le français emploie *être* pour *avoir* dans les verbes pronominaux, le vieux patois n'a pas cette élégance et dit rudement « il s'*avait* ague-lli, il s'*avait* adjochè ». A l'origine, M. Favrat utilisait déjà l'auxiliaire *être*, car la première fois qu'il a publié la fable en patois, « Le Renà et le Corbex », il y a de longues années, dans l'almanach de Berne et Vevey, M. Favrat commençait ainsi : « On Corbex que s'*yre* aguelhi » (imparfait de l'indicatif, *iro*). — Notons encore que le premier jet de l'excellent fabuliste vaudois différait notablement de la forme qu'il a adoptée pour finir, puisqu'elle comptait 74 vers, au lieu de 35, c'est-à-dire que la première forme était plus longue de la moitié que la dernière.

F. C.

A titre d'exemple de ce que deviennent les meilleures fables de La Fontaine, lorsqu'on tente de les transporter purement et simplement du français en patois, voici celle *du Chêne et du Roseau*, en *patois du Landeron*, l'autre extrémité du canton (1843). On pourra voir, par cet exemple, que le génie des deux langues est totalement différent. Aussi est-ce simplement pour le patois que nous la reproduisons.

Le Tchâne et le Roû

Le Tchâne di, on djor, au Roû :

— Vo paitè réélemè acouesà la natoure; le piè peti osie è por vo on paï, et la moindre oure vo fà bassie la tête, durè que mon fron, non contè d'arêtà lé réyon dou solè, taï tête è z-èfor de l'oraidge. Se peire vo venïe ou monde dezo mè fouyè, vo n'eré pa tan a sefri; mà vo crêtè le piè sovè ou bor de l'aivoe; la natoure por vo me saïbye baï croûye.

— Votre pitïe, repon le Roû, par d'on bon quère; mà n'ayïe rè de coézon. Y ai moin a avae peur de l'oraidge que vo.

To d'on coû, on' oure téribye se laïve.

Le Tchâne taï bon d'abor; poui l'oure redrobye de force, djouqu'a ce qu'el l'oû déracenà.

Durè çtou taï, le Roû pieya, mà ne rota pa. X.

Voici également la fable *du Loup et de l'Agneau*, traduction de Phèdre, en *patois de la Chaux-de-Fonds* (communiquée à M. Ch.-Eug. Tissot par M. Oscar Nicolet, 1865) :

Le Lu et l'Agné

On Lu et an' Agné, boussà par la sé, s'étan radu u même biè[1].

Le Lu étè dé d'su et l'Agné bécou u d'zo. Adon l'boergan, incità pa s'n aupeti de metsance, li qu'ra tchicana.

— Porké, li deza-t-u, m'ai-te trubia l'âve qu'y bévo?

L'Agné li réponda in grulan :

— Kma, y vo preyo, messire Lu, porioue-yo faire ce que vo vo piainté qu'y fai : l'ave foui de vo a mè?...

Glulink, repoussà pa la fouòche d'la vèreta, li répliqua :

— Mà, i'a chi mé que t'ai dè du mau d'mè.

L'Agné réponda :

— Y vo z-assuro qu'adon y n'étoue pà u monde.

— Mado! deza le Lu, c'è don ton pére qu'a dè du mau de mè!...

Et d'seute i l'apougna et le décira indjustama.

Por povè dévoûra lé z-agné, lé lu an adé dé boûnè mentè à dire. X.

[1] *Bied, biez*, petit ruisseau, terme employé surtout dans nos Montagnes. J.-H. B.
Est-ce parce que son cours n'est jamais en ligne droite, mais toujours sinueux, en *biaisant* ?

FRAGMENTS DE CONVERSATIONS[1]

entendus aux Brenets en janvier 1895

— Ami Loui, damati k'y'*e*dri[2] atchtà po trè pistè d'kou-odjè d'achon, tchi Djaco-Biézè, va m'atadre a la Ch*e*-dè-Li, d'mandà on katchrè. Da quéquè minutè, y voui alà te rtrovà. — Vè !

— Ami Louis, pendant que j'irai acheter pour trois pièces de corde à boyau, chez Jacob-Blaise, va m'attendre à la Fleur-de-Lys, et demande un quart de pot (chopine de vin). Dans quelques minutes je veux aller te retrouver. — Oui !

— Qué tin fà-t-u ? — P*e* tin ; i djàle ; y soûe to *t*-èfercì ; i me fau dè ramè po martchie d'su la né. — Bon voi-yédje et bon r't*e* ; ne fà pà kma mè, dçanda vépre : y me soûe aspà. — Foû qu't'è ! te t'é fotu ba, a tchezan !... — I te fau ratrà : t'é la gota i nà ; pra ton motchu d'sakta. — Atà-vè ! baille-me vè ana pris*a*.

— Quel temps fait-il ? — Mauvais temps ; il gèle ; je suis tout grelottant ; il me faut des raquettes pour marcher sur la neige. — Bon voyage et bon retour ; ne fais pas comme moi, samedi soir : je me suis embarrassé les jambes et suis tombé. — Fol que tu es ! tu t'es jeté à terre, en tombant[3] !... Il te faut rentrer : tu as la goutte au nez, prends ton mouchoir de poche. — Attends voir ! donne-moi une prise (de tabac).

— Vèlink Tcharle que te crie s'te veu alà. Dèpatse-t*e* de dj*e*-pcie apré lu po le ratrapà.

— Voilà Charles qui te demande si tu veux aller. Dépêche-toi de courir après lui pour le rattraper (de te jeter après lui).

— Boûte vè cink : ane ome que cou-o !...

— Regarde donc cela : un homme qui court !...

[1] On ne parle plus du tout patois aux Brenets. Cependant, il échappe encore aux plus âgés dès 60 ans, quelques expressions de ce dialecte d'autrefois. Tandis que sur la rive française du Doubs, le patois (différent de celui des Brenets) se parle très généralement, dans les familles et à l'auberge, même par les jeunes gens.

[2] L'*e* souligné se prononce comme dans l*e* hasard, l*e* hardi, premier ; ce n'est pas *eu*, mais presque. — L'*a* souligné est étouffé et devient presque l'*e* muet.

[3] Plaisanterie.

F.-A. P.

— C'è le bou-otchie avoé son gue-nvo; il a djèrè son dedjé, ana véritabye trika, a la man; i cou-o kma on cé. — Ah! c'è Djonas! sa fana vin d'akoutchie: stu viédje, èle n'a pa vachâ sa tcharta; èle a fâ do besson, on grô boeubo et ana feuilleta. — La pètchu!... Y ai ohî dire a ma gran-mére: Ane afan, c'è on korèyon; do, c'n'è ra du to; trè, c'è l'drè; quatre, c'è tan qu'on peu batre; cin, i n'tchau pie combin!...

— C'est le boucher avec son couteau; il a aussi son bâton, une véritable trique, à la main; il court comme un cerf. — Ah! c'est Jonas! sa femme vient d'accoucher: cette fois, elle n'a pas versé sa charrette (fait une fausse couche); elle a fait deux jumeaux, un gros garçon et une fille. — Oh! la pitié!... J'ai entendu dire à ma grand'mère: Un enfant, c'est un badinage; deux, ce n'est rien du tout; trois, c'est le droit (le compte); quatre, c'est tant qu'on peut battre; cinq, il ne soucie plus combien!

— Tèh! l'Esäyé tchi Moinsè et la Marie-Stère que van a l'oûvra, a on rohye, et i ne peuva pâ s'sefri ne se satre, i s'kéya! Ça pouotche i monde affre. — Ein-ye; l'Esäyé, c'è on douvreku, ane ètofna, ane akpeuille, adé gregne, adé mau virie, i n'vau pa ana koûkeuille; et la Marie-Stère, c'è ana coûra, ana peta doûvra que ne di a nion: Dieu gué! Die vo z-éde!...

— Tiens! Esaïe chez Moïse et la Marie-Esther qui vont à la veillée, à une soirée dansante, et ils ne peuvent pas se souffrir ni se sentir, ils se détestent! Cela porte peur. — En effet; Esaïe, c'est un orgueilleux, un étouffant, un gênant, toujours grognon et mal tourné; il ne vaut pas une coquille; et Marie-Esther, c'est une demi-folle, une vilaine orgueilleuse, qui ne dit à personne: Dieu te garde! Dieu vous aide!...

— Boûte vè Tcharle: quan même il a lè pè to gri, la bérba grisa, kasi biantcha, il a grô bouna façon et il è fô kma ane e; c'è on bé l-ome!... il a totè sé da. — Vé, vé, mà s'n ontche!... il è bèrtche, il è bouône, i vouète l'Di-inbe su l'perie; il a djère lè z-euie on poûe rüdje. — Veu-te te késie, casseroû!

— Regarde donc Charles: quand même il a les cheveux tout gris, la barbe grise, presque blanche, il est fort comme un ours; c'est un bel homme!... il a toutes ses dents. — Oui, oui, mais son oncle!... il est édenté, borgne, ou il regarde le diable sur un poirier (il louche), et il a aussi les yeux un peu rouges. — Veux-tu te taire, sorcier!

— No vèci i dmindje-à-vépre; d'lon, i fau s'lva d'boun'ura; n'fau pa s'koutchî té, po povè s'lvà matin. — In-ye. — Avan d'patchi, baillî-m'vè on gozé d'pan avoé ana mitotchta d'fermédge; y soûe mau fotu, y'é la rnée, y'é mau è da. — Hô! te n'é pâ mou-o, bon a dermi da l'vé[1]!... — Na, toparie, l'Istèr è bin

— Nous voilà au dimanche soir; lundi, il faut se lever de bonne heure; il ne faut pas se coucher tard pour pouvoir se lever matin. — En effet. — Avant d'aller, donnez-moi voir un morceau de pain avec un petit peu de fromage; je suis mal en train, j'ai un tour de reins, j'ai mal aux dents. — Oh! tu

[1] *Vé, voire* (*va*, Vaud), cercueil. Latin *vas*. C'est un *vase*, le dernier qu'on utilise.

mou-òtcha d'vindre, damati qu'i fiercè mi-dje: èle avè porè totè sè da. Vè! avan d'meri, èle a atchtà (la senan-na darîre), on prà, on sanè, ane otau. — In[1]-ye, mà èle ètè grò malétα, èle avè l'roupi, et on avè pru k'ri l'mîdje. — Vè, mà tro tè: on ne va pas k'ri l'mîdje quan ana dja tire dja a la lé-iura... — Taillî-m'vè ankouo on gozé d'pan et on bokon de fermédje. — Adé! t'n'è djama konta; crè bin qu't'anmeroue ankouo on poûe d'bakon? — Vè, vè, bin vo vegne! — Voli-vo ana gota d'jichan-nα? — Na, pà anondrè; bouné né; à Dieu sivo! — I piezi de vo rvè!...

D'après Frédéric et F.-Albin Perret.

n'es pas mort, bon à mettre dans le cercueil! -- Non, cependant l'Ether est bien morte vendredi, pendant qu'il frappait midi : elle avait pourtant toutes ses dents, et avait acheté (la semaine dernière), un pré, un cernil, une maison. — En effet, mais elle était très malade, elle était hydropique, et on avait assez demandé le médecin. — Oui, mais trop tard : on ne va pas chercher le médecin quand une gent tire déjà au lien (lorsqu'elle va mourir)... — Coupez-moi voir encore un petit morceau de pain et de fromage. — Toujours !... tu n'es jamais content; je crois bien que tu aimerais encore un peu de lard? — Oui, bien vous vienne! (merci beaucoup !) — Voulez-vous une goutte de gentiane? — Non, pas à présent; bonne nuit; à Dieu soyez! — Au plaisir de vous revoir.

[1] Les vieux patoisans des Brenets traînent beaucoup sur la première syllabe. F.-A. P.

REVIS, DICTONS, PROVERBES, ADAGES, ANCIENNES MAXIMES

(Suite de page 35)

PATOIS DE BUTTES

El n'a pà to plioré u bri.	Elle n'a pas tout pleuré au berceau.
E l-a bouéta sa cape a recouélon.	Il a mis son bonnet à rebours (mal entrepris une affaire).
Qué ne peu béni, ne peu pouéni.	Qui ne peut bénir, ne peut punir.
Ce n'é pé pou pan, et ré de ferna.	Ce n'est pas peu de pain !... et point de farine !... (se disait des gens qui se vantent de leurs richesses).
E n'y'a se grôssa guéra, qu'é n'é resté quaqu'on.	Il n'y a si grande bataille, qu'il n'en reste quelques-uns (qu'il n'y en ait quelques-uns d'épargnés).
Tchaque tchin su sa paille, lé pòr seran ben vouerdé.	Chaque chien sur sa paille et les porcs seront bien gardés.
A vili' otà, porta neuve.	A vieille maison, porte neuve (se dit d'un mariage mal assorti : à vieille femme, jeune mari).
Mi va teni que cor.	Mieux vaut tenir que courir (équivaut à : un tiens vaut mieux que deux tu l'auras).
On drè on tchin étatchi tro couèr.	On dirait un chien attaché trop court (se disait de quelqu'un qui crie bien fort pour peu de chose).
Mé de blagua que de fé.	Plus de vanterie que de réalité.
Djouno payèr, vîllio bornican.	Jeune paillard, vieil aveugle (myope, mal voyant).
Djouno cavalì, vîllio piéton.	Jeune cavalier, vieux piéton.
E n'y'a se grôsse otà, que l'oûra n'y sofye.	Il n'y a si grosse maison que le vent n'y souffle. (Les grandeurs ne mettent pas l'homme à l'abri du malheur.)

Eteur voûtré pâ, fessi voûtré tchin. — Entre vos pieux, fouettez vos chiens. (Faites vos affaires et videz vos querelles chez vous.)

Lé lon cònto fan lé djeu couèr. — Les longs contes font les jours courts. (Les longs discours font perdre du temps.)

Celu qu'a du buro lo mé u pò. — Celui qui a du beurre le met au pot.

La tchémise é piu pré que lé tchassé. — La chemise est plus près (du corps) que les culottes. (Les parents rapprochés ont plus de droits que les autres.)

E s'é fé ena taille. — Il s'est fait une taille (La *taille* était l'impôt du moyen âge, sous ses diverses formes. Cela veut donc dire : Il s'est imposé une corvée, un travail, une charge, etc.)

E *l*-a pré sa pé por sé tchassé. — Il a pris sa peau pour ses culottes. (Il a travaillé contre ses intérêts.)

E *l*-a fé on rain qu'on ne peu pé betchi. — Il a fait un *rain* qu'on ne peut pas piocher. (Un *rain*, une *rompue*, une *labourée*. Il a fait une sottise irréparable.)

Y'ai mà por craire. — J'ai du mal (de la peine) de le croire.

E *l*-a mindji son pan bian lo permi. — Il a mangé son pain blanc le premier.

Que mindje pan bian, pan bian li vin. — Celui qui mange du pain blanc, le pain blanc lui vient.

Y vouédro avé on pan et on fromedge que me durassé djuqu'adon !... — Je voudrais avoir un pain et un fromage qui me durent jusqu'alors (en parlant de quelque chose de très lointain).

E ne veuïé pé mindji ena bossa de sà alâvé. — Ils ne veulent pas manger un tonneau de sel ensemble.

E *l*-a passi per la porta que ré ne vin. — Il a passé par la porte d'où rien ne vient (mais où tous vont) — celle du cimetière.

E n'y'a se bé tchvà que ne vigne a rossa, ne s'bala feuill' que ne vigne a braye-boza. — Il n'y a si beau cheval qui ne devienne une rosse, ni si belle fille qui ne vienne à remuer le fumier. (Proverbe très cru qui s'explique par les mœurs du temps jadis, où la femme devenait le valet du mari, presque toujours.)

E n'a pé piu de djeree (busse avan) qu'ena motche a ver su le doû d'èn' êno.

Il n'a pas plus d'énergie (ou pousse en avant) qu'une mouche à ver sur le dos d'un âne.

E djoueré a la gouenà su lo kevètio d'ena vîllhe mermite.

Il jouerait à la gouène (jeu de bâtons, voir page 134) sur le couvercle d'une vieille marmite, — c'est-à-dire, il se remuerait toute la journée sans changer de place.

Que ne peu ne veu.

Celui qui ne peut pas ne veut pas (il se range à la force des choses, en faisant bonne mine à mauvais jeu). Identique au suivant.

A pru pan que n'a pé fan.

Celui qui n'a pas faim a toujours assez de pain.

E n'y'a ne foû que n'eie sa siéce.

Il n'y a pas de fou qui n'ait sa science.

Döyet, manet.

Celui qui est trop *douillet* est souvent *malpropre*.

E ba le tchin devan le lion [1].

Il bat le chien devant le lion, — charge les petits pour plaire aux grands.

Celu qu'a fè lo vé lo reletche.

Celui qui a fait le veau le lèche.

Quatorze metì, tianze satchè.

Quatorze métiers, quinze besaces.

Lingua d'èpenè, bra de fèr, tèta du diabo, gotillon djâno : fèna de Bouresse.

Langue d'épine, bras de fer, tête du diable, cotillon jaune : femme de Boveresse.

Comé on fé son lì, on se cutche.

Comme on fait son lit, on se couche.

Por éprèdre a cordanie, è fâ être sa *t*-an a tchva su lo dou d'ena vîllhe beca, por savé tchoisi lé chouée.

Pour apprendre le métier de cordonnier, il faut être pendant sept ans à cheval sur le dos d'une vieille laie, pour savoir choisir les soies.

Tchva bäyi n'se boûte pé a la dé.

Cheval donné ne se regarde pas à la dent.

Passer dsu lé piré tchadé.

Passer sur les pierres chaudes (se marier).

Couerta pache, longue atache.

Court contrat, longue attache.

Recueillis par
Mme Caroline Droz née Leuba,
au Mont de Boveresse.

[1] Prononcer tout d'une syllabe, comme *lieu*.

PATOIS DU CHAMP-DU-MOULIN

Pieudge du mateî n'dure pà lonteî ;
Pieudge de midjor dure to l'djor.

Pluie du matin ne dure pas longtemps ;
Pluie de midi dure tout le jour.

Arcancîl[1] du mateî couêtche son vzei.

Arc-en-ciel du matin mouille son voisin.

Quan è tonn' dè le bou nu,
È neidge dè le boû folliu.

Quand il tonne dans le bois nu,
Il neige dans le bois feuillé.

A Tchélédè lè moisslion, a Pâquè lè liaçon.

A Noël les moucherons, à Pâques les glaçons.

Grô marlli, pti gueuri.

Beaucoup de morilles, peu de blé.

Tau dveîdre, tau dmeîdje.

Tel vendredi, tel dimanche.

Çlu qu'n'taille pa sè z-onliè, le dsande, a s'n ovràdge, lè taille, le dmeîdje, a sa vergogne.

Celui qui ne coupe pas ses ongles, le samedi, à son ouvrage, les coupe, le dimanche, à sa honte.

Pru bê qu'è sàdge.

Assez beau qui est sage.

Qu'a fan to pan.

Qui a faim mange de tout.

Tau maître, tau valè.

Tel maître, tel serviteur.

È n'a n'zo ban, n'zo sula.

Il n'a ni sous banc, ni sous chaise (pour désigner quelqu'un très pauvre).

Çlu qu'ba sè bètè, ba sa borsa.

Celui qui bat son bétail, diminue le contenu de sa bourse.

On pti coté[2] sèr atan qu'on lon.

Une petite visite sert autant qu'une longue.

Recueillis par F.-L. Robert.

[1] *Arc-en-ciel*, dans le Jura, *arboé*, l'arc qui boit, — en Valais, *lutton*, — dans le Bas-Valais, *arlitton*, *erlitton*, — à la Béroche, *corée-de-St-Martin*. Plaute disait : *Cras pluet, arcus bibit.* demain il pleuvra, l'arc boit.

[2] *Cotèt*, *coterd*, réunion de quelques personnes, sur le soir, pour causer. Vaud : *coterdji*, *cotergi*, se réunir au *coterd* du village.

PATOIS DES BRENETS

A la Sin-Djordje, vou-ègne tè *z*-ordje.	A la Saint-Georges (23 avril), sème tes orges.
Quan i fa bé, pran ton manté.	Lorsqu'il fait beau, prend ton manteau.
C'è dà lè vie po qu'on fà lè bon tripo.	C'est dans les vieilles marmites qu'on fait les meilleures soupes.
Quan l'è prù, l'è bon.	Quand il est assez, c'est bon, cela suffit. (Au figuré, se dit à quelqu'un qui vous fatigue.)
I n'y'a tn*e* k'n*e* r'vegne.	Il n'y a tour qui ne revienne. (Il n'y a point de mauvais tour qui ne retombe une fois sur celui qui l'a fait.)
Nion n's'krè p*e*.	Personne ne se croit laid.
Que n'sà n'grâve.	Qui ne sait pas n'est pas gêné. (Le tort qu'on subit sans le savoir ne gêne pas.)
Tau t*e* m'farie y t'farie.	Tel tu me feras je te ferai.
Peta tchat*a*, bé minon.	Laide chatte, beaux petits (proverbe de consolation).

Recueillis par F.-Albin PERRET.

PATOIS DE LA MONTAGNE DES BOIS[1]

Ç'a co lai raisse de Vilizao :	C'est comme la scierie de Willisau :
Tote lé *z*-oûre in co.	Toutes les heures un coup[2].

Recueilli par G. BERNARD,
vétérinaire à Neuchâtel.

[1] Bien que ce dicton appartienne au Jura Bernois, il a un intérêt historique pour Neuchâtel, car les seigneurs de Valangin étaient propriétaires de la terre de Miécourt, dans le Jura bernois, et de celle de Willisau, que Guillaume d'Arberg vendit à Lucerne en 1407, en se réservant de continuer à porter le nom de *Comte de Willisau*. — Il est probable que les sires de Valangin avaient une scierie à Willisau, qui ne marchait pas avec la même rapidité que celles de Valangin et de Miécourt, et qui, avec le temps, était devenue la risée des gens de cette dernière terre et des Valanginois. E. DE P.

[2] Utilisé par les vieilles gens lorsqu'il s'agit de quelque chose qui marche avec lenteur.

PATOIS DE VERNÉAZ

L'è le pye villhe pia qu'an lo bè lo pye dû.	C'est les plus vieux pics qui ont le bec le plus dur.
La kuva refà l'ozi (et l'ozelet assebin).	La queue refait l'oiseau (et l'oisillon aussi).
Vau mî l'otau que la guinguette [1].	Il vaut mieux être chez soi qu'à l'auberge.
L'è in trin de cassà sé coque.	Il est en train de casser ses noix (va mourir).
To maunet fà grasset.	Tout ce qui est sale engraisse (le terrain).
L'è batu de la cape, l'a on coû d'atsète, de marti.	Il n'a pas tout son bon esprit.
Pye on braye, pye cin fiére.	Plus on brasse, plus cela pue.
L'y'a auque ao bâton.	Synonyme de : il y a anguille sous roche.
Le *z*-akioutâre n'vàllyin pà mî que le lâre.	Les écouteurs (pour rapporter) ne valent pas mieux que les voleurs.
Lâre comin lo mon-nà de La Vau.	Voleur comme le meunier de *La Vaux* [2].
Intre adze et bosson fà mau de dere sé rézon.	Raconter ses affaires entre haie et buissons ne peut amener que des ennuis.
Mau pràédzi que n'a cura de bin fére.	Inutile de sermonner celui qui n'a pas dessein de bien faire.
Rezin d'avri n'intran pà in bari.	Raisins d'avril ne mûrissent pas.
Lo tro de bin to lo cou.	Le trop de bien tord le cou.
Baeschta que subye, to-lu lo cou.	A fille qui siffle, tords le cou.
L'è lo ràklio que se fo de l'écové.	C'est le rable qui se moque de l'écouvillon.
Dzoran dao matin cointse son vezin.	Le joran du matin amène la pluie.
Nion ne fà sa tsance.	Personne ne fait son sort.

Recueillis par divers.

[1] *Guinguette*, petite mesure pour l'eau-de-vie, l'eau de cerise, la gentiane (Gruyère). C'est la demi-roquille ou le petit verre du plateau suisse (le $^1/_{32}$ de l'ancien pot).

[2] Le dernier meunier du moulin de La Vaux, au-dessous de Vernéaz, fut pendu comme voleur émérite, au gibet de Vaumarcus. Son moulin disait constamment, d'après les *Ekaèru* : « Rin po tè, to po mè !... Rin po tè, to po mè !... » (Rien pour toi, tout pour moi !)

ANECDOTES, BONS MOTS, &c.

Entre deux vieux époux, au moment de se mettre au lit :

La fèna : De quin fian fâ-t-u alà me cutchî ?
L'omo : Y su u méte du lî : boeuté-te du fian que te vouédré !...

— De quel côté faut-il aller me coucher ?
— Je suis au milieu du lit : mets-toi du côté que tu voudras !...

Ce que disait, il y a deux à trois cents ans, le ruisseau du Moulin-de-la-Roche [1], au moment où l'eau commençait de couler sous les vannes :

Lentement : Lo môn-né è lèr !...
Un peu plus vite : Djiré sa fèna !...
Plus vite : Lé *z*-éfan djîré !...
Vite : To s'è sé !... To s'è sé !... To s'è sé !...

— Le meunier est voleur !...
— Aussi sa femme !...
— Les enfants aussi !...
— Tous s'en sentent !... Tous s'en sentent !

— Porqué ne faite-vo pé voûtro lî lo matin ?
— Lé motché me le pelè pédé lo djeu.

— Pourquoi ne faites-vous pas votre lit le matin ?
— Les mouches me le pilent pendant le jour.

Un Butteran lisait la Bible

— Bouété-vo u djeu, vo n'i véyé gota.
— Y véyo pru por l'ovrédjo qu'y fé.

— Mettez-vous au jour, vous n'y voyez goutte.
— J'y vois assez pour l'ouvrage que je fais.

[1] *Moulin de la Roche*, voilà un de ces vieux noms du pays de Neuchâtel qui, en quatre mots, disent beaucoup de choses. A ce propos, on nous permettra de regretter que les Fleurisans aient écarté le bon vieux nom du mont de Sassel, *la Quaz-uz-Poor* (patois de Saint-Sulpice), *la Quva-du-Pôr* (patois de Buttes), pour y substituer celui de *Chapeau de Napoléon*. La *Queue du Pourceau* faisait partie de l'intéressante collection des noms de sommets et accidents de montagne empruntés par l'imagination populaire à des animaux. Citons le *Gros Taureau*, le *Dos d'Ane*, la *Tête à l'Ours*, la *Taupe-à-l'Ours*, *Tête-de-Ran*, le *Bec-à-l'Oiseau*, le *Mont du Bec-Dessus* et *Dessous*, le *Pas de Genille*, la *Combetta-dé-Naz*, le *Nid d'Oiseau*, la *Hanche-de-Porc*, etc.

On demandait à une bonne vieille de quatre-vingts ans, depuis quel âge les femmes ne se souciaient plus de faire des conquêtes :

— E vo fa lo démandé a ena piu villhe que mé.

— Il vous faut le demander à une plus vieille que moi.

Une femme prétendait avoir eu toutes les maladies ; un plaisant se plaignait devant elle d'avoir le choléra :

— Ah ! que me déte-vo !... y'è *n*-ai sefrì sa *t*-an et ena matnà !...

— Ah ! que me dites-vous !... j'en ai souffert sept ans et une matinée !...

Un mendiant triait le pain qu'il avait reçu en aumône :

— Pan d'avaina, fo-me lo can !... Pan d'ordjo, baille-tu verda !... Pan de fromè, y te vouerdo !...

— Pain d'avoine, va-t'en !... Pain d'orge, donne-toi garde !... Pain de froment, je te garde !...

Ena villhe fèna volè atcheté dé beritié :

— Quena sorta de beritié vo fa-t-u ? li dza lo mertchan.

— Y vouécho de celé qu'apreigné a llire.

Une vieille femme voulait acheter des lunettes :

— Quelle sorte de lunettes vous faut-il ? lui dit le marchand.

— Je voudrais de celles qui apprennent à lire.

Réflexion des gens du Vallon (de Travers) en voyant passer une noce :

— È vouélinque ena que lo mnistre va li berzi lé bra et alondji la lingua.

— En voilà une que le pasteur va lui briser les bras et allonger la langue.

Rmido por lé mà de dè :

— Prêtè ena ponmâ ; bouété-la dé voûtra gordje ; viré lo doû u foû ; resté linque djanqu'a cek' la ponmâ seie coûte : vo n'éré piu mâ i dè.

Remède pour les maux de dents :

— Prenez une pomme ; mettez-la dans votre bouche ; tournez le dos au feu ; restez là jusqu'à ce que la pomme soit cuite : vous n'aurez plus mal aux dents.

Un Motisan allait faire inscrire son fils pour le baptiser :

— Quel nom ? lui demande le pasteur.

— Satan.

— Mais ce n'est pas le nom d'un chrétien, cela !...

— Y'ai föyeté to lo calendrey et tota la Bibia, y n'ai vu que celu-linque de bé.

— J'ai feuilleté tout l'almanach et toute la Bible, je n'ai vu que celui-là de beau.

— Je ne peux pas inscrire votre enfant sous ce nom ; trouvez-en un autre.

— Hé bin ! bouété-li Belzebul.

— Eh bien ! mettez-lui Belzébuth.

Un paysan de Boveresse avait attelé à la herse sa vache et sa sœur, créature un peu simple, et faisait avancer cet étrange attelage avec force jurons. Un voisin passe :

— Vo z-avi bin du mâ ?...

— Avoué la vatche, cè porè alé; mé c'è la fotia bête qu'è d'van que n'va rè que vaille.

— Vous avez bien de la peine ?...

— Avec la vache, ça pourrait aller; mais c'est la grosse bête qui est devant qui ne va rien qui vaille.

Un *Niquelet* (sobriquet des gens de la Côte-aux-Fées) étant descendu à Auvernier, s'empara d'un bateau; mais ne sachant pas se servir des rames, il les brisa. Furieux, le batelier lui administra une volée :

— Até ! até !... lui disait le Niquelet; vin vè a la Coùta, avoué ta bougra de berqueta, te véré cè qu'on te veu faire !...

— Attends, attends; viens voir à la Côte (aux Fées) avec ta mauvaise petite barque; tu verras ce qu'on veut te faire !...

Lé Vérisan volan ein orga. La Commance, qu'avé bin dé poûro, ne pové ré bäyi. Le dje, que n'é volan pé démoodre, s'érandjirè por fére on gran boiton, avoué dé petè pertu dé tu le lan. Pi tchacon amena son pôr, li passa la cuva dè on pertu, à la teré tan qu'é povè. Adon tchaque cäyon fzè sa vouêlâ, et lo veledge ou s'n orga.

Les Vérisans voulaient un orgue. La Commune, qui avait bien des pauvres, ne pouvait rien donner. Les gens, qui n'en voulaient pas démordre, s'arrangèrent pour faire une grande étable, avec des petits trous dans toutes les planches. Puis chacun amena son porc, lui passa la queue dans un trou, en la tirant tant qu'il pouvait. Alors chaque cochon faisait sa *rêlée,* et le village eut son orgue.

Lo gréfi de Buté vegnia a mouéri : c'été on brave omo, bin savan, mé que n'savé écrire que su sa trébia. — E fäyè le répiaci, et lé do meilleu têté du veledge se présétère. Por ne rè faire de djaleu, on lé z-évia se cutchi dzo on pronmi, la gordge euveria : lo permi qui li tchérè ena pronma sérè gréfi. — On cro vegnia se pertchi dsu l'erbro et lassa tché auquè dé la gordge d'on dé do compagnon, que la tiou vite et se bouète a faire dé sino et a dire comé é pové : « Y l'ai !... Y l'ai !... — Cratche lo gormô, li dza l'atro, et no véré. »

Le greffier de Buttes vint à mourir : c'était un brave homme, bien instruit, mais qui ne savait écrire que sur sa table. — Il fallait le remplacer, et les deux meilleures têtes du village se présentèrent. Pour ne point faire de jaloux, on les envoya se coucher sous un prunier, la bouche ouverte : le premier auquel il tomberait une prune dedans serait greffier. — Un corbeau vint se percher sur l'arbre et laissa choir quelque chose dans la bouche d'un des deux personnages, qui la ferme rapidement et se met à faire des signes et à dire comme il pouvait : « Je l'ai, je l'ai !... — Crache le noyau, lui dit l'autre, et nous verrons. »

Lo maitre è biole de St-Sulpy volé faire on calendrey. Nedge, djalà, oûra, pieudje, tchalenà, niolè, tot l'ètè. Cè alève bin djanqu'a Tchélédé : por çtu djeu, noûtre omo ne savé quin tin faire, quan sa fèna li cria dè la couézena :

— Fo-li on coû de tonaire !...

Le régent de Saint-Sulpice voulait faire un almanach. Neige, gelée, vent, pluie, chaleur, brouillard, tout y était. Cela allait bien jusqu'à Noël : pour ce jour, notre homme ne savait quel temps faire, quand sa femme lui cria de la cuisine :

— Fiches-y un coup de tonnerre !...

Un pasteur de Couvet, dont la chevelure était très crépue, faisait un échange avec celui de Travers. En chemin, il trouve une bonne femme à qui il demande où elle va :

— A Traver, acuté ç't-aboutchî de Covè : é dié qu'é predje grô bin quan è l-a bouètà sa roba dé vioûlè.

— A Travers, écouter cet ébouriffé de Couvet : ils disent qu'il parle extrêmement bien quand il a mis sa robe des *scies*.

Une mère et son fils remontent le Vallon, venant de Travers :

— Mére, è-ço Jérusàlèm, linque ?
— Na, c'è Covè.
— Hélà, mon Thé ! mére, que lo mondo è porè gran !...

— Mère, est-ce Jérusalem, là ?
— Non, c'est Couvet.
— Hélas ! mon Dieu ! mère, que le monde est pourtant grand !...

Les Butterans d'il y a soixante-et-dix ans, époque où Buttes fournissait de maçons, non seulement le Vallon, mais le Vignoble et le Pays de Vaud :

En hiver :

— D'ivoué êté-vo ?...
— De Buté, lémet !...
— Qu'êté-vo ?...
— *Maçon* (d'un ton plaintif).

— D'où êtes-vous ?...
— De Buttes, hélas !...
— Qu'êtes-vous ?...
— Maçon.

En été :

— D'ivoué êté-vo ?...
— De Buté... Que volé-vo ?...
— Qu'êté-vo ?...
— *Tailleur de pierre* (fièrement).

— D'où êtes-vous ?...
— De Buttes... Que voulez-vous ?...
— Qu'êtes-vous ?...
— Tailleur de pierre [1].

Deux frères, mendiants de profession, ivrognes d'occasion, avaient perdu leurs chapeaux au milieu de Plancemont. Le lendemain, ils les retrouvent à la même place :

[1] On voit que la question du chômage des maçons en hiver ne date pas d'aujourd'hui, et que ceux qui réclament des *écoles de maçons* dans la Suisse romande rencontreront des difficultés qui ne sont pas nouvelles et qu'il faudra examiner sérieusement. F. C.

— Quéné bravé djé que cé de Téra-Rudge ; è ne no z-an pé robé noûtré tchapé !...

— Quels braves gens que ceux de Terre-Rouge (ancien nom de Plancemont) ; ils ne nous ont pas volé nos chapeaux !...

Parfois, ils se querellaient, ce qui amenait une séparation ; mais bientôt ils cherchaient à se rejoindre, et le plus pressé allait d'une maison à l'autre :

— Saite-vo ivoué mon frère è ?... Y'ai la pipa, lu lo taba : è ne peu pâ femé.

— Savez-vous où mon frère est ?... J'ai la pipe, lui le tabac : il ne peut pas fumer.

Deux vieilles filles (mortes au commencement de ce siècle) qui possédaient un petit domaine dans le voisinage de Buttes, étaient célèbres par leur originalité et leur ignorance. Trop avares pour prendre un *bovi*, elles chassaient leurs vaches dans les prés voisins, en leur disant :

— Alé à la verda de Dieu, gran diabo !

— Allez à la garde de Dieu, grand diable !

Elles avaient entendu parler de l'Angleterre, de l'Amérique et de l'Océan :

— Dè l'eùra et lo tin qu'on no predje de ç't-Angueltére, è-ço on bin grô ve-ledge ?

— Quin pahyi que ç't'Amèrik !... On ne peu pé mertchî to du lon ; on y créve de sé ; è fa predre avoué sè tota l'avouè qu'on y bé.

— Depuis l'heure et le temps qu'on nous parle de cette Angleterre, est-ce un bien gros village ?

— Quel pays que cette Amérique !... On ne peut pas marcher tout le long (pour y aller) ; on y meurt de soif ; il faut prendre avec soi toute l'eau qu'on y boit.

Quelqu'un avait essayé de leur dire que la terre tourne autour du soleil :

— C'è dé mété : noûtré sélé d'avouè témeran, se la tèra budjîve.

— Ce sont des mensonges : nos seilles d'eau *répandraient,* si la terre bougeait.

Au Val-de-Travers, un célibataire qui se trouve mêlé à quelque aventure scandaleuse, devenait un *déferré,* mot pouvant se traduire par *démonétisé*. Or, un Fleurisan de cet acabit lorgnait une jeune fille, jolie mais sans fortune :

— Quin damédje qu'éna se bala feùille n'ae pé do cen dubion !...

— Monsieu, sé y'avà do cen dubion, y'atch'trô on tchevâ féré.

— Quel dommage qu'une si belle fille n'ait pas deux cents louis !...

— Monsieur, si j'avais deux cents louis, j'achèterais un cheval *ferré.*

Un habitant de la montagne entre Môtiers et le territoire vaudois aimait à raconter ses prouesses : c'était un peu le *Robert des Oiseaux* du Val-de-Travers.

E *l*-avé se bin etchapié sa fâ qu'è *l*-avé sehyi tote lé tiozon de Vouessin et avé täyi lé bouênè de Ver-tchî-Bordon, sin se bäyi a vouerda, — to cé dvan dédjonnon. — Lo déré tin, é *l*-avé pré a tetche d'écoeure la gran-na, Ver-tchî-Sulpi : quan è *l*-ou fini, on ne volé pé lo päyi ; adon è *l*-ala täyi do boû de foû, é fza dé beurtalè et lé tioula u guerni por lo porté lavi. Quan lé djé veyaré cé, è se dépatchiré de lo päyi. — Pédé qu'è travâyive de fian et d'atrô, sa fäya se trova lavia ; è *l*-a tchertcha perto, nion ne l'avé vu. Mé, lo bontin, quan è foû u bâ de sa tetche de fin, è *l*-y trova sa fäya, finna gressa, avoué do bé *l*-égné que tétêve anco.

Il avait si bien enchaplé sa faux qu'il avait fauché toutes les cloisons de Vuissans (grande ferme au-dessus de Môtiers) et avait coupé les bornes de Vers-chez-Bordon, sans s'en apercevoir, — tout cela avant déjeûner. — En automne, il avait pris à tâche de battre le grain, Vers-chez-Sulpy : quand il eut fini, on ne voulait pas le payer ; alors il alla couper deux plantes de hêtre, en fit des bretelles et les cloua au grenier pour l'emporter. Quand les propriétaires virent cela, ils se dépêchèrent de le payer. — Pendant qu'il travaillait de côté et d'autre, sa brebis se trouva loin (perdue) ; il la chercha partout, personne ne l'avait vue. Mais, au printemps, quand il arriva au fond de son tas de foin, il y trouva sa brebis, fine grasse, avec deux beaux agneaux qui tétaient encore.

Le populaire a toujours été amoureux des récits d'exploits invraisemblables ; l'exemple de Gargantua le démontre éloquemment. Voici une ancienne *rinma ringua,* comme on dit au Val-de-Travers, qui peut être envisagée comme le *nec plus ultra* du genre. C'est une femme qui parle :

Y voué vo fére on conto. S'i'a on mo de veurté dé ce qu'y vo derai, y me bäyo a copé la têta avoué dé forcé qu'an lo mantche d'loton et lo täyan de lan-na.

Y su *j*-oua tchî Retchî et m'i su trovà tot-étrandje : lé tcha rian[1] su lé trabié, lé motché djöyan du violon, la tchîvra remontêve l'orlodjo, lé pudjé bouétêve étchudé de l'avouè et lé piu se rebrassîvé por épaté[2], pédé que lo tchin bouétîve lo foû u for.

S'i'a on mo de veurté dé cè qu'y vo z-ai dé, y me bäyo a copa, etc.

Je vais vous faire un conte, s'il y a un mot de vérité dans ce que je vous dirai, je me donne à couper la tête avec des ciseaux qui ont le manche de laiton et le taillant de laine.

Je suis allée (eue) chez Retchi et m'y suis trouvée toute saisie, ébahie : les chats riaient sur les tablars, les mouches jouaient du violon, la chèvre remontait l'horloge, les puces mettaient chauffer de l'eau et les poux retroussaient leurs manches pour pétrir, pendant que le chien mettait le feu au four.

S'il y a un mot de vérité dans ce que je vous ai dit, je me donne à couper, etc.

[1] Prononcer *rian* en une seule syllabe, de même que *lion, nion.*

[2] *Epatâ,* pétrir. — Gallandre, de Saint-Blaise, de facétieuse mémoire, tombant un soir dans une mare infecte, répondait à sa femme qui, l'entendant barbotter, lui demandait ce qu'il faisait là : Va gaillar bouèta le foûe u for, y'épate (Va gaiement mettre le feu au four, je pétris). G. Q.

On *Niquelet* été a trébia tchi di dgé que li passarè on pia ivoué é y'avé on ra-yon de mé : è *l*-é pré a pou pré la mêti. Mà quan é veya comé lé *z*-atré se serveçan, è *l*-où portan vergogne : « Eskusè-me, qu'è fà, mon cuté a foui. »

Un de la Côte-aux-Fées était à table chez des gens qui lui passèrent un plat où il y avait un rayon de miel : il en prit à peu près la moitié (sur son assiette). Mais lorsqu'il vit comment les autres (convives) se servaient, il eut pourtant honte : « Excusez-moi, dit-il, mon couteau a *foui* [1]. »

Lé permi tin qu'on avé lo câfé, é y'avé bin de dgé que ne savan pé cé qu'è yé fayet faire. Ena brava féna de Tèra-Rudge dzè a sa vezena : « N'é *n*-atchté pé ; y è *n*-ai bouété on quèr de livra avoué on grò bocon de tché ; è n'a ret du to épessi la sopa. »

Les premiers temps qu'on avait le café [2], il y avait bien des gens qui ne savaient pas ce qu'il en fallait faire. Une brave femme de Plancemont disait à sa voisine : « N'en achetez pas ; j'en ai mis un quart de livre avec un gros morceau de viande ; il n'a rien du tout épaissi la soupe. »

— Dièbe l'autre !... [3]
— Diabo lo mé !... [3]

Duvoué djoune féné se disputivé, mà el n'é *n*-étan pé onca i grò mo. La mére d'ena dé duvoué acutêve de yoin ; el rêle a sa feuille : « Dépatche-te d'i dire *salopa*, dvan qu'el t'lo dise !... »

Deux jeunes femmes se disputaient, mais elles n'en étaient pas encore aux gros mots. La mère de l'une des deux écoutait de loin ; elle crie à sa fille : « Dépêche-toi de lui dire *salaude,* avant qu'elle te le dise !... »

Lo mnistre de Moti avé r'merqué dè sa chaire èna jouna feuille qu'avé l'air tot a deu et que pieurève to for quan on tchantève lé saume. Aprei lo sermon, è *l*-a fsa vni vèr lu :

— Qu'è-ço qu t'é, Mérister ?

— Ah ! Monsieu lo mnistre, noutre éno a crévé çta niu ; et quan y ai étédu tchanté lo rejan, c'étè tan comé noutra poura bourique qu'y n'ai pé pu m'épetchî de pieuré.

Le pasteur de Môtiers avait remarqué de sa chaire une jeune fille qui avait l'air tout en deuil et qui pleurait tout haut quand on chantait les psaumes. Après le sermon, il la fit venir vers lui :

— Qu'est-ce que tu as, Marie-Esther ?

— Ah ! Monsieur le pasteur, notre âne a péri cette nuit ; et quand j'ai entendu chanter le régent, c'était tellement comme (brayait) notre pauvre bourrique, que je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer.

[1] Expression intraduisible qui signifie l'écart d'un instrument qu'on n'a pas pu diriger à son gré. C. D.

[2] Seconde moitié du XVIIIme siècle.

[3] Jurons difficiles à traduire : ceux d'à présent sont la propriété de tous ; autrefois chacun avait le sien. C'était si connu que ce juron aurait pu remplacer la signature de celui qui l'employait ; il passait même à l'état de surnom, ainsi : *Diebo lo mé ! — Diebe l'autre ! — Brûle-brûle !...* etc. — En général, le mot *Diable* s'emploie pour exprimer une forte négation, *Diablio pa,* pas du tout, *Diable l'on,* aucun, certainement, etc. C. D.

On Vérisan été vni se piendre ver lo maire qu'lo tchin a son vesin Djean Collon avé mordu sa bèka, a on djanbon u déré, su son fémi. E l'ébrouillîve se bin sé dzalé qu'lo maire, qu'été a dedjonnon, n'y comprégnè rè. A la fin dé fin, por mi s'espliqué, lo Vérisan li dsa :

— Hé bin ! Monsieu lo maire, bouété que voutra trébia sé mon fémi, la donzala de voutra dama ma bèka, et mè lo tchin a Djean Collon : s'y mordjo on bokon u déré de voutra donzala, sérî-vo conté ?...

Un Verrisan était venu se plaindre vers le maire que le chien de son voisin Jean Collon avait mordu sa truie à un jambon de derrière, sur son fumier. Il embrouillait si bien son discours que le maire, qui était à déjeûner, n'y comprenait rien. A la fin, pour mieux s'expliquer, le Verrisan lui dit :

— Hé bien ! Monsieur le maire, mettez (supposez) que votre table soit mon fumier, la servante de votre dame ma truie, et moi le chien de Jean Collon : si je mords un morceau au derrière de votre servante, seriez-vous content ?

Une jeune fiancée demandait à sa mère :

— Mére, comé fé lo po quan è coû ?

— Lo po fé : glouglou belbo, glouglou belbo.

Caroline Droz.

— Mère, comment fait la marmite quand elle cuit ?

— Elle fait (*onomatopée* intraduisible littéralement, mais signifiant : Prends garde, veille constamment, sinon gare les reproches). [1]

[1] *Glouglou belbo*, c'était le bruit que faisait autrefois le pot au feu montagnard, représenté par une marmite de 80 à 100 livres, dans laquelle on mettait cuire, *le dimanche matin*, les denrées qui devaient servir aux dîners de toute la semaine. Celui qui gardait la maison pendant que la famille était à l'église, en remuait, avec un bâton, le contenu dès que celui-ci était en ébullition, sinon les légumes se seraient attachés au fond de la marmite ; et comme il fallait manger la même chose pendant sept jours, on ne se souciait pas de laisser brûler le dîner. Les préoccupations de la jeune fiancée s'expliquent très bien, ces choses une fois connues. C. D.

M. CHARLES BERTHOUD ET LE PATOIS

..... Je reviens brusquement, en terminant, à mon point de départ, c'est-à-dire au colonel Chaillet, et cela, uniquement pour avoir l'occasion de citer quelques vers patois qui se rapportent à ce belliqueux personnage, et pour rester ainsi fidèle au titre de cet article.

Le colonel Chaillet, que nous ne connaissons que par quelques fragments de lettres et par les brochures du temps, avant de devenir conseiller d'Etat à Neuchâtel, avait été au service des Etats-Généraux et semble avoir rapporté de Hollande, le pays de la pensée libre, une rare indépendance d'esprit et le besoin d'avoir en toutes choses une manière de voir à lui. Aussi fervent dans ses aversions que dans ses sympathies, il prit aussi vivement parti contre la Compagnie des pasteurs en faveur de F.-O. Petitpierre, que plus tard pour Rousseau contre Elie Bertrand et le professeur de Montmollin. Les droit *des peuples de l'Etat*, tels qu'on les entendait alors, trouvèrent aussi en lui un défenseur passionné.

Mais la seule chose que je veuille rappeler ici, en demandant à mes lecteurs la permission de finir cette causerie par une courte digression, c'est que la polémique suscitée à propos de F.-O. Petitpierre et de J.-J. Rousseau ne fut pas seulement conduite en prose et en français, *mais en vers et en patois*.

Notre vieux patois neuchâtelois n'était pas, il y a un siècle, oublié et délaissé comme aujourd'hui. Les gens du monde, les militaires revenus du service étranger, les hommes de loi, les ecclésiastiques, ne dédaignaient pas de s'en servir. Les dames les plus huppées savaient fort bien, à l'occasion, donner la réplique en patois épicé à leurs domestiques ou aux revendeurs du marché.

Et non seulement on parlait le patois, mais on l'écrivait. Beaucoup des textes patois qui nous sont restés du siècle passé, chansons, récits, vers satiriques[1] et autres, ne sont point des œuvres populaires, mais des pastiches écrits par des gens plus ou moins lettrés, et il est permis de le regretter, car le patois de ces derniers est toujours quelque peu suspect. Je ne citerai ici qu'un exemple fort connu, pris chez nos voisins vaudois, *Lo conte dau craizu*, — ce récit charmant qu'on croirait au premier abord éclos dans une veillée rustique, et dicté par un chanvreur du pays romand à quelque scribe de village, et qui est au contraire l'œuvre très réfléchie d'un spirituel avocat d'une petite ville du pays de Vaud.

[1] En 1671, Jean Rosselet fut exclu du Conseil de Ville de Neuchâtel, pour avoir dressé l'état du régiment de *don Sapou* (sà *pou*, qui sait peu), dans lequel il faisait servir plusieurs des premiers magistrats ; ils avaient eu l'honneur d'entrer dans ce régiment, disait-il, pour diverses opinions remarquables émises par eux, par exemple, celle d'essayer les *seringues* la veille des incendies, etc. D. B.

Et quant au *dialogue entre Panurge et le colonel Chaillet*, ces seuls noms de Panurge et de Gargantua, indépendamment de tout autre indice, montrent que ce morceau satirique n'est pas l'œuvre d'un paysan narquois, mais d'un monsieur de la ville. Je voudrais citer ce dialogue en entier, sûr qu'après plus d'un siècle, il ne scandaliserait personne, bien que l'un des corps de l'Etat y soit fort mal mené; mais je n'en connais que les premiers vers.

Panurge débute ainsi :

Ah ! do bonjor, monsieu Tschaillet !
On derey que vos-ey le makié ;
Vos-eite to regroncenâ
Kem' en eurson k'on a piquâ ;
Vos-a-t-on brelâ voûtre rôt,
O ben manquâ kôque ragôt ?...

A cette apostrophe, le colonel, sous le nom de Gargantua, répond :

Ah ! mén ami, c'é encor pie :
Ne dite pa desai de pie
K'ena rote de prêtres.....

Ici s'arrête ce fragment, qu'il m'est impossible de compléter. Ne se trouvera-t-il personne, parmi les lecteurs du *Musée neuchâtelois,* qui puisse restituer le morceau dans son entier ?

A ses débuts, le *Musée* avait publié un certain nombre de textes patois, et ouvert ses pages à des communications philologiques de ce genre. Depuis, elles ont fait presque complètement défaut. Si le dialogue de Panurge et du colonel Chaillet se trouvait encore, et je n'en doute pas, dans le portefeuille de quelque curieux, je saurais gré à celui-ci d'en faire part au public. Nous sommes à plus de cent ans des faits qui ont donné naissance à ces rimes patoises, et le moment est venu de les recueillir. Un peu plus tard, on ne les comprendrait plus.

(Extrait des Etudes et Biographies.) Ch. Berthoud.

Nous n'avons pas la bonne fortune de pouvoir satisfaire au vœu de M. Charles Berthoud, quant au dialogne mettant en scène le colonel Chaillet. Mais nous possédons les « Vers en patois, contre les sieurs Chaillet, Ferdinand Ostervald et Gaudot, au sujet des Brouilleries de la Chaux-de-Fonds, provoquées par F.-O. Petitpierre. » — Ce n'est pas un ami de ces trois personnages qui parle, loin de là, on s'en aperçoit suffisamment, et la traduction se trouve obligée de laisser de côté certaines expressions, réellement trop gauloises en leur méchanceté, pour passer en français sous les yeux du lecteur.

Le patois dont s'est servi l'auteur doit être du patois de Neuchâtel, à l'appui de ce que dit plus haut M. Berthoud quant aux pastiches dus à des gens plus ou moins lettrés. En tout cas, il n'a rien du patois du Val-de-Ruz, ni de ceux des Montagnes : c'est du moins l'avis, pour ce dernier point, de M. Michelin-Bert, très compétent en ces matières et qui s'est même donné la peine de traduire ce morceau en patois de la Chaux-de-Fonds pour établir une comparaison.

Feu M. Ulysse Matthey-Henry, du Locle, à qui nous en devons la conservation, a écrit de sa main au pied de la copie trouvée dans ses papiers :

« Copie qu'on espère un peu textuelle, prise sur le *Recueil manuscrit de Girardier* », — en ajoutant : « Il a écrit ici un patois que je n'ai pas bien habitué ; il l'aura, je pense, copié ou écrit sous dictée, et M. Girardier connaissait-il le patois de nos Montagnes (de la Chaux-de-Fonds surtout) pour pouvoir ainsi l'écrire ? D'abord, le même mot, il l'écrit différemment d'une page à une autre, etc. »

Deu que chaicon ay di d'èna,
Y vu gière dire la miona
Su lé z-afaire du pahi,
Dou on è tot èbahy.

Puisque chacun en dit d'une
Je veux aussi dire la mienne
Sur les affaires du pays,
Dont on est tout stupéfait.

N'a faillu que trei du lieu [1]
Por mètre la chairoue devan lé boeu,
Por reverie la religion,
Et no faire vivre quemet dei cäyon ;
Pou no routa noûtré franchise,
Et, s'è pouvan, noûtré chemise.

Il n'a fallu que trois du lieu
Pour mettre la charrue devant les [bœufs,
Pour bouleverser la religion,
Et nous faire vivre comme des pour- [ceaux ;
Pour nous ôter nos franchises,
Et, s'ils pouvaient, nos chemises.

Messieu lé Quatre on z-eu tort :

E n'i'avei qu'a ly baillie la mort.
Du moin, avant-u mérità
Que le boureau lé z-ousse foità ;
N'i'eirei-t-u que ce que l'an fei
A cetu maitre-borgei [2].

MM. les Quatre (Ministraux) ont eu [tort :

Il n'y avait qu'à leur donner la mort.
Du moins, avaient-ils mérité
Que le bourreau les eût fouettés ;
N'y aurait-il que ce qu'ils ont fait
A ce maître-bourgeois.

E l'an se bay dépoillie
Qu'è l'è to deguillie :
Mà, s'è l'étei z-eu
On vaurai quemet leu,
E n'y sérey pà arivà
D'eitre daisse devalisà.

Ils l'ont si bien dépouillé
Qu'il est en grande frayeur ;
Mais s'il avait été
Un vaurien comme eux,
Il ne lui serait pas arrivé
D'être ainsi dévalisé.

On di qu'è veu reveny [3]
Por moury dai son pahi.
E farei bay mie de restà
A quauque par, à tranquilità,
Chie quauque brave étrangie
Que ne ressebisse pa ceteu z-eragie.

On dit qu'il veut revenir
Pour mourir dans son pays.
Il ferait bien mieux de rester
A quelque part, en tranquillité,
Chez quelque brave étranger
Qui ne ressemble pas (à) ces enragés.

[1] Evidemment Neuchâtel.

[2] Jean-Frédéric Ostervald, auteur d'une réfutation de *Considérations aux peuples de l'Etat*, de Ferdinand Ostervald, prohibées par les Quatre-Ministraux (1760).

[3] Il paraît qu'il avait quitté le pays. On sait que les conseillers d'Etat Chaillet et Ostervald, suspendus de la bourgeoisie de Neuchâtel, s'étaient retirés à Morat, dès le mois de mars 1761, prétextant n'être plus en sécurité à Neuchâtel.

On derei que cetu Chaillet
Se veu faire roitelet!...
Et qu'Ostervald, cetu choi-chosse
Que vay de quità lé porte-chosse,
E z-eu ban-ny de chië son pére,
Por avei renia son gran-pére.
E ne paissai pà a lieu z-éfan,
Qu'on jor, lieu z-è farei atan.
Et poui, on farei bei mie
Perei de lé decquepe-llie.

Qu'è c'è que ceta *Suprémacie*
Que lieu cervalè an forgie?...
Créië que ce n'è rai de bon,
Que c'è de l'ovrage de cäyon,
Qu'è no voudran quioure la porta,
Et no mètre de man-morta.
Mà, è n'an qu'a l'y veny,
E seray bay ébahy;
E se troveré quauque bon èfan
Que decquepeillerè lieu fène et lieu
[z-èfan,
Por qu'on n'ouge pieu parlà
De ceteu pouet denaturà.

E l'y'a cetu avoqua général
Qu'a on style infernal.
El a fei ceteu *Réflexion*
De Petitpire de la Chaux-de-Fond...
E porey bay arivà
Qu'è cerrey gière seu le nà.

E l'y'a son fràre, le capitan,
Que n'annàve que lé poutan
Et qu'a volu se marià,
Por ne pa daisse bordelà.
El a diffàma et, de pieu, renià;
Mà qu'è taille son nà: sa face se dèfà.

Pourè geai de la Chaux-de-Fond,
Le tro bai aitre vo confond:
Qu'avi-vo faùta d'écoutà
Ceta non-Eternità,
Cè que Petitpire vo l'a praichie,
Et que vo z-a daisse étouchie?...

On dirait que ce Chaillet
Se veut faire roitelet!...
Et qu'Osterwald, ce .....
Qui vient de quitter les porte-culottes,
A été banni de chez son père,
Pour avoir renié son grand-père.
Ils[1] ne pensent pas à leurs enfants,
Qui, un jour, leur en feront autant.
Et puis, on ferait bien mieux
Seulement de les débarrasser.

Qu'est-ce que cette *Suprématie*
Que leurs cervelles ont forgée?...
Je crois que ce n'est rien de bon,
Que c'est de l'ouvrage de cochon,
Qu'ils nous voudraient fermer la porte,
Et nous mettre de main-morte.
Mais, ils n'ont qu'à venir (ici),
Ils seront bien surpris;
Il se trouvera quelque bon enfant
Qui expédiera leurs femmes et leurs
[enfants,
Pour qu'on n'entende plus parler
De ces vilains dénaturés.

Il y a cet avocat général
Qui a un style infernal.
Il a fait ces Réflexions
De Petitpierre de la Chaux-de-Fonds...
Il pourrait bien arriver
Qu'il tombât aussi sur le nez.

Il y a son frère, le capitaine,
Qui n'aimait que les .....
Et qui a voulu se marier,
Pour ne pas ainsi .....
Il a diffamé et, de plus, renié;
Mais qu'il coupe son nez: sa face se
[défigure.

Pauvres gens de la Chaux-de-Fonds,
Le trop de bien-être vous confond:
Qu'aviez-vous besoin d'écouter
Cette non-Eternité
Que Petitpierre vous a prêchée,
Et qui vous a ainsi empoisonnés?...

[1] *On dirait qu'*ils ne pensent pas, etc.

Cè que lé bravè geai vo *z*-an dey,
Quai profie è *n*-ei vo fai?...
Ne receveni-vo pieu de Bergeon,
Et de Louï chie Jean Veiron?...
Combai vo *z*-è *n*-a-tu cotà,
Por aitre daisse àtétà?...

Ce n'è que por vo mi grugie
Qu'on vo fà daisse requemaicie.
Et poui, creite-mè, piaquà!
O bei vo *z*-erei gière seu le nà.

De ce que les braves gens vous ont dit,
Quel profit en avez-vous fait?...
Ne vous souvenez-vous plus de Bergeon,
Et de Louis chez Jean Verron?...
Combien vous en a-t-il coûté,
Pour être ainsi entêtés?...

Ce n'est que pour vous mieux gruger
Qu'on vous fait ainsi recommencer.
Et puis, croyez-moi, cessez!
Ou bien vous aurez de même sur le nez.

X.[1]

Traduit par Fritz Chabloz,
C. Michelin-Bert & L. Favre.

[1] Cet article était écrit lorsque, grâce à un nouvel appel de M. Louis Favre, Mme de Merveilleux a bien voulu remettre à ce dernier le document tant désiré et recherché, pour l'insérer dans le volume publié par la Société d'histoire: le Comité du patois l'en remercie vivement.

Dialogue aitre Panurdje è Gargantua[1]

PANURDJE

Ah ! Do bon djor, Moncheu Tschaiglié;
On derey que vo z-ey le makié;
Vo z-eyté to régroncena,
Quemai é *n*-eurçon qu'on a peca;
Vo z-a-t-on brela voutre rou,
O bay manca coque ragoû ?

GARGANTUA

Ah ! me *n*-ami, c'é oncor pie;
Ne dité pa : Deyzaidepie !
Qu'ena rota de preytr' aysolan,
Qu'y traite quemai dey payzan,
Y vouy dire que tu lé menistre,
Que ne son tu que dey belitre,
N'aiay demanda tu lé Coor
Por veni tu a leu secor,
Por me culbuta ma couzena,
È me renversa ma marmita,
(Quemai é m'é dja ariva,
Dedai me *n*-afaire dey bia,
Qu'y airai medjie dey perdri,
È lé Bordgiey, du pan mouzi !)
Avoüey dey z-artiqu*ie* genero
Que ne vaglai pa on zéro,

Dialogue entre Panurge et Gargantua

PANURGE

Ah ! bonjour, Monsieur Chaillet;
On dirait que vous avez la colique;
Vous êtes tout renfrogné,
Comme un hérisson qu'on a piqué;
Vous a-t-on brûlé votre rôti,
Ou bien manqué quelque ragoût ?[2]

GARGANTUA

Ah ! mon ami, c'est encore pis;
Ne dites pas : Dey' z-aide pis ![3]
Qu'une troupe de prêtres insolents,
Que je traite comme des paysans,
Je veux dire que tous les ministres,
Qui ne sont tous que des bélitres,
N'aient demandé tous les Corps [4],
Pour venir tous à leur secours,
Pour me culbuter ma cuisine,
Et me renverser ma marmite,
(Comme il m'est déjà arrivé,
Dans mon *affaire des blés* [5],
Que (où) j'aurais mangé des perdrix,
Et les bourgeois, du pain moisi !)
Avec des *Articles généraux*
Qui ne valent pas un zéro,

[1] Le manuscrit porte cette mention : « En patois du pays, dans lequel il est question d'un Favarger et d'un Chaillet. — N. B. Ces vers étoient de mode vers 1750, et se composoient entre particuliers habitant Hauterive et St-Blaize, etc. »

[2] Imitation de Boileau.

[3] Exclamation difficile à comprendre : est-ce *Dieu nous aide seulement !* Dieu veuille nous être en aide ?

[4] C'est-à-dire que la Vénérable Classe ait demandé toutes les Bourgeoisies et les Communautés, les *Corps*.

[5] Allusion sans doute à l'affaire des fermes et des recettes.

È dey frantchizey se mouzié
Qu'y n'ay bailleray pa on niqué.
Mà è *l*-an mò mè leu bouriqu*ie*,
Avoeï gleu[2] frantchizé è artiqu*ie* ;
Y voüy to çaïque estermina,
Por avey le drey de lé mena
Yvoué mé *z*-ami son lé maitre
De lé traita quemai dey traitre ;
Paidai que le Roy ai *n*-è gloay[3],
E n'ai sçairey praidre le soay.
Adon é foudré veni a mé
È metre dedai mon satché ;
È poüy y fari bay ripaglie[3]
Ey dépai de cela canaglie[3] :
Y medgeri dey pahizan,
Dey bécassiné, dey faizan,
Dey perdri è dey *z*-ortolan,
Dey dgenilloté, dey tchevreu,
Dey cotchon de lai, è dey beu.

Et des *Franchises* si moisies
Que je n'en donnerais rien du tout[1].
Mais ils ont mal mis leurs lunettes,
Avec leurs *Franchises* et *Articles ;*
Je veux tout cela exterminer,
Pour avoir le droit de les mener
Là où mes amis sont les maîtres
De les traiter comme des traîtres ;
Pendant que le Roi en est loin,
Il n'en saurait prendre le soin.
Alors, il faudra venir à moi
Et mettre (verser) dans mon sac ;
Et puis je ferai bien ripaille,
Aux dépens de cette canaille :
Je mangerai des paysans,
Des bécassines, des faisans,
Des perdrix et des ortolans,
Des gélinottes, des chevreuils,
Des cochons de lait et des bœufs.

PANURDJE

Ah ! Moncheu Tschaiglie[3], arreta,
On derey que c'é Gargantua,
È c'è lu to ressucita ;
Mà, creyté-vo, de bouna fé,
Qu'on pouesse agola[4] tot a ré
Que lé Cor se lassan grudje
Quemai voùtr' onqu*ie* Favardje,
Que vo *z*-ey daïce dépouglie[3]
De to se *n*-avey, say pedie ;
Lu qu'ammave bay son pahy,
Atan que vo gliété[3] bahy ;
E lai que ne fa que piora
De vey quemai vo le traita.
Vo l'avi mé a l'epetò,
Yvoüé n'avey pa pru mò,
È yvoüé tu lé bon Berney
Quemaycievai dja a vey bey.
Vo l'ey remé dai on veladje
Don é n'atai pa le laigadge,
Yvoüé é pieure nai è gdjor ;
U meytair de tu celeu *z*-or.

PANURGE

Ah ! Monsieur Chaillet, arrêtez,
On dirait que c'est Gargantua,
Et c'est lui tout ressuscité ;
Mais, croyez-vous, de bonne foi,
Qu'on puisse avaler tout facilement ;
Que les *Corps* se laissent gruger
Comme votre oncle Favarger,
Que vous avez ainsi dépouillé
De tout son avoir, sans pitié ;
Lui qui aimait bien son pays,
Autant que vous y êtes haï
Est là qui ne fait que pleurer
De voir comme vous le traitez.
Vous l'avez mis à l'hôpital
Où il n'avait pas assez de mal,
Et où tous les bons Bernois
Commençaient déjà à voir clair.
Vous l'avez remisé dans un village
Dont il n'entend pas le langage
Où il pleure nuit et jour
Au milieu de tous ces ours.

[1] *Pas un niqué*, rien ; de l'allemand *nichts*.

[2] Dans ce patois, *ll* mouillés sont figurés par *gl*. Voir plus haut Tschaiglié.

[3] Prononcer partout *ll* mouillés.

[4] *Agola*, avaler, manger en glouton, littéralement mettre en bas la gueule.

Ah ! sègneur, ne sçaté-vo pa
Qu'é glia on Due, que n'anme pa
Lé z-aindjuste è lé z-orgogllieu,
Lé golu, lé z-ambicieu ?...
Creyté-me, lassie ceu foulra
Que n'an que tro lontaï dura ;
Lassie cela supremacie
Don no n'ohy djama preidjie,
È don l'avoca, voutr' ami,
Airey volu no z-aidremi.
Por lé z-artiquie, glieté-lé :
E son pié kiar que le solé ;
A moye qu'on ne saye aveugla
Quemai vo, par la vanita,
È par cé z-otré passion,
Par l'orgoue é l'ambicion.
Mà y cheu fou de sermouna
Couy ne veu gnon écouta.
Moncheu Tschaillé, a Due cy vo,
Vo vo gonfia quemai on bo.
A la premier' ocazion,
Y fari on pie bey sairmon.

Ah ! seigneur, ne savez-vous pas
Qu'il y a un Dieu, qui n'aime pas
Les injustes et les orgueilleux,
Les goulus, les ambitieux ?...
Croyez-moi, laissez ces folies
Qui n'ont que trop longtemps duré ;
Laissez cette *Suprématie*
Dont nous n'entendîmes jamais parler,
Et dont l'avocat (Gaudot), votre ami,
Aurait voulu nous endormir.
Pour les *Articles* (généraux), lisez-les :
Ils sont plus clairs que le soleil ;
A moins qu'on ne soit aveuglé
Comme vous, par la vanité,
Et par ces autres passions,
Par l'orgueil et l'ambition.
Mais je suis fou de sermonner
Qui ne veut personne écouter.
Monsieur Chaillet, à Dieu (soyez-vous),
Vous vous gonflez comme un crapaud.
A la première occasion,
Je ferai un plus beau sermon.

X.[1]

Traduit par L. Favre.

[1] Cet élégant patois sort évidemment de la plume d'un membre de la Vénérable Classe, adversaire du colonel Chaillet, cela va sans dire, et il est assez surprenant que M. Charles Berthoud ait trouvé que la Classe des Pasteurs fût malmenée dans ce dialogue.

Lettre à Monsieur DE MERVEILLEUX, Conseiller d'Etat, Maire de Bevay

A NEUFCHATEL[1]

Qu'è-çay que vo dité, mon couésin, que Depiera baille 60,000 livre de fer a ena creu a sa maîtresse?... Mado! c'è ena maita dey pieu grossieré; y'ai vû Giouly le Genevois que m'a dey qu'e n'y'avey pa on mo de vray é que le cretayi avey bey z-eu du mò de se resoudre a mètre 4,000 livre de fer, tan por bagué que por boquiè d'orelé; d'ailleurs celeu giay ne son pas se bon cretayi que de voley porta dei creu se chiéré.

Qu'est-ce que vous dites, mon cousin, que de Pierre donne 60,000 livres de fer à une croix à sa maîtresse?... Ma foi! c'est un mensonge des plus grossiers; j'ai vu Giouly le Genevois qui m'a dit qu'il n'y avait pas un mot de vrai et que le chétien (ou crétin) [2] avait bien eu du mal (de la peine) dé se résoudre à mettre 4000 livres de fer, tant pour bagues que pour boucles d'oreilles; d'ailleurs ces gens ne sont pas si bons chrétiens que de vouloir porter des croix si chères [2].

Diù sey beny, l'heuver è quasy passa; y n'ay z-eu ne *biosté* ne *berna* [3].

Dieu soit béni, l'hiver est presque passé; je n'ai eu ni *mal* ni *bien*.

[1] Probablement de son frère, qui se trouvait à Paris, vers 1740, communiquée par Mme A. de Merveilleux, au Pertuis-du-Sault. Cependant il l'appelle *mon cousin*, et la lettre peut avoir été écrite de Genève, de Zurich ou de Berlin. — Il paraît que les officiers neuchâtelois au service de France ou de Prusse s'écrivaient souvent en patois pour qu'on ne pût pas lire leur correspondance. Ils parlaient également le patois entre eux, pour n'être pas compris des écoutants. — On cite aussi des étudiants aux universités allemandes qui usaient du même truc. — En lisant cette lettre, d'un patois curieux par son orthographe absolument phonétique, on comprend qu'elle pouvait défier toutes les *clefs* de la police.

[2] Il y a des mots à double entente dans cette phrase, ce qui la rend difficile à comprendre.

[3] Ni *biosté*, ni *berna*. — Il n'est pas toujours aussi facile de rendre le patois en français que le lecteur le pense. Après avoir frappé à plus d'une porte, voici à quels résultats j'arrive à ce sujet, et on verra que c'est bien peu de chose :

Biosté viendrait-il du verbe patois *biosser*, pincer? Quand il fait un froid vif, on dit : *il pince, ce matin*. Un *biosté* est-il un *biosson*, une *pincée* causée par le froid, comme un *rhume*, un *catarrhe*, les *engelures?* C'est possible. — Quant à *berna*, c'est une autre affaire. A Boudry, on appelle *berna* la rigole du bord de la route, mais on ne voit aucune relation possible entre les deux *berna* (O. H.), pas plus qu'avec le français *berner*, qui vient d'un ancien mot *berna*, pour une étoffe en laine grossière (L. G.). Le doyen Bridel disait qu'une *bernada* est une vieille femme qui jette sur l'épouse, lorsque celle-ci revient de l'église après la bénédiction nuptiale et qu'elle entre comme femme dans la maison de son mari, des grains de froment, seigle, orge, avoine, des noix, des chataignes même, en présage d'abondance. Il ajoute que cette cérémonie s'appelle un *bernaklyo* et que lorsque la jeune épouse a reçu une forte pluie de ces denrées sur la tête, on dit qu'*e l'a z-u on bi bernaklyo :* quelquefois, c'est la mère du mari qui reçoit sa bru de cette façon et qui joue ainsi le rôle de *bernada*. Le doyen Bridel dit *avoir vu*, dans sa première jeunesse, c'est-à-dire vers l'époque où M. de Merveilleux écrivait, plusieurs noces où cette cérémonie était observée et que cette coutume subsistait encore dans divers villages, au moment où il écrivait. — M. de Merveilleux a-t-il voulu faire allusion à un hiver n'ayant pas joué le rôle de *bernada* à son égard, pas plus que celui de *biosseur?* — Celui qui résoudrait la question aurait rendu un service à la compréhension des patois neuchâtelois.

Satè-vo bey que y'ay oncor de celeu rapelion de rasay que no rebutiré por l'otel, è qu'e m'an fey bey du piaisi, è qu'y vo *z*-ay remarche oncor de to mon cœur.

Y vo conseille d'écrire vo-meime a Belleroche; son bey secrétaire vo repondre; c'è adey atan: ena létra de sa façon vò bey un baisie.

Qu'è çay qu'el y a contre Rognon, a Nechatey, qu'on dy que le borgey fan deys association contre lù?... Mado, el an rason de ne voley pa dey garçon day le Conseil, por çay qu'el ayran bey des yvrogne è dey gioars, que son de mauvais exemple; du moye celeu qu'an dey fené é que son daysse, lé fené lé gronday. Ell avan choisy on bey masque por lo premie qu'on gli fà eytra, cey que baille bon opinion dey rayson que les a fay agy. È le cousey J. J., ne veu-tu pa assebey veny Quarantey?... Dite-gli qu'e s'ay gardey bay, obey que s'é gli s'e mé, qu'e fasse quemay les otre.

Que dité-vo du frar Charle que n'a écri a nion le chemay qu'e preniey, è ma beyte de bouebe ne me l'a pà marquà.

Sate-vo bey que lé tcharlatan que son cy son bon comédiay è qu'e represaytay dey balé pièce en françoy; la felieta è Gioulia; el reseyb*ie* parfaitamay a madama P... de B..., mà el è pieu bala. Vo ne sairy creire combay on gagne la to à les acouta; y *l*-y sieu *z*-eu do viadgie, mà y ne continue pa. E van deu cy a Berna, è aprey a Nechatey. Se se remìede son bon, el a fey l'epreuva du foue e dey pieu forte.

On crey que noutrés affaire de Suisse odray to drey, aprey Paqué, è qu'e n'y'aire rey a redire, que ceique se fara

Savez-vous bien que j'ai encore de ces grapillons de raisin que nous rebutâmes pour la maison, et qu'ils m'ont fait bien du plaisir, et que je vous en remercie encore de tout mon cœur.

Je vous conseille d'écrire vous-même à Belleroche; son beau secrétaire (sa femme ou sa fille?) vous répondra; c'est toujours autant: une lettre de sa facture vaut bien un baiser.

Qu'est-ce qu'il y a contre Rognon, à Neuchâtel, qu'on dit que les bourgeois font des associations contre lui?... Ma foi, ils ont raison de ne pas vouloir des garçons dans le Conseil, parce qu'ils auraient bien des ivrognes et des joueurs, qui sont de mauvais exemple; du moins ceux qui ont des femmes et qui sont ainsi, les femmes les grondent. Ils avaient choisi un beau masque (M. Rognon) pour le premier qu'on y fait entrer, ce qui donne bonne opinion des raisons qui les ont fait agir. Et le cousin J. J., ne veut-il pas aussi devenir *quarantin* (membre du Conseil des 40)? Dites-lui qu'il s'en garde bien, ou bien que, s'il s'en met, il fasse comme les autres.

Que dites-vous du frère Charles qui n'a écrit à personne le chemin qu'il prenait, et ma bête de fils ne me l'a pas marqué (indiqué).

Savez-vous bien que les artistes qui sont ici sont bons comédiens, et qu'ils représentent de belles pièces en français; la fille Julia ressemble parfaitement à Mme P... de B..., mais elle est plus belle. Vous ne sauriez croire combien on gagne la toux en les écoutant; j'y suis allé deux fois, mais je ne continue pas. Ils vont d'ici à Berne et après à Neuchâtel. Si ses remèdes sont bons, il a fait l'épreuve du feu, et des plus fortes (!)

On croit que nos affaires de Suisse iront tout droit, après Pâques, et qu'il n'y aura rien à redire, que cela se fera

to de go : aytre no, frar que liame (l'y'ame) [1].

Salua Tine, mamelé e lé cousay e cousena, e faté adey do viagge, por ne vo pa trompâ.

Ne manqua pa, cousey, s'e vo piay, d'ala remarcha ma tanta Moché, de sa létra; mà le panie qu'el di qu'el a eyvie n'e pa party, car y n'ai *d*-ay ray de novale du to; s'el m'avey manda par couy el l'eyvieve, y m'e tchaircheray.

Mon bouebe veu absolumey veni en Suisse st'an; y ne sé s'e fa tan bay; y gl'y'ai écri qu'e fasisse çay qu'é voudrey.

Des toqué e vaidré aprés la revua du roy.

X.

(ira) [1] très facilement : (cela) entre nous, frère que j'aime.

Saluez Augustine, maman et les cousins et cousines, et faites toujours deux fois (la commission) pour ne pas vous tromper.

Ne manquez pas, cousin, s'il vous plaît, d'aller remercier ma tante Mouchet, de sa lettre; mais le panier qu'elle dit qu'elle a envoyé n'est pas parti, car je n'en ai point de nouvelles du tout; si elle m'avait mandé par qui elle l'envoyait, je m'en chercherais.

Mon garçon veut absolument venir en Suisse cette année; je ne sais s'il fait tant bien; je lui écrit qu'il fasse ce qu'il voudra.

Des toques à vendre après la revue du roi. (!!...)

Traduit par Fritz Chabloz.

[1] Phrase écrite pour dérouter les curieux, de même que plusieurs autres.

Kemè David Robert a tiuoâ le dèrì dè z-ors

u fon du Creu

Y voué vo racontà kemè mon rière-gran-pére, Davelet Robert, a tiuoâ le dèrì dè *z*-ors du Creu, è y'a djà grò lon teì.

E fau vo dire qu'è n'y è *n*-aveì pà mau d'ors, quan lè Robert arrivârè citoquè. U kemècemè, lé *z*-ors venian dè lè tchan d'ordge et d'avêna, et mgivè to. Lé Robert è *n*-avan djà tiuoâ pieu d'on; mà, toparì, è l'è restâve ancorè. E n'se motravè pà tu lè djor: è restavè catchì dè lè boû. E venian dè viadge, pédè la veilla et pédè la né, djuk to pré de l'otau.

Davelet è *n*-avè djà vouètà on, pieu d'on viadge: è l'éteì sovè dè lè boû, por faire son tcherbon; è couaiè sè fornè[1] pédè le tchau teì et ancorè pédè le dèrì teì.

Ena vépràe, è quita sa lodge, por alà faire èna veria a l'otau. A la feì de la veilla, è dza a sa fèna, la Zabau:

— E m'fau parti por alà retrovà mon fornè. Mà y craie qu'y vu prédre mon fouési et mon vill' gueunvè. S'dè viadge, y racontrâve l'ors, è fouédrè beì me défédre. Mà, y n'risque rè, è n'veu pà s' trovà dsu le tchmeì.

Comment David Robert a tué le dernier des ours

au fond du Creux (du Van)

Je vais vous raconter comment mon arrière-grand-père, David Robert, a tué le dernier des ours du Creux (du Van), il y a déjà bien longtemps.

Il faut vous dire qu'il n'y en avait pas mal d'ours, quand les Robert arrivèrent ici (à la ferme des Robert). Au commencement, les ours venaient dans les champs d'orge et d'avoine, et mangeaient tout. Les Robert en avaient déjà tué plus d'un; mais, tout de même, il en restait encore. Ils ne se montraient pas tous les jours: ils restaient cachés dans les bois. Ils venaient des fois, pendant la veillée et pendant la nuit, jusque tout près de la maison.

David en avait déjà guetté un plus d'une fois, car il était souvent dans les bois, pour faire son charbon; il cuisait ses fours pendant l'été et encore pendant l'automne.

Une après-midi, il quitta sa hutte, pour aller faire une tournée à la maison. A la fin de la veillée, il dit à sa femme Isabeau:

— Il me faut partir pour aller retrouver mon four. Mais je crois que je veux prendre mon fusil et mon vieux couteau (de boucher). Si des fois je rencontrais l'ours, il faudrait bien me défendre. Mais je ne risque rien, il ne se trouvera pas sur le chemin.

[1] A la Béroche, on *forni à tserbon*, tandis qu'un poêle est un *fornet*.

Et Davelet quita la Zabau por alà vouardà son forné. E s'dzarè : « Boèna né, Dieu de vouarde !... »

On n'veyeî gota d'feur. La né éteaî tota nìr.

Davelet éteaî quasi arivà u cu dè tchan, quan ne véleich tu pà qu'è racontra l'ors, u bé meitèr du sèti.

E n'se véyan pà, è l'éteaî tro né. L'ors, surprei, se mèta a grognì et s'dressa su sè pì de dérì.

Davelet ne recouèla pà : l'ors aveaî sè taupè posàee su lè sulà de Davelet et son mor dsu sa têta ; Davelet tra son gueunvè d'son borson, et crà ! è l'évétra l'ors... Et s'vo veouillì saveî tota la veurtà, ma fè, y vo dri qu'è l'évétran, è le tchatra, n' pieu n' moin.

Assbeî l'ors è *n*-où astoù son conte. Davelet le sèra tan qu'è poù, a la bracha, et n'le làtcha que quan è foù rèdu.

L'ors aveaî rudamè èdjvatà ; mà Davelet aveaî tni bon : è l'aveaî dè bra d'fer. Toparì, è l'è *n*-aveaî pru, vo peùtè creaire.

Mà, è l'èteaî to beurnà de s'è *n*-être s'beî trì. E r'ala a l'otau réveilli la Zabau, que foù tota terbia à véyè s'n ome avoué sè *z*-aillon dessri et tot-essagnolà ; lè botiè d'sè sulà ètan beurjè, et è l'aveaî adgirè perdu sa còla.

On ala kri l'ors dsu èna svìr ; et, le ledman mateî, Davelet prépara èn' épaùla de l'ors, la leida qu'on porta u seigneur de Traver, kemè on faseaî tu lé viadge qu'on tiuoâve èna grossa pìce, à la tchasse [1].

Et David quitta Isabeau pour aller garder son four. Ils se dirent : « Bonne nuit, Dieu te garde !... »

On ne voyait goutte dehors. La nuit était toute noire.

David était à peu près arrivé au bout des champs, quand ne voilà-t-il pas qu'il rencontra l'ours, au beau milieu du sentier.

Ils ne se voyaient pas, il faisait trop sombre. L'ours, surpris, se mit à grogner et se dressa sur ses pieds de derrière.

David ne recula pas : l'ours avait ses pattes posées sur les souliers de David et son museau sur sa tête ; David tira son couteau de son gousset, et ouf ! il éventra l'ours... Et si vous voulez savoir toute la vérité, ma foi, je vous dirai qu'en l'éventrant, il le castra, ni plus ni moins.

Aussi bien l'ours en eut bientôt son compte. David le serra tant qu'il put, à la brassée, et ne le lâcha que lorsqu'il fut rendu.

L'ours s'était terriblement débattu ; mais David avait tenu bon : il avait des bras de fer. Cependant, il en avait assez, vous pouvez croire.

Mais il était tout heureux de s'en être si bien tiré. Il retourna à la ferme, réveiller sa femme, qui fut tout effrayée en voyant son mari avec ses habits déchirés et tout ensanglantés ; les boucles de ses souliers étaient brisées et il avait aussi perdu son bonnet.

On alla chercher l'ours sur une civière, et, le lendemain matin, David prépara une épaule de l'ours, qu'on porta au seigneur de Travers, comme on le faisait toutes les fois qu'on tuait une grosse pièce, à la chasse.

[1] *Leida, leyda, léda*, ailleurs *numbyo, nombllo :* la tête, l'épaule et le pied droit de l'*ours*, la hure du *sanglier* garnie des poils de la nuque, les bois et l'épaule droite du *cerf*, — droit consigné tout au long dans le coutumier du Pays de Vaud. D'après ce dernier, la peau du *loup* appartenait également de droit au seigneur. — Ce droit était cousin-germain de celui qui allouait au seigneur la langue des *armailles* (bêtes bovines) et de celui du *lombloz*, en vertu duquel celui qui tuait un porc lui devait une partie de l'échine du dos, appelée à la Béroche *épenaie, épinar*.

Davelet tioula a la ramâce de s'n otau, èna dé taupè de l'ors, qu'éteai tenia u ba par on grò cordjon.

Cée foù le déri dè z-ors du Creu : on n'è reveya djamai on seul, deu stu momet.

L.-F. Robert-Favre.

David Robert cloua à la chape de sa maison, une des pattes de l'ours, qui était tenue au bas par une lanière de cuir.

Ce fut le dernier des ours du Creux (du Van) : on n'en revit jamais un seul, dès ce moment.

Tsanson dâè z-Ekâèrû de Vaumercu

(Avant 18-18)

Tsantin tu de keu
La noce dao velàdzo;
Po lly fâre oneu,
Pregnin tu coràdzo;
Et, po la bin cèlèbrà,
Ekâèrà, no fau riondà[1] (*youà !...*)
Tsakon noûtra mie (*oh gay !*)
Tsakon noûtra mie.

Tro beurnà Louhi,
Et tè, sàdze Nanète,
Vo fau galia dzohi
De voûtre z-amourète :
No vollyin vo recimbyà.
Mà, po cin, no fau riondà (*youà !...*)
Tsacon noûtra mie (*oh gay !*)
Tsacon noûtra mie.

Dû quatro tsantin,
To le doû s'anmàvan;
Po se bouèta in trin,
Le doû rèparmàvan;
No pouin bin le fêtà
In tsantin, — èpouu riondà (*youà !...*)
Tsacon noûtra mie (*oh gay !*)
Tsacon noûtra mie.

Chanson des Ecureuils de Vaumarcus

(Avant 18-18)

Chantons tous de cœur
La noce du village;
Pour lui faire honneur,
Prenons tous courage;
Et, pour la bien célébrer,
Ecureuils, il nous faut *ronder* (*youà !...*)
Chacun notre amie (*oh gay !*)
Chacun notre amie.

Trop heureux Louis,
Et toi, sage Nanette,
Il vous faut bravement jouir
De vos amourettes :
Nous voulons vous ressembler.
Mais, pour cela, il nous faut ronder
Chacun notre amie (*oh gay !*) (*youà !...*)
Chacun notre amie.

Depuis quatre étés,
Tous les deux s'aimaient;
Pour se mettre en train,
Les deux épargnaient;
Nous pouvons bien les fêter
En chantant, — et puis ronder (*youà !...*)
Chacun notre amie (*oh gay !*)
Chacun notre amie.

[1] *Riondà*, danser une ronde, faire tourner. — Devenir ronde : Quan è-ce que la lene veu riondâ ? — Deman, mà quin cirne la lene a eu vipro !...

Monsieu lo bâron,
Madama la bâron-na [1],
An êtà bin prau bon
Po no fâre êna dòn-na,
Et veni no z-onorà
In no boûtin tu riondà (*youè !...*)
Tsacon noûtra mie (*oh gay !*)
Tsacon noûtra mie.

Monsieur le baron,
Madame la baronne,
Ont été bien assez bons
Pour nous faire un présent (de noce),
Et venir nous honorer
En nous regardant tous ronder (*youè !...*)
Chacun notre amie (*oh gay !*)
Chacun notre amie.

Profitin bin tu
De çu dzo de fîta ;
No sin le z-*Ekâèrù*,
Tu de crâne tita...
Mà... çu bon vin no fau gotà :
No porin bin mî riondà (*youè !...*)
Tsacon noûtra mie (*oh gay !*)
Tsacon noûtra mie.

Profitons bien tous
De ce jour de fête ;
Nous sommes les *Ecureuils*,
Tous de crânes têtes...
Mais... ce bon vin il nous faut goûter :
Nous pourrons bien mieux ronder
Chacun notre amie (*oh gay !*) [(*youè !...*)
Chacun notre amie.

X.[2]

Traduit par Fritz Chabloz.

[1] De Buren.

[2] A ce sujet, voici un proverbe en usage à Vaumarcus et souvent dans la bouche de feu le vieil Henri Nicoud, dit *de la Prise* (dernier de sa famille), auquel j'ai entendu fredonner cette chanson :

On soû, on foû, on tsin que rondze ên' où,
Fau lâssi to cin à repoû.

(Un homme saoul, un fou, un chien qui ronge un os, il faut laisser tout cela tranquille (de crainte que mal n'arrive).

Les deux patois de Vaumarcus et de Vernéaz, sans différences bien appréciables entre eux, sont ceux des patois neuchâtelois qui se rapprochent le plus des patois vaudois. Car il ne faut pas oublier que, jusqu'en 1812, ces deux villages faisaient partie de la *paroisse* de Concise, leurs habitants s'y rendant au sermon, ceux de Vernéaz par la *Vy-de-l'Etraz*, ceux de Vaumarcus par le *Chemin du Moti*, à travers le bois de Seythe (les deux chemins qui, avec la *Vieille Route*, plus près du lac, furent les seuls suivis par les Confédérés, pour déboucher sur le champ de bataille de Grandson, en 1476). Un des caractères qui distinguent ces patois frontières, c'est l'élision de la lettre *r*, chaque fois qu'elle est finale : on y dit *jou, vapeu, pa, vê, senti, co, su*, au lieu de jour, vapeur, par, vert, sentir, cor, sur. Un de mes bons amis de Vaumarcus, Henri-Arnold Calame, élevé à la Prise Nicoud, et mort instituteur de la première classe de la Chaux-de-Fonds en 1893, m'a dit bien souvent qu'il lui avait fallu des années pour se débarrasser de cette prononciation vicieuse et très désagréable, surtout lorsqu'il s'agit de donner soi-même des leçons de diction.

F. C.

La tchasse u singlià d'Nindgè

C'étaî l'avan dérî djor d'la tchasse de l'an sétante-quatre. On s'avaî aperçu qu'on singlià étaî vnu gratà dé on tchan d'pométérè qu'on avaî reubià de traire. E l'y avaî ènn' neidge frétche, cè que fà qu'on ome de Lordé è vnu dire on matàe u prèsidan de la kemnôtà que le pòr étaî dè on djora[1], de dsu s'n otau. Le prèsidan Louis Veillard dsa : « Diébe, é no fau alà boûtà cé ! »

El l'an trovà qu'étaî dè çtu djora, u Pian du Po. Su quet, è se san dae qu'è vlae s'métre ènn' rote por alà le cernà aprî mi-djor.

Quan è se foûr rassimbià, le prèsidan, que cmandâve lé z-ome, lieu a bin rekmandà de ne pà dire on mo duret le carnâdge ; aprî quet è piacî lé z-ome, qu'étan u nombre de neu, et dî à d-on d'alà dè le djora, débusquà le pòr.

Aprî ènn' petite bussée, la bête arva coran kmet on berlà avau le tchemin ivouet on ome étaî apousta. Clu-ci, on Guigre, lli làtcha vitamet son cou de fusi, tchardgî avoui d'la tchevrotine. Le pòr faî ènn' roufée et continua de cor du fian du Riau, et sutà avau ènn' rotche. Aprî quet, è sutà le Riau et kminça à perdre du san et ala s'apouéyi contre ènn' oserabye.

Su quet, lé tchasseu qu'étan du fian de Guigre arvan et lli tiran ancore quauque cou de fusi, mà maul à propoû, puisqu'è ne povaî pieu se défédre.

La chasse au sanglier d'Enges

C'était l'avant-dernier jour de la chasse de 1874. On s'était aperçu qu'un sanglier était venu fouiller dans un champ de pommes de terre qu'on avait oublié d'arracher. Il y avait une neige fraîche, ce qui fait qu'un homme de Lordel est venu dire, un matin, au président de la communauté, que le porc (sauvage) était dans un bouquet de bois, au-dessus de sa maison. Le président Louis Veillard dit : « Diable, il nous faut aller regarder cela ! »

Ils l'ont trouvé qui était dans ce bouquet de bois, au Plan du Coq. Sur quoi, ils se sont dit qu'ils voulaient se mettre une troupe pour aller le cerner après midi.

Quand ils se furent rassemblés, le président, qui commandait les hommes, leur a bien recommandé de ne pas dire un mot durant l'attaque ; après quoi il plaça les hommes, qui étaient au nombre de neuf, et dit à l'un d'aller dans le bouquet de bois, débusquer le porc.

Après un petit moment, la bête arriva courant comme un brûlé en bas le chemin où un homme était posté. Celui-ci, un Gyger, lui lâcha rapidement son coup de fusil, chargé avec des chevrotines. Le porc fit entendre un grognement et continua de courir du côté du Riau, et sauta en bas une roche. Après quoi, il sauta le Riau et commença à perdre du sang et alla s'appuyer contre un érable champêtre.

Sur quoi les chasseurs qui étaient du côté de Gyger arrivèrent et lui tirèrent encore quelques coups de fusil, mais mal à propos, puisqu'il ne pouvait plus se défendre.

[1] *Djorat*, à la plaine (Enges), *Boitchat*, à la montagne : bouquet de bois. *Joretta, djeuretta*, petite forêt de sapins (Vaud). Diminutif de *jor, djeur*.

Ceu qu'étan du fian de Lenire ne savan pâ ce qu'étan cé cou de fusi. El an perdu pachoince et son venu boûtà avouet le pòr avaî intrà. Quan è virè qu'el avaî sorti, et qu'on avaî tré dsu, è san venu trovà lé *z*-autre qu'étan an trin de l'atatchî avoué ènn' pertche por le portà u vlâdge.

Quan è son *z*-eu de dsu le vlâdge, ceu qu'avan ancoré lieu fusi tchardgî lé *z*-an tu détchardgî de djouie. Et pouî, quan la rote è arvae u vlâdge, è l'an déposà le singlià u mâtei du vlâdge, avoué lé *z*-éfan de l'écoûle et tu le monde se ramassa por le vair. C'étaî on grò pâre, qu'avaî dé londgé det et qu'a pésa do cent trante-douet livre.

El y avaî laique on ome qu'avaî on poû biu et que boûtà çta bêté. On tchasseu vnia par dérî et le fianquà à pia vétre dsu le pòr, — avouet c'è *z*-eu dé risé, kmet vo peutè craire.

Le ledman, lé tchasseu l'an piantà dsu on tchair avoué dé boquet et dé ruban é couleur du pahi, et s' *d*-alan promenà du fian de Lenîré et pouî à la véle, u Landeron, à Cressî et à Cornau, por le faire voir. E dmandâve vé centime par djet por le vair, et è *l*-an ramassà ènn' soissantaine de fran qu'è *z*-an légumà.

A Ntchaté, è l'an védu à on Monsieu Boueré[1], por le métre u Musée, avouet l'è ancore et avouet vo peutè ala le vair, sé cé vo fà piaisî.

Ceux qui étaient du côté de Lignières ne savaient pas ce qu'étaient ces coups de fusil. Ils ont perdu patience et sont venus regarder où le porc était entré. Quand ils virent qu'il était sorti et qu'on avait tiré dessus, ils sont venus trouver les autres qui étaient en train de l'attacher avec une perche pour le porter au village.

Lorsqu'ils ont été au-dessus du village, ceux qui avaient encore leurs fusils chargés les ont tous déchargés de joie. Et puis, quand la troupe est arrivée au village, ils ont déposé le sanglier au milieu du village, où les enfants de l'école et tout le monde se ramassa pour le voir. C'était un gros mâle (un solitaire), qui avait de longues dents (défenses) et qui a pesé deux cent trente-deux livres.

Il y avait là un homme qui avait un peu bu (demi-ivre) et qui regardait cette bête. Un chasseur vint par derrière et le flanqua à plat ventre sur le porc, — où ç'a été des rires, comme vous pouvez croire.

Le lendemain, les chasseurs l'ont placé sur un char avec des bouquets et des rubans aux couleurs du pays (vert, blanc, rouge) et sont allés (se) promener du côté de Lignières et puis à la ville, au Landeron, à Cressier et à Cornaux, pour le faire voir. Ils demandaient vingt centimes par personne pour le voir, et ils ont ramassé une soixantaine de francs qu'ils ont dépensés.

A Neuchâtel, ils l'ont vendu à un M. Borel, pour le mettre au Musée, où il est encore et où vous pouvez aller le voir, si cela vous fait plaisir.

Recueilli par P. Buchenel,
d'après M. Louis Veillard.[2]

Traduit par Fritz Chabloz.

[1] Ce M. Borel était le concierge du Gymnase, préparateur du Musée : le vrai acquéreur est le Musée, ou M. L. Coulon, directeur.

[2] M. Veillard aurait dû ajouter que ces chasseurs, que j'ai vus à Neuchâtel, avaient tous, dans le ruban de leur chapeau de feutre mou, une touffe de soies droites que les sangliers mâles portent sur la nuque et qui sont caractéristiques, — ce que leur reprochait amèrement M. L. de Coulon, directeur du Musée, qui avait acheté l'animal : ils l'avaient défiguré, selon lui. L. F.

VZIEDZOU TSI LOU BRAN

— Bondzeu, Djouzef! avoé te véte?

— Tsî lou Bran, et tsî Bourdin la tsâmba d'boû.

— Eh bin! i t'fau m'atédre: y m'a voué vitou m'dépadzî de m'raizé, et dreu a ma fèna de m'bâillî mè boutè et mon tsapé du dménou, ma boucha et mon béton d'epna. On veu paissé a l'Hâ-dè-Coûtè. Mai i fé bin tsâ; y su dja tou moû poé la téta.

— Héhéhé! m'deu Djouzef; on grô esserpè! qu'è ik dézo lè brince d'la fu-ya dvan nou!... L'a dè tsâmbè et l'è lon comè lou bra!...

— Haha! y véyou lè brince raizié!

Y prîngnou mon béton, et... *flin, fla!* déçu lè brince, et diou a Djouzef:

— S'e l'è dézo lè brince, el è tiué. Y voui te faire a vè que lè *z*-esserpè n'an pa dè tsâmbè... C'è la poueu qu't'ai *z*-eu qu't'a fé a vére dè tsâmbè.

Y lèvou lè ran d'dai et treûvou l'esserpè dézo; y lou lévou an l'air et diou a Djouzef:

— A-t-u dè tsâmbè?...

— Na, mai l'a dè boussè lou lon du vétrou.

— Hé bin! lè boussè, c'è dè ratè, ou dè *z*-ozé qu'l'avâlon tou ron.

Y prîngnou mon cuté et li fédou lou vétrou. C'étè éna rata et on ptet-ozé. Y mètou déçu éna grôssa pièra.

VOYAGE VERS-CHEZ-LES-BRAND

— Bonjour, Joseph! où vas-tu?

— Vers-Chez-le-Brand, et chez Bourdin à la jambe de bois.

— Eh bien! il te faut m'attendre: je m'en vais vite me dépêcher de me raser, et dire à ma femme de me donner mes bottes et mon chapeau du dimanche, ma bourse et mon bâton d'épine. On passera par le Haut-des-Côtes. Mais il fait bien chaud; je suis déjà tout mouillé par la tête.

(Joseph et Constant se mettent en route.)

— Hé! hé! hé! me dit Joseph; un gros serpent! qui est ici sous les branches de sapin devant nous!... Il a des jambes et il est long comme le bras!...

— Ah! ah! je vois les branches remuer!

Je prends mon bâton, et... *flin, fla!* sur les branches, et je dis à Joseph:

— S'il est sous les branches, il est tué. Je veux te faire voir que les serpents n'ont pas de jambes... C'est la peur que tu as eue qui t'a fait voir des jambes.

Je lève les rameaux de *dare,* et je trouve le serpent dessous; je le lève en l'air et je dis à Joseph:

— A-t-il des jambes?...

— Non, mais il a des bosses le long du ventre.

— Eh bien! les bosses, ce sont des souris, ou des oiseaux qu'ils avalent tout ronds.

Je prends mon couteau et je lui fends le ventre. C'était une souris et un petit oiseau. Je mets dessus une grosse pierre.

— Lé z-aîlliè veulion preu tou rémassî. Dépadsai-nou; on veu dreu bondzeu a l'Elize d'la Plégna, et on veu i vére dè tsoûzè qu't'n'ai jamai vu. Tin, vize la bèla tsîvra, qu'a quatrou cônè, et lou boutsè asbin; el a la berba ass' longue qu'sè cônè.

— Bondzeu, Elize.

— Hé! bondzeu!... Vou z-é bin nouvé de noûtrè flan!...

— On poû. On veu paissé a travoué lou paitrézou: poût-on?

— Ha! fétè atancion!... Lou mékiou[1] de Tsî lou Bran n'è pé bon; on l'oû-ye dja que breull'ye.

— Ho! y n'ai pé poueu d'lu... Vin adé, Djouzef, te veu rire à ton soue. Catche-te ik déré lou meret.

Lou vouéci que vin furieu me crére me cul-buté. Y féyou do pa d'flan, et y sàtou a la kéva Et... *tip, tap!*... avoué mon béton. On fazai dè sau de dî pî d'lon.

— Laisse-lou; i ne veu pè rvni, m'rèle Djouzef.

— Y créyou d'l'avè coridgî, qu'y li répondou. Mai dépadsé-no, c'è midiè. On veu s'faire couire dè z-eu, quan nou séran amon.

— Bondzeu! madama Bourdin.

— Bondzeu! messieu.

— Aî-vou aquè a nou baillî a moudgî?

— Ai du salé et dè sucè d'la vatche qu'a gonflé çtu bontin; mai lou boutsî n'a pa z-eu fatà de la saîgnî.

— Baillî-nou on boucon d'pan et d' fourmédzou, et éna boutellhe d'Arbois... L'è bon, voûtrou vin... Combin vou det-on?...

— C'è quaranta sou.

— Les aigles (buses, milans) ramasseront assez tout. Dépêchons-nous; on dira bonjour à l'Elise de la Planée, et on y verra des choses que tu n'as jamais vues. Tiens, regarde la belle chèvre, qui a quatre cornes, et le bouc aussi; il a la barbe aussi longue que ses cornes.

(Ils arrivent.)

— Bonjour, Elise.

— Eh! bonjour!... Vous êtes bien nouveaux de nos côtés!...

— Un peu. On passera à travers le pâturage: peut-on?

— Ah! faites attention!... Le taureau de Vers-Chez-le-Brand n'est pas bon; on l'entend déjà qui mugit.

— Oh! je n'ai pas peur de lui... Viens toujours, Joseph, tu riras à ton soûl. Cache-toi ici derrière le mur.

Le voici qui vient furieux, croyant me culbuter. Je fais deux pas de côté, et lui saute à la queue. Et... *tip, tap!*... avec mon bâton. Nous faisions des sauts de dix pieds de longueur.

— Laisse-le; il ne reviendra pas, me crie Joseph.

— Je crois l'avoir corrigé, lui répondis-je. Mais dépêchons-nous, il est midi. On se fera cuire des œufs, quand nous serons en haut.

(Ils arrivent à l'étape.)

— Bonjour! madame Bourdin.

— Bonjour! messieurs.

— Avez-vous quelque chose à nous donner à manger?

— J'ai du salé et des saucisses de la vache qui a *gonflé* ce printemps; mais le boucher n'a pas eu besoin de la saigner.

— Donnez-nous un morceau de pain et de fromage, et une bouteille (de vin) d'Arbois... Il est bon, votre vin... Combien vous doit-on?...

— C'est quarante sous.

[1] Ou *mécliou*, taureau. En patois des Montagnes, *mâche*, du Val-de-Ruz, *mâtyie*, de la Béroche, *mâkio*.

— Lè voirik... A l'an que vin, si on n'è pé mouo.

— On veu paissé dè lè paitrézou de Tsincu[1]; on veu i trouvé dè merliè comè lou poin... Ah! vize vè lè bélè!... Mé catstè son d'abor pleinè.

— Et mè assbin. Mon motcheu d' catsta[2] è tou plin.

— Mai lou tin vin bin nè et l'oûrè è grò fouô. On oûye brure; i ton-ne; foutai lou can; on veu étre moû. I fé dè grô gran d'gréla, et lè *z*-écrà d'tounère et lè *z*-éludon tou rudzou m'fan poueu. I fau nou dépadsi d'ervé a Tsincu, pou nou mètre a la sota.

— Ugène, cloûtè voûtrè ladè et lè manté d'la tseum'nà; la gréla pourè bin vou brezî voûtrè fouliè.

— La pleudze a paissé; alai-nou-*z*-é. A rvè, Ugène; on veu béré on vérou tsî nou, à paissan, et raconté noûtrou vziédzou a ma féna. Mai vouéci la né, y voui m'à *d*-alé.

— Adieu, Constant, a dménou!... On féra éna partie d'billar tsî lou grò mertchan d'pouô.

— Adieu, Djouzef; c'è don a dménou, pou faire éna course déssu lou Mon[3].

— Les voici... A l'année prochaine, si l'on n'est pas mort.

(Ils ont dégusté, ont payé et sont partis.)

— Nous passerons dans les pâturages de Chincul[1]; on y trouvera des morilles (grosses) comme le poing... Ah! regarde *voir* les belles!... Mes poches sont bientôt pleines.

— A moi aussi. Mon mouchoir de poche est tout rempli.

— Mais le temps devient bien noir, et le vent est très fort. On entend bruire; il tonne; décampons; nous serons tout mouillés. Il fait de gros grains de grêle, et les coups de tonnerre et les éclairs tout rouges me font peur. Il faut nous dépêcher d'arriver à Chincul, pour nous mettre à l'abri.

(Ils arrivent.)

— Eugène, fermez vos volets et les couvercles de la cheminée (de bois); la grêle pourrait bien briser vos vitres.

(L'orage se déchaîne, puis le temps se remet.)

— La pluie a passé; allons-nous-en. Au revoir, Eugène. On boira un verre chez nous, et on racontera notre voyage à ma femme. Mais voici la nuit, je veux m'en aller.

— Adieu, Constant, à dimanche!... On fera une partie de billard chez le gros marchand de porcs.

— Adieu, Joseph; c'est donc à dimanche, pour faire une course sur le Mont.

Constant FATTON,
à la Vy-Jeannet.

Traduit par L. FAVRE & C. MICHELIN-BERT.

[1] *Tsin-cu, Chin-cu,* expression patoise pour désigner un endroit très éloigné, écarté, — très probablement un doublet de l'expression *Cu-Mottet* ou *Cu-u-Tchin* des Montagnes et du Val-de-Ruz (voir page 23), expression fréquemment employée pour désigner un lieu très reculé, le bout du monde: Créyi-vo qu'no volin alà djank'u *Cu-u-Tchin?* — Au-dessus de Plamboz, se trouve un domaine dit le *Cul-u-Tchin.* — Du reste, cette expression gauloise se retrouve partout avec le même sens: Cul-des-Roches, Cul-du-Vouan, Cul-Nè, Cul-Mertchin, et une douzaine d'autres noms d'endroits. Le patois du Champ-du-Moulin dit *cul des champs,* pour *bout des champs.*

[2] Aux Montagnes *sakta,* à la Bèroche *saquète,* dans la Broye *catsèta,* dans la Gruyère *faquiéta,* Vaud *fata* et *catzetta.*

[3] Comparé avec notre patois des Montagnes, le patois des Verrières, à ce que je remarque, remplace ordinairement notre *à* par *é* (*mai* pour *mâ, paissé* pour *passâ,* etc.); notre *tch* ou notre *dj,* par *ts,* ou *ds,* ou *dz* (*tsi, dépadzé, tsâmba,* pour *tchi, dépatchi, djâmba*); le son *au* par le son *â* (lè ladè, fatà, pour *laûdè, fauta*). En outre, le patois des Verrières renferme beaucoup plus de mots franchement français que le patois des Montagnes, lequel me paraît avoir été plus riche en expressions originales. C. M.-B.

Avanturè à Roboué dé z-Osé

Y n'ai pieu ra à vo dire de l'Amérik, vou qu'i n'y'a qu'à pou pré 60 an qu'y i sou; damatie qu'i n'è pa possibyie de bécou apanre dâ s'pou de tin. Mâ, po rapi le papie[1], i fau qu'y vo racontoue on pou de stu gran braconie de Roboué dé z-Osé[2], que demorâve du chan du Foulet.

On jeu, en 1822, apré lè voiniézon, Roboué évita mon pére Dâvi Hirschy, à 'na louvrée ché lu; il èvita asbin ana dmia dôzan-na d'autre z-ome. Y'ai demandâ[3] à mon pére d'alâ avoué lu : y'avoue[3] à pou pré 12 an.

An-arvan à s'n ôtau, no foura recie ân' ami; tu lé z-èvità ètan laiqùe.

Roboué no presata à chacon on verrachon de gichân-na, po bèr à la santâ l'ion d'l'autre.

Tsalinque quécon foue l'euvouatur que Roboué no racontà d'n'ekspériâce d'la chasse, kma il été reputâ le meillu chassu du canton et du Vau-Sinte-Mie. Véci ce qu'i no contâ, asse sèrieu qu'ân' âne dè Payi-Bâ, qu' pâssâ po lé pieu savan.

On jeu (en 1821, on venè de teunâ[4]), y m'ai levâ du bon matin. Y'ai pré mon

Aventures de Robert-des-Oiseaux

Je n'ai plus rien à vous dire de l'Amérique, vu qu'il n'y a qu'à peu près 60 ans que j'y suis; car il n'est pas possible de beaucoup apprendre dans si peu de temps. Mais, pour remplir le papier[1], il faut que je vous raconte quelque chose de ce grand braconnier, Robert-des-Oiseaux, qui demeurait du côté dû Foulet.

Un jour, en 1822, après les semailles, Robert invita mon père, David Hirschy, à une veillée chez lui; il invita aussi une demi-douzaine d'autres hommes. J'ai demandé à mon père d'aller avec lui : j'avais à peu près 12 ans.

En arrivant à sa maison, nous fûmes reçus en amis; tous les invités étaient là.

Robert nous présenta à chacun un petit verre de gentiane, pour boire à la santé l'un de l'autre.

Alors quelqu'un proposa que Robert nous racontât d'une expérience de la chasse, comme il était réputé le meilleur chasseur du canton et du Val de St-Imier. Voici ce qu'il nous conta, aussi sérieux qu'un âne des Pays-Bas, qui passent pour les plus savants.

Un jour (en 1821, on venait de mettre les bêtes dehors), je me suis levé de bon

[1] De la lettre qu'il écrit de Zanesville à ses parents de la Chaux-de-Fonds, en septembre 1894, à l'âge de plus de quatre-vingts ans.

[2] Robert-des-Oiseaux a une réputation légendaire aux Montagnes pour les histoires de chasse qu'il pouvait débiter : il racontait les plus grands mensonges possibles avec un sérieux imperturbable. C'était arrivé.

[3] Au passé défini, le patois préfère de beaucoup le passé indéfini et surtout l'imparfait.

[4] *Teunâ, tornâ.* S'y étai que de vo, y tornerai voui. El y avai on viadge Gallandre, de St-Biase, que criâve par le veladge, on djor qu'on métai dè sieur : Tornâ, *torna* lè bîtè! c'è voui qu'on fâ dè sieur!

G. Q.

acoutremà et mé provision po la chasse dé grivè. Y'ai passà pré d'la Bouna-Fontana et y'ai marchîe to drè contre le Chapé-Reubià, sin trovâ ce qu'y désirâvo. Y'ai redaçadu contre lé *z*-Epiaturè, prè du Grô-Piâne, et me sou ala radre ché Dâvi Hirschy, po me reposâ et po bèr ana gôta de gichân-na et mdgie d'ma pidance. E l'ètè à chan de l'otau, que guegnîve son roumani[1].

Y'ai d'manda à Dâvi s'il avè vou dé grivè à l'antor. I m'a dè qu'il an avè vou on grô vôl prè de l'otau du Jean Guy. Y m'ai ampressà d'y'alâ. An' arvan dâ le prâ du Jean Guy, y'ai vou on grô sorbîe to crapi de tiatia; è l'yè *d*-avè on sacadge, do çan do, crebin.

Y m'ai on pou réchofâ, y'ai ègzaminà mon fousi. Tsalinque, y fou surprè de vè ana grôssa lièvra dzo stu peuti. Y'ai dè à mè-même : « A tiran la lièvra, lé grivè veuilia s'âvolâ; s'te tirè su lé grivè, t'veu poidre la lièvra. » Apré avai delibra on momà, y'ai pré mon dèrame-to, et y'ai mirîe su la lièvra. Dâ le momà, y'ai éleva mon petar et y'ai fâ la rîcée: y'ai s'taulama reussi qu'y'ai tioua la lièvra, asbin que vin tiatia. To lé gran de pion avè poôta tcheveuille... Mâ i fau ètre adrè po reussi.

Tsalinque, y foù s'taulama étchaudà po la chasse que, vinte-do jeu apré, y'ai pré congîe d'ma famille, à quatre ûrè du matin, apré avé medgi ana salârde à la pètcha. Y'ai passà pa l'Bouclon, ivouè y'ai vu on poôte-boîna; y'ai traveshie lé Pouilleré, que le chey rudgehyîve, y'ai deçadu lé coûtè de Moron et me su alâ radre eu moulin Ché Roussel. Lé peuquebou fasan ana bruchon du diâbe. Y m'ai astà pré du foûe et y'ai bou ana roquille d'eau benite. Lé dgeneuille s'pieuillè â matin. J'ai pris mon accoutrement et mes provisions pour la chasse des grives. J'ai passé près de la Bonne-Fontaine et j'ai marché tout droit contre le Chapé-Reubià (chapeau oublié), sans trouver ce que je désirais. J'ai redescendu contre les Eplatures, près du Gros-Plâne, et me suis allé rendre chez David Hirschy, pour me reposer et pour boire une goutte de gentiane et manger de mes vivres. Il était à côté de la maison qui regardait son romarin.

J'ai demandé à David s'il avait vu des grives à l'entour. Il m'a dit qu'il en avait vu un grand vol près de la maison du Jean Guy. Je me suis empressé d'y aller. En arrivant dans le grand pré de ce domaine, j'ai vu un gros sorbier tout couvert de litornes; il y en avait une énorme quantité, deux cent-deux, je crois.

Je me suis un peu ressoufflé et j'ai examiné mon fusil. En ce moment, je fus surpris de voir un gros lièvre sous cet arbre. Je me suis dit en moi-même: « En tirant le lièvre, les grives s'envoleront; si tu tires sur les grives, tu perdras le lièvre. » Après avoir réfléchi un moment, j'ai pris mon fusil, et j'ai miré le lièvre. En tirant, j'ai relevé mon arme en fauchant en l'air: j'ai si bien réussi que j'ai tué le lièvre, ainsi que vingt grives. Tous les grains de plomb avaient porté cheville... Mais il faut être adroit pour réussir.

Dès ce moment, je fus si tellement échauffé pour la chasse que, vingt-deux jours après, j'ai pris congé des miens, à quatre heures du matin, après avoir mangé une salade au lard. J'ai passé par le Bouclon, où j'ai vu un *porte-borne* (feu-follet); j'ai traversé les Pouillerels, que le ciel rougissait, j'ai descendu les côtes de Moron et suis allé me rendre au moulin Chez Roussel. Les pics faisaient un bruit du diable (en frappant de leur bec les sapins). Je me suis assis près

[1] Arbuste apporté dans la Suisse romande par les Romains.

signe de pieudge. Y m'ai èformà s'qué-con avè vou du gibié. Ana sòrte de pieure-pan de Borgognon me dza qu'il avè vou on r'nai eutre la r'vìre, à pou pré à di *z*-ùrè.

Y sou alà faire ana tornaie. Y fou surprè de visa[1] on grò r'nai asta d'van ana roche. Y'ai vitama mè ana dubia charge dà mon dèrame-to, et, kma y'étou grò pressà, y'ai reubià ma baguèta dà le canon. Y'ai mirie et, praf!... y n'savou pieu ra; quan y'ai regaignie kniossance, y'étou su mon dò, to capo[2], mon petar à chan de mè.

Pou à pou, y m'ai oriàtà. Y'ai bou ana goteta; y'ai passà le Du su la liace et y'ai prè stu r'nai su mé *z*-épaule. A repassan, y'ai vou sorti du Du le pomé de ma baguèta; y'ai coudi la retiri: el se trova émachi[3] et y'ai berzie la liace. Diàbe, jamà y n'fou s'taulama surprè de trovà à la broche on pesson, ana treute que pesàve 12 livres. Y'ai boûta à l'antor de mè; y'ai vou ana lìevra lé quatre pìe à l'air: la bâla avè traveshie le r'nai, rebonda d'la roche et tuà la lìevra; s'y

du feu et j'ai bu un quart de chopine d'eau-de-vie. Les poules se pouillaient en signe de pluie (prochaine). Je me suis informé si quelqu'un avait vu du gibier. Une espèce de mendiant (pleure-pain) bourguignon me dit qu'il avait vu un renard au delà de la rivière, à peu près à dix heures.

Je suis allé faire une tournée. Je fus surpris de voir un gros renard assis devant une roche. J'ai rapidement mis une double charge dans mon *tue-tout*, et, comme j'étais très pressé, j'ai oublié ma baguette dans le canon du fusil. J'ai miré et, praff!... je ne sais plus rien; quand j'ai repris connaissance, j'étais sur mon dos, tout déconcerté, mon fusil à côté de moi.

Peu à peu, je me suis remis. J'ai bu une petite goutte (d'eau-de-vie); j'ai passé le Doubs sur la glace et j'ai pris ce renard sur mes épaules. En retraversant, j'ai vu sortir du Doubs la pomme de ma baguette de fusil; j'ai essayé de la retirer: elle se trouva prise et j'ai brisé la glace. Diable, jamais je ne fus si tellement surpris de trouver à la broche un poisson, une truite qui pesait 12 livres. J'ai regardé autour de moi; j'ai vu un lièvre les quatre pieds en l'air (sans vie):

[1] Même mot dans le patois des Verrières, *visa*, voir.

[2] L'adjectif *capot*, confus, déconcerté, est des deux genres. C'est pourquoi on dit: *Elle est capot*. On le retrouve en catalan, où il signifie *mine renfrognée*. — A propos de *catalan*, voici les mots de notre patois similaires à certains mots catalans:

Patois	Catalan	Français	Patois	Catalan	Français
adé,	*adis*,	en cet instant même.	djo, dzo,	*joch*,	l'action d'aller se coucher
avesie,	*avesar*,	accoutumer.	égasse,	*garsa*,	pie. [(les poules).
bacon,	*bacó*,	porc.	équeure,	*escurar*,	nettoyer, écosser.
badje,	*baja*,	sot, niais.	gaillar,	*gallart*,	excellent, grand, brave.
besson,	*bessó*,	jumeau.	gor,	*gorch*,	gouffre d'eau.
bisqua,	*basquijar*,	désirer avec ardeur.	magnin,	*mania*,	serrurier.
	»	avoir des nausées.	palantche,	*pallanga*,	perche.
bourin,	*borró*,	pousse, jeune branche.	prin,	*prim*,	délié, fin.
braquà,	*bregar*,	broyer le chanvre.	rebiolà,	*rebiot*,	rejeton.
bretche,	*bresca*,	rayon de miel.	ranq'lle,	*rancll'*,	râle, ronflement.
breug,	*burgit*,	bourdonnement.	rognassi,	*renyar*,	quereller, tancer.
büyon,	*bugada*,	lessive, couler la lessive.	tauquà,	*tocason*,	grand dormeur.
capot,	*capot*,	mine renfrognée.	tchambero,	*camero*,	homard.
couéni,	*conill*,	lapin.	torée,	*torrada*,	rôtir.
cosandie,	*cusidor*,	tailleur.			C. C.

[3] *Ematchi* (au Val-de-Ruz), pincer, serrer. Y m'ai *ématchi* on dè à la porte; y crèye que te m'airai kvi qu'y m'*ématchisse* pieu rudo. G. Q.

n'étou pa tchè, à tiran, y sarou ètà tuà et vo séri vni piaindre le deu tré djor apré.

Y vo soite ana bouna né et sou voûtre ami, Roboué dé z-Osé, — que no dzai à no balian la man et à risognan.

Frédéric Hirschy-Veuve.

la balle avait traversé le renard, rebondi de la roche et tué le lièvre; si je n'étais pas tombé, en tirant, j'aurais été tué et vous seriez venu plaindre le deuil trois jours après.

Je vous souhaite une bonne nuit et suis votre ami, Robert-des-Oiseaux, — nous dit-il en nous donnant la main et en souriant.

Traduit par Fritz Chabloz.

CONTO DE TCHI LEU

L'ètäï dao gran matin : y ferive quatre cou ao relodze dao moti dao viladzo d'Auvernie. Dsu lo tsemin que vin de Neutchati, do pahizan alionà de midzlàn-na musque, avoui la barba yon quasi rudge, l'autre bala nire, avan bin bouna façon ; se bäillivan la man [1].

— Bondzo, Victor, kmè cè va *t*-e?

— Grò bin, m'n ami Djustin, tsi no assebin, Dieu sé beni. Et tè?.

— Cè va to pian, gran marci.

— Et ivoi va-*t*-e dins'?

— A la Bèrotse, quèri do beu k'y'ai atsetà a la faère de St-Aobin. Lo Grò Guintsà, que me lé *z*-a vèdu, m'a dèmandà de lé lu lassi quank a voui.

— No *z*-alin dao mimo fian. Ye vai a Bèva, pàhi na fäye [2] et dao bya a l'anchan Tinanbà. Le lu dàëvo dù lo bontin, quan mimo l'ètaï pyen de gorgolion [3]... Mà, no vaèkè a Auvernie quan no vodrin.

CONTE DE CHEZ EUX

Il était de grand matin : il frappait quatre coups à l'horloge de l'église du village d'Auvernier. Sur le chemin qui vient de Neuchâtel, deux paysans habillés de milaine brune, avec la barbe l'un presque rouge l'autre belle noire, avaient bien bonne façon ; ils se donnaient la main.

— Bonjour, Victor, comment cela va-t-il ?

— Très bien, mon ami Justin, chez nous aussi, Dieu soit béni. Et toi?

— Cela va tout doucement, grand merci.

— Et où vas-tu ainsi?

— A la Béroche, chercher deux bœufs que j'ai achetés à la foire de St-Aubin. Le Gros Guinchard, qui me les a vendus, m'a demandé de les lui laisser jusqu'à aujourd'hui.

— Nous allons du même côté. Je vais à Bevaix, payer une brebis et du blé à l'ancien Tinembart. Je le lui dois depuis le printemps dernier, quand même il était plein de charançons... Mais nous voilà à Auvernier quand nous voudrons.

[1] *La main :* en patois, les cinq doigts de la main se nomment : podzu, lètse-potse, gran dàè, damazula, peti dàè, c'est-à-dire *pouce, lèche-poche, grand doigt, demoiselle, petit doigt.*

[2] *Fäya*, ailleurs *fèya, fiya,* brebis. C'est probablement au grec *oïs* avec le digamma *foïs* que le patois doit ce mot. Dans le Midi, on dit *fede*, dans les Vallées vaudoises *féa*, en roumain *oué*. J. L. M.

[3] *Gorgolion*, charançon. Qu'è-cè qu'è fau faire por dekpllië lè gorgollion? mon guernî è *d*-è étoutchî ! — On di que c'è l'pére à Madame de Némours qu'a tchandgi le nom dé *Bouènhoûte*, de Peseu; devan cè, lieu nom c'étai *Gorgolion*. — Quaisi-vo !... — Ouaie, mado !... G. Q.

Voir à ce sujet la charmante *Histoire du bon vieux temps*, datée de janvier 1840, publiée par le *Musée Matile*, tome I, page 109, et qui est de M. Ed. de Pury-Marval, qualifié alors de « jeune auteur » d'avenir. — Le Comité du patois profite de l'occasion qui lui est offerte, par cette note, pour remercier vivement M. Ed. de Pury de sa collaboration dévouée pour les recherches relatives aux documents patois du Val-de-Travers.

— Prè-*t*-e auque?... Mè, n'ai pà dè-djon-nà, y veu medgi on bocon de pan et de feurmàdzo, et bère on quarterè. Te veu bin an fâre atan, quê, Victor?

— Oè. Toparai c'n'è piè kmé din lo tin : mon tchevau ne povâï pà passà dvan on cheld sin s'artà por on picotin por lé dou; kogniossâï tu lé cabarè, mè assebin; te lo sà prau... Va lo premi, Djustin.

— Bin lo bondzo, madama Galan; cè va-t-u adi?...

— Na, ra que vaille, u contraire : y'ai èna boisse a ne pa me lassî on momè, et adi renussi. Mà ce ne serai rin sin m'n ome : l'è alà ieu a Budry, por quèri du vin rudzo et s'y è reubià, kmè d'avesie. L'è tchè avau son tsai et on m'l'a raportà quasi tià; l'è ancoua sin knioss-sance, ora. Quin liot[1] !

— Tan pi, tan pi, ma poûra dama. Mà ça ne veu être qu'èna crouya passâe. Din quauquè dzo, monsieu Galan sèra dsu pi. Ne fau pa tro vo *z*-an baillî. Por voûtra boisse, fau vo teni bin u tchau et bère dsu d'la fieu de savoui... No volin dao pan et dao feurmadze, avoui demi-po de bian, du villio, lo nové vo *z*-inberlicoque la tîta... Conbin cè fà-tu ?

— Vo *z*-ite grô pressà. Mà deu que vo *z*-in dja boita voûtra man din la saqueta, cè fà do bache et trei cruche por lo medgi et èna pîcette por lo bère.

— Vèlink, madama Galan; è-ço djusto?

— Ouè, c'è pâhi rik è rak.

— A ta santà, Djustin.

— A la tione, Victor.

— Prends-tu quelque chose?... Moi, je n'ai pas déjeûné, je veux manger un morceau de pain et de fromage, et boire une chopine (de vin). Tu veux bien en faire autant, n'est-ce pas, Victor?

— Oui. Toutefois ce n'est plus comme dans le temps : mon cheval ne pouvait pas passer devant une enseigne d'auberge sans s'arrêter pour une ration pour les deux; il connaissait tous les cabarets, moi aussi; tu le sais assez... Va le premier, Justin.

— Bien le bonjour, madame Galland; cela va-t-il toujours?...

— Non, rien qui vaille, au contraire; j'ai une toux à ne pas me laisser un moment, et toujours éternuer. Mais ce ne serait rien sans mon mari : il est allé hier à Boudry, pour chercher du vin rouge, et s'y est oublié, comme de coutume. Il est tombé de son char et on me l'a rapporté presque tué; il est encore sans connaissance, à présent. Quel stupide[1] !

— Tant pis, ma pauvre dame. Mais ce ne sera qu'une mauvaise passée. Dans quelques jours, M. Galland sera sur pied. Il ne faut pas trop vous en donner. Pour votre toux, il faut vous tenir bien au chaud et boire sur de la fleur de sureau... Nous voulons du pain et du fromage, avec demi-pot de blanc, du vieux, le nouveau vous trouble la tête... Combien cela fait-il ?

— Vous êtes bien pressés. Mais du moment que vous avez déjà mis votre mais dans la poche, cela fait deux batz et trois kreutzer pour le manger et une piécette pour le boire.

— Voilà, madame Galland; est-ce juste ?

— Oui, c'est payer très exactement.

— A ta santé, Justin.

— A la tienne, Victor.

[1] *Liot*, simple, stupide, imbécile. *Liotri*, bêtise, stupidité. Corruption de *Liaude*, car au féminin, on dit *liaude* : La Baby ressèbye èna *liaude*, el è on pou cure. — Le pasteur de Saint-Blaise demandait un jour au fameux Gallandre : « N'êtè-vo pà on d'noutrè vill' bordgè de N'tchaté ? » — A quoi Gallandre, qui avait quelque grief contre le ministre, répondit : « Ouaïeda ! monsieu le m'nistre, et poui vo, vo *z*-êtè on vill *liot*. »

G. Q.

— No *z*-alin... A revàï, madama Galan, a on autre viadze. Bailli lo bondzo a voûtre *n*-ome, quan vo l'èri rèveillî.

— Gran marcha. Adieu si-vo.

— Di va, Djustin, te n'euvre quasi pa la gordge; ne séye don pa tôlamè capo; te ressinbye ao djaquemar[1] do ba de la rue dao Tchati... Ye veu te contà auquè. Demindzo passà, y'ai ohi on sermon kmè djamà y n'è *d*-ai ohi yon.

— Et loquin?

— Vètci lo tèkste: « Beurnà son çleu que ne van pa s'astà u ban dé moquèran. » Lo mnistro no *z*-è *d*-a dèbità link dsu k'cè porte quasi peur; et u tchavon de son pridge, i no *z*-a rekmandà qu'aprî l'ègzinpio de Jésus, no dèvin bèni fâre kmè Djonas, l'ècofi de Vauledzin (i n'y'é piè ora), qu'è taulamè bon creyan qu'e s'è ateri la bnédikcion dsu lu et sé dzin. Din lo tin, te te moquâve de Djonas l'ècofi; mà te m'a dà que te t'in repèto pru, et lu t'a perdnà deu grantin. Por mè, ora, ne su piè, kmè din lo tin, contro çleu aoquin on baille lo nom de mômi[2]. Te sà pru que d'van mon mariadzo, y fezâï ribote por lo mé on dzo per senân-na. Te sà asbin que, din lé cabarè, on n'y'oue et on n'y dà ra de bin bon. C'è bin link qu'on treuve dé dzin adi a dire dao mau du vezin, dé mentè, et a se moquà de çleu que fan kmè fau. Por frèkantà ma fèna, qu'ètâï asbin èna môміra, y fezâï to kmè s'y'ètâï on to brav' omo: alâvo u sermon tu lé demindze. Mà, an mè-mimo, y me dezâï: « Atè père, Adèle, on viadze marià, te veu pru quità cé môмi!... » Mà y me su bin cohyenà; y'avé bouéta ma cape a recouélon. Y'ai *z*-eu bî me fotre d'sé prehyirè dvan dédjon-nà, dînà et non-nà, et dvan d'alà se cutchi, et d'adi lieure

— Nous allons... Au revoir, madame Galland, à une autre fois. Donnez le bonjour à votre mari, lorsque vous l'aurez éveillé.

— Grand merci. A Dieu (soyez-vous).

— Dis donc, Justin, tu n'ouvres presque pas la bouche; ne sois donc pas tellement triste; tu ressembles à la statue du bas de la rue du Château... Je veux te conter quelque chose. Dimanche dernier, j'ai entendu un sermon comme jamais je n'en ai ouï un.

— Et lequel?

— Voici le texte: « Heureux sont ceux qui ne vont pas s'asseoir au banc des moqueurs. » Le pasteur nous en a débité là dessus que cela porte presque peur; et, au bout de son sermon, il nous a recommandé qu'après l'exemple de Jésus, nous devions bien faire comme Jonas, le cordonnier de Valangin (il n'y est plus maintenant), qui est tellement bon croyant qu'il s'est attiré la bénédiction sur lui et ses gens. Dans le temps, tu te moquais de Jonas le cordonnier; mais tu m'as dit que tu t'en repens assez, et lui t'a pardonné depuis longtemps. Pour moi, maintenant, je ne suis plus, comme dans le temps, contre ceux auxquels on donne le nom de mômier. Tu sais assez qu'avant mon mariage, je faisais ribotte pour le moins un jour par semaine. Tu sais aussi que, dans les cabarets, on n'entend et on ne dit rien de bien bon. C'est bien là qu'on trouve des gens toujours à dire du mal du voisin, des mensonges, et à se moquer de ceux qui font comme il faut. Pour courtiser ma femme, qui était aussi une mômière, je faisais tout comme si j'étais un tout brave homme: j'allais à l'église tous les dimanches. Mais, en moi-même, je me disais: « Attends seulement, Adèle, une fois mariés, tu quitteras bien ces mô-

[1] Djaquemar, statue d'un homme armé, placée ordinairement sur une fontaine.

[2] *Môмi*, à l'origine *mommiau*, railleur, et, en 1640, charlatan, faiseur de charmes. Voilà l'origine du nom de *môмier* donné par les populations romandes protestantes à ceux qui trouvent que l'église nationale et multitudiniste ne donne pas complète satisfaction à leurs besoins religieux

din la grossa Bibla que sé dzin lu on bailli; ra n'y'a fà. Lly n'a pa làtchi d'on tsavon. Tan mì por mè, por cè que, dins', en veyin son coràdzo et sovè dé grossè larmè coui tchezivan avau son vesàdzo, y n'ai piè pu y teni et me su randu. Ora, no sin lé dzin lé piè beurnà dao mondo. L'è on piézi por mè de rintrà a l'hotau, ivoi y treuve adi ma fèna de boun' umeur et mé *z*-èfan djoyeu de poya veni me rèbrassi... Ne fau pa avaïr peur: por preyi, i n'y'a pa fauta d'étre adi dsu sé dgenu; kmè que cè séye, le bon Dieu no *z*-ouye adi[2].

— Ye su bin d'acor avoui tè, que fà Djustin.

— Por mè, ye su rudo contin de noûtra rancontra de voui... Ora, dèpatchin-no on pou: vèlink bintoû midzo[3]. Mà ce n'è pa do tin maul impye-hi, quê, tè?

— Mado na, que fà Victor... No vaetci a Bèva.

Emile Zwahlen.

miers!... » Mais je me suis bien trompé, j'avais mis mon bonnet à rebours[1]. J'ai eu beau me moquer de ses prières avant les repas et avant d'aller se coucher, et de toujours lire dans la grosse Bible que ses parents lui ont donnée; rien n'y a fait. Elle n'a pas cédé d'un bout. Tant mieux pour moi, parce que, ainsi, en voyant son courage et souvent de grosses larmes qui tombaient en bas son visage, je n'ai plus pu y tenir et me suis déclaré vaincu. A présent, nous sommes les gens les plus heureux du monde. C'est un plaisir pour moi de rentrer à la maison, où je trouve toujours ma femme de bonne humeur et mes enfants joyeux de pouvoir venir m'embrasser... Il ne faut pas avoir peur: pour prier, il n'y a pas besoin d'être toujours sur ses genoux; comme que ce soit, le bon Dieu nous entend toujours.

— Je suis bien d'accord avec toi, répond Justin.

— Pour moi, je suis très content de notre rencontre d'aujourd'hui... Maintenant, pressons un peu le pas: voilà bientôt midi. Mais ce n'est pas du temps mal employé, n'est-ce pas, toi?

— Mais non, répond Victor... Nous voici à Bevaix.

Traduit par Fritz Chabloz.

[1] J'avais mal combiné mon affaire.

[2] Voici l'oraison dominicale en patois de la Chaux-de-Fonds (communiquée à M. C.-E. Tissot par M. Oscar Nicolet):

Noûtre Père qu'è u chè; qu'ton nom sai sanktifiâ; qu'ton règne vègne; qu'ta velontà sai fàta dsu la téra kma u chè. Baille-no voui noûtre pan de tu lé djor. Padeûne-no noûtré *z*-ofânsè kma no pad'nin a çlé qu'no *z*-in fé du mau; et n'no lasse pâ chai dà la tâtacion, mà délivre-no du Mouèle, car c'è a Tè qu'apatin dà tu lè *z*-aidge, l'règne, la pouissâce et la gloire. Amin.

[3] Une vieille personne, née à Bevaix, me racontait, quand j'étais enfant, que les cloches de ce village disaient, lorsqu'on les sonnait:

Tinta Manon,	Tante Manon,
T'a do minton!	Tu as deux mentons!
T'è *n*-a mintu,	Tu en as menti
N'è *n*-ai que yon.	Je n'en ai qu'un.

Elle donnait le son voulu aux mots patois, comme on le fait ailleurs pour le tic-tac des moulins.

(Notons que lorsqu'une cloche tinte, elle *betche*: Y créye qu'è n'y a qu'a Vauledgin qu'on *betche* por èterra. — Verbe *betchie*.) G. Q.

La même personne chantait aussi ce qui suit:

Y'ai dza tan tsantà,	J'ai déjà tant chanté,
Vo n'me pahi guère,	Vous ne me payez guère,
Y'ai dza tan tsantà,	J'ai déjà tant chanté,
Vo n'me pahi pà.	Vous ne me payez pas.
Tsantri pieu qu'y n'aie a baire,	Je ne chanterai plus que je n'aie à boire,
Tsantri pieu qu'y n'aie bin bu.	Je ne chanterai plus que je n'aie bien bu.

H.-F. DB.

LO SUBIET AN ARDJET DU CORONEL

Du tin que Monsieu lo coronel Pury [1], avoué sa société, s'é *n*-alève en tchvau i Tàn-né [2], lé damé étan asseteyé su dé *z*-êno, lé djouné djé alèvé a pì, boûtan se la pervindje étè euveria, tchantan, batollian, ergotan, comé fan tu cé qu'an du lesi et du pan à l'otà.

È s'érétèvé su lo Crè-de-la-Citàdèle, d'ivouè on vè quézi tota la Comté, dé quatro fian, mèmamè piu yoin, devèr lo Vully et lo Pahi de Vau djank i rotché de Valorbé, et tchi lé Borgognon, de Ponterli a Mortau.

De lé, è déciedan contre lé Tcherbouenèré djank i Tàn-né. C'étè comé tré bàmé. Dé lé duvoué piu pteté, on ne veyè vouèro que de sapé : cé du fon avan l'air de bussé de fian lé piu hà, comé s'è l'avan *z*-u couéte de vèr lo seleu. La granta n'a qu'on u do sapé; lo resto è on gran ron de pira qu'on derè taillia fran avoué èn uti se gran, se gran que nion n'é *n*-a djamé vu on tò.

On y déciè per on séti à *n*-égré; ene etchilà vo *z*-ameine u fon, ivoué on treuve de la nedje to lo tchàtin. Link, la pira è comé solévà per dé granté colondé de iace que ne fondè djamé : amon, avau,

LE SIFFLET D'ARGENT DU COLONEL

Du temps que M. le colonel de Pury, avec sa société, s'en allait à cheval aux Glacières, les dames étaient assises sur des ânes, les jeunes gens allaient à pied, regardant si la pervenche était ouverte, chantant, babillant, discutant, comme font tous ceux qui ont du loisir et du pain à la maison.

Ils s'arrêtaient sur le Crêt de la Citadelle, d'où on voit presque tout le comté, des quatre côtés, même plus loin, depuis le Vully et le Pays de Vaud jusqu'aux rochers de Vallorbes, et chez les Bourguignons, de Pontarlier à Morteau.

De là, ils descendaient vers les Charbonnières jusqu'aux Glacières. C'étaient comme trois baumes (grottes). Dans les deux plus petites, on ne voyait guère que des sapins : ceux du fond avaient l'air de pousser de côté les plus élevés, comme s'ils avaient eu hâte de voir le soleil. La grande n'a qu'un ou deux sapins; le reste est un grand rond en pierre qu'on dirait avoir été taillé d'un seul coup avec un outil si grand, si grand que personne n'en a jamais vu un tel.

On y descend par un sentier en escaliers ; une échelle vous amène au fond, où l'on trouve de la neige (pendant) tout l'été. Là, la pierre est comme soulevée par de grandes colonnes de glace qui ne

[1] Les vieux supprimaient le *de*. C. D.
Il s'agit de M. le colonel Abraham de Pury, bisaïeul de M. Edouard de Pury-Marval. — Voir à ce sujet *Histoire de Neuchâtel*, par Tribolet, pages 175 à 231.

[2] *Tàn-né*, nom patois de la glacière de Monlési. C. D.

tot-è de iace; on drè éna tchambra tote à véro.

C'è se bé que Monsieu lo coronel y amenêve sovè sa société.

De lé, è retornêve per la Tchéraire-di-Moène : c'étè on to villho tchemin que lé moène du prioré de Motî prenian quan è *l*-alan vèr çlé de l'abaïe de Monbenoî.

Quan è l'étan à la Vatcherie, to çtu bé mondo s'astêve d'van lo tchalet; la Mérister a Djean-Loui, lo grindji du Monlési, traisè éna vatche; on bévé du lacé, à dévesan dé nové de la vla et dé *z*-afére de Djean-Djaque Rousseau et du roi de Prusse, noutre prince.

Lo tchvau et lé *z*-êno brotêvé, galopêvé et se fsan du bon san; dé viédje, è *z*-alève se tchampéyi djank i Tcherbouénéré, d'ivouè Tchavouénet[1] lé ramnéve adé.

C'étè on pouro boube que lé Paquemane d'la Peteta Tcherbouenère avan monté de la komnance, por on krutche per djeu. Quan è fou piu grò, è lo verdèré por tré loui d'or de gadjo per an[2]. Monsieu lo coronel li baillîve trè picète quan è ramadgîve lo tchvau et lé *z*-êno : c'è corbin por cè qu'è v'gnè se sovè per ver la Vatcherie. E tchantâve deu l'iène dè *z*-aube a l'autre.

Tu çté monsieu et çté damé alêvé sové passé l'euver à Paris, avoué dé gran seigneur. Mé, ci-amon, è l'étan to simpié, predjîvé patoi avoué no *z*-âtro, avan adé ena fioulta de Nchaté por lé villho, on bon conseil por lé féné, dé rmîdo et dé toquè por lé *z*-éfan.

De tota çta société, no ne cognossi bin que Monsieu Rousseau, qu'étè on pou

fondent jamais : en haut, en bas, tout est de glace ; en dirait une chambre toute en verre.

C'est si beau que M. le colonel y amenait souvent sa société.

De là, ils retournaient par la Charrière-des-Moines : c'était un tout vieux chemin que les bénédictins du prieuré de Môtiers prenaient quand ils allaient vers ceux de l'abbaye de Montbenoit.

Quand ils étaient à la Vacherie, tout ce beau monde s'asséyait devant le chalet ; Marie-Ester, la fille de Jean-Louis, le fermier de Monlési, trayait une vache ; on buvait du lait, en parlant des *nouveaux* de la ville (de Neuchâtel) et des affaires de Jean-Jaques Rousseau et du roi de Prusse, notre prince.

Le cheval et les ânes broutaient, galopaient et se faisaient du bon sang (s'amusaient) ; des fois, ils allaient s'ébattre jusqu'aux Charbonnières, d'où Chavouénet les ramenait toujours.

C'était un pauvre garçon que les Bachmann de la Petite-Charbonnière avaient misé de la commune, pour un kreutzer par jour. Quand il fut plus gros (grand), ils le gardèrent pour trois louis d'or de gage par an. M. le colonel lui donnait trois piécettes lorsqu'il prenait soin du cheval et des ânes : c'est peut-être pour cela qu'il venait si souvent par vers (près de) la Vacherie. Il chantait dès l'une des aubes à l'autre.

Tous ces messieurs et ces dames allaient souvent passer l'hiver à Paris, avec de grands seigneurs. Mais, ici en haut, ils étaient tout simples, parlaient patois avec nous autres, avaient toujours une bouteille de Neuchâtel pour les vieux, un bon conseil pour les femmes, des remèdes et des petits bonnets pour les enfants.

De toute cette société, nous ne connaissions bien que M. Rousseau qui était

[1] Tchavouénet, de *tcharon*, *charon*, tout petit bout d'homme.

[2] 69 francs 50.

farce. È n'été ne djoune ne vîllio ; è l'avé ena roba quézi comé on capucin et éna câla bordâna, lo tchatin comé l'euver. E l'alêve de tu lé fian ramadji toté sorté d'erbé qu'è bouètêve dé ena londjé bouëte à ferbian, ène espéce de toula : è dzè qu'è fzè de la botanik ; no ne savi pé cé que c'été. È s'anmêve bin avoué Monsieu lo coronel ; c'è porqué è l'été se sovè a Monlési ; è y avè trové Monsieu du Peyrou, et quan è l'étan lé trei alavé dè la comba du Mont que l'avan batcha « Le salon des Philosophes », è predjivé tan et se lontin qu'è l'érè fé lé quatro tin, qu'è n'y'éran ré vu, ne ré ohyî.

Di viédjo, Monsieu Rousseau vgnè batollhi ver no. Lé djouno l'anmêve por cé qu'è no dzè qu'i n'y'avè pé fata de tan d'erdjet por se bouété à ménidjo, que c'été pru de s'anmer. Mé ce ne fzè pé lo conto di vîllio, que trovêve que lé dubion fzan passé per dsu bin dé *z*-afére ; et Djean-Loui ron-nêve tu lé viédjo qu'è lo véyè predji avoué la Mérister.

On djeu qu'è s'é r'vgnian dinse to pianet di Tan-né, Monsieu lo coronel perdja on subiet d'erdjet que v'gnè d'on to vîllho gran-pére que l'avé raporté dè Morat, du tin d'la guéra avoué lé Borgognon.

— C'è on vrai djeu de guignon : mon grandjî d'la Rosîre è vni me dire qu'è *l*-alêve démoré u veledje dé lo bontin ; Djean-Loui r'kmince sa sgneula avoué la fontana qu'è vouédré dver lo vé, ia piu de di an qu'è l'é predje ; et y perdjo mon subiet d'ardjet !... Tchavouénet, té qu'è adé per ci, tchertche-lo : se te me lo raporte, y te baillô cè que te vouédré.

— Y m'ébäyo se c'è por to de bon qu'è m'baillerè cé qu'y vouédro, se dzé

un peu drôle. Il n'était ni jeune ni vieux ; il avait une robe presque comme un capucin et un bonnet à poil, l'été comme l'hiver. Il allait de tous les côtés ramasser toutes sortes d'herbes qu'il mettait dans une longue boîte en fer-blanc, une espèce d'ustensile à porter le lait : il disait qu'il faisait de la botanique ; nous ne savions pas ce que c'était. M. le colonel et lui s'aimaient beaucoup : c'est pourquoi il était si souvent à Monlési ; il y avait trouvé M. du Peyrou, et lorsqu'ils étaient les trois ensemble dans la combe du Mont qu'ils avaient baptisée *Le salon des Philosophes,* ils parlaient tant et si longtemps qu'il aurait fait les quatre temps qu'ils n'auraient rien vu ni entendu.

Des fois, M. Rousseau venait babiller vers nous. Les jeunes l'aimaient parce qu'il nous disait qu'il n'y avait pas besoin de tant d'argent pour se mettre en ménage, que c'était assez de s'aimer. Mais cela ne faisait pas le compte des vieux qui trouvaient qu'avec les écus on pouvait passer par dessus bien des choses ; et Jean-Louis grognait toutes les fois qu'il le voyait parler avec la Marie-Esther.

Un jour qu'ils s'en revenaient ainsi tout tranquillement de la Glacière, M. le colonel perdit un sifflet d'argent qui venait d'un tout vieux grand-père (un ancêtre) qui l'avait rapporté de Morat, du temps des guerres de Bourgogne.

— C'est un vrai jour de malheur : mon fermier de la Rosière est venu me dire qu'il allait demeurer au village dès le printemps ; Jean-Louis recommence sa *scie* (ses plaintes) avec (à propos de) la fontaine qu'il voudrait transporter au vent de la maison, il y a plus de dix ans qu'il en parle ; et je perds mon sifflet d'argent !... Chavouénet, toi qui es toujours par ici, cherche-le : si tu me le rapportes, je te donne ce que tu voudras.

— Je m'étonne (voudrais savoir) si c'est pour tout de bon qu'il me donnerait

Tchavouénet; s'y povo lo crére, y tchertchero bin pédé do an lo subiet. Ah bah! on coronel ne peu pé dire dé mété; et pi, è l'è se djéti qu'y ne risquo rè d'essayï.

Vouèlink mon Tchavouénet que tchertche, tchertche, tu lé djeu on pou, dé dmindje tot éti: i Coeubio, ava lo Pré-Déré, to lo lon d'la Tchéraire-di-Moène, djank i Tan-né.

Link, cé v'gnè malési: lo séti è se drè que lé tchîvré et lé féné an pru mâ d's'i tni. E n'y'avè piu que la nedje; è la revire de ci, de lé. Lé man li débatan et lé pî djiré (c'étè dù u mé d'Où): de çtu tin, lé pouré djé ne bouètêvé dé sabo que lé dmindje, et por alé tchi lé dzin ivoué on se djenîve.

A la fin dé fin, a force de bouété la nedje sé dsu dzo, è treuve lo subiet...

E va a l'otà, bouète sa cala du dmindje dé sa sakta, prè a la man sé sabo, apré lé *z*-avé bin nétayï dé l'adje di vatché, et s'é vin to balamè contre lo Monlési.

C'étè ena grossa vîllhe otà, que n'étè pé comé lé *z*-atré; el étè tota revoussa de vîllho sapé, de grô boû de foû, avoué dé londjé *z*-aleyé de frênô et de piénô: on érè dé que l'otà et lé boû avan crû alàvé. On y veyet onca sovet dé tchapu et dé brasse-mortî; mai è ne la f'zan pé piu neuva, et elle n'é *n*-étè que piu bala.

D'van d'étré, Tchavouénet bouéte sa cala, tchusse sé sabo et frote sé pî su lo ratieu, por faire l'onêto. I n'y'avè nion à la couézena; è va to drè à la tchambra, euvre la porta sin coqué et treuve Monsieu lo coronel et tota la société, que sopêvè.

E tire sa cala:

ce que je voudrais, se disait Chavouénet; si je pouvais le croire, je chercherais bien pendant deux ans le sifflet: Ah bah! un colonel ne peut pas dire des mensonges; et puis, il est si bon que je ne risque rien d'essayer.

Voilà mon Chavouénet qui cherche, cherche, tous les jours un peu, des dimanches tout entiers: aux Cœubles, en bas le Pré-Dernier, tout le long de la Charrière-des-Moines, jusqu'à la Glacière.

Là, cela venait difficile (malaisé); le sentier est si droit (raide) que les chèvres et les femmes ont beaucoup de peine de s'y tenir (pour le gravir). Il n'y avait plus que la neige; il la retourne de ci, de là. Les mains lui débattaient (il avait l'onglée) et les pieds aussi (c'était dur au mois d'août): de ce temps, les pauvres gens ne portaient des sabots que les dimanches et pour aller chez les voisins, où l'on se gênait.

A la fin, à force de mettre la neige sens-dessus-dessous, il trouve le sifflet...

Il va à la maison, met son bonnet du dimanche dans sa poche, prend à la main ses sabots, après les avoir bien nettoyés dans l'auge des vaches, et s'en vient tout doucement contre Monlési.

C'était une grande vieille maison, qui ne ressemblait pas aux autres; elle était tout entourée de vieux sapins, de grands hêtres, avec de longues allées de frênes et de platanes: on aurait dit que la maison et les arbres avaient grandi ensemble. On y voyait pourtant souvent des charpentiers et des maçons; mais ils ne la faisaient pas plus neuve, et elle n'en était que plus belle.

Avant d'entrer, Chavouénet met son bonnet, chausse ses sabots et frotte ses pieds sur le racloir, pour faire l'honnête. Il n'y avait personne à la cuisine; il va tout droit à la chambre, ouvre la porte sans heurter et trouve M. le colonel et toute la société qui soupaient.

Il ôte son bonnet:

— Dieu vo z-ède, Monsieu lo coronel et tota la compagnie!... Y vo raporto voutro subiet.

— Tè, c'è Tchavouénet!... Y te r'mercho bin; te t'ai baillî bin du mâ por lo retrové... Qu'è-ço que te féré piaisi?

— Monsieu lo coronel, si cè n'vo fsè de rè, y vouédro être voutro grandjî a la Rosîre.

— Mon grandjî!... Et avoué qué?... È te fâ dé vatché, dé beu et to lo resto... Et te n'ai ré!...

— Perdené-me, Monsieu lo coronel, y ai tré loui d'or et kauke betche dé on pion de ba. C'è dja por ena ptéta vatche et on modjon. Et pi, y pinsêvo dinse que se Monsieu lo coronel volé m'édî de kake dubion, por me bouété é trin, y travaillero tan qu'y rebaillero djank u déré krutche dvan qu'é seye grantin.

— No vérin... Mé, dî-me porqué te veu être grandjî?...

Tchavouénet tordjet sa cala, la bouétève dé sa sakta, la reçortecè et ne dzè ré.

— Alin, prédje. E-ço que t'ai pere?

Tchavouénet pré sa cala, la piante dsu sa têta, por se baillî du coueredje, et kmince :

— Monsieu lo coronel... Djaque Boré... la Mérister vouedré... Djean-Loui... S'y'éto grandjî... lo villho a dé... la Mérister ne veu pé...

— Ai-te perdu la sneida?... Comé veu-te qu'y te comprégno... Ne fau pâ breutenâ et cocassî. Prédje dadrè.

— Monsieu lo coronel et tota la compagnie, rekmince lo pouro Tchavouénet, â rebouété sa cala dé sa sakta, y voudro me mérié avoué la Mérister; Djaque Boré la guegne dé çtu bontin; Djean-Loui ne drè pé na, è ne veu la baillî qu'a on bon grandjî; et la Mérister ne veu pé lo Djaque... Çtu viédje, y ai to dé...

— Dieu vous aide, Monsieur le colonel et toute la compagnie!... Je vous rapporte votre sifflet.

— Tiens, c'est Chavouénet!... Je te remercie beaucoup; tu t'es donné bien de la peine pour le retrouver... Qu'est-ce qui te ferait plaisir?

— Monsieur le colonel, si cela ne vous fesait rien, je voudrais être votre fermier à la Rosière.

— Mon fermier!... Et avec quoi?... Il te faut des vaches, des bœufs et tout le reste... Et tu n'as rien!...

— Pardonnez-moi, Monsieur le colonel, j'ai trois louis d'or et quelques batz dans un pied de bas. C'est déjà pour une petite vache et une génisse. Et puis, je pensais comme cela que si Monsieur le colonel voulait m'aider de quelques louis, pour me mettre en train, je travaillerais tant que je rendrais jusqu'au dernier kreutzer avant qu'il soit longtemps.

— Nous verrons... Mais, dis-moi pourquoi tu veux être fermier?...

Chavouénet tordait son bonnet, le mettait dans sa poche, le ressortait et ne disait rien.

— Allons, parle. Est-ce que tu as peur?

Chavouénet prend son bonnet, le place (plante) sur sa tête, pour se donner du courage et commence :

— Monsieur le colonel... Jaques Borel... la Marie-Esther voudrait... Jean-Louis... si j'étais fermier... le vieux a dit... la Marie-Esther ne veut pas...

— As-tu perdu l'esprit?... Comment veux-tu que je te comprennes?... Il ne faut pas bégayer. Parle clairement.

— Monsieur le colonel et toute la compagnie, recommence le pauvre Chavouénet, en remettant son bonnet dans sa poche, je voudrais me marier avec la Marie-Esther; Jaques Borel la reluque depuis ce printemps; Jean-Louis ne dirait pas non, il ne veut la donner qu'à un bon fermier; et la Marie-Esther ne veut pas de Jaques... Cette fois, j'ai tout dit.

— Ha! ha! y li su... Va démandé ta Mérister; te séré mon grandjî à la Rosire. Quan te vouédré atchté ton tchéda, te revédré ci.

— Que lo bon Dieu vo lo rède!... Mé Djean-Loui è piu tête-carée que tu voutre z-ènno alâvé, que lo son portan dja bin. S'è s'av'zè d'me dire na, è ne revédrè djamé a déré. Se Monsieu lo coronel li dzè kake balé rason?... vo que sêté s'bin!... m'n afaire séré bin meilleu.

— Va a l'otà et no vérin.

— Gran merci. Bouené né, Monsieu lo coronel et tota la compagnie.

Lo lédman, Monsieu lo coronel, que se promenêve, veyé Djean-Loui que déverîve l'avoué de la fontan-na qu'été déré l'otà.

— Fai-te du bouèn' ovredjo?

— Pé tan. E fà adé recominci; se la fontan-na étè dver lo vè, cé séré grô kmoudo, sin conté tota la nedje qu'é fà paleyî l'euver; è ci y'a adé dé grossé menéyé: y baillero bin on dubion de piu per an por tchandjî cé.

— Et s'y t'lo tchandjo sin qu'è t'à cotasse on krutche, ré qu'a éna condicion que ne séré que por on viédje?...

— È ne m'é coterè ré? et la condicion ne séré que por èn' an?... Y féri to cé que vo vouédré; vo n'ai qu'a dire. Que fà-tu faire?...

— Baillî la Mérister a Tchavouénet.

— A Tchavouénet!... noutra Mérister!... a on gaillu que n'a ne pion ne pata!... Vo vo gaussé de mé, Monsieu lo coronel.

— Tchavouénet serè grandjî a la Rosire dé lo bontin, et c'è mé que payo lo tchédà.

— Ha! ha! j'y suis... Va demander ta Marie-Esther; tu seras mon fermier à la Rosière. Quand tu voudras acheter ton chédal [1], tu reviendras ici.

— Que le bon Dieu vous le rende!... Mais Jean-Louis est plus têtu (tête carrée) que tous vos ânes ensemble, qui le sont pourtant déjà beaucoup. S'il s'avisait de me dire non, il ne reviendrait jamais en arrière. Si Monsieur le colonel lui disait quelques belles paroles?... vous qui savez si bien!... mon affaire serait bien meilleure.

— Va à la maison et nous verrons.

— Grand merci. Bonne nuit, Monsieur le colonel et toute la compagnie.

Le lendemain, M. le colonel, qui se promenait, voyait Jean-Louis qui détournait l'eau de la fontaine, placée derrière la maison.

— Fais-tu du bon ouvrage?

— Pas tant. Il faut toujours recommencer; si la fontaine était du côté vent, ce serait bien commode, sans compter toute la neige qu'il faut enlever à la pelle l'hiver; il y a ici toujours des gros amas amenés par le vent : je donnerais bien un louis de plus par an pour changer cela.

— Et si je le changeais sans qu'il t'en coutât un kreutzer, rien qu'à une condition qui ne serait que pour une fois?...

— Il ne m'en coûterait rien? et la condition ne serait que pour un an?... Je ferai tout ce que vous voudrez; vous n'avez qu'à dire. Que faut-il faire?...

— Donner la Marie-Esther à Chavouénet.

— A Chavouénet!... notre Marie-Esther!... à un guenilleux qui n'a ni argent ni habits?... Vous vous moquez de moi, Monsieur le colonel.

— Chavouénet sera fermier à la Rosière dès le printemps, et c'est moi qui paye le chédal.

[1] *Chédal*, le bétail, l'attirail, les outils, les ameublements d'un domaine. J.-H. B.

— C'é bin aqué por lu, mé ce n'é pé pru por mé; y ne vu baillî ma feuilta qu'a én' omo qu'ai lo dequé.

— L'avé-te tan, lo dequé, quan t'ai kemincé avoué duvoué peteté vatché et on tchvau bouéteu?... Te te trovève portan on pru bon perti por la Mélie a l'Ancian de Mâmont, ta féna anondrè... Tchavouénet a bouena condute et du coredjé a sa bésogne. Avoué celink, é féré son tchmin.

— Gran bin li fasse, porvu que c'è seye atra per que ci.

— Hé bin! fé comé te vouédré, Djean-Loui; mé pisk t'é se casserou,. te paleyeré te menéyé djank a ton déré euver. C'è mé qui te lo dio.

Lo coronel avé la tête su lé *z*-épelé quan è fayè, et Djean-Loui lo savé bin.

— Ne vo corossì pé, Monsieu lo coronel. Pisk y ne pu pé faire atramè, prétéla et que nion ne m'é predje piu... Knaïe de Tchavouénet! que n'èt-u u fin fon di Tan-né avoué l'omo a la roba de capucin! è l'avé bin fata de vni répi la têta a noutra Mérister avoué toté sé fouéli!...

Quan vegnia lo bontin, tchacon été conté: la Rosire avé son grandji, Tchavouénet sa Mérister, Djean-Loui sa fontan-na dver lo vè et Monsieu lo coronel son subiet d'ardjet.

— C'est bien quelque chose pour lui, mais ce n'est pas assez pour moi; je ne veux donner ma fille qu'à un homme qui ait le *dequoi* (du bien).

— L'avais-tu tant, le *dequoi*, quand tu as commencé avec deux petites vaches et un cheval boiteux?... Tu te trouvais pourtant un assez bon parti pour l'Amélie à l'Ancien (d'église) de Malmont, ta femme maintenant... Chavouénet a bonne conduite et du courage à son travail. Avec cela, il fera son chemin.

— Grand bien lui fasse, pourvu que ce soit autre part qu'ici.

— Eh bien! fais comme tu voudras, Jean-Louis; mais puisque tu es si sorcier (méchant et avare), tu enlèveras à la pelle tes *menées* de neige jusqu'à ton dernier hiver. C'est moi qui te le dis.

Le colonel avait la tête sur les épaules quand il le fallait [1], et Jean-Louis le savait bien.

— Ne vous fâchez pas, Monsieur le colonel. Puisque je ne peux pas faire autrement, prenez-la et que personne ne m'en parle plus... Canaille de Chavouénet! que n'est-il au fin fond des Glacières avec l'homme à la robe de capucin! il avait bien besoin de venir remplir la tête à notre Marie-Esther avec toutes ses folies.

Quand vint le printemps, chacun était content: la Rosière avait son fermier, Chavouénet sa Marie-Esther, Jean-Louis sa fontaine au vent de la maison et M. le colonel son sifflet d'argent.

Caroline Droz.

[1] Avait une volonté très arrêtée.

LÉ FÉNÈ ET LE SCRÈ

(1841)

Rè ne pèze tan qu'on scret. Le gardà lontai è dificile è damè, et, sur çu pouaï, y sè bon nombre d'ome que son fénè.

Por éprovà la sione, én' ome cria, la nè, coûtchi pré de yïe :

— Aïe ! Qu'è-ça ? Y n'è pui piè, on me décire ; y écutche d'én' eu. Oaïe ! le véla, boûtà ; el è ancorè to tchau. Gardà-vo bin de le dire, on me dirè djenoeïe.

La fène, neuve sû le ca, crè l'afaire et promè de n'è rè dire.

Le laideman, deu la pointe du djor, eul cor tchïe sa vezene, et lyïe di :

— Un ca è arevà ; mé n'é ditè rè, vo me féri batre : mén' ome vè de faire én' eu grò kemè quatre ; mé n'é ditè rè !...

— Ne craitè rè, di l'autre, y ne soû pa batollia.

To parie el boerle d'è contà la novale, et va la répèdre a piè de di *z*-édrè. A piàce d'èn' eu, el è di trai. En' autre, su le scrè, di quatre, et, à la fai du djor, è *l*-y è *d*-avè piè de cent.

LES FEMMES ET LE SECRET

(1841)

Rien ne pèse tant qu'un secret. Le garder longtemps est difficile aux dames, et, sur ce point, je sais bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne, un mari s'écria, la nuit, couché près d'elle :

— Aïe ! Qu'est-ce ? Je n'en puis plus, on me déchire ; j'accouche d'un œuf. Oui ! le voilà, regardez ; il est encore tout chaud. Gardez-vous bien de le dire, on m'appellerait poule...

La femme, neuve sur le cas, croit la chose et promet de se taire.

Le lendemain, dès le point du jour, elle court chez sa voisine, et lui dit :

— Un cas est arrivé ; mais n'en dites rien, vous me feriez battre : mon mari vient de faire un œuf gros comme quatre ; mais silence !...

— Ne craignez rien, dit l'autre, je ne suis pas babillarde.

Cependant elle grille d'en conter la nouvelle, et va la répandre en plus de dix endroits. Au lieu d'un œuf, elle en dit trois. Une autre, sous le sceau du secret, dit quatre, et, à la fin du jour, il y en avait plus de cent.

PATOIS DU LANDERON

Rè ne païze tan qu'on scrè. Le vouardâ gran taeï è maulaisïe è damè, et, sou çou poeï, y sé bon nombre d'ome que son fénè.

Por éprovâ la chonne, enn ome s'écria, la nè, coûtchî pri de yïe :

— Aïe !... Quî-cè ? Y n'y è poui piè, on me décire ; y écoutche d'én' é. Oeï ! le vetci, boûta ; el è ancorè to tchau. Vouardâ-vo baeï de le dire, on me diraï djenoeille...

La fène, nève dsu lo ca, craï l'afaïre et promè de se kaïzie.

Le lèdeman, dî le poin dou djor, el cor tchïe sa vezene et yi di :

— On ca è èrevâ, mâ n'é ditè rè, vo me fari batre : mén' ome vaeï de faire én' é grô kemè quatre ; mâ kaïsie-vo.

— Ne craïtè rè, dit l'autre, y ne sïe pa babeliârda.

To de même, el ne se sè pa d'è racontâ la novale et va l'épantchïe de piè de di édraï.. A piâce d'én' è, el é di traï. En' autre, dzo le scrè, di quatre ; et, à la faï dou djor, el y è *d*-avaï piè de cent.

PATOIS DE NEUCHATEL

Rè ne peze tan qu'on scret. Le gardâ lontaein è maulaisïe è damè, et, dsu çtu pouè, y sè bon nombre d'ome que son fènè.

Por éprovâ la sionna, én' ome cria, la nè, coûtchî prè de lyïe :

— Aïe !... Qu'è-cè ? Y n'è pu pieû, on me décire ; y acoutche d'én' eu. Oaïe ! le velaik, boûtâ ; el è ancora to tchau. Gardâ-vo baï de le dire ; on m'apèleraï djenoeille.

La fèna, neûva sû le ca, cré l'afaire et promè de n'è rè dire.

Le lédeman, dè la pointe du djor, el cor tchïe sa vezenâ, et lyï di :

— On ca é arivâ, mé n'è ditè rè, vo me féri rollié : mén' ome vaï de faire én' eu grô kemè quatre ; mé n'è ditè rè.

— Ne craitè rè, di l'autre, y ne cheu pa babillârda.

Egalamè, el boerle d'è contâ la novala et va la repèdre a pieû de die *z*-édrè. A piace d'én' eu, el è di trai. En' autre, dzo le scret, di quatre, et, à la faeï du djor, el y an avain pieû de cent.

PATOIS DE SAVAGNIER [1]

Rè ne tchutche [2] pieù qu'on scret. Le voerdâ lonteï è maulasie è fènè, et, su çu pouaï, y sé beï dé *z*-ome qu' son fènè.

Por éprovà la chonne, én' ome s'écria, la nai, cutchie ver lyïe :

— Aïe !... Qu'è-cè ? Y n'è pui pieù, on me deboerze [3], y acutche d'én' eu. Oïe ! le véleik, boùtà ; el è ancorè to tchau. Voerdâ-vo beï de le dire ; on me drè djeneuille.

La fène, neuve su çu ca, crou l'afâre et promèta de se kêzie.

Le lédeman, dè l'aube du djor, el cora tchïe sa vezene et lyï dza :

— Èn' afâre é ariva, mà n'è ditè rè, vo me farî à skeur : men' ome veï d'òvâ én' eu grò kemè quatre ; mâ kézie-vo.

— Ne craïetè rè, dza l'autre, y ne sue pà batollhe.

Portan el demoedge d'è dire la novale et va la portà dè mê de dïe edré. A piace d'én' eu, el è dza tré. En' autre, dzo le scrè, dza quatre, et, a la feï du djor, el y è *d*-avé mê de cent.

PATOIS DU PAQUIER

Ret ne pêse atan qu'on scret. L'voirdà lontin bäye bin du mau é damé, et, por çt-afar, y sé bin dé *z*-ome qu'son féné.

Por éprovà la chone, en' ome criave, la nè, coutchie a fian d'lli :

— Aye ! qu'é-cé qu'c'è ?... y n'é poui pieu [4], on me detchir ; y acoutche d'en'eu. Oye ! le vlê ; boùtà ! el é ancor to chô. Voirdâ-vo bin d'le dir : on m'apèlerê djneuye.

La féna, neuva lin d'su, crê l'afar et djur d'se kaisie.

Le ledman, u pté djor, el cor tchie sa vezeunne et lli di :

— On ca è arva ; mà n'é dité ret, vo me feryie röyie ; m'n'ome vin de fâr èn'eu grò kmé quatre ; mâ n'é prédgie pâ !

— E n'fau pà avouê peur, di l'autre, y n'soue pà en' batöye.

Toparie, el gueurlle d'é contà la noval et va le rbèta à pieu de di *z*-édrè : à piace d'èn'eu, el é di tré. En' autre, adè dzo le scret, di quatre, et, à la fin du djor, eye *d*-avê pieu d'cent [5].

Recueilli par Jean CUCHE.

[1] *Grand* et *Petit* Savagnier. Le patois neuchâtelois n'a pas gardé, comme le patois vaudois, le vieux mot *magni* ou *magnou*, pour grand. Il dit *Grand*-Chézard, *Grand*-Bayard, tandis que les Vaudois disent Biol *y-Magnou*, en opposition à Bioley-Orjulaz, *Montmagny*, *Chaumagni* ou *Chauméni*.

[2] *Tchutchie*, presser sur quelque chose : Tchutche pairè ancorè on poue, — tchutchie ancorè mé, — y tchutcherai pru s'y avai la force, — è vlai qu'y tchutchisse, — ora, tchutchin. G. Q.

[3] A Valangin, *débreze* (débriser), ou *dessri*, déchirer.

[4] Prononcer *eu* comme *e*.

[5] La différence entre les patois du Val-de-Ruz se trouve surtout *dans l'accent*, qu'on ne parvient pas à écrire comme il doit être prononcé. J. C.

PATOIS DE NOIRAIGUE

Rè ne pèse tan qu'on scrè. Le gardà lontaein è maulaisïe è damè, et sur çtu poaeï, y sè bon nombre d'ome que son fènè.

Por éprova la chonna, en' ome s'écria, la né, cutchi pré de lyïe :

— Aïe !... Qu'è-cè ? Y n'è pu piè, on me décire ; y acutche d'én' eu. Oaïe ! le vélè, boûtà ; el è oncore to tchau. Garda-vo baein de le dire, on me dracin djeneuille.

La fèna, neuva sù le ca, crin l'afaire et promè de se kainzie.

Le lédeman, deu la pointa du djor, el cor tchïe sa veuzena, et lyi dza :

— On ca è arvà, mé n'è ditè rè, vo me féri batre : mén' omo vaï de faire én' eu grò kemè quatoeur ; mé kaïsie-vo.

— N'ayïe pa peur, dza l'autra, y ne cheu pa babeliarda.

To parie el boerle d'è contà la novala et va la rpèdoer a piè de dïe édraein. A piacé d'én' eu, el è dzei traein. En' autra, dzo le scrè, dza quatoeur[1], et, a la fin du djor, el y è *d*-avaein piè de cent.

PATOIS DES VERRIÈRES

Rè ne pèse tan qu'on scrè. Lou voudgé lontaï è defcilou è damè, et, su celu poin, y sà bon nombrou d'oùmou que son fène.

Pou éprouvé la sva, en' oùmou s'écria, la né, cûtsi prè de ly :

— Aïe !... Qu'è-çou ? Y n'è poui ple, on me décire ; y écutsou d'én' eu. Aïe ! lo voirik, regouaitché ; l'è ancra tou tsà. Vodgé-vou baeï de lou deurre, on m'aplerè dzerna.

La fèna, neuva su lou ca, crè la tsoùza et proumè de se kaizie.

Lou lédeman, dè la poïnta du dze, el couè tsi sa vezena, et li de :

— On ca è ervé, mé n'é dété rè, vou me fériè batre : mén' oùmou vaeï d'oùvé én' eu grò kemè quatrou ; mài kaizie-vou.

— Ne craïtè rè, de l'autra, y ne su pa batollhe.

Potchan, el groeille d'è contaï la nouvèla et va la répèdre a ple de dï édrè. An' é lu d'én' eu, el à deze trè. En' àtrà, su lou scrè, de quatrou, et, a la faï du dze, il y à *d*-avé ple de cent.

[1] A Noiraigue, on dit *quateur* ou *cateur*, pour *quatre*. — « Les adjectifs numéraux ne manquent pas d'intérêt pour la question des rapports du gaulois avec le latin. Pour *quatre*, le gaulois disait *catur* (qu'on retrouve dans le génitif d'un nom propre, *Caturei*), le latin *quatuor*, l'irlandais *cethar*, le sanscrit *catvar*, l'ombrien *petur* et l'osque *petiro*. Pour *cinq*, le patois dit *chin* : le gaulois disait *coinc*, identique au latin *quinque*. Pour *un*, le patois dit *on*, l'ancien irlandais *oin*, *oen*, le breton *un*, le latin *oino*, *unus*, l'ombrien *unu* ». (Wilhelm Neumann. *Parenté du gaulois et du latin*, Neuchâtel 1880.) — Notons encore que les Gaulois comptaient, non par *dix*, mais par *vingt*, et que c'est de là que nous viennent les expressions *quatre-vingts*, *six-vingts*, *quinze-vingts*, etc.

PATOIS DU CERNEUX-PÉQUIGNOT

Ro ne pàse tan qu'in scret. Lou voidà lontan a maulaisie au déma, et, dsu çti pouan, y sàvou bon nombrou d'òna que son fona.

Pou éprouvà la sunnè, en' ònou mérià s'écria, lè neu, coutchî decoutè lè :

— Aïe !... Qu'a-çou ? Y n'o peùvou plieu, on me décire ; y escoutchou d'én' ùë. Oui, lou vouaiki, revoidà ; l'a ocoua tou tchau. Voidà-veu baï de lou dire, on me dirè zjenelè.

Lè fonè, neuvè dsu lou ca, crè le tchouzè et proumo de se kiézie.

Lou lodeman, da lè pouantè di zjeu, lé fu tchïe sè vezenè, et li de :

— Yin ca è erevà, man n'è deta ro, vou me féri batre : men ònou veï de faire én' ùë groù kemo quiètrou ; mé kiésie-vou.

— Ne crouanta ro, de l'autre, y ne seu pa braquè.

Poutan lè grille d'o contà lè nouvel et vè lè repoùta a plieu de diè z-odrè. O plièce d'én' ùë, l'è è de trei. En'autre, dzeu lou scrè, dè quiètrou, et, è lè fien di zjeu, il y on évè plieu ce ço.

PATOIS DE SAUGES

Rin ne pàïze tan k'on skrè. Lo vouardà grantin è maulézi àè damè ; et ye cogniosso bon nombro d'omo que son fène ao to fin, por ce z-afâre.

Por èprovà la chona, èn' ome se bouètà a rêlà, pindin la né, kouètsi a fian de lli :

— Äye ! äye ! qu'è-ço ?... ye n'in pouu pye, on me dècouissire !... y'acoûtso d'èn' eù ; öye, mado ! lo vaèkè, boùtà !... l'è oncoìra to tsau !... vouardà-vo bin de lo dere : on me bouèleràè dzeneille[1].

La fèna, qu'ètäï neùva su lo ca, cràè to bouèneman l'afâre et djure de se kàèzi.

Mà lo lindeman, tot a la pointe dao dzo, le cor tsì sa vezena, et lyai di :

— On rud' afâre è arivà tsi no ; mà, n'in euvri pà lo mor, vo me féri rollhi de cou... m'n omo vin d'ovà d'èn' eù grô comin quâtro ; mâ, por l'amour de Dieu, kioùtè voùtro mor !...

— Ne vo fau pà avàè pouère, dezàè l'aùtra tota druva ; ye ne su pâ batollhe ! Dieu m'in vouàrda !...

Toparàè, le greuille d'in contà la novala, et va to lo dràè la rebatollhi in pye de dì z-indràè : à piace d'èn' eù, l'in di tràè. En' autra, adi in gran catson, dezàè quatro. Et, lo vìpro, l'y'in avàè pye de çan.

[1] Si le fabuliste avait su le patois, il aurait dit ici : « On m'appellerait coq », *on me deràè pau ;* — ce qui aurait fait, de la nouvelle à répandre, quelque chose de beaucoup plus grave, car de l'œuf pondu par un coq (œuf qui, en patois, s'appelle *cocatri*) doit naître, d'après l'opinion populaire, un serpent, un basilic... Voyez-vous la situation du pauvre homme accusé de bonne foi par sa femme d'avoir infesté le village de basilics ?... F. C.

PATOIS DE CERNIER

Ret n'pèse tan qu'on skret. L'voirdà lontin baïll' bin d'l'inbara aè damè, et, as ce sudjê, y knioss' kantità d'ome qu'son fènn'.

Por éprovà la chone, en' ome rélâve, la nè, cutchie a fian d'llie :

— Äye ! qu'in-cè ? Y n'è pui pieu, on m'détchire ; y acutche d'en oeu. Öye ! le vélê, boûtà vàe ; el è ancor to tchô. Voirdâ-vo bin d'le dir : on m'nomrè djneuille.

La fènn', noviss' lai d'su, crê la tchôse et promè d'se kaesie.

Le lédman, a la pointe du djor, el cor tchie sa voizenne, et lli di :

— On ca è arva ; mà n'è ditè ret, vo m'fari rôssà ; m'n ome vin d'fair en' oeu grô kmet quatre ; mà pâ *z*-on mo !...

— Ne craignie ret, fà l'autre, y n'soue pà en' blague.

Toparie, el grôille d'è contà la noval, et va la répétà à pieu de die *z*-édrè : a piace d'en' oeu, el è di trae. En' autre, djiré so le skret, di quatre, et, a la fin du djor, ll'y à *n*-avê pieu d'cent.

Recueilli par J.-C. Renaud.

PATOIS DE TRAVERS

Ré ne peyse tan qu'on scrè. Lo guardé lontin è malaisie por lé damé, et, su ç'tu poin, y sai bon nombre d'omo que son féna.

Por éprouva la chouna, en' omo s'écria, la nue, cutchi prè d'lye :

— Aïe ! qu'è ce o que t'sé ? Y n'e pu pieu, on me détcire ; y acoutcho d'un eu. Oï, lo vela, y e ancor tô tchau. Gardé-vo bin de lo dire : on diré que su ena djeneuille...

La fena, qui n'a djamé vu ça, cré la tchose et promè de se kaisi.

Lo lendeman, dei lou poin du djeur, el cor tché sa voisenna, et ly di :

— On ka m'e arvè ; mé n'e dite ré, vo me fari batré ; mon omo ven de fere on eu grô comé catro ; mai kaisi-vo !...

— Ne cré ré, di l'atra, è ne su pa ena batollhe.

To parai, el beurle de lo dire et core le répédre a ena dizana de piace. A piace d'un eu, el an di tré. En' atra — sou lo scrè, — e di catro ; et, a la fin du djeu, y an avé pieu de tsan.

Recueilli par le Dr H. Stauffer.

LETTRE D'ENVOI

A M. LOUIS GUÉBHARD, en lui remettant une bourse, le jour de la SAINT-LOUIS

(18 Aout 1781)

Do bon djore, frare Loui !
Mon cœur è ragaillardi
De vo faire prezèta
Ceta joulia petita borseta
Qu'y ai fai avoi (avei) gran piezi
Por cetu bei djor de Loui.
Y soite que, dai cinquante an,
Avei voutré déçandan,
Vo poussé vo diverti
Et chanta : « Vive Loui ! »
Por que le concèr seye bei,
Ho ! par ma fé ! è foudrai
Que voutre petita fèneta
Vo fasse ena Louiseta,
Por qu'a la suite du tei,
On geidre èle vo baillai.
Adon, adon, frare Loui,
A cé nocé no danseri,
Se celu que tai la fau,
Ne me vai pa dire : « Haro ! »
A *n*-atédé cetu momè,
Y jure, fé d'oneita gè,
Qu'adei y vo *z*-ameri,
Et qu'y m'everteleri
De vo prova qu'y cheu de cœur,
Na pa voûtre ombye serviteur,
Mà bai voutre bon' amita,
Marie-Lizabez Motta.

Marie-Elisabeth MOTTA.

Bien le bonjour, frère Louis !
Mon cœur est ragaillardi
De vous faire présenter
Cette jolie petite bourse
Que j'ai faite avec grand plaisir
Pour ce beau jour de *Louis*.
Je souhaite que, dans cinquante ans,
Avec vos descendants
Vous puissiez vous divertir
Et chanter : « Vive Louis ! »
Pour que le concert soit beau,
Oh ! par ma foi ! il faudrait
Que votre petite *femmette*
Vous fasse une Louisette,
Pour qu'à la suite du temps,
Un gendre elle vous donne.
Alors, alors, frère Louis,
A ces noces nous danserons
Si celui qui tient la faux,
Ne me vient pas dire : « Haro ! »
En attendant ce moment,
Je jure, foi d'honnête gent,
Que toujours je vous aimerai,
Et que je m'évertuerai
De vous prouver que je suis de cœur,
Non pas votre humble serviteur,
Mais bien votre bonne amie
Marie-Elisabeth Motta.

Traduit par Ch.-Eug. TISSOT.

TRÉ MÉTÉ DE ROBAR-DÉ-Z-OSÉ

1. *Robar, seiteu.* — On gaillè que rôdève de velédjo à velédjo, por vèdre dè fâ et dè moleté, s'érête por ofri sa mertchandize tchi on payezan de St-Sulpi, ivoué Robar travaillive comé seiteu. Lo payezan, que n'avé pé fata de fâ, n'é *n*-atcheta ré : è dza qu'è *l*-avai avezi, quan è *l*-é volé éna, de l'atcheta dé lé grandé bouétiqué, ivoué è *l*-étè adé grô bin servi.

— Hé bin ! noutro maître, li fâ Robar, vo *z*-ai tor de n'é rè atcheta de ç't-ami. Y vo *z*-è cordrai[1] bin èna dinse; c'è dé rajeu. El son grô bouénè... I ya on per d'an, y é *n*-ai atcheté éna dinse, et, on djeu qu'y seyivo on pré et qu'y'étau u permi svéyé, u fin bor, *krrâdo !*... y oudjo éna kreusseneie de la metchance. Y m'érêto por savèr cé que c'è... C'étè mé que vegnivo de taillî per lo mété éna bouéna qu'y n'avo pé vussa... Y boûto ma fâ qu'y creyô fotia, frézia : el n'avé pé fata de molé !...

2. *Robar, tchapu.* — On viédje, Robar avé grépa dsu éna grossa sota que se trova vudo u couetchet : dé l'hâ djunk u ba, è *l*-étai comé éna caisse de pandula, de magnîre que quan è vola monté dsu

TROIS PROUESSES DE ROBERT-DES-OISEAUX

1. *Robert, faucheur.* — Un individu qui rôdait de village en village, pour vendre des faux et des molettes, s'arrête pour offrir sa marchandise chez un paysan de St-Sulpice où Robert travaillait comme faucheur. Le paysan, qui n'avait pas besoin de faux, n'en acheta pas : il dit qu'il avait coutume, lorsqu'il en voulait une, de l'acheter dans les grands magasins, où il était toujours très bien servi.

— Hé bien ! notre maître, lui dit Robert, vous avez tort de n'en pas acheter de cet ami. Je vous en souhaiterais bien une ainsi : ce sont des rasoirs. Elles sont très bonnes... Il y a une paire d'années, j'en ai acheté une ainsi, et, un jour que je fauchais un pré et que j'étais au premier andin, au fin bord, *crâo !* j'entends un craquement épouvantable. Je m'arrête pour savoir ce que c'est... C'était moi qui venais de couper par le milieu une borne que je n'avais pas vue... Je regarde ma faux que je croyais tout ébréchée, en pièces : elle n'avait pas besoin d'être aiguisée !...

2. *Robert, charpentier.* — Une fois, Robert avait grimpé sur un gros sapin (de pâturage) qui se trouva creux au sommet (où poussent les grosses branches) : du haut jusqu'en bas, il était

[1] *Côrdre.* C'est une de ces expressions qu'il est bien difficile de rendre par un seul mot. Le mot qui se rapprocherait le plus de *cordre* serait *souhaiter;* encore ne rendrait-il l'idée qu'imparfaitement. *Côrdre* ou *cordre* à Pierre, c'est être bien aise que Pierre ait obtenu quelque chose, soit en bien soit en mal : On di qu'el a *z*-eu l'grô lo, è fau le lli *cordre;* — y le lli *corde* kmè on bouègnè à ma gordge. — Synonyme de *kvi:* y le lli ai bin *kvi;* — s'vo savi kmè y vo le *kvesse;* — y creye que te ne me l'*cor* peniè; — y le lli *kvétrai.* G. Q.

por l'ébrantchi et bouété la corda por la tri avà, Robar tchesa dé lo pertu de l'hà.

— Et on n'a djamé su comé è *l*-a pu sorti de lé? N'èt-u pà on pou batu de la cape?

— Quan on lo y'a démandé, Robar réponda que s'i n'avè pé pu alé qu'ri ène atcheta et ena raisse, por ferè on pertu à la sota por sorti, è *l*-y séré adé.

3. *Robar, tröyon.* — Ein atro viédjo, pédé lé venindje, Robar se trovèvé à Auvernì, dé on troû ivoué lé vegnolan trollhivè la venindje. È *l*-étè on de celé villhe troû a palantche: è fà se coté u palantchon et bussé fermo, à verè lo pansar, por faire revoudre la cordà et faire vrì la visse. — A la dérère sèrà, è l'avan *z*-u pru pein-na; ça vrìve gré, et Robar fé:

— Volé-vo gadgi qu'y fé onco on quer to seul?...

— On bé cäyon!...

— Hé bin! vo *z*-alé cé ver!...

Adon (di Robar), y me cratcho dé lé taupe, y me crotcho u palantchon qu'y me bouéto dsu lo coû, et y cominço à vrì: d'à permi, y alèvo to pianè, to pianè; mé aprei, quan y su *z*-u émodé, y'é kminci à traci... A la fin, y alèvo se rudo qu'y me ratrapèvo!...

Caroline Droz.

comme une caisse de pendule, si bien que lorsqu'il voulut s'installer pour l'ébrancher et mettre la corde avec laquelle on devait le tirer en bas (faire tomber), Robert tomba dans le trou du haut.

— Et on n'a jamais su comment il a pu sortir de là?... N'est-il pas un peu bizarre (n'a-t-il pas un coup de marteau)?

Quand on le lui a demandé, Robert répondit que s'il n'avait pas pu aller chercher une hache et une scie, pour faire un trou au sapin et en sortir, il y serait encore.

3. *Robert, pressureur.* — Une autre fois, pendant les vendanges, Robert se trouvait à Auvernier, dans un pressoir où les vignerons pressuraient la vendange. C'était un de ces vieux pressoirs à palanche: il faut se cotter au palanchon et pousser ferme, en tournant le *pansar*, pour faire entortiller la corde et faire tourner la vis. — A la dernière serrée, ils avaient eu assez de peine; cela tournait gras, et Robert fait:

— Voulez-vous parier que je fais encore *un quart* tout seul?...

— Un beau porc!... (Jamais tu ne le feras!...)

— Hé bien! vous allez voir ça!

Alors (dit Robert), je me crache dans les mains, je me croche au palanchon que je me mets sur le cou, et je commence à tourner: en premier, j'allais tout doucement; mais après, quand j'ai été parti, lancé, j'ai commencé à marcher rapidement... A la fin, j'allais si fort que je me rattrapais!...

Traduit par Fritz Chabloz.

ON VOYAIDGE

Ça que c'et poret : du tin d'on viaidge, quan on preidgìv d'l'América, i sabiàve que c'étai l'tchavon d'la terra ! I falliet n' pieu savet d'quin fian s'virì por avet l'coueu de couor s'lluin gaignì sa via, a tchouyant d'se neyì da l'grand liago, ou bin, quoui sà ! d'se faire a mazlà, detchicotà, crébin mdgì pa dé sauvaidge ass' crouïe è asse' peut que l'diaibe !

Anondret on za autrama de coueu : lé sauvaidge ? kaisì-vo vé ! ne sâté-vo pà qu'i n'y an' a quasi pieu ? On li fà passà l'go du pan a li baillan slu du brantevin ! c'et le meillu moueyan de décpllì le dja, kma on l'vet pru pa tchì no. Po ç' qu'et du gran liago, ora nion n'an' a pieu vouaire poueu ; c'et d'l'ave, quet ! ana bouna gotteta de pieu qu'u lai ; mà monté ! po s'neyì i n'a fau pà s'taulama : on s'neye grau bin u Du, u lai, djeirè da lè canau dé seignè !

Toparì, i l'sà pru : su la mer — kma i li desan, — i ya auquè que n'et vouaire kmoûde : on z'y a mau u coueu qu'ça pouòte affre, è i vo fau rgueussà, -- escousà, mà c'et dains' ! -- rgueussì djanqu'a c'que vo z'ì avesì lé braulayé de sté gran neyu a vapeu qu'on l'y det « dé pacbo ».

I'a poui preidgì d'adret, mé que l'y soù étà. Eh vé ! slu que m'arai det que

UN VOYAGE

Ce que c'est pourtant : autrefois, quand on parlait de l'Amérique, il semblait que c'était le bout de la terre ! Il fallait ne plus savoir de quel côté se tourner pour avoir le courage de courir si loin pour gagner sa vie, en risquant de se noyer dans la grande « mare », ou bien, qui sait ! de se faire tuer, déchiqueter, peut-être manger par des sauvages aussi méchants et aussi laids que le diable !

A présent on a autrement de cœur : les sauvages ? taisez-vous donc ! ne savez-vous pas qu'il n'y en a presque plus ? on leur fait passer « le goût du pain » en leur donnant celui de l'eau-de-vie ! C'est le meilleur moyen de se débarrasser des gens, comme on le voit assez chez nous. Pour ce qui est de la grande « mare », maintenant personne n'en a plus guère peur : c'est de l'eau, quoi ! une bonne goutte de plus qu'au lac ; mais, mon Dieu ! pour se noyer il n'en faut pas tellement : on se noie parfaitement bien au Doubs, au lac, même dans les canaux des marais !

Cependant, je le sais bien : sur la mer — comme ils l'appellent — il y a quelque chose qui n'est guère commode : on y a mal au cœur que ça porte peur, et il vous faut vomir — excusez, mais c'est comme ça ! — vomir jusqu'à ce que vous ayez accoutumé les balancements de ces grands bateaux à vapeur qu'on appelle des paquebots.

J'en peux bien parler, moi qui y suis allé. Eh oui ! celui qui m'aurait dit que

mé, David Vouille[1], de la Seigne, i odri on djeu a cotai tchî mé z'afan da sté païétrindgî, i li arai fâ : « Kaise-te vé, mentu ! » C'et poret la veurtâ : i l'y soû étâ da st'América, u fin fon encouo, da on câr qui li desan l'Iowa ; i n'y ai pouaini vou la quoua d'on sauvaidge, et Dieu set bni ! ia soû reuveni avoué tota ma pai. Du djeu d'voui, vaité-vo, avoué d'l'ardgea è ana lagua on va lluin.

Ana lagua, qu'iai det : eh bin ! vélainq ; ana, ça n'et pâ pru. Ecoutâ peirè ça que m'è arvâ d'l'autre fian d'l'ave.

Damatî qu'iétoû su l'batai, tot allâve grau bin : quasi tchacon preidgîve kma mè. Mâ astoû qu'iai zeu met l'pî su la terra, las petchu ! iavai bai œuvri la gordge tota granta, preidgî ass' fouô qu'an' ofcî que kmande sè sudai, nion ne voliet m' compenre ! mé, assbin, i n' compregnîvo nion ! Iétoû terbi, i n'savoû pieu d'quin chan m'virî. Lé Tûtche, kma no desin ez Alman, i poui encouo m' compenre avoué llî. I no z'a vin pru d' l'autre fian d'la Thielle po no l'appenre !

Mâ, po sté z'Américain, Dien no benesse ! i n'étoû pâ fotu d'compenre ça qui volian dire, avoué lieu talmatchma[2].

Vo peutè contâ qu'i n'étoû pâ a noce ; iaroû bin baillî on dubion por avet da ma sacta on ptet llîvre qu'lé z'afan m'avan avyî po m'aidî a m'faire a compenre ; é ça qu'i n'l'avoû pâ reubia a l'otau !

Eh bin ! vaîtè ça qu'c'et que d'no : mè qu'iai sova det du mau dé z'Alman, que

moi, David Vuille, de la Sagne, j'irais un jour en visite chez mes enfants, dans ces pays étrangers, je lui aurais dit : « Tais-toi, menteur ! » C'est pourtant la vérité : j'y ai été dans cette Amérique, au fin fond encore, dans un coin de pays qu'ils appellent l'Iowa ; je n'y ai pas seulement vu la queue d'un sauvage, et Dieu soit béni ! j'en suis revenu avec toute ma peau. Aujourd'hui, voyez-vous, avec une langue et de l'argent, on va loin !

Une langue, ai-je dit : eh bien ! voilà : une, ce n'est pas assez ; écoutez plutôt ce qui m'est arrivé de l'autre côté de l'eau.

Pendant que j'étais sur le bateau, tout allait très bien ; presque chacun parlait comme moi. Mais aussitôt que j'eus mis le pied sur la terre, hélas ! j'avais beau ouvrir la bouche toute grande, parler aussi fort qu'un officier qui commande ses soldats, personne ne voulait me comprendre ; moi non plus je ne comprenais personne ! J'étais terrifié, et je ne savais de quel côté me tourner. Les Tûtches (Tudesques), comme nous appelons les Allemands, je puis encore m'entendre avec eux. Il nous en vient assez de l'autre côté de la Thielle pour nous apprendre (leur langue) !

Mais, pour ces Américains, Dieu nous bénisse ! je n'étais pas capable de comprendre ce qu'ils voulaient dire avec leur baragouin.

Vous pouvez compter que je n'étais pas à noce ; j'aurais bien donné un louis pour avoir dans ma poche un petit livre que les enfants m'avaient envoyé pour m'aider à me faire comprendre. Est-ce que je ne l'avais pas oublié à la maison !

Eh bien ! voyez ce que c'est que de nous : moi qui ai souvent dit du mal des

[1] Voici quelques noms de famille, en patois du Val-de-Ruz : Andrie, Beuille, Biand'nie, Borè, Derdai, Djaquet, Dgerâ-Beuille, Gabré, Gueurtelia, Heinzeul, Lécouir, L'Epiattenie, Loûrmie, Modjon, Mon-nie. Morthie, Portalèse, Sandoue, Sogué, Teurpet, Tchambrîe, Vouétie. G. Q.

[2] *Talmache*, mufle d'animal sculpté qui se mettait à la proue de certains navires, est une corruption de *talamasque*, figure hideuse, masque que l'on prenait autrefois dans des fêtes publiques.

Les *lettres talamasques* étaient des caractères occultes, mystérieux, qu'on employait pour les sortilèges ou pour se faire comprendre des initiés seulement. On comprend que le peuple ait pris ce terme pour désigner un langage inintelligible. O. H.

m'soù dè viaidge corcî, dè viaidge échaffà d'lé z'ohyî débiotà noûtra lagua, i n'ai djamà étà atan boueunà qu'an' ohyan to d'on coû darî mè quauqu'on que m'fasai :

— Hé ! cam'rade ! fous pas rien gomprendre engliche, gell ? Warte, warte, moi fous aider. Fous être Français, guoi ?

— Non, Suisse, qu'i li ai det.

— Gut, gut, famös ! moi aussi, Suisse. Wie geht's ?

Iaroû bin rabrassî stu grau l'homme a pé rudge que me vniet dains' dématchî. C'étai an' Alman de Zurich, qu'a savet ou poû pieu qu'mè ; i m'a condu to dret lai ivoué i m'falliet penre lo tchemin de fai por allà du bon fian. Mà, quin damaidge ! quan iai voliu l'faire a bére on coû avoué mè, i m'a fà a secœuïan la têta :

— Dank, dank, moi pas boire vin, nur Wasser.

I soù étà to défrisâ ; i li aroû poret pahyî d'bon coueu ana botollia d'rudge de Ntchatai, quan el m'arai cotà on dubion ! Ça fà qu'i n'ai pou qu' li dire : « Bin vo vègne ! » a li baillan ana bouna pougna d'man.

Vo dirî ça qu'vo vodrî ; iai zeu du bouneu ! tchet su an abstinent, kma i li desan, ça valliet mî que de tchet su on lar que m'arai voudî ma sacta !

Da stu païs, i y a auquè qu'et grau kmoûde, da lé train : s'vo zî fan, s'va zî set, vo li peutè atchtâ to ça qu'vo volî ; vo li peutè mdgî, bère assbin, mafé ! qu'a l'otau-de-vla de la Seigne ; mà on potchotet pieu tchai.

Ça qu'on z'a meudge d'ardgea, da sté voyaidge, ça pouôte u mondo poueu ! Mà vélaïnq : c'étai po rvé lé zafan.

Il fau vè kma lé train li van, pa laïnq ! Quan vo boûta foueu, vo ne vaîtè qu'ana

Allemands, qui me suis parfois fâché, parfois éclaté de rire de les entendre massacrer notre langue, je n'ai jamais été aussi heureux qu'en entendant tout d'un coup derrière moi quelqu'un qui me disait :

— Hé ! cam'rade ! fous pas rien gomprendre engliche, gell ? Warte, warte, moi fous aider. Fous être Françaïs, guoi ?

— Non, Suisse, que je lui ai dit.

— Gut, gut ! famös, moi aussi, Suisse, wie geht's ?

J'aurais bien embrassé ce gros homme à poil rouge qui me venait ainsi sortir d'embarras. C'était un allemand de Zurich, qui en savait un peu plus que moi. Il m'a conduit tout droit là où je devais prendre le chemin de fer pour aller du bon côté. Mais quel dommage ! quand j'ai voulu le faire boire un verre avec moi, il m'a dit en secouant la tête :

— Dank, dank, moi pas boire vin, nur wasser !

J'ai été tout désappointé ; je lui aurais pourtant bien payé de bon cœur une bouteille de rouge de Neuchâtel, m'eût-elle coûté un louis ! Ça fait que je n'ai pu que lui dire : « Merci[1] ! » en lui donnant une bonne poignée de main.

Vous direz ce que vous voudrez : j'ai eu du bonheur de tomber sur un abstinent, comme on *les* appelle ; ça valait mieux que de tomber sur un voleur qui m'aurait vidé ma poche !

Dans ce pays, il y a quelque chose qui est bien commode dans les trains : si vous avez faim, si vous avez soif, vous y pouvez acheter tout ce que vous voulez ; vous y pouvez manger, boire, aussi bien, ma foi ! qu'à l'hôtel-de-ville de la Sagne, mais un peu plus cher.

Ce qu'on en mange d'argent, dans ces voyages ! Ça porte au monde peur ! Mais voilà : c'était pour revoir les enfants !

Il faut voir comme les trains y vont, par là ! Quand vous regardez dehors,

[1] Le remerciement le plus usité en patois est « bin vo vègne », littéralement « bien vous vienne ».

traça : on d'rai dé z'éloutche. I m' pinsivo : « Toparî, David, s'on vniet a betculâ, te sarai mazlâ, assnâ, échaffâ ! L'Seignu no vouaide ! »

Mâ, Dieu set bni ! tot et grau bin allâ ; i n'ai ra zeu d'fratchî.

C'et lé z'afan que son étâ boueunâ d'me vè arvâ ! Et mè, qu'a crétè-vo ?

I fau vè quin pouissan bin il an, mè boueube ! S'î n'et pâ quasi ass gran que tota la keumnautâ d'la Seigne, deu Martai djanqu'a Bouainoû, deu Marmoû djanqu'a la Quoua d'l'Ordon, i n'sa fau d'vouaire. Q'a ditè-vo ? c'è autre affaire qu'mon ptet bin de Mivla. Il an djeiret ana balla rota d'bêtè ; dè vatchè, pieu d'do cen ; po lé vai qu'il altchan, i n'a preidjo pouainî ; ana tianzâna de tchevau, dé to bai, vo peutè m'crére, iai prucossnâ po m'y kniotre !

To çaïnq baille d'la beseugne ; mà c'et qu'il an dé z'autrè z'uti que no. Voli-vo crére que da leu bourire on fâ do cen llivrè d'bour d'on viaidge ? Vo crétè, pinso bin, qu'i vo fâ dè contureulè ? Ra du tot : i faut savet que sta bourire è ass granta que la reuva d'la râssa dé Cœudrè. Vo compratè qu'avoué la man djamâ nion n'porret virî la snieula pru liama. C'è ana sorta d'locomotive que fâ la beseugne et qu'la fâ d'adret, vo peutè contâ.

Po l'airâ, po vouégnî, po séhyî, po fenâ, po messnâ, on l'y djoïe djeirè toté sôchè d'uti que n'ressabia pâ pieu a noûtrè charieu è a noûtrè z'aichè que lè zarblètè du tin d'on viaidge è fousi d'anondret. C'ê to d'matchin avoué dè coutai, dè londgè da, dè reuvè en fai. On z'appièye do tchevau a sté bastringuè, qu'an ana pta sulla po slu que condu. Vo n'î qu'a vo z'astâ, lè guidè è l'écordge da lè man ; hue, mani ! On z'a fâ dains', dè

vous ne voyez qu'une trace : on dirait des éclairs. Je me *pensais :* « Tout de même, David, si on venait à culbuter, tu serais *bouchoyé,* assommé, écrasé ! Le Seigneur nous garde ! »

Mais, Dieu soit béni ! tout est très bien allé ; je n'ai rien eu de cassé.

C'est les enfants qui ont été heureux de me voir arriver ! Et moi, qu'en croyez-vous ?

Il faut voir quel puissant domaine ils ont, mes garçons ! S'il n'est pas presque aussi grand que toute la commune de la Sagne, depuis Martel jusqu'à Boinod, depuis Marmoud jusqu'à la Queue-de-l'Ordon, il ne s'en faut pas de beaucoup. Qu'en dites-vous ? c'est autre chose que mon petit bien de Miéville ! Aussi ils ont une belle bande de bêtes : des vaches plus de deux cents ; quant aux veaux qu'ils élèvent, je n'en parle pas seulement ; une quinzaine de chevaux, des tout beaux, vous pouvez m'en croire, j'ai assez maquignonné pour m'y connaître !

Tout ça donne de la besogne ; mais c'est qu'ils ont des autres outils que nous. Voulez-vous croire que dans leur baratte on fait deux cents livres de beurre d'une fois ? Vous croyez, peut-être, que je vous fais des contes ? Pas du tout : il faut savoir que cette baratte est aussi grande que la roue de la *scie* des Cœudres. Vous comprenez qu'avec la main jamais personne ne pourrait tourner la manivelle assez vite. C'est une sorte de locomotive qui fait la besogne, et qui la fait bien, vous pouvez compter.

Pour labourer, pour semer, pour faucher, pour fener, moissonner, on s'y sert aussi de toutes sortes d'outils qui ne ressemblent pas plus à nos charrues et à nos herses que les arbalètes d'autrefois aux fusils d'aujourd'hui. C'est tout de machines avec des couteaux, de longues dents, des roulettes, des roues en fer. On attelle deux chevaux à ces mécaniques qui ont un petit siège pour celui qui conduit. Vous n'avez qu'à vous as-

posè d'on djeu ! quasi atan, cré bin, qu'ana dozân-na d'ovrî d'ana snân-na. Mâ i fau savet que l'païs l'y è ass pia qu'on tortet : ra d'combta, d'crêtet kma tchî no ; avoué caïnq pâ ana piera ! Ce n'et pâ laïnq qu'on z'y porret faire dè mordgî kma slé d'noûtrè crêtet. Po l'airâ c'et grau kmoûde, i n'y a ra à dire ; c'et kma s'on taillîve da du feurmaidge to gra. Mâ se la pieudge l'y tchet on poû lontin, on s'apaute da l'pacot djanqu'u dgenu ! Avoué la séthie, c'è encouo pî : se l'oûvre s'mè a choffâ, vo z'étoflâ da ana pousse ass nère que du bourin d' gaznée ; ça vo z'apyi lé zeuil, le nâ, lé zeurliet, la gordge, ça vo cointche kma dè raffonî ! Ia sâ auquè : on djeu ina' avoû tot amon lé tchambè — escousâ ! de sta pouson d'pousse, pocha qu'iavoû reubiâ de botnâ mé gamatché su mé tchaussè. Iai zeu du mau d'me néteyî, vo peutè vo pinsâ ! Ma fé ! to caïnq m'agueurgnive ; i m' corcive to rudge, on djeu su le pacot, on djeu su la pousse.

Po mé boueube, il avan avesî to caïnq ; i n's'a baillan pieu a vouaide ; mâ mé iétou tro villhe po li veni. Asbin, on viaidge i li ai fâ : « Vaîté-vo, boueube, iai zeu grau d'piaisi tchî vo ; mâ po stu fotu païs ian'ai pru ! iai lagri d'la Seigne. A vo r'vet ; bin d'la santâ ! le bon Dieu vo benesse ! »

Mè do boueube an pru coudi m'ratni ; leu fanè djairè, leu z'afan asbin, qu'étan grô djatiè avoué mè, è qu'iamâvo to piain. Mâ qu'éça qu'vo volî : iavoû met dzo ma caula de rvet l'villio païs ; c'et laïnq qui fâ encouo l'pieu bai ; c'et laïnq qu'i voui meuri.

O. Huguenin.

seoir, les rênes et le fouet dans les mains ; hue, bidet ! On en fait comme ça, des poses d'un jour ! presque autant, je pense, qu'une douzaine d'ouvriers en une semaine. Mais il faut savoir que là le pays est aussi plat qu'un gâteau : ni petites combes, ni crêts comme chez nous ; avec cela pas une pierre ! Ce n'est pas là qu'on en pourrait faire des monceaux comme ceux de nos Crêtets ! Pour labourer c'est bien commode, il n'y a rien à dire ; c'est comme si on coupait dans du fromage gras. Mais si la pluie y tombe un peu longtemps, on s'empêtre dans la boue jusqu'au genou. Avec la sécheresse, c'est encore pis : si le vent se met à souffler, vous étouffez dans une poussière aussi noire que de la tourbe en poudre. Ça vous emplit le nez, les oreilles, la bouche ; ça vous salit comme des chaufourniers. J'en sais quelque chose ; un jour j'en avais tout en haut des jambes — excusez ! — de cette « poison » de poussière, parce que j'avais oublié de boutonner mes guêtres par dessus mes pantalons. J'ai eu de la peine à me nettoyer, vous pouvez penser ! Ma foi ! tout ça *m'engringeait ;* je me fâchais tout rouge, un jour contre la boue, un jour contre la poussière.

Pour mes garçons, ils étaient habitués à tout ça ; ils n'y prenaient plus garde ; mais moi, j'étais trop vieux pour y venir. Aussi, une fois je leur ai dit : « Voyez-vous, garçons, j'ai eu bien du plaisir chez vous ; mais, pour ce fichu pays, j'en ai assez ; j'ai l'ennui de la Sagne. A vous revoir ; bien de la santé ! le bon Dieu vous bénisse ! »

Mes deux garçons ont bien cherché à me retenir ; leurs femmes et leurs enfants aussi, qui étaient bien gentils avec moi et que j'aimais « tout plein ». Mais qu'est-ce que vous voulez : j'avais mis sous mon bonnet de revoir le vieux pays ; c'est là qu'il fait encore le plus beau ; c'est là que je veux mourir.

Lo Congré de la Pâ, à Lozena

Sâtè-vo que l'è, on congré? — C'è to pyin[1] de dzin que vignan de tu le câre dâo mondo, po devezâ dâè *z*-afâre de tsacon, et, dâè yâdze, po brâmâ et po bouéla taulamin qu'on è tot insordelâ et qu'on n'oû pieu rin qu'èna sèta de la metsance.

E l'y'a dâè congré d'avoca, po savâè cin que le grate-papâè faran se ne l'y'avâè pieu de tsekagne. L'y'in a po le rejan, po savâè comin è dâèvan teni l'écoûla. L'y'a dâè congré de maèdze, po tsertsi à vouari la tatse âè *z*-û, le novéyin, le mouët, le breutenin, lo roûpitre, le tchéreutre, lo dècrè, la gote, lo grô mau, la vreûle, la grate, la rogne, la bîte, lo porpreu, la dzaunisse, lo fèdze trau grô, la meusse setse, la radze, la voua roûtse, la garguète ancouènäe, lo cern[2], que sé-yo?

L'y'a dâè congré po le *z*-ovrâè, po savâè s'è dâèvan ître a l'ovrâdzo tianze, doze, di *z*-eûre pè dzornäye, au bin fâre comin ora, flemâ lo delon et quartèta quan ça vo piai. — E l'y'a oncora dâé congré de femalè, öye, mado! dâè congré de fènè, po savâè s'e vau mî fâre la sope a s'n ome et bouèta dâè tacon à se tchausse que d'alâ pè Netsati, âo

Le Congrès de la Paix, à Lausanne

Savez-vous ce que c'est, un congrès? — C'est beaucoup de gens qui viennent de tous les coins du monde, pour parler des affaires de chacun, et, des fois, pour crier et pour hurler tellement qu'on devient tout sourd et qu'on n'entend plus rien qu'un sabbat diabolique.

Il y a des congrès d'avocats, pour savoir ce que les gratte-papier feraient s'il n'y avait plus de chicanes, de procès. Il y en a pour les régents, pour savoir comment ils doivent tenir l'école. Il y a des congrès de médecins, pour chercher à guérir la tache aux yeux, les aveugles, les muets, les bègues, l'hydropisie, les érysipèles, l'atrophie, la goutte, l'épilepsie, la petite vérole, la gale, la gale de tête, les panaris, la rougeole, l'ictère, le foie trop gros, la rate sèche, la rage, les laryngites, le croup, l'angine couenneuse ou diphtérie, le rachitis, que sais-je?

Il y a des congrès d'ouvriers, pour savoir s'ils doivent être à l'ouvrage quinze, douze, dix heures par journée, ou bien faire comme à présent, paresser le lundi et boire quand cela vous plaît. Il y a encore des congrès de femmes, oui, ma foi! des congrès de femmes, pour savoir s'il vaut mieux faire la soupe à son mari et mettre des morceaux à ses cu-

[1] *To pyin*, tout plein. Nos pères parlant patois ont d'abord comparé les réunions de gens au contenu d'un vase, d'un tonneau *qu'è to pyin;* ils ont dit d'une assemblée religieuse: l'y'avâè lo *vouèzi dao sermon to pyin*, le vide du temple tout plein. Puis ils ont appliqué l'expression *to pyin* à toute assemblée nombreuse. — Y avait-il beaucoup de monde à cet enterrement? *To pyin.* Et à la foire? *To pyin, tout plein*, beaucoup, un grand nombre, une foule. Enfin ils ont dit *to pyin de dzin*, pour beaucoup de gens. F. C.

[2] La plupart de ces noms de maladie sont en patois du Val-de-Ruz.

Gran-Conseil, âo Sinode, au bin a Bêrna, âo Conseil fédèral.

Et pouu, è l'y'a lo Congré de la Pâ; celu-linque, c'è po savâè cin que vau lo mî po no z-aûtre, poûrè dzin, de se tsapiâ comin à Vaterlau, au bin de se criâ to bouènamin : « Dieu vo z-aide ! » in alan voignî s'n ordze et poûa se vegne.

Mâ, n'è pa onco tò : l'y'a dâè congré de menichtre, po savâè ao to fin koui audra in infé, quan no z-eri veri lo bian[1]. L'y'a assebin, comin de djusto, dâè congré de l'incourâ, po dètiarâ se lo pape de Rome peu mau-fâre, au bin po tsertsî comin diabe on porâè bin tirvouègnî po rinfata le Djèsuhiste tsi le Dzozè et lâè z-ami dâè Peti Canton et dao Valè[2].

Le dzin de la Bèrotse n'an pa lo tin d'alâ a tote çâè z-assinbyäe. Mâ, quan l'è z-âè question d'on congré de la pâ pè Lozena, me su dâè : « Quan no z-eri la pâ, cin serâè adi atan. No z-eri bin fauta d'èna novala *Trève de Dieu.* » — Y'ai bailli trei fran ao chef de gare de Gordzî et m'ai inmodâ contre Lozena, in couèzon èna fraizèta.

N'è pa l'inbara, cin ètâè bî.

Ao Casinô, l'étan èna rote de Veltche, de Borgognon, d'Aovergna, de Tutche, de Chvâbe, de Bâdiche, de Kouaschtre, de Polonè, de Russe, d'Anglè de Cofrâne, de Kaiserlik, d'Amèricain, que sé-yo, — avoui quauquè Suisse. L'an fâ dâè discour a tot èmeluâ, a tot inpètiâ, po la pâ, contre la guèra et le tsap-ye, contre le z-ampreu, le râè, le trin-na-

lottes que d'aller à Neuchâtel, au Grand Conseil, au Synode, ou bien à Berne, au Conseil fédéral.

Et puis, il y a le Congrès de la Paix; celui-là, c'est pour savoir ce qui vaut le mieux pour nous autres, pauvres gens, de se battre comme à Waterloo, ou bien de se crier tranquillement : « Dieu vous aide ! » en allant semer son orge et tailler ses vignes.

Mais, ce n'est pas encore tout : il y a des congrès de pasteurs, pour savoir sûrement qui ira en enfer, quand nous serons morts. Il y a aussi, comme de juste, des congrès de curés, pour déclarer si le pape de Rome peut mal faire (est infaillible), ou bien pour chercher comment diable on pourrait bien se tourmenter pour réintroduire les Jésuites chez les Fribourgeois et leurs amis des Petits Cantons et du Valais.

Les gens de la Béroche n'ont pas le temps d'aller à toutes ces assemblées. Mais, lorsqu'il a été question d'un congrès de la paix à Lausanne, je me suis dit : « Quand nous aurions la paix, ce serait toujours autant. Nous aurions bien besoin d'une nouvelle *Trève de Dieu*[3] ». — J'ai donné trois francs au chef de gare de Gorgier et me suis mis en chemin sur Lausanne, un peu en souci.

Ce n'est pas l'embarras, c'était beau.

Au Casino, ils étaient une troupe de Français, de Bourguignons, d'Auvergnats, d'Allemands, de Souabes, de Badois, d'Italiens, de Polonais, de Russes, d'Anglais (de Coffrane), d'Autrichiens, d'Américains, que sais-je, — avec quelques Suisses. Ils ont fait des discours à tout casser pour la paix, contre la guerre et les batailles, contre les empereurs, les

[1] *Quand nous aurons tourné le blanc.* Expression de pêcheur : tout poisson qui, dans l'eau, a le ventre en l'air va passer l'arme à gauche, si ce n'est déjà fait. Il serait curieux de réunir la kyrielle d'expressions employées pour désigner la fin de l'existence.

[2] Pour le vieux paysan, la Suisse catholique ne comprenait que Fribourg, les Petits Cantons et le Valais.

[3] Comme en 1036 : tous les prélats de la Transjurane s'étant réunis sur le crêt du Mont-Riond, sous Lausanne, on y défendit, aux acclamations du peuple (qui criait en langue romane : *la pâ ! la pâ !*), entre autres de faire la guerre pendant neuf mois de l'année.

palasse et le z-autre. — En' aide ! quin-na dègueliâye ! quin-na dèrotchâye ! L'an to nete-yi, l'an to fotu avau : Badinguè, Bismarque, lo pape... Foilliâè cin vaèr !... foilliâè cin ohyi !... On erai djurâ que l'ètâè on djui de gue-llhe. Y'ètâè tot épola-yi.

Et pouu, aprî, l'an volu asseiti de ragne-llhi. Mâ, diabo ! cin n'alâvo pa asse guèman : l'è maulézi de rebatâ lo contramon ; l'yon volâè ça, l'aûtro cin ; bouèlâvan, subiâvan, rollhîvan avoui le pî, avoui lâè bâton ; l'étan prè a se fotre ènа berläye, öye, mado ! din çu congrè de la pâ !... On le z-ohyâè que se gueulâvan totè sortè d'afâre, que se desan dâè « z-apostrof ». Quin teurdon de metsance !

Çu momin-linque, diabe pa s'e fâsan la pâ ! l'ètâè bau et bin la guèra.

Mâ, l'y'avâè on-omo qu'ètâé achtâ su ènа granta saula, in deçu dâè z-aûtre, po menâ l'afére, que m'a fâ piézi. L'è on crâno gaillà, on fameu prèsidin : assebin on lyâè deza *lo Gran Luvi*.

Te fotâè de çâè remotchâè ao to fin a çâè Pârizien de Pâri, mé z-ami !... L'è veré assebin : l'ètan dou au trei alinguâ que ne trovâvan rin a lâè pote, et que ne volian pa, po le onze mil diâbo, se kâèzi, por ohyi le z-aûtre. Mimamin que l'an voliu lo dègue-lhi de prèsidin, por in bouètâ on aûtro ; mâ cin n'a pa djuhi. Le Vaudoi, le Britchon et le z-aûtre brave dzin qu'ètan ao Casinô, an criâ : « No sin lé ! Se l'y'in a oncora yon que fâ lo foû, no l'akoueillerin froû ! » Te pouesse pa mî !... [1]

rois, les traîne-sabre et les autres. — En aide ! quelle chute !... (pareille à celle de murs qu'on fait tomber). Ils ont tout nettoyé, tout jeté à bas : Napoléon III, Bismark, le pape... Il fallait voir cela !... il fallait l'entendre... On aurait juré que c'était un jeu de quilles. J'étais tout effrayé.

Et puis, après, ils ont voulu essayer de relever et replacer les quilles. Mais, diable ! ça n'allait pas aussi facilement : il est difficile de rouler, de bas en haut, un champ en pente ; l'un voulait cela, l'autre ceci ; ils criaient, sifflaient, frappaient avec les pieds et leurs cannes ; ils étaient prêts à se flanquer une *brûlée*, oui, ma foi ! dans ce congrès de la paix !... On les entendait qui se hurlaient toutes sortes de choses, qui se disaient des « apostrophes ». Quel tapage infernal !

Dans ce moment, diable pas s'ils faisaient la paix ! c'était bel et bien la guerre.

Mais il y avait un homme qui était assis sur une grande chaise, en dessus des autres, pour mener l'affaire, qui m'a fait plaisir. C'est un crâne gaillard, un fameux président : aussi lui dit-on *le Grand Louis*.

Il flanquait de ces remontrances sévères à ces Parisiens de Paris, mes amis !... C'est vrai aussi : ils étaient deux ou trois bavards qui ne trouvaient rien à leur guise, et qui ne voulaient pas, pour les onze mille diables, se taire, pour entendre les autres. Mêmement qu'ils ont voulu le descendre de président, pour en mettre un autre ; mais cela n'a pas joué. Les Vaudois, les Neuchâtelois et les autres braves gens qui étaient au Casino, ont crié : « Nous sommes là ! S'il y en a encore un qui se conduise mal, nous le chasserons dehors ! » Te puisse seulement !... [1]

[1] Exclamation d'impatience, intraduisible.

Mâ quan tu çâè lûlû prédzîvan de pâ, l'ètâè toparâè auque de bî. L'y'in avâè yon, on peti minçolè, a nom *Bosson*, que fesâè tan bî ohyi !... Crebin que l'a *z*-âè èta menichtre : devize trau bin ; on m'a dâè a Bèva qu'e l'è rejan per Netsatî ; baillerâè grô po savâè menâ la lingua comin çu *l*-ome.

Y'ai assebin ohiu on discour d'èna fèna, èna Bourguignote, créyo, qu'ètâè arevâye à Lozena, comin le *z*-aûtre, po fâre la pâ. D'aboo ye me su pinsâ dinse : « Qu'è-cè que çla pernèta[1] vin fâre linque? farâè bin mî de reschtâ a l'otau por invoua le pantè de s'n omo. » Mâ, in aprî, m'a bin foilliu criâ *bravau !* comin le *z*-aûtre, deu qu'e l'a crânemin bin devezâ. Toparâè l'y'a èn' afére que ye n'ai pa tan bin comprâè : l'èrâè voliu que le fènè poussan alâ batollhî perto, comin le *z*-ome, ao paêlo de kemena, ao tsatî, ao moti. On sâ prau que, por cin, èl n'an pâ faute d'alâ cor per Netsatî : c'è a l'otau, dza ora, qu'èna bouna partia de çâè femalè roban le tsausse de lâè *z*-ome, po le bouèta, et na pâ lâè godillion, a lli. Lo sâ prau, mè.

L'y'avâè assebin, a çu congré de Lozena, on certin *Victor Hugo*, celu qu'a fâ on bî lâèvre a nom *Noûtra Dama de Pâri*. Y'ai sovin ohiu prédzi (a Bouèdry, par on vîllho militéro qu'on lyâè desâè l'*Espagnol*) de s'n ôntio, A. Hugo, on général de Napoléon que comandâve le *Canari* dao prince Berthier, en l'an onze, in Espagne ; l'apelâve noûtre dzin « Bons soldats, mais voleurs et pillards ». Adon lo neveu ètâè astâ su l'estrade, de

Mais quand tous ces gens parlaient de paix, c'était cependant quelque chose de beau. Il y en avait un, un petit svelte, nommé *Buisson*, qu'il faisait si beau entendre !... Peut-être qu'il a eu été pasteur : il cause si bien ; on m'a dit à Bevaix qu'il est professeur à Neuchâtel ; je donnerais gros pour savoir mener la langue (discourir) comme cet homme.

J'ai aussi entendu un discours d'une femme, une Bourguignonne, je crois, qui était arrivée à Lausanne, comme les autres, pour faire la paix. D'abord je me suis pensé ainsi : « Qu'est-ce que cette évaporée vient faire là ? elle ferait bien mieux de rester chez elle pour avoir soin des chemises (du linge) de son mari. » Mais, par après, il m'a bien fallu crier bravo ! comme les autres, vu qu'elle a très bien parlé. Toutefois, il y a une chose que je n'ai pas tant bien comprise : elle aurait voulu que les femmes puissent aller discourir partout, comme les hommes, à la salle de Commune, au château (de Neuchâtel), à l'église. On sait assez que, pour cela, elles n'ont pas besoin d'aller courir à Neuchâtel : c'est à la maison, déjà maintenant, qu'une bonne partie des femmes prennent les culottes de leurs maris, pour les mettre et non pas leurs jupons, à elles. Je le sais assez, moi.

Il y avait aussi, à ce congrès de Lausanne, un certain Victor Hugo, celui qui a fait un beau livre, *Notre Dame de Paris*. J'ai souvent entendu parler (à Boudry, par un vieux militaire auquel on disait l'*Espagnol*) de son oncle, A. Hugo, un général de Napoléon qui commandait les *Canaris* du prince Berthier, en 1811, en Espagne ; il appelait les Neuchâtelois « Bons soldats, mais voleurs et pillards ». Alors le neveu était du comité,

[1] Ena *Pernette*, une évaporée. *Perrenette* dérive de *Pierre*. Chaque localité a choisi un prénom pour le rendre synonyme de benêt, demi-fou, trop simple et naïf. A la Montagne, il y a les bons *Claude* ; dans le Vignoble, les bons *Jean*, les gros *Jeannot*. Certaine région vaudoise a les *Djean-Pirou* (Jean-Pierre). Les Fribourgeois sont des *Dzozè* (Joseph) pour les Neuchâtelois, traités à leur tour de *Britchon* (Abram) par eux. Les gens de la Vallée du lac de Joux sont des *Abrâmi*, pour leurs voisins français.

coûte la mouèraille, por ître guegnî et bin vouu. L'a l'air to boun' infan, mà s'in-nohyîve on boquenè, a cin qu'e m'a simbyà. Po la lingua, n'è pa oncora lo fin dàè fin, comin Ganbèta; mà on yàdzo que tin la pyonma, èna ranma de papàè ne lyàè montè rin. Fau vaèr cin.

Y'ai assbin ohiu on Bàdiche, on poû trau grassè, que parlâve fau roman: l'è l'omo de la pernèta que vodrâè l'ègalità dàè *z*-ome et dàè fènè. Celu-lé, mado, ne corehyîve pâ: « Ne fau pieu rin d'èretàdzo », qu'e l'a dàè. Crebin qu'e l'è comin çu Vouégnar que n'avàè ne pére, ne mére, ne ontio, ne tanta, ne frâre, ne couésin, ne vezin, ne rin... a pretindre. N'è pa to foû, lo mìmo; mà toparè l'è on poû ètsauda, va trau lyin.

Et çlu qu'è lyâè desan *Mie,* du Pèrigueu!... L'avâè èna lingua de casseroû; povâè fâre tot on discour que vo n'eri pa ètâ fotu de dere papè! N'avé pa faute de carquevé. Çu Mie l'è on rudo galiâ et on bî *l*-omo, a cin que borbotâvan le femalè: l'y'in a bin quauqu'ène que l'éran prau voliu por bin-anmâ. — L'è bon.

Ye me su grô amouuzà de to cin vaèr. Mà lo pieu farce, l'ètàè la mena dâè dzin de Lozena: l'avan l'air inpantà, terbi, to motse, l'air d'on tsa in trin d'ètsarvà[2], lieu que s'in créyan se taulamin in pridzan[3] làè françè de guingouin, que n'è pa pîre dao crouye patoi. L'y'in avâè èna bînda que n'ètan veni linque que por alà in aprî dèlavà lo congré, pè dèrâè, din làè gazèta. Mà, l'an *z*-àè lo mor tiou et le din inllyî.

assis sur l'estrade, à côté de la muraille, pour être regardé et bien vu. Il a l'air tout bon enfant, mais il s'ennuyait un peu, à ce qu'il m'a semblé. Pour la langue, il n'est pas encore un grand orateur, comme Gambetta; mais une fois qu'il tient la plume, une rame de papier ne lui monte rien. Il faut voir cela.

J'ai aussi entendu un Badois, un peu trop gras, qui parlait avec un fort accent allemand: c'est le mari de celle qui voudrait l'égalité des hommes et des femmes. Celui-là, ma foi, ne plaisantait pas: « Il ne faut plus qu'il y ait d'héritage », a-t-il dit. Sans doute qu'il est comme cet homme de Provence qui n'avait ni père, ni mère, ni oncle, ni tante, ni frère, ni cousin, ni voisin, ni rien... à prétendre. Il sait bien ce qu'il dit; mais cependant il est un peu échauffé, il va trop loin.

Et celui qu'ils appellent *Mie,* du Périgord!... Il avait une langue de sorcier; il pouvait faire tout un discours que vous n'auriez pas été dans le cas d'y glisser un mot! Il n'avait pas besoin de *parlier*[1]. Ce Mie est un intelligent citoyen et un bel homme, à ce que murmuraient les femmes: il y en a bien quelques-unes qui l'auraient assez voulu pour galant. — C'est bon.

Je me suis bien amusé de voir tout cela. Mais le plus plaisant, c'était la figure des gens de Lausanne: ils avaient l'air épouvantés, décontenancés, tout abattus, l'air d'un chat en train de piétiner, eux qui sont si fiers en parlant leur mauvais français, qui n'est pas seulement du méchant patois. Il y en avait une bande qui n'étaient venus là que pour aller plus tard salir le congrès, par derrière, dans leurs journaux. Mais ils ont eu la bouche fermée et les dents agacées.

[1] *Parlier.* On appelle *carquevé,* dans la Béroche, un *parlier,* c'est-à-dire celui qui, dans une assemblée de commune, parle au nom d'un autre. Dans certains patois, *carquevalâ* signifie jaser, babiller à outrance, et un *carquevé* est un *babillard.* G. Q.

[2] *Etsarvâ,* creuser, piétiner avec les pattes, comme font le chat, le chien, etc., en certaines occasions.

[3] *Pridzi, pridgi,* parler: E pridge grô vite; — è predgive de s'è *d*-alâ; s'y étai que de vo, y prêdgerai. — Alin, *prédge!* — Kmè vli-vo qu'y *predgisse?* G. Q.

Toparàè, ye su reveni a l'otau on pou capo. Din lo trin, l'y'avâè dâè dzin de Cortaillou que desan que çu Congré de la Pâ l'è la fin dao môndo, que la pernèta qu'a prédzî po le fènè, l'è ènа bîta de l'Apocalips, que lo Bosson de Netsatî n'è pa lo bosson de Moïse, qu'e l'audra in infe et qu'e sera frecassî...

L'è bin maulaizi de savâè a què s'in teni; mâ on sâ prau que le dzeneille dao pahi n'an pa to ovâ, sin pridzî dâè crutcho.

Fritz Chabloz. [2]

Cependant, je suis revenu à la maison un peu triste. Dans le train, il y avait des gens de Cortaillod [1] qui disaient que ce Congrès de la Paix c'est la fin du monde, que l'écervelée qui a parlé en faveur des femmes, c'est une des bêtes de l'Apocalypse, que le Buisson de Neuchâtel n'est pas le buisson de Moïse, qu'il ira en enfer et qu'il y sera brûlé...

Il est bien difficile de savoir à quoi s'en tenir; mais on sait assez que les poules du pays n'ont pas fait tous leurs œufs, sans parler de ceux sans coquille (*crutcho*), (en d'autres termes, qu'on peut s'attendre à beaucoup de choses ordinaires et extraordinaires).

[1] Les patoisants ont disparu de Cortaillod; mais les ressortissants de ce village qui ont dépassé la cinquantaine se souviennent d'un véritable patoisant, du père de M. Henri-Louis Otz, qui était docteur en médecine et qui a soigné, à Cortaillod, les malades de deux ou trois générations, et qui s'adressait le plus souvent en patois à ses clients. — Lorsqu'il se présentait à un malade, la première question qu'il lui posait était celle-ci: « Trai vâe la lègha ! » Après l'avoir examinée, il ajoutait: « Ma fê, el n'è ret bala; y vouè te bâ-lli ènа purdze ! » — Ou bien, s'il avait affaire à un enfant: « A tê, è t'fô d'la barbotine; prè-la beae. Si cè n'va pâ, y r'vèdrè. A r'vear ! » — Quoique gamin alors, il me semble l'entendre encore, le bon docteur, homme distingué pour son temps. L.-C. R.

[2] D'après feu M. le professeur L. Favrat.

LA FÊTA DU ROI

Baillîe-vo a vouède, lè boueube !...

To parîe qu' vo n' conpratè vouère l'villhe lâgaidge, y vo voui contâ auquè du tin d'on viedje. Ça qu' m'i fâ repinsâ, c'è d'vè to stu brâle-ba du *Peurmîe Mâr*. Chi-devan, ç'n'ètè pâ kma anondrè : sta boûgra d'Rèpublik n'ètè pâ ancouô invantâ ; mâ no *z*-avin auquè que vaillè bin mîe. Lè villiotè kma mè s'â rapala grô bin : no *z*-avin la fêta du quianze octôbre.

Y voui être feurcassìe s'l'âve n'm'à revin ancouô a la gôrdge, râ qu'd'à preidgîe. To lè dgea (y'apala *dgea* lè fidèl sudgè, pâ lè *pouri*) to lè dgea cèlèbrâve avoué feurnézìe la fêta d'noûtre bon roi.

Po mè, y m'â rlèdjîve on bon mè à l'avâce. Le dje d'van, on rèdgîve djà s'n ètaḅ-yi. A mie-né, lè pètar ronchâve dsu lè Crètet et u Ron-Gabu, qu'ça fasà on snâbre du diaibe, qu'i y'avè de què espèrâ qu'to lè *pouri* sarè ètchafâ (et qu'ça sarè ra ètà damédge) : to parîe qu'i sarè èta to fotu, no n'airin pâ pieurâ. (No *z*-in même esséyìe on viedje, avoué on d'leu « gros bonnets » : no *z*-avin anguin-nà ana boîte u care d'l'otau tchìe Djustin Billon, po faire a sautà la

LA FÊTE DU ROI

(C'est-à-dire du prince de Neuchâtel, avant 1848)

Donnez-vous à garde, les garçons !...

Bien que vous ne compreniez guère le vieux langage, je veux vous conter quelque chose du temps d'une fois. Ce qui m'y fait repenser, c'est de voir tout ce branle-bas du *Premier Mars*. Ci-devant, ce n'était pas comme à présent : cette diable de République n'était pas encore inventée ; mais nous avions quelque chose qui valait bien mieux. Les vieux comme moi s'en rappellent très bien : nous avions la fête du quinze octobre.

Je veux être fricassé si l'eau ne m'en revient encore à la bouche, rien que d'en parler. Tous les gens (j'appelle *gens* les fidèles sujets, pas les *purs*), tous les gens célébraient avec grande joie la fête de notre bon roi.

Pour moi, je m'en réjouissais un bon mois d'avance. Le jour avant, on *rangeait* déjà son établi. A minuit, les pétards ronflaient sur les Crêtets et au Rond-Gabus, que cela faisait un vacarme du diable, (tel) qu'il y avait de quoi espérer que tous les *purs* (les républicains) seraient écrasés (et que ce n'aurait rien été dommage) : quand même ils auraient tous été tués, nous n'aurions pas pleuré... (Nous avons même essayé une fois, avec un de leurs gros bonnets :

barak, que manquâve d'beurdoulà avoué lè dgea ; c'è êtà ana mètchanta tchança que l'afére a ratà, pocha qu'la tchérdge n'étè pà pru fouôtche.)

Mà, po à rvni a noûtre afére, l'lademan, a neu ûrè du matin, i faillè vé la villha piace d'l'Otau-d'Vla, kma el êtà pyéna d'monde : lè Pianchotie, lè z-Epiaturîe, lè dgea du Vaulavron, dè Rotchetè, d'la Recouône, dè Crosetè, d'la Sagne et d'la Corbatîre, vnian to avoué le bîbî dsu l'coueu : i l'avan tà poli qu'i brillâve kma on magnin a la lena.

On poûe pieu tai, on veyè vni to lè grô du vlaidge, Monsieu l'Maire avoué l'Lieutenè, lè djustizîe, lè do sutie[1] Robouè et Djaco, le sceptre a la man, portan l'carik a trè col, nair et bian, et to dorâ, et l'tchapé a trè care dsu l'tchou-râva, lè mnistre avoué on raba to neu, la Bible dzo l'bra, et lè z-oficîe que seuillive, ana granda piak dsu l'estôme. No z-aûtrè, no martchin darie.

Lè tiotche senâve. Tota la bande grapâve la rua dè Djuifè : a totè lè fnêtre, on véyè dè bé drapé nair et bian, lè calu d'noûtra boûna Prusse, dgère quauquè djaunè, lè calu d'la Comtà.

U motîe, Monsieu l'Mnistre montâve dà la tchevîre, po no preidgie avoué fieu dsu stu bé tekste : « Craignez Dieu et honorez le roi », que totè lè fanè voichâve dè lagueurma[2], et n'fasan que s'pan-nà lè z-euille, to l'tin qu'ça durave.

nous avions introduit une *boîte* au coin de la maison de Justin Billon, pour la faire sauter, laquelle risqua d'être renversée avec ses habitants ; ç'a été une mauvaise chance que la chose ait manqué, parce que la charge (de la boîte) n'était pas assez forte.)

Mais, pour en revenir à notre affaire, le lendemain, à neuf heures du matin, il fallait voir la vieille place de l'Hôtel-de-Ville, comme elle était pleine de monde : les Planchottiers, les Eplaturiers, les gens du Valanvron, des Rochettes, de la Recorne, des Crosettes, de la Sagne et de la Corbatière venaient, tous avec la médaille (de 1831) sur la poitrine : ils l'avaient tant polie qu'ils brillaient comme un chaudronnier ambulant à la lune.

Un peu plus tard, on voyait venir tous les *gros* du village, M. le Maire avec le Lieutenant, les justiciers, les deux sautiers Robert et Jacot, le sceptre à la main, portant le manteau à trois cols, noir et blanc, et tout doré, et le chapeau à trois coins sur la tête (chou-rave), les pasteurs avec un rabat tout neuf, la Bible sous le bras, et les officiers qui suivaient, une grande plaque sur la poitrine. Nous autres, nous marchions derrière.

Les cloches sonnaient. Tout le cortège montait la rue des Juifs : à toutes les fenêtres, on voyait de beaux drapeaux noir et blanc, les couleurs de notre bonne Prusse, aussi quelques jaunes, les couleurs de la Comté.

Au temple, M. le pasteur montait dans la chaire, pour nous prêcher avec feu sur ce beau texte : « Craignez Dieu et honorez le roi », (tellement) que toutes les femmes versaient des larmes, et ne faisaient que s'essuyer les yeux, tout le temps que cela durait.

[1] A l'origine, le *sceautier* était celui qui apposait le sceau seigneurial.

[2] Pourquoi les populations des campagnes appellent-elles les étoiles filantes *lè lagueurma de Sâin-Laurâ*, les *Larmes de Saint-Laurent* ?

Po no, lè *z*-ome, on se rtràpâve à *n*-öyan l'mnistre no recordà combin l'roi ètè bon po no, quin-na rkniossance no li devin avè, d'no *z*-avè déleuvrà de stè boûgrè d'*pouri,* que vollhîve to fotre l'cu dsu, sin reubià Monsieu de Fûl, qu'ètè vni po lè mètre a la rason ; i no montrâve dgêrè kma la reina no *z*-amâve, pocha qu'el avè *z*-u baillîe on bé drapé a la Bordgésie d'Vauladgin.

Mà, to çalink a on tchavon. On viedje qu'on avè tchantà l'darîe chaume, on redèçadâve u vlaidge, por alâ, lè grô, a la Fleur-d'Li, et lè ptè, kma mè, tchîe Djanjaquet ou tchîe Platof, po baire et mdgîe a rebif-mouté, po tchantâ et po bramâ *Vive le roi !* djuk a s'démantibulâ lè massè. D'tin a aûtrè, stè tcharvoûtè d'*pouri* vnian criâ dzo no fnêtre : *Vive la Suisse!* mà, on li fesâve on bé rapouô po lè *z*-aviâ u tchaté d'Vauladgin, po li faire a passâ l'aviétâ d'dinse no dèrindgie.

Dèverou la mie-né, on alâve s'recouère, on poûe pyin, mà contâ d'avè fêtâ la Prusse et noûtre bon roi, que no *z*-amâve kma la peurnale d'sé *z*-euille.

Lâ! pètchu!... To çalink è passa. Çtè tcharoupè d'républicain no *z*-in biossie l'tchaté et fotu l'roi a la pouôta. C'è grô damaidge. No n'povin pieu ra faire que d'espèrâ on reteu : i veu vni, l'bon Dieu è djuste.

Mà, to parîe, y soue grô corocîe de n'pieu vè stè balè fêta, et de rkatchie le bibî dà on tiran ; y ne poui reubià l'tin d'on viedje et, quan y véyo rvni l'peurmie Mâr, ça m'baille la gri, y voudroue tchampâ avau leu boutiqua...

Pâchace !... Se, l'an peutchin, ce n'è pâ fâ, l'diaibe m'feurcassie et m'ètchafâ !

Pour nous, les hommes, on se retrempait en entendant le pasteur nous réciter combien le roi était bon pour nous, quelle reconnaissance nous lui devions avoir, de nous avoir délivré de ces diables de *purs*, qui voulaient tout mettre sens dessus dessous, sans oublier M. de Pfüel, qui était venu (dans le canton, en 1831) pour les mettre à la raison ; il nous montrait aussi comme la reine nous aimait, parce qu'elle avait eu donné une belle bannière à la Bourgeoisie de Valangin.

Mais tout cela a un bout. Une fois qu'on avait chanté le dernier psaume, on redescendait au village pour aller, les *gros*, à la Fleur-de-Lys, et les *petits,* comme moi, chez Jeanjaquet ou chez Platof, pour boire et manger à *refuse-bouche*, pour chanter et pour crier : *Vive le roi !* jusqu'à se décrocher les mâchoires. De temps à autre, ces ch... sorciers de *purs* venaient crier sous nos fenêtres : *Vive la Suisse !* mais on leur faisait un beau rapport (de police), pour les envoyer (quelques jours en prison) au château de Valangin, pour leur faire passer l'envie d'ainsi nous déranger.

Autour de minuit, on rentrait à la maison, un peu ivres, mais contents d'avoir fêté la Prusse et notre bon roi, qui nous aimait comme la prunelle de ses yeux.

Hélas ! pitié !... Tout cela est passé. Ces salauds de républicains nous ont pris le château (de Neuchâtel) et flanqué le roi à la porte. C'est bien dommage. Nous ne pouvons plus rien faire que d'espérer un retour (de la fortune) : il viendra, le bon Dieu est juste.

Mais, cependant, je suis très fâché de de ne plus voir ces belles fêtes, et de recacher la médaille dans un tiroir ; je ne puis oublier le temps d'une fois et, lorsque je vois revenir le premier mars, cela me donne l'ennui, je voudrais jeter en bas leur boutique...

Patience !... Si, l'an prochain, ce n'est pas fait, le diable me brûle et m'écrase !

y vo racontroue la fêta du *Peurmie Mâr,* po vo faire a vè kma noûtrè fêta vaillè mie[1].

je vous raconterai la fête du *Premier Mars,* pour vous faire voir comme nos fêtes (monarchiques) valaient mieux.

X.[2]

Traduit par Fritz Chabloz.

1	Soua de boun-an.	Souhait de nouvel-an *(Cercle du Sapin).*
	Que ne sâ ne grâve.	Ce qu'on ne sait pas ne gêne pas.
	No, bramâ-fan, bramâ-sei,	Nous qui avons constamment faim et soif,
	Prézervin-no adé	Prèservons-nous toujours
	Dé tro londgè estomè,	Des trop longs estomacs,
	Dé dgedgiva avoué dé gougne,	Des gencives avec des ampoules,
	Dé mâssè que n'se racontra pâ,	Des mâchoires qui ne se rencontrent pas,
	Dé boué crévâ, dépôdu,	Des boyaux troués, rompus,
	Dé pélion dâ lé *z*-euille,	Des cils dans les yeux,
	Dé tchoue mau coeu,	Des choux mal cuits,
	Du roupitre, de la renaye,	De l'hydropisie, des tours de reins,
	Dé tchareutre, dé *z*-euille d'égace,	Des érysipèles, des cors,
	De la colik, de la to,	De la colique, de la toux,
	Dé villiè fanè què fan la sèta,	Des vieilles femmes qui font le sabbat,
	Dé djouvenè po no fére la quoua,	Des jeunes qui ne sont pas fidèles,
	Dé propriaitre sin conchace,	Des propriétaires sans conscience,
	Dé lare, des boute-frou,	Des voleurs, des avocats,
	Dé *z*-apotikére, dé midje,	Des pharmaciens, des médecins,
	Et dé *z*-Indépadâ	Et des Indépendants
	Récalcitrâ.	Récalcitrants.
	Amen.	Amen.

A. H.

[2] Paru dans le nº 20 du *Réveil,* sous le titre: *Une page d'histoire,* quelques jours après le 1er mars 1877.

Lé guignon du boueube tchie Esäyé

Y m'avezi[1] d'alà su lé Mon,
A l'ouvre, tchie Djean Montandon.
Quan y fi i Fion du Noù,
Y rebatè to du lon su mon doù...
Y me racrotchè ancouo se bin
Qu'y ne tchezè que su le tchemin.

Y m'à *n*-alè ancouo sin tchè
Djuk lé, vouè tchie lé Djeanneret.
Mâ quan y fi i Coutcheron,
Y rebatè to de mon lon;
Y fi an' acro a mon djipon[3],
A me râcrotchan pâ lé bosson.

Y m'à *n*-alè ancouo sin tchè,
Djuk lé amon su le Crétet;
Mâ quan y fi vouè c't' otau,
Qu'vo kniotè pru, tchie Blondeleau,

Y tchezi dâ le creu du mieurai:
Y'ou linque on fin[4] metchan ézai.

Y'ètoue bin lè trè quai nayie;
Y'oue pru mau de m'à tirie.
Pâ gran bouneùr qu'y sè nadgie!
Y criàvo kma on patie,
Tchie Blondeleau patchèra d'foueu,
I l'à *n*-avan porai tro deu.

Les désagréments du fils chez Esaïe

Je m'imaginai d'aller sur les Monts,
A la veillée, chez Jean Montandon.
Quand je fus au pré du Nod[2],
Je roulai tout du long sur mon dos...
Je me raccrochai encore si bien
Que je ne tombai que sur le chemin.

Je m'en allais encore sans tomber
Jusque-là, Vers-chez-les-Jeannerets.
Mais quand je fus au Coutcheron,
Je roulais tout de mon long;
Je fis un accroc à mon habit,
En me raccrochant *par* les buissons.

Je m'en allais encore sans tomber,
Jusque-là en haut sur le Crêtet;
Mais quand je fus vers cette maison
Que vous connaissez assez, chez [Blondeleau,
Je tombai dans le creux du lisier (purin):
J'eus là un fin[4] méchant hasard.

J'étais bien les trois quarts noyé;
J'eus assez peine de m'en tirer.
Par grand bonheur que je sais nager!
Je criais comme un chiffonnier.
Chez Blondeleau partirent dehors,
Ils en avaient pourtant trop deuil (chagrin).

[1] *Avezie.* 1° Accoutumer. — E fau avai pachoince, è veu pru s'*avezie.* — Kmè d'*avezie,* comme de coutume. — 2° Imaginer: Y m'ai *avezie* de le bouèta u for. — Le français a gardé *vision.* G. Q.

[2] Fion, fin, finage: patois franc-comtois. A. V.

[3] *Djipon, djepon,* signifie habit d'homme, tandis que jupe de femme se dit « godillon ». O. H.

[4] *Fin,* adjectif très usité devant les mots qui signifient une extrémité, pour les porter en quelque sorte au superlatif: *lo fin bout, lo fin coûetsè,* le fin sommet, *lo fin fon, la fin-na ruvoue,* le fin bord; *lo fin premi, lo fin dèrâè,* le fin dernier. — Cet usage du mot *fin* était assez familier aux anciens écrivains français, encore au XVme siècle, et même à Clément Marot. J. L. M.

Su ana piaintche, on poue pieu luin,
Ah ! c'è lé vouè qu'y tchezi bin !...
Tot-à coudan[1] me relevà,
Y m'aspi su le bor du prà.
Y'avoue mè mon bé tchapé bian :
I rebata du mètchan fian.

Tot à coudan le ramadjie,
Y m'aspi su le bord du Bie[2] :
Il y'avè lé dé grò pesson
Que djaubiâva d'm'évaulà to ron.
Y vi de què il ètè question :
Y'avoue mè mon tcharman djipon.

De lé, y continuai mon tchemin :
Y n'avoue pieu ra qu'a poin tin.
Mé *z*-eillon ètan veni pésan ;
Y pri le pa du passe-pian[3] ;
Y'alâvo adé to dépouran
To pa chu mé tcharman ba bian.

Y'avoue le vesaidge ètiarbotà ;
Y'avoue on poue couzon d'atrà.
Mâ quan y fi drè devan l'otau,
Y m'ègzaminai tot' avau ;
Y tordgi on poue mon djipon,
Y vi qu'y'ètoue ancouo bin bon.

Ha ! do bon vêpre[4] ! maitre Djean !...
Y venio adé drè avan :
Y ne vo *z*-ai pa ancouo racontà
Ça qu'y vouaito dè l'an passà...
Y'àn' ai s'taulama adurie,
Qu'y m'à vouè to vo dètièrie.

Sur une *planche* (de pré), un peu [plus loin,
Ah ! c'est là que je tombai bien !...
Tout en tâchant de me relever,
Je buttai sur le bord du pré.
J'avais mis mon beau chapeau blanc :
Il roula du mauvais côté.

Tout en essayant de le ramasser,
Je trébuchai sur le bord du Bied[2] :
Il y avait là de gros poissons
Qui projetaient de m'avaler tout rond.
Je vis de quoi il était question :
J'avais mis mon bel habit.

De là, je continuai mon chemin :
Je n'avais plus rien qu'à point temps.
Mes vêtements étaient devenus lourds ;
Je forçai le pas ;
J'allais toujours, tout dépurant (d'eau)
Tout par sur mes beaux bas blancs.

J'avais le visage éclaboussé ;
J'avais un peu souci d'entrer.
Mais quand je fus droit devant la maison,
Je me regardai du haut en bas ;
Je tordis un peu mon habit (mouillé),
Je vis que j'étais encore bien présentable.

Ah ! bon soir ! maître Jean !...
J'y vais toujours droit :
Je ne vous ai pas encore raconté
Ce que je guette depuis l'an passé...
J'en ai si tellement enduré,
Que je m'en vais tout vous déclarer.

[1] *Coudi*, tâcher, faire des efforts pour. Le mot n'est pas sans rapport, quant au sens, avec l'ancien français *cuider*.

[2] *Bied, bié, biez* ou *bief* (prononcer comme *clef*) est un de ces mots précieux qu'il faut garder avec soin. Ce mot, qui signifie dans son sens général, *ruisseau*, et plus spécialement *prise d'eau*, a donné lieu à beaucoup de débats parmi les étymologistes, qui ne s'accordent pas sur son origine, probablement germanique. C. B.

Bief, etc. (Neuchâtel), *bieu* (Normandie), *bah ye* (torrents de Clarens et de Montreux), du latin médiéval, *bedum, bedale*, aussi *becium*, signifie lit de ruisseau, cours d'eau, fossé d'irrigation, canal. Racine primitive, germain, *bed, bett*. E. DE P.-M.

[3] *Passe-pian ;* littéralement : qui dépasse celui qui va lentement ; *pian, piano*. A. V.

[4] *Do* bonvêpre, *do* bondjor, bonsoir, bonjour, mais avec quelque chose de plus, — peut-être comme dans : *de bon cœur !*

Me la voudrie-vo baillie,
Voûtre pteta Djudi-Marie?...
I ne fau pa aprèhâdâ;
Vo *z*-êtè sur qu'el veu amadâ:
No *z*-in adé grô pru de pan,
Mâ, que n'è pa link dé pieu bian.

No *z*-in adé pru de lacé:
No n'altchin djamâ de vé;
No *z*-in adé le sêlai i pouò
Piantâ drè i mèta de l'otau:
A peuva baire tu çlé qu'an sè,
Sin qu'i vouaitan l'ura qu'il è.

No *z*-in du bon fremaidge avoué,
Qu'on sâ deu ci djuk su lé Ré;
I n'è pa link dé pieu salâ,
Mâ il è bin condicionâ;
No *z*-â prenien dé grô tacon
Qu' son kma dé puissan retaillon.

Me la voli-vo refouzâ?...
Vo kniotè pru mé tcharman prâ;
No *z*-in on bé bardgie a pouô;
Le creu de tchau i chan de l'otau;
Y poui atreteni ma mâson,
Y piâtresse kma on maçon.

— Oh! vai!... y te la voui acouadâ,
A cause de tote té qualitâ...
T'ai link mè ton bé djipon bian:
Ton pére l'a dja pouôtâ van *t*-an;
I n'è pa ancouo efrotâ,
Te l'ai ancouo bin conservâ.

— A vo bin rematchan, maitre Djean!...
Y m'â voué pâti su le tchan.
Mâ y voudroue vo demandâ:
Que faut-u faillè vo mandâ?...
Y'akceptroue bin on poue de sarfieu
Po le bouillon de la tire-adfoueu[1].

Me la voudriez-vous donner,
Votre petite Judith-Marie?...
Il ne faut pas craindre.
Vous êtes sûr qu'elle veut engraisser:
Nous avons toujours bien assez de pain,
Mais qui n'est pas là des plus blanc.

Nous avons toujours assez de lait:
Nous n'élevons jamais de veau;
Nous avons toujours le seillot aux porcs
Placé droit au milieu de la maison:
En peuvent boire tous ceux qui ont soif,
Sans qu'ils guettent l'heure qu'il est.

Nous avons du bon fromage avec,
Qu'on sent d'ici jusque sur les Ré;
Il n'est pas là des plus salé,
Mais il est bien conditionné;
Nous en prenons de gros morceaux
Qui sont comme de très gros copeaux.

Me la voulez-vous refuser?...
Vous connaissez assez mes beaux prés;
Nous avons un beau bercail à cochons;
Le creux de chaux à côté de la maison;
Je puis entretenir ma maison,
Je bâtis comme un maçon.

— Oh! oui!... je te la veux accorder,
A cause de toutes tes qualités...
Tu as là mis ton bel habit blanc:
Ton père l'a déjà porté vingt ans;
Il n'est pas encore usé,
Tu l'as encore bien conservé.

— En vous bien remerciant, maître [Jean!...
Je m'en vais partir sur-le-champ.
Mais je voudrais vous demander:
Que faut-il falloir vous mander?...
J'accepterais bien un peu de cerfeuil
Pour le bouillon du repas d'accordailles.

[1] *La Tire adfoueu*, littéralement le repas qui consacre le fait de *tirer hors de chez son père* la fiancée.

— O mon fieu ! po la tire-adfoueu,
Y ne djaubio pa de faire du fieu...
— Y'akceptroue bin ancouo liama
On djouie d'ètatchè po mé ba ;
Ça sarè po me resseveni
Du bé mariaidge à ma Djudi.

— O mon fils ! pour le repas [d'accordailles,
Je ne projette pas de faire du feu...
— J'accepterais bien encore vite
Un jeu (une paire) d'attaches pour mes bas ;
Ce serait pour me ressouvenir
Du beau mariage de ma Judith.

— Do bouna nai, Djudi-Marie !
N'aye pa couzon de m'apougnie ;
Y te voui baillie de l'ardgea
A manayance dâ ta sakta :
Y te voui baillie, tu lé *z*-an,
On bé demi-bach' po ton boun-an.

— Bonne nuit, Judith-Marie !
N'aie pas souci de me prendre (pour mari) ;
Je te veux donner de l'argent
A manier dans ta poche (argent de poche) ;
Je te veux donner, tous les ans,
Un beau demi-batz [1] pour ton nouvel-an.

X. [2]

Traduit par Ad. Vuille, O. Huguenin & F. Chabloz.

[1] Hum ! 7 1/2 centimes.

[2] Recueilli par M. Ch.-Eug. Tissot. — (J'ai obtenu de M. Oscar Nicolet, à la Chaux-de-Fonds, communication d'un certain nombre de pièces en patois neuchâtelois et de documents relatifs à cet idiome, qui maintenant n'existe plus guère qu'à l'état de souvenir. Je les ai tous relevés, pour servir occasionnellement de matériaux à ceux qui seront curieux d'entreprendre une étude linguistique sur cette intéressante question. Elle en vaut certainement la peine. — Chaux-de-Fonds, le 30 septembre 1876. — C.-E. T.)

On to bon *l*-incourâ

L'abé Chrisostôme ètâï l'incourâ d'on velâdzo dâo pahi dâè Dzozè, a quatro, chin, chui eûre de Tavahi-lo-Djibiou. L'ètâï bon comin lo pan et fran comin l'or. L'anmâve rudo se bèrotsau. Por lu, Grimpavau (l'ètâï linque qu'e démorâve), èna tota petita bèrotse, sèrâï *z*-aivoua[1] lo paradi su la Tèra, se se *z*-abitan avan *z*-âï na mèlia condute.

Mâ n'alâvan djamé a confessa, et lo bon prétro in avâï lo keu to trischto; et son pieu gran boèneû serâï *z*-âï de ne pâ moeri devan d'avâï ramenâ a bin son tropî.

Aprî avâï dzon-nâ on pâr de demindze, lo vâïkè, on bî matin, que monte in chaire, et que di :

— Me frâre !... S'e l'y'a trâï senân-ne que vo ne m'in pâ vouu, c'e por cin que y'ai fâï on lon vo-yâdzo. Comin y'avâï vouu m'n ohia in fiâ, yé su *z*-âï visitâ lo paradi et dou *z*-autre indrâë auvoi n'y'ai fâ vouèro bon. Alâ keri to lo môndo, et, din on tieu d'eûra, fau que vo séhyi tu linque !... Ouida !...

Lo tieu d'eûra passâ, lo moti ètâï pien, que n'y'aï manquâve pâ èn' âma.

Un tout bon curé

L'abbé Chrisostome était le curé d'un village du pays des *Joseph* (Fribourg), à quatre, cinq, six heures d'Estavayer-le-Gibloux. Il était bon comme le pain et franc comme l'or. Il aimait beaucoup ses paroissiens. Pour lui, Montavaux (c'était là qu'il demeurait), une toute petite paroisse, aurait été le paradis sur la Terre, si ses habitants avaient eu une meilleure conduite.

Mais ils n'allaient jamais à confesse, et le bon prêtre en avait le cœur tout triste, et son plus grand bonheur aurait été de ne pas mourir avant d'avoir ramené à bien son troupeau.

Après avoir jeûné une paire de dimanches, le voilà, un beau matin, qui monte en chaire, et qui dit :

— Mes frères !... S'il y a trois semaines que vous ne m'avez pas vu, c'est parce que j'ai fait un long voyage. Comme j'avais vu ma grande joubarbe en fleurs[2], j'ai été visiter le paradis et deux autres endroits où il ne fait guère bon. Allez chercher tout le monde et, dans un tiers d'heure, il faut que vous soyez tous là !... Certes !...

Le tiers d'heure passé, l'église était pleine, (tellement) qu'il n'y manquait pas une âme (personne).

[1] *Serâï-z-aivoua*, aurait été, participe passé du verbe être, au féminin.

[2] On crai ancorè u Vau-d'Roue (et ailleurs), quan l'ohia fièrait, que c'è on signe de mort. G. Q.

C'est aussi un présage de mort pour la famille, que de trouver, en cueillant ses poires ou ses pommes, un *breco* fleuri (Béroche). F. C.

— Adon, qu'e lyaï di, aprî avâï bouèssî, cratsî et renifiâ po se baillî de l'apion, vo me crérâï se vo volâï, mâ y'ai visitâ lo paradi, auvoi y'ai rincontrâ lo bon Sin-Piéro, à kouû y'ai demandâ combin l'y'avâï de dzin de Grimpavau avoui lu. L'a prâi son grô lâïvro, a bouèta se bèrikio[1] et a veri le padge dzanqu'a çla de Grimpavau. Sâte-vo cin qu'e l'a trovâ?... Na padge tota biantse : pâ èn' âma de Grimpavau din lo paradi ! Nada !

— Bon Sin-Piéro, que lyai fézo, s'e ne son pa din lo paradi, auvoué son-iè don?

— E pouèran bin ître din lo purgatoîro, qu'e me fâ; se vo volâï vo *z*-in *n*-assurâ et alâ na fréza le consolâ, bouèta çâï sula et alâ lo lon de çu colido : ao bè a draîte, è l'y'a na porta auvoi è n'y'a qu'a taboussâ; on veu vo *z*-euvri.

E y'alâvo, y'alâvo. On vion pien de ronze, de serpin que subiâvan, que y'in *n*-ai la tsé de dzeneille rin que de liâï sondzî, me mena a la porta a drâïte.

Yé tapo. — Intrâ, qu'on me repon. — On bi *l*-ândzo avoui dâï *z*-ale naire, na roba biantse et dâè *z*-u qu'èpeluâvan, qu'ècrivessâï[2] cra-cra din on lâïvro pieu gran que çulu de Sin-Piéro, me di :

— Que voli-vo?

— Ye vouèdrè savâï se vo *z*-ai per ci le dzin de Grimpavau : c'e mè que su lâï incourâ.

Et lo vâïquè a follietâ son lâïvro. Ao bè d'on prau grau momin, è me di :

— Nous n'avons ici personne de votre paroisse; ils sont sans doute en paradis.

— Mâ, y'in vîgno, dao paradi; è-ço que lo bon Sin-Piéro m'erâï fâ èna farce et djohi on to?...

— Alors, qu'il leur dit, après avoir toussé, craché et reniflé pour se donner de l'aplomb, vous me croirez si vous voulez, mais j'ai visité le paradis, où j'ai rencontré le bon Saint-Pierre, à qui j'ai demandé combien il y avait de gens de Montavaux avec lui. Il a pris son grand livre, a mis ses lunettes et a tourné les pages jusqu'à celle de Montavaux. Savez-vous ce qu'il a trouvé?... Une page toute blanche : pas une âme de Montavaux dans le paradis ! Non, pas une !

— Bon Saint-Pierre, que je lui fais, s'ils ne sont pas dans le paradis, où sont-ils donc?

— Ils pourraient bien être dans le purgatoire, qu'il me fait; si vous voulez vous en assurer et aller un peu les consoler, mettez ces souliers et allez le long de ce corridor : au bout, à droite, il y a une porte où il n'y a qu'à heurter; on vous ouvrira.

Et j'allais, j'allais. Un sentier plein de ronces, de serpents qui sifflaient, que j'en ai la chair de poule rien que d'y songer, me conduisit à la porte à droite.

Je frappe. — Entrez, me répond-on. — Un bel ange, avec des ailes noires, une robe blanche et des yeux étincelants, qui écrivait dare dare dans un livre plus grand que celui de Saint-Pierre, me dit :

— Que voulez-vous?

— Je voudrais savoir si vous avez par ici les gens de Montavaux : c'est moi qui suis leur curé.

Et le voilà à feuilleter son livre. Au bout d'un assez grand moment, il me dit :

— Nous n'avons ici personne de votre paroisse; ils sont sans doute en paradis.

— Mais, j'en viens, du paradis; est-ce que le bon Saint-Pierre m'aurait fait une farce et joué un tour?...

[1] *Bèrikio;* à Valangin, *boèritiè, bouèritiè;* Vaud, *besillye.*

[2] *Ecrire.* Qu'è-cè que *t'écriai?* — S'y étai que de vo, y *écrirai* a catchon. — Kmè v'li-vo qu'y *écrihisse?* — E vo fau lli *écrire* quauque reitche. G. O.

Yé me pinso : « S'e ne son ne in paradi, ne ao purgatoîro, è fau qu'e sée in *n*-infé ; è n'y'a pâ de mâïtin. » E y'ètâï su lo poin de me trovâ mau, quan l'andzo me di : « Sortez par cette porte ! »

Me vâïquè din on vion pavâ de brâza rudze : yé braulâvo comin se y'avé *z*-âï bouû ; y'ètè to mou de choi ao maïtin dâè *z*-èpelue, dâè *z*-inloudze ; tu me pâï avan la gota, comin se y'ètè *z*-âï din le niole, et, in mîmo tin, grulâvo[1] comin la fouûllhe dao trîmbio : c'e po lo coû que le sula que Sin-Piéro m'avâï baillî me fezan serviço.

Ao bè d'on lon momin, y'arîvo, na pâ devan na porte, mâ devan on portail tot-euvri, comin la botse d'on fo. Link, on intre pè fornäye, comin vo *z*-intrâ din lo cabarè a fian dao moti, la demindze, in sortin dao sermon.

Me pâï se dressîvan ; ye sinté lo brelâ, la tsé retia, auque comin l'ôdeu qu'e l'y'a quan lo magnin[2] ao bin lo martsau brêle, po la fèra, la bota d'on vîllhe âno ; y'ohyessé dâï *z*-urlemin, dâï djuremin, dâï *z*-afâre que me fezan m'incabornâ le *z*-oréllhe.

— Hé bin ! intre-tè, aubin n'intre-tè pa ? me fâ, in me pequin[3] de sa fortse, on diabo to gregue-lli et indzernâ, cornu, avoui na kuva regouguelia, comin çla d'on cäyon.

— Mè, su on brâve ome, que liâï fézo, n'intro pâ... Ye vîgno po vo demandâ se vo n'eri pâ, per aza, quaucon de Grimpavau per ci.

Je pense : « S'ils ne sont ni en paradis, ni au purgatoire, il faut qu'ils soient en enfer ; il n'y a pas de milieu. » — Et j'étais sur le point de me trouver mal, quand l'ange me dit : « Sortez par cette porte ! »

Me voilà dans un sentier pavé de braises rouges ; je chancelais comme si j'avais eu bu (étais ivre) ; j'étais tout mouillé de sueur au milieu des étincelles, des éclairs ; tous mes cheveux avaient une goutte (à leur extrémité) comme si j'avais été dans les brouillards, et, en même temps, je tremblais comme la feuille du tremble : c'est pour le coup que les souliers que Saint-Pierre m'avait donnés me faisaient service.

Au bout d'un long moment, j'arrive, non pas devant une porte, mais devant un portail tout ouvert, comme la bouche d'un four. Là, on entre par fournées, comme vous entrez dans le cabaret à côté du temple, le dimanche, en sortant du culte.

Mes cheveux se hérissaient ; je sentais le brûlé, la chair rôtie, quelque chose comme l'odeur qu'on sent quand le maréchal brûle, pour la ferrer, la botte d'un vieil âne ; j'entendais des hurlements, des jurements, des choses qui me faisaient boucher les oreilles.

— Hé bien ! entres-tu, ou bien n'entres-tu pas ? me fait, en me piquant de sa fourche, un diable, les cheveux frisés et très emmêlés, et avec des cornes, et une queue toute recroquevillée, comme celle d'un porc.

— Moi, je suis un brave homme, que je lui fais, je n'entre pas... Je viens pour vous demander si vous n'auriez pas, par hasard, quelqu'un de Montavaux par ici.

[1] *Grulâ*, trembler. Y *grulâve* kmè on gravelion ; — airi-vo vlu qu'y *grulisse* devan liu ? — Y *grulerai* pru lè pron-mè s'y è *d*-avai la force ; — qu'è-ce que t'a, qu'te *grulè* deiss ? G. Q.

[2] *Magnin*, fèra-cäyon, aobin chaudronnier ambulant, arrivant dans les villages en chantant : « Lo magnin chè va passâ : n'avi-vo rin a retakounâ ?... quôque tsauderon percî à ralohyi ?... »

[3] *Pequâ*, piquer. Mais en patois, le mot *piquer* a aussi le sens de *prendre adroitement* : les gens de Villamand sont des *Pequa-Gretta* (pique-cerises), ceux de Mont et de Montpreveyres, des *Pequa-Dzendîvro* (pique-genièvre), ceux de Liddes, des *Pequa-Fâve* (pique-haricots), etc.

— Te fâ la bîte, qu'e me di; comin se te ne savé pâ que to Grimpavau è per ci!... Boûte, et te veri comin on le *z*-invouè, te bèrotsau.

E ye véyari lo lon *Bizaron*[1], que se soulâve adî et que seköyâï[2] se sovin le pouudze a sa fèna, la poûra *Chaton*[1], comin dezâve quan ê la rollhîve de coû. — Et lo *Guèton*[1], çla petita gueuza que couètsîve adi tota solète a la grandze et qu'a bailli lo bocon a tan de dzin!... — Et lo *Maulaisi*[1], çtu grô bolia que fesâï s'n êlo avoui le coque dâï *z*-autre dzin!... Et çu basse-corne de *Pointu*[1] lo raissar, que se voirdâve adî on lan ao mâïtin dâï belion!... Et *Sami*[1], lo cabartier, que bouètâve adi de l'évoué din son brantevin!... Et *Bredoulon*[1], lo cordagnî, que fezâï dâï sula in carton!... Et tan d'autre, que vo cognote mî que mè.

L'incourâ sofiâï na bouussäye po vâïre l'èfè de son prîdzo.

— Vo conprinte bin, me frâre, que çoci ne peu pâ durâ. Assebin yé vouu vo sauvâ de la perdicion auvouè vo *z*-îte in trin de tsè. Deman, me bouèto a la bezogne, pâ pieu tâ que deman. No *z*-odrin pè ran, comin vo *z*-alâ a la *Benechon:* deman, delon, yé confesserî le vîllio et le vîllhe; demar, le *z*-infan; demîcro, le boueûbe et le baischtè, cin veu ître lon; dedzeu, le *z*-ome, et, devindre, le fène; deçando, lo mon-nâï et le doû pintâë: n'y'a pa tro d'on dzo por le trei to seulo.

— Vâïte-vo, me *z*-infan, quan lo biâ è meu, lo fau sehyi; quan lo vin è teri, lo fau bâïre; vâïquè prau de lindzo maunè:. è fau lo lavâ et lo bin lavâ.

— Tu fais la bête, me dit-il; comme si tu ne savais pas que tout Montavaux est par ici!... Regarde, et tu verras comme on les arrange, tes paroissiens.

Et je vis le long *Bizaron*, qui se soûlait toujours (sur la Terre) et qui secouait si souvent les puces à sa femme, la pauvre *Chaton*, comme il disait quand il l'abîmait de coups. — Et la *Petite Guêtre,* cette petite coquine qui couchait toujours toute seule à la grange et qui a ensorcelé tant de monde... Et le *Mal-Aisé* (perclus, impotent), ce gros trapu qui faisait son huile avec les noix des autres gens!... Et cet hypocrite de *Pointu* le scieur, qui se gardait toujours (pour lui) une planche (celle) au milieu des *bois* à scier!... Et *Samuel,* le cabaretier, qui mettait continuellement de l'eau dans son eau-de-vie!... Et *Bredoulon,* le cordonnier, qui faisait des souliers en carton!... Et tant d'autres, que vous connaissez mieux que moi.

Le curé souffla un moment pour voir l'effet de son discours.

— Vous comprenez bien, mes frères, que ceci ne peut pas durer. Aussi je veux vous sauver de la perdition où vous êtes en train de tomber. Demain, je me mets à l'ouvrage, pas plus tard que demain. Nous irons par rangs, comme vous allez à la *Bénédiction* (fête religieuse): demain, lundi, je confesserai les vieux et les vieilles; mardi, les enfants; mercredi, les garçons et les filles, ce sera long; jeudi, les hommes, et, vendredi, les femmes; samedi, le meunier et les deux pintiers: il n'y a pas trop d'un jour pour les trois tout seuls.

— Voyez-vous, mes enfants, lorsque le blé est mûr, il faut le faucher; quand le vin est tiré, il faut le boire; voilà assez de linge sale : il faut le laver et le

[1] Sobriquets.

[2] *Sekeure,* secouer. Se vo *z*-avi vu kmè è seköyai la tite. Ai-vo djâ sko voûtre biâ. Sekeu-le ancorè on pou. Ora, seköyin!... Kmè vli-vo qu'y le seköysse? — On dit *sekeure le coque,* pour *abattre les noix.* La gaule est une *sekocieure.*

Le vo dio[1] et c'e cin qu'e vo soito. Amin.

Cin que foû dâï foû fâï : on cola la bouu-a, et vâïque porquè le Grimpavauyin son le pieu brave dzin dao môndo, ce que n'impatse pâ que, totè le demindze la vèpräye, le dzouvene dzin chautan le rion[2], bien laver. Je vous le dis et c'est ce que je vous souhaite. Amen.

Ce qui fut dit fut fait : on coula la lessive, et voilà pourquoi les Montavauyins sont les plus braves gens du monde, ce qui n'empêche pas que, tous les dimanches après midi, les jeunes

[1] *Le vo dio*, je vous le dis : assez souvent, la première personne des verbes ne prend pas le pronom personnel *ye :* on dit *amo*, j'aime, comme en latin. Les Vaudois disent toujours ainsi ; les Neuchâtelois le disent, mais assez rarement, tandis que les Jurassiens disent toujours *y'*anmo. Une partie des Fribourgeois disent *d'*amo, j'aime ; *dé* fa, j'ai fait, — *de* signifiant je. Le pronon *ye* se prononce avec le son du *j* allemand, comme nous l'avons fait déjà remarquer. — Il s'écrit *y, ye, yé* et *yo :* y su, ye su, su-yo ? (je suis, suis-je ?)

[2] On appelait *rion* des danses en rond, des *rondes (róndo, riôndo)*. Fréquentes autrefois dans tout le pays romand, les rondes se dansaient en plein air, en chantant des chants spéciaux. Aujourd'hui, on en retrouve quelques restes (à Neuchâtel) dans la bouche de nos enfants, lorsqu'ils chantent en *riondant :* « C'est un grand château, va-t'en vire avau, etc. » — ou : « Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés, etc. »

Le doyen Bridel conte que, dans chacun des quatre quartiers de la ville de Fribourg (le *Bourg*, l'*Auge*, les *Places* et la *Neuveville*), il y avait un jour fixé pour danser autour de la principale fontaine ornée de fleurs. Aucune fille à marier, fût-elle de la première distinction, ne pouvait se dispenser d'y paraître et d'y *chautâ lé rion.*

Beaucoup de ces chants de rondes avaient une allure très libre, qu'explique le sans-façon du patois. En 1559, on interdit d'en chanter plusieurs que l'esprit de la Réforme faisait trouver peu décentes, une entre autres qui avait ce refrain : « Mère, mariâ-mè : lè têtè me crèssan. » Une autre ronde vaudoise qui était très en vogue commençait ainsi : « Se vo vollhi cutchi avouè mè, fau trére voûtrè tsaussè. » Le réformateur Viret ayant tonné en chaire contre cette ronde, les filles d'Orbe et des villages d'alentour crurent qu'il était suffisant, pour lui complaire, de changer un mot, et continuèrent de chanter leur ronde sous cette forme-ci : « Se vo vollhi cutchi avouè mè, faut vouarda voûtrè tsaussè. »

Une ronde qu'on chantait et dansait à Moudon, Oron, Payerne, avait ce refrain satirique : « Ne san pâ ti su lé *z*-âbro, lè cocu *(coucous)*, i'in a bin, din çta vèla, déi vetu. » — Une autre, qui se chantait aussi à Moudon, avait le joli refrain suivant :

Sospiro pâ por vo,	Je ne soupire pas pour vous,
Veide-vo ;	Voyez-vous ;
Sospiro por on oûtro	Je soupire pour un autre
Que y'âmo mî que vo,	Que j'aime mieux que vous,
Veide-vo,	Voyez-vous,
Que y'âmo mî que vo !	Que j'aime mieux que vous !

Un refrain de ronde que le doyen Bridel dit avoir encore entendu chanter est celui-ci :

Et alin-lei à l'ombretta,	Et allons-y à l'ombre,
Lo seleu no farâ mau.	Le soleil nous fera mal.

Sans doute une variante d'une ronde de Moudon qui avait pour refrain ces mots :

Et alin-lei, à la ruva dau boû.	Et allons-y, au bord, à la lisière, à l'orée du bois.

Une ronde vaudoise, en honneur dans les quatre quartiers de Lausanne *(Cité, Bourg, Saint-François* et *Saint-Laurent)*, avait ce refrain :

Vo *z*-îte bin couaitai, vo *z*-aûtro amouérou !	Vous êtes bien pressés, vous autres amoureux !
[(De couaita, hâte, précipitation.)	

Dans son *Dictionnaire géographique, statistique et historique* (1832), M. Kuenlin, de Fribourg, dit au sujet des rondes : « Dans la ville d'Estavayer, il existe encore un usage qui était jadis presque général dans le canton, c'est celui de chanter, dans les belles soirées d'été et d'automne, des chansons nationales ou rondes, connues sous le nom de *coraoulé*, sur la *place de Moudon*. Quelques-unes de ces chansons sont patoises, d'autres moitié françaises. Dans une de ces rondes — dont les mélodies ont en général quelque chose d'original et de pittoresque pour ceux qui savent apprécier cette musique de la nature, si nous pouvons nous exprimer ainsi, et où l'art n'est pour rien, — on raconte le mariage d'un couple dénué de biens. Pour consoler sa tendre moitié, qui est tout éplorée de la misère dans laquelle se trouve son mari, celui-ci lui dit, dans le dernier couplet :

Quan lé *z*-aoutrou mezéron, no voiterin ;	Quand les autres mangeront, nous regarderons ;
Quan lé *z*-autro riretron, no pliorerin.	Quand les autres riront, nous pleurerons.

Une autre ronde de même nature avait ce refrain naïf :

Rin que no doû, ma mie, rin que no doû :	Rien que nous deux, mon amie, rien que nous deux :
Te tsapierî la sope et mè lo boû.	Tu couperas (le pain de) la soupe et moi le bois. »

youkan, coréyan, na pâ in tsetsehian[1], mâ in desan dâè tsanson, à l'intor de l'incourâ, au bin in soûnan de la trou-ye[2].

gens sautent et dansent des *rondes*, s'amusent, non pas en chuchotant, mais en chantant des chansons, autour du curé, ou bien en jouant de la cornemuse.

Auguste PORRET.

Traduit par Fritz CHABLOZ.

Notons encore ici que M. Kuenlin dit, dans son dictionnaire, que « le beau sexe de la contrée de Saint-Aubin-en-Vully passe généralement pour parler le patois le plus doux et le plus élégant du pays qu'arrose la Broye ». — Il y a ainsi, là-bas comme chez nous, des différences entre les patois des diverses localités. Mais qui voudra prendre sur lui de dire lequel des patois neuchâtelois est *le plus doux et le plus élégant ?* — Voir à ce sujet *Le Patois de Dompierre* (à la même distance d'Avenches que St-Aubin), thèse présentée à la Faculté des lettres de Zurich, par Louis Gauchat (un Neuchâtelois). F. C.

[1] A propos de *tsetsehyi,* chuchoter, voici un dicton de Bérochau allant semer ses pois et ses lentilles:

E fau que le pâè s'utsan,
Et que le ninte-llhe se tsetsehian.

Il faut que les pois s'appellent de loin,
Et que les lentilles se parlent à l'oreille.

C'est-à-dire, sème tes pois très éloignés et tes lentilles très rapprochées — (de façon que les pois, s'ils voulaient causer et s'entretenir, soient dans la situation de personnes qui, pour le faire, doivent *hucher,* se hêler, tandis que les lentilles, si elles voulaient en faire autant, doivent être aussi rapprochées que les gens qui sont obligés de *tsetsehyi,* de se parler à l'oreille). — Ce dicton, recueilli par M. Alph. Humbert, à Chez-le-Bart, fait image.

[2] Il y a 80 ans, disait le doyen Bridel, mort en 1845, les compagnies de milices qui descendaient des villages supérieurs sur Moudon pour être passées en revue, avaient pour musique militaire un *tambour* et deux *trouyes* (cornemuses). On se servait aussi de ce dernier instrument pour les danses champêtres. — Voici, à titre de comparaison, les réflexions d'un vieillard de 81 ans, en voyant les exercices de landsturm, à Couvet, le 21 mars 1895:

Patois de Couvet. — L'atre dje, y su *z*-u tout efrayi dé vèr erré dé *z*-omo avoie dé foizi, qué vénian s'egzercî. Djamé, dè mon tin, n'y'é vu cé, de veni djala dè *z*-omo, lé pi et lé man. De mon tin, on ne fazè pè tan de cé chimagri: on vo ballive on espèce de foizi avèc èna pira qu'on y boiétève on tchavon de fer; y faillé avé di dé, po tri et sé défedre. Et no n'été qu'èna poigna d'omo, et que savan se faire apriandé... Ora, i n'i conpregno piu rè: c'é lo mondo reulon.

Louis BOREL-PETITPIERRE

(Communiqué par M. Louis PETITPIERRE fils.)

L'autre jour, j'ai été tout effrayé de voir passer des hommes avec des fusils, qui venaient s'exercer. Jamais, de mon temps, je n'ai vu cela, de venir geler des hommes, les pieds et les mains. De mon temps, on ne faisait pas tant de ces simagrées: on vous donnait une espèce de fusil avec une pierre (silex) à laquelle on mettait un *bout* de fer; il fallait avoir dix doigts, pour tirer et se défendre. Et nous n'étions qu'une poignée d'hommes, et qui savaient se faire respecter... Maintenant, on n'y comprend plus rien: c'est le monde renversé.

Traduit par L. FAVRE.

La salâ i cerisé

La tanta Luzon fesè u for totè lè senan-nè. C'ètè fêta por lè *z*-èfan a causa dè saléye qu'el fasè se bin. Y'é *n*-avè de totè lè sortè : a la crânma, u siro, i *z*-eu, u buro, u bacon, i meurtiè, i budertchin, djank i rifnalè, quan i n'y'avè rè d'atro.

C'ètè pèdè lè fènèzon. Lè motchète alan fierriet. — On avè fè lo lévan lo vêpro ; lo foù ètè u for et la tanta Luzon kmencive d'épaté.

— Se no fzi d'la salâ i cerisè?... Lè noûtrè son meûrè.

— S'te veu. Prè l'ètchila et va lè kri.

Y voué kri lè cerisè, dé ptètè nèré.

— Fa-t-u roûté lè gormô[1] ?

— Na, cè prèdrè tro de tin ; c'è dja pru de roûté totè lè cuvè.

(C'ètè ena maîtra féna, la tanta Luzon, que ne travaillivè pé por tué lo tin, mé adé por l'évanço.)

— Et lo sucro ?

— Pile *z*-è do u tré bocon ; è *l*-è tchî, è fâ lo ménadjî.

— Lé saléyè son toté nèré !

— Pudre de la ferna per dsu ; nion n'y veu ré vair.

Noûtré saléyé pudréyé avoué pou de sucre et bin d'la ferna n'avan pé tan

Le gâteau aux cerises

La tante Louison faisait au four toutes les semaines. C'était fête pour les enfants à cause des gâteaux qu'elle faisait si bien. Il y en avait de toutes les sortes : à la crême, à la mélasse, aux œufs, au beurre, au lard, aux myrtilles, aux myrtilles de marais, jusqu'aux carottes, quand il n'y avait rien d'autre.

C'était pendant les fenaisons. Les abeilles revenaient chargées de miel. — On avait fait le levain le soir ; le feu était au four et la tante Louison commençait de pétrir.

— Si nous faisions du gâteau aux cerises ?... Les nôtres sont mûres.

— Si tu veux. Prends l'échelle et va les chercher.

Je vais cueillir les cerises, des petites noires.

— Faut-il ôter les noyaux ?

— Non, cela prendrait trop de temps ; c'est déjà assez d'ôter toutes les queues.

(C'était une maîtresse femme, la tante Louison, qui ne travaillait pas pour tuer le temps, mais toujours pour l'avance.)

— Et le sucre ?

— Piles-en deux ou trois morceaux ; il est cher, il faut le ménager.

— Les gâteaux sont tout noirs.

— Saupoudre de la farine par dessus ; personne n'y verra rien.

Nos gâteaux saupoudrés avec peu de sucre et beaucoup de farine n'avaient pas

[1] Au Val-de-Ruz, *gueurmou*, noyau.

metchan façon. On lé taillia comé on poû : on fesè dé bré[1] avoué lo cuté quan on trovêve dé gormô. La tanta Luzon, que n'volé pé perdre son tin, fesè dé dré gran comé dé *z*-assîtè. Et on m'évia porté lé di-euré i seiteu, i mété dè *z*-écouazelée.

C'ètè do Kokischberg, on vîllio et on djouno[2], que ne se depatchivè que por vgni a la trébia. Quan è veyaré çlé saléyé, è rian dja contre, tot ènaude[3]. E l'oûrè vîto fè de tchanpé ba lieu fâ, de pianté lé covi et de vni s'asté ver lo pagni; è l'avan se couëte qu'è preniaré tchacon do dré, lé bouétârè l'on sù l'âtro, lé cerisé à dedé, et y pianté lé dé, sin pètsegnî[4]... Oh, lala !... tanta Luzon, çtu coû, y ne sé pâ[5] si vo *z*-avi travaillî por l'évanço !

C'ètè cratche-ci, r'cafeuille-lé. Lo djouno, tot énoûssâ[6], ne d'zè pé grant afaire; mà lo vîllio ron-nêve por lé do, comé se ènа vouêpe l'avè euillî.

tant mauvaise façon. On les coupa comme on put : on faisait des contours avec le couteau, quand on rencontrait des noyaux. La tante Louison, qui ne voulait pas perdre son temps, faisait des (droits) parts grandes comme des assiettes. Et on m'envoya porter les dix-heures aux faucheurs, au milieu des éclats de rire.

C'étaient deux Gouggisberg, un vieux et un jeune, qui ne se pressaient que pour venir à la table. Quand ils virent ces gâteaux, ils riaient déjà contre, tout enchantés. Ils eurent vite fait de jeter à terre leurs faux, de planter les *couviers* (en terre) et de venir s'asseoir vers le panier : ils avaient si hâte qu'ils prirent chacun deux portions, les mirent l'une sur l'autre, les cerises en dedans, et y plantèrent les dents, sans *épinocher*... Oh ! lala !... tante Louison, cette fois, je ne sais pas si vous aviez travaillé pour l'avance.

C'était je crache ici, je recrache là (après avoir mâché). Le jeune, tout engoué, ne disait pas grand'chose; mais le vieux grognait pour les deux, comme si une guêpe l'avait piqué.

[1] *Bré, breu, brai.* — A page 231, se trouve une note relative à l'une des significations de ce mot. En voici une autre : « J'ai des doutes sur la signification attribuée au nom du *Gor de Bray ;* je croirais plutôt que c'est le *Gor du Contour,* à cause du contour que fait l'Areuse à sa sortie des Gorges. Le *Brai* ou *Bré-Rossel,* sur Neuchâtel, le *Brai,* au pied de Malmont, le *Bré-du-Rafor* (du four à chaux), sur l'ancienne route de Couvet aux Sagnettes, sont dans des situations non marécageuses, mais près de contours ou inflexions de chemins. Je tiens de feu M. le notaire J.-H. Borel, de Couvet, que *bré* signifie *contour.* Il y aurait donc à distinguer deux *Brai, Brei,* ou *Bré,* n'ayant entre eux qu'un rapport de consonnance, mais aucun de signification. » E. DE P.-M.

Le patois du Val-de-Travers emploie bien ici le mot *bré,* avec la signification de *contour.* — Dans l'autre sens, *brai* est d'ailleurs français, c'est le suc résineux qu'on tire du pin et du sapin; le *brai sec* est l'arcanson, le *brai liquide,* le goudron, etc. — Etymologie : ancien français, *brai,* fange, provençal, *brac,* fange, italien *brago,* scandinave *brâk,* goudron. F. C.

[2] Voir la note page 207 sur *djouvene.*

[3] *Enaude,* enchanté, entiché, fou de quelque chose : El è porè tot *énaude* de sa fène et d'son tcha. G. Q.

[4] *Pètsegny* (ailleurs *penotchi*), manger dédaigneusement, négligemment, éplucher ce qu'on mange.

[5] Au Val-de-Travers, pour *je ne sais pas,* on dit *y ne sé pâ.* Voici comment nos voisins répondent à la question : *Où est-il ?* — A la Vallée de Joux, anciennement *Combe-du-Lieu* (de là *Combiers*) : *Ne sa pé ;* — à Moudon : *Ne sé pâ ;* — à Ollon : *Ne sé po ;* — au Pays-d'Amon : *Ne cha po ;* — au Val d'Illiers : *Ne sé peu.*

[6] *Enoûssâ,* s'engouer : y m'ai *énoûssâ* à mdgè ènа coque; — y m'*énoûssâve* choir; — ce pere m'*énousserai.* G. Q.

E *z*-é *n*-oûré djank a onze eûré. Et, à midjeu[1], quan é vgniaré dîné, è l'étan onca gorgno comé dé ptou et avan l'èr de godje et d'èpantieure[2].

Ils en eurent jusqu'à onze heures. Et, à midi, quand ils vinrent dîner, ils étaient encore d'aussi mauvaise humeur que des putois et avaient l'air d'épouvantails pour les oiseaux.

Caroline Droz.

Traduit par Fritz Chabloz.

[1] Ritournelle pour amuser ou endormir les enfants, donc vieille comme le Vauxtravers·

Quéne eura et-u? — Midjeu.
Quoui l'a dê? — La Djudê.
Que fê-t-ié? — Lo lî a son pté.
Porqué fére son lî? — Por lo batchî.
Porqué lo batche-t-on? — Por li baillî on nom.
Quin nom li baillère-t-on? — Djean-Pierre-Simon.
Quoui sère lo pérei? — Monsieu lo rey.
Quoui sère la méreina? — Madama la reina.
Quoui sonère lê tiotché? — Lo foû di rotché.
Quéna sopa è-cê qu'on eré? — De la sopa i renollhé.
Pouèh! pouèh! pouèh!... y n'é vu ré, ré, ré!

Recueillie par Mme C. D.

[2] Nous avons été sobres quant aux étymologies celtiques ou gauloises, qui ont été si fort à la mode un certain temps. On a tellement voulu trouver du celtique partout, qu'on n'en veut plus voir nulle part. La vérité est pourtant qu'il y a bien des mots de l'ancienne langue du pays dans le patois. Parmi les mots gaulois que cite M. Neumann, notons: *caio*, clôture, haie, d'où vient évidemment la *chaie* des Montagnes, la barrière tournant sur un pivot qui sépare les domaines, les pâturages, appelée *draise*, *draisette* et *dlaise* ou *delaise*, dans le Bas (Brot-Dessous, Boudry et Béroche); — *boine*, borne, limite, qu'on retrouve comme finale dans Augusto*bona*, Julio*bona*, et que le patois a conservé tel quel, — *benna*, corbeille, panier, — et *godze*, *godzo*, *godje*.

« Le *godzo* est ce faisceau de *dagnes* de chanvre frais arraché, que l'on voit, debout dans les champs et recouvert d'une coiffe de paille; la paille est liée par le haut en forme de tête, et le faisceau ou *goge* est serré par le milieu au moyen d'un lien de paille. — Eh bien! les Gallo-Romains de la *Villa* des bains d'Henniez — car ces bains étaient déjà connus dans les temps de la splendeur d'Aventicum, — comparaient en se moquant, la famille de Burgondes qui avait construit le *village* voisin d'Henniez, à ces *godze* qui, de loin, figurent grossièrement des êtres humains, et les appelaient les *Godze*, sobriquet local qui s'est transmis jusqu'à nous. » *(Sobriquets de la Suisse romande.)*

Dans la langue gauloise, le mot *bogi*, qu'on retrouve dans les finales de Ad*bogius*, Setu*bogius*, Vercum*bogius*, signifiait *épouvantail*, *fantôme*. Or, *boge* et *goge* sont le même mot, les consonnes *b* et *g* se remplaçant dans le gaulois, comme dans le roumain, *limbe* pour *lingua*, *ape* pour *aqua* (Neumann). — En patois du Val-de-Ruz, épouvantail se dit *êbollhe*. F. C.

L'HOMME ET LE SINGE

Comme M. Charles Berthoud l'a fait remarquer, les polémiques suscitées à propos des affaires neuchâteloises de jadis n'étaient pas seulement conduites en prose et en français, mais en vers et en patois. Une chose que M. Ch. Berthoud n'a pas sue, c'est que cette vieille habitude neuchâteloise, si elle est abandonnée, ne l'est pas depuis longtemps.

En effet, on se souvient qu'en 1867 ou 1868, lorsque M. Vogt, professeur à l'Université de Genève, vint donner, dans les principales localités du canton, ses conférences publiques sur *l'homme et ses origines*, ses théories, faisant descendre l'homme du singe, produisirent un effet considérable et, les journaux s'en mêlant, une certaine agitation. Un patoisant bien connu et très spirituel, écrivit aussitôt cinq à six pages très vertes, en vers et en prose, que nous voudrions pouvoir reproduire ici. Malheureusement des noms propres, c'est-à-dire des attaques un peu trop personnelles s'y opposent, et nous n'en citons que la fin.

Deux Sagnards, *Esayé de la Corbatire* et *Britchon*, sont mis en scène. Revenant de la Chaux-de-Fonds, où le premier a vu fêter le *Premier Mars*, il fait part de ses impressions au second.

BRITCHON, contant à ESAYÉ ce qu'il a dit à MM. Vogt et consorts :

On viédje qu'y oûe encanbà l'Kmon[1],
Y lli criai : « Afan d'guenon,
On kniossè voûtra qualità,
Cent an dvan que V*** vo *z*-usse analisà;
Du tin d'Némour[2], d'vo on dzè dinse :

L'bon Dieu no préservè d'tau prince !...

Une fois que j'eus enjambé le Commun,
Je leur criai : « Enfants de guenons,
On connaissait votre qualité,
Cent ans avant que V*** vous eût analysés;
Du temps de Nemours, de vous on disait ainsi :

Le bon Dieu nous préserve de tels princes !...

[1] Le *Commun*, soit le grand pâturage communal de la Sagne, — autrement dit quand Esaïe fut sur le territoire de la Sagne.

[2] Les Loclois racontent que Mme de Nemours, princesse du pays de Neuchâtel, passant à la Sagne, en 1699, un paysan des Cœudres alla lui présenter une requête à l'hôtel de ville. Dans l'antichambre, il trouva deux singes habillés faisant office de laquais et leur remit sa supplique. Après l'avoir regardée à tour de rôle, les deux singes la froissèrent puis la mirent en pièces. Interrogé sur la réussite de sa démarche, l'homme des Cœudres répondit : « Madama la princesse è ana djatia fana; mâ sé *z*-afan son grô peu et grô maul èlvâ; le bon Dieu no préservè d'tau prince !... » (Madame la princesse est une gentille femme; mais ses enfants sont très laids et bien mal élevés; le bon Dieu nous préserve de tels princes !...) — Un récit du même genre est à l'actif des gens de Lutry, lors d'une visite de la duchesse Yolande de Savoye : c'est dès lors qu'on les appelle les *Sindzo*.

Alétchie par noûtre pan bian,
Vo grimacive d'bé sabian ;
Anondrè qu'vo *z*-êtè abardjie,
Vo vodrie tu no *z*-égordjie ;
On *z*-a couzon d'vo racontrâ...
C'è da l'Afrique qu'è voûtra piace :
Lai, to feurgueille d'voûtra race.
Vè, parpaillo, voûtré sermon
N'son aprécià qu'dé démon,
Que se reledja grô d'vo rétropâ. »

Nourris par notre pain blanc,
Vous grimaciez de beaux semblants ;
A présent que vous êtes hébergés,
Vous voudriez tous nous égorger ;
On a souci de vous rencontrer...
C'est dans l'Afrique qu'est votre place :
Là, tout fourmille de votre race.
Oui, hérétiques, vos sermons
Ne sont appréciés que des démons,
Qui se réjouissent fort de vous réunir... »

ESAYÉ.

Saterdie ! se t'n'ai bin répondu, Britchon ! I feran mie d'alà à Bornéo, tchie leu para, que d'no *z*-étoutchie avoué leu vantrie, leu sindjerie et leu drapau que n'è qu'on assinbiédje de tacon de toté lé nacion qu'son dzo l'solè, â l'akmaçan pa çla d'l'ome dé boue. Avoué on papei de çtu savan d' Genêva, i lli veuilla étre rciè kma lé *z*-afan d'l'otau. C'è lai qu'il è vni u monde, qu'il a ohi sé premîre *z*-aleçon et fâ sé *z*-étude ; c'è lai que dmeura son granpére et sa granmére. On s'li lodje da la mossa ; on li pra le bin de Dieu su on boue, akeurpi su ana brintche ; on li päye lé *z*-impo avoué la monéye que vo sâtè. I s'li veuilla piaire kma dé ratè da on feurmédge, et quan même i n'poran pâ dermi a midjeu â s'tchanbraulan, padu pa le prolondjma d'l'arêta du doue, kma leu cousin, i veuille coréyi kma dé foue, ra qu'a lé boûtan. Et si li vin d'afi, à se véyin deisse grô boeunà, de criâ : « Vive l'progrè et la libertà ! » nion, lai, n'veu lé contreléyie et lé fére a passâ po dé mentu !...

Victor HIRSCHY-DELACHAUX.

ESAÏE.

Sacredieu ! comme tu as bien répondu, Abram ! Ils feraient mieux d'aller à Bornéo, chez leurs parents, que de nous embêter avec leurs vanteries, leurs singeries et leur drapeau qui n'est qu'un assemblage de morceaux de toutes les nations qui sont sous le soleil, en commençant par celle de l'homme des bois. Avec une recommandation de ce savant de Genève, ils y seront reçus comme les enfants de la maison. C'est là qu'il est né, qu'il a entendu ses premières leçons et fait ses études ; c'est là que demeurent son aïeul et sa grand'mère. On s'y loge dans la mousse ; on y prend sa pension sur un arbre, accroupi sur une branche ; on y paye les impôts avec la monnaie que vous savez (de singe). Ils s'y veulent plaire comme des souris dans un fromage, et quand même ils ne pourront pas faire leur méridienne, en se balançant, pendus par le prolongement de l'arête du dos, comme leurs cousins, ils veulent s'amuser comme des fous, rien qu'en les regardant. Et s'il leur vient l'envie, en se voyant ainsi bien heureux, de crier : « Vivent le progrès et la liberté ! » personne, là, ne veut les contrarier et les faire passer pour des menteurs !...

Traduit par F. CHABLOZ & O. HUGUENIN.

Vitchon-lo-tambourdîe et l'Areuse

E y a on demi-siècle que lè djounè dgè de Travar et dè *z*-âviron cotèdjivè de tèi à tèi, por on rollhe, on bal, por se diverti.

Lo tchatèi, è se baillîve dè ènа grandge, et, l'euveir, dè la granda tchambra d'la brasserîe, aouè è povan s'alegnîe ènа trantâna de paar, faire colonda et vrie a leu soûe.

È n'avan pé, por émodé, ènа fanfare, kemè noutrè freluquè d'ora, mai è l'avan a leu mantche treie bon luron que ne lè piantivè djamé, et que n'étan djamé soûe, a condichon qu'on leu baillîve on vire de vèî por décoûlé la pussa et por rebaillîe du sofio.

E y avèe d'abor Krist, lo locatére d'la Coûteta, qu'étè pieu reutche à *n*-efan qu'â dubion, ce que n'l'ampetchîve pé d'èïtre djöyeu et de corehyîe avouéie lé djounè dgè. Son violon subièvе, tchantève et fassâi dè flonflon kemè celu d'ène artisse d'avau lé *z*-Alemagne, et, ré qu'a l'ohiè, lè feliè lévêvè dja on pîe.

Lo segon dè vioulare, c'étaî Frédri d'la Clarinète, lo tchacherè qu'avaî djuré de dékpeuillîe totè lè léïvrè du pahi, et que l'arè bè fâ, s'e n'étaî pé mor dvan d'avèie amena à tchavon sa besogne.

Por marqué lo pa, çtè do avan recruté on bon vivan que n'avè djamé été pressé

Vitchon-le-tambour et l'Areuse

Il y a un demi-siècle que les jeunes gens de Travers et des environs se réunissaient de temps en temps, pour une soirée dansante, un bal, dans le but de se divertir.

L'été, cela se donnait dans une grange, et, l'hiver, dans la grande chambre de la brasserie, où ils pouvaient s'aligner une trentaine de paires, faire colonne et tourner à leur fantaisie, tant qu'ils voulaient.

Ils n'avaient pas, pour se mettre en train, une fanfare, comme nos frivoles jeunes gens d'à présent, mais ils avaient à leur manche trois déterminés qui ne les abandonnaient jamais, et qui n'étaient jamais fatigués, à condition qu'on leur donnât un verre de vin pour décoller la poussière (au fond du gosier) et pour redonner du souffle.

Il y avait d'abord Christ, le locataire de la Petite-Côte, qui était plus riche en enfants qu'en louis d'or, ce qui ne l'empêchait pas d'être joyeux et de s'amuser avec les jeunes gens. Son violon sifflait et chantait comme celui d'un artiste d'en bas les Allemagnes, et, rien qu'à l'entendre, les filles levaient déjà un pied.

Le second des musiciens, c'était Frédéric de la Clarinette, le chasseur qui avait juré d'exterminer tous les lièvres du pays, et qui l'aurait bien fait, s'il n'était pas mort avant d'avoir mené à bout (accompli) sa tâche.

Pour marquer la cadence, ces deux avaient découvert un bon vivant qui n'avait

à sa via et qu'anmêve mie tapé la caisse que d'alé à djornée. C'étè Frédri d'la Prelze, que l'avan rebatchìe *Vitchon*.

Quan e *l*-étè bè vri, è fesè, avoueïe sa paie d'àno, èna bruchon d'la sèta[1], qu'on ohyeai djusqu'à Terre-Rudge.

On viédge que no treie viio foù avan soùlé[2] lé djouno, bèïe apréïe la mièné, è se bouètêré a bèïre dè botöye djuk a quatre eurè du matèi, et poui lo peti vire dè *z*-adieu.

L'ouvra subiêve kemé èna siréne dè lè gran peublyè, et la nedge volêve à fiotchè kme lé pavelion dè lo bon tàè.

— Bouéna né!... Adieu si vo!... Se dirè lè trei djoueur.

Et poui tchacon s'imbarkêve du fian de l'otà. Lo Krist et lo Tchacherè, qu'étan oncor dè lo bon de l'édge, n'an rè râcontré de mau que lo tchemèi, que se dressìve contre leu, sin qu'è satchè porquè. Mai lo poûro Vitchon qu'avè la grulèta dè lè tchambè, martchîve à quatro lè trei quèr du tèi, et trovêve la nedge rudo pieu freîda qu'lo fornè d'la brasserîe.

— Te beurlè por èna caisse!... È *t*-euille pésanta!... Y vu la lassie dareie çta menée, por ne pé ci djalé!...

È décrotche la corée et l'atatche a èna braatche de l'adge.

— Ne su porè pé piêe, que di Vitchon; y vu martchie kemè on seul omo, ora qu'y sue débarassie de m'n enkpille de caisse!...

E se lèive et boûte apréïe èna trace de tchemèi a fian d'la menée. El èmode a gautche, u tchemèi de Dzo-Rive: l'ouvra li fo èna braulée, et crak! lo veleïk que dégringole su la nedge avâ lo tàlu de

jamais été pressé en sa vie, et qui aimait mieux battre le tambour que d'aller en journée. C'était Frédéric de la Prise, qu'ils avaient rebaptisé *Vitchon*.

Lorsqu'il était bien tourné, il faisait, avec sa peau d'âne, un bruit du diable, qu'on entendait jusqu'à Plancemont.

Une fois que nos trois vieux fous avaient rassasié les jeunes, bien après minuit, ils se mirent à boire des bouteilles (de vin) jusqu'à quatre heures du matin, et puis le petit verre des adieux (d'eau-de-vie).

Le vent sifflait comme un sifflet à vapeur dans les grands peupliers, et la neige volait en flocons comme les papillons dans la belle saison.

— Bonne nuit!... Adieu!... se dirent les trois musiciens.

Et chacun se dirigea du côté de la maison. Christ et le Chasseur, qui étaient encore dans le bon de l'âge, n'ont rien rencontré de mal que le chemin, qui se dressait contre eux, sans qu'ils sussent pourquoi. Vitchon, qui avait *la tremblette* dans les jambes, marchait à quatre les trois quarts du temps, et trouvait la neige beaucoup plus froide que le poêle de la brasserie.

— Te brûle pour un tambour!... Est-il lourd!... Je veux le laisser derrière cette *menée* (de neige), pour ne pas geler ici!...

Il décroche la courroie et attache celle-ci à une branche de la haie.

— Je ne suis pourtant pas ivre, se dit Vitchon; je veux marcher comme un seul homme, à présent que je suis débarrassé de mon embarras de tambour.

Il se lève et regarde pour trouver une trace de chemin à côté de la menée. Il s'avance à gauche, au chemin de Dessous-Rive: le vent lui fiche un balancement, et crac! le voilà qui roule sur la

[1] Bruit pareil à celui de la *secte*, assemblée des sorciers, où l'on dansait, buvait, etc., soi-disant.

[2] *Soulâ, soulé*, fatiguer: y kmince a *soùlà*, — y *soùle* grô, — y *soùlâve*, — y *soulerai*. — *Soù*, rassasié, fatigué, ivre. G. Q.

l'Areuse, et que piondge kemé èna treute dè lo gor è canar[1].

— Dieu no *z*-aide! Dieu no *z*-aide! rêle lo pouro viio que égervate por revni amon lo tâlu de liasse, mai que retchu adéïe dè l'avouè. Y su fotu, soffye lo tambournie tot épanté; tchecon è u llie et y ne pu me ravè to seulè!... Mon Thé, quên' afaire!...

E *l*-acute èna bussée et è *l*-où ène utchée du fian dé Comblémine[2] ou bèi dè Croza.

— To va bè, y te rekniosse, que di Vitchon, Dieu sè beni!... — Ugéne! Ugéne! You-oue!... You-oue!... N'y a-t-u pieu d'ami?... You-oue!... You-oue!...

Ugéne que s'étè lévé de gran matèi por trére sè vatchè et porté son lacé a la fretïere, a ohïe èna retiamée de radge... E s'areîte et rokogno la voa u viio Vitchon; è cor, lo trie feur de l'avouè su la liasse, ramadge la caisse et lo méne u viléidge.

— Lo bon Dieu te bnesse! Ugéne, di lo pouro djalé... Y djure d'ne pieu bèïre et d'èïtre seidge!...

S'è *l*-a arêté de golliacé, y ne sarò vo lo dire; y sé peirè qu'è *l*-è mor l'an d'apréïe.

E. Pellaton.

neige en bas le talus de l'Areuse, et qui plonge comme une truite dans le gouffre aux canards.

— Dieu nous aide! Dieu nous aide! crie le pauvre vieux qui se démène pour remonter le talus de glace, mais qui retombe toujours dans l'eau. Je suis perdu, souffle le tambour tout épouvanté; chacun est au lit et je ne puis me ravoir tout seul!... Mon Dieu, quelle affaire!...

Il écoute un moment et il entend un appel à grande voix du côté des Comblémines ou des Crosaz.

— Tout va bien, je te reconnais, dit Vitchon, Dieu soit béni!... — Eugène! Eugène, You-oue!... You-oue!... N'y a-t-il plus d'amis?... You-oue!... You-oue!...

Eugène qui s'était levé de grand matin pour traire ses vaches et porter son lait à la fruitière, a entendu un cri de détresse. Il s'arrête et reconnaît la voix du vieux Vitchon; il court, le tire hors de l'eau sur la glace, ramasse le tambour et l'emmène au village.

— Le bon Dieu te bénisse! Eugène, dit le pauvre gelé... Je jure de ne plus m'enivrer et d'être sage!...

S'il a cessé de trop boire, je ne saurais vous le dire; je sais seulement qu'il est mort l'année suivante.

[1] Au Val-de-Ruz, *gor* signifie *mare:* el è tché dè le *gor*. G. Q.

Au canton de Vaud, *gor, gaur, go, gó,* signifie flaque d'eau, étang naturel, petit lac. — A la Béroche, on retrouve ce mot dans un nom de lieu pittoresque, *Guegne-Gó,* regarde-gor, nom qui se justifie tout à fait. — A Neuchâtel, le *Gor;* à la sortie des Gorges de l'Areuse, le *Gor de Bré* et le *Gor communal,* déjà nommés en 1282.

[2] *Condémine,* par corruption *Comblémine,* prairie appartenant au seigneur, nom local qui se retrouve dans quatorze communes du Vignoble et des Vallons, mais dans aucune de la Montagne.

Le vîll teî u Creu-du-Vouan

(Tchî lé Robar)

Y'anme a me receveni kemé on passâve lè veillè a l'otô, quan no *z*-étan éfan.

L'euver, pèdè le vêpre, on se piaiezeaît grô a fian du fornet bon tchau, u catchet, avouêt on s'catchîve dè viadje por ne pâ alâ s'cutchî.

Quan è nédgîve a tapro, qu'è faseaît du puss' a vo crévâ lè *z*-oû, qu'la bize subiâve tot-avau la tcheumnâie, on s'ramadjîve a on câr du peaîle, dè viadje a l'étor d'la sula è glob; pi on acutâve lè conte du vîll teî. La mère u be le père avan adé oquè a no racontê por no *z*-amouzâ.

On llieseaî adjîrè. No *z*-avi le Leivro. Epoui astoû qu'l'anchan Loui d'Neaîraigue aveaît reçu le calandrî d'Nchatè avoué celu de Berna et Vevey, on s'dépatchîve d'ala a la bouëtica de l'anchan lè *z*-atchetâ, et, l'vêpre, on boutâve lè marquè. Le père et noûtre vîll Maurice, avouêt sa vîll caula su sè *z*-orliè, aprè aveaî condu lè bètè et feaî beaire le tchvau, boutâvè lè feaîrè, lè *z*-éclips, et no lliesan apré cè kauque conte qu'no fasan rire de bei bon keur.

Por tchandjî, on djûve adjirè u marlli; mâ le père no gagnîve quazi adé: on créyeaît être rudamé su sè vouardè, mâ è saveaît mî djû que no, lè boube.

Le vieux temps au Creux-du-Van

(A la ferme Robert)

J'aime à me rappeler comment nous passions les veillées à la maison, quand nous étions enfants.

L'hiver, pendant le soir, on se plaisait beaucoup à côté du poêle bon chaud, au *cachet,* où l'on se cachait quelquefois pour ne pas aller se coucher.

Quand il neigeait fort et serré, que la neige tourbillonnait à vous crever les yeux, que la bise sifflait tout en bas la cheminée, on se rassemblait dans un coin de la chambre, des fois autour de la chaise à globes; puis on écoutait les contes du vieux temps. La mère ou bien le père avaient toujours quelque chose à nous raconter pour nous amuser.

On lisait aussi. Nous avions la Bible. Et puis aussitôt que l'ancien (d'église) Louis de Noiraigue avait reçu l'almanach de Neuchâtel avec celui de Berne et Vevey, on se hâtait d'aller à la boutique de l'ancien les acheter, et, le soir, on regardait les gravures. Le père et notre vieux Maurice, avec son vieux bonnet sur ses oreilles, après avoir soigné le bétail et fait boire le cheval, examinaient les foires, les éclipses, et nous lisaient après cela quelques contes qui nous faisaient rire de bien bon cœur.

Pour varier, on jouait aussi au *char* (marelle); mais le père nous gagnait presque toujours: on croyait être extrêmement sur ses gardes, mais il savait mieux jouer que nous, les garçons.

On u do viadje pédè l'euver, è venieît d'noutrè vzeî a la veilla : deu lè *z*-Oeuillon, de Déri-Tchézau, de Vèr-tchî-Djouli; è passâvè la veilla a djû è cartè. On ne no lassîve pâ lonteî avoué to çtu monde; on no *z*-èvîeve u llî; on no baillîve a tchécon deu, trei coquè, avoué èna ponma, et on *n*-alâve s'rédure.

A la feî d'la veilla, la mère préparâve on pouécenion por totè çtè vzitè, èl gueurllîve de la suça et tchécon la trovâve grô bouèna.

Quan è fazeaît tro pouè teî por sorti le dmaîdje la véprâee, le père s'bouèteaît, ancorè pru sovè, a faire dè beurcé. Pédè qu'la mère preparâve la pâta dè sa granda écoula a lacé, è *l*-aprêgnîve on bé gran foû qu'épéluîve dè la couesna; è bouétâve le tcheî du fornet[1] su son foû et pregneît lè do fèr a beurcé, qu'è pozâve dsu, et astoû lè beurcé arivâve dè la bnéta ronda[2]. On sutâve a l'étor du fohie, on vrive a l'étor d'la bnéta; on guegnîve lè beurcé, mâ on n'ouzâve pâ s'avzî d'è totchî; on déveaît atèdre djuk u sopâ. Topari l'père no baillîve çteu qu'étan spiâ: è n'vouëlliaît dè sa bnéta qu'çteu qu'étan bé rossè.

Quan on n'aveaît rè d'autre a faire pédè la veilla, la mère, apré aveaî bouéta[3] de fian son beurg et sa quenollhe, u beî son couesseaî a poitè[4], le père, apré aveaît fini sè mantche d'adchtè, no ra-

Une ou deux fois pendant l'hiver, il venait de nos voisins à la veillée : depuis les Œuillons, de Derrière-Chéseaux, de Vers-chez-Joly; ils passaient la veillée à jouer aux cartes. On ne nous laissait pas longtemps avec tout ce monde; on nous envoyait au lit; on nous donnait à chacun deux, trois noix, avec une pomme, et on se retirait.

A la fin de la veillée, la mère préparait une collation, un réveillon pour toutes ces visites; elle grillait de la saucisse et chacun la trouvait fort bonne.

Lorsqu'il faisait trop vilain temps pour sortir le dimanche après midi, le père se mettait, encore assez souvent, à faire des bricelets. Pendant que la mère préparait la pâte dans sa grande écuelle à lait, il allumait un beau grand feu qui étincelait dans la cuisine; il plaçait une sorte de trépied, le chien, sur son feu et prenait les deux fers à bricelets, qu'il posait dessus, et bientôt les bricelets arrivaient dans la corbeille ronde. On sautait à l'entour du foyer, on tournait autour de la corbeille; on reluquait les bricelets, mais on n'osait pas s'aviser d'en prendre (toucher); on devait attendre jusqu'au souper. Cependant le père nous donnait ceux qui étaient trop grillés : il ne voulait dans sa corbeille que ceux qui étaient beaux roux.

Quand on n'avait rien d'autre à faire pendant la veillée, la mère, après avoir mis de côté son rouet et sa quenouille, ou bien son coussin à dentelles, le père, après avoir terminé ses manches de

[1] Voir la note de page 129, sur *lo tsin du fornet*.

[2] Parmi les mots de la langue gauloise qui nous ont été conservés, citons « *benna*, un grand panier dans lequel on mettait des denrées et des bouteilles de cervoise, attelé quelquefois de deux chevaux. » (Wilhelm Neumann, *Parenté du gaulois et du latin.*) — De là, en français, la *banne* des charbonniers, et, en patois, la *bnéta* (Montagnes), la *benaîta* (Boudry), une corbeille, la *benète* (Béroche), la corbeille-à-terre du vigneron, la *banna* (Vaud), panier couvert, coffre en osier, la *benaita*, corbeille d'osier, ruche de paille tressée (Vaud), le *benaiton*, corbillon, sébille, la *bana*, *béna* et *bena* (Vaud), la ruche, le *benoton* (Mutrux), le dessus de la ruche.

[3] *Bouèta*, mettre. Ce mot est vieux et d'un usage devenu rare à Valangin; je me rappelle avoir entendu feu le grand sautier Vuillemin dire en criant des enchères : « Que çlu qu'veu lli *bouèta*, lli *bouètai*. » G. Q.

A la Béroche, ce mot est encore très usité. F. C.

[4] *Poitè*, dentelles. Au Val-de-Ruz, *detliè*, *dédeuiltè*, — aux Montagnes, *dadeuiltè*. Chez les Vaudois, *pouainte*, *puainte* (du français *point*).

contâvè kauque conte du vîll teî. Dè viadje, è no prédjîvè du Tchasseur-de-la-Gran-Vy[1], qu'éteaît èn'ome rudamè crouye: è preniaît beî (a c'è qu'on no dzeaît) dè rnar qu'è *l*-écortchîve to vi, et pi è lè lassîve cors', çtu beurgan!... lè pèi no dressîve su la tîta quan on ohieait cè. Assbeî, lè vîllie dgè dzan qu'è revegneait, por punicion, qu'on l'ohîve sovè qu'démandâve sè tcheî par dè lè rotchè de la Gran-Vy. — On euvresseaît dè gran *z*-oû assbei, quan on prédgîve d'la fèna du Prâ-u-Fâvre, que s'éteaît perdia â traversè la montagne et qu'on n'aveaît djamé revussa. Lè vîll è contâvè ancorè dè leu, su çta fèna: ne dzant-u pâ qu'on l'ohîve utchî quazi tu lè *z*-an, a l'étor de Tchélèdè[4], deu la Custa u Prâ-u-Fâvre, â traversè lè *z*-air!...

Le père se recevegneaît adjîrè le pahi qu'è l'aveaît vu l'an du tchîr teî, an seze. E l'avan fini leu messon u meaî de févri; l'ordge éteaît tota dgermâee, et on deveaît épatâ et faire du pan avoué cè: vo peutè contâ qu'è foielleaît aveaî fan por mdgî; on poveaît è taillî on bocon et l'apliquâ a la parè, kemè on bocon de tèra grassa; è n'i éreaît vouère *z*-eu mouéyan d'è faire du tortet, n'dè beurcé beî fameu.

No *z*-anmâvi to pieaî quan on no racontâve oquè dè tchevreu, çtè balè bêtè, s'vivè, s'lédgîrè, qu'an s'bouèna façon quan on lè veît sutâ, tracî dè lè tchan, dè haches, nous racontaient quelque histoire du vieux temps. Des fois, ils nous parlaient du *Chasseur-de-la-Grand'Vy,* qui était un homme très cruel: il prenait bien (à ce qu'on nous disait) des renards qu'il écorchait tout vivants, puis les laissait courir, ce brigand!... les cheveux nous dressaient sur la tête quand nous entendions cela. Aussi, les vieilles gens disaient qu'*il revenait* pour punition, qu'on l'entendait souvent qui appelait ses chiens dans les roches de la Grand'Vy[2]. — On ouvrait de grands yeux aussi, lorsqu'on parlait de la femme du Pré-au-Fâvre[3], qui s'était égarée en traversant la montagne et qu'on n'avait jamais revue. Les vieux en contaient encore des leurs, sur cette femme: ne disaient-ils pas qu'on l'entendait crier alarme presque chaque année, à l'époque de Noël, depuis la Clusette au Pré-au-Fâvre, en traversant les airs (les Gorges)!...

Le père se rappelait aussi *le pays qu'il avait vu* (les souffrances endurées) l'année *du cher temps*, en 1816. Ils avaient achevé leurs moissons au mois de février; l'orge était toute germée, et on devait pétrir et faire du pain avec cela: vous pouvez compter qu'il fallait avoir faim pour le manger; on pouvait en couper un morceau et le coller à la paroi, comme un morceau de *terre grasse* (marne); il n'y aurait guère eu moyen d'en faire du gâteau, ni des bricelets bien délicats.

Nous aimions beaucoup quand on nous racontait quelque chose des chevreuils, ces beaux animaux, si vifs, si légers, qui ont si bonne façon quand

[1] Voir la note de page 221. A la Béroche *Tsachaè,* au Val-de-Ruz *Tchatcheu,* aux Eplatures *Chassu,* au Val-de-Travers, *Tchatcheré.*

[2] Roches de la Grand-Vy, partie sud du Creux-du-Van. Le domaine de la *Grand-Vy* a pris son nom du grand chemin de Gorgier qui y aboutit.

[3] Pré-au-Forgeron, en arrivant de Gorgier, sur le haut de la joux.

[4] *Tchélédè, Tsalinde,* Noël, — du latin *calindoe,* le premier du mois, parce qu'anciennement l'année commençait à Noël. — C'était surtout durant les fêtes chrétiennes que les *revenants,* tourmentés dans l'autre monde, apparaissaient sur les lieux témoins de leurs exploits. F. C.

le boû. Châ-devan, on *n*-è veyeaît quazi tu lè djor. Le père è *n*-aveaît vu beî sovè qu'décédan â séguè le pî du Doû-d'Ane. E i'è *n*-aveaît totè na famille avoué son dgîte u fon du Creu. On i a tan feaî la tchass', a çté poûrè bêtè, qu'on n'è veaît a poû pré pieu rè; c'è porè grô damâdge: è fasan tan piaisi a veaîr.

La mére no *z*-a *z*-eu racontâ pieu d'on viadje, le vêpre, a propoû de tchevreu, qu'el vouardâve lè tchîvrè quan è *l*-éteaît ptita feuilleta. El lè condueaît dè lè *z*-essertâee d'la Keumnance d'Auverni d'avouët el revegnin fina rionde; on n'le défédeaît pa, dè çtu teî; on poveaît condur sè bètè è tchan avouët on vouèllieaît; son père qu'éteaît forotî d'Auvernî n'adreaît rè *z*-eu a creaindre non pieu. Par on bé djor avouët lè damuzalè u grante *z*-ale volâvan to ba, el vouardâve sè chû tchîvrè a èna bala piace, su on bé repia[2] to vèr de bouèn' êrba, sé tchîvrè étan beî totè rapertchè, el s'mèta a lè contâ: et ne véleaik-t-u pâ qu'è *l*-è trovâ sa, èna de pieu qu'le mateî, â partè de l'otô. Djamé el n'aveaît vu cè. Porquè i'aveaît-u sa tchîvrè et na pâ chû?... El gn'i compregneaît rè. El se dza: « Y vu ala to proutche; è fau qu'y satche cè qu'è i'a. » Mâ, to d'on coû, véleaik qu'èna dè tchîvrè pregna la diskanpêt' tot a traver lè bosson, kemè s'on tcheî d'tchass' l'aveaît djeupsî.

La poûra bovîre n'soû qu'dire et resta tote ébahia. A rarivè a l'otô, el raconta

on les voit sauter, courir, filer dans les champs, dans les bois. Ci-devant, on en voyait presque tous les jours. Le père en avait vu bien souvent qui descendaient en suivant le pied du Dos-d'Ane. Il y en avait toute une famille avec son gîte au fond du Creux (du Van). On leur a tellement fait la chasse, à ces pauvres bêtes, qu'on n'en voit à peu près plus; c'est pourtant grand dommage: ils faisaient tant plaisir à voir.

La mère nous a eu raconté plus d'une fois, le soir, à propos de chevreuils, qu'elle gardait les chèvres quand elle était petite fillette. Elle les conduisait dans les *essertées* de la Commune d'Auvernier, d'où elles revenaient fines rondes; on ne le défendait pas, dans ce temps; on pouvait conduire son bétail pâturer où on voulait; son père qui était forestier d'Auvernier (pour les Gorges) n'aurait rien eu à craindre non plus. Par un beau jour où les libellules[1] aux grandes ailes volaient à fleur de terre, elle gardait ses six chèvres à une belle place, sur un joli plateau tout vert d'une excellente herbe, ses chèvres étant bien toutes rassemblées, elle se mit à les compter: et ne voilà-t-il pas qu'elle en trouve sept, une de plus que le matin, en partant de la maison. Jamais elle n'avait vu cela. Pourquoi y avait-il sept chèvres et non pas six?... Elle n'y comprenait rien. Elle se dit: « Je veux aller tout près; il faut que je sache ce qu'il y a. » Mais, tout d'un coup, voilà qu'une des chèvres prend la fuite à travers les buissons, comme si un chien de chasse l'avait poursuivie.

La pauvre bergère ne sut que dire et resta tout interdite. En arrivant à la

[1] Les libellules ou demoiselles sont appelées des *piau-de-serpin* (poux de serpents), dans certaines parties du Pays de Vaud.

[2] *Replat, reban, encrènaz*, etc., mots patois très expressifs: « Dans les rochers abrupts du Mont-de-Baulmes, il existe une charmante caverne peu profonde et d'un abord assez facile, le *Reban-de-l'Ours*, nom pittoresque et expressif que n'eussent jamais trouvé les géologues pour désigner ce pli de roc avec retour sur lui-même. »

cè qu'è *l*-aveaît vu : el aveaît beî on poû dégueuille qu'on ne se riasse de llie.

— Houm ! pardî ! li dza son père, c'è èna tchevreula que t'a vussa. On *n*-è veaît pru sovè dè l'boû d'Auvernî, que ne son rè vouêrtcha. E *l*-a preî tè tchîvrè por dè tchevreu.

Mà y'ai peur d'vo *z*-énohïe ; è m'fau porè piakà. Y'ai quazi vergogne d'aveaî batollïe s'granteî. Mà y vo dri que deu qu'ai quità l'otò, y n'ai quazi pieu ohi prédji patoi, et qu'y m'piaise grò a vo contâ oquè, tan bin qu'mau, dè çtu vîll' lédgadge qu'va asstoû mouéri. Oh ! öye, on peu dire qu'on va l'étèrà quan on vouédeure.

Pieû que deu u treî reitche et y vo roûte mon tchapé.

È me reveît ancorè à la sneida èna ptite istoir d'la gran-mère Rose-Marie, et qu'la mère no raconta on vêpre, on djor de fénézon, su l'pon de grandge. La né beurnéhive et on se réssofiâve, apré aveaî agrandgi èna dizàn-na d'tcher de feaî bon sè et qu'séteaît ass' bon que du té, mado !...

On djor, pédè la matenâee, la gran-mère Rose-Marie qu'éteaît a l'otò, véya arivâ son mnistre, y vu dire celu avoué lekeî è *l*-éteaît *z*-eu a la cure, pédè lè chu senân-nè. E vegneaît a pou pré tu lè *z*-an faire èna vzita u Creu, â s'promenè djuk u Solia, et par su la jou. La gran-mère Rose-Marie l'anmâve bécou : è l'éteaît adé *z*-eu bon por llie.

— Eh ! bondjor, Rose-Marie, kemè cè va-t-u ?

— Hé ! Dieu vo *z*-aide[1], Monsieu l'mnistre, qu'y su contèta d'vo veair !...

maison, elle raconta ce qu'elle avait vu : elle craignait bien un peu qu'on ne se rît d'elle.

— Hum ! pardieu ! lui dit son père, c'est une chevrette (femelle de chevreuil) que tu as vue. On en voit assez souvent dans la forêt d'Auvernier, qui sont très peu sauvages. Elle a pris tes chèvres pour des chevreuils.

Mais je crains de vous ennuyer ; il faut pourtant que je finisse. J'ai presque honte d'avoir babillé si longtemps. Mais je vous dirai que depuis que j'ai quitté la maison, je n'ai presque plus entendu parler patois, et que je me plais beaucoup à vous raconter quelque chose, tant bien que mal, dans ce vieux langage qui va bientôt mourir. Oh ! oui, on peut dire qu'on va l'enterrer quand on voudra.

Plus que deux ou trois lignes et je vous ôte mon chapeau.

Il me revient encore à l'esprit une petite histoire de la grand'mère Rose-Marie, et que la mère nous raconta un soir, un jour de fenaison, sur le pont de grange. Le crépuscule arrivait et nous respirions, après avoir mis en grange une dizaine de chars de foin bien sec et qui sentait aussi bon que du thé, ma foi !...

Un jour, pendant la matinée, la grand'mère Rose-Marie qui était seule à la maison, vit arriver son pasteur, je veux dire celui par lequel elle avait été instruite pendant les six semaines d'usage. Il venait à peu près toutes les années faire une visite au Creux (du Van), en se promenant jusqu'au Soliat, et sur la montagne. La grand'mère Rose-Marie l'aimait bien : il avait toujours été bon pour elle.

— Eh ! bonjour, Rose-Marie, comment cela va-t-il ?

— Hé ! Dieu vous aide ! Monsieur le pasteur, que je suis contente de vous

[1] Les formules : *Dieu vo z-aide !... Dieu te convie !... Dieu vo begne !... à Dieu si-vo !...* (Dieu vous aide, Dieu te conduise, Dieu vous bénisse, à Dieu, soyez), dites d'un ton rogue, servaient à congédier un mendiant importun, sans lui faire l'aumône.

Vni dedè, s'eî vo piait, vo *z*-astâ on momè por vo repozâ.

Et la gran-mère oû asstou fâ d'aberdgî sa vzita: du câfé a la crânma, du pan frè, avoué du burr' qu'el vegneaît d'sorti feur d'la beurkân-na, et, po lo tchavon, kauque bon fraî[1], avouët du sucre efreza, — tot â predgè.

— Oh! öye!... dza la gran-mère, tot odreaît beî, s'noûtra vatche, noûtra bouèna Flerète, n'éteaît pâ malâda. È *l*-a le sè: véci èna voitân-na d'jor qu'el ne meudge pieû, qu'el ne beaît rè. On la regrètreaît rudo s'è failleaît la mezelâ; el è s'docila, s'gétia!...

— Avouët èt-euil', voûtra Flerète? démand' l'mnistre.

— El n'sor pieû d'la budge. Vni avouët mè por la veair... Tni, la veleaîk, la poûra bête!

Le mnistre boûta la vatche, et pi dza a la gran-mère Rose-Marie:

— Y vu asseaîtî de la condur d'feur por l'abrévâ.

— Oh! y n'vu pâ que vo pregnî çta peînna, Monsieu le mnistre.

— Mâ que cha!...

Et le mnistre s'aprotcha d'la vatche, i dza kauquè mo, â la cocolan, l'amitan et la racalosan; et pi è détatcha la Flerète et la condüia par le tchevêtre a la fontân-na, à l'abrévieu, su l'audge.

Peutè-vo le creaîre?... La vatche pianta son mor dè l'aigue et s'mèta a bère djuk tot a son soû. Et pi le mnistre la recondüia a l'étrâb', a sa crêtche, et la vatche se bouèta a mdgî a son ratlî, du feî: è *l*-éteaît voiria et la gran-mère tota beurnäye ala u boranllhe.

L.-F. Robert-Favre.

voir!... Entrez, s'il vous plaît, vous asseoir un moment pour vous reposer.

Et la grand'mère eut bientôt fait d'héberger sa visite: du café à la crême, du pain frais, avec du beurre qu'elle venait de sortir hors de la baratte, et, pour la fin, quelques bonnes fraises, avec du sucre pilé, — tout en parlant.

— Oh! oui!... dit la grand'mère, tout irait bien, si notre vache, notre bonne Fleurette, n'était pas malade. Elle a *le sec :* voici une huitaine de jours qu'elle ne mange plus, qu'elle ne boit rien. On la regretterait beaucoup s'il fallait la tuer; elle est si docile, si gentille!...

— Où est-elle votre Fleurette, demanda le pasteur.

— Elle ne sort plus de l'étable. Venez avec moi pour la voir... Tenez, la voilà, la pauvre bête!

Le pasteur regarda la vache, puis dit à la grand'mère Rose-Marie:

— Je veux essayer de la conduire dehors, pour l'abreuver.

— Oh! je ne veux pas que vous preniez cette peine, Monsieur le pasteur.

— Mais que si!...

Et le pasteur s'approcha de la vache, lui dit quelques mots, en la flattant et la caressant; puis détacha la Fleurette et la conduisit par la corde à la fontaine, à l'abreuvoir, sur le bassin.

Pouvez-vous le croire?... La vache plongea son museau dans l'eau et se mit à boire jusque tout à son soûl. Puis le pasteur la ramena à l'écurie, à sa crèche, et la vache se mit à manger à son râtelier, du foin : elle était guérie et la grand'mère tout heureuse alla aux *fourrageoirs* (pour remplir le ratelier).

[1] Au Val-de-Ruz, *fraise* est aussi masculin: Y cheu *z*-eu ès frai dsu la Cernia, el i è *d*-a èn' ambîme.
G. Q.

ON MÈ D'AVRI

Di vè, Djônas, t'é kniu Djean-Piero Letcho, que d'merave è Rekrètè.

Il ètè d'ana taille d'Hercule, avè dè pie qu'ètan lerdje kma dè laudè; grô boun anfan, il anmâvé rire è faire dè fârcè.

On premi avri, i vnia è Brenè; â dèçadan le vlédge, Piero-Frédri d'tchi Piero le bou-otchie, qu'ètè su sè pou-ôtchè de grindje, l'arêta â li dzan:

— Hé! qu'è-ça qu'il ia que te t'é évoedji on dje de sman-na, tè que ne déça que l'dmindje po vni i moti è bère de katchrè?...

Djean-Piero répon:

— N'éyan pâ trovâ de reprin i Kudè-Rotchè, y sou vni vè si ià *n*-avè tchi le bolindjie André!... Ah! i n'fô pâ qu'y reubioûe de t'faire ana comission: Çtu matin, Tcharle d'tchi la Nère m'a dè de te dire que sa Motèla i avè fâ on grô è bè vé, que se c'ètè ana djenece, i l'aurè altchie; mâ dé que c'è an mâche[1], i va le m'na deman i mârtchie du Loûtche; s't'à *n*-è fauta, te peu alâ l'vè.

— Y ne poui pru te remachà, di Piero-Frédri.

A même tin, i réva son dvanti et son chtâl, va se fti d'ana veste de medjlan-na è s'dèpatcha de cou-or vè çtu vé.

UN POISSON D'AVRIL

Dis donc, Jonas, tu as connu Jean-Pierre Leschot, qui demeurait aux Recrettes?

Il était d'une taille d'Hercule et avait des pieds aussi larges que des contrevents; très bon enfant, il aimait à rire et à faire des farces.

Un premier avril, il venait aux Brenets; en descendant le village, Pierre-Frédéric, de chez Pierre le boucher, qui était sur ses portes de grange, l'arrêta en lui disant:

— Hé! qu'est-ce qu'il y a que tu t'es échappé un jour de semaine, toi qui ne descends que le dimanche pour venir à l'église et boire un coup?...

Jean-Pierre répond:

— N'ayant pas trouvé de son au Coldes-Roches, je suis venu voir s'il y en avait chez le boulanger André!... Ah! il ne faut pas que j'oublie de te faire une commission: Ce matin, Charles de chez la Noire m'a dit de te dire que sa Motaile avait fait un gros et bon veau, que si c'était une génisse, il l'aurait élevée; mais comme c'est un taurillon, il va le mener demain au marché du Locle; si tu en as besoin, tu peux aller le voir.

— Je ne puis assez te remercier, répondit Pierre-Frédéric.

En même temps, il enlève son tablier et son fusil de boucher, va se vêtir d'une veste de milaine, et s'empresse de courir voir ce veau.

[1] A Aigle, on dit: *T'ei lé on bî mâcllio*, pour: Tu as là un beau garçon. D. B.

A *n*-arvan tchî Tcharle qu'il trova dvan l'otô, il dmanda d'vè son vé.

— Qué vè? li répon Tcharle; — tu lè do s'fazan dè *z*-euille kma dé kvouéche de kaftire.

Piero-Frédri conta ce que Djean-Piero li avè dè. I tchavon d'ana boucéye, Tcharle s'échafa d'rire, â dzan:

— C'è on mè d'avri qu'i vo *z*-a baillie!

Piero-Frédri ètè to pneu; mâ è se dza: « Y voui pru me repahyîe!... »

Le darîe delon d'avri, Piero-Frédri racontra Olivié tchî Boussè, s'n ami, que vegnè sova l'èdie a mazelà.

— On vè a ta frimousse que t'é godahyié ié, Olivié, è qu't'é lè maçon; i t'fô vni avoé mè faire ana tenée pa la Saignote, lè Semion è la Galandrure, pietoue que de rm'nâ lè motè. Y'é fôta de bêtè po tuà; redèçâdrin pa lè Rekrètè, po dire bon vépre a l'ami Letcho. Y'é ana revindje a panre d'ana farce qu'i m'a djouîe.

Noûtrè do flânu se mètèra de seuta â route. Il ètè dja né quan il arvèra dvan l'otô de Letcho. I n'i avè pie de dje. Piero-Frédri koka pa do vièdje a la fnétra du pel. Djean-Piero, qu'ètè dja koutchîe, se releva e vin evri l'guintchè, â dezan:

— È-ça qu'i ia du fieu que vo fiértè a fratchie ma fnétra?...

— Na, répon Piero-Frédri, no vni-in vo prèhyie de no radre on gran service: i *l*-ia la musik du Loûtche que vin djouîe su le Du, on d'cé dmindje. No sin tchardjie d'i procurâ ana bêrka po povè tu lè contenu. No *z*-in vou tu lè batelîe dè le

En arrivant chez Charles qu'il trouva devant la maison, il (lui) demanda à voir son veau.

— Quel veau? lui répond Charles; — tous les deux se faisaient des yeux comme des couvercles de cafetière [1].

Pierre-Frédéric raconta ce que Jean-Pierre Leschot lui avait dit. Au bout d'un petit moment, Charles éclata de rire, en disant:

— C'est un mois d'avril qu'il vous a donné.

Pierre-Frédéric était tout décontenancé; mais il se dit: « Je veux assez me repayer. »

Le dernier lundi d'avril, Pierre-Frédéric rencontra Olivier chez Busset, son ami, qui venait souvent l'aider à bouchoyer.

— On voit à ta figure que tu as fait ribotte hier, Olivier, et que *tu as les maçons;* il te faut venir avec moi faire une tournée par la Saignotte, les Siméon et la Galandrure, plutôt que de *ramener les mottes* (reprendre le chemin de l'auberge). J'ai besoin de bétail de boucherie, nous redescendrons par les Recrettes, pour dire bonsoir à l'ami Leschot. J'ai une revanche à prendre d'une farce qu'il m'a jouée.

Nos deux flâneurs se mirent de suite en route. Il était déjà nuit quand ils arrivèrent devant la maison de Leschot. Il n'y avait plus de jour. Pierre-Frédéric frappa deux fois à la fenêtre de la chambre. Jean-Pierre, qui était couché, se releva et vint ouvrir le guichet, en disant:

— Est-ce qu'il y a du feu que vous frappez à briser ma fenêtre?...

— Non, répond Pierre-Frédéric, nous venons vous prier de nous rendre un grand service: il y a la musique du Locle qui doit venir jouer sur le Doubs, un de ces premiers dimanches. Nous sommes chargés de lui procurer une

[1] On se servait alors de cafetières dont les couvercles étaient en laiton brillant et de forme très convexe.

Sau djuk a Mou-ot-chau. I n'iâ *n*-a pâ on qu'à *n*-ée ana pru grande... Que faut-u faire? No *z*-in dècidâ de vni vo prèye-ie de no louâ on de voutrè sulé po rapiacie la bêrka.

— Hé! porkè pâ? répon Djean-Piero Letcho, à s'échafan d'rire. Atâtè, boueube. Y voé raprindre ma lamp*a*, rafelâ mè tchaussè è vo *z*-evri. No bèrin ana gota de vi-ye djichan-n*a* que ne veu pâ vo baillie dè mètchan reupe.

Demi-a menuta aprè, lè trè bon vivan ètan darie la botöille, a dire dè goguinètè.

Quan i fièreça di urè i rlodje de la coûzna, Djean-Piero se leva à dezan:

— Mè *z*-ami, y ai héra to le dj*e*, ai fauta de me repozâ; y pinso qu*e*, kma vo *z*-é passabiama cou-oru, vo *z*-é djérè fauta de rpoûe.

No do voyadju ne se le foûrà pa dire do vièdje, se levèra è soitèra la bouna né a Djean-Piero, è se mètèra à route po ratrà i vlèdje, â s'dzan:

— C'è adé l'méme farçu, noutre Djean-Piero!....

Mà quan i fouèra a kèque pa de l'otô, Piero-Frédri dza:

— Y-e ai ôquè su le keu; c'è la ruze qu'il a prè po se débarassie de no; revirin!...

Ça qu'i fouèra. Po l'èguillenâ è taitchie de l'corcie, i fièrcèra de nové i guintchè.

Djean-Piero se dépatcha d'*e*vri, à dzan:

— I fâ grô né; è-ça que vo voudrie ana lantaina?...

— Na, rèpon Piero-Frédri, mâ no *z*-in reubià de vo demandâ quan no porin veni tchertchie voutrè sulè.

barque (assez grande) pour pouvoir contenir tous les musiciens. Nous avons vu tous les bateliers, dès le Saut jusqu'à Morteau. Il n'y en a pas un qui en ait une assez grande... Que faut-il faire? Nous avons décidé de venir vous prier de nous louer un de vos souliers pour remplacer la barque.

— Hé! pourquoi pas? répond Jean-Pierre Leschot, en éclatant de rire. Attendez, garçons. Je vais rallumer ma lampe, remettre mes culottes et vous ouvrir. Nous boirons une goutte de vieille gentiane qui ne vous donnera pas de méchante éructation.

Demi-minute après, les trois bons vivants étaient (attablés) derrière la bouteille, à dire des plaisanteries.

Quand il frappa dix heures à l'horloge de la cuisine, Jean-Pierre se leva en disant:

— Mes amis, j'ai labouré tout le jour et j'ai besoin de me reposer; je pense que, comme vous avez passablement couru (marché), vous avez aussi besoin de repos.

Nos deux voyageurs ne se le firent pas dire deux fois; (ils) se levèrent et souhaitèrent la bonne nuit à Jean-Pierre, et se mirent en route pour rentrer au village, en se disant:

— C'est toujours le même farceur, notre Jean-Pierre!...

Mais quand ils furent à quelques pas de la maison, Pierre-Frédéric dit:

— J'ai quelque chose sur le cœur; c'est la ruse (le prétexte) qu'il a prise pour se débarrasser de nous; retournons!...

Ce qu'ils firent. Pour l'aiguillonner et tâcher de le fâcher, ils frappèrent de nouveau au guichet.

Jean-Pierre se hâta d'ouvrir, en disant:

— Il fait nuit noire; est-ce que vous voudriez une lanterne?..

— Non, répond Pierre-Frédéric, mais nous avons oublié de vous demander quand nous pourrons venir chercher vos souliers.

— Hé! ma fè, répon Djean-Piero, à riotan, y n'poui pà vo dire le dj*e*. Mè sulè son a Mou-ôtchô, tchie m'n ècofie Moinzè, po lè rsmèlâ; i n'dè pà tardjie de me lè rapou-ôtcha, d'apré sa promess*a*. Mâ, po être pi*e*[1] sûr, alà, on de do, vo promenâ djuk link: i pora s'ambarquâ su on dè sulè, à remorkâ l'autre, po s'à reveni su l'âve djuk i Prâ du Lé, pi*e* toue qu'a piê.

I tchou-yia son guintchè, à li dzan: « Bon voi-yédje! » è ret*e*na se coutchie[2].

— Hé! ma foi, répond Jean-Pierre, en risottant, je ne puis vous dire le jour. Mes souliers sont à Morteau, chez mon cordonnier Moïse, pour les ressemeler; il ne doit pas tarder de me les rapporter, d'après sa promesse. Mais, pour être plus sûr, allez, un des deux, vous promener jusque-là : celui qui ira pourra s'embarquer sur un des souliers, en remorquant l'autre, pour s'en revenir sur l'eau jusqu'au Pré-du-Lac, plutôt qu'à pied.

Il ferma son guichet, en leur disant: « Bon voyage! » et retourna se coucher.

Frédéric et F.-Albin Perret.

[1] L'*e* italique se prononce comme dans l*e* haut, l*e* hasard. L'*a* italique est très étouffé et très faible. Les autres voyelles se prononcent comme en français. F.-A. P.

[2] Dans ce volume, nous avons souvent mentionné le *Glossaire* manuscrit de M. George Quinche, dont la préface est reproduite à page 22. Un travail, moins important, mais très intéressant aussi, quoique non achevé — et auquel nous avons puisé aussi, — est le *Vocabulaire* copié il y a vingt ans par M. Ch.-Eug. Tissot, d'un manuscrit de M. Oscar Nicolet, et qui compte 293 mots par ordre alphabétique et 310 par ordre de matières (patois de la Chaux-de-Fonds).

En mettant la main à son travail, M. O. N., qui a célébré ses noces de diamant (60 ans de mariage) le 13 mai 1895, le faisait précéder des lignes suivantes, qui montrent avec quel amour de grand-père pour ses petits-fils il tenait à conserver tout ce qu'il pouvait de patois, à nos après-venants :

« Le patois — qui avait tant de grâce dans la bouche de nos grand'mères et à l'usage duquel les personnes qui parlaient, à l'ordinaire, un autre langage, se faisaient un genre de popularité qui avait bien son prix, tout comme un autre, — va bientôt être banni de nos contrées. Avant qu'il nous soit totalement étranger, je veux lui consacrer quelques moments. Et qui sait si, un jour, le vocabulaire que je vais en faire ne répandra pas quelque lumière sur l'origine du peuple qui le parla pendant plusieurs siècles! » — Le Comité du patois tenait à rappeler dans ce volume le souvenir d'un homme qui, voyant les choses de loin, avait prévu la publication, par la Société d'histoire, des documents qui se trouvent sous cette couverture.

L'ÈUVEI A LA BRÉVENA

(1895)

Tchacon sà le peu tin qu'il a fâ a la fin de djanvi: dé poussée d'neidge qu'on n'ouzâve pa s'écatchà de su sa poûtcha, on frei de tchin qu'on grulâve dezo l'offe. Pa dé tau tin, i'a pidi a bin dé dja, celé que resta da lé *z*-aviron et su lé montagnè â to peurmì: i son d'oblidji de paulehyì to le djeu po fére dé tchemin djuk su la grà route, po pové avâè ça qu'i fau a leu *z*-afan et a leu bêtè.

Mà, pada çtu peu tin, lé routé étan pien-né, et lé « triangles » ne boudgìva pieu[2], la neidge étè tro dure: i'a *n*-avè pieu de tré bon pi. Li a faillu dé roté d'ovri po paulehyi pada cin djeu, dvan que la pousta pousse alà. To boeunâ qu'i se treuve pru ovri: a çta sazon, i'a bin du monde que n'an pa d'ovraidge; assebin on y vai dé dja de tu lé méti, dé tchapia-boû, dé tchapou, dé relodgeu, dé cozandi, dé *z*-écofé, djuk a on rak*ie*-tchemenée. Quan bin i fâ grô frei de paulehyi dinse su la route et qu'i'a *n*-a que se djala lé dè et lé pì, çta beseugne li fà gaigni le pan po leu *z*-afan.

L'HIVER A LA BRÉVINE

(1895)

Chacun sait le vilain temps qu'il a fait à la fin de janvier: des rafales de neige (telles) qu'on n'osait pas s'écarter de sur sa porte, un froid de chien (tel) qu'on grelottait sous le duvet. Par des temps pareils, il y a pitié à bien des gens, ceux qui habitent dans les *environs* (maisons écartées) et sur les montagnes en tout premier : ils sont obligés de manier la pelle tout le jour pour faire des chemins jusque sur la grand'route, pour pouvoir se procurer ce qui est nécessaire à leurs enfants et à leur bétail.

Mais pendant ce vilain temps, les routes étaient comblées (par la neige) et les triangles ne pouvaient plus circuler, la neige était trop gelée et dure : il y en avait plus de trois bons pieds. Il a fallu des troupes d'ouvriers maniant la pelle pendant cinq jours, avant que la voiture postale pût cheminer. Heureusement qu'il se trouve assez d'ouvriers : à cette saison, il y a bien des personnes qui n'ont pas d'ouvrage; aussi y voit-on des gens de tous les métiers, des bûcherons, des charpentiers, des horlogers, des tailleurs, des cordonniers, jusqu'à un ramoneur. Lors même qu'il fait très froid de travailler ainsi sur la route et qu'il y en a qui se gèlent les doigts et les pieds, ce travail leur fait gagner le pain de leurs enfants.

[1] Y'é vou que Monsieu le prof. Favre créyè que le patois de chi no se prononcive a pou pré kema celu de la Grand'-Comba de Morteau : il y a une grande différence, et pour les mots et pour l'intonation.

[2] Prononcer non pas comme *pieu, épieu,* mais très bref, presque *piet.* Z. H.

Po ala pieu vîte, i *z*-an kemaci pa n'euvé qu'on tarau de do métre de lairdge, po qu'ana leudge pousse passâ, â se baillan à choin de faire euvè de liouin â liouin ana piace an pou pieu lairdge po foria : i'a faillu tianze djeu po rélardgi a fon et i to fin lé tchemin deisse âcombeurnâ.

E fau vo dire que le « triangle », dà noûtré montagnè, n'a éta vou qu'apré quarantè-vhoit. C'étè ana curiozitâ po lé dja d'adon de vé kema on volié djohyi çtu meub*ye*, quin comerce ça voliè faire su lé routé. Tchacon se relaidjive de vé s'émodâ çta novala tchéreuye et de la vé teurvouégnì pa dé tchevau. I va sà dire qu'i'à *n*-avè que ne volian pa à *n*-ohyìe predjî, porcho que ça volié faire a veni pieu hau lé dgié et lé *z*-aiepô, que çtu nové Gouvernemâ volia apiéhyi l'ardgea du Peupiê a dé nouvautà.

De çtu nombre, étè la Mariane dé Présè[2]. El ne povè pa sefri d'à *n*-ohyìe predgi; et, taulama ça li fotîve maleur qu'el avè djouérâ de ne pieu seudre la route. — Assebin, un djeu qu'el vegnai a la Brévena po faire dé comitsion, i fazè peu tin, et djustama on menâve le « triangle ». Noutra Mariane, qu'avè la têta su lé *z*-épaulé, a martchi to le tin i fian d'la route; el avè to bounama mè sé ranmè[3] a sé pì. I kemacema, c'étè grô a s'n afi et el n'avè pa *z*-avou tro de mau; to pari, da dérie, ça n'alâve pieu tan grô bin, et, arevée i velédge, lé dja se moquâve de li, et son couésin M., que tegnè boutiqua, vegnai a tchavon d'la persuadâ d'repanre sé ranmè su s'n épaula et de seudre le tchemin batu, po s'â *n*-alâ a l'ôtau.

Pour aller plus vite, ils ont commencé par n'ouvrir qu'un fossé de deux mètres de largeur, pour qu'un traîneau puisse passer, en prenant garde de faire ouvrir, de loin en loin, une place un peu plus large pour se rencontrer : il a fallu quinze jours pour rélargir à fond et très bien les routes ainsi encombrées.

Il faut vous dire que le *triangle*, dans nos montagnes, n'a été vu qu'après 1848. C'était une curiosité pour les gens d'alors de voir comment on voulait se servir de cet engin, quel effet cela voulait produire sur les routes. Chacun se réjouissait de voir partir cette nouvelle charrue et de la voir tirer ci et là par des chevaux. Il va sans dire qu'il y en avait qui ne voulaient pas en entendre parler, parce que cela voulait faire venir plus élevés les *giets*[1] et les impôts, que ce nouveau Gouvernement voulait employer l'argent du peuple à des innovations mal étudiées.

De ce nombre, était la Marianne des Prises. Elle ne pouvait pas souffrir d'en entendre parler; et, tellement cela la chagrinait fort, qu'elle avait juré de ne plus suivre la route. — Aussi, un jour qu'elle venait à la Brévine, pour faire des achats (pour divers), il faisait mauvais temps, et justement on faisait circuler le triangle. Notre Marianne, qui avait la tête sur les épaules (têtue), a marché tout le temps à côté de la route; elle avait tout *bonnement* mis ses raquettes à ses pieds. Au commencement, cela lui convenait parfaitement et elle n'avait pas eu trop de peine; cependant, sur la fin, cela n'allait plus très bien, et, arrivée au village, les gens se moquaient d'elle, et son cousin M., qui avait un magasin, vint à bout de la persuader de reprendre ses raquettes sur son épaule et de suivre le chemin ouvert, pour s'en aller à la maison (chez elle).

[1] *Giè, jet,* imposition : No *z*-in fé on *jet,* por refére lo moti. D. B.

[2] *Lès Prèsès,* petit hameau à l'occident de la vallée de la Brévine et faisant partie de la Commune des Bayards.

[3] Des *ranmè,* rames, raquettes, engin en bois qui s'adapte aux pieds pour marcher dans les neiges. Z. H.

Adon la Mariane se remè â route, tchardgée de do grò kaba pien de comitsion: è-ça qu'el ne ràcontre pa çtu « triangle » de metchance!... El coude grépa su le revon que le « triangle » avè fà le premi viédje; el ne poinçave pa que lé tchéroton avan relargie leu « triangle »; et, quan i passa, la Mariane bredoula, avoè sé ranmè et sé kaba, toté sé comitsion pa cé, pa de lé; pa maultchance, ana ranma chéisa su le boutillon et l'épèclia. Dè don, la Mariane a adé seuillé le tchemin, quan bin on menàve le « triangle ».

Y sou surprè, à liézan lé papei, de vé que lé dja ne treuva ra d'euvei a comparà a celu que no passin, tan su le rapouo d'la quantità de neidge que su çtu dé gran frè. Noûtrè villè dja qu'étan veni i monde da le dari quê du siècle passà, no fassan dé recontureula téribie dé *z*-euvei qu'y se recevegnan d'avé vou da leu djouvne aidge: i no predjîva dé lu et no *z*-à fassan dé *z*-istouère qu'épantàva lé pieu décidà.

Po moé qu'ai adé restà da noutra valée dé la Brévena, y me recevin d'quéque *z*-euvei qu'i'avè atan, se ça n'è davataidge, de neidge, deu Bémon et l'Ekrena[1] a la Tchau du Méta. Lé do *z*-euvei de 1844 et de 1845, on avai dû repiquà lé routè, lé pau de cin pî ne se voeyan pieu; la grôssa rebatée de neidge étè vegna i moé de mar; çté do *z*-euvei s'étan grò reçabià.

A cinquante-quatre, c'étè djéré i moé de mar: lé « triangle » ne povan pieu alà, et tchacon avè dû, par ordre de l'autorità, veni travaillî a la route; lé lètrè se potchâva avoué ana kreitche pada ana tiazan-na de djeu.

Alors la Marianne se remet en route, chargée de deux gros cabas (espèce de paniers) remplis d'achats effectués: est-ce qu'elle ne rencontre pas ce triangle diabolique!... Elle essaye de grimper sur la bordure que le triangle avait faite la première fois; elle ne pensait pas que les charretiers avaient rélargi leur triangle; et, quand il passa, la Marianne fut culbutée, avec ses raquettes et ses cabas, tous ses achats çà et là; par mauvaise chance, une raquette tomba sur le *boutillon* et le brisa. Dès lors, la Marianne a toujours suivi le chemin, lors même qu'on conduisait le triangle.

Je suis surpris, en lisant les journaux, de voir que les gens ne trouvent point d'hiver à comparer à celui que nous passons, tant sur le rapport de la quantité de neige que sur celui des grands froids. Nos vieilles gens qui étaient nés dans le dernier quart du siècle passé, nous faisaient des récits terribles des hivers qu'ils se ressouvenaient d'avoir vus dans leur jeune âge: ils nous parlaient des loups et nous en faisaient des histoires qui épouvantaient les plus résolus.

Pour moi qui ai toujours habité notre vallée de la Brévine, je me ressouviens de quelques hivers qu'il y avait autant, si ce n'est davantage, de neige, de Bémont et l'Ecrenaz à la Chaux-du-Milieu. Durant les deux hivers de 1844 et de 1845, on avait dû rejalonner les routes, les pieux de cinq pieds ne s'apercevant plus; la grosse chute de neige était venue au mois de mars; ces deux hivers s'étaient beaucoup ressemblés.

En 1854, c'était également au mois de mars: les triangles ne pouvaient plus cheminer, et chacun avait dû, par ordre de l'autorité, venir travailler à (déblayer) la route; les lettres se portaient avec une hotte (au lieu de poste) pendant une quinzaine de jours.

[1] *Ecrenâ, increnâ, uncrenâ,* encocher, échancrer, entailler, — parent du français *créneau.*

Y'eubiâve de dire kema i fassai frè apré çta grôssé avalâtche de neidge. C'étè la sazon que quéque *z*-ozé de passaidge arevâva : lé pourè petètè bêtè, que ne trovâva ra a medgi, péreçan de frè et d'fan; on lé voéyè que chésan mouo da la neidge; an' anbîme d'auluète, de tiaçon, de dgè an trova leu vé adon dâ lé neidge. Ça que me fâ a pinsâ a ça, c'è que y'ai vou da le papei que la mêma remerka avè éta fâta chi lé Djosè, du fian de Semsales.

A soissante, i vegna on sacadge de neidge da le moé de mar et i kemacema d'avri. Le bontin feu grô frè, et, a moeti de mai, lé *z*-éraizon n'étan pa anco fignè.

On ne peu pa panre la Brévena po poin d'mire de la quantita de neidge que ché da le pahi : sava i pieu é Varirè, mêmema é Bäyé, et, chi no, i li neidge. Avoué çtu dari andré, lé Bäyé, i sab*ie* qu'i n'i'a pa bin d'la difrance; mà to pari i'à *d*-a, ça se vei bin.

Çt'euvei, quan bin i fâ grô frè chi no, lé *z*-ozé ne son pa anco mouo de mizére, pa djuk anondrè du moin, et i no fau bin creire qu'i vadra on tin pieu ducet et que lé poûrè *z*-ozé dé boû ne veuillin pa crévâ d'fan, djuk atan que lé vioulté sée euvrisse.

Deu qu'y sou a trin de racontâ on pou lé chouzè remarkabiè de çt'euvei, y veu vo dire que drè dvan lé pieu rude tin, le vante-tré janvi, y'ai vou on vol d'auluète[1]; i'à *n*-avè bin vante-cin a trante, que passâva et repassâva pada ana demiaura : on aré dè qu'el *z*-avan go d'se posâ; mâ le térin to bian n'i'a pas conveni;

J'oubliais de dire comme il faisait froid après cette grosse chute de neige. C'était la saison que quelques oiseaux de passage arrivaient : les pauvres petites bêtes, qui ne trouvaient rien à manger, périssaient de froid et de faim; on les voyait qui tombaient morts dans la neige; une quantité d'alouettes, de pinsons, de geais ont trouvé leur cercueil alors dans les neiges. Ce qui me fait penser à cela, c'est que j'ai vu dans les journaux que la même remarque avait été faite chez les Fribourgeois, du côté de Semsales.

En 1860, il tomba une grande quantité de neige dans le mois de mars et au commencement d'avril. Le printemps fut très froid, et, à la moitié de mai, les labours n'étaient pas encore achevés.

On ne peut pas prendre la Brévine comme point de repère pour la quantité de neige qui tombe dans le pays : souvent il pleut aux Verrières, même aux Bayards, et, chez nous, il y neige. Avec ce dernier endroit, les Bayards, il semble qu'il n'y a pas beaucoup de différence; mais cependant il y en a, cela se voit bien.

Cet hiver-ci, quand même il fait bien froid chez nous, les oiseaux ne sont pas encore morts de misère, jusqu'à présent du moins, et il nous faut bien croire qu'il viendra un temps plus doux et que les pauvres oiseaux des forêts ne périront pas de faim, jusqu'à ce que les violettes soient ouvertes.

Puisque je suis en train de raconter un peu les choses remarquables de cet hiver-ci, je veux vous dire que droit avant les plus rudes temps, le 23 janvier, j'ai vu un vol d'alouettes; il y en avait bien vingt-cinq à trente, qui passaient et repassaient pendant une demi-heure : on aurait dit qu'elles avaient goût

[1] Alouette, dans les patois romands, *aluette, aluvetta, luetta, olietta, auluette.*

el son repatchiè sin me dire ouè el *z*-alàva.

Ana petéta remerka po la rinçonète: da le patoi de la Brévena, lé djeu de la senan-na kemace tu pa le mo noub*ie* *De:* demindje, delon, demai, demècre, dejeu, devindre, deçande; y ne sè pa se c'è le même afére chie tu lé Montagnon.

Zélim HUGUENIN.

de se poser, mais le terrain tout blanc ne leur a pas convenu; elles sont reparties sans me dire où elles allaient.

Une petite remarque pour la fin: dans le patois de la Brévine, les jours de la semaine commencent tous par le mot noble *De* [1] *:* dimanche, lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi; je ne sais pas si c'est la même chose chez tous les Montagnons [2].

Traduit par Fritz CHABLOZ.

[1] Aux Verrières, *Demenou.* Voir la dernière note de la page 114.

[2] Ayant séjourné à Neuchâtel, au Val-de-Travers, au Val-de-Ruz et aux Montagnes, j'ai remarqué des différences entre les patois de ces diverses parties du canton. Les voici:

1. Le patois de *Neuchâtel* s'est altéré plus que celui des autres parties du pays. La raison en est simple: c'est dans la capitale du canton que l'usage de la langue française a commencé.

2. Celui du *Val-de-Travers* affecte de terminer en *é (fermé)* les mots qui ailleurs se terminent en *â*. Exemples: à *Neuchâtel,* on dit: Y n'sai p*â*, — y'ai trov*â*, etc., et à *Môtiers:* Y ne sai p*é*, — y'ai trov*é*, etc.

3. Le patois des *Verrières* n'a rien de commun avec celui du reste du pays; il forme un dialecte particulier, qui laisse un vaste champ aux conjectures sur l'origine des habitants de ce quartier-là.

4. Celui du *Val-de-Ruz* a pour caractère distinctif quelque chose de rude et de sauvage.

5. Celui des *Montagnes* retranche la lettre *r* dans tous les mots où elle peut l'être. A *Neuchâtel,* on dit: éna kia*r*, dema*r*, cre*v*erquié, etc., pour *clé, mardi, couvercle,* tandis qu'aux *Montagnes,* on dit: ène tché, demoué, kevekié.

6. Les terminaisons des personnes des verbes sont différentes selon les localités. Ainsi *je suis, j'étais,* se disent: à Neuchâtel, *y cheu, y'étai,* au Landeron, *y chei, y'étae,* et aux Montagnes, *y soue, y'étoue.*

O. N.

SOUVENIRS D'UN OCTOGÉNAIRE DE 85 ANS

Y m'a voua faire tò cé qu'y pori, por ratrontchie on poue de nouetro patoi : y'anmerò tan faire piaisi a çté monsieu d'la Société d'istoire.

Mon papa et ma mama praidgivé adée lo patoi, ètre lieu do, et c'è daye don qu'y pu oncora on poue lo preidgie. Mé y véyo que ce n'è ré d'lo preidgie, cè revaie oncora facilemé; c'è por l'écrire qu'on *z*-a du mà: è fouédré avair én' ortograf; còntо qu'on ne l'a djiamé *z*-écri, lo patoi.

Je m'en vais faire tout ce que je pourrai pour rassembler un peu de notre patois : j'aimerais tant faire plaisir à ces messieurs de la Société d'histoire.

Mon père et ma mère parlaient toujours le patois, entre eux deux, et c'est dès lors que je peux encore le parler. Mais je vois que ce n'est rien de le parler, cela revient encore facilement; c'est pour l'écrire qu'on a de la peine : il faudrait avoir une orthographe; je pense qu'on ne l'a jamais écrit, le patois.

Y vu vo preidgie dé Kaieserlik, se cé ne vo fai ré.

C'été adon de Napoléon, lo premie, vo saité pru, çlu qu'avè baillie noûtro pâhi eu prince Berthier, çlu du *Bataillon dé Canari*. E lia oncora, dé mon borson, on baieche de l'an diss', que vaie de lu: è *l*-y'a son nom to lo teur. (Y è *d*-aie cognu on, de çté *Canari:* è démorève a Motie et s'apalève *Charles Bobillier;* on li desè l'*Officier;* è l'été *z*-u capitan; è foué a Wagram, adon d'la bataille; è l'y'avan baillì la croi de la Légion d'honneur; è portève lo ruban rudgio: è l'è mor a Motie, an soissante-quatro.)

Je veux vous parler des Autrichiens, si cela ne vous fait rien (ennuie pas).

C'était alors de Napoléon, le premier, vous savez assez, celui qui avait donné notre pays au prince Berthier, celui du *Bataillon des Canaris*. Il y a encore, dans ma bourse, un batz de 1810, qui vient de lui : il y a son nom tout le tour. (J'en ai connu un de ces *Canaris :* il demeurait à Môtiers et s'appelait *Charles Bobillier;* on lui disait : l'*Officier;* il avait été capitaine; il fut à Wagram, alors de la bataille; ils (les Français) lui avaient donné la croix de la Légion d'honneur; il portait le ruban rouge; il est mort à Môtiers, en 1864 [1].)

Mé, vetci m'n istoire.

Du pieu lloie qu'y me rapalo, c'è adon du passaidge di Kaieserlik, a Tchélédé,

Mais, voici mon histoire.

Du plus loin que je me rappelle, c'est alors du passage des Autrichiens, à

[1] Voir Histoire du *Canari Abram Nicole*, page 186.

an l'an treize: y n'avô pé tot-a-fé tré an. E passève par ci por alé a Pâri avouée lé *z*-Alié. — Y lé véyo adée, avouée lieu *z*-aielion to bian; mé, ma fé, è l'étan grô pouet; on véyè qu'è l'avan *z*-u la peteta vereùla, tan è l'avan dé grô creu eu vezédgio: l'étan crotelà eu to fin. Y n'é *n*'avô pei pere, por cé què lliè *d*-avé on que djuive du violon, avouée çlu de mon pére. Et poui, è me portève a copicheta, eu cabarè, ivoué è me baillive du vaie et dé grô bocon de pan bian.

E faillè la vair, çta bala cavalerie qu'avè passé to lo djieur. Y créyô qu'on ne volliè djiamé è vair lo tchavon; mé topéré y'oûri on poue pere to prée d'la tchapala: è *l*-y'oue on de çté cavalié que se lassa tchair dée dsu son bidet, que sutève baie comé on diâbo. Y m'atédô qu'è vollié être to débrezie avouée to s'n atirail; mé, ré du to: quan è foue avâ, è rsuta su son tchevau, to comé s'é *z*-été *z*-u on sindgio eu bin é *n*-èkeroue.

Avouée tota çta cavalerie, è l'y'avè oncora dé *z*-atro sudair. Y côto qu'c'été de l'infanterie, por cè qu'e l'y'avè on grô mouessaye de tambour in piramid', devan tchie l'ancian Frédrik, to prée du bornée: è l'y'è *d*-avè eu mouaie ena trantân-na. — È fazan on rude teurdon, quan è batévè la retraite tu a renavet, per lo velédgio.

Vélaiek por le Kaieserlik.

Noël, en 1813: je n'avais pas tout à fait trois ans. Ils passaient par ici pour aller à Paris avec les Alliés. — Je les vois toujours, avec leurs habits tout blancs; mais, ma foi, ils étaient bien laids; on voyait qu'ils avaient eu la petite vérole, tant ils avaient de gros creux au visage: ils étaient marqués au tout fin. Je n'en avais pas peur, parce qu'il y en avait un qui jouait du violon, avec celui de mon père. Et puis, il me portait à cheval sur son cou, au cabaret, où il me donnait du vin et de gros morceaux de pain blanc.

Il fallait la voir, cette belle cavalerie qui avait passé tout le jour. Je croyais qu'on ne voulait jamais en voir le bout; mais, tout de même, j'eus un peu peur tout près de l'église: il y eut un de ces cavaliers qui se laissa tomber de son cheval, qui sautait bien comme un diable. Je m'attendais qu'il voulait être tout débrisé avec tout son attirail; mais rien du tout: quand il fut en bas, il *re*sauta sur son cheval, tout comme s'il avait été un singe ou un écureuil.

Avec toute cette cavalerie, il y avait encore d'autres soldats. Je pense que c'était de l'infanterie, parce qu'il y avait un gros monceau de tambours en pyramide, devant chez l'ancien (d'église) Frédéric, tout près de la fontaine: il y en avait au moins une trentaine. — Ils faisaient un très grand tintamare, quand ils battaient la retraite tous ensemble, par le village.

Voilà pour les Autrichiens.

Vétci por on cemetièro: y vouédrô vo praidgie, ora, d'én' afaire que me fai mâ eu keur.

On *z*-a dè a monsieu lo menistre Quartier-la-Tente qu'è l'y'avè *z*-u on cimetièro ètre Motie et Boueresse, et que la Comnance de Boueresse l'avè fè pieu gran. On s'a cohyenâ: c'è to bouènamè éna mèta!... E n'y'a djiamé *z*-u de ceme-

Voici pour un cimetière: je voudrais vous parler, à présent, d'une chose qui me fait mal au cœur.

On a dit à M. le pasteur Quartier-la-Tente qu'il y avait eu un cimetière entre Môtiers et Boveresse, et que la Commune de Boveresse l'avait fait plus grand. On s'est trompé: c'est tout bonnement un mensonge!... Il n'y a jamais eu de cime-

tîero ètre Motie et Boueresse; daiess', on n'érè pei pu l'agrandi!...

Dé lo taiee d'on viédgio, on *z*-étérève à Motie deie toté lé comnance, Covet, Fieurie, Buté et Sai-Espi. C'è foue quan tu çté velédgio oûré fè lieu motie, qu'è *l*-an dgière fè lieu cemetîero. Mé Boueresse étérève adée a Motie, per la razon que çté do velédgio ne fazan qu'éna comnance djianqu'a l'an doze: on sonève lé quioché a Boueresse pédè qu'on *z*-alève djianqu'a la boina (*lo grô pon*), et on lé sonève a Motie, deie çtu grô pon djianque dérée lo motie, a Motie.

Cè foue en l'an vet-ion que la Comnance de Boueresse faza son cemetîero ivouè è l'è. El volliai baie lo faire a *r*-on tchan qu'è oncora a llie, eu tchavon du velédgio; mé on faza éna foûssa ivoué on trova l'avoua, lo nivée a do pie. Cè foue adon qu'l'ancian Jean-Pierre véda son tchan a la Comnance. On *z*-euvreça éna péraire, a l'apiacemè de l'otâ Tsibènemane por l'y prédre la pîera por la maçonerie, et poui Monsieu lo menistre Vust faza la dédicace, lo 11 novanbre de l'an vet-ion: è faza on discour, éna préira de laquaiena y porô baillie on relevé.

È l'y'a baie *z*-u on cemetîero on poue du fian de Motie, mé to praie de Fieurie. C'è suramè cè qu'on *z*-a volu dire. C'étè adon du mau neir, de la peista, è l'y'a do çan cinquante ans. On li desè et on li di oncora *eu Morgue*. C'étè lo *Cemetiero di Bossu*, di peistiféré: quan on avè çtu mau neir, è vo vegnè dé grossé gougne eu fian et i failliè passâ l'arme a gautche.

En 1868, quan on *z*-a fé le canal, on l'y'a trové di *z*-ossemet, di skelète de noûtrè z-ancêtre; et y'étô corocì porcé qu'on lè lassîve daiss' roûlé. Malereusamè, y ne me su pé rapalé que c'étè a

tière entre Môtiers et Boveresse; par conséquent, on n'aurait pas pu l'agrandir.

Dans le temps d'une fois, on enterrait à Môtiers depuis toutes les communes, Couvet, Fleurier, Buttes et Saint-Sulpice. Ce fut quand tous ces villages eurent fait leurs temples, qu'ils ont aussi fait leurs cimetières. Mais Boveresse enterrait toujours (ses morts) à Môtiers, par la raison que ces deux villages ne faisaient qu'une commune jusqu'en 1812 (lors des partages): on sonnait les cloches à Boveresse pendant que le cortège allait jusqu'à la limite (le gros pont) et de là, c'étaient les cloches de Môtiers qui sonnaient, jusqu'à ce que le cortège fût derrière le temple, à Môtiers.

Ce fut en 1821 que la Commune de Boveresse fit son cimetière où il est. Elle voulait bien le faire à un champ qui est encore à elle, au bout du village; mais on y fit une fosse où on trouva l'eau, le niveau à deux pieds. — Ce fut alors que l'ancien (d'église) Jean-Pierre vendit son champ à la commune. On ouvrit une carrière à l'emplacement de la maison Siebenmann, pour y prendre la pierre pour la maçonnerie, et puis M. le pasteur Vust fit la dédicace, le 11 novembre 1821: il fit un discours, une prière de laquelle je pourrais donner un relevé.

Il y a bien eu un cimetière un peu du côté de Môtiers, mais tout près de Fleurier (Derrière-Chaux). C'est sans doute ce qu'on a voulu dire. C'était alors du mal noir, de la peste, il y a 250 ans (1640). On y disait et on y dit encore *au Morgue*. C'était le *Cimetière des Bossus*, des pestiférés: quand on avait cette peste, il vous venait des grosses bosses au côté, et il fallait passer l'arme à gauche (mourir).

En 1868, quand on a creusé le canal, on y a trouvé des ossements, des squelettes de nos ancêtres; et j'étais fâché parce qu'on les laissait ainsi à la voirie. Malheureusement, je ne me suis pas

me a budgîe (y'étô préfet adon), et que y'érô dû démandé a la Comnance de Boueresse de lé ramadgie religieuzamè et de lé *z*-étéré da son cemetiero. C'è por mé éna ruda vergogne, y lo rekognosso.

souvenu que c'était à moi à prendre l'initiative (j'étais préfet alors), et que j'aurais dû demander à la Commune de Boveresse de les réunir religieusement et de les enterrer dans son cimetière. C'est pour moi une grande honte, je le reconnais.

Y ne pu pieu vo raconté qu'çoci: no *z*-aie *z*-u on grô métchan taie tu çté djeur. — On vouassîve tôlamè dai çté grô mouessée de neidge tota pouéria qu'on l'y'aléve djanqu'eu molè. Mé c'è dgiéré avouée piaisi qu'y è veyo lo tchavon et qu'y'oudgio lé déreiré rafâlé de çt'euver se lon et se rudo, l'un dé piu pénibio qu'y'ai *z*-u passé. Et y me relédgio grô de revair, dai quêque djeur, lé djio-yeuzé *z*-irondalé, por lo quatro-vet et çaie viédgio.

Je ne peux plus vous raconter que ceci: nous avons eu un bien mauvais temps tous ces jours. — On se mouillait tellement dans ces gros monceaux de neige toute pourrie qu'on y allait jusqu'aux mollets. Mais c'est aussi avec plaisir que j'en vois le bout et que j'entends les dernières rafales de cet hiver si long et si rigoureux, l'un des plus pénibles que j'aie eu passés. Et je me réjouis fort de revoir, dans quelques jours, les joyeuses hirondelles, pour la quatre-vingt-cinquième fois.

Y su on poue mâ *l*-a m'n aise avouée to çtu patoi: on veu âvair pru mâ por le lière et lo comprèdre. Mé, mado! y ai fè to cé qu'y'ai pu: è vo fâ avair on poue de supôr por lé villié dgié, s'é vo piai.

Lo villio Dalphon Favre.

Je suis un peu mal à mon aise avec tout ce patois: on veut avoir assez peine pour le lire et le comprendre. Mais, ma foi! j'ai fait tout ce que j'ai pu: il vous faut un peu de support pour les vieilles personnes, s'il vous plaît.

Le vieux Dalphon Favre.

P.-S. — Oncora on mot.

En 1817, l'année du *cher temps*, à Boveresse:

— Qu'è-ço qu'è me fâ faire, Victor, por lo dîné? E n'y'a pieu rè?
— Va adée, mama, « la misère est ingénieuse », te veu peu trové!...
Nous avons eu à dîner.

A Môtiers: Boueté vair çté grô pûbio: è ne van pei a l'écouela, toparée è vîegnè grô et gran.

— Regardez donc ces gros peupliers: ils ne vont pas à l'école; cependant ils viennent gros et grands.

A Couvet: E fâ dgia avair passébiamè de snéde por vair qu'on ne sai ré.

— Il faut déjà avoir passablement d'esprit pour voir qu'on ne sait rien.

Au Val-de-Travers: C'è on beye l'osée que l'égasse, quan è ne revaie pei tro sovè.

— C'est un bel oiseau que la pie, lorsqu'il ne revient pas trop souvent.

Parabôle dè vegnolan

L'y avay èn' ome qu'étay retche: possedâve dja on bî l'otau; voliu ankorè pianta èna vegne.

Por tiouzetire de çta vegne, l'ivoua èn' adje d'épenè biantche tot a l'étor avouîe ena granta draize, por étra.

Epoui dè le crozé[1] èn' avau de sa vegne, çt-ome a fâ bâti ena cadôle, avouè l'a bouèta on troû.

Tot étaî rudo baî *n*-ivouâ por tröyî dadraî et vitamet. L'avaî fâ crullyi grô prévon la piace du kvet avouè la môta dèvaî colâ. La mé, la caisse et l'ivrogne ètan en boû de sapè, lè mare et le tchutcheri en boû de tchâne, la visse avouîe l'ékrou en boû de nohî. L'y avaî assebâè on pansar avouie èna forta côrda que s'antortollhîve et se devortollhîve, et èna grossa palantche et poui dè palantchon por veri u pansar. A fian de la mé, l'y avaî dè grantè cuvè por recèvre la venèdje; lè tröyon n'avan qu'a porta lè djîrlè avoui le teneri, na pâ su le bercet, n'y'è n'avaî pâ faute, mâ to draî dè lè cuvê qu'étaî laique por cè.

Et poui, su on peti crè, dè l'amon de la vegne, çt-ome avaî djire fâ bâti èna tor en boû, kerverte en tavelion[2], d'i-

Parabole des vignerons

Il y avait un homme qui était riche. il possédait déjà une belle maison; il voulut encore planter une vigne.

Pour clôture de cette vigne, il rangea une haie d'épine blanche tout à l'entour, avec une grande porte à claire-voie (*clédar)* pour entrer.

Et, dans la partie en creux au bas de sa vigne, cet homme a fait bâtir une maisonnette, où il a placé un pressoir.

Tout était très bien arrangé pour pressurer bien et rapidement. Il avait fait creuser très profond la place du cuvier où le moût devait couler. La *mé*, la *caisse* et l'*ivrogne* étaient en bois de sapin, les *mares* et le *poisson* en bois de chêne, la vis avec l'écrou en bois de noyer. Il y avait aussi un *pansard* avec une forte corde qui s'enroulait et se déroulait, et une grosse *palanche* et des *palanchons* pour tourner au pansard. A côté du bassin du pressoir, il y avait de grandes cuves pour recevoir la vendange : les pressureurs n'avaient qu'à porter les gerles avec le *teneri*, non pas sur le char *à bercet*, il n'y en avait pas besoin, mais directement dans les cuves qui étaient là pour cela.

Et, sur un petit crêt, dans le haut de la vigne, cet homme avait aussi fait bâtir une tour en bois, couverte en

[1] *Crozè, Crozo, Croza,* enfoncement de terrain en forme de creux, — mots devenus noms locaux un peu partout chez nous.

[2] Le *tavelion* sert à faire les toits et les cloisons de pignon; on le cloue. En quelques endroits, il prend le nom de l'*asselle, ancelle, anseille.* (De là, le nom de famille *Ancel.*)

vouè on dè vegnolan (au baî son boûbe) vouétîve pèdè to le dérîe taî, por èpétchî lè djè de roba le razin et i *z*-éfan de s'àèfatà dedè l'adje, por alâ torna la tchîvre.

To cè, mado ! étaî grô baî alohyi.

Quan to foù a tchavon, çt-ome passâ on martchî avoui dè vegnolan du vezenadje, aiquoui è bailla sa vegne a fâre a la màètresse. Et poui, aprî cè, s'àè *n*-ala lavi por gran taî, kerbaî a s'n otau, que ne se trovâve pà dè le venioûbye, mâ a la montagne, ne saî pà tro avouè. — L'é bon.

Pèdè to le bon taî et to le tchau taî, lè vegnolan an crânamet pouu baî fâre lieu besogne dè çta vegne : l'an déçotelà, poi, focherà, passelà, fà lè *z*-éfouillhe et lè relèvâye, rabià, recartà et rebiolà, que c'étaî on piaisi de lè vaîr travaillî : l'étan adî to detchepouènà.

Quan le derîe taî foù arvà et qu'on où lèva le ban dè venaîdje, le mètre de la vegne, que le savaî, desà a on de sè permî valè, de bouétà lè bérosse u grô tchaîr, lè bossètè su le tchaîr, de fâre aborlà et apyi quatre tchevau et d'émodà vèr le Bà, contre le Venoubye, por alà trovà sé vegnolan et lieu fâre baillie sa màètresse, a liu, qu'étaî la maîtie de tote la venaidje, biantche et rudje.

Quan foûrè proûtche de la vegne, le mètro-valè et lè tchèroton ohyirè lè venaîdjeuse que tchantâve en taillè lè rape de razaî por lè bouèta dè lè sîlè et poui dè lè brande ; l'ohyeçan assebaî lè brandar que youlâve en rèpyessin lè djîrle, a fian de la cadôle, avouè lè smoteu pelâve le razaî.

To çtu monde dè la vegne corehyive et bouèlâve è valè, kme d'avezie a dè *tavillons*, d'où un des vignerons (ou son garçon) guettait pendant tout l'automne, pour empêcher aux gens de voler le raisin et aux enfants de traverser la haie, pour aller *tourner la chèvre* (marauder).

Tout cela, ma foi ! était très bien combiné et distribué.

Quand tout fut achevé, cet homme passa un marché avec des vignerons du voisinage, auxquels il donna sa vigne à faire à la moitié. Puis, après cela, il s'en alla loin pour longtemps, peut-être à sa maison, qui ne se trouvait pas dans le vignoble, mais à la montagne, je ne sais pas trop où. — C'est bon.

Pendant tout le printemps et tout l'été, les vignerons ont très bien pu mener à chef leur travail dans cette vigne : ils l'ont *déçotelée,* taillée, fossoyée, plantée d'échalas, ébourgeonnée, attachée (liée), rablée, recartée et *rebiolée*, que c'était un plaisir de les voir travailler : ils étaient constamment en manches de chemise.

Quand l'automne fut arrivé et qu'on eut levé le ban des vendanges, le maître de la vigne, qui le savait, dit à un de ses premiers domestiques de mettre les ridelles au gros char, les bosses sur le char, de faire mettre le collier à quatre chevaux, de les atteler et de partir pour le Bas, contre le Vignoble, pour aller trouver ses vignerons et leur faire donner sa moitié, à lui, c'est-à-dire la moitié de toute la vendange, blanche et rouge.

Quand ils furent près de la vigne, le maître-domestique et les charretiers entendirent les vendangeuses qui chantaient en coupant les grappes de raisin pour les mettre dans les seilles et dans les brandes ; ils entendaient aussi les *brandards* qui poussaient des cris de joie en remplissant les gerles, à côté de la maisonnette, où les *semoteurs* pilaient le raisin.

Tout ce monde dans la vigne plaisantait et criait aux serviteurs qui arrivaient,

bèvegnan : « Ho !... lè pouè ! lè pouè ! lè pouè !... »

Mâ, bâè iouai de recèvre le mètro-valet et lè tchèroton en lieu baillan on vire de vaî, on bocon de pan et de fermadge et de rèpyi lè bossè su le tchaîr, lè vegnolan l'an lieu tchertchî tchecagne, lè *z*-an rollhyi de coû et poui an reverî le tchaîr et lè tchevau, et rêvyi lè bossè vouèsi, sè père ena gota de mòta dedè. — L'è bon.

Le mètre ne sou d'abor que dère de to cè ; l'étaî to capo. Toparîe, le landeman, è desa a èn' autre mètro-valè qu'e foillaî assaîtî de retorna a la vegne, que sè vegnolan avan kerbaî biu on coû èn' èquemèçaî de trollyîe, et qu'òrindraî è sèran mi comprèdre lè *z*-afaire.

Mâ çtu viadje, èn'arvan, lè vegnolan an rollhyi lè valè avoui dè passî et ly an daî totè sortè de pouète razon, lieu gueulan de fotre le can sin barguegnî, atramet gâ !... Ce qu'è l'an fâ, adî le bossè avoui ret dedet, to vouèsi.

Le mètre qu'étaî èn' ome grô pachoûai rèvya on troisième mètro-valet, ancore avoui lè bossè et to le bataclan.

Cè foû adî pî. En vèyin arvâ le tchaîr, lè vegnolan an praî dè pîre et lè *z*-an tchampâe è djet que menave lè tchevau, se taulamet for que çteu poûre gaillià étan to mau arindjî, devan d'avaî pouu arvâ vèr la draize de l'adje : l'avan lé man tote écortchâe et dè pertu a la tîta.

Adî grô pachouai, le mètre raîvya ancoré dè le Bâ, dé *z*-autre valet. Mà lè vegnolan lè *z*-acouèllîre a cou de teneri et de palantchon, et çtu viadje l'en reschta trei o quatre dsu le carau, baî mau invouâ. — L'è bon.

suivant la coutume, à des amis arrivants : « Ho !... les laids ! les laids ! les laids !... »

Mais, bien loin de recevoir le maître-domestique et les charretiers, en leur donnant un verre de vin, un morceau de pain et de fromage, et de remplir les tonneaux (bosses) sur le char, les vignerons leur ont cherché chicane, les ont roués de coups, et ont retourné le char et les chevaux, et renvoyé les tonneaux vides, sans seulement une goutte de moût dedans. — C'est bon.

Le maître ne sut d'abord que dire de tout cela ; il était tout attristé. Cependant, le lendemain, il dit à un autre maître-domestique qu'il fallait essayer de retourner à la vigne, que ses vignerons avaient sans doute bu un coup en commençant de pressurer, et qu'à présent ils sauraient mieux comprendre les choses.

Mais, cette fois, en arrivant, les vignerons ont frappé les serviteurs avec des échalas et leur ont dit toute espèce de vilaines raisons, leur criant de s'en aller sans hésiter, autrement gare !... Ce qu'ils ont fait, toujours les tonneaux avec rien dedans, tout vides.

Le maître, qui était un homme très patient, renvoya un troisième maître-domestique, encore avec les bosses et tout l'attirail accoutumé.

Ce fut toujours pis. En voyant arriver le char, les vignerons ont pris des pierres et les ont jetées aux gens qui conduisaient les chevaux, et tellement fort que ces pauvres gaillards étaient fort maltraités avant d'avoir pu arriver à la porte de la haie : ils avaient les mains tout écorchées et des trous à la tête.

Toujours infiniment patient, le maître renvoya encore dans le Bas, d'autres serviteurs. Mais les vignerons les chassèrent à coups de *teneris* et de *palanchons* et, cette fois, il en resta trois ou quatre sur le carreau, bien mal arrangés. — C'est bon.

Le mètre de la vegne avaî a l'otau, avouî iu, on boûbe qu'è l'anmâve rudo. Se desa: « Y'ai *z*-eu djuk a voui, ena grôssa pachoèce; que me faut-u fâre, ora?... Y m'é voué lieu évyi, a çteu casseroû de vegnolan, mon boûbe baî *n*-anmâ. En le véyin, l'èran du respè por iu; è lli bailleran la mâètresse que me revaî, le vin qu'è me dèvè por ma recolte de çt-an. »

Adon, l'èvya ver lyeu son boûbe, que l'avaî to seul d'éfan et que l'anmâve tan.

Mâ, quan, de to yoaî, cè croûye bougre an vu veni le poûre èfan, dè la pusse du tchemin, se bouètare a mau djaubia entre lieu et à se dire to pîano: « Vetci le fisse unik; alin, fotin-le bà, et poui, èn' aprî, no porin lârena por no la vegne, que daî veni chione aprî la mor de son pére, qu'è vîllho. »

Fou daî, fou fâ. L'apoègnire le djouvene boûbe par le cou et poui li an sèra la garguète et lu an baillî dè cou de smotieu su la tita, se taulamet qu'el l'an tuià frézeré: n'a pa rebudjî. Adon, l'an praî par lé bra et lé tchambe et l'an tchampa par deçu l'adje, feur de la vegne, avoué lè tchèroton l'an ramassâ à pioret, por le ramenà a son pére.

Ora, qu'è craîte-vo?... Que va fâre l'ome qu'a daîsse pianta çta vegne por èn' avaî la frute?... Creye qu'é veu veni avau, dja le même djor, avoui to son monde bin armà, por fâre a mouèri çteu vegnolan de la metchance. Et poui, èn' aprî, é veu baillî sa vegne et son troû a dé *z*-autre vegnolan que pahyeran rektal to cè què dève, u taî dè venèdje, kme de djuste; qu'è ditè-vo?

A. Dardel-Thorens.

Le maître de la vigne avait à la maison, avec lui, un fils qu'il aimait beaucoup. Il se dit: «J'ai eu jusqu'à aujourd'hui une grande patience; que me faut-il faire, à présent?... Je m'en vais leur envoyer, à ces sorciers de vignerons, mon fils bien-aimé. En le voyant, ils auront du respect pour lui; ils lui donneront la moitié qui me revient, le vin qu'ils me doivent pour ma récolte de cette année. »

Alors, il envoya vers eux son fils, qu'il avait tout seul d'enfant et qu'il aimait tant.

Mais, lorsque, de tout loin, ces méchants diables ont vu venir le pauvre enfant, dans la poussière de la route, ils se mirent à méditer un mauvais coup entre eux et à se dire tout bas: « Voici le fils unique; allons, tuons-le, et, ensuite, nous pourrons prendre pour nous la vigne, qui doit devenir sienne après la mort de son père, qui est vieux. »

Fut dit, fut fait. Ils empoignèrent le jeune garçon par le cou, ils l'ont serré à la gorge et lui ont donné des coups de pilon sur la tête, tellement qu'ils l'ont tué raide: il n'a pas rebougé. Alors, ils l'ont pris par les bras et les jambes et l'ont jeté, par dessus la haie, hors de la vigne, où les charretiers l'ont ramassé en pleurant, pour le ramener à son père.

Maintenant, qu'en croyez-vous?... Que va faire l'homme qui a ainsi planté cette vigne pour en avoir le fruit?... Je crois qu'il viendra en bas, déjà le même jour, avec tous ses gens bien armés, pour faire mourir ces vignerons de l'enfer. Et puis, après cela, il donnera sa vigne et son pressoir à d'autres vignerons qui payeront régulièrement tout ce qu'ils doivent, comme de juste; qu'en dites-vous?

Traduit par Fritz Chabloz.

MÊME PARABOLE

E *l*-y'avé on ome qu'étai retche : è possédave dja on bé *l*-otau ; è voelu écor pianta ena voegne.

Por tioure çta voegne, è pianta ene adge d'épene biantche tot a l'étor, avoé ena granda draize por étra.

Et pi, dè le creu, u ba de la voegne, ç'ome a fa bâti on pti otau, ivoè è *l*-a mai on troue.

Tot étaie grô bae randgie por trohie bae et vite. E *l*-avaie fâ creusi grô profon la piace du cuvau ivouè, le mot devae cola. La mè, la caisse et l'ivrogne étan è boue de sapin, lé marè et lé pesson è boue de tchane, la vis avoué l'écrou è boue de néie. E *l*-y'avé asbae on pansar avoué ena forta corda que s'étortelliave et se détortelliave, et ena grôsse palantche et dé palantchon por veri u pansar. U fian de la mè, è *l*-y'avé dé grôssé cuvè por ressevè la venedge : lé trôyon n'avan qu'a porta lé dgierlé avoué le ten'ri, na pa su lé bercett', n'y avaie pa faute, mà to drai dè lé cuvè qu'étan laik por cé.

Et pi, su on crétet, dé l'amon de la voegne, ç't'ome avé djeré fâ bâti ena tor è boue, coeuverte è tavelion, d'ivoué on dé vgnolan (o bei son bouëbe) boutave pédet to lo drei tin, por épatchie lé dgè de rôba le razay et u *z*-èfan de s'infata dè l'adge, por ala torna la tchivra.

To cè, ma fé, étae grô bae pessie et djôbia.

Quan to foue a tchavon, ç't'ome passa on martchie avoué dé vgnolan du vezenadge, a què è bailla sa voegne a fare a la moitresse. Et pi, apré cè, è s'é *n*-ala por lontaen, y creye é se *n*-otau, que ne s'treuve pa dé le Vniobié, mâ a la Montagne, y ne sa pa tro ivoué. — L'é bon.

Pédè to le bon tin et to le tchautin, lé vgnolan an grô bin fâ lieu besogne dè çta voegne : è *l*-an dessotelâ, poï, focherà, pacelà, fâ lé *z*-éfouille et lé *z*-atatse, râbia, recartâ et rebiolâ, que c'étae on piézi de lé vae travailli : è *l*-étan adé to detchpouénâ.

Quan le dèrie tin foue lai, et qu'on oue léva le ban dé venaedge, l'méter de la voegne (que le savae) dza a on de sé permie valé de boûta lé bérosse u grô tcher, lé bossette su le tcher, de fare aborlà quatre tchvau et d'alà ver le Bâ, contre le Veniobié, por alâ trova sé vgnolan et lieu fare baillie sa moitresse, a liu, qu'étaie la maitie de la venaidge biantche et rudge.

Quan è fourè proutche de la voegne, l'méter-valet et lé tchéroton ohirè lé venindgeuse que tchantavé è taillan lé rapé de razay por lé mèter dè lé seilè et dè lé brandè ; è *l*-ohian asbin lé brandâr qu'utchave è rèpiessan lé dgierlé a fian du pti otau, avoué lé smoteu pelan lé razay.

To çtu monde dè la voegne criave è valet, kemè adé et a d'oûtré : « Hô ! lé pouet ! lé pouet ! lé pouet !... »

Mà bae liuaié de recevé l'méter-valet et lé tchéroton, è lieu baillè on vire de vin, on bocon de pan et de fermaedge, et de répyi lé bosset su le tcher, lé vgnolan lyaie an tchertchie rogne, lé *z*-an rôssie de cou, an reveri le tcher et lé tchvau et revie lé bosset vouedè, sin paire ena gota de mot dedè. — L'è bon.

L'méter n'soue dabor que dere de to cè ; è *l*-étaie to capo. Toparie, le landamè, è desa a on oûtre méter-valet qu'è fouillaie assaitie de retorna a la voegne, que sé vgnolan avan querbey boue on cou è kemincin de trollie, et qu'ora è *l*-éran mie comprè lé *z*-afairè.

Mà, çtu viadge, è *n*-arivan, lé vgnolan an rôssâ lé valet avoué dé pacé et li an dè tota sorta de pouétè rason, lieu gueulan de foter le can sé barguegnie, outramè gar !... Ce qu'è *l*-an fà, adé lé bossé avoué rè dedè, to voédè.

L'méter, qu'étae on ome grô patchè, réveya on troisiéme méter-valet, écor avoué lé bosset et to le bataclan.

Ç'foue adé pie. In veyan arva le tcher, lé vgnolan an praie dé pierè et lé *z*-an tchanpa è dgè que mnavè lé tchvau et taulamè fô que çteu poure galliâ étan to mau araidgie, avan que d'avè pou arvà a la draize [1] de l'adze : è *l*-avan lé man tote écortchie et dé pertu a la têta.

Adé grô patchè, le méter rèveya écor dè le Bà dé *z*-oûtrè valet. Mà lé vgnolan lé tchassavè a cou de teneri et de palantchon, et, çtu viadge, è *l*-è resta trei o quatre dsu l'carau, baie mau araidgie. — L'è bon.

L'méter d'la voegne avaie a l'otau, avoué liu, on bouëbe qu'è *l*-anmâ rude. E se dza : « Y'ai *z*-eu, djeuk orè, ena grôssa patchouaice ; que me faut-u fâr, ora ? Y m'è voué lieu éveyie, a çteu casseroue de vgnolan, mon bouëbe tan amâ. E le veyè, è *l*-éran du respè por lu : è lli bailleran la maîtie qu'me revè, le vin qu'è me redaivè por ma recolte de çt-an. » Adon, è *l*-éveya vé lieu son bouëbe, qu'è *l*-avaie to solè d'èfan et qu'è *l*-émave tan.

Mà, quan, dé to liaué, çteu crouyè bougrè an vu vni le poure èfan, dè la pussa dè tchmaè, è se boûtavè por mau djaubia ètre eu ; è se dirè to doçamè : « Vetci l'fisse unik ; alaie, fotaie-le ba, et pi, no poraie prèdre por no la voegne, que daie vegni chonne apri la mor d'son pére, qu'è vîllhe. »

Fo dae, fo fâ. E *l*-apougnirè l'djouvene bouëbe pè le cou ; è li an séra la garguète et li an baillie dé cou de smota su la têta, taulamè qu'è *l*-an tua réde : è n'a pa rebudgie. Adon, è *l*-an praie par lé bra et lé tchambè et l'an tchanpâ, pé deçu l'adze, feur d'la voegne, ivoué lé tchéroton l'an ramassa, è pioran, por le ram'na a son pére.

Ora, qu'è crêté-vo ? Qu'va fâr l'ome qu'a daisse pianta la voegne por è *n*-avâ lé fru ? — Y créyo qu'è vu vegni avau, dja le même djor, avoué to son monde bae armâ, por fâr mouéri çteu vgnolan d'l'infère. E pi, è *n*-apré, è veu baillie sa voegne et son troue a d'oûtré vgnolan que pahyran rectalamè to cé qu'è daivè, u tan dé vneidgè, kemè de djuste ; qu'è ditè-vo ?...

H.-F. DeBrot.

[1] Devenu nom local à Cortaillod, *la Draize*, — à Bôle, *à Draize*, et à Brot-Dessous, *les Draises*.

MÊME PARABOLE

L'y'avâè on omo qu'ètâè retse : possèdâve dza on bî *l*-otau; voliu ankoira piantâ na vegne, avoui na bêrquia[1], din lo rognon dao Vegnoubye.

Po tiouzetire de çla vegne, l'invoua èn' adze d'èpene biantse tot a l'intor, avoui èna granta delaize[2], por intrâ.

Epouu, din lo crozè in avau de sa vegne, çu l'omo a fâ a bâti èna cadole, auvouè l'a bouèta on troû.

Tot ètâè rudo bin invouâ po tröyî dadrâè et alâ vito. L'avâè fâ crullyi grô prévon la piace dao cuvau auvouè lo moû devâè colâ per l'inbocheu. La mé, la caisse et l'ivrogne ètan in boû de sapin, le mâre et le peçon in boû de tsâno, la visse avoui l'èkrou in boû de nohî. L'y'avâè assebin on pansar avoué èna forta corda, que s'intortollhîve et se devortollhîve, et na grôssa palantse, et pouu dâè palantson po veri ao pansar. A fian de la mé, l'y'avâè dâè grantè cuvè po recèvre la venindze : le tröyon n'avan qu'a portâ le dzîrle avoui lo teneri, na pâ su lo brecè, n'y'in avâè pâ fauta, mâ to drai din le cuvè qu'ètâè link por cin.

Et pouu, su on peti crè, din l'amon de la vegne, çu l'omo avâè dzère fâ a bâti èna to in boû, creverte in tavelion, d'auvouè on dâè vegnolan (ao bin son boueubo) vouétîve pindin to lo dèrâè tin, por inpatsî le dzin de robâ lo rezin et le *z*-infan de s'infatâ dedin l'adze, por alâ tornâ la tchîvre.

To cin, mado ! ètâè grô bin alohyi.

Quan to foû a tsavon, çu *l*-omo passâ na patse avoui dâè vegnolan dao vezenâdzo, aèquin bailla sa vegne a fâre a la moitresse. Et pouu, aprî cin, s'in alâ lavi po gran tin, crebin a s'n otau, que ne se trovâve pâ din lo venioûbye, mâ a la montagne, ne sai pâ bin auvouè. — L'è bon.

Pindin to lo bontin et to lo tsautin, le vegnolan an crânemin pouu bin fâre lieu bezogne din çla vegne : l'an déçotelâ et inlevâ le loo[3], poi, focherâ, pacelâ, fâ le *z*-èfouullhe et le *z*-atatse, rabiâ, recartâ et rebiolâ, que c'ètaè on piaisi de le vaèr travaillî : l'ètan adi to detsepouènâ.

[1] *Bêrquia,* une treille, en patois du Vignoble, mot qui est devenu nom local : *En bas la Bêrquia,* ruelle de Chez-le-Bart, — *Les Bercles,* parchet de Cornaux, — *quartier des Bêrquie,* terrains de Neuchâtel occupés actuellement par la *rue des Bercles.* — *On berclet* est le cep dont les sarments ont été recourbés, et *bercler,* c'est courber les sarments d'une *vi,* d'un cep, de façon à leur donner la forme d'un demi-cercle. — *Bercoulâ,* en patois du Val-de-Ruz, signifie : tourner sur soi-même, pirouetter. F. C.

[2] Devenu nom d'une maison, à Chez-le-Bart, à cause d'une ancienne grille : il habite *la Delaize.*

[3] *Enlever les loups,* les rejetons gourmands sortant du pied du cep.

Quan lo dèrâè tin foû arvâ et qu'on oû lèva lo ban dâè venindze, lo métre de la vegne (que lo savâè), desâ a on de se premî valè, de bouètâ le bèrosse ao grô tsè, le bossètè su lo tsè, de fâre aborlâ et aplyi quatro tsevau, et d'inmodâ vèr lo Bâ, contre lo Vegnoubye, por alâ trovâ se vegnolan, et lyâè fâre a bailli sa moitresse, a lu, qu'ètâè la mâèti de tote la venindze, biantse et rudze.

Quan foûran proûtse de la vegne, lo métre-valè et le tsèroton ohyîran le venindjâèze que tsantâvan in taillin le rape de rezin po le bouèta din le sêlè et pouu din le brande; l'ohyeçan assebin le brandâr que utsehyâvan in rimpyessin le dzîrle, a fian de la cadole, auvouè le semotâè pelâvan lo rezin.

To çu mondo din la vegne corehyîve et bouèlâve aè valè, comin d'avezie a dâè binvegnan : « Ho !... le pouè ! le pouè ! le pouè !... »

Mâ, bin lyin de recèvre lo métro-valè et le tsèroton, in lyâè baillan on vèro de vin, on bokon de pan et de fremâdzo, et de rimpyi le bossète su lo tsè, le vegnolan lyâè an tsertsî tsecagne, le *z*-an rollhyi de coû et pouu an reverî lo tsè et le tsevau, et rinvyi le bossè vouèsi, sin pire na gote de moû dedin, sin lyâè baillî mîmo on vèro de tsatröyon. — L'è bon.

Lo métre ne sou d'abor que dere de to cin; l'ètâè grô capo. Toparâè, lo landeman, è desa a on autro métro-valè qu'è foillâè essâèti de retornâ a la vegne, que se vegnolan avan crebin bouu on coû in comincin de trollyî, et qu'ôrindrâè è *z*-èran mî comprâè le *z*-afâre.

Mâ, çu yâdzo, in arvan, le vegnolan an rollhyi le valè avoui dâè paci è ly'an dâè totè sortè de pouète rézon, lieu gueulan de fotre lo can sin barguegnî, aotramin gâ !... Ce que l'an fâ, adî le bossè avoui rin dedin, to vouèsi.

Lo métre, qu'ètâè on omo grô pachin, rinvya on troisiéme métro-valè, ankoira avoui le bossète et to lo bataclan.

Ça foû adî pi. In véyin arvâ lo tsè, le vegnolan an prâè dâè pieûre et le *z*-an tsanpâe aè dzin que menâvan le tsevau, se taulamin foo que çâè poûre gaillià ètan to mau arindzî, devan d'avâè pouu arvâ ver la delaize de l'adze : l'avan le man tote ècortchâe et dâè pertu a la tita.

Adi rudo pachin, lo métre rinvya ankoira, din lo Bâ, dâè *z*-autre valè. Mâ le vegnolan le *z*-acouèllhîran a cou de tenerî et de palantson, et, schtu yâdzo, l'in reschta trei au quatro dsu lo carau, bin mau invouâ. — L'è bon.

Lo métre de la vegne avâè a l'otau, avoui lu, on boueubo qu'e l'anmâvo ao to rudo. Se desa : « Y'ai *z*-âè kank' a voui, na granta pachince; que me faut-u fâre, ora?... Ye m'in voué lyeu invyi, a çâè casseroû de vegnolan, mon boueubo bin-anmâ. In le véyin, l'èran dao respè por lu; è lu bailleran la moitresse que me revin, lo vin que me daèvan po ma recolt de schtu yan. »

Adon, l'invya ver lyeu son boueubo, qu'e l'avâè to solè d'infan et que l'anmâvo tan.

Mâ, quan, de to lyin, çâè croûye boûgre an vouu veni lo poûre infan, din la pouusse dao tsemin, se bouètâran a mau djaubiâ intre lyeu et a se dere to piâno : « Vètci lo fisse unik; alin, fotin-lo bâ, et pouu, in aprî, no porin lârenâ por no la vegne, que dâè veni chone aprî la mor de son pére, qu'è vîllho. »

Fou dâè, fou fâè. L'apougnîran lo djouvene boueubo pè lo cou, èpouu lu an sèra la garguète et lu an baillî dâè cou de semotâè su la tîte, se taulamin qu'e l'an toua frèzerè : n'a pa rebudzî. Adon, l'an prâè pè le bra et le tsanbe et l'an tsanpa, pè deçu l'âdze, frou de la vegne, auvouè le tsèroton l'an ramassâ in piorin, po le remenâ a son pére.

Orindrâè, qu'in crâète-vo?... Que va fâre l'omo qu'a dinse piantâ çla vegne por in avâè lo fru?... Créyo qu'e veu veni avau, dza lo mimo dzo, avoui to son môndo bin armà, po fâre a mouèri çâè vegnolan de la metsance. — Et pouu, in aprì, è veu baillì sa vegne et son troû a dâè *z*-autre vegnolan que pâhyeran rektal to cin qu'e dâèvin[1], ao tin dâè venindze, comin de djusto; qu'in ditè-vo?...

Fritz Chabloz.

[1] *Note relative aux verbes patois.* — Les 493 verbes indiqués par G. Quinche dans son glossaire, peuvent être classés comme suit:

269	ayant l'infinitif terminé	en	*â:*
168	»	»	*i* et en *ì;*
9	»	»	*ai* ou *âè;*
47	»	»	*re.*

I. M. G. Quinche indique 403 verbes patois comme appartenant, en français, à la 1re conjugaison, terminés en *er:* les deux tiers ont la terminaison en *â* (long), *anmâ, écorâ*, etc. (269), et l'autre tiers a la terminaison en *i* (long), *corehyi, contrelehyi*, etc. (134).

II. Les verbes qui, en français, sont de la 2me conjugaison, terminés en *ir*, ont tous la même terminaison, à l'infinitif patois, c'est-à-dire qu'ils se terminent (les 34 indiqués par M. Quinche) par *i* (bref), *relaidji, fièri, cointchi, câhyi*, sauf *sentir, secourir* et *courir*, qui font *sètre, skeure* et *core.*

III. Les verbes qui, en français, sont de la 3me conjugaison, terminés en *oir*, ont la même terminaison à l'infinitif patois, c'est-à-dire qu'ils se terminent en *ai* (à la Bèroche en *âè* ou *âï*). Ils sont peu nombreux. M. G. Quinche n'indique que les suivants:

Avoir, avai, avâè,
devoir, devai, devâè,
pouvoir, pouai, pouâè,
savoir, savai, savâè,
choir, tchai, tsâè,
voir, vai, vâè,
vouloir, vlai, volâè.

Ces 7 sont réguliers. Les 4 suivants ne le sont pas dans toutes les localités:

Pleuvoir fait pieuvre et piovâè (donc régulier à la Bèroche).
Valoir » vaillì et vaillâè » »
Recevoir » reçaivre, rechouèdre et reçaigre.
Emouvoir » émeuvre.

Il est à remarquer en outre que *avai, savai, vai*, etc., prennent parfois l'*r* et deviennent *vair, avair* et *savair*, grâce à l'influence du français.

IV. Les verbes qui, en français, sont de la 4me conjugaison, terminés en *re*, ont la même terminaison *re*, à l'infinitif patois, sans exception pour les 47 indiqués par M. G. Quinche dans son glossaire. — En plus et comme nous venons de le voir, la 3me conjugaison française y verse *pleuvoir, recevoir* et *émouvoir*, qui font *pieuvre, reçaivre* et *émeuvre*, et la 2me conjugaison, aussi trois verbes, *sentir, secourir* et *courir*, qui font *sètre, skeure* et *core.*

La terminaison des verbes de la 4me conjugaison est très irrégulière: sur les 47 indiqués dans le glossaire G. Quinche, 10 sont terminés en *èdre*, 5 en *ure*, 4 en *aire*, 3 en *indre*, 3 en *ondre*, 3 en *être*, 3 en *eudre*, 2 en *otre*, 2 en *oudre*, 2 en *eure*, 2 en *oure*, 2 en *ire*, 2 en *ordre*, 2 (ou 3) en *aigre*, 1 en *aivre* et 1 en *ore.*

F. C.

MONSIEU TCHABLO

A la Bérotche

—×—

Vo m'ïe demandà on dje de vo contà auque on viaidje qu'y'oraî le tin; s'vo volïe, y voui l'faire anondret qu'y ne poui pieu ra faire d'adret, à cause de sta diàba d'grippe que m'a djèret apougnie.

Y m'a vaî vo contà çà qu'y'ai öyïe et vou on dje d'l'an passà, qu'y'étoûe alà rodà da lè boûe.

A revenian avau, y me dio:

— Esayïe, s'te passàva tchie Daniet po vet se n'a ra ana tetcha d'boûe à te lassie, on n'à *n*-a adé faute, à l'otaû.

Pa pieu toû pinsà que fâ.

En arvant u tchavon du tchampet, y ioû rêlâ:

— Hé, Sémion, Sémion, ton père est-u laî?

— Ma fet, y na set ra, que det Sémion, alâ vet boûtâ achan de l'otau; s'e n'est pa da l'tcharti, il est darîe que repétasse l'audje u pouaû, qu'la to rondjie.

L'autre, qu'étaî on vesin que queniosset lè z'être, s'â va boûtâ, qu'ma det Sémion.

C'étaî on poûre diaibe que n'avaî ra de tchance, adé malaîta, que travaillïve poret, martchïve d'adret, mâ qu'étaî adé à recul.

MONSIEUR CHABLOZ

A la Béroche

—×—

Vous m'aviez demandé un jour de vous conter quelque chose une « fois » que j'aurais le temps; si vous voulez, je vais le faire « à présent » que je ne puis plus rien faire de « comme il faut » à cause de cette diable de grippe qui m'a aussi « empoigné ».

Je (m'en) vais vous conter ce que j'ai entendu et vu un jour de l'année passée, où j'étais allé « rôder » dans les bois.

En revenant en bas, je me dis:

— Esaïe, si tu passais chez Daniel pour voir s'il n'a rien une toise (un tas, tetcha) de bois à te « laisser », on en a toujours besoin, à la maison.

Pas plus tôt pensé que fait.

En arrivant au bout du pâturage, j'entendis crier:

— Hé, Siméon, Siméon, ton père est-il là?

— Ma foi, je n'en sais rien, répond Siméon, allez-*voir* regarder du côté de la maison; s'il n'est pas dans le (charti) remise des chars, il est derrière, qui raccommode l'auge du porc, qui l'a toute rongée.

L'autre, qui était un voisin qui connaissait les « lieux » (alentours), s'en va regarder, comme dit Siméon.

C'était un pauvre diable qui n'avait « rien de chance », toujours malade, qui travaillait pourtant, « marchait droit » (pour dire se conduisait bien), mais qui était toujours en « arrière » (dans ses paiements).

Il avaî dou empruntà ana dozàna de dubion (23 fr. 17) à Daniet, le pére à Sémion, por achetà auque et boutchîe on poitu.

I faset p'tie, ra qu'a le vet, ass piat qu'on *lan*, avoue ana mine tot *t*-ébiavenaîe, pieu ra de fouauche, quet!

La misére que se promenâve!

Mé, y m'a vaî vouai Sémion, que rassîve du boûe, y prégno lague avoué llyie po savet on poû pa le bœube, lè *z*-affairè avant de m'aboutchîe avoué l'père, qu'étaî on to fin po fottre deda lè dja, « u dire du monde », mâ toparîe on bon vyll, quan il étet bin virîe.

Sémion me det qu'i l'avan pru de boûe, du grô sapé, et du bé foûe, pieu qu'y n'a voliet atchetâ, et bon martchîe, po cha qu'i l'avan faûta d'ardja po payîe lè z'impôt et on ptet tonnelet qu'i faliet alâ queri da le ba po lè z'ovraîdje du tchau tin.

— Oh bin, çà va bîn, que me pinsâve, te veu payîe ton boûe bon martchîe, te peu comptâ, se çà va dinse!

Daniet, to bœûnâ d'avet pou rallui s'n'audje et d'avet dè vesitet avoué cuï praïdjie, arva et no fi atrà tu lè do da le pel et bailla auquet à catchie à la Susette à l'lly desant: « Va-vet queri ana gott'ha de brantevin po lè z'ami, on ne se vet pieu si sova. » — Djamà y ne l'avai vou dince, se gueleriet (guilleret), s'bounafan; — le poûre vesin Tcharle-Auguste avai djèret tot a n'autre v'saidje, i sabiâve to radjeuni, y n'y comprégno ra.

To *t*-à jadsant d'affaire et d'autre, y dio à Daniet qu'y'avaî fauta de boûe, s'i poret m'a lassîe, pa trop tchaî, et s'i povet me l'amenà avoué sa biantche, qu'on faret to *t*-u monde po le llyi payîe tot dret.

Il avait dû emprunter une douzaine de Louis (doublons, 23 fr. 17) à Daniel, le père de Siméon, pour acheter quelque chose et payer une dette (boucher un trou).

Il faisait pitié, rien qu'à le voir aussi plat qu'une planche, avec une figure toute blanche, plus rien de force, quoi!

La misère qui se promenait!

Moi, je vais vers Siméon, qui sciait du bois, je prends langue avec lui, pour savoir un peu par le garçon, les affaires avant de m'aboucher avec le père, qui était un tout fin pour mettre dedans les gens, au dire du monde, mais tout de même un bon vieux, lorsqu'il était bien « tourné » (disposé).

Siméon me dit qu'ils avaient « assez » de bois, bu gros sapin, et du beau foyard plus que je n'en voulais acheter, et à bon marché, parce qu'ils avaient besoin d'argent pour payer les impôts et un petit tonneau de vin qu'il fallait aller chercher dans le bas (au vignoble) pour les ouvrages de l'été (travaux des champs).

— Oh bien, ça va bien, pensai-je, tu payeras ton bois bon marché, tu peux y compter, si cela va ainsi!

Daniel, tout content d'avoir pu raccommoder son auge et d'avoir des visites à qui parler, arriva et nous fit entrer tous les deux dans la chambre et donna quelque chose à cacher à la Susette en lui disant: « Va- voire chercher une goutte d'eau-de-vie pour les amis, on ne se voit plus si souvent. » — Jamais je ne l'avais vu ainsi, si joyeux, si bon enfant, — le pauvre voisin Charles-Auguste avait aussi tout un autre air, il semblait tout rajeuni, je n'y comprenais rien.

Tout en jasant d'affaires et « d'autres », je dis à Daniel que j'avais besoin de bois, s'il pourrait m'en vendre pas trop cher, et me l'amener avec sa « blanche », qu'on ferait tout au monde pour le lui payer de suite.

— Bin sûr, qu'y ia n'ai ! et du bé, y voui te lassîe du sapé à on dubion la tetche et du to bé foûe po do dubion d'vant t'n'otau.

— Boûte, Esayïe, c'est po ra, mà te m'ai aîdîe bin dè viaidje quan y iétoûe djoûveune et da la dètche, y n'aî ra reubiâ, va; anondret qu'y le pouï, c'est mon tœu de te provâ qu'y ne soûe pâ çà que l'monde cret.

— Oh, vo z'îtet on brâve cœû, on le sâ pru, qu'dit l'poûre vesin Tcharle-Auguste, y'a n'ai la preuve da ma saqueta !

— Kaise-te, Tcharle-Auguste, et à ta santà, tu lè trè, no sin dè brâvet dja, qu'y te dio, et pi, — est-çà qu'on n'a pa êta lè chî senâne assabye, et à la frontîre en septante-on, c'est çà que fâ lè z'ami po la via !

Po met qui, quauqu'viaidje, avaî oyïe praidjie à mau de Daniet, y n'a povet reveni, y'étaî tot *t*-ébahi de l'oyïe praidjîe dinse; mà pieu taî, to fou espliquâ, Tcharle-Auguste m'a det qu'il avaî pou remboursâ à Daniet sè doze dubion, et que s'tussi l'ly avaî rebaillîe s'n'intérêt, pa tcharità.

Et vo vètet, Monsieu, pa sossi, kma quet, bin sova, on fâ du tuò è dja, a desant que c'est dè rapace, dè ra du to, que fan la misère, etc., — po met, y dio que faut bin virîe sa lagua da la gordje avan que d'praidjie, qu'i faut queniotre lè z'affaire et lè dja, et ne pâ adé lè d'judjie su lè « z'on dit », ni su l'vzaidje, — mà « pa le cœü et lè *z*-acte. »

Sur ce, bin vo vègne, et bin de la santà.

A vo de cœü,
on vyll de lai-amon.

Jules Huguenin.

— Bien sûr, que j'en ai ! et du beau, je veux te laisser du sapin à un louis le tas (toise) et du tout beau foyard pour deux louis devant ta maison.

— Vois-tu, Esaïe, c'est pour rien, mais tu m'as aidé bien des fois quand j'étais jeune et dans le besoin, je n'ai rien oublié, va; à présent, que je le puis, c'est mon tour de te prouver que je ne suis pas ce que le monde croit.

— Oh ! vous êtes un brave cœur, on le sait bien, que dit le pauvre voisin Charles-Auguste, j'en ai la preuve dans ma poche !

— Tais-toi, Charles-Auguste, et à ta santé, tous les trois, nous sommes des braves gens, que je te dis, et puis, — est-ce que nous n'avons pas été les six semaines ensemble (catéchumènes) et à la frontière en septante-un, c'est ça qui fait les amis pour la vie !

Pour moi qui, quelquefois, avais entendu parler en mal de Daniel, je n'en pouvais revenir — j'étais tout ébahi de de l'entendre parler ainsi; — mais plus tard, tout fut expliqué, Charles-Auguste me dit qu'il avait pu rembourser à Daniel ses douze louis, et que celui-ci lui avait redonné son intérêt, par charité.

Et vous voyez, Monsieur, par ceci, comme quoi, bien souvent, on fait du tort aux gens, en disant que ce sont des rapaces, des rien du tout qui font la misère, etc., — pour moi, je dis qu'il faut bien tourner sa langue dans la bouche avant de parler, qu'il faut connaître les choses et les gens, et ne pas toujours les juger sur les « on dit », ni sur la figure, mais « par le cœur et les actes ».

Sur ce, bien vous vienne, et bien de la santé.

A vous de cœur,
un vieux de là-haut.

MON MARI

(CHANSON)

Mon mari è bin malade
D'enna granta maladie.

(REFRAIN)

Y l'amo bin, mon mari,
Y l'amo mii mor que vi.

E me démandà du boueilli,
Su z-alà lli in quéri.

Y ai prin d'enna viilla vatche,
Qu'avé bin sat-an langui.

M'a démandà enna dgeneuille;
Su z-alà lli in quéri.

Y ai prin d'enna viilla tiaupe,
Qu'avé crevà su le ni.

M'a démandà enna botöille;
Su z-alà lli in quéri.

Y ai prin d'enna viilla böille
Ivouai lé bo fasan lieu ni.

Mà, vète-cé, quan el eu bu,
Mà, vète-cé qu'è va mouairi.

Ma vezeunne me vin dire:
« Te ne pieure ton mari. »

MON MARI

(CHANSON)

Mon mari est bien malade
D'une grande maladie.

(REFRAIN)

Je l'aime bien, mon mari,
Je l'aime mieux mort que vivant.

Il me demanda du bouilli,
Je suis allée lui en quérir.

J'ai pris d'une vieille vache,
Qui avait bien sept ans langui
[(tuberculeuse).

Il m'a demandé une poule;
Je suis allée lui en chercher.

J'ai pris d'une vieille poule couveuse,
Qui était périe sur le nid.

Il m'a demandé une bouteille (de vin);
Je suis allée lui en chercher.

J'ai pris d'une vieille böille (à lait)
Où les crapauds faisaient leur nid.

Mais, voici, quand il eut bu,
Mais, voici qu'il va mourir.

Ma voisine me vint dire:
« Tu ne pleures (pas) ton mari. »

Ne veu pieura que la teîla
Qu'è me veu mena pouairi.

Seu ç'n'étai enna vergogne,
Y odri bin la requéri.

Vergogne ou non vergogne,
Y m'è vui la requéri.

Mà, quan y seu *z*-eu vèr la gordje,
Y ai *z*-eu peur qu'è ne me mordgî.

(REFRAIN)

Y l'amo bin, mon mari,
Y l'amo mii mor que vi.

Je ne pleurerai que la toile
Qu'il me mènera pourrir.

Si ce n'était une honte,
J'irais bien la reprendre.

Honte ou pas honte,
Je m'en vais la reprendre.

Mais quand je suis arrivée vers la bouche,
J'ai eu peur qu'il ne me mordît.

(REFRAIN)

Je l'aime bien, mon mari,
Je l'aime mieux mort que vivant.

X.[1]

Traduit par L. FAVRE.

PATOIS DE COUVET

LÉ FÉNÉ ET LO SKRET

(Suite de page 312)

Ré ne pése comé de guerdé âquè de skret. Lo guerdé lontin è insuportâbye i féné, et bin dé *z*-omo recinbye i féné, su çtu poin.

Por éprové la siona, è *n*-omo la méta cutchi avoi lu et cria, pindin la né:

— Hi! qu'è-ço qu'y ai? Y n'é pu piu, on me dechire; y acuche d'én-œu. Voie, le voilai, boûte-le, il é ancor to cha. Guerdé-vo bin de lo dire, ou bin on m'apale geneule.

La féné, neuve là-dçu, croue se *n*-omo et prometa de ne ré dire.

Lo lédeman, dé qu'i fu jeu, el cora chi sa vesena, raconté l'afare:

— On ca è ervé; mé n'é dité ré, vo me feri batre per me *n*-omo que vin d'acuché d'é *n*-œu de la grossieu de quatro: mé ora, késì-vo!...

— I ne te fâ ré crindre, di l'atro, y ne vu ré dire, y n'su pâ batollhe.

Mà, ne pouan s'teni de raconté l'afâre, el va de fian et d'atro, à piu de di piace: i lieu d'én-œu, el an di tré; én-atra (mà ne faloit ré dire), à di quatro, et, à la fin du jeu, il ian avé piu de 100.

Louis BOREL-PETITPIERRE.[2]

[1] Recueilli par Jules-Henri Kramer, licencié ès lettres, curé de Buttes, le 7 décembre 1346. — Il avait été élevé à la Jonchère. — Cette chanson, qui a l'air d'un chant de vraie sorcière, rappelle certains morceaux des chants et coraules de la Gruyère. L. F.

[2] Vieillard de 81 ans, l'auteur des *Réflexions* qui se trouvent au pied de la page 340. — Recueilli par les soins de M. Louis Petitpierre fils.

A MESSIEURS DE L'ÉTAT-MAJOR DE LA DIVISION D'ARTILLERIE

DE NEUCHATEL[1]

Avan d'alâ coutchie, y'ai djurâ de t'écrire,
Por te racontâ ôquè que m'a fey bin piaisi !...

Dièbe *l*-a tè de creyre cé qu'y te voë dire...
Mâ, y'ai ʒ-eu bei gran dépie que te n'ey pâ ʒ-eu ci.

Delon, è no ʒ-ariva de ʦeu canonïe
Que no ʒ-ei vu sovet passâ et repassâ,
Et que no piaisan tan que no ʒ-avi djaubiâ
Que, s'è venian ci, no prédri lè ʒ-oficie.

Ma gran-mére ne voley pâ è *d*-öyi parlâ;
On mo que no dezi, no ʒ-étâ disputâyè :
El no dezey : « Vo n'eitè que dé ʒ-égarâyè;
S'è l'è vei on seul tchie no, y vui m'è *d*-alâ;

Quan on è su l'âdge, on n'anme pieu le bru;
Vo ʒ-è fâtè dja tro, no ʒ-ey d'autre ʒ-afaire;

No ʒ-ey ʒ-eu tranta soldâ, madie ! c'è *d*-è pru !
Vo ʒ-ey pru fouléyïe avoëi ʦeu militaire;
Y n'è vui pieu, prètè ʒ-è vouter parti. »

De tu ʦeu bey discour, no ne fazi que rire;
Ma sœur avey dja fey la pâta d'on pâti,
Pédè qu'y m'écormantchive de ly dire :
« Mâ, gran-mére, ʦeu que véniè, c'è dè canonïe !

Avant d'aller (me) coucher, j'ai juré de t'écrire.
Pour te raconter quelque chose qui m'a fait bien plaisir !...
Diable à toi [2] de croire ce que je vais dire...
Mais j'ai eu bien grand dépit que tu n'aies pas été ici.

Lundi, il nous arriva de ces artilleurs (canonniers)
Que nous avons vu souvent passer et repasser,
Et qui nous plaisaient tant que nous avions décidé
Que, s'ils venaient ici, nous prendrions les officiers.

Ma grand'mère ne voulait pas en entendre parler :
Un mot que nous disions, (et) nous étions grondées.
Elle nous disait : « Vous n'êtes que des égarées;
S'il en vient un seul chez nous, je veux m'en aller;
Quand on est sur l'âge, on n'aime plus le bruit;
Vous en faites déjà trop, nous avons d'autres affaires;
Nous avons eu trente soldats, ma foi ! c'en est assez !
Vous avez assez folâtré avec ces militaires;
Je n'en veux plus, prenez-en votre parti. »

De tous ces beaux discours, nous ne faisions que rire;
Ma sœur avait déjà fait la pâte d'un pâté,
Pendant que je me fatiguais de lui dire :
« Mais, grand'mère, ceux qui viennent, ce sont des artilleurs !

[1] Copie d'une lettre écrite par une demoiselle de Saint-Blaise à une de ses amies, vers 1840.

[2] Impossible à toi.

C'è lè pieu bïe de tu, djierè lè pieu dgéti;

Et pui, è l'an dè tchevau... peiça u fémie !...

Vo ʒ-è *d*-érey por égrassie voûtrè corti !...
Ivoè qu'è seyè ʒ-eu, on lé ʒ-a regrèta;
A *Warbetzwyl,* a Neyraigue, ey Verïerè,
On ne parle que de leu amabilitâ !
E n'y a que çteu de Tchampion que ne dïesè rè.

Mâ c'è dè dgè que ne dïesè pa leu peisïerè;

S'è l'an du boueneur, è le gardan to por lieu?

Mado, y treuve que c'è dè pouëtè manïerè,

Quand ils seront chez nous, nous ferons
[beaucoup mieux. »

Ce sont les plus beaux de tous, aussi les plus
[aimables;
Et puis, ils ont des chevaux... pensez au
[fumier [1] !...
Vous en aurez pour engraisser votre jardin !...
Où qu'ils aient été, on les a regrettés;
A Warbetzwyl, à Noiraigue, aux Verrières,
On ne parle que de leur amabilité !
Il n'y a que ceux de Champion qui ne disent
[rien.
Mais ce sont des gens qui ne disent pas leur
[pensée;
S'ils ont du bonheur, ils le gardent tout pour
[eux :
Ma foi, je trouve que ce sont de vilaines
[manières,
Quand ils seront chez nous, nous ferons
[beaucoup mieux. »

Pieut y'è dezè, pieut elle se corocïeve.
Quan elle oû pru disputâ, elle s'è *d*-alâ.
No, grô contétè de cè qu'elle no lassïeve,
No ʒ-alirè vite randgie noutra sâla,
Ecovâ lè ʒ-égrâ, terïe ba lè ʒ-arâgnièe,
Batre lè sulè vertè, por lè depoussâ,
Lavâ lè fenïetrè, récourâ noutrè trabiè,
Sortir la fäyence, u risque d'è cassâ...
Enfin, por bei traitâ çteu charman canonïe,
Por ly montrâ que no tegni a gran *t*-oneur
De lè ʒ-aveir tchie no, no n'ey rè néglidgie;
No ʒ-ey bei prei peina; mâ, c'étey de bon cœur.

Plus j'en disais, plus elle se fâchait.
Quand elle eut assez grondé, elle s'en alla.
Nous, bien contentes de ce qu'elle nous laissait,
Nous allâmes vite ranger notre salle,
Balayer les escaliers, tirer bas les araignées,
Battre les chaises vertes, pour les épousseter,
Laver les fenêtres, écurer nos tables,
Sortir la faïence, au risque d'en casser...
Enfin, pour bien traiter ces charmants artilleurs,
Pour leur montrer que nous tenions à grand
[honneur
De les avoir chez nous, nous n'avons rien
[négligé;
Nous avons bien pris peine, mais c'était de bon
[cœur.

No ʒ-éti dja tutè su pïe u poëit du djor.

A sat-eurè, no ʒ-ey mè noutrè bonet chinois,

Contan de bei renovalâ l'état major;
No créyï qu'è séran fou de noutrè minois;

No ʒ-ey péissa a to cè que povey ly piaire.

Mâ, no ʒ-ey astoû vu qu'è failley décontâ.

Nous étions déjà toutes sur pied au point du
[jour.
A sept heures, nous avons mis nos bonnets
[chinois,
Comptant de bien *renouveler* [2] l'état major;
Nous croyions qu'ils seraient *fous* [3] de nos
[minois;
Nous avons pensé à tout ce qui pouvait leur
[plaire.
Mais nous avons bientôt vu qu'il fallait en
[rabattre,

[1] Qu'ils laisseront.

[2] *Renouveler,* plaire à l'état major par du nouveau.

[3] *Fous* ici signifie *tout à fait charmés.*

Et, deu çtu djor, no renoncey u militaire.
C'étey béi la peina de no tan dessolâ [1] !
No z-ey z-eu grô de mau por on momè de djouye.

On de noutrè cousin lè z-a tu amenâ.
Mâ, è n'avan pégnïe atchevâ de dinâ,
Qu'on de leu z-oficïe a vu passâ èn-ouye :
E s'a mè a sutâ, a faire dè rélâyè !...
Jamai, de ma via, y n'öyï on tau terdon.
Ma sœur et noutra vatche étan tote épantâyè :
Nouter Dâvid è tchei avau le soleron [3].
Ma mére me criâve : « Mâ, Susette, va veir.
Y ne comprégne rè ey cri de çteu canonïe;
E rèlè kmè s'è n'avan pa z-eu pru a beir;

Lè vesey veuillè crèyrè qu'è végniè éradgie. »
A montè lé z-égrâ, lé tchambè me grulâvè

Tan que y'avé couson d'alâ dè la tchambra.
Quan y cheu z-eu amon, y'é vu qu'è décampâvè,
A criè : « Nous partons, rien ne nous retiendra;
Nous savons gré aux habitants de ce village
De leurs honnêtetés et obligeant accueil.
Mais nous ne pouvons pas en jouir davantage :
Vivre loin de Champion, c'est vivre dans le deuil!
Vite, soldats du train, attelez vos chevaux;
Amenez-moi *Souris,* ce coursier si fidèle.
Qui répond à mes vœux par des bonds et des sauts.
Il me transportera où l'amour nous appelle. »

Çtu mot d'amour è z-eu le signal du départ.
E *l*-è z-eu bei reçu, djirè bei prononcïe.
Asbey n'ant-u pâ mè do pïe dè on sular,

Por éiter vite prè a suivre l'oficïe.
Que batey son tchevau por préder lé devan.
E *l*-alâvè tu se for, avau le veladge,
Qu'è seibiâve qu'è *l*-étan piquâ dè tavan.

Ce n'è z-eu, por no, que dè z-ozey de passadge;

No z-éti pru por è crévâ de gran dépïe...

Mâ, l'orgoûe è veni a nouter secor,
E no z-a parfaitamè guari de l'envïe
De ravey tchie no lieu état major.

Et, depuis ce jour, nous renonçons au militaire.
C'était bien la peine de nous tant donner de mal!
Nous avons eu beaucoup de peine pour un moment de joie.

Un de nos cousins les a tous amenés.
Mais ils avaient à peine achevé de dîner,
Qu'un de leurs officiers a vu passer une oie [2] :
Il s'est mis à sauter, à pousser des cris !...
Jamais, de ma vie, je n'entendis un tel vacarme.
Ma sœur et notre vache étaient tout épouvantées;
Notre David est tombé du haut fenil.
Ma mère me criait : « Mais, Susette, va voir,
Je ne comprends rien aux cris de ces artilleurs;
Ils braillent comme s'ils n'avaient pas eu assez à boire;
Les voisins croiront qu'ils deviennent enragés. »
En montant l'escalier, les jambes me tremblaient
Tant j'avais de souci d'aller dans la chambre.
Lorsque j'ai eu été en haut, j'ai vu qu'ils décampaient
En criant : « Nous partons, rien ne nous retiendra;
Nous savons gré aux habitants de ce village
De leurs honnêtetés et obligeant accueil.
Mais nous ne pouvons pas en jouir davantage :
Vivre loin de Champion, c'est vivre dans le deuil!
Vite, soldats du train, attelez vos chevaux;
Amenez-moi *Souris,* ce coursier si fidèle.
Qui répond à mes vœux par des bonds et des sauts.
Il me transportera où l'amour nous appelle. »

Ce mot d'amour a été le signal du départ.
Il a été bien reçu, (et) aussi bien prononcé.
Aussi n'ont-ils pas mis deux pieds dans un soulier.
Pour être vite prêts à suivre l'officier,
Qui battait son cheval pour prendre les devants.
Ils allaient tous si vite, en bas le village,
Qu'il semblait qu'ils étaient piqués des taons.

Ce n'a été, pour nous, que des oiseaux de passage;
Nous étions assez pour en mourir de grand dépit...

Mais l'orgueil est venu à notre secours,
Et nous a parfaitement guéri de l'envie
D'avoir de nouveau chez nous leur état-major.

[1] *Dessolâ,* jouer des semelles.

[2] Appellerait-on *Oyes* les filles de Champion, en sobriquet?

[3] *Soleron,* voir la note de page 31.

No lè *z*-ei guegnïe deu la fenïetra dè loûyè :

No lè véyi qu'è l'étan to prei de Tchampion,

Ivoè è *l*-an retrovâ leu charmantè *z*-oûyè !...
No *z*-è *d*-ei pru vu, por è *d*-aveir compassion...

Un homme bien épris ne craint ni feu ni eau :
L'adjudan l'a provâ, â *n*-alè a Cerlïe;
Mâ le vaillan *Souris*, qu'è *z*-eu tot écoeissïe,
N'a pâ pu le portâ, â *n*-alè a Morteau.

Le lieutegnet, avoei s'n air de bouna fè,
Por faire sè tor, ne se motche pâ du pïe;
E fâ bei sè déveir, mâ l'amour n'y per rè :
Son confidan Matthieu no *z*-è *d*-a pru prèdjie.

Le chirurgien-major grèpe su on permïe,
Por tatchïe de veir ôquè du fian de Berna;

A dècèdè, è *l*-étey tot émoustillïe,
E voley parti avoei éna lanterna.

Le sergent-major ne crâtche pâ dè son vïere,
Et no *z*-ei beitou *z*-eu dévenâ son secrè;
E *l*-a éna bâla petita cafetïere,
Mâ, ce n'è pâ por beire du café dedè.
On di qu'è *l*-a dè *z*-amour dè tu lè veladge,
Et pui qu'è *l*-è djaleu quemè on lion :
No ly conseilley de n'eiter pâ tan voladge,
Car è *l*-è tro gran por faire le papillon.

Enfin, deu qu'è no *z*-an fei on tau gran dépïe,

De no quitâ por alâ démorâ ailleur,
E seibie pardie qu'è no *z*-an etchermellïe,
No ne povei pieut è détatchie noutrè cœur.

Nous les avons guignés de la fenêtre des latrines [1] :
Nous les voyions qui étaient tout près de Champion,
Où ils ont retrouvé leurs charmantes *Oies !*...
Nous en avons assez vu pour en avoir pitié.

Un homme bien épris ne craint ni feu ni eau :
L'adjudant l'a prouvé, en allant à Cerlier;
Mais le vaillant *Souris*, qui a été tout déhanché,
N'a pas pu le porter en allant à Morteau.

Le lieutenant, avec son air de bonne foi,
Pour faire ses tours, ne se mouche pas du pied;
Il fait bien son devoir, mais l'amour n'y perd rien :
Son confident Matthieu nous en a assez parlé.

Le chirurgien-major grimpa sur un prunier,
Pour tâcher de voir quelque chose du côté de Berne;
En descendant, il était tout émoustillé,
Il voulait partir avec une lanterne.

Le sergent-major ne crache pas dans son verre
Et nous avons bientôt eu deviné son secret;
Il a une belle petite cafetière,
Mais ce n'est pas pour boire du café dedans.
On dit qu'il a des amours dans tous les villages,
Et puis qu'il est jaloux comme un lion :
Nous lui conseillons de n'être pas tant volage,
Car il est trop grand pour faire papillon.

Enfin, depuis qu'ils nous ont fait un tel grand dépit,
De nous quitter pour aller demeurer ailleurs,
Il semble pardine qu'ils nous ont ensorcelées,
Nous ne pouvons plus en détacher nos cœurs.

X.

Traduit par L. Favre.

[1] « No le *z*-in guegni deu *la* fenêtre dè loûyè. » — On pourrait croire ici à un trait de grosse malice: il n'en est rien : il faut se rappeler que, dans les maisons d'une certaine importance, les *louyes* étaient détachées du corps de bâtiment — comme nous les voyons dans quelques châteaux, les seuls endroits où nous puissions constater *de visu* ce qu'étaient, au temps jadis, ces petites constructions *ad hoc*. « Les *loyes* ou latrines n'étaient pas dans l'intérieur des maisons; c'était un appendice en planches ou en maçonnerie, appuyé contre la façade, et duquel partait un conduit en planches, suivant le mur de la maison et aboutissant, comme les *buyons* (conduits de lavoirs), probablement au fumier. »
(*La ville de Neuchâtel en 1553*, par Alexis Roulet, 1863.)

PARABOULE DE L'IVRAIE ET DU BON GRAIN

(Suite de page 250)

L'â *n*-é du royaume dé Cieu k'ma d'on tchan da lequin on pahisan avé vouaigni de la bouna grân-na, de l'ordge du bon tin, to pur et grô bai.

Mâ, pàdan la né, quan lé dja étan i llyi po deurmi, on vesin que n'anmâve pa ç'*t*-ome vin a catchon et se mè sin faire de bru, a vouaigni de la grenta da le tchan, aprè què il ala lavi.

Quan l'ordge fou leva et que lé *z*-épi oura motra le tchavon du nâ, dré devan de faire le dzenolliet, lé grenta boussère asbin: on veyait a fian de l'ordge.to pien de fieu djauné.

Lé gachon et lé donzalé du maître vinre assetou vouai lu po lu dire: « Seignu, n'ai-te pa vouaigni de bon semâ da ton tchan; d'avouet vin qu'è i'a tan de çta grenta? »

Aprè avé djaubia ana boussée, le maitre fi çta réponse: « C'è an' ome que me kaie qu'a fa çalai. »

Adon sé dja lu dira: « Veu-te que no *z*-allien lè trère, çté grenta? »

« Na, na, qu'i leur fâ, y'ai poueu qu'â tréyan la grenta, vo ne gaîti lé racenè de l'ordge, ce que lè farè dépéri et setchi. Lassi-lé crètre lé douè asseinb-ye djank i tchautin. Quan on odra faire la messon, y diri é sétu et é donzalé que ramadge: Devan to, i vo fau trère la grenta, et la mètre â tetche po la beurla; aprè què i vo fô seyi, ramadji et condure a l'otau la bouna gran-na po la rindjî su le soli, â *n*-atâdan lé *z*-écossu a la grindja. »

Recueilli par L.-A. PERRIN.

PATOIS DE CERNIER

El *d*-è du reyôme dé Cieu kmè d'on tchan dè lequin on payzan avin voîgni de la bouèna gran-ne, de l'ordge du bon tin to pur et to bé.

Mâ, pédè la né, quan lé dgè étan u lly cutchi por deurmi, on vezin que n'anmâve pâ çt-ome vin an catchon et s'mè, sin ré fare de bru, a voîgni dè snève dè le tchan, et pu s'an fu lavi.

Quan l'ordge fu lévâ et que lé *z*-épi akmincère a motra l'bet du nâ, drè avan de pantchi la têta, lé snève bussère asbin: on véyé, a fian de l'ordge, bin dè boquet djaune. L'èté tot- à la fin d'avri.

Lé domestiq et lé servanté du maître vinre astô ver lu po lly dire: « Seigneu, n'a-te pâ voîgni d'bon s'met dai ton tchan? D'ivoi è-ce que ça vin qu'é l'i'a tan de snève? »

Apré avai djaubiâ on momet, l'maître fi çta réponse : « C'è èn' ome que m'kaie qu'a fin cé. »

Adon sè dgè lly diure : « Veu-te que no z-alin lé trère, cé snève?... Cè que ne vau rin in êrba ne vau rin in djêrba. »

« Na, na, qu'é lieu fâ; y craigno qu'a tréyan l'snève, vô n'gâtia lé racené de l'ordge, ç'qué la ferin langui et setchi. Lassi-lé crêtre lé do assimbio djuk au tchau tin. Quan on odré faire la messon, y deré aé fautcheu et aé donzal' qué r'cöille : Avan to, è vo fau trère lé snève et lé métre an moncelet por lé beurla; apré cè é vo fau seyï, ramadgi et mena a l'otau la bouèna grân-na, por la redure su le solie an atédet lé z-écocheu a la grandge. »

Recueilli par J.-C. RENAUD.

PATOIS DE TRAVERS

Lo royaume dè Cieu e comé on tchan, dei loqua on pahizan avé vouagné d'la bouena grâna, dou bon fromè et dou buen-ordjo. Mà, pédè la niu, on vouèzin qui n'ameve pé l'atro, venia an catzete et se boûta to pian por vougné d'la crouia grâna de lou bon tchan, et s'en ala.

Kan l'ordjo cominsa, avoué le fromé, a metré lé z-épi, la crouïa grâna se montra avoué; et lé z-ovraïé el alave dire a leu mètré : « N'è-t' pé vouagni dou bon fromé de ton tchan? porque e-ça qu'el a levé d'la crouïa grâna?

Lo mètré a reflétchi ena bussâïeye, et li-a dé : « C'e l'èn'mi qui y e vénu vougné d'la crouïa grâna. »

Et lé serviteur dire ou mètré : « Veu-t' qu'on-aille la trère? » Mà lou mètré lou di : « Lassi-le crêtre insemble jusqu'a la messon, parce qu'vo gaîtri la bouena grâna en trésan la crouïa. Kan on faré la messon, e dirai a to mé z-ovraïé : « Aratchi la crouïa grâna devan l'atra; fete-z-en dé djarbé, et pe vo lo beurleré; mâ ramadji lou buen' ordjo et lo fromé; vo lou porteré dè ma guerni, a l'ota. »

Eulie PERRINJAQUET. [1]

PATOIS DE CHÉZARD

E l'in-è du royaume dé Cieu kmé on tchan dé l'quin [2] on pahizan avé voigni de la bouéna grân-nè, de l'ordge du bon tâin to pur et bêi bé.

Mà peidé la né, quan lé dgé étan u lli cutchi por deurmi, on vezin que n'anmâve pâ çt'ome, vâin a catchon, et se mé, sin faire de bru, a voigni dé chnevasse dâin le tchan; et pui è s'è *d*-ala.

[1] Recueilli par M. le Dr Stauffer, comme la fable *Lé Fène et lou Serè*, page 312, aussi de Mme veuve Eulie Perrinjaquet née Perrenoud, personne âgée et connaissant bien le patois.

[2] Je crois que cette tournure « dans lequel » ne s'exprimait guère en patois; on disait : le tchan *qu'*il y avait semé, — le couteau *qu'*on coupe le pain. G. E.

Quan l'ordge fu léva et qu'lé *z*-épi urè épiâ, dré avan de bâssi la tête, lé chnevasse bussère ass-bâin : on véyé a fian de l'ordge bâin dé fieuré djaune.

Lé valè et lé donzale du métre vâïnré to d'suite vèr liu por lli (yi) dire : « Seigneur, n'a-t-e pâ voignì dé bon semè dâin ton tchan? D'iveuinvoi è-cé qu'cé vâin qu'é y'a tan d'ceu chnevasse? »

Apré avai pâinsa on momè, le mètre fà çté réponse : « C'è én' ome qué n'm'anme pâ qu'a fâ cé. »

Adon seu dgé lli (yi) diré : « Veu-te que no *z*-ailliè lé trère t'ceu chnevasse? » « Na, na! que no *z*-a deu; y'eu peur qu'â trézè t'ceu chnevasse, vo ne déracenâ l'ordge, cé lé feré dépéri et setchi. Lassi-lé veni grò le do essàimbye, juk u tchau-tè. Quan no *z*-odrâin faire la messon, y deri è seiteu et è donzalé que ramasse : Devan to, è vo fau trére lé chnevasse, et lé mètre â morcé por lé berlâ. Apré cè, è vo fau séhyî, ramassâ et menâ a l'otau la bouena grân-na, por la bouèta su le solïe, è *n*-atédè lé *z*-écocheu a la grandge. »

G. Evard.

PATOIS DE SAVAGNIER

El è *d*-è du royaume dé Cieu k'mé d'on tchan dè lequin on païsan avé voignie de la bène gran-ne, du bei bia du bontein, proupre et bein van-nâ.

Mâ, pédai la né, quan lé dgè foùré édeurmi, ei *n*-ome que n'anmâve pa le païsan, vei tot pian a cachon, et sei bru se mèta a voignie de la niole et dé tchénevasse dé le tchan, poui s'è *d*-ala.

Quan le bia foù léva et que lé *z*-épi oùré équemeincie de se motrà, la niole et lé tchénevasse oussé dgîré, et on véyé a fian dé *z*-épi de fromé, to pien de fieuré violeté et djauné.

Lé valè du métre et lé donzalé veinré astou ver liu por y dire : « N'a-te pa voignie dé bon semè dè ton tchan? D'évoi-vei qu'é y'a atan de niole et de tchénevasse? »

Apré avé djôbia eine bussée, le métre répongna : « C'ei kaukon que ne m'anme pâ qu'a fai cèlinque. »

Adon sé dgé i diré : « Maitre, veu-te que no *z*-ali trère çté niole et çté tchénevasse? »

« Na, na, qu'è lieu desa, vo poiri èdomagie le bia et y bouèta le spiè, cei que le farai a dépéri. Lassie-lé crètre esseimbye djuk a la messon. Y d'ri adon ei seyteu et ei besseté : Devan to, è vo fau trère la niole et lé tchénevasse et lé *z*-étatchie ei fa, por lé beurlâ; peiré apré, vo recöilleré le bon gran por l'amenâ a l'otau su le gerbïe, ei *n*-éteidai qu'on l'aié éco, por lo déposâ de lé tchiton, u gueurnie. »

Augustine Cosandier.

PATOIS DE BOVERESSE

È *l*-è *n*-è du royaume dé Cieu[1] comé d'on tchan dé loquaie on paysan avé vâgnie d'la bouéna grân-na, de l'ôrdgio du bon taie, to pur et grô baie.

Mé, pédé la gniûe, kan le dgié foûeré u llie por deurmi, on vezaie que n'anmève pé çt'omo, vegna a catchon et se méta to balamé a vâgnie di snévo dé lo tchan; et poui è s'è *n*-ala.

Kan l'ôrdgio foue lèvé, et qu'lé *z*-èpi oûeré motré le tchavon, dré avan de se piéhie avâ, lé snévo bussère dgieré. On véyè a fian de l'ôrdgio, baie dé fieur djiâné.

Lé domestik et lé donzalé du métre vegnâré vîto vèr lu, por li dire : « Seigneur, n'ai-te pé vâgnîe di bon semé dé ton tchan? D'ivoué vaie qu'è l'y'a tan de çté snévo?... »

Kan è *l*-oûe djiabié on momè, lo métre li faza çta réponsa : « C'è ein'-omo que me kaie qu'm'a daiece fè!... »

Epoui lé domestik li demandaré : « Fâ-t-ù alé lé *z*-aratchîe, lé trére, çté snévo? »

« Na, na; è ne fâ ré faire, por ne pei guêté l'ôrdgio. È fâ lé lassie bussé a renavè djiank a la messon; et y deri i *z*-ovraie de ramadgie lé snévo por lé beurlé; poui y féri séyie la bouena grân-na, por la bouèté su lo bétandié, à *n*-atédé lé *z*-écossieu, i dèreye taie. »

Dalphon FAVRE.

[1] Voici l'oraison dominicale traduite en patois de Chez-le-Bart par M. *Alph. PierreHumbert :*

Noûtro Pére qu'è din le Cieu, que ton nom séye santifiâ, que ton régno vigno, que ton voliâ séye fâ ci-avau comin lé-amon; baille-no, tu le dzo, noûtro pan de la dzornâye; ne sondze pye ao mau que no t'in fâ, comin no fèzin por celâè que no *z*-an gravâ; ne no lâsse pâ tsâè din l'invia de robâ lo bin dâè *z*-aûtro et de lyâè fâre dao mau, mâ tsasse lavi de no la tsèropiondze; por cin que l'è a Tè qu'è lo régno, lo pohiâ et la grantia, dü orindrâ et a adî!... Dinse séye-t-u!

Parabôla d'l'éfan qu'a to prodigà

(Suite de page 193)

En' ome avè do bouèbe.

L'pieu djouven' dza a son père : « Mon père, bäyie-mé la par du bin qu'dé m'rvni. »

Et l'père lieu partadja son bin.

Kòque djor aprè, l'pieu djouven' dé *z*-éfan ramassave to son bin, por s'e *d*-alà da on päyi étrandjie, uvouet é gasp'lia to, à s'mau conduyé.

Quan el u to vilipandà, el arva, dé stu päyi, en' gròss' dizèta; et il akmacive d'être afôti.

El ala s'mètre, kmet bovie, tchie on dé *z*-abitan d'l'édrai, qu'l'évia é tchan, voirdà lé pôr.

El érê bin voiëlliu mdgie dé cofé kmet lé pòr; mà nion n'y'è baillîve.

S'étan r'vrie é liu-même, é se dza : « Combin ya-t-u de djet é gadge d'mon père qu'an du pan tan qu'è *z*-é veuill', et mé y moure d'fan. Y voui m'lévà et m'é *d*-ala vèr mon père, por liu dir : Mon père, y'ai petchie contre lé Cieu et contre tè; y'ai vergogne de m'fâr passa por t'n éfan; traite-mé kma on d'té guerçon. »

Donk, è s'léva et ala trova son père.

Kmet el été ancoré liuïn, son père, qu'le veyé v'ni, é *d*-u pédie : è s'méta a cor u d'van d'liu, l'étrègni bin for et le rabrassa.

Et son bouèbe liu dza : « Mon père, y'ai petchie contre lé Cieu et contre té; y'ai vergogne de m'far passa por t'n éfan. »

Mà l'père dza a sé guerçon : « Aportà la pieu bale robe por l'r'fti; métè liu en' bague u dé et dé sular é pie; am'nà djir l'vê grà et tuïa-le; mdgin et redjöyis-sin-no, por cé qu'mon bouèbe qu'véci étê mor, et el é rvni a la vieu; el été perdu, et el é r'trovà. »

El akmacîve d'se redjöyi.

Toparie, l'pieu viye dé bouèbe été dé lé tchan.

Quan é rvnié et qu'é fou pré d'l'otô, el öyi la musik et lé dansè.

El apla on dé guerçon et liu d'manda cé qu'c'été.

Le guerçon liu répongna : « C'é ton frâre qu'é rvni, et ton père a fai boutchéyie l'vê grà, porcet qu'el l'a r'trovà à bouèna santà. »

E s'coroça s'for qu'è n'voillié pà intrâ.

Son père liu-même vlé l'fâr intrâ.

Mâ é répongna a son père : « Vlé bin dé an qu'y'ai trimà por tè, sin me r'djinbà, et toparie djamà te n'm'à bäyie on tchevri por me redjöyi avoûè mé

z-ami; et quan mon frâre é arvâ, liu qu'a m'dgie ton bin avoûè dé croûyé féné, c'é por liu qu't'â tuïâ l'vê grâ. »

« M'n éfan, liu répongna son pêre, t'é adé avoûé mè; to cé qu'y'ai é a té. Mâ é faillé bin s'redjöyi, porcet qu'ton frâre qu'véci été mor et qu'el é rvni a la vieu, qu'el été perdu et qu'el é retrovâ. »

Mme Jean CUCHE.

PATOIS DE SAVAGNIER

E *n*-ome avé do bouebe.

L'pieu djouveun' desei a son pére: « Mon pére, baille-meu la pâr du bin que dé me reveni. »

Et le pére ieu partadja son bin.

Pou d'jor apré, le pieu djouveun' dé bouebe, apré avè rétropà to cè k'lly revenié, partia por on pahyi éloignie, évoi é dépinsa son bin, à vivai dé le mau.

Apré k'el u to dépinsà, eine grande fameune survegna dé çtu pahyi, et el ekminça a s'trovà dé l'besoin.

E l'ala s'métre u service d'on dé *z*-abitan du pahyi k'l'invia dé sé tchan, por y voirdà lé por.

E l'éré bin vlu s'rassazià dé carougé que mdgivé lé por et ein être recoue; mà nion n'ié baillive.

Etan rintrà a liu-méme, è deza: « Combein d'mercenairé chie mon pére qu'an du pan é *n*-abondance, et meu y moue de fan icheu. Y m'lévri et y'iodri vèr mon pére et y i dri: Mon pére, y'ai péchię conteur le Cill et conteur teu; y n'sue pieu digne d'étre nonmâ ton bouebe; boute-meu k'mei on de té mercenairé. »

È i s'léva et ala trovà son pére.

Kan è *l*-étai oncore loie, son pére le veu et fou tochie de pidie; è cora s'chanpà a son cou et l'rabrassa.

Le bouebe li deza: « Mon pére, y'ai péchie conteur le Cill et conteur teu; et y n'sue pieu digne de m'apelà t'n-éfan. »

Mâ le pére deza a sé djet: « Aportà la pieu bale robe et l'è rfti; mété-y u *n*-ané u dé, on djaseran[1] u cou et dé sular è pie; amenà l'vé grâ et koiâ-le; mdgin, r'leidjein-nô, por cé k'mon bouebe que veiche étai môr et el è rveni a la vieu; è *l*-étai évoirâ et el è r'trovà. »

È el ekmincîré a s'rédjohyi.

Mâ l'bouebe an-nà étai dé le tchan. Kan è rvenia et fou pré de l'otau, è *l*-öya lé vioulé et lé dansé.

È *l*-apela on dé valet et l'y demanda cé qu'c'été.

Le valet i répongna: « Ton frare è de retor, et ton pére a koiâ l'vé grà por cé qu'è l'a retrovà a boinne santà. »

È s'coroça tôlemé k'è n'v'lu pa êtrâ.

[1] *Djaseran*, anciennement chaine de petits anneaux qui servaient à suspendre au cou des croix, des médaillons; plus tard, *chaine de montre:* Vo *z*-ai porè on bé djaseran, è n'y a rè à dire. G. Q.

Son pére sort'sa por l'préyie d'étra.

Mâ è répongna a son pére : « Veiche, è i'a dja tan d'an-née qu'y t'serve, sein djamâ avé transgressie té *z*-ordre, et djamâ teu n'm'a bailli on tchevri por m'rédjoyi avoi mé *z*-ami; et kan ton bouebe è arvâ, celu qu'a mdgie ton bein avoi dé crouyée féné, c'è por liu k't'â koiâ l'vé grâ!... »

« M'n'éfan, i deza son père, t'è adé avoi meu et to cé k'y'ai è a teu; mà é faillé bin se releidjie è s'rédjohyi por cé k'ton frâre que veiche étai môr et qu'el è rveni a la vieu; è *l*-étai évoirâ et è l'è retrovâ. »[1]

Augustine COSANDIER.

PATOIS DE BOVERESSE

La parabola d'l'éfan débautchîe

È *n*-omo avé do valè.

Lo pieu djioûno d'za a so pére : « Papa, è vo fâ me bâillie cè qu'deye me reveni d'voûtre baie. »

Et lo pére partadgia son baie étre llieu do.

Kâque djieur apraye, lo pieu djioûno qu'avè to ramadgie, s'é *n*-ala dé on pahi baie lliouaye, ivoué è gasp'llia to son baie, dé lo libertinedgio.

Kan è *l*-oûe to debrezie, to maiedgie, éna granda fam'na survegna dé çtu pahi; è comaieça a se trové dé lo bésaie; è *l*-ala se bouèté eu gadgio d'on di *z*-abitan du pahi, que l'évia dé sé tchan, por verdé lé ca-yon.

È l'érè baie volu âvair a regouillo de cé qu'on baillive i pôre; mé è n'y'avé nion por lli'é baillîe.

Etan rétré è lu-mêmo, è se marmon-nâ :[2] « Combaie de dgié tchie mon pére an du pan tan qu'è veuîllé; et mé, ci, y moûero de fan. Y me léveri, y vouédri a fian d'mon pére, et y li dri daisse : « Y'ai pétchîe contre lo bon Dieu et contre té; y ne su pieu digne d'étre apalé ton valè; è te fâ me traité to comé lé *z*-âtré dgié qu'son a ton gadgio. »

È se léva a la kouaite[3] et ala trové son pére.

Comé è *l*-ètai oncora baie lliouaie, son pére lo vi to kouaichie, kiainâ et kouar[4]; è foûe ému de p'die, et è *l*-ala se rotchîe a son coue et lo rabrassa.

[1] La belle parabole de l'enfant prodigue est un peu difficile à traduire; plusieurs mots ne se prêtent pas à la chose. Pour avoir une plus grande variété de mots patois, il faudrait traduire le langage ordinaire de chaque jour. Mais souvent aussi, ce serait peu édifiant à léguer à nos après-venants. A. C.

[2] *Marmon-nâ*, parler bas.

[3] *A la kouaite*, en se hâtant, à la hâte.

[4] Tout sale, courbé et craintif.

Adon lo valè li dza : « Papa, y'ai mau fè contre lo bon Dieu et contre té ; y ne su pieu digne d'être apalé ton valè. »

Mé lo pére dza a sé dgié : « Aporté la pieu bala roba et lé pieu bì *z*-aillon por lo ragaillìe[1] ; bouété-li éna baga eu dè et di suliaire i pìe ; alé kri lo vée gra et tiué-lo. E no fâ maiedgìe et no redjiohi, a teìe que[2] mon valè que vet'ci été môre et qu'è l'è reveni a la via ; è l'étai perdu et è l'é retrové. »

Et on comaieça a se redjiohi per l'otâ.

Mé, lo pieu vìelho di valè été feur, dé lé tchan, crebin a séhyìe. Quan è rev'gnia et s'aprotchia de l'otà, è l'ohia k'on fazé d'la musik et qu'é ll'i'avé di dânsé.

Tot ébahi, è l'apla on di *z*-ovraie et li demanda cé qu'é ll'i'avé.

Çt'ovraie li dza : « Ton frére è reveni, et ton pére a tiué lo vée gra, per la razon qu'è l'è reveni an bouena santé. »

È se coroça et ne vollia pé étré dé l'otâ, comé én' afetchie[3].

Son pére vegna feur et lo pria de n'se pé teni defeur.

Mé, è dza a son pére : « Vet'ci combaie d'an qu'y te sèrvo ! y ne t'ai djiamé contrevehyìe et djiamé te ne m'ai seulamé bâillìe on tchevrî por me redjiohi avouée mé *z*-ami ; et kan ton valè è veni, çlu qu'a maidgìe ton baie avouée lé gaupè[4], c'è por lu qu't'ée tiue le vée gra. »

« Me *n*-éfan, li dza son pére, t'è adée *z*-u avouée mé, et to cé qu'y'aie è dgieré por té. Mé, è faillè baie s'éguéhyìe et se redjiohi, por cè qu'ton frére que vet'ci été môre et qu'è l'é reveni a la via, por cé qu'é l'été perdu et qu'e s'a retrové. »

Dalphon Favre[5].

[1] J'estime que le vrai mot patois est bien *ragaillie :* c'est en ce moment que l'enfant prodigue cesse d'être *éna gaille,* un mal vêtu, qu'il est *ragailli,* rhabillé. Ce mot est des plus expressif. — S'il s'agissait de recouvrir des objets et non une personne, on dirait « Vo le *rebatcheri* », vous le recouvrirez de sa couverture, de sa *bâche.* D. F.

[2] A mesure que.

[3] *Afetchie,* opiniâtre.

[4] *Gaupî,* courtisane, de l'arabe *qahba,* vieille femme, courtisane, litt. *celle qui tousse,* qu'on tire de *qahba,* tousser, par allusion au toussement dont les courtisanes se servent pour attirer les passants. Ce mot est un de ceux que les invasions arabes du Xme siècle ont laissés derrière elles dans nos campagnes, avec *gamatche* (guêtre), *cabas* (espèce d'aumonière), *casse* (grande cuillère), *papegai* (perroquet), *rebec, rebibe, zil* (instruments de musique) et autres. — Le mot *gaupe* ne se prend pas toujours en mauvaise part, ainsi lorsqu'il est précédé de *belle : na bala gaupa* signifie *une belle fille.*

[5] Monsieu Châblo. — Y me su rapalé do bon mo patoi qu'è vo fa bouèté a lieu piace. Vo volé pru retrové, c'è a *r*-éna frâse de mon cônto dei Kaëserlik (page 367 second §). Y vo dezô : « On vouassève dè la neidge » ; è vo fâ dire : « On vouassève dè la neidge, dé lo brèyon et dè lo vouacra djianqu'i molè. » E vo fâ m'eskusé, Monsieu, et rechouèdre mè totè bouénè salutacion.

Boueresse, lo 22 mai 1895. Vouètre Dalphon Favre.

Paraboûla de l'afan prodigue

An' ome avé do boeube.

On djeu, le pieu djouveune dza a son pére: « Baille-me la paëi du bin que dé me reveni. »

Et le pére leu patadja son bin.

Poue de djeu apré, l'pieu djouveune boeube, éyan to ramadji, patcha po on pahi bin luîn, là ou-é i dissipa son bin, â vivan da la débautche, avoué dé pouètè fènè.

Quan i *l*-où to dépinsî, ana granda famena areva da çtu pahi; et i kemaça a se trovâ afauti.

Adon i s'agadja i service d'on dé *z*-abitan du pahi, que l'àvia da sé tchan, vadjâ lé pouô.

I l'arai bin voliu se rassazià dé tchofé que lé pouô madjiva et à *n*-être reconfî; mà nion n'li â baillîve.

Adon étan ratrâ à lu-même, i deza: « Combin de mercenére tchi mon pére an du pan â rebouille-mouti; et moé y meuro de fan; y me leuv'ri, y'iodré vo-é mon pére et y li diré: Mon pére, y'ai pétchi contre le Ciel et contre té; y n'sou pieu digne d'être apala ton boeube; traite-me kma l'on de té mercenére. »

Et i s'leva et ala vo-ei son pére.

Kma i *l*-ètè ancô luîn, son pére le vo-eù et fo-eù émou de conpâcion; son san li bailla le tor et i coreu s'tchanpâ a son coue et le rabrassa.

Son boeube li deza: « Mon pére, y'ai pétchi contre le Ciel et contre té; y n'soue pieu digne d'être apala ton boeube. »

Mâ le pére deza a sé valéi: « Apuôtcha la pieu bala roba et l'à rfti; mété-li an' ané i dé et dé sula-ei è pì. Am'nà le vé grà et mazelà-le; mdjin et r'laidjin-no; mon boeube que voeit-ci étai mouô et il è reuvni a la via; il èté padju et il è r'trovâ. »

Et i *z*-akmacéra a se rédjohie.

Le villio boeube èté adon da lé tchan. Quan i revnia et aprotcha de l'otau, i l'ohia la musik et lé dansè.

To gueurgne, i *l*-apala on dé serviteur et li demanda ça k'c'ètè.

Adon çtu valéi li deza: « Ton frére è de retoeu, et ton pére a mazelâ l'vé grâ, pôtcha qu'i *l*-a r'trovà â bouna santà. »

Et i s'korsa et ne voliu pâ atrâ.

Adon son pére ala defoeu, et le prehia d'atrà.

Mâ i li fo-eu çta réponse: « Vaeilink, i li a tan d'àn-néye qu'y te sêrvo, sin djamà m'avei fotu de té *z*-ôdrè, et djamà te ne m'ai bàilli on tchevri po me redjohie

avoué mé *z*-ami. Assetoue que ton boeube è rarevâ, ç'lu qu'a mdgi son bin avoué dé croûyè fènè, c'è po lu que t'ai fâ mazelâ l'vé grâ !... »

« M'n afan, li deza adon son pére, t'é adé avoué moué, et to ça que y'ai è a té; mâ i faillé bin s'égaihyie et se redjohyie, pôtcha que ton frére que voéci ètai mouô et qu'i *l*-è r'veni a la via, pôtcha qu'i *l*-ètai padju et qu'i *l*-è retrovâ [1].

L[s]-Zélim HUGUENIN.

[1] Il me paraît qu'il y a beaucoup d'analogie entre le patois des différentes communes de nos Montagnes neuchâteloises. La principale différence est l'accent particulier à chacune d'elles. L.-Z. H.

Note rétrospective. — Le mot *margala*, cité à page 139, 2me ligne, signifie, en patois vaudois, une *vieille et mauvaise jument.* D. B.

Chiffre 8 du bas de la page 244, 2me vers: *La grâ-mère* è dâ *le creu,* et non : dans *lè* creu.

12me vers de la fable du Corbeau et du Renard, page 251 : *Djaub-ye to lo drâè in sa tite,* et non : to *la* drâè.

La moûda, dao tin que y'étâï dzouvene

De se vîllho que me sovègno, me rapèlo que, vèr l'an-näye dao chèr tin, in seize, on apelâve « anglaise » le vèst à coui, ora, on di dâè « paltô ». Mà, l'euvè, monsieu de Rudzemon, lo procureur général, monsieu Petipière de Rudzemon, son biô-frâre, monsieu lo bâron Albèr de Bûre, qu'ètâè to djouvene adon, monsieu Doboû et monsieu Berthou, de Vaumercu, et le monsieu de la vela portâvan la « redingote » (le vîllhe dzin lyâè dzan 'na « soubise »), et, par dsu, bouètâvan on kârik, qu'avâè trei, quatro, djuk a voué col le *z*-on dsu le *z*-autre : lo pye lon arivâve djuk ao keûdo ; e n'avâè ne fin, ne ruvoua, quet !

Le dzin de la Bèrotche, mîmamin le to bon pahizan, ne bouètâvan que dâè *z*-âlion in grisèta et in midzelân-na drobiâ de fouètan-na.

La capa étâè de lân-na ; mà lo tsapi étâè in « castor », ohye, mado, na veritabye pî de castor : foillyâè le pâhi on loui d'or, a Netsati. Assebin, nion n'in atsetâve djamé qu'on yâdzo, a la premîre comugnon ; toparâè, kaukè dzin, çleu qu'avan bin lo mŏyan et qu'ètan sudzè a lyâè mor, povan s'in pahyi oncoi yon, por lyâè mariâdzo ; mà, l'étâè bin râre.

Me sovîgno assebin que le premîre tsemise « plissées » son arivâye per tsi no, in vint-oué ; avan cin, le *z*-orgollià fezan dzo bian, portâvan lo jabo.

Tan qu'on étâè infan, no bouètâvi dâè tsemise in bouèna tâèla de menâdzo, avoui lo col rabatu in avau, comin ora,

La mode, du temps que j'étais jeune

D'aussi vieux que je me souviens, je me rappelle que vers *l'année du cher temps*, en 1816, on appelait *anglaise* les vêtements auxquels, maintenant, on dit *paletots*. Mais, l'hiver, M. de Rougemont, le procureur général, M. Petitpierre de Rougemont, son beau-frère, M. le baron Albert de Buren, qui était tout jeune alors, M. Dubois et M. Berthoud[1], de Vaumarcus, et les messieurs de la ville portaient la *redingote* (les vieux lui disaient une *soubise*), et, par dessus, ils mettaient un *carrick*, qui avait trois, quatre, jusqu'à huit cols les uns dessus les autres : le plus long arrivait jusqu'au coude ; il n'avait ni fin, ni bord, quoi !

Les gens de la Béroche, même les tout bons paysans, ne mettaient que des habits en grisette et en milaine doublés de futaine.

Le bonnet (d'homme) était de laine ; mais le chapeau (de haute forme) était en *castor*, oui, ma foi, une véritable peau de castor : il fallait le payer un louis d'or, à Neuchâtel. Aussi, personne n'en achetait jamais qu'une fois, à la première communion ; cependant, quelques personnes, ceux qui avaient bien le moyen et qui étaient sujets de leur bouche (étaient dans une grande aisance), pouvaient s'en payer encore un, pour leur mariage ; mais c'était bien rare.

Je me souviens aussi que les premières chemises *plissées* sont arrivées chez nous en 1828 ; avant cela, les *beaux* faisaient *devant blanc*, ils portaient le jabot.

Tant qu'on était enfant, nous mettions des chemises en bonne toile de ménage, avec le col rabattu en bas, comme à

[1] Père de MM. Charles et Léon Berthoud.

mâ pye gran. Assetoû qu'on boueubo avâè comugni, povâè avâè on col drâè, que montâve djuk âè *z*-orollhe, de què on étâè rudo fièron : dinse avoui on lardze col et dâè bredala, no *z*-avi la kyâ dâè godilion comin on dezâè in catsète, amon la riette de Sint-Aobin, a fian dao ru.[1]

Le valè dâè retse, le lûlû, que povan avâè na breloqua, la bouètâvan din lo goussè de lyâè tchausse, avoui on sèrieu de loton, aoquin (quan l'ètâè in ardzin), on dezâve on djâzeran. Le fignolè abèquâvan ao djâzeran dâè ptete kiâ et dâè *z*-aotre crouye brouillerî.

Por le damè, le savan rudo mî se vti et s'atifâ que voui. Le se bouètâvan dsu le *z*-épaûlè et lo cotson, ao bontin, on bäyadèr de sèye ao bin de bala lan-na rudzo, verda, persa, dzauno, et, l'euvè, on boha nè au bin musk. L'alâvan lo cou, le *z*-èpaûlè, lo fin hau de l'eschtom et le bra nu, to lo tsautin, et bouètâvan à l'intor dâo cou dâè côlié in perle, in jai, in ambre, et, à l'intor de la taille, dâè corée de sèye mouaria qu'on crotsâve avoui na bala bokya. — Aprî la pouèta moûda dâè pâè taillî to bâ, *à la Titusse*, comin on dezâè, le damè avan prâè la moûda grô bala d'avâè dâè londze tresse tordia invortollhìe dsu la tita, avoui on pìgno in corno to crapi de brillian — cin qu'ètâè grô bî a vâèr. On sacâdzo de papiliote incadrâvan ao to fin lo vezâdzo dâè pye bala. Le bouètâvan on tsapi de « bergère », avoui na fiâ, na margrite biantse, on pavo rudzo, ao bin to bouènamin on fiotsè fâ avoui on *n*-èpi d'ordzo, de biâ, d'aveìna...

L'ètâè lo bon tin, adon; qu'in ditèvo ?...

présent, mais plus grand. Aussitôt qu'un garçon avait fait sa première communion, il pouvait avoir un col (de chemise) droit, qui montait jusqu'aux oreilles, de quoi on était très fier : ainsi avec un large col et des bretelles, nous avions la clé des jupons (avoir le droit de faire de l'œil aux filles), comme on disait en cachette, en haut la ruelle de Saint-Aubin, à côté du ruisseau.

Les garçons des riches, les *précots*, qui pouvaient avoir une montre[2], la mettaient dans la poche de leur pantalon, avec une chaîne en laiton, à laquelle (quand elle était en argent), on disait un *djâzeran*. Les muscadins ajustaient à la chaîne des petites clés et d'autres colifichets de petite valeur (breloques).

Quant aux dames, elles savaient beaucoup mieux se vêtir et se parer qu'aujourd'hui. Elles se mettaient sur les épaules et la nuque, dès le printemps, un bayadère de soie ou de belle laine rouge, verte, bleue, jaune, et, en hiver, un *boa* noir ou brun. Elles allaient le cou, les épaules, le haut de la gorge et les bras nus, toute la belle saison, et mettaient autour du cou des colliers en perles, en jais, en ambre, et, autour de la taille, des ceintures de soie moirée, qu'on fermait au moyen d'une belle boucle. — Après la laide mode des cheveux coupés courts, *à la Titus,* comme on disait, les dames avaient pris la mode très belle d'avoir de longues tresses tordues sur la tête, avec un peigne en corne tout garni de *brillants* — ce qui était très beau à voir. Une quantité de *papillottes* encadraient très bien le visage des plus belles. Elles mettaient un chapeau de bergère, avec une fleur, une marguerite blanche, un coquelicot, ou tout simplement une aigrette faite d'un épi d'orge, de blé, d'avoine...

C'était le bon temps, alors; qu'en dites-vous ?

Recueilli de la bouche de plusieurs vieux par Fritz Chabloz.

[1] Le Jura neuchâtelois n'a plus le mot *nant* pour désigner un cours d'eau, comme le Jura vaudois : *Nant-Chaud*, sur la ligne de Jougne, *Chemin-des-Nants*, sur celle d'Yverdon-Sainte-Croix. F. C.

[2] L'établisseur de montres était *on breloqui*.

Fragments du récit intitulé :

On dmîndge et Piaîntschtet

PTET RACONTE DU BOUEUBE A SALAMON D'LA FIA

par C. MICHELIN-BERT

lequel, eu égard à ses dimensions (215 pages, sans l'appendice grammatical), n'a pu entrer dans la présente publication, mais sera publié à part, si les circonstances le permettent, avec traduction, notes philologiques et historiques, et *illustrations*. Il contiendra même quelques bouts de vieilles chansons en patois, avec leur mélodie.

III

..... I iétou tant boueunâ stu djeu' qu'i iann avoû pouadu l'aupétit et qu'i n'ai câzi ra voliu mdgî à dinâ. Et poret noz avin l'dinâ qu'i iàn-màvo l'mî d'tu : d'la sopa tschére et beur'talet et u ceur'foû, d'la pevrée, on gros piaté d'knéflet et d'la saléde à la pétsche. Djamâ i n'soû étâ tant curieux d'la tschai, qu'noz avin càzi tu lez auteur' djeu'.

La véprée noz arait rude sabiâ longue, s'no n'avin pas dvou noz aîdâ à noûtret dgeats qu'fazan u fouo' djuste stu djeu' lé. Avoué l'pan on avait djôbiâ qu'on keurait dgère det salée et on knieu à la carmatsche. Ca i dio « noz aîdâ » c'est pouo' dinse praîdgî, pochac noz étin det piétret z'euvroû, ma seu et met, cma vo peûtet bin vo pinsâ. I n'faut pas s'éba-yî que l'papa, qu'n'avait pa ana brica d'pâchasse et qu'était adé étâ prompt cma l'fieu, noz ai det pieu' d'on viaidge qu'no n'fazin ra d'autre qu'd'étoûtschî, et qu'u tschavon, tot foueu d'lu d'la radge, i noz ai boussâ foueu a no mnaçant d'no djeup'sî avoué l'écordge, s'noz avin l'mâlheur de rvni. I faut bin dire qu'c'était dret l'moma qu'i tray-iait l'pan du fouo' et qu'da on tau moma tu let bolaindgî sont adé pieu' o moins grîndge et mauvirî, et ça s'compra.

Cma noz étin lé, ma poûra seu et met, à no boûtâ da lez eû-ye et qu'no n'savin pa s'i no faliait rire o pieu'râ, vlé qu'no vé-iain arvâ ana poûra vî-iotetta, avoué on gros panî u bras, que vniait vadre det supeur'tet. C'était la vî-ye Lécrou du Crét-du-Loûche, s'i me rsvénio bin. No voll-yain li dire d'attadre ana boussée, que l'papa traî-yait l'pan du fouo' et qu'il était corsî, ma no n'ain pas z'eu' l'tin : La vlé qu'va tot dret cocâ à la pouôta d'la couzna :

— Atschtâ-vo det supeur'tet? que dmande.

— Na, no n'ann ain ra faute anondret, qu'li rpond l'papa.

— Eh bin, ana pta tschartâ, s'vo piait!

— Tnî, pratet, et allâ-voz-a, qu'li fâ l'papa ann y tadant on pan tot cukeuiant, qu'i vniait d'traire du fouo'.

La fana pra l'gros pan, que pzâve ann aimance chî o cha livre u moin, s'beur'le let det, s'met à l'dgîngâ d'ana man à l'autre pouo' n'pas l'lassî tschet, damatî qu'a reilâve:

— Mâ, essac vo m'pratet po ana cour? On pan tot atî! C'est ann ân-mùn-na d'foû, çossi!

— Pratet, pratet, qu'i vo dio. I n'ai pas l'tin d'l'atannâ, et tschoû-yî la pouôta! qu'li dit l'papa.

La poûra fana, que n'povait pieu' rattni son pan, l'lâsse tschet, et le vlé que s'met à rvattâ a rgotant tot avau lez égrâ, travouéche la pân-na et va s'dré-yî da l'tarau du tschozé. Po no, no r'iain à no dézall-iui let mâsset, cma vo peûtet crére, ma tot parî noz y ain tot dret coru aprés, et ma seu l'a rappouotâ da son dvantî à la vî-iotetta, que n'povet djamâ pru no rmachî.

— Voz aîtet poret djati cma det vec, qu'a no dzait. Kain bon coueu! On pan tot atî et tot tschaud! Ah! ça n'est vouère cma st'anchan Vouye du Tschatlet-d'Beurre, vo sâtet bin, le nvou d'la Djulie det Tret-Tétet, stu vî-ye crassu qu'a adé l'bon Dieu à la gordge et l'dièbe u couô, et que n'ba-yerait djamâ à on poûr d'quet s'anoussî! Boûtâ m'vet ça qu'i m'a ba-yî à mîdjeu': on gozé, ana friza d'pan cma ana neuz'lia et encouo' tot mouzi! Fouah! I n'poui pas vo dire cma i m'pouôte la ire, stu long ridan avoué sa métschan lague, sez eur'liet cma dez écoualet à colà et sez eû-ye d'pouô! Na, ne m'preîdgî pas de stet tscharlântins qu'sont doûvre cma det pou su ana rogna pochac iz an avou la tschance d'eur'tâ quéque dubions d'leu dgeats, ma qu'n'an u fond qu'l'eur'goû et la djarvatte et qu'sont cavan et voueu' d'tot l'raîste!

I faut bin rkniotre que sta vî-ya avait, dgèret lî, ana laga bin padia, ma de stu tin lé let poûret dgeats n'avan ra d'autre èrme pouo' on poû s'défadre. Ça n'était vouère cma du djeu' d'oui, qué vo? On poû ann affaire, on poû ann autre, la véprée s'a encouo' bin passâ. Damatî qu'noz étin tu en train d'nôn-nâ, noz ain vou arvâ l'vî-ye écoffî Ducmon qu'appouotâve do pairet d'bé sulié tot battant neu, avoué det lozé de coueu, qu'i faut bin dire qu'noz ann avin gros faute, pochac noûtret sulié d'la snân-na étan staulama aculà, pouaturzâ et rtacounâ, qu'nion n'arait pieu' pou let rall'iuî, et qu'i n'étan pieu' bon qu'à faire det tâfiet po l'euvoué. Ma, i noz a encouo' faliu allâ l'méme vépre cri met tschausset neûvet tschî l'cozandî Droû d'la Combta. Cma i n'lez avait pâ encouo' atschvâ, noz ain deu' lez attadre pieu' d'ann ùra a l'boûtant, avoué son raitsche dzo l'nâ, piantâ et rtirî sn'égouye u tschai d'on crézu qu'padait du slé à on fî d'artschau et qu'n'avait câzi pieu' ra d'éle, net d'lieur'ma, o bin a boûtant let balet paturet qu'lez éparet ann étan totet kvouésset avoué; tant bin qu'ca no sin rarvâ à l'otau, il était sar né. Ma l'tin était bé, l'ché était tot rlu-yant d'étélet, et tot no fazait à espérâ on bé djeu' po l'ladman, qu'no gueur'miain tant d'vet arvâ. Cma noz avin poueu' d'no feur'contâ! ... ..

V

..... Il était gros tin d'arvâ à la Rcouôna, pochac la mama était tota sinâ et qu'al acmassîve d'être on poû graindge, i n'faut pas s'ann éba-yî.

— Ah ! stet poûzon d'mistons, qu'a dzait, qu'essac i fazan poua lé ? No qu'avain pret ann auteur' tschmin djuste po n'pas let racontrâ ! Ma c'est dinse da stu monde : Pieu' d'on qu'veut sautâ avau du tschai s'lâsse panre dzo let reûvet. Ma i cré-io que vlé la Félicité !

Et poua l'faite, no vé-yain lé dvant la peur'mîre otau ana fana en train d'ramadgî du bourin et det beurk'liots d'boû, que s'dévire, no boûte ana boussée, live let man u ché cma ann épantâ et s'met à cri-yâ :

— La Lydie ! (c'était l'nom d'la mama). Cma t'é poret novala et cma i soû boueûnâ d'te rvet deu don qu'on n'sa pieu' rvou ! Ma qu'essac te fâ poua chi avoué stet doz afa, qu'sont bé cma det cœurs ?

— Oh ! pru bé qu'est seîdge ! que rpond la mama a r'iant, c'est let do mio. Et tet, cma va ? Noz alin et Piaintschtet et a passant i iai voliu t'dire on ptet bondjeu'. Vet. i ia gros longtin qu'no n'no sin pieu' rvou et c'est poquet i iai djôbiâ d'on poû t'récri-yâ a passant. Cma van lez affairet ?

— Oh ! tot pianet, tot pianet. Ça n'va vouère let galops. Mâ ça qu'l'é poret djatia de n'pas m'avet reûbia ! Mâ vnî d'da, vnî voz asstâ u pel ana boussée.

Noz atrin u pel, voué no vé-yain ana vî-ya fana qu'sabiâve tot étrulâ d'no vet et que s'dépatschîve de rvouéssî da on car son borgue et sn'écotscheure, tot a tschamant sez escouze de dvet flâ l'dmîndge, et no noz asstin su det salet qu'étan tote eskeur'siet.

— Mama, qu'fâ la Félicité à sta vî-iotetta, allâ vet cri ôque à bère et à mdgî !

— Bin t'végne ! qu'li dit noûtra mama. N'vo déraîndgî pas, no n'ain fauta d'ra. To parî, s'voz avî on poû d'âve frétscha, ba-yî noz a, pochac noz ain gros set.

— D'l'âve noz ann ain tant qu'vo volî, et d'la bouna. Mâ i vo faut mdgî ôque. Mama, allâ cri l'pan et l'feur'meidge !

La poûra vî-ya va foueu et rappouôte su la tab-ye ana gueur'zeugne d'pan net, lèrdge cma la man, et on gozé d'feur'meidge gros cma ana pîra d'fouzi.

— C'est tot ça qu'i ia da l'bouffet, qu'a no fâ, i iai rvoû-yî pouatot et i n'ai ra pou trovâ d'autre. Ah ! tschî no ora c'est bin la misère à tschvau su la pidî ! Ça n'était vouère dinse du tin d'on viaidge, ca noz étin let graindgî d'Isac-Pierre Matile su son bé bin det Roûlets ! Ma sta tscharvoûta d'Djacot noz a tot bou, tot mdgî, tot decpli-yî, tot rifiâ. Anondret no sin sneck. No vlé poûr cma det rattet d'motî, sa on veur'pi-yot da la cmoûde, sa ra à la couzna, ra u gueur'nî, ra à la tscheum'née, ra da let bouffet ; avoué det ll'its qu'n'an pieu' d'lînceu, pieu' d'offe ; det coitet qu'n'an qu'det tacon et det pouatu ; det pa-iasset de feû-ye d'foû piaîn-net d'poû-ye que n'no lassan ra deur'mi tota la né. Avoué cinque, ana rotta d'afa qu'n'an la mètî du tin ra pouo' s'mettre da le stôme ; que dvan allâ tot dégneu'yî, let pî détschau ; qu'sont tu allâ s'catschî ca i voz an vou arvâ, d'la veur'gogne de s'fâ vet da leu ga-yet. — Et l'pieu' ptet qu'est adé maléte dpi qu'il a z'eu' lez oûrle, sta peu'ta traîn-ne d'l'an passâ. L'mîdge noz a det qu'il avait l'ètizî u vatre et la miss tota gonche, mâ ça n'est qu'ana béte, stu mîdge : po met i cré-io qu'il a let voué,

o pieu'toû qu'il a l'cerne. Et ca i pinso qu'no n'ain pa on crutsche pouo' ll'iatschtâ d'la grasse tschî Montandon ! Boûtâ l'vet, stu poûr ptet da son brî ! Vlè qu'il a z'eu' do an la snân-na passâ et i n'peut pâ encouo' se tni d'adret su set pî ! I sab-ye qu'il a encouo' pru bouna mîn-na, ma ça n'est que d'la drontschure. Et d'être adé coutschî, boûtâ m'vet cma il est ékeu et djà atannâ ! To l'djeu' il est dinse lé à ranca-yî a s'trussant l'ptet guinglet, et no n'l'o-yain câzi djamâ ouélâ. Lah pétschu ! I n'm'attado pieu' vouère à sa vouardjon. — Ma ça que m'pouôte l'pieu' l'aîn-ne, c'est qu'i n'set pa encouo' batschî, faute d'aî-yons pouo' l'pouotâ u motî. — Ah ! sta kné-ye d'Djacot, da kaîn-na tabiâture i noz a poret met ! Aî-ye, mado, s'i le tniou, i n'poroû pas m'afreindre d'l'étrânliâ ! Na, ça n'sarait pas pru po ana tau croute : il y voudroû lvâ la pé tot vi et le rvaudre da la sau ! Ra ne m'rompt la brasse, ra n'm'écheure tant l'sang cma d'll'y pinsâ !

— Ma caîzî-vo, caîzî-vo, qu'l'i rpond la Félicité. Ne dzé pa adé tu let mau d'noûtre Abran. I sarait étâ l'darî det gâtschon d'on rigot, qu'vo n'porî pas mî l'délavâ. I l'kniosso bin mî qu'vo, et da l'fond i n'était ra tant croû-ye. Tot sûr qu'il avait stu métschant faux piet d'être on poû coudet, ma pouoquet set dgeats l'an-tu met à l'étab'yi, ca i n'a voliait pa o-yî preidgî ? Vo sâtet bin qu'i n's'ia djamâ piézu et qu'i n'iavait ra d'tala. Adon, il a ateur'pret totet chôtet d'métî : i s'a met tscharton, crampet, il a fâ du cossnédge. Ma la pieu' grôssa keur'vée qu'noz é-yain fâ, ça feu' d'allâ vadre vin u bas du Mont-Ségne ; c'est bin ça qu'noz a rouinà ! Da stu cabaret i n'y vniait djamâ nion, se s'ç'n'est quéque torbî que vniant bére ana roki-ye d'goutte et qu'n'avan bin det viaidge pà on dmî-batsche da la sacta. L'dmîndge no vé-yain passâ tu stet bé Môn-sieu' du vlaidge qu'allan s'promnâ et i n'iann avait pâ on qu'atrâve. I z'allan s'api u Tschvau-Bian o u Raymond et l'vépre i vniant rnadâ tschî no ! Cma stu poûr Abran avait bon coueu, i s'a lassî allâ a caucionâ d'on chan et d'ann autre, i s'a accoussnâ avoué det dgeats d'ra, qu'n'avan pas pieu' d'hannu à coueu et d'conchasse qu'det bétet, et qu'l'an froû-yî d'tote let manièret, tant bin qu'il est vniu on tin qu'no vé-yain arvâ l'sautî câzi tu let djeu. I noz a faliu piédé-yî, noz ain pouadu, et noz ain fini pa aprontâ tianze dubions à l'anchan Béguin du Cunet u doze po cent. Pada tret o quate ans, noz ann ain pa-yî rectal lez intérêts, ma cma noz étin on poû a rté pouo' l'darî, l'anchan noz a fouochà d'toutchî discussion, et da tot stu commerce il a tant bin seu' rvirî son tschai, qu'c'est lu qu'a câzi to avou et qu'i n'ia vouère restâ ez auteur' créancî et a no, qu'lez eû-ye po pieu'râ. Et poret noz avin pouo' pieu' d'cinquante dubions d'bin ! Aprés cinque, cma t'peux te l'pînsâ, i no feû fouôche d'rôn-mà det Croztet, et no ci sin vniu restâ.

— Adé ann anchan ! qu'marmotte la vî-ya.

— Mà caîzî-vo vet don ! qu'll'i fâ la Félicité. I faut poret qu'voz é-yî adé ôque à rmouotà. Tu lez anchan n'sont pas let méme : s'i iann a que n'valian pà ann estoclet, i iann a tot parî det bon, maugrà l'dicton [1]. Qu'essac no sariain deuv'niu i vo l'dmândo, sa l'anchan Djeanneret d'la Combe-Greûrin ? On dit bin qu'il est, dgèret lu, gros su sez intérêts, ma qu'essac i n'a pas fâ pouo' no ? I noz a aviâ det pommtet, det satschet d'farna, dez aî-yons ; i noz a pa-yî noûteur' lacé, sa contâ let bé z'écu-neu qu'i noz a ba-yî à l'époque pouo' pa-yî l'métre d'l'otau. Et pi, i noz est vniu vet bin det viaidge et noz a gros rkeurà avoué set balet paroûlet.

[1] Véci stu dicton : « Ba-ye te à vouède d'on tschvau pa darî, d'ana fana pa dvan et d'ann anchan d'tu let chan. »

On mniste n'ann arait pas fâ atan, i fau étre d'bon compte. Qué tet, Lydie? Adon, pouo' a rvni à noûtre Abran, i n'faut pas s'éba-yî qu'a s'vé-yant dinse mautraitâ et rouinâ pa det dgeats qu'n'avan djamâ ra fâ d'autre que d'proufitâ d'lu, i s'aie décoradgî et met su la déroute. Ptet a ptet d'la dépitance i s'est tschampâ su la besson, lu que dvan totet stez affairet n'toutschîve pâ ana gotta d'brântvin. Il a acmassî d'allâ tu let djeu' u cabaret et de s'méchâ d'la poulitique, u voué i n'compeur'niait pas pieu' qu'met tschaûquet. I despoutâve contre let bédouin, i s'corsîve c'ma ann aradgî ca on ll'i dzait pouri. Pi, c'était on de stet conteur'lé-iu cma on n'a djamâ vou. Tant bin qu'on vèpre qu'iz étan ez Arbreunis, tu piain cma dez ando-yet, iz an acmassî de s'dire det métschan razon et an fini pa s'ro-yî, a s'ba-yant ana danse, ana beur'doûlée qu'i pouote u Dieu monde poueu. Cma i se rdotâve d'avet da tota st'étscharaubia fri quéque métschan coûp, i n'a pieu ozâ reuv'ni à l'otau, et l'ladman i s'était agadgî. Ora, le vlé qu'est sudé à Nap-ye.

— Kain bon decpi-ye! qu'fâ la grandmama.

— Mâ deu don i noz a écrit pieu' d'on viaidge po no dmandâ padon et pouo' no dire cma i se rpatait et cma i se rlaidgeait d'reuvni à l'otau, a promettant d'bin faire dorzanavant. Essac t'veux vet set lettre, qu'sont lé dari le rlodge?

— Set lettre? qu'racmasse la vî-ye, i n'a ba-yeroû pâ on gâglet d'tschèvre!

— Mâ caîzî vo vet don on viaidge! qu'li rdit la Félicité. Voz aîtet poret métschante cma la gratte, et i faut qu'voz é-yî adé ôque à conteur' lé-yî. Lassî no u moins ll'ire set lettre!

— Na, no n'ain pieu' l'tin, i no faut allâ, que rpond noûtra mama a se lvant. Voz ai gro seufoué, i l'comprénio, et i voudroû d'tot mon coueu' povet vo vni ann aide, ma no n'sin pas reut'sche non pieu'. Tot parî, i voui t'ba-yî ôque: noz ain ci toquet da mon cabas on poû d'sucre et quèque bocon d'salée pouo' tez afa, et véci on ptet-écu pouo' atschtâ du mî o quéque feur'gognisset à stu poûr ptet, qu'a bin l'air minâb-ye. S'a l'avni t'ai faute d'ôque qu'no pouissin t'ba-yî, eh bin! vin sa te dgénâ no l'dire à l'otau, t'sâ bin vouessac no restin, et no faran po tet tot ça qu'no poran.

La poûra fana, que n'povait pas pru no rmachî, noz a akeu quèque pas pouo' no mettre su l'bon tschmin et noz a quittâ a s'pân-nant lez eû-ye avoué l'car d'son dvantî et a no dzant:

— L'bon Dieu vo l'rade! Kain bin vo no noz ai fâ! A vo rvet! A vo rvet!.....

Tot slé ne noz avait vouère égaî-yî, ma dvan qu'no feuss'iain lavi d'la Rcouône, i dvait s'trovâ ôque po on poû no rfrizî. Vlé qu'tot d'on coûp no vé-yain seu'ti d'la dari otau qu'noz y passin a chan, on ptet boueu'be d'oueu' o neu an qu'fazait det rtschamée cma s'il avait z'eu' lez einn-mis:

— I iai mdgî d'la poûzon! qu'i rélâve, i m'ai apouzenâ! I soû mouô! — Allons en paix, vivons en paix... Eh! mon Dieu, soû fotu!

— Padié tant mî! qu'li rpondait ana vî-ya fana qu'li râpâve apré avoué on mîndge de rmasse à la man, padié tant mî! T'veu adé étre su ta gordge! Cma i te l'couôdo! Fi let couônet! Atta vet qu'i te rténio, ptet temraire, cma i voui t'alignâ!

Ann attadant l'poûr ptet tschaffiâve, rcafiâve, tossîve, cratschîve, s'pân-nâve l'mouté dssu sa mîndge et fazait tot sez effouô po radre, ma n'povait pas.

— N'y fâtet ra d'mau, qu'crie la mama à sta fana. Qu'essac il a fâ? Qu'essac il a mdgî?

— Ça qu'il a fâ? Ce qu'il a mdgî? que rpond la fana, qu'djaffâve et rssabiâve ana cour d'la radge, s'vo volî l'savet, il a étâ dégrâ-yî mon rméde Leroy da let tiroû

d'la cmoûde et i l'a câzi to évaulâ a cré-yant qu'c'était det bonbons, et slé damatî qu'i iappeur'nioû l'fieu à la couzna pouo' l'dinâ. Et met qu'i voliou pân-re ma purdge ca la lna sarait tadre et qu'noz iatrin djuste oui! Stu dièbe de rvô-ye-tot, i veut adé allâ tôt bré-yî, foûna, feur'gatà pouatot! Ah! i ll'i voui ba-yî ana fessée qu'i se rsvégne, attatet vet!

— Na, na, qu'fà la mama, que n'povait câzi pas s'rattni d'rire. Lassî le, n'lli fâtet ra d'mau, il est pru pouni dinse. Allâ pieu'toû li ba-yî on poû d'âve et d'sucre!

— I voz écoute! que rpond la vî-ye cassroûde. Métschî vo d'voûtrez affairet. I t'll'i a voui ba-yî du sucre, vet, su let nadget, à sta métschan ga-ye!

Tot a dzant cinque, al peur'niait pa lez eur'liet l'poûr boueube, qu'était tschet à botschon et qu'fazait det raîlée à vos étaudre, l'akeu-yive à grands coûps d'pî et d'dazon et l'fazait ratrâ da l'otau a rtracant la pouôte. Tot sûr qu'i voliait étre vouari pouo' longtin d'allà feurg'nà da let tiroû det cmoûdet, et d'sa gormandize. I no fazait maubin d'lo-yî eur'là et tschamâ padon a sta vî-ye tschère-mau, ma no n'll'y povin ra. Ça qu'noz avin d'mî à faire, c'était d'no sauvà et d' sall-yî liama u Tschapé-Reubià a seû-iant l'satî dret cma on mouré qu'la Félicité noz avait motrà.....

VII

..... — Oh! po sla lé, c'est l'boquet! qu'dit la mama a fzant det rizée cma vo peûtet crère. Ora, i no faut allà. Vni, afa, i veut asstoû étre mîdjeu. A vo rvet, Roboué, et teîtchî d'dire on viaidge ana veur'tà!

— Mâ na, mâ na, que rpond Roboué. Asstâ vo encouo' ana boussée. Voz ai pru l'tin, i n'est pas encouo' onze ûret et i n'voz ai pâ encouo' rcontâ cma i soû allà u motî et cma i na soû seu'ti. Ça vaut la pîn-na d'l'o-yî : Adon, cma i voz ai det, i iai coutschî sta né u Dazenet, tschi Samiet. Stu matin lu m'dit dinse :

— Ecoute, Roboué, i t'faut vni avoué met. I iai radge d'allâ on viaidge tàn-re mon gros flet da l'pra d'la cure, ouessac i ia det bé tschardons et qu'let tschardonnerets s'y peur'nian adé a masse.

— D'accouô, qu'i li dio, et no pouatin. Arvâ lé, vouère ll'ieu'in du pî du boû, no tadan l'gros flet, et quéque minute apré, cma il acmassîve de snà po allà u motî, vlé on gros vol de tschardonnerets qu's'y vin pozâ dzot. L'flet s'déta, et let vlé tu pret. Ma n'faut-tu pas qu'dret da stu moma, que vlé l'mniste qu'allâve u motî, qu'no vet, vint voué no et no dit :

— Qu'essac vo fâtet poua chi, on bé dmîndge? Vo farî bin mî d'lassâ tu stet poûr ptet z'ozé et de vni u motî.

I noz a fâ ana tau dégueu'ye qu'i n'savoû pieu' ça qu'i fzoû, et qu'a voliant m'dèpatschî d'pân-re lez ozé po let beu'tà d'da la cadge (i dzait *cadze*), i m'iai tant mau pret, qu'i iai décrotschî le rssau, que l'flet s'a détadu, et que vlé tu lez ozé lavi, sin qu'noz é-yain pou vet d'kain chan iz avan tu volà. C'est ça qu'ann était on d'guignon! Mâ, cma faire? Ra d'mî que d'lassî le flet, la cadge, lez ozé, et d'seûdre eul'mniste u môti, ça qn'oz ain fâ a sacrant u d'da d'no cma det Vaûdreu, damatî qu'Samiet, qu'est adé farce, me dzait tot pian â leur'lia : « C'est pas lez ozé qu'san pret, c'est no! »

Ca no sin arvà il avait piacâ d'snà, l'motî était piain cma ann eu, et on n'attadait pieu' qu'le mniste. Le vlé qu'monte da la tschaire, qu'veut acmassî

d'preîtschî, qu'éta let bra a dzant : « Mes frères !... » Mâ, i n'avait encouo' det que stet do mots, qui raîste cote : vlé ana rotta d'tschardonnerets — i iann avait bin mî qu'ana centaine — qu'li seu'tin foueu d'set lèrdget mîndge (c'est linque qui s'avan gueu'yî, stet ptet dièbe), que s'mette a volâ poua l'môti, a subiant, a tschantant, a fazant det biets et det déteu', a s'tschampant conteur' let carreaux, a beut'culant su l'piaîntschî, a s'lé-yant su let tschapé, su let tète... C'était on commerce cma on n'a djamâ vou, et vo peûtet voz imadgenâ let rizet qu'on fazait da stu motî! — Pouo' quant à no do, qu'noz étin asstâ tot pré d'la pouôte, noz ain, cma d'juste, proufitâ d'l'occasion po fotre eul' camp.

Et vlé cma i soû étâ stu matin u motî, et cma i m'treûvo ci anondret.

— Oh ! bin, stu viaidge c'est pru, qu'fâ la mama a se lvant et a no peur'niant par la man. I n'saî pas cma vo peûtet voz invantâ totet stet mân-tet, ma tôt pari, i vo rmâcho gros d'voûtra bouna compagnie et d'noz avet dinse amouzâ. A vo rvet, Roboué, pouotâvo bin !.....

X

..... — Boûte, no sin u Tschatlot. Essac te n'vet pas l'schilt?

Poua l'faite, i vé-io piantâ u mur dssu la pouôte on ptet lan su quet i iavait écrit :

I VAU MIEUX BOUÈRE IÇI CAILLEUR.

Maugrâ met mâlheurs, i n'ai pas pou m'apatschî d'rire a vé-yant totet stet fautet su sta pta étiqueta (i sou adé étâ on poû moqueru, i faut me l'padnâ).

Dinse, noz atrin u pel, qu'était tot piain d'dgeats qu'i kniossoû câzi tu, et qu'étan en train d'faire ana tempone. I iavait linque on det Pécarâ du Car-du-Boû, Saute-Egasse, avoué sa cassta d'cigares, Roboué Tafion, Talbac l'Tschapou, on det Biântschon, Droû Biézet, Djeânlet Stauffer, Dgiré Péta, Duboû Câclar, et quéque mostatschu, qu'i cré-io qu'c'était det Sagné o det Pônlî, pochac i preîdgin on poû du nâ. Iz étan tu lé à bère du brântvin o d'la dgichân-na, à ta-yî et à fmâ leu pischvil, a cratschant et a sco-iant let chadret d'leu pipet su l'piaîntschî, a bato-iant, a bardjacant et a se rbécant à l'avi. Det viaidge, i s'tschampant det mot d'choc et i sabiait qu'iz allan s'ba-yî ana taquée, ma dret apré, i tschocan leu verre assab-ye a s'riant contre et a se dzant :

— A tet!

— A ta santâ!

— A vo l'honneur!

— Respect pouo' tet!

L'boun Effrézu m'avait fâ asstâ u tschavon d'ana tâb-ye et cmândâ po met on crizo et ann abeur'keu, tot a rcontant mez aventuret, ça qu'lez avait tu fâ rire, mâ m'avait fâ on poû veur'gogne, i l'confesso.

— Dameîdge qu'ça n'est pas encouo' l'tin d'la môte, qu'me dzant stez hômes, sin quet no t'ann arin pa-yî on bon catret, pouo' tot ça qu'noz ai fâ rire!

La cabartîra, ana peu'ta bétauche, qu'avait adé la moque u nâ et pouotâve on béguin bian, m'piantâve dez eû-ye qu'n'étan vouère avnian. Tot sûr qu'avoué mez aî-yons ass moû qu's'on vniait d'let goûmâ da l'Du, stu tschapé tot vouape, stu côl de tschmize, qu'était tant bé l'matin et que ne rsabiâve pieu' anondret qu'ana

patte à rlavà, i iavoù pieu'toù métschan façon, et que sta fana m'povait bin panre po' on brame-pidance et on ga-yu. Mâ i dévo poret rkniotre qu'al était braque et rgauffe avoué tschacon, ça qu'vniait det viaidge d'ça qu'a n'povait càzi pâ avondre à seur'vi tot stu monde. I faliait vet la gueur'mace qu'al a fà, ca on de stet farçu ll'i dit dinse :

— Ditet vet, Léocadie (i paraît qu'c'était son nom), sàtet vo ça qu'i vo faut faire? Cma no n'povin pieu' allà lavi stu vépre, i vo faut allà cri Môn-su l'curâ, qu'noz ain o-yì dire qu'est gros fmalu, et totet let baînstet du Pissou, avouè ana vioûle, et no ci farin on bé ro-ye tota la né!

I faut bin dire qu'tu s'piézan à ll'i dire det badinaidge, à ll'i tschampà det fion, à ll'i faire totet chôtet d'vouaînguet.

Ann' auteur' se dévire voué li et li fâ :

— Dizé vet, Léocadie, essac voûtre homme n'est pas l'meûnî du molin ci toquet à chan?

— Chet, poquet? que rpond la fana.

— Ai vo djamà compret ça qu'voûtre molin dit tu lé djeu' ca i s'met en train?

— Ca qu'i dit? Cré-yì vo qu'i praîdge cma vo?

— Vet, i voui vo l'appàn-re, s'vo ne l'sâtet pâ encouo'. Dpi l'tin qu'voz aîtet meunìra, vo devrì bin l'savet. Vèci ça qu'i tschante :

L'meû-ni-et-on-lâr,
La fane-et-lez-a-fa
Tot sa sa, tot sa sa, tot sa sa!

Tota la tschambrée s'a étschaffà d'rire; dgèret la fana, ma a vniant rudgeta et a seu'tant s'liama du pel, qu'al a fà beuq'll'î totet let tàb-yet.

Apré cinque, i s'an met à dédjàn-nà l'praîdgì det Borgonion et à rcontà su leu compte i n'saî pieu' combin d'fariboûlet. Pi, i s'an met à tschàntà totet chôtet de tschanson, qu'i vodroù povet vo ratrôntschì, mà qu'i iai on poù reûbià dpi l'tin.....

..... Mâ, ça qu'i iavait d'pieu' farce, c'était on ptet vi-iottet qu'acmassìve adé d'tschàntà :

Vive le roi! Vive sa loi!
Sa famille chérie!...

mà que n'povait djamà allà pieu'avant. Vlè qu'adé on reûpe ll'i vniait cotà la vouéche u dari du coù.

I faut tot dire : Il avait ana tau màle qu'i brôlave ca i coudìve d'faire on pas, et qu'i n'povait càzi pieu' dire papet.....

I m'piaîzoù pru lé d'da, mâ i iavoù adé poueu' qu'i n'fnissin pa s'taupâ et s'ba-yì ana de stet débrossée cma sla qu'i iavoù vou tschì Siebenthal l'vépre d'on tireidge, et asstoù qu'i m'ai avzi que l'tin s'était on poù rmet, i iai det à Djeanneret l'Effrézu :

— Anondret, i voui m'ann allà. I vo rmâcho bin d'voûtra bontâ!.....

XII

..... — Bin vo végne ! que rpond la fana. Met dgeats m'attade à Moron. I soù, s'voz ai got de l'savet, la messadgîra du Pissou, la Djudith u foratî Grandvoîn-net. Sta véprée i m'a faliu allâ à la Tschaux, et l'peu' tin m'a apatschî d'm'ann a rallâ asstoû qu'i iaré voliu. Anondret, i iai couette d'rarvâ a l'otau. Tet, mon ptet boueube, ba-ye met on bet, et à vo rvet à tu ! Do bouna né !

U tschére d'la lanténe i iai pou vet son vzaidge : C'était ana bala djoùvna feu'yeta, avoué dez eû-ye net, det djoùtet rudge et det da biàntsche cma du lacé. I n'ai pou qu'li passà mon bras u teu' d'son coû et i l'ai rabrassà cma i n'avoû djamâ, cré-io, rabrassa la mama, sa povet dire on mot. Mà i m'pinsoûve : « Ca i saré grand, cma i voui allâ à stu Pissou et ll'i pouotâ ôque, ana motra d'ô o bin on bé djon cma slu d'la mama ! »

I soû sûr qu'let do bé valets, qu'la boûtan tot ébaubi, avoué dez eû-ye tot ékarkll'î, aran bin amâ d'la raccompagnà on tschavonet, mà a n'avait bouéné ra fà let sabiants d'let vet, et i n'an ra ozà ll'i dire. L'onche, lu, li voliait u moins prétà sa lanténe, mâ al a rfouzà a dzant :

— N'pinsà pâ à met. I kniosso let tschmin la né cma l'djeu' ; il y dvo passà do o tret viaidge pa snân-na.

Et dinse, a noz a quittâ.

Dpi lé iai voliu martschî, maugrà que stez hômes m'volian pouotâ. Mà i n'avoû ra avietta d'praîdgî. I iavoû trop couzon de rvet la mama.

« Qu'essac a m'veut dire ? Cma faut-tu me rmotrà dvan lî ? Kaîn-na trempe, kaîn-na rincée i voué rçeure ! » I n'òzâvo pas li pinsà.

A la fin noz arvin. Vlé l'otau, l'tscharti. Vlé la pomîra. Noz atrin. Asstoû qu'la mama m'vet, a m'couo' u dvant, m'pra da set bras, a m'abrasse et m'rabrasse a pieu'rant et a dzant :

— Il est rtrovâ, mon poûr ptet boueube ! O mon Dieu, cma t'é poret bon ! Cma i te rmacho d'tot mon coueu !

Po met, i n'povoû ra dire d'autre que :

— Padon ! Padon, mama ! I n'voui pieu' l'faire, i n'voui pieu' djamà me rsaûvà, pieu' djamâ racmassî !

Ma seu me vniait dgèret pàn-re let man a pieu'rant d'la djo-ye et m'beu'tàve son bras u teu' d'mon coû.

— Mà, poûr ptet, que dzait la mama, da kain état il est ! Boûtà m'vet stez aî-yons ! Boûtâ m'vet stet sulié, stet tschaûsset ! Tot est piain d'terra-ye et d'borbe. Il a let pî tot moû. I n'ia, Dieu no pardône, ra d'autre à faire qu'de l'dvéti.

Et a dzant cinque, a m'révait met sulié et met bas.

— Boûtà, boûta, qu'a dzait encouo', il a let pî tot nazi ! I l'faut tot atérama rtschaîndgî, et no n'ain ra d'aî-yons po li mettre. Qu'essac i no faut deuv'ni po l'amor de Dieu ! S'i n'ia pas d'quet pàn-re l'mau da on tau piètre état !

L'onche et la tante s'boûte ana boussée, et i vé-yo qu'i s'fan on ptet signe du car d'l'eû-ye. Dret apré la tante va darî let ridé perse d'l'alcôfre, let lîve on poû pouo' mî vet djeu', va eû-vri on gros côfre, qu'était lè da on car, et s'met à li farfou-yî d'da. Pi, u tschavon d'ana boussée, la vlé que rvin a pouotant su set bras det bé bas d'làn-na, det ptet cafinion, ana bala tschmize biàntsche, det tschausset

d'miglân-na, on dgilet, on ptet schpaintz, ana bioûza d'bé vlu, avoué det botons d'acî qué rlu-iant cma det mrus... C'était lez aî-yons d'leu poûr afa, qu'était mouô dpi ana tiézân-na d'ans, et qu'deu don nion n'lez avait djamâ toutschî! I iai bin vou qu'a m'let mettant, la bouna tante avait lez eû-ye piain d'lâgre. — Na, ann onche et ana tante cma slé lé, vo n'porî djamâ let rtrovâ da tota la comté.

Tu stez aî-yons m'étan bin on poû trop grands, ma cma i iétoû bin d'da! Ça n'est qu'ca i lez ai z'eu' met, qu'i iai pou on poû rcontâ tot ça qu'm'était arvà pada la véprée. Mà ca i iai voliu praîdgî du grô énorme boc bian, l'onche a eûvoué dez eû-ye cma det reûvet d'tombrau :

— On boc? On boc bian? qu'i m'fâ. Mâ, i n'ia pâ on seûl boc su tota la keum'nautâ det Piaintschtet, et encouo' bin moins det boc bian!... Qu'essac ça povet bin étre? Ah! padié, il y soû, qu'i dit a s'mettan à rire : Ça n'povait étre qu'la djoûvna tschèvre à la vî-ye Ufrazie Grosclaude, que s'sauve adé et que n'se piait qu'à coré-yî avoué lez afa et à li keu'ri apré. Mâ djamâ a n'a ba-yî on coûp d'couône à nion, et slé pa la moueu' qu'a n'ann a djamâ z'eu on tschavon!

Tu s'an ékiaffâ d'rire avoué l'onche a m'boûtan. Mâ i n'avoû ra got d'rire, cma vo peûtet vo pinsâ.

Dinse, stu boc, qu'm'avait tan épantâ, n'était u tschavon d'tot qu'ana pta tscheveur'ta qu'coré-yîve! Ah! si l'avioû savu!... T'enlève poret! N'iavait-tu pas d'quet allâ, d'la veur'gogne, me rtschampâ da let Côtet du Du pouo' l'raîste d'met djeu' !

— Anondret, c'est pas l'tot, i no faut pouati, qu'dit la mama a se lvànt.

— Pouati? qu'dit l'onche, rteu'nà ez Epiaturet stu vépre? Mâ essac vo li pinsâ? Na, ra du tot, i vo ci faut coutschî. Noz ain lé da la tschambre haute do bons ll'its, voué vo poré bin vo rpouzâ sta né. Stu boueubasson a trop gran fauta de rpoû; et doman vo poré voz ann allâ tant d'boune ùra qu'i vo farâ piaizi.

— Djamâ d'la via! que rpond la mama. Qu'essac let dgeats dirin? Qu'essa que l'papa, qu'det djà étre da tu sez états, porait crére? Qu'i noz est det viaîdge arvà on gros màlheur? N'sarait-tu pas da l'cas d'allâ kié-yî apré no da let boû, et ptaîte d'no vni cri djuc ci! Na, na, i no faut pouati.

— Deu don qu'c'est dinse, qu'fâ l'onche, attatet vet encouo' ana boussée. I rvénio dré-ye.

A dzant cinque, il apeur'niait l'aîntsche d'ana pta lampe à noûtra tschandéla d'su, et i seu'tive du pel, damatî qu'la tante allâve cri ana bottlia d'vin, du pan, du feur'médge et on raîste det beur'cé qu'al avait fà avoué la mama pada la véprée. A tschî d'ana boussée, noz ain vou ratrà l'onche avoué su l'doû ana grôssa manti-ye tota kvouéssa de ptet côl, qu'i n'll'iavoû djamâ vou dvan, on tschapé su sa côla beur'dana qu'll'vniait bin su lez eur'liet et càzi su lez eû-ye, et ann écordge à la man.

— Tot est prêt, qu'i no fà. La beur'cetta est dvant l'otau; i iai ba-yî à létschet u tschvau, i n'ia pieu' qu'à li beu'tà l'boré et à l'appié-yî.

Dinse, i voliait, l'bounn onche, no ramnà a tschai à l'otau.

No n'a povin pas reuv'ni d'la seur'préza; la mama voliait bin faire on poû d'façons, mà i iai bin vou qu'da l'fond al' était ass contînta qu'no. No mdgin encouo' on bocon, no bévin on bon verre d'vin, et no seu'tin. Ca l'tschvau eu' z'étà appiié-yî, no montin su l'tschai, voué on m'a tot rvou da on gros tschâle a lé-iant mon paquet d'aî-yons d'da l'caîsson; l'onche s'aste su l'dvant du tschai apré avet aprin la lanténe; no dzin arvet à la tante Anne-Marie a la rmachant gros d'totet set bontâ; l'onche ba-ye ana pta vuitschtée u tschvau, et no pouatin.

Cma i m'satoû boueûnà, tot rvau da mon tschàle, bin u tschaud, coutschî su let dginon d'la mama, que m'tniait bin serrâ conteur' lî !

C'est dinse qu'noz ain travouachî le vlaîdge det Piaintschtet, qu'i n'avioû vou l'matin que d'll'ieu'in, mà qu'iavoû djòbià de tan bin veuz'tà pada la véprée. I iavait encouo' du djeu' da càzi totet lez otau, et a passant u chan d'on cabaret, noz ain o-yî tschantà :

Allin-noz-a ! Allin-noz-a !
Tschî Florian Matthey det Cœudre !
Allin-noz-a !... etc.

C'était, cré-io, mez Epiaturié du Tschatlot qu'atschvant lé leu ribote d'la véprée, et qu'n'avan pieu' ra du tot couette de s'ramadgî à l'otau.

Dpi lé, i n'ai càzi pieu' ra vou, pochac i n'est vouère allà longtin qu'i m'étoû adeur'mi. Ca i m'soû révé-yî, no seu'tin du boû d'la Gueur'biye, et noz arvin u Haut-det-Combet. Ci, la mama dit à l'onche, qu'voliait à tota fouôche no rcondure, u moins djanc à la Tschau :

— Na, na, brave onche, c'est pru dinse. Il est djà grôs té et no voz ain djà pru ba-yî d'entrain oui. La lna s'est lvâ, on vet on poû djeu, et i kniosso bin let tschmin dpi ci djanc à l'otau. No n'ain qu'à passà dvant tschî Capel et pa la Combe-Greurin, et noz y sarin dré-ye. I n'saî pas cma pru vo rmachâ d'totet voûtret bontâ.

Dinse, noz ain det arvet à l'onche, qu'a rvirî son tschai, et no no sin rmet a tschmin à pî. Stu viaîdge tot est bin étâ; no n'ain nion racontrâ et n'ain ra vou d'autre qu'det boû et quéque z'étélet que s'motschin. Ca no sin arvâ à l'otau, il était tot bé rond la mînè, qu'noz ain o-yî fri u vlaîdge. No n'savin pas trop ça que l'papa no voliait dire a no vé-iant reuv'ni à det tau z'ûret, mâ ann atrant no l'ain o-yî qu'ronchâve da son ll'ît !

C'est qu'ça n'était on, l'papa, que n'se ba-yive vouère dez affaîret ! Adé et pouatot i s'a rmettait u bon Dieu. I noz avait bin attadu djuc à neu o dez ûret, ma cma no n'arvin djamâ et qu'i n'arait pas seu d'kain chan vni à noûteur' racontre, il avait pînsà qu'pa rappouô du peu' tin, i noz avait étâ fouôche d'coutschî tchî l'onche. Ç'a n'est que l'ladman qu'no ll'ian rcontâ totet mez aventuret, et aprés tot, i n'a fâ qu'd'a rire.

« Tot est bin qu'finit bin », dit l'dicton. Mà i iaroû bin voliu qu'nion n'seûsset tot ça qu'm'était arvâ, mâ bin chet ! L'ladman on n'fazait pieu' que d'praîdgî d'cinque dpi let Piaintschtet djuc et Vaulavrons, et dpi let Vaulavrons djanc à Mouaté-Darî et à la Tschaux-du-Méta ! Ç'a qu'i iann ai poret o-yî ! Mâ u tschavon d'tot, i iai fâ cma tu lez autret : i n'ai pieu' fâ qu'd'a rire.

Tot parî, ana boûna l'çon m'ann est deu don adé restâ : Ca i m'soû trovà — et slé m'est arvâ pieu' d'on viaîdge pada ma via, i vo pré-io de l'crére — da det pôzicions que rssabian tot pic à sla oué i iétoû da mon bossé det Piaînnet, a piace d'tant sautà, tant m'démnà, tan essapà, i iai pié-yî let dgenu et lva lez eû-ye amont, et adé, ça n'm'a pas mancà on viaîdge, i iai vou rlure u ché ann étéla que m'sabiait rire contre et m'dire : « Coraîdge ! L'bon Dieu n't'a pâ abandnâ ! »

Nà, poûr ptet boueube à Salamon, l'bon Dieu n't'a djama abandnâ, et qu'son saint nom set bni !.....

TABLE DES MATIÈRES

Patois de:		Pages
	Avant-propos, par L. FAVRE	1
	Préface, par M. P. Buchenel	5
La Sagne.	Gens bien avisés, O. Huguenin	19
Valangin.	Lettre en tête du Glossaire patois de G. Quinche	22
Val-de-Ruz.	Lettre à la *Feuille d'avis des Montagnes,* abbé Jeanneret	25
Valangin.	Dictons généraux, G. Quinche	27
Val-de-Ruz & Vignoble.	» » Mlle Bourquin et divers	28, 148
La Sagne.	» » Jules Huguenin	29
La Béroche.	» » Fritz Chabloz	30
Valangin & la Béroche.	Dictons météorologiques, G. Quinche et Fritz Chabloz	31
La Béroche.	Dictons satiriques et sobriquets, Fritz Chabloz	34
Val-de-Ruz.	La Saboulée des Bourguignons, abbé Jeanneret	36
Le Locle.	Le temps d'une fois dans notre pays, abbé Jeanneret	42
La Sagne.	Justin chez le bon Claude, O. Huguenin	48
La Béroche.	La Rose de la Béroche, J.-P. et Ch. Porret-Bindith	65
Valangin.	La bonne Guillemette de Vergy, G. Quinche	69
Montagnes.	Les gens du Haut et ceux du Bas au siècle passé (en vers), X.	74
Valangin.	La méchante Isabelle de Challant, G. Quinche	78
La Béroche.	Le dernier charivari à Gorgier, Fritz Chabloz	83
Saint-Blaise.	Le cousin Henry, S. Peters (en vers)	87
La Sagne.	Un vieux du temps d'une fois, O. Huguenin	96
Valangin.	La bonne duchesse de Nemours, G. Quinche	99
»	L'incendie du château de Valangin, G. Quinche	102
Val-de-Travers.	Le grand Frédéric (en vers), X.	105
Boudevilliers.	Le Justicier de Saint-Martin (en vers), X.	107
Saint-Martin.	Un Justicier de jadis (en vers), X.	109
La Sagne.	Remontrance des Sagnards aux gens de la Chaux-de-Fonds, X.	111
La Béroche.	La fin des béjaunes d'épousailles, Fritz Chabloz	113
Valangin.	Le lieutenant Mojon, G. Quinche	120
Neuchâtel.	Epître de Mlle Detrey à Mme de Rougemont (en vers)	121
La Sagne.	La brouette qui parle, Jules Huguenin	125
La Béroche.	Poisseux et son ânesse, A. Porret	127
La Chaux-de-Fonds.	La lessive, avocat Bille (en vers)	131
La Côte-aux-Fées.	Le mois de février, E. Burdet	132, 247
Neuchâtel.	La reima du corti (en vers), X.	133
La Béroche.	Abram le Geignant, A. Porret et Fritz Chabloz	142

Patois de:		Pages
La Sagne.	Le chevreau de la Charbonnière, Ad. Vuille	147
Valangin.	La Bourgeoisie de Valangin, G. Quinche (en vers)	149
Les Planchettes.	Un mariage du vieux temps, V. Hirschy-Delachaux	155
Valangin.	Passage du roi Frédéric-Guillaume IV (en vers), G. Quinche	166
»	Même sujet (en prose), G. Quinche	174
Le Landeron.	Même sujet, Ch. Varnier	183
Les Planchettes.	Plaintes d'un pauvre malade, V. Hirschy-Delachaux	185
La Chaux-de-Fonds.	Parabole de l'enfant prodigue, X.	189
Val-de-Ruz.	Même sujet, G. Quinche	191
Divers.	Première phrase du même sujet	194
Boudry.	Le renard de David Ronnet, L. Favre	196
La Chaux-de-Fonds.	Toast au Cercle du Sapin, Ami Huguenin	207
La Béroche.	Revue de l'année 1893, A. Porret, A. Pierrehumbert & Fritz Chabloz	212
Les Planchettes.	Le télégraphe, V. Hirschy-Delachaux	229
Montagnes.	Pauvre Daniel-Henri, vieille chanson, X.	235
Boudry.	Le doux Moïse, vieille chanson, X.	236
Cerneux-Péquignot.	Fragments de dialogue, L. Grisoni	238
Chez-le-Bart.	Chanson des vignerons (en vers), X.	240
Les Planchettes.	Les leçons de ma grand'mère, V. Hirschy-Delachaux	242
La Côte-aux-Fées.	Parabole de l'ivraie et du bon grain, E. Burdet	246
Fresens.	Même sujet, Fritz Chabloz	247
Buttes.	Même sujet, Mme Caroline Droz	248
Bevaix.	Même sujet, Emile Zwahlen	249
Fleurier.	Même sujet, L.-F. Robert-Favre	249
Bayards.	Même sujet, Constant Reymond	250
Montalchez.	Le Corbeau et le Renard (fable en vers), Fritz Chabloz	251
Les Verrières.	Même sujet (en prose), X.	252
Le Landeron.	Le Chêne et le Roseau (fable en prose), X.	523
La Chaux-de-Fonds.	Le Loup et l'Agneau (fable en prose), X.	253
Les Brenets.	Dialogue, fragments, Albin Perret	254
Buttes.	Proverbes, Mme Caroline Droz	257
Champ-du-Moulin.	» F.-L. Robert-Favre	260
Les Brenets.	» F.-Albin Perret	261
Vernéaz.	» Divers	262
Val-de-Travers.	Anecdotes, bons mots, Mme Caroline Droz	263
	Charles Berthoud et le patois	271
Neuchâtel.	Au sujet des brouilleries de la Chaux-de-Fonds (en vers), X.	273
»	Dialogue entre Panurge et Gargantua (en vers), X.	276
»	Lettre à Monsieur de Merveilleux, X.	279
Creux-du-Van.	Le dernier ours du Creux du Van, L.-F. Robert-Favre	282
Vaumarcus.	Les Ecureuils (chanson), X.	285
Enges.	Le dernier sanglier, Louis Veillard	287
Les Verrières.	Voyage Vers chez les Brandt, Constant Fatton	289
Les Eplatures.	Aventures de Robert des Oiseaux, Fréd. Hirschy-Veuve	292
Bevaix & Boudry.	Conte de chez eux, Emile Zwahlen	296
Val-de-Travers.	Le sifflet d'argent du colonel Pury, Mme Caroline Droz	300
Lignières.	Les femmes et le secret (fable en prose)	307
Le Landeron.	Même sujet	308
Neuchâtel.	Même sujet	308
Savagnier.	Même sujet	309

Patois de :		Pages
Pâquier.	Même sujet, Jean Cuche	309
Noiraigue.	Même sujet	310
Les Verrières.	Même sujet	310
Cerneux-Péquignot.	Même sujet	311
Sauges.	Même sujet	311
Cernier.	Même sujet, J.-C. Renaud	312
Travers.	Même sujet, Dr H. Stauffer	312
Neuchâtel.	Lettre d'envoi. Marie-Elisabeth Motta	313
Val-de-Travers.	Prouesses de Robert des Oiseaux, Mme Caroline Droz	314
La Sagne.	Un voyage, O. Huguenin	316
La Béroche.	Le congrès de la paix à Lausanne, Fritz Chabloz	321
Montagnes.	La fête du roi, X.	327
»	Les désagréments du fils chez Esaïe, X.	331
La Béroche.	Un tout bon curé, Aug. Porret	335
Buttes.	Le gâteau aux cerises, Mme Caroline Droz	341
Les Eplatures.	L'homme et le singe. V. Hirschy-Delachaux	344
Travers.	Vitchon le tambour, E. Pellaton.	346
Champ-du-Moulin.	Le vieux temps au Creux-du-Van, L.-F. Robert-Favre.	349
Les Brenets.	Un poisson d'avril, Albin Perret.	355
La Brévine.	L'hiver à la Brévine, Zélim Huguenin	359
Boveresse.	Souvenirs d'un octogénaire, Dalphon Favre	364
Saint-Blaise.	Parabole des vignerons, A. Dardel-Thorens	368
Cormondrèche.	Même sujet, H.-F. DeBrot	372
Saint-Aubin.	Même sujet, Fritz Chabloz	374
La Sagne.	Lettre à M. Chabloz, Jules Huguenin	377
Boudevilliers.	Mon mari, chanson (en vers), X.	380
Couvet.	Les femmes et le secret (fable), L. Borel-Petitpierre	381
Saint-Blaise.	Les filles de Saint-Blaise et les artilleurs (en vers), X.	382
Ponts-de-Martel.	Parabole de l'ivraie et du bon grain, L.-A. Perrin	386
Cernier.	Même sujet, J.-C. Renaud	386
Travers.	Même sujet, Mme Eulie Perrinjaquet	387
Chézard.	Même sujet, G. Evard.	387
Savagnier.	Même sujet, Mme Augustine Cosandier.	388
Boveresse.	Même sujet, Dalphon Favre	389
Pâquier.	Parabole de l'enfant prodigue, Mme Jean Cuche	390
Savagnier.	Même sujet, Mme Augustine Cosandier.	391
Boveresse.	Même sujet, Dalphon Favre	392
La Brévine.	Même sujet, L.-Zélim Huguenin	394
Gorgier.	La mode, du temps jadis, Fritz Chabloz.	396
Montagnes.	Un dimanche aux Planchettes, C. Michelin-Bert.	398

ERRATA

Dans un ouvrage du genre de celui dont le Comité du Patois a été chargé par la Société d'Histoire, il n'est point possible qu'il ne se glisse pas un certain nombre de fautes typographiques, de *lapsus*, de *coquilles*, etc. Nous en relevons quelques-unes :

Page	39,	ligne	20 *b*,[1]	au lieu de	*Hermon,*	lire	*Harmont.*
»	68,	»	16 *a*,	»	*dâèn aufrâdze,*	»	*dâè naufrâdze.*
»	72,	»	14 *a*,	»	*groûdeu,*	»	*groû deu.*
»	72,	»	2 *b*,	»	*poui,*	»	*pouai.*
»	83,	»	6 *b*,	»	*le lava,*	»	*lo lava.*
»	101,	»	6 *b*,	»	*par,*	»	*pâ.*
»	107,	»	5 *a*,	»	*alive,*	»	*alire.*
»	108,	»	3 *b*,	»	*baies du saule marsault,*	»	*baies de la viorne laineuse*
»	109,	»	8 *a*,	»	*tchetchie,*	»	*tchertchie.* [(liantin).
»	129,	»	5 *b*,	»	*gotehiy,*	»	*gotehyi.*
»	145,	»	13 *a*,	»	*qu'e le,*	»	*qu'ele.*
»	146,	»	15 *a*,	»	*voin,*	»	*volin.*
»	151,	»	4 *b*,	»	*röllіv,*	»	*rollhir.*
»	157,	»	10 *b*,	»	*trainaiva,*	»	*trainaîra.*
»	158,	»	15 *a*,	»	*a dé dgea,*	»	*a na dgea.*
»	163,	»	4 *b*,	»	*via demoräye,*	»	*viad' demoräye*[2].
»	164,	»	10 *a*,	»	*coudiva,*	»	*coudira.*
»	169,	»	9 *a*,	»	*atchi,*	»	*a tchi* (a chef).
»	172,	»	5 *a*,	»	*atchi,*	»	*a tchi.*
»	175,	»	13 *a*,	»	*ivouessè,*	»	*ivouè c'è* (où c'est).
»	175,	»	10 *b*,	»	*atchi,*	»	*a tchi.*
»	176,	»	1 *b*,	»	*s'arêtère,*	»	*s'arêtire.*
»	177,	»	12 *a*,	»	*ivouessé,*	»	*ivouè c'è*
»	180,	»	19 *a*,	»	»	»	»
»	181,	»	3 *b* (note),	»	*aiyn,*	»	*ayin.*
»	236,	»	16 *a*,	»	*volia-no,*	»	*volin-no.*
»	237,	»	6 *b*,	»	*t'airai,*	»	*t'airi.*
»	246,	»	14 *b*,	»	*d'avoissou,*	»	*d'avoi è-çou.*
»	247,	»	4 *b*,	»	*squanqu',*	»	*tsanqu'.*
»	248,	»	11 *b*,	»	*vagnie,*	»	*vagnî.*
»	250,	»	1 *b*,	»	*bou,*	»	*bon.*
»	251,	»	6 *a*,	»	*adjochâè,*	»	*adjochâ.*
»	256,	»	2 *a*,	»	*Ether,*	»	*Esther.*
»	258,	»	4 *b*,	»	*passi,*	»	*passé.*
»	264,	»	7 *a*,	»	*vouécho,*	»	*vouédro.*

[1] Ligne *b*, en comptant en remontant la page; ligne *a*, en comptant en descendant.

[2] *Viande* avait autrefois le sens général de *vivres, aliments,* ainsi dans la charte de la Béroche de 1340. Au sujet de la manière d'écrire *demoräye,* notons ici que le tréma sur ce mot et d'autres, comme *käyon, öye, äye,* etc., a pour seul but de séparer en deux syllabes et de faire lire *ca-yon, o-ye, a-ye.*

*

Page	279,	ligne	7 *a*,	au lieu de	*chétien,*	lire	*chrétien.*
»	283,	»	3 *a*,	»	*de,*	»	*le.*
»	306,	»	5 *a*,	»	*kemincé,*	»	*kemincî.*
»	306,	»	14 *b*,	»	*épelé,*	»	*épâlè.*
»	314,	»	3 *b*,	»	*djunk,*	»	*djank.*
»	338,	»	19 *b*,	»	*sofiâè,*	»	*sofiâ.*
»	351,	»	6 *a*,	»	*cors',*	»	*corr',*
»	360,	»	18 *a*,	»	*porcho,*	»	*porcha.*
»	365,	»	12 *b*,	»	*batévè,*	»	*batèvè.*
»	397,	»	14 *b*,	»	*le pahi,*	»	*lo pahi.*
»	397,	»	11 *a*,	»	*on sèrieu,*	»	*on sèria.*

» 208, » 1 *b*, ajouter *raiponce en épi,* Phiteuma, spicatum L.

» 119, — — retrancher la note 1, qui se trouve déjà à page 69.

Quant à la traduction elle-même, certains termes, surtout ceux de l'ancien patois (voir note finale de la page 213) sont très difficiles à comprendre et ce n'est qu'en s'y reprenant à diverses fois, entre plusieurs personnes, que l'on arrive à en avoir le sens exact... quand on y arrive.

Ainsi, page 108, ligne 5 *a*, le vers pourrait être ainsi écrit et traduit :

« Sé fai de la quemare que no *z*-a tot-ébouala ! »
(Le diantre) soit fait de la commère qui nous a tout emmêlés !

Page	43,	ligne	8 *a*, *femalu,*	à traduire par :		*ami des dames.*
»	132,	»	1 *a*, on ne *deusse,*	»	»	on ne *devrait.*
»	155,	»	14 *a*, la *fture,*	»	»	la *façon de s'habiller.*
»	157,	»	21 *a*, *djoudglive,*	»	»	*yôdler, hucher.*
»	173,	»	5 *a*, *por liu, encorè...*	»	»	*pour lui, encore un coup.*
»	173,	»	21 *a*, *pairè,*	»	»	*seulement.*
»	236,	»	7 *a*, *gâlin,*	»	»	*galant, bien-aimé.*
»	255,	»	7 *a*, *Lâ ! pétchu !*	»	»	*Hélas ! pécheur !*
»	329,	»	14 *b*, »	»	»	»
»	266,	»	3 *a*, *tchaleua.*	»	»	*éclairs, orage.*
»	280,	»	12 *b*, *la felieta è gioulia,*	»	»	*la fille est jolie.*

» 25, 2me note, ajouter : *Stöcklè,* vient de l'allemand *Stück,* morceau ; *Stöckli,* diminutif.

» 33, ligne 7 *b*, lire : *Rude euvè, an-näye de nezeille.*

Les savants auront sans doute d'autres remarques à faire et trouveront peut-être douteuses certaines formes comme *couorâve* au lieu de *coressai, fesâve* au lieu de *fesève, dezâve* au lieu de *dezâè, redeçadâve* au lieu de *redeçadève, piantivè, bouetivè, disputivè, dgenivè, fotivè,* etc., au lieu de *piantêvè, bouetêvè,* etc. Il ne faut pas oublier que nos patois ne sont pas une langue de philologues, mais de paysans, de gens du peuple, qui la maniaient avec une complète liberté, non seulement dans les verbes plus ou moins irréguliers, mais encore dans les noms communs : par exemple, à la Béroche, on dit *djura* et *tchivra,* plutôt que *dzura* et *tsivra,* qu'on attendrait ici ; mais c'est d'un vieil usage ; le sobriquet des gens de Montalchez, *fèra-tchivra, fèra-tchivrè,* est très ancien. [1]

LE COMITÉ.

[1] Depuis que nous avons écrit l'*avant-propos,* nous avons reçu quelques chiffres rectificatifs ou complémentaires. Ainsi, il y aurait à Boveresse 4 patoisants au lieu de 1, aux Bayards 8 au lieu de 5, à Buttes 1, aux Verrières 1, au Landeron 20, à Enges 15, à Lignières 18, aux Ponts-de-Martel, Petit-Martel, Martel-Dernier, etc., 45, au Locle 1 ; total rectifié : 205.

QUELQUES RENSEIGNEMENTS

CONCERNANT LES

Collaborateurs à l'ouvrage Le Patois Neuchatelois

Favre Louis, professeur honoraire de l'Académie de Neuchâtel, ancien directeur du Gymnase cantonal, président honoraire de la Société d'histoire du canton de Neuchâtel, membre correspondant de l'Institut de Genève et de la Société industrielle de Mulhouse, né le 17 mars 1822, à Boudry. Ses parents parlaient le patois entre eux, ainsi que toute la population de la petite ville (aujourd'hui il ne s'y trouve plus que deux *patoisants,* dont l'un a 80 ans).

Tissot Charles-Eugène, greffier du Tribunal de Neuchâtel, ancien instituteur, né le 26 novembre 1832, à la Chaux-de-Fonds. Ses parents ne parlaient pas le patois; ne l'a jamais su lui-même, mais l'a étudié dans un but historique et a cherché, dès 1874, à recueillir tous les fragments du vieil idiome qui pouvaient se trouver encore dans le canton. — *Tissot,* en patois, signifie tisserand.

Otz Henri-Louis, notaire et arpenteur géomètre, né le 15 novembre 1820, à Cortaillod. Son père parlait très correctement les divers patois du canton et même ceux des cantons voisins, et l'employait de préférence au français avec ses amis et clients, mais non avec sa femme et ses enfants qui, comprenant le patois, ne le parlaient pas.

Landry Ulysse-Lucien, ancien négociant, âgé de 73 ans, né à la Chaux-de-Fonds. Son père et sa mère parlaient couramment le patois, l'un celui du Locle, l'autre celui d'Orvin, mais jamais entre eux, ni avec leurs enfants.

Huguenin Oscar, professeur à Boudry, ancien instituteur, âgé de 53 ans, né à la Sagne. Son père et sa mère parlaient couramment le patois entre eux, et, au besoin, leurs enfants leur donnaient la réplique.

Dardel Alexis, négociant, né le 15 mars 1838, à Saint-Blaise. Ses parents, nés tous deux en 1800, parlaient le patois avec leurs contemporains, mais parlaient français à leurs enfants; cependant l'a appris en l'entendant parler par chacun; actuellement il n'y a plus, dans toute la paroisse de Saint-Blaise, qu'un vieillard de 80 ans qui le parle. — En patois *Derdai.* (D'ivouët sont-u, lé Derdai? — El i è *d*-a à Saulè et poui dgîrè à Sin-Biâse. — G. Q.)

Buchenel Paul, pasteur, né à Fontaines en 1848. Son grand-père et sa grand'mère s'entretenaient généralement en patois; son père et sa mère ne le parlaient guère que pour ne pas être compris des oreilles trop curieuses (enfants et domestiques). — En patois, Buchenel se dit *Bouétchné,* pommier sauvage.

Michelin Célestin, pasteur aux Bayards, né le 29 octobre 1840, aux Eplatures. Son père et sa mère parlaient d'ordinaire le patois entre eux et avec les parents et voisins, mais non avec les enfants.

Perrin Louis, ancien pasteur à Môtiers, né le 21 mai 1841, à Savagnier. Son père savait fort bien le patois et le parlait habituellement avec le grand-père. Les enfants, tout en comprenant notre vieil idiome, ne le parlaient pas plus que leur mère.

CHABLOZ FRITZ, secrétaire S.-O.-S. retraité, ancien instituteur, âgé de 54 ans, né à la Béroche. Sa grand'mère seule parlait patois, mais voulait qu'on lui répondît en français. Le seul *patoisant* de Saint-Aubin est un de ses oncles, Hri Jacot-Descombes, âgé de 76 ans.

HUGUENIN JULES-ALFRED, ancien horloger, agriculteur à Boudry, âgé de 55 ans, frère de M. Oscar Huguenin (voir plus haut).

VUILLE ADOLPHE, agriculteur à la Sagne, âgé de 73 ans, fils de Henri-Humain. Son père et sa mère lui parlaient toujours patois. Lui-même le parle avec ses enfants qui le comprennent parfaitement, mais répondent rarement en patois; ses petits-enfants comprennent aussi très bien leur grand-père, mais ne répondent qu'en français.

PORRET JEAN-PIERRE et CHARLES-FRÉDÉRIC, âgés de 58 et 50 ans, anciens instituteurs, tous deux fils de Jean-Pierre. Leurs parents (père, mère, oncle) parlaient patois entre eux et avec les enfants, et exigeaient de ceux-ci, dans leurs réponses et leurs récits, qu'ils se servissent toujours du patois ou du français, mais sans les mélanger.

PORRET AUGUSTE, agriculteur, ancien instituteur, âgé de 53 ans, cousin-germain des précédents, né aux Prises de Montalchez. Ses parents parlaient toujours patois à leurs enfants, qui le connaissent à fond. Lui-même parle souvent patois à ses enfants, qui le comprennent mais ne le parlent pas.

PIERREHUMBERT ALPHONSE, pêcheur à Chez-le-Bart, âgé de 36 ans, le plus jeune des *patoisants* neuchâtelois. Son père et sa mère lui parlaient constamment patois, ainsi qu'à ses frères qui, cependant, ne le parlent pas, tout en le comprenant parfaitement.

ZWAHLEN EMILE, âgé de 53 ans, né à Grandchamp et élevé à Bevaix chez ses grands-parents Mellier, qui parlaient très bien le patois, actuellement établi à la Chaux-de-Fonds; a écrit un fort volume, « Adolphe Mory », en patois (encore manuscrit), dans le genre qu'affectionnait Urbain Olivier.

DEBROT H.-F., chef d'institut à Cormondrèche, parle et écrit le patois : « Je viens, nous écrit-il, de lire la parabole de l'Enfant prodigue en patois de Valangin, pièce qui est bien l'œuvre de M. George Quinche, maître-bourgeois, avec lequel j'ai souvent parlé patois; il n'y a absolument aucune différence de prononciation entre ce patois et celui de La Côte. »

FAVRE DALPHON, ancien préfet du Val-de-Travers, né à Boveresse, le 17 février 1811. Ses parents ne parlaient patois qu'entre eux, rarement à leurs enfants.

VAUCHER AUGUSTE, né à Fleurier le 5 juillet 1805. Ce nonagénaire, huissier de l'*Abbaye* depuis 50 ans, est le seul Fleurisan qui parle encore le patois, lorsqu'il en a l'occasion. C'est lui qui a traduit en patois de Fleurier la parabole de l'*Ivraie* (la *Liu*, en patois bérochau, voir page 249). Ses enfants et petits-enfants comprennent son patois.

ROBERT LOUIS-FRÉDÉRIC, instituteur à Fleurier, âgé de 56 ans; élevé au Creux-du-Van (ferme Robert). Son père et sa mère parlaient toujours patois entre eux, mais presque jamais avec leurs enfants.

PELLATON EMILE, négociant à Fleurier, ancien instituteur, âgé de 51 ans; le patois qu'il connaît, il l'a appris dans sa jeunesse et, pour le travail inséré dans ce recueil, a eu l'aide de Mme Eulie Perrinjaquet.

FATTON HENRI-LOUIS-CONSTANT, né le 10 janvier 1825, à la Vy-Jeannet (Verrières), où il réside. Ses parents, morts il y a quelque vingt-cinq ans, parlaient patois à l'ordinaire.

REYMOND CONSTANT, né aux Bayards, le 11 août 1816. Ses parents parlaient d'ordinaire le patois.

ROBERT LUCIEN, horloger, âgé de 72 ans, auteur, avec deux autres vieillards de Cernier, de la fable page 312 et de la parabole page 386. Ses parents parlaient patois.

HUGUENIN LOUIS-ZÉLIM, horloger à la Brévine, âgé de 59 ans. Ses parents parlaient habituellement patois, comme généralement tous leurs contemporains, tandis qu'aujourd'hui ceux qui le parlent couramment ne sont plus qu'une douzaine.

HIRSCHY-VEUVE FRÉDÉRIC, né le 15 janvier 1811, sur les Forges (environs de la Chaux-de-Fonds); arrivé en Amérique en 1836, établi dans l'Ohio en 1837, y travaillant comme serrurier-mécanicien, instructeur de corps de musique, fixé à Zanesville en 1857, où il exerce encore l'emploi de scelleur de poids et mesures ou étalonneur-juré, à l'âge de 84 ans. C'est de là qu'il a envoyé sa contribution du patois.

PERRET F.-A., né aux Brenets; député au Grand Conseil. Son père est le dernier vieux *patoisant* des Brenets.

Mme veuve DROZ née LEUBA CAROLINE, fermière au Mont-de-Boveresse, âgée de 50 ans. Ses parents parlaient patois entre eux, et les enfants, sans le parler, le comprenaient à fond. Bien qu'originaire de Buttes, elle parle plutôt le patois de Couvet.

Mme veuve PERRINJAQUET née PERRENOUD EULIE, rentière à Travers, née le 16 février 1818. Ses parents parlaient toujours patois entre eux et elle le parle très couramment, quand elle en a l'occasion, ce qui est rare.

Mme COSANDIER AUGUSTINE, née à Savagnier, parle le patois à l'occasion, car il n'y a plus à Savagnier que cinq ou six personnes âgées qui le sachent.

Mme CUCHE JEAN, à Fontainemelon, née au Pâquier, parle le patois de cette localité, où il y a encore une douzaine de *patoisants*. Ses parents parlaient très bien le patois.

QUINCHE GEORGE, né en 1803, notaire et ancien lieutenant civil de Valangin, où il est mort célibataire en 1878, à l'âge de 75 ans. Son père et sa mère parlaient le patois. Lui-même le parlait et l'écrivait aussi bien que le français.

HIRSCHY-DELACHAUX VICTOR, né à la Chaux-de-Fonds, le 13 novembre 1807, mort le 17 juillet 1870; voir la note de la page 188.

HUGUENIN AMI, né à la Chaux-de-Fonds, le 13 novembre 1807, mort le 12 mars 1868, sans descendants; voir la note de la page 211.

BILLE, avocat, voir la note de la page 131 et la *Biographie neuchâteloise.*

JEANNERET, abbé, voir la note de la page 47 et la *Biographie neuchâteloise.*